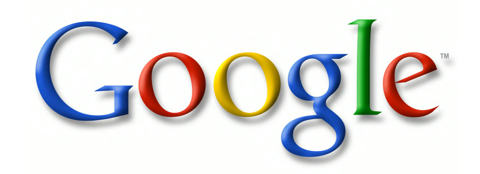


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

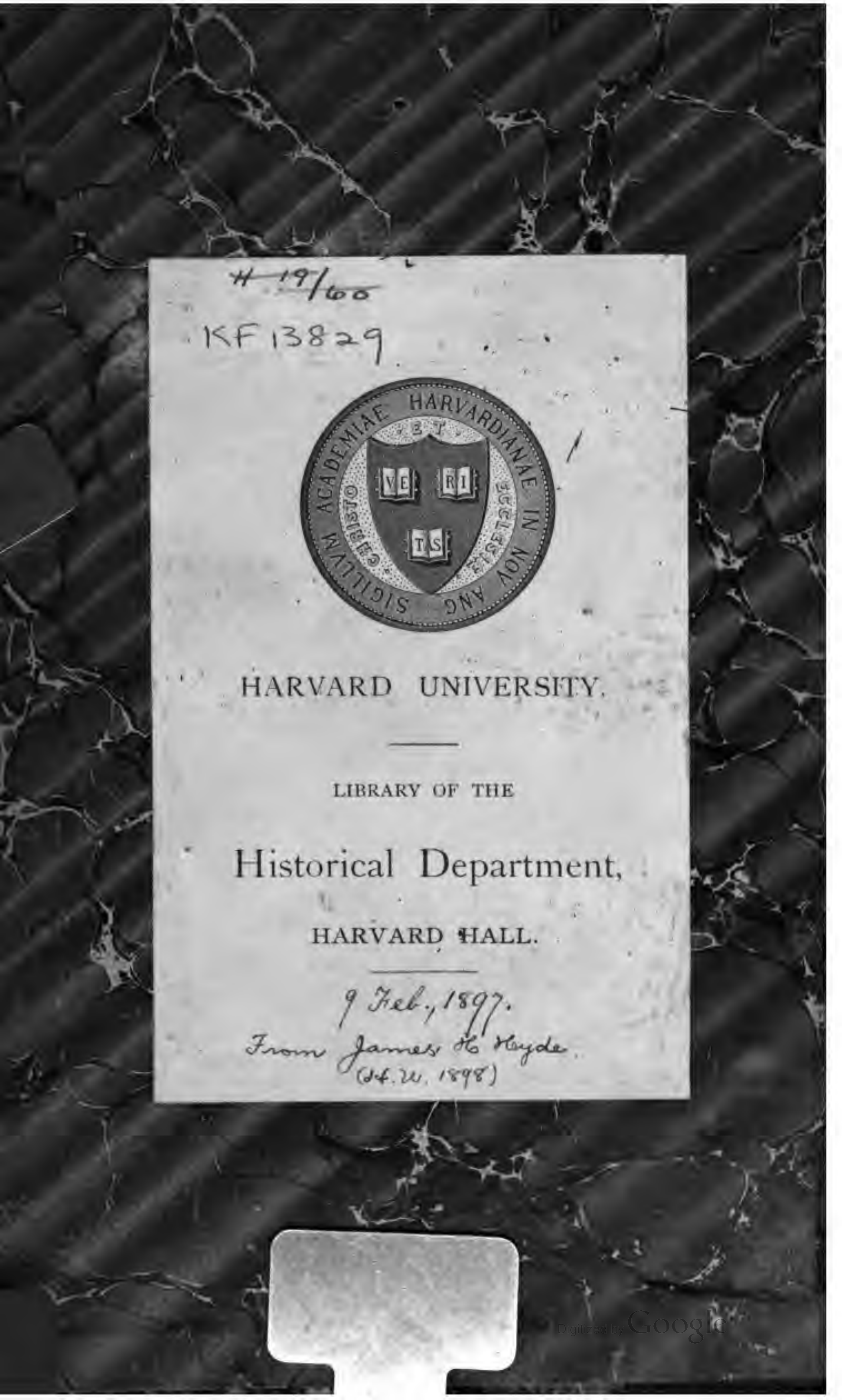
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


HN PICY 0
Digitized by Google



HARVARD UNIVERSITY.

LIBRARY OF THE

Historical Department,

HARVARD HALL.

9 Feb., 1897.
From James H. Hyde
(H.U. 1898)

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DU ROI

JEAN SOBIESKI

ET DU

ROYAUME DE POLOGNE

I

Digitized by Google

Paris. — Typ. G. Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.

Digitized by Google

HISTOIRE

DU ROI

JEAN SOBIESKI

ET DU

ROYAUME DE POLOGNE

PAR

Narcisse Achille comte

N. A. DE SALVANDY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

. . . . . Ferrea jura
Insanumque forum!

Nouvelle édition

I



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1876

Réserve de tous droits

Digitized by Google

KF 13829

1373

H.
4812

9 Feb. 1897.
HARVARD UNIVERSITY,
Historical Department.
(2 vol.)

H
3420

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

H 19/60

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DE 1855

Un nouveau et long travail, une consciencieuse révision, des développements utiles quelquefois, notamment dans le récit des derniers temps de la Pologne, ont conduit à son état définitif un livre qui a été, depuis l'époque où il parut, c'est-à-dire depuis les dernières années de la Restauration, l'objet de révisions et d'études incessantes. L'auteur a toujours considéré le respect pour le jugement public comme faisant partie du respect de soi-même.

Cette nouvelle édition paraît dans des circonstances solennelles. L'Orient, le Nord, la Baltique, la mer Noire, les principautés du Danube, la Hongrie, la Pologne, la Russie, l'Empire ottoman, la Grèce, la Krimée, tous les lieux, enfin, qui servent de théâtre au long et vaste drame que nous racontons, fixent aujourd'hui les regards du monde. Ils retentissent du bruit des armes. La suite des événements qui s'y déroulent, pourrait embrasser les plus grands problèmes de l'état présent de l'Europe. Cette question d'Orient, dont on verra dans le corps de l'ouvrage toutes les origines et tous les éléments, avait été longtemps confiée à la diplomatie, qui, pendant près de quarante ans, crut faire assez de résoudre les difficultés successives, en écartant des conflits qui auraient pu être sans limites. Une marche menaçante des

Digitized by Google

Russes sur Andrinople s'arrêta devant une note de l'Autriche et de la Francee. Le roi Charles X créa le royaume de Grèce et jeta les fondements d'un système aussi fécond que nouveau, celui des nationalités chrétiennes, sans même interrompre ses rapports avec la Porte ottomane. Deux ans plus tard, ce fut en prévenant par une ferme sagesse toute collision avec les ombrages hautement avoués des puissances européennes, aussi bien qu'avec l'irritation mal contenue des puissances musulmanes, que le chef de la maison de Bourbon inaugura dans l'Afrique turque un empire chrétien et français, vis-à-vis les rivages de l'Espagne, de Malte et de l'Italie. Pendant dix-huit années, nos princes, nos généraux et nos soldats ont rivalisé de gloire, dans des journées, dans des campagnes admirables, en étendant cette vaste conquête à ses extrêmes limites, sous les auspices d'une politique qui maintenait sévèrement la paix du monde. En 1833, la flotte russe, montrée dans le Bosphore à la demande du Sultan, suffit pour faire tomber les plans ambitieux du pacha d'Égypte, qui étaient près de mettre en feu l'Orient et l'Occident. En 1840, le plus menaçant orage qui eût apparu depuis longtemps, fut conjuré. Aujourd'hui, la question a été remise au dieu des batailles. Qu'en adviendra-t-il pour les contrées qui sont le sujet de ce livre, pour l'Orient, pour la France même? J'avais eu la pensée de traiter ici cette matière avec quelque détail. Mais comment disserter, et à quoi bon, quand on combat?

Les anciennes préfaces font connaître la pensée permanente de notre travail. Les vues qu'elles renferment ont leur application dans les temps présents. Nous nous bornons à les conserver.

Digitized by Google

PREFACES

DES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

PREMIÈRE ÉDITION.

1827.

4 octobre 1827[1].

M. le comte Plater, gentilhomme Litvanien, qui publiait, il y a quelques années, des Lettres récemment découvertes du roi Jean Sobieski, avait bien voulu nous demander de nous associer à sa publication par une notice biographique sur ce grand homme. Mais la Pologne est un pays tellement à part qu'il semble impossible de bien saisir le moindre récit détaché de ses annales, sans avoir dans l'esprit l'ensemble de sa constitution, et sa constitution est son histoire même. Au lieu d'une notice, on a fait un livre. C'est ce livre qu'on publie.

L'auteur s'est consacré tout entier à essayer de rendre cette composition digne du sujet qu'il traite, et du but qu'il s'est tracé. Nulle étude n'y a été négligée. L'ouvrage aurait droit à quelque bienveillance par les soins qu'il a coûtés, si le public était un juge près de qui les efforts dussent suffire.

1. Sous le ministère de M. le comte de Villèle et à l'époque des vives luttes contre son administration. Cette observation était nécessaire.

Digitized by Google

Ce n'est donc pas simplement la vie d'un grand homme qu'on a essayé de retracer, mais celle de tout un peuple. On a resserré dans un cadre plus étroit le tableau des premières dynasties et des premiers siècles de l'histoire de Pologne jusqu'à l'avénement de la branche aînée de la maison de Wasa au trône des Jagellons dans le XVIe siècle, parce qu'on ne découvre, dans toute cette obscure partie des annales du Nord, que de lointains rapports avec les affaires de l'Occident. La forme biographique, qui domine le reste du récit pendant le cours entier du XVIIe siècle, a permis d'entrer plus avant dans ces détails de mœurs que recherche le public de nos jours, qui l'initient en effet au secret des institutions, et dont le tableau donne en quelque sorte une physionomie à l'histoire.

Les difficultés qui abondent toujours dans l'examen des temps éloignés, nous étaient aplanies par d'anciennes et longues recherches pour une composition plus vaste, où seraient exposées les filiations des races, leurs migrations, leurs vicissitudes. Là sera démontrée, ce nous semble, comme la loi sous laquelle les nations se sont formées et ont grandi, une haute dispensation de la Providence qu'on établit ici sans discussion : c'est qu'au lieu de partager ses dons à l'avance, d'une façon égale, entre chaque branche de la famille humaine, Dieu a fait du mélange des races et des sociétés, la condition de leurs progrès et de leur puissance. Or, c'est là ce qui, dans le principe, a manqué à la Pologne, et nous le constaterons par de nombreuses autorités.

Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que les Polonais ont écrit généralement dans leur langue nationale. Jusqu'alors tous les monuments sont tracés dans celle de l'Église, qui était

Digitized by Google

leur langue politique et officielle. Les recherches étaient donc faciles. Cependant, on ne s'est pas contenté du témoignage des livres et des documents. Plus de deux cents volumes des gazettes et journaux du temps ont été interrogés, seulement pour l'étude de l'époque principale. C'est une source d'instruction trop négligée d'ordinaire. Le lecteur aurait peine à supposer combien de lumières nouvelles jette sur l'histoire cette sorte d'archives, informes dans leurs commencements et marquées si souvent au coin de l'ignorance ou de la partialité. Le passé s'y montre vivant. On l'y voit renaître avec ce va-et-vient journalier d'intérêts, de passions, d'intrigues, de craintes, d'espérances, dont se composent l'existence active des hommes et celle des nations. On y suit le monde dans son labeur de chaque jour. Le mensonge même n'est qu'une révélation de plus; car ses artifices ne sauraient abuser la critique, tenue en garde de tous côtés par les contradictions, par les démentis, et plus que tout par la suite des événements. Enfin, on y trouve une chronologie, à la fois constante et minutieuse, que vous chercheriez vainement ailleurs. C'est un avantage dont l'auteur de cet ouvrage est particulièrement frappé. Il ose penser que les maîtres de l'art tiennent trop peu de compte de l'ordre des faits. En négligeant de conduire les événements de front, comme fait la fortune, les plus illustres dépouillent souvent la narration historique de son premier attribut, celui de présenter un miroir fidèle des temps passés. N'est-ce pas en effet dans la perpétuelle réaction des choses de ce monde les unes sur les autres que réside le véritable esprit de l'histoire? Quand on raconte de suite tous les événements qui ont eu lieu au pied des Alpes, comment discerner leur influence sur ceux dont le théâtre était

Digitized by Google

aux bords du Rhin ou à Versailles? Il n'est pas de si mince anachronisme que les ressorts les plus importants de la politique d'un règne ne puissent s'y perdre tout entiers. Une délibération du parlement anglais, placée à sa date, en apprendra plus que tous les mémoires du temps sur la paix de Nimègue; la marche de Jean Sobieski sur Vienne donnera la clef du siége de Courtray; l'arrivée d'un ministre turk près le conseil aulique suffira pour expliquer l'invasion du Palatinat par Louis XIV. On s'est donc attaché à reproduire les événements dans leur succession réelle, à tenir à la fois dans la main tous les fils, à écrire l'histoire par mois, presque par jour; et c'est moins pour le plaisir de la difficulté vaincue, que par conviction de l'utilité de la tentative et de l'excellence de la méthode. Les inconvénients qui pourraient s'en faire sentir dans l'ouvrage, ne dissuaderaient pas l'auteur. D'autres auraient fait mieux que lui.

Une autre opinion qui se lie à celle-ci est de penser que les historiens ont tort de s'enfermer si exclusivement dans le sujet qu'ils traitent, que leur lecteur ignore ce qui se passe dans le reste de l'univers. Toutes les révolutions se tiennent par quelques points. On ne sait pas bien les annales d'un peuple ou celles d'une époque, quand les regards, toujours fixés sur un seul coin de terre, ne s'étendent point au delà, pour saisir les rapports de l'événement particulier qui occupe l'écrivain avec la destinée générale des nations. Combien d'hommes, en lisant Rollin pour la première fois, s'imaginent que Cyrus et ses conquêtes ont précédé de plusieurs centaines d'années le temps où les historiens et lui-même font vivre Romulus!

L'histoire qu'on soumet au public serait dépourvue de

Digitized by Google

toute instruction, si on voulait procéder ainsi; car ce qui rend utile l'étude des annales polonaises est précisément l'observation des contrastes de mœurs, de coutumes, de lois qui distinguent ce vieux peuple de tous les autres, et qui ont fait sa ruine. Une fois parvenus au grand siècle, à celui où le génie de la France, personnifié dans son roi, éblouit le monde du double éclat des lettres et des armes, alors il n'y a plus en quelque sorte d'histoire particulière. Le monde roule sur un axe unique. Louis XIV tient à tout. Il est près de tout remplir. Si c'est par des torts quelquefois, et par des fautes, qu'il intervient dans les affaires des différents États, ces torts qui ne l'empêchent pas d'être universellement respecté, ces fautes qui ne l'empêchent pas d'être puissant et formidable, deviennent autant de témoignages de sa grandeur. La plupart des historiens, pour n'avoir eu que des points de vue incomplets, ont mal compris et mal jugé les desseins du cabinet de Versailles dans ce long période où il remua l'Europe. Les écrivains étrangers se sont toujours occupés de leur nation sans discerner les mille fils qui la rattachaient, ou comme instrument ou comme obstacle, au système de Louis. Les historiens français, de leur côté, n'ont vu que la France dans le tableau de ce règne qui embrassa le monde. Le Nord surtout s'est dérobé à leurs regards, parce que les mémoires et les correspondances s'étendent rarement jusque sur ces régions lointaines. Mais la politique y trouvait constamment des points d'appui ou des entraves, des éléments de décision par conséquent, et tout cela est resté dans d'épaisses ténèbres, qui enveloppent ainsi une part importante des événements du grand siècle et des actes du grand roi. Nous avons essayé d'y porter la lumière, de montrer ce

Digitized by Google

que fut, pour de vastes contrées qui sont aujourd'hui de puissants États et occupent le premier plan des affaires européennes, ce siècle créateur qui a changé la face de l'univers. On verra comment alors le Nord et le Midi participèrent aux mêmes vues, comment tombèrent partout les barrières antiques, comment la Pologne, en particulier, intervint dans toutes les transactions, en mettant dans la balance des destinées de l'Europe un poids qui fut trente ans immense, l'épée de Jean Sobieski.

L'ouvrage aurait pu s'arrêter sur le seuil du XVIIIe siècle, à cet âge de renouvellement qui s'ouvre avec la mort de Jean, la vieillesse de Louis et la maturité du czar Pierre. Alors la Pologne est en vue, depuis un siècle et demi, à tous les points de la scène du monde. Les événements de son histoire ont fait partie de l'histoire générale, pendant toute cette grande époque. Elle est engagée dans toutes les affaires du Nord et du Midi; elle y sera comprise bientôt comme la proie qu'on se dispute, qu'on attend, qu'on partage. A qui les deux longs règnes de la maison de Saxe et le règne fatal de Stanislas Poniatowski sont-ils étrangers? quel livre ne les reproduit? Rulhière surtout les a racontés, et, bien que ce soit un historien plus habile qu'exact, il est si habile, et, souvent, si bien informé, qu'il y aurait de la témérité à reprendre en détail ses récits[1]. On a résumé, dans une conclusion rapide, cette pacifique et douloureuse époque, où un grand peuple, à peu près calme et prospère, s'efface graduellement, sans le voir, en

1. Depuis lors, ont paru, en 1837, les Études Diplomatiques de M. le comte Alexis de Saint-Priest sur le partage de la Pologne. Cet ouvrage contient des pièces authentiques et des faits nouveaux. Il doit être consulté sur l'époque qu'il raconte, plus que sur les temps antérieurs.

Digitized by Google

quelque sorte, ni le pressentir, jusqu'à l'heure suprême où tout à coup il disparaît de la liste des nations.

Les temps qui ont précédé la maison de Saxe étaient ensevelis, pour le public français, dans des ténèbres profondes. Le *Siècle de Louis XIV* ne semble pas savoir qu'il y ait au delà de l'Allemagne des territoires, des nations, des gouvernements. La vie de Sobieski a seule été écrite en France avec succès; l'auteur, l'abbé Coyer, obtint ces louanges, en quelque sorte souveraines, de Voltaire, auxquelles le public conformait docilement son suffrage. Mais il fut loin de les devoir à la vérité des détails et à la connaissance des faits, autant qu'à son style élégant et à ses opinions philosophiques. Nul écrivain n'est plus que lui sous le charme des institutions de cette malheureuse république que ses institutions ont perdue : rien n'est pénible comme une semblable illusion pour des lecteurs de nos jours, qui ont sous les yeux l'arrêt prononcé par la fortune. Dans la passion de liberté qui fit le génie du dernier siècle, ses plus grands hommes furent exposés à juger des choses par les noms. Ils sévissaient contre l'impuissante et nominale royauté de Warsowie, en haine de la royauté absolue de Louis XIV. Peut-être était-il inévitable que l'histoire comme la philosophie fussent partiales jusqu'à la passion et à l'injustice : c'était l'opposition de ce temps-là.

Aujourd'hui, l'histoire doit reprendre son rôle d'institutrice sévère pour tous. Un régime déréglé, où des nobles sans frein tenaient les masses sous un joug de fer, ne recevra point de nous le grand nom de liberté, seulement parce que le roi aussi était esclave; on n'aura garde, par la même raison, de crier à la tyrannie, comme le biographe de Sobieski, toutes les fois que la couronne essayera

Digitized by Google

de rappeler aux principes conservateurs une nation que l'anarchie dévore.

Peut-être dira-t-on que le moment[1] est mal choisi pour publier une histoire dont la moralité manifeste est le péril des excès de la liberté. Le lecteur pourra penser que ce ne sont pas les peuples, dans les circonstances où nous sommes, qui ont besoin d'avertissements. A cela l'historien répondrait qu'il est de l'avis d'un philosophe qui avait habitude de dire, quand il voyait sur sa route se dresser une montagne : Nous allons descendre !

1. La censure venait d'être rétablie.

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉDITION.

1829.

1er avril 1829[1].

La préface précédente fut écrite lors du dernier rétablissement de la censure. Qu'on pardonne à l'auteur de l'avoir conservée! Il lui importait de constater que la sollicitude dont l'ouvrage est empreint pour les intérêts de l'ordre, remplissait sa pensée précisément dans le feu de la lutte animée où il était engagé pour la défense des libertés publiques. Les lecteurs retrouveront, dans le livre entier, le sentiment d'une mission haute et nouvelle que nos institutions assignent à l'histoire. Ces institutions généreuses doivent l'avoir purifiée et ennoblie en l'affranchissant. Quand elle peut tout dire, dire la vérité pleine et entière est un devoir, une nécessité, une puissance. Ses écarts seraient sans excuse. Sa voix libre doit au pays et au siècle d'équitables arrêts. La prévention et la partialité ne se pardonnent qu'à la servitude.

Ainsi, la monarchie constitutionnelle étendra son salutaire empire sur les générations même qui ne sont plus. Désormais, justice sera faite envers aussi bien que contre tous. Le passé sera interrogé, point envahi par nos doctrines. Nous chercherons des leçons pour les esprits, non des armes pour les passions. Nous reconnaîtrons le bien qu'il y eut dans ses œuvres, en travaillant à ce qu'il y en ait davantage dans les nôtres. Du spectacle des révolutions qui ont ébranlé les trônes, perdu des nations dans la poussière,

1. Sous le ministère du vicomte de Martignac.

Digitized by Google

créé enfin ou détruit des États, nous ne tirerons que des conseils d'ordre et de sagesse. La sagesse doit être la suite comme elle est la condition de la liberté.

Au temps de Louis XIV, un seul pouvoir régnait. Alors Bossuet appela l'histoire l'institutrice des rois. Aujourd'hui, ses devoirs se sont étendus : ses enseignements sont dus aussi aux nations.

Digitized by Google

TROISIÈME ÉDITION.

1830.

22 mai 1830[1].

Dans ces années si remplies où la renaissance sanglante de la Grèce, la marche de la Russie sur les Balkans, et nos conflits domestiques pour l'établissement du gouvernement représentatif étaient les grands intérêts qui occupaient tous les esprits, les Annales polonaises ont pu offrir un double aliment à l'attention publique.

L'histoire de la Pologne n'est rien moins que celle de l'Orient et du Nord tout entiers, tant les destinées de ce vaillant peuple ont toujours été mêlées aux révolutions des nations voisines. Comment tracer le tableau de ses vicissitudes, sans embrasser dans le même cadre les rapides progrès de la puissance russe; les luttes des Gustave-Adolphe, des Christine, des Charles-Gustave, et leur motif méconnu; l'étrange fortune des margraves de Brandebourg; les combats et la chute de la liberté hongroise; l'agrandissement de la maison d'Autriche; plus que tout, les longues conquêtes de ces Turks qui, pendant trois cents ans, s'avancèrent pas à pas sur l'Europe consternée? C'est au héros de la Pologne qu'il était réservé de marquer le terme de leur grandeur; et ce ne fut pas pour Jean Sobieski, comme on le suppose généralement, l'affaire d'une grande journée : il y employa trente ans de travaux et de victoires. Si l'Europe ne lui avait pas été infidèle, il au-

1. Sous le ministère du prince de Polignac, quelques semaines avant la Révolution.

Digitized by Google

rait rétabli l'empire grec et rejeté le croissant en Asie. A cette époque, l'histoire de Pologne ne fait plus qu'un avec la nôtre. C'est le complément du *Siècle de Louis XIV*. Tout ce que Voltaire a laissé dans l'ombre, les affaires du Nord et de l'Orient, les ressorts de la conduite des cabinets, ceux même bien souvent du cabinet de Versailles, sont mis ici en lumière. On voit à découvert cette grande politique de Mazarin et de Louis : elle triomphe aux Pyrénées, à Oliwa, à Nimègue, fléchit à Ryswick, se relève à Utrecht; tour à tour elle humilie Rome, secourt Candie, foudroie Alger, abandonne Tékéli, livre Vienne, bat en ruine ou sauve l'Empire; enfin, elle couronne la maison de Bragance, soutient les Wasa, perd les Stuarts, étend le sang de France sur tous les trônes du midi, et trouve dans la Pologne presque toujours le point d'appui, parfois l'écueil de ses desseins. Un jour nouveau éclaire la conduite de Charles XII, absolument méconnaissable, on est obligé de le dire, dans le livre charmant de Voltaire; on voit aussi sous de nouveaux aspects la carrière de Pierre le Grand. On comprend trop aisément pourquoi cette Pologne, qui naguère contrecarrait la France et délivrait l'Allemagne, disparaît de l'Europe avant les musulmans qu'elle fut près d'en bannir. Son sort est écrit dans les pages de son histoire. Aussi cette histoire a-t-elle le triste avantage d'offrir en quelque sorte une action achevée. Les mœurs singulières des Polonais, le mouvement de leur vie politique, le jeu de leurs institutions, leurs longs combats, tout, jusqu'au dénoûment trop prévu, répand un intérêt animé sur ce vaste drame.

Mais ce drame ne promet pas seulement d'attachants spectacles : il renferme aussi de grandes leçons. Car nulle

Digitized by Google

part ailleurs ne se font si bien sentir les périls dans lesquels des institutions mal pondérées peuvent jeter un grand peuple. Là éclate la nécessité, pour les nations libres, de la modération et de la sagesse, plus encore que du courage. Là se découvre sans effort la limite où l'anarchie commence, le point d'arrêt au delà duquel les garanties publiques, de protectrices qu'elles doivent être, ne sont plus que menaçantes et désastreuses. Quand on a eu le bonheur de rendre quelques services à la cause des libertés de son pays, on croit avoir acquis le droit de prémunir ses concitoyens contre tous les entraînements que les luttes civiles portent avec elles; on a contracté le devoir d'affermir à tout événement, dans les esprits, comme autant d'ancres nécessaires, les principes conservateurs sur lesquels reposent la paix, la force et l'indépendance des empires.

Tel est le double intérêt qui a fixé longtemps nos études sur la Pologne. Ce travail, malgré tous les efforts pour le rendre digne de la confiance publique, a rencontré, parmi les nombreux témoignages d'une indulgente bienveillance, des reproches sévères et de sévères conseils. Il en est contre lesquels nous ne réclamerons assurément pas : on s'entend sans peine avec les critiques qui ne dénient que le talent.

Il en est d'autres qu'on ne croit pas devoir non plus combattre. A moins d'adopter toujours les formes naïves de l'habile historien des ducs de Bourgogne, l'histoire est condamnée, en jugeant les faits, à professer des systèmes. Par exemple, nous avons pensé que les Slaves habitaient de toute antiquité les vastes contrées couvertes aujourd'hui de leurs descendants. La prétendue dynastie de Leszek, ou Leszko, nous a paru un assemblage de traditions confuses des temps barbares et d'imitations grossières d'Hérodote. Nous avons

Digitized by Google

cru voir dans le règne des Jagellons, princes descendus des forêts de la Litvanie, une sorte d'invasion dernière du nord qui avait rivé les fers des masses assservies, étouffé les semences d'un tiers état, extirpé à jamais tout commerce et toute industrie. Sans imaginer le moins du monde, comme un écrivain l'a prétendu étrangement, que la civilisation fût restée sur la terre des Kopernik, des Kochanowski, des Zamoyski, ce qu'elle était au temps des Slaves, on a établi que la constitution polonaise était demeurée à l'état barbare : on a dit que ce roi, tout à la fois général, juge, président des assemblées délibérantes et entouré d'entraves à tous ces titres, n'était que le chef de tribu, le *Krol* des temps sarmates ; on a ajouté que ces assemblées souveraines qui se réunissaient les armes à la main, rendant la justice, réglant l'administration, décidant la paix et la guerre, donnant audience aux ambassadeurs et montrant le sabre à leur roi, étaient toujours les *champs de Mars* des races primitives ; que c'était par cette fidélité aux coutumes de la vie sauvage, que la Pologne avait péri. Toutes ces assertions et plusieurs autres, la plupart nouvelles, ne pouvaient manquer d'être contestées. Quelqu'un est allé jusqu'à prétendre qu'on a supposé à tort l'existence ancienne de serfs en Pologne ; que les vieilles lois ne parlent pas d'eux parce que tous les habitants étaient égaux et libres ; que le mot de noble, qui s'y trouve sans cesse, n'avait pas de sens précis ; qu'en l'an de grâce 1495 seulement, quelques millions d'hommes se firent, de propos délibéré, les esclaves de cent mille d'entre eux. Que répondre, sinon que, sur tous les points débattus, on a une façon de voir qui est le résultat d'un examen attentif et impartial des faits ? On y persiste. Le public jugera.

Digitized by Google

Enfin, l'historien du roi Jean Sobieski doit-il justifier les couleurs sous lesquelles il a peint le grand homme qui tient le premier rang dans son ouvrage comme dans les annales de la Pologne? Tout ce qu'il peut dire, c'est que, s'il avait été partial, ce serait à son insu. Il prie des critiques, de qui assurément il ne décline pas la compétence, M. Léonard Chodzko, M. Michel Podczaszynski, M. d'Herbelot, de remarquer que, dans les États libres, il y a perpétuel conflit sur toutes les renommées comme sur toutes les doctrines; souvent les opinions contraires se transmettent de génération en génération; elles passent, pour ainsi dire, dans le sang des partis. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, les écrivains anglais jugent diversement, selon les divers points de vue, Strafford et Sidney, Charles Ier et Guillaume III. Or, Sobieski était lié essentiellement au parti de la France, au parti polonais, au parti des grands. Lui opposer, comme autant de faits établis et de jugements sans appel, toutes les accusations du camp de la petite noblesse, du camp litvanien, du camp de l'Autriche, ne serait pas justice, mais esprit de parti. Il n'est pas une seule de ces accusations qui n'ait été fidèlement relatée. Si la plupart pâlissent en présence des faits, à qui la faute?

Loin de nourrir une prévention aveugle, on a signalé dans sa vie publique et privée des fautes que nul auparavant n'avait relevées, notamment son mariage si étourdi, si funeste, avec Marie d'Arquien, et l'abandon de Tékéli. Mais apparemment ce n'était pas un homme que, malgré ses torts, on pût s'abstenir d'admirer, ou même n'admirer qu'à demi; car le plus sévère de ses détracteurs, qui est aussi à la vérité le plus indulgent de ses critiques, ter-

Digitized by Google

mine en ces termes l'acte d'accusation qu'il dresse contre sa mémoire [1] :

« Avouons qu'il lui reste une renommée impérissable ; sa valeur fut digne des anciens preux, et sa science de la guerre fit l'admiration du monde, au temps de Turenne, du prince de Condé et de Charles de Lorraine. La campagne de 1672 contre les Turks nous a rappelé ces jours d'éternelle mémoire, où Napoléon illustrait par un combat chaque canton de la Champagne ; et certes, ses prodiges ne sont pas inférieurs à ceux de Brienne, de Champaubert. La délivrance de Vienne est un des exploits les plus éblouissants dont l'histoire ait gardé le souvenir ; c'est un de ces triomphes qui suffisent à immortaliser un prince et une *nation*. Le lendemain, Sobieski était vraiment le héros de la chrétienté, le Charles Martel du XVIIe siècle : plus d'un homme de guerre eût troqué toute sa vie contre cette journée. »

Ces lignes d'un ennemi ne risquent-elles pas de paraître plus partiales que l'histoire même qu'elles se proposent de contredire ? A coup sûr, elles nous justifient.

Viennent des accusations plus sérieuses, des accusations qui sont près d'atteindre l'homme même. Celles-là exigent une réponse.

Ainsi, l'auteur inconnu d'une longue controverse attribue l'Histoire de Pologne à un esprit précisément contraire à celui qui l'a dictée. Il semble avoir pris à tâche de la signaler, Dieu sait à quelle puissance et dans quelle intention, comme une apologie de l'anarchie polonaise. Il regrette qu'on ait *pallié* les leçons sévères qui naissent des annales

1. *Revue encyclopédique.*

Digitized by Google

de la Pologne ; qu'*une seule fois*, on ait fait une *justice tardive !*... Cette seule fois est le livre tout entier ; cette justice tardive, empreinte sur le frontispice, est tracée sur toutes les assises, comme la sentence divine sur les murs du palais de Balthazar. Il faut le dire : on est plus près de comprendre l'écrivain qui dénonce une tendance au despotisme. Celui-là ne prouve qu'une chose, assurément fort permise, c'est qu'il ne connaît pas l'auteur. Comment se persuader que l'autre ne connaissait pas le livre ?

Celui-ci a un soin caractéristique. Bien que le livre réhabilite sous de nombreux rapports les origines du gouvernement et de la nation russes, bien qu'il restitue au tzar Alexis, père de Pierre le Grand, sa gloire trop méconnue, bien qu'à travers l'expression d'une sympathie profonde pour le généreux caractère des Polonais et pour leurs malheurs, il se soit abstenu, comme d'une tâche cruelle, de tout ce qui pouvait irriter sans fruit ce vaillant peuple contre les lois auxquelles la Providence l'a soumis, l'écrivain dont on parle se donne beaucoup de peine pour défendre, contre cette histoire de Pologne, un empire suffisamment défendu, ce semble, par la grandeur de son territoire, la puissance de ses armées, les progrès de sa civilisation et la gloire de ses princes. Le critique a résolu évidemment d'enlever à l'auteur la satisfaction d'être lu dans les contrées dont il dit les annales.

Répétons-le : l'histoire a une haute et religieuse mission : cette mission, nous l'avons d'abord exposée ; nous avons ensuite essayé de la remplir. Quiconque méconnaît l'intention n'a pas voulu ou n'a pas su nous lire.

Les préfaces, qui ont été conservées plus haut, auraient dû dispenser de toute explication. Le public y voit que, lors-

Digitized by Google

que l'Histoire de Pologne fut écrite et fut imprimée, c'était dans le feu même de l'ardente lutte engagée alors pour la défense des libertés constitutionnelles, ce complément nécessaire de la Restauration, qui, sous des mains loyales et fortes, doit être son plus sûr rempart. En prenant à cette lutte une part active, je ne pensais pas seulement aux questions du jour : j'attachais mes regards sur le lendemain ; et, comme il est dans ma foi la plus intime que toutes les fautes entraînent des fautes, toutes les réactions des réactions, je redoutais ce lendemain, je le redoute plus que jamais ; je le redoutais et le redoute dans l'intérêt de l'ordre légitime, dans l'intérêt de cette même autorité souveraine dont je combattais les conseils. J'écrivis pour frapper à l'avance l'esprit public, par un triste et mémorable exemple, de la vérité des deux maximes qui sont la moralité de l'ouvrage, et qui le terminent : LA NÉCESSITÉ DE LA JUSTICE DANS LE POUVOIR ; LA NÉCESSITÉ POUR LES PEUPLES DU POUVOIR AUTANT ET PLUS QUE DE LA LIBERTÉ.

Ce travail parut ; les circonstances changèrent. Il y aurait eu mauvaise grâce à insister sur ma sollicitude préexistante pour les droits du pouvoir souverain, dans un moment où j'étais devenu un des serviteurs de la royauté. Aujourd'hui que mes relations avec l'autorité sont changées de nouveau comme les conjonctures, je professe sans hésiter, sur le danger des abus de la force populaire et des entraînements de la liberté, ma pensée tout entière : tôt ou tard, le sentiment public m'en tiendra compte.

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉDITION.

1844.

Paris, 11 juin 1844[1].

J'ai retrouvé des loisirs. Je les consacre aux lettres. C'est justice. Ma plume a été l'appui de ma jeunesse. Elle a fait la force de mon âge mûr. Elle fera un jour le charme et la consolation de cet autre période de ma carrière, vers lequel trente et un ans de vie publique et le poids de bien des vicissitudes ont, depuis longtemps, naturellement incliné mes regards.

Peut-être est-ce l'attribut particulier de la culture des lettres d'offrir tant d'aliments à l'âme et à la pensée, qu'elles favorisent chez l'homme public, par un emploi attachant et facile de ses forces intérieures, la modération de sentiments et le calme dans la conduite, qui conviennent presque toujours au sortir des affaires, qui conviennent toujours au retour de la vie. Elles ont cela d'excellent qu'elles donnent, dans tous les sens du mot, le bien inestimable que l'écrivain consulaire a nommé : *otium cum dignitate!*

Ce n'est pas que la politique, c'est-à-dire l'étude ou la gestion des intérêts de l'État, redevienne jamais étrangère à l'esprit qui s'y est une fois dévoué. Comment en serait-il ainsi? Quel autre travail aussi attachant et aussi noble que celui qui donne autorité à l'homme sur ses

1. L'auteur, premier vice-président de la chambre des députés, venait de se démettre de l'ambassade de Turin, par suite de dissentiments sur la manière de caractériser, dans la discussion de l'adresse au trône, le voyage de pairs et députés à Belgrave-square (Londres), près M. le comte de Chambord.

Digitized by Google

semblables, au citoyen sur son pays! Mais la vie littéraire n'est, à vrai dire, qu'une forme de la vie publique. Elle applique les mêmes pensées; elle poursuit le même but; elle peut se consacrer également à défendre une cause, à servir des principes, à influer sur les situations, par conséquent à gouverner. Aussi l'homme politique portera-t-il dans ses ouvrages tous les sentiments qui l'ont dominé, toutes les idées au service desquelles il a mis sa vie. La destinée que lui ont faite ses maximes, les révolutions qui ont traversé sa marche, s'y feront partout sentir. Pour lui surtout, le livre est l'homme même.

L'*Histoire de Pologne*, dont je présente au public une édition nouvelle, n'existait plus dans la librairie depuis longtemps. Les loisirs m'avaient manqué pour la revoir. Je reviens à cet ouvrage que le public a traité favorablement et qui m'est cher! Il s'est trouvé, depuis vingt ans, étrangement mêlé à mes vicissitudes. Écrit à une époque d'opposition, très-légitime, je pense, mais aussi très-active et très-résolue, il se rattache presque également, par les principes et les intentions qui l'ont dicté, aux deux parts très-diverses de ma carrière. L'une a été remplie, sous la Restauration, par la défense des garanties constitutionnelles qui étaient les conditions d'existence de la monarchie; l'autre a été consacrée plus particulièrement à la cause de l'ordre, après la catastrophe de 1830, sous le gouvernement né de l'orage, car là était le péril; mais toutes deux ont été dominées invariablement, depuis le lendemain même des désastres et de la chute de l'Empire, par un intérêt unique, notre besoin national d'union intérieure pour asseoir le pouvoir et les institutions au dedans, la sécurité et l'ascendant au dehors.

Digitized by Google

Il est un sentiment que n'auront pas connu les générations qui entrent aujourd'hui à flots pressés dans toutes les avenues du monde et des affaires : c'est l'impression profonde, ineffaçable, que fit, en 1814, sur les générations viriles du temps, ce passage d'un régime triomphant, magique, insensé, qui proclamait la domination du grand peuple sur tous les peuples, du grand empire sur tous les empires, à ces représailles de la fortune dont les rigueurs menèrent deux fois l'étranger dans nos murailles. Quand les grandes monarchies s'agrandissaient toutes des ruines que nous avions faites, y compris les nôtres, quand elles s'appropriaient tout ce que nous avions abattu de républiques, d'électorats, de royaumes, la Providence nous laissait, pour fruit de tant de conquêtes et de tant de victoires, les plus éclatantes et les plus déréglées qu'il y ait eu dans l'univers, moins que le royaume de Louis XVI sur le continent, et que celui de Louis XIII sur les mers! En même temps, nous avions en spectacle, au sein de la patrie, l'amertume des cœurs, l'irritation des partis, la nouveauté des institutions, la faiblesse du trône, les passions téméraires et contradictoires de ses défenseurs, autour de nous l'inquiétude toujours subsistante des cours, l'animosité des peuples, l'union hostile des cabinets, la répartition plus hostile encore des forces et des territoires. C'étaient là les éléments au milieu desquels la France, vaincue et isolée, sans autre force présente que ses princes, leur droit, leur rang dans l'univers, avait à fonder sa politique, pour occuper cependant, au milieu de l'Europe ainsi constituée, la place qui appartient à son histoire et à son génie, qui est nécessaire à l'indépendance de tous les États, qui fait partie de l'équilibre du monde. Témoin des derniers efforts de nos armées

Digitized by Google

et interprète de la douleur publique au milieu du silence qui accompagna les traités de 1815, ces pensées, depuis lors, ont pesé sur moi partout et toujours : elles ont gouverné invariablement toutes mes actions. Elles rendent à mes yeux nos querelles bien petites, et le désintéressement, l'abnégation bien faciles !

Comme on a pu le voir plus haut, dans les préfaces antérieures, la pensée de l'*Histoire de Pologne* fut conçue, les matériaux furent rassemblés pendant la réaction monarchique, à mon avis malencontreuse et stérile, qui avait renversé le ministère modérateur du duc de Richelieu, pour mettre à la place le cabinet du comte de Villèle. J'écrivis précisément à l'époque où le ministre, ayant appelé les éclats de la disgrâce royale, à propos d'un dissentiment de Chambre, sur l'ex-ambassadeur de France au congrès de Vérone, celui-ci changea toute la face des affaires en répondant à l'outrage par les éclats de sa polémique vengeresse. C'était le premier écrivain du siècle : il se nommait Chateaubriand ; il tenait, il pensait tenir de ses services et de son génie le droit de couper en deux, pour sa querelle, le parti monarchique. Il appela au combat tous les sentiments français. Toutes les oppositions s'y précipitèrent. J'avais engagé la lutte, bien longtemps auparavant, pour défendre et faire prévaloir les opinions constitutionnelles et nationales qui m'étaient propres ; je l'avais engagée avec l'ardeur de la jeunesse, combattant tous les jours et avec toutes les armes pour l'application sincère des institutions et l'étroite union du trône avec la France, mais non sans m'inquiéter dès lors des entraînements de la victoire, prévoyant déjà et redoutant tout ce que les conséquences extrêmes de la situation, si le trône la prolongeait,

Digitized by Google

pouvaient apporter avec elles de perturbations et de dangers. La levée de boucliers de M. de Chateaubriand et ses ravages me frappèrent vivement. En voulant toujours la chute d'une politique et d'une administration plus impossibles que jamais, je me préoccupai davantage des entraînements qui pourraient suivre sa chute dans notre pays, malheureusement extrême toujours. C'est alors que je traçai ce tableau des révolutions et des catastrophes de la Pologne, fidèle image de tout ce que la liberté sans contre-poids et l'égalité sans frein renferment de périls domestiques pour l'État le plus puissant, de périls extérieurs pour la plus vaillante nation du monde. Il fut tracé au point de vue des intérêts et des droits du pouvoir, dans le but de prémunir les esprits, par un grand exemple, contre l'abus des principes mêmes pour lesquels je combattais.

L'événement ne se chargea que trop de justifier les présages. Le trône s'écroula dans une lutte fatale du pouvoir royal et du pouvoir électif. La Charte eut le même sort que la royauté. La pairie suivit. Tous les droits anciens et nouveaux chancelèrent; toutes les institutions fléchirent; tous les principes sociaux furent battus en brèche à la fois. La France sembla suspendue sur des abîmes. Au dehors, des difficultés de plus, et plus avouées, plus patentes, s'ajoutaient aux difficultés réelles de la Restauration. Malgré toutes les afflictions de ma raison et de ma loyauté à l'égard de cette soudaine et hasardeuse répudiation du principe monarchique, il me parut que c'était un devoir pour chacun, de se jeter dans les luttes nouvelles, de s'associer aux destinées orageuses de la patrie; car il y avait à ressaisir et à défendre les idées d'ordre qui sont les conditions d'existence des sociétés humaines. La force, que

Digitized by Google

l'Empire avait trouvée, immense et fragile, dans sa gloire, que la Restauration attendit trop de son principe, ne pouvait plus se chercher, éparse et ignorée d'elle-même, que dans la prompte union de tous les intérêts conservateurs de la société française, en y comprenant, bien entendu, autant qu'on le pouvait avec une base incomplète, les intérêts moraux. Il s'agissait de les constituer en parti politique et en gouvernement régulier : heureux, si, également résolu et généreux, ce parti nouveau, qui deviendrait le point d'appui nécessaire du pouvoir, savait élever et affermir toutes choses dans notre patrie, fonder la stabilité dans les institutions à l'aide de la paix et du temps, rapprocher les esprits, réunir toutes les classes éclairées du pays, tous les éléments monarchiques, le tenter du moins, en rendant à la France au dehors, par la modération et aussi par la fermeté de la conduite, la liberté d'action et le choix possible des alliances, deux choses qui sont, pour une grande puissance, les conditions de la force et de la dignité! Ce grand parti de l'ordre, conduit de haut, pouvait seul tout cela. Car on ne fonde pas une politique intérieure et extérieure sans principes fixes. On ne bâtit pas sur les pentes. Il faut s'affermir sur les plateaux, avec cet heureux mélange d'élévation d'esprit qui travaille toujours à élargir ses bases, et de solidité des convictions qui ne consent jamais à les déplacer. Telle était la tâche que tous devaient se proposer, que j'osai indiquer constamment. La majorité conservatrice, profondément séparée d'une classe entière qui est considérable par les fortunes, les croyances, les lumières, les souvenirs, a parfois suivi d'autres voies; des directions diverses se sont personnifiées dans les cabinets du 11 octobre, du 22 février, du 12 mai, du 15 avril, du 29 oc-

Digitized by Google

tobre. Sans les confondre entre eux, maintenir la majorité, quels que fussent ses guides, la rallier au milieu de ses épreuves et de ses divisions, n'importe au profit de quels hommes, pourvu que ce fût dans l'intérêt permanent de l'ordre et des lois, c'était là, à mes yeux, dans ces commencements d'une ère et d'un régime, parmi tant d'obstacles et de périls, le premier des devoirs publics.

Aussi, malgré tous les exemples, quand la dissidence aurait été le plus légitime, ai-je constamment vaincu les rébellions de mon jugement, subordonnant toujours mon opinion sur les faits accidentels à ma conviction générale et permanente sur les principes et sur la situation. Une seule fois, je me suis cru le droit, peut-être le devoir envers la majorité comme envers moi-même, d'avoir un avis sur un mot qui violentait sans profit pour personne toutes mes idées de conciliation, ou plutôt tous mes principes de gouvernement. Membre et premier vice-président d'un grand corps politique, je ne me suis pas cru le droit, je n'ai pas voulu établir le précédent de *flétrir* des collègues, même avec l'expédient de n'en pas convenir. Ancien ministre du cabinet conciliateur du 15 avril, je n'ai pas voulu placer une injure entre toute une fraction de la société française et le parti conservateur. Citoyen d'une patrie profondément divisée, je n'ai pas voulu, en présence d'une jeunesse royaliste qui grandit, étrangère à nos révolutions passées, sensible aux blessures présentes, joindre gratuitement une irritation à tant d'irritations, une discorde à tant de discordes. Homme d'ordre, homme monarchique, je n'ai pas voulu élargir le fossé entre nous tous et ce grand parti monarchique, impuissant à conquérir la France et à la gouverner seul, mais dépositaire de traditions, de maximes,

Digitized by Google

de forces, sans lesquelles personne ne la gouvernera d'une façon durable et libre.

En me démettant du service du roi et de l'État, je l'ai fait sans humeur et sans bruit, résolu à respecter encore, dans ma conduite, les dignités que le hasard de nos commotions avait placées sur ma route, surpris seulement de me voir incessamment accusé pour ma modération, comme j'aurais pu l'être pour des emportements.

En tout état de cause, il ne pouvait me convenir d'imiter ce que j'ai blâmé en 1823, ce que je blâme et déplore chez ceux qui ont le courage des dissensions, dans l'état des institutions et des esprits parmi nous. Je n'aurais pu marquer un dissentiment, sans m'exposer à blesser la majorité, à la diviser par la lutte, à la déposséder par le succès. Le pouvoir, tel que je le connais, ne vaut ni de tels sacrifices, ni de telles chances, ni de tels combats. Je n'ai pas assez de passion, pas assez d'espérance pour le vouloir à tout risque et à tout prix. On peut, sous le poids d'années déjà longues, sentir sur les intérêts publics comme à vingt ans. On n'a plus le confiant courage qui nous ferait prendre des initiatives plus grandes que nos forces et des responsabilités plus certaines que les résultats. A la place, est venue une inexprimable lassitude de la vie publique, sentiment malheureux qui tient à bien des causes, et, plus que tout, à tout ce qu'il y a d'obstacles, en nous et hors de nous, à la stabilité calme et forte de la France.

Voilà mes pensées, puisqu'on les a interrogées, du haut même de la tribune. Elles m'ont ramené aux études qui m'ont fait tout ce que j'ai été, à des travaux anciens et interrompus que je me suis hâté de reprendre, en particulier à ce livre depuis longtemps abandonné.

Digitized by Google

Je le publie de nouveau avec confiance. Il a été revu avec un soin digne du public et du sujet. Des mains polonaises s'y sont employées; la sollicitude du savant pour les intérêts de la science, la sollicitude plus vive de l'exilé pour les souvenirs de la patrie m'ont valu de précieux concours. Ma reconnaissance a besoin de nommer particulièrement M. Léonard Chodzko.

L'*Histoire de Pologne* est de circonstance toujours. Elle peut offrir un spectacle utile, comme à l'époque où elle vit le jour pour la première fois; non pas que les entraînements révolutionnaires se montrent, visiblement comme alors, imminents à jour fixe. Mais les explosions révolutionnaires ne sont pas les seuls dangers qui doivent être présents toujours à la pensée de la France. Avant ceux-là, il y en a d'autres, moins remarqués, qui y mènent. Les annales de la nation polonaise sont instructives, sous ce rapport, pour tous les États libres, par trois grands vices que cette vaillante nation portait dans son sein, par trois grandes moralités renfermées dans son histoire.

L'un de ces vices fut de dériver toujours au courant de ses institutions et de ses penchants, sans se rendre compte de la révolution successive qu'elle opérait ainsi, par le seul effet du temps, dans la constitution de tous les pouvoirs! Et, à son insu, les pouvoirs étaient ses remparts nécessaires contre les factions et contre l'étranger : remparts plus démantelés, plus affaiblis, plus abaissés à chacun des jours qui s'écoulaient, de sorte qu'à un moment donné, sans préparation, tout à coup, l'État même et sa constitution pouvaient disparaître comme dans un ouragan.

Un autre des malheurs de la Pologne fut qu'en discutant incessamment dans les diètes, au milieu de mille

Digitized by Google

orages, tous les événements du monde, presque toujours au point de vue étroit et passionné des partis, elle n'imagina jamais de se rendre un compte sérieux de cette autre révolution, tout extérieure et plus rapide, qui avait rompu de plus en plus l'équilibre autour d'elle. Celle-là, en la laissant jusqu'au bout à peu près aussi considérable, en apparence, que chacun des grands États d'alentour, anciennement ses inférieurs et quelquefois ses tributaires, devait finir par montrer suspendue sur sa tête, au bout de toutes les guerres et de toutes les révolutions, la chance permanente d'une coalition plus forte qu'elle.

Enfin, s'il lui arriva de remarquer et de comprendre, soit ses changements intérieurs, soit ceux de l'état du monde, et par là ses dangers de toute nature, tels que le déplacement des forces, l'agrandissement de puissances longtemps secondaires, l'état stationnaire et dès lors affaibli d'une seule au milieu de ce progrès menaçant, ce fut sans trouver dans cette découverte un avertissement et une leçon. Rien n'éclaira sa confiance héroïque et funeste dans ses institutions énervées qui étaient son plus grand péril, ou bien dans le nombre de sa population et la grandeur de son territoire, dans ses souvenirs de gloire et son courage. Rien ne lui fit comprendre à temps la nécessité d'appuyer ce courage intrépide à des principes qui assurassent à l'autorité souveraine le concours de toutes les forces. Rien ne l'instruisit à fortifier ses forces mêmes du secours d'une politique monarchique au dedans, tout autant que nationale au dehors. Nulle application à rapprocher les esprits, à apaiser dans son sein les discordes séculaires, nul effort non plus pour conjurer la triple alliance qui pouvait toujours la resserrer dans un étau de fer, nulle amé-

Digitized by Google

lioration, en un mot, dans la condition que ses vicissitudes, ses fautes et le temps lui avaient faite, ne marquèrent ni ses époques de guerre stérilement victorieuses, ni ses époques de paix stérilement agitées.

Sans doute, c'est le malheur des nations libres, en retour de toutes leurs garanties, de vivre quelque peu au jour le jour. Tout incessante qu'y soit la discussion des intérêts publics, l'imprévoyance est leur danger. Elles sont naturellement divisées; elles sont exposées toujours à manquer de suite dans les desseins, à n'en mettre que dans les passions, à moins qu'il ne s'établisse, comme dans *la vieille Angleterre*, à force de lumières et de patriotisme, un esprit public si ferme et si éclairé que toutes les volontés, même celles des partis, sachent concourir au même but; que la nation et le gouvernement aient les yeux ouverts sur les mêmes intérêts; que des Conseils changeants soient simplement des instruments plus énergiques d'une politique qui ne change jamais. Alors il y a la double puissance d'un grand gouvernement et d'une grande nation, un double levier, une force immense et admirable. Cette force, en quelque sorte traditionnelle et insulaire, s'est constituée plus aisément chez les Anglais, grâce à leur aristocratie et à leur océan. Elle est plus difficile, malheureusement elle est aussi plus nécessaire à des États démocratiques et continentaux, qui portent en soi des chances de perturbation incessantes, et qui sont entourés, qui pourraient, à la suite du premier coup de tambour, se voir assiégés de grandes monarchies militaires, comme il advint à la Pologne, comme il risquera toujours d'advenir à la France, dans le double péril de ses expériences sans terme et de l'état nouveau du monde, tel que l'ont fait les fautes et les désastres de l'Empire.

Digitized by Google

Certes, je bénirais le jour où je fis mon livre, s'il portait les esprits à réfléchir parmi nous combien une nation vaillante, compacte, puissante entre toutes les autres, a encore besoin de toutes ces choses qui ont manqué à la Pologne : le grand et sage esprit public dont je parlais, c'est-à-dire l'accord sur les conditions intérieures du gouvernement entre tous les éléments *conservatifs*, l'accord sur les premiers intérêts nationaux entre tous les partis, un gouvernement fort et qu'on puisse croire durable, une politique fondée sur les besoins permanents du pays qui prévienne les périls, et, au besoin, sache les affronter. Un État ne compte que par la stabilité, dans la balance du monde, pour le poids de sa consistance réelle; car, ainsi seulement, il offre moins d'aliments à l'inquiétude des esprits, moins de prise aux chances de la guerre, moins de facilités aux révolutions.

Voilà les leçons que donnent les fastes de la Pologne : elles méritent toujours d'être méditées. Il y a vingt ans, j'écrivais dans ce dessein. J'y persiste. La bonne littérature est celle qui suggère de ces pensées aux nations; la bonne politique, celle qui les réalise.

Digitized by Google

HISTOIRE

DU

ROYAUME DE POLOGNE

ET PARTICULIÈREMENT

DU ROI JEAN SOBIESKI.

EXPOSITION.

Il semble que ce soit un digne prix de vertus éclatantes et de travaux plus éclatants encore, de rattacher à un nom consacré et de placer en quelque sorte sous ses auspices l'histoire de tout un peuple. On peut dire que les temps modernes n'ont pas produit de grand homme qui eût à cet hommage plus de droits que le roi Jean Sobieski. Car il résume dans sa vie et dans sa fortune tout l'esprit et toute la suite des institutions de son pays, institutions les plus extraordinaires et les plus fatales qui furent jamais. Il embrasse toute la partie importante des annales polonaises par ses actions et par celles des héros de sa race. Par-dessus tout, il a le rare honneur de soutenir, trente ou quarante ans, sa patrie sur le penchant d'une ruine inévitable; il couronne de gloire le déclin d'un grand peuple. Et ce n'est point là le seul de ses titres aux regards et à l'admiration de la postérité : il en a de plus considérables encore. Ce fut de mettre fin à ce long duel de l'islamisme et de la chrétienté, qui, depuis plusieurs siècles, tourmentait l'Orient

Digitized by Google

et l'Occident, et par là il changea toute la face des affaires du monde.

On ne sait plus assez, aujourd'hui, que la campagne de Vienne, restée à jamais célèbre, est loin d'avoir été la plus décisive des grandes actions de Sobieski, ni la plus extraordinaire. Cette campagne, dont les contemporains s'expliquèrent les triomphes par un miracle, ne fut que le renouvellement de miracles tout aussi grands, et le résultat de longs desseins. Jean était né, il avait grandi, il vécut pour abattre la puissance ottomane. Tel a été le but, telle a été l'œuvre de sa vie. Il employa un demi-siècle de combats à reconquérir sur les musulmans, l'Ukraine, les principautés, la Hongrie; à sauver sans retour de leur joug, avec son pays, et la Moskowie, et l'Allemagne, et Venise, et l'Italie. Ce fut lui dont le bras posa la borne que les Bajazet et les Soliman ne devaient plus franchir. C'est devant la longue suite de ses victoires que cette dernière invasion de barbares, jusque-là toujours invincible et conquérante, vint briser sa puissance. Depuis lors, le torrent n'a fait que retirer graduellement ses flots. Par lui, l'Europe avait repris sur les Turks, elle a conservé l'offensive. Ils ne se soutiennent plus que par sa protection. Partout, ce camp accidentel a replié ses tentes; le Danube a échappé à sa domination comme le Don et le Borysthène, la mer Noire comme le golfe Adriatique, l'Algérie comme la Crimée, la Tartarie, la Grèce. Les Grecs, se relevant au milieu des ruines, ont pu redire au monde leur grand nom oublié. En le ressuscitant, ils réalisaient une pensée de Sobieski, et cette pensée vivra. A leur exemple, la nationalité chrétienne s'est réveillée dans tout l'Orient; la croix vaincue reprend successivement tous ses droits; ce n'est plus elle qui est humiliée,

Digitized by Google

là même où elle ne règne pas encore; et ainsi s'est trouvé, de jour en jour, plus complétement justifié par la fortune le prêtre qui s'écria dans Vienne délivrée : IL FUT UN HOMME ENVOYÉ DE DIEU, QU'ON NOMMAIT JEAN !

L'histoire doit à Sobieski cette louange, qu'aujourd'hui encore il reste l'homme de guerre de tous les siècles qui a gagné le plus de batailles dans les situations les plus désespérées, celui qui a le plus souvent sauvé son pays les armes à la main. Soldat et prince, tous ses jours s'écoulèrent dans le perpétuel sacrifice de ses penchants, de ses richesses, de sa vie, aux intérêts de la Pologne. Au milieu du déchaînement des factions, lui seul semblait, athlète infatigable, occupé à la défendre ; ses efforts pour conserver à sa nation des lois et des frontières, tiennent du prodige. Cette passion domina le cours entier de son existence. Il réussit à dompter les ennemis extérieurs qui tenaient la république assiégée et envahie de toutes parts, plus facilement qu'à vaincre ceux qu'elle portait dans son sein. Ensuite, il expira; et, ce puissant champion abattu, la Pologne mit en quelque sorte aussi le pied dans la tombe. Elle ne fit plus, sous les successeurs de Jean III, qu'achever de mourir.

Sobieski occupa, au milieu de ses contemporains, dans le monde entier, une place immense. A ce siècle des grands hommes, sous l'œil de Louis XIV, madame de Sévigné, plusieurs années avant la campagne de Vienne, disait déjà simplement, pour désigner le roi de Pologne : le *héros*, le *brave roi*. C'est que nul héros peut-être, jusqu'à lui, n'avait jeté un si rare éclat, soit parce qu'il fut donné à peu d'hommes d'accomplir tant de choses extraordinaires, soit aussi parce que les circonstances au milieu desquelles il vécut servirent merveilleusement sa gloire.

Digitized by Google

Une grande révolution s'accomplissait en Europe, révolution féconde qui avait son siége en France et ses ressorts au Louvre. De la longue et vaste lutte de la réforme étaient nés, au sein de la chrétienté, des intérêts communs, devant lesquels s'abaissaient les barrières d'État à État. Les courses victorieuses de Gustave-Adolphe à travers l'Allemagne, la politique active de Richelieu, les catastrophes presque simultanées des maisons de Wasa, de Stuart, de Rurik, les émigrations contraires qui suivirent tous ces bouleversements, celles que nos troubles civils provoquèrent, les victoires enfin, et, sinon la monarchie, du moins en quelque sorte la royauté universelle de Louis XIV, plus que tout les progrès du temps, achevèrent d'aplanir toutes les frontières. Transition marquée du règne des armes à celui de l'esprit, la Fronde avait disposé la noblesse guerrière et formidable des siècles passés à se résoudre, sous la main du pouvoir royal, absolu d'abord, et, malheureusement, presque aussitôt dissolu, en cette aristocratie pacifique, communicative, discoureuse, qu'on appelle la grande compagnie. La littérature, vive et bientôt trop libre expression de la société moderne, y prit place de plein droit. Les salons, en se formant, élevaient à leur insu, sur les ruines des puissances féodales, une autre puissance tout aussi souveraine, celle de la parole, celle de l'opinion, qui, de sa nature, ne connaît pas de barrières, et qui était déjà *cosmopolite*, avant que le mot existât. Les gazettes avaient dès lors pris naissance. Les gazettes, milices nouvelles de cette nouvelle autorité, combattaient, comme les armées de Montecuculli et de Turenne, pour ou contre Louis XIV, pour ou contre tous les intérêts et toutes les renommées. Il n'était pas de gouvernants, y compris Louis XIV, qui ne demandassent à ce tri-

Digitized by Google

bunal, dont l'ascendant et presque l'existence étaient encore des secrets pour ses fondateurs mêmes, la sanction des arrêts de la victoire.

Louis, qui mettait une partie de sa sécurité, comme de sa splendeur, dans les succès de cette société docile et fière de grands désarmés, de femmes brillantes, de gens de lettres à la fois hommes du monde et hommes de génie; Louis les encourageait lui-même, beaucoup plus que nous ne le croyons, à occuper leurs loisirs de ce qui se passait au delà des Pyrénées, des Alpes, du Rhin. La *Gazette de France* et *le Mercure Galant*, les deux feuilles politiques du grand siècle, furent remplies cinquante ans du nom de Sobieski, et des récits, souvent fabuleux, de ses exploits.

Dans ce temps-là, mille hasards tenaient particulièrement fixés sur la Pologne les regards de la cour et du monde de France. Depuis le passage de Henri III sur ce trône lointain, les rapports s'étaient multipliés entre les deux États. On voit les seigneurs polonais se presser à la cour de Henri IV. Plusieurs assistaient à sa mort, entre autres le père du roi Jean, Jacques Sobieski, personnage illustre de ce temps, qui a laissé une curieuse narration du crime et du châtiment de Ravaillac. Les alliances de famille s'étaient formées entre une foule de grandes maisons des deux pays, à l'ombre d'alliances et de migrations royales. Une Française de haut parage avait successivement partagé la couche de deux frères, les prédécesseurs de Sobieski[1]; le dernier des deux[2] était venu donner à la France le spec-

1. Marie-Louise de Gonzague et de Nevers, mariée en 1645 à Wladislas Wasa, IVe du nom, et en 1649 à Jean Casimir, frère et successeur de Wladislas.

2. Jean Casimir Wasa, jésuite en 1643; cardinal en 1646; roi de Pologne en 1648; marié à sa belle-sœur, Marie-Louise de Gonzague et de Nevers, en 1649; retiré en France en 1668; abbé de Saint-Germain des Prés, à Paris

Digitized by Google

tacle, dirons-nous d'une vie royale commencée et finie dans les Ordres, ou d'une existence monastique traversée par les sécularisations, les mariages et la royauté? Cependant, la fille d'un gentilhomme français[1] montait avec Sobieski sur le trône de Pologne; et Sobieski lui-même tenait à notre patrie par une foule de liens: un séjour de quelques années, les plus doux souvenirs de sa jeunesse, son apprentissage du métier des armes dans la garde de nos rois, des parentés qui le rattachaient de tous côtés à la cour de Louis XIV, des relations avec nos plus grands hommes, enfin ses affections et ses penchants. L'Europe faisait honneur de son élection à l'assistance et au crédit du cabinet de Saint-Germain. Louis encourageait une opinion qui n'était point sans vérité; qu'il voulut qu'on supposât plus vraie encore qu'elle ne l'était, en voyant à quel haut rang la renommée de ce prince était montée: de sorte que, dans un temps même où le grand roi ne laissa pas que de prendre quelque ombrage de tant de gloire, la France continuait à s'applaudir des succès de ce règne lointain, comme d'une partie des belles actions de son heureux souverain.

Ce fut alors que les périls de Vienne et sa miraculeuse délivrance vinrent frapper les hommes d'État, les gens de guerre, les beaux esprits, les âmes pieuses, les femmes. Jamais, depuis plus d'un siècle, les Ottomans n'avaient tant menacé l'Europe au cœur. Un homme de moins, et Vienne tombait devant eux; l'Allemagne fléchissait sous leur débordement; le torrent pouvait arriver par le Mila-

et de Saint-Taurin, à Évreux, en 1669; remarié, a-t-on dit, en 1672, à Marie Mignot, veuve du maréchal de L'Hôpital; mort dans son abbaye de Saint-Martin de Nevers, en 1673, et enterré à Krakowie.

1. Marie Casimire de La Grange d'Arquien.

Digitized by Google

nais au pied du Vatican. C'est là, en effet, qu'un vizir ambitieux prétendait le porter. Louis XIV allait avoir à recommencer, sur le Rhin ou les Alpes, l'œuvre de Charles Martel sur la Loire. En ce temps-là, les croyances religieuses, vives et sincères, fortifiaient dans tous les cœurs cette secrète révolte de l'humanité à l'aspect des barbares. Qui pourrait s'étonner de l'éclat immense que répandit en Occident l'apparition victorieuse de Sobieski, victorieuse comme une marche du grand Condé, et magique comme une résurrection des croisades!

Le libérateur de Vienne, jeté ainsi par la Providence, aux extrémités de l'Europe, entre Gustave-Adolphe et le czar Pierre, resta plus de quatre-vingts ans le seul point élevé de cet horizon; et s'il fut le seul des princes de tout le Nord qui attira les regards de ses contemporains, il fut aussi le dernier des chefs de la Pologne sur qui se fixèrent ceux de la postérité. Nous avons parlé de ses successeurs. A vrai dire, il n'en eut pas. Après lui, vinrent Charles XII et Catherine; après lui, l'anarchie et le partage.

Cette grande vie intéresse autant qu'elle étonne. Peu d'hommes reçurent du ciel de plus riches présents. Doté des dons de l'âme comme de ceux du corps, comme de ceux du génie, nul ne rassembla de plus curieux et de plus touchants contrastes. Grand citoyen, grand orateur, grand capitaine, grand souverain, il fut aussi l'un des plus spirituels et des plus excellents hommes qui aient vécu. Brillant chevalier, il portait, au milieu des soins du cabinet ou de la guerre, les passions de la vieille galanterie, le culte des femmes, la foi dans son Dieu. Chrétien fervent, son esprit se nourrissait des plus hautes spéculations de la philosophie; enfin, amant fidèle de l'étude sous la tente,

Digitized by Google

fidèle disciple des arts sur le trône, mari passionné jusque dans la vieillesse, mari docile et timide jusque dans la puissance et la guerre, prince électif qui reçut de la royauté moins d'éclat qu'il ne lui en donna par sa gloire, son histoire propose également d'utiles leçons dans le spectacle de ses vertus et dans celui de ses misères. Là se montre l'un des plus singuliers exemples de ce que peuvent les faiblesses de l'homme, pour gâter et les dons de Dieu et les faveurs de la fortune. Là on apprend quel prix cette mystérieuse fortune met à ses présents, et combien un grand homme, un monarque victorieux peut être à plaindre. Mais la pitié qu'inspire Sobieski entouré des respects du monde et des trahisons de sa famille, salué par la chrétienté reconnaissante du nom de son libérateur, et en butte à l'ingratitude de sujets factieux qui s'agitent sous sa main vénérable pour mettre leur patrie en lambeaux; cette pitié inattendue répand un triste intérêt de plus sur le drame d'une si belle vie. Ce n'est point ce *je ne sais quoi d'achevé* que la vertu emprunte au malheur, suivant l'expression du premier des historiens ; c'est tout simplement ce quelque chose d'incomplet qui se rencontre à la fois et dans les plus grands caractères et dans les plus belles destinées. Il y a une haute moralité à voir quelles longues peines suivent des entraînements d'un jour, jusque sous le bandeau des rois.

Français, nous avons essayé de retracer l'histoire de l'illustre roi de Pologne, sans craindre que l'éloignement des temps, ou celui des lieux, en affaiblît l'intérêt au sein de notre patrie. Le temps n'a fait que consacrer de plus en plus la mémoire du *héros*, du *brave roi*, en resserrant les liens qui attachèrent toujours le génie de la France aux destins de la Pologne.

Digitized by Google

C'est un fait digne de remarque que, les deux peuples s'étant rencontrés nombre de fois sur le champ de bataille, ce fut toujours pour s'y voir côte à côte; en face, jamais. La France fut le seul pays du monde, dans le siècle dernier, qui compta quelques-uns de ses fils parmi les défenseurs malheureusement impuissants de l'indépendance polonaise. Nos armées, après ce naufrage de tout un grand peuple, recueillirent sa vaillance : elles héritèrent de ses exploits. La sympathie nationale s'est accrue ainsi sous le double charme de la gloire et de l'adversité.

Aujourd'hui[1] que la destinée des grands États de l'Orient et du Nord préoccupe tous les esprits, peut-être nous saura-t-on gré d'avoir essayé de réunir dans un même tableau les traits principaux de l'histoire polonaise, ceux qui font le mieux connaître l'étrange constitution de cette république de nobles armés, ceux qui font le mieux comprendre sa chute fatale. En rattachant ce rapide tableau à la vie de Jean Sobieski, comme à un centre et en quelque sorte à un phare commun, nous avons considéré que cette vie se lie elle-même à la plupart des grands intérêts du temps où nous sommes. Elle embrasse, à un point de vue nouveau, tout le siècle de Louis XIV. Sobieski a vu l'état des affaires changé absolument en Europe; le Brandebourg érigé en puissance; la vieille constitution hongroise abattue avec le brave comte Tékéli, son dernier défenseur; la maison d'Autriche affermie sur tous ses trônes électifs; une vaste monarchie héréditaire établie ainsi au centre du continent, sur les ruines de plusieurs grands États; la Moskowie enfin organisée, disciplinée, agrandie dans l'ombre, sous des princes auxquels ne man-

1. Ceci s'écrivait en 1828.

Digitized by Google

quèrent, pour briller dans l'histoire, que le prestige de Pierre le Grand et son époque. On ne peut retracer toute cette histoire, sans suivre dans leur principe les progrès de la Russie comme la décadence de la Porte; et la chute de la Hongrie, de Venise, de la Pologne, comme le réveil de la Grèce. C'est surtout la Pologne dont le règne de Jean Sobieski semble comprendre toutes les destinées; la Pologne qui ne pouvait être effacée du rang des nations sans que tous les États fussent ébranlés sur leurs fondements, et la politique moderne changée tout entière d'objet et de maximes; la Pologne, vaste débris, pierre d'attente perpétuelle ou perpétuel embarras de l'avenir, dans tous les cas, grande et terrible leçon qui semble avoir été proposée par la divine sagesse, au début de ce profond conflit de tous les pouvoirs et de toutes les libertés auquel nous assistons, pour instruire le monde du péril de deux excès, de deux fléaux déplorablement réunis sous l'empire de la constitution polonaise : l'oppression et la licence.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER.

TABLEAU HISTORIQUE DE LA POLOGNE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS
JUSQU'A LA NAISSANCE DE JEAN SOBIESKI.

(Av. J. C.... — An. de J. C. 1624.)

SOMMAIRE.

Singularités de l'histoire de la Pologne. Leurs causes. — Origine, établissements, destinée des Slaves. Leur esprit d'oppression et d'indépendance. — Introduction des civilisations grecque et latine. Scission entre les Russes et les Polonais. Penchants contraires des deux peuples. — Commencements de l'histoire polonaise. Dynastie fabuleuse : Leszko. Krakus. Le Franc Samon. Wanda. Przémyslas. Popiel. — Guerres de Charlemagne. Christianisme. — Dynastie de Piast. Miéczyslas Ier. Boleslas le Grand. — Résultats définitifs de la conversion des Polonais et des Russes. Affermissement de la liberté en Pologne. — Miéczyslas II. Casimir Ier. Boleslas l'Intrépide. Opposition de saint Stanislas. Servitude des masses. Premiers démembrements de la Pologne. — Wladislas Ier. Boleslas Bouche de Travers. Wladislas II. Partages. — Boleslas le Frisé. Miéczyslas le Vieux. Casimir le Juste. Wladislas III. Leszko le Blanc. — Établissement de l'ordre Teutonique. Invasion des Tatars. — Boleslas le Pudique. Leszko le Noir. Boleslas VI. Przémyslas II. Wladislas Lokiétek. Wenceslas de Bohême. — Casimir le Grand. Ses institutions. Bourgeoisie. Juifs. Sénat. — Louis d'Anjou, roi de Hongrie. Pacta conventa. — Hedwige d'Anjou. Maison de Jagellon. Union de la Litvanie et de la Pologne. Ses difficultés. Wladislas II. — Les Turks en Europe. Bataille de Varna. Prise de Constantinople. — Casimir IV. Introduction du système de représentation en Pologne. — Jean Albert. Alexandre Ier. Sigismond Ier. Sigismond-Auguste. — Réunion définitive de la Litvanie. Système d'administration. Grandes charges. Fin des Jagellons. — Henri de Valois. Étienne Batory. Sigismond Wasa. — Sigismond perd la Suède. Il conquiert et laisse échapper la Moskowie. — Désastre du Kobylta; triomphes de la Turquie. Mort du grand Zolkiewski. Paix de Chocim. Amurat IV. — Naissance de Jean Sobieski.

La Providence gouverne les choses humaines par un tel enchaînement, que, lorsqu'on veut retracer quelques scènes

Digitized by Google

des révolutions d'un peuple et en pénétrer les causes, on est involontairement ramené, de degrés en degrés, jusques à son berceau. Il suffit d'un regard jeté sur les annales de la Pologne, pour reconnaître qu'à la différence de la plupart des autres sociétés modernes, cette vaillante nation, toujours guerrière et jamais conquérante, n'a fait, en réalité, depuis son premier établissement, que déchoir par sa durée. Une autre particularité de son histoire, c'est que l'autorité royale a été s'y affaiblissant, durant les derniers siècles, au profit de l'anarchie, dans la même mesure que le corps de l'État s'affaiblissait par les démembrements, au profit de l'étranger. Tandis qu'ailleurs il s'est vu que la liberté d'une part, de l'autre la richesse et la grandeur fussent biens qui s'enchaînaient et marchaient d'un pas égal, là, au contraire, l'État a précipité sa ruine, aussi rapidement que la liberté augmentait ses conquêtes, parce qu'elle était tout à la fois mensongère et déréglée. Les mots de liberté et d'égalité, associés par la Pologne, pour la première fois dans le monde, n'y étaient l'une et l'autre qu'une devise trompeuse. Cette liberté, privilége exclusif de l'ordre équestre, était simplement pour la noblesse, pour la classe propriétaire et régnante, la funeste puissance d'étouffer au-dessus d'elle tout pouvoir et tout droit au-dessous d'elle, c'est-à-dire de défier tous les périls en restant sans roi et sans peuple qui pussent les conjurer ou les combattre, en tenant dans une même sujétion et une même impuissance ses princes et ses serfs! C'est là, disons-nous, ce qu'elle appelait liberté. Ce qu'elle appelait égalité ne valait pas mieux : c'était la guerre aux premiers des nobles, c'est-à-dire aux grands, à la seule image d'autorité et à la seule chance d'ordre et de durée qu'elle portât dans son

Digitized by Google

sein : classe si jalouse et si vaine qu'elle décorait du nom d'égalité le nivellement ombrageux exercé par elle sur elle-même. D'où il advint que là ne put jamais s'accomplir ce concert bienfaisant de la royauté soit avec les aristocraties, soit avec les communes, qui ailleurs a créé des nations puissantes par la rivalité même des classes, et qui a ainsi assuré l'indépendance extérieure, tout en rendant possible la véritable liberté.

Ces bizarreries funestes tiennent probablement à plusieurs causes. En voici une : dans l'origine, les tribus de qui les Polonais descendent ne furent ni conquérantes ni conquises. Elles ne se mêlèrent et ne s'unirent point à d'autres races. Elles n'eurent point ces combats intérieurs par lesquels les classes, en se constituant, s'élèvent et se fortifient. Les résistances, les lumières, les goûts, le sang même des nations vaincues ne corrigèrent point les penchants du caractère primitif. Il est arrivé de là, que, seule dans le monde, la nation polonaise s'est conservée jusqu'à nos jours telle que la fit sa vie primitive. La société s'y est maintenue indépendante des législations, des coutumes, des mœurs étrangères. Les pratiques de l'existence ombrageuse et libre des forêts y sont devenues, y sont restées des institutions; on a vu ainsi, par son histoire, ce qu'eussent été les races du Nord, si leur orgueil natif ne s'était pas tempéré dans le commerce et l'alliance de populations à la fois plus patientes et plus ingénieuses, plus inventives et plus dociles. On sait aussi, par son gouvernement, ce que serait le système représentatif, s'il était vrai que ce grand système eût été, suivant l'expression de Montesquieu, trouvé dans les bois.

La nation polonaise est la plus nouvelle de l'Europe, si

Digitized by Google

on ne la considère que depuis son entrée en scène dans l'histoire; elle serait la plus ancienne, si on remontait jusqu'à son premier établissement. Lorsque la digue, que l'empire romain opposait aux torrents d'hommes amoncelés sur ses frontières, se fut écroulée enfin devant leur long effort, ces peuples divers débordèrent de toutes parts sur l'empire; poussés les uns par les autres, comme les vagues dans la tempête, ils ne s'arrêtèrent que successivement, de proche en proche, et à la longue. Les Vandales arrivèrent jusqu'aux ruines de Carthage; les Visigoths et les Suèves, à l'Espagne; les Angles et les Saxons, aux Iles-Britanniques; les Franks, aux bords de la Seine, à ceux de la Loire, au pied des Pyrénées et sur les revers des Alpes. Ce grand mouvement de tous les hôtes du Septentrion vers des patries meilleures, est ce qu'on appelle l'invasion des barbares.

Mais les races transplantées eurent longtemps à défendre leurs nouvelles demeures contre toute une arrière-garde de nations moins favorisées du ciel. L'ébranlement s'était communiqué jusque dans le fond du Nord, jusqu'aux dernières extrémités de l'Asie. Les hordes les plus éloignées accoururent. Durant plusieurs siècles, chacune d'entre elles battit de ses fureurs, comme autant de barrières ennemies, les royaumes naissants qui faisaient obstacle à ses progrès. C'est ainsi qu'Attila et ses Huns vinrent au cœur des Gaules épouvanter les Franks et les Bourguignons, déjà en possession d'établissements doux et solides; ainsi, que les Hongrois trouvèrent dans les résistances victorieuses des Allemands la limite de leurs conquêtes; ainsi encore, que les Saxons de Witikind se brisèrent contre le glaive impitoyable de Charlemagne. Plus tard les derniers essaims de Scandinaves intrépides, qui

Digitized by Google

étreignirent un moment l'Europe naissante par tous ses rivages et toutes ses frontières, à l'occident sous le nom de Danois et de Normands, à l'orient, dans les plaines de la Scythie, sous celui des Varègues que conduisait Rurik, ne réussirent à autre chose qu'à se fondre, plus ou moins victorieusement, dans les peuples qui occupaient déjà les bords de l'Océan ou ceux de la mer Baltique, de la mer Caspienne, de la mer Noire. Enfin, quelques siècles plus tard encore, ce fut grâce à ce triple rempart de la Hongrie, de la Pologne et de la république de Venise, trois États qui ont peut-être sauvé tous les autres et que les autres ont dévorés, que, lorsque Tchengis-kan, lorsqu'après lui les Osmanlis parurent, ces dernières colonies de barbares ne parvinrent à entamer l'Europe que par ses extrémités

L'histoire moderne tout entière roule sur cette grande tourmente. Il a fallu quinze siècles aux nations pour se fixer et s'affermir sur les domaines qui étaient échus à chacune d'elles dans ce long partage de la terre.

Au milieu du flux et reflux des races humaines, un peuple se rencontra que la fortune tint enchaîné dans les vastes contrées où l'avait mené la première migration, celle qui se perd dans la nuit des âges. Ce peuple couvrait de ses chariots errants, de ses immenses troupeaux, les steppes immenses qui s'étendent de la mer Baltique aux monts Karpathes, et de l'Elbe ou l'Oder au Tanaïs et à la mer Noire. La Sarmatie, assez semblable à la Pologne des grandes époques, n'était pour ce peuple qu'une partie de ses domaines. Il se donnait le nom de Slave, Slovanié, du mot de Slawa ou Slowo, qui signifie parole, cri de guerre, gloire. C'est de lui que les Polonais ainsi que les Roxelans, Russes antérieurs aux Varègues, descendent, sans parler de toute

Digitized by Google

une ceinture de Slaves mêlés qui enveloppe les confins de la Russie et de la Pologne ; c'est-à-dire les principautés, la Servie, la Hongrie, la Moravie, la Bohême, les Lusaces, le Mecklembourg, la Poméranie. Les Polonais, seuls entre tous, demeurèrent sans aucun mélange des races étrangères : ils ont subsisté jusqu'à nos jours, avec leur génie propre et leur liberté native, comme un grand débris de l'ordre antique, étouffé lentement par les progrès du nouveau.

Nulle famille de nations, sans excepter les Celtes, ne s'était établie tout à la fois sur un aussi vaste territoire que la race slavonne. Appuyée à quatre mers, la Baltique, l'Adriatique, le Pont-Euxin, la mer Caspienne, c'est à peine si l'Elbe, l'Inn et les Alpes d'Illyrie lui servaient de frontières au couchant ; au nord et au midi, elle n'en avait pas. Dès la plus haute antiquité, connue sous le nom de Scythes ou Tschoudes, et terrible dans l'histoire, ses invasions couvrent la Grèce et l'Asie. Plus tard, ses diverses tribus étendent encore leurs courses depuis les Teutons jusqu'aux Mongols, depuis les Pélages jusqu'aux Finnois et aux Skandinaves. Les Wénètes, qui ont créé Venise, paraissent les mêmes que les Wendes de Mecklembourg, dont le nom et l'empire, au XIIIe siècle, continuaient d'occuper tout le nord de l'Allemagne; les Kriwiczaniens de Smolensk, les mêmes que les Khrobates, fondateurs d'un autre empire plus central, dont la Kroatie d'aujourd'hui est un débris, et dont Krakowie fut la capitale ; peut-être les Kosakes, objets de tant de controverses, les mêmes que les Czechy, ou Tschekhs, nom des Bohêmes dans la langue nationale. On retrouve dans les Triballes de la Thrace les Driwères ou Drevlaniens des bords du Prypeç et du Dniéper. Les Ross's, Roxolans, Ruthènes, ceux auxquels se

rattachent les diverses Russies, erraient depuis les monts Karpathes jusque vers les rivages du lac d'Aral. Il y avait, sur les deux versants du Caucase comme dans les plaines de la Wistule, des Lesgiens ou Léchites, peuples qui ont bâti Gnezne, et donné leur nom au corps entier de la nation polonaise, Polacy, de *pole*, champ, et Laky, champs des Lakes ou Léchites. Aujourd'hui encore, nous trouvons des Esclavons, Slovaks, Slovènes, Serviens, Serbes ou Sorabes, parmi les provinces de plusieurs États modernes, en Turquie, en Autriche, en Saxe, et jusque dans la Sibérie, en d'autres termes à toutes les extrémités de la domination slavonne, parce que ce sont autant de formes du mot Slave : la prononciation seule diffère.

Nous croirions facile de démontrer, contre l'opinion commune, que toutes les branches de ce vaste tronc portèrent, dès la plus haute antiquité, le nom général, dont, après bien des siècles et sous bien des jougs divers, tant de nations s'enorgueillissent toujours. N'en reconnaît-on pas l'exacte traduction dans les dénominations d'Auchètes (les glorieux) et d'Alazones (les glorieux encore), attribuées par la géographie grecque aux Scythes campés aux bouches du Danube? La Sar-matie, et mieux la Sauro-matie, n'était-elle pas simplement le pays des Serves ou Sorabes? N'est-ce point de ces Serves, Slaves ou Esclavons que naquit à Rome le vieux mot de *servitude*, dans nos langues modernes celui d'*esclavage;* apparemment, parce que, confinant à toutes les nations et toujours en guerre avec elles, ils durent plus souvent approvisionner de leurs guerriers les marchés de captifs[1]? Étrange jeu des choses humaines, qui voue à un

1. Il n'est pas contesté que Slave ait fait esclave. Quant au latin *servus*, on remarquera qu'il n'a de racines ni dans le grec, ni dans les langues sémi-

Digitized by Google

tel usage, de temps immémorial, le nom de la race la plus jalouse de sa liberté qu'il y ait eu sur la terre!

On comprend maintenant pourquoi les Slavons apparaissent tout à coup, à travers la chute de l'empire romain, nombreux et formidables, sans qu'on réussisse à découvrir nulle part leurs filiations, leurs travaux, leurs progrès. Cachés sous le voile épais des formes ou des traductions grecques ou latines, ils n'ont dû faire bruit dans l'univers, à titre de Slaves, qu'au temps où, la langue de Byzance et celle de Rome cessant de régner, il fut donné à toutes ces nations, héritières de l'empire, d'instruire enfin de leur nom le monde qu'elles subjuguaient. Du reste, cette révolution s'accomplit sans autre profit pour eux. Ils ne purent marcher en avant, resserrés qu'ils étaient entre les deux grandes routes que suivaient les barbares : les uns qui se précipitaient des profondeurs du Nord en remontant l'Elbe ou le Weser; les autres qui accouraient de l'Orient en remontant le Danube, pour redescendre sur le Capitole, le commun rendez-vous. Toute la zone méridionale du territoire des Slaves disparut sous le flot des hordes d'Asie à leur passage. Quand, de cette inondation, il ne resta plus que le balancement d'une mer agitée longtemps et cherchant à se rasseoir, les pâtres guerriers de ces contrées se trouvèrent contenus pour jamais, du côté de

tiques. Il faut en dire autant de *laus* (gloire), de *salus* (force, salut), et des dérivés de ce dernier, *salvare* et *servare*, qui ne sont qu'un même verbe que l'inversion fréquente des lettres *l* et *r* fait prononcer différemment. Ces mots viennent évidemment de Slawa. La prononciation, qui a substitué les Serves aux Slaves, a également prévalu dans *servare*, plus usité que *salvare*. Le latin fit dans le principe un grand nombre d'emprunts aux langues septentrionales, et particulièrement aux langues slavonnes, qui depuis le lui ont rendu. Cette curieuse particularité s'explique aisément par la diversité d'origine des peuples qui concoururent à bâtir la ville éternelle.

Digitized by Google

l'Occident, par les États nouveaux qui se constituaient en Allemagne, et plus que tout par les expéditions de ces Franks, nos ancêtres, dont la domination encore flottante continuait de toucher au cours de l'Elbe, en s'étendant déjà jusqu'au pied des Pyrénées. Quand tout songeait à conquérir, les Sarmates ne furent occupés qu'à se maintenir et à se défendre.

Seuls, ceux des Slaves qui regardaient l'Orient, les Roxolans, du VIe au VIIIe siècle, tentèrent les hasards. Leurs armées, suivant une pente en quelque sorte fatale, descendirent nombre de fois sur le Bas-Empire. Constantinople les voyait avec épouvante assiéger ses murailles. Ils remplissent cette scène sanglante. On les suit, depuis lors, semant, comme par avance, leurs avant-gardes jusques au travers de la Morée; ils mêlent leur sang à celui de Lacédémone, et laissent après eux ces Maïnotes indomptables qui devaient protester jusqu'à nos jours, dans leurs montagnes, pour la liberté de la Grèce. Vinrent alors des restes d'Alains et d'Hérules, les Awares, les Piéczyngs, les Bulgares, qui écrasèrent, dans leur marche, ces bandes héroïques. Le Slave, par là, vit borné pour longtemps le cours de ses conquêtes. Mais son nom, sur ces confins, reste à l'Esclavonie et à la Servie. Sa langue, adoptée dans ces parages par les maîtres du sol, continue de régner de la mer Noire au golfe Adriatique comme dans les profondeurs de la Scythie. Là s'élèveront peu à peu, groupées le long du Danube, une foule de souverainetés, qui doivent demeurer éternellement une proie à disputer entre les dominations voisines. Après plus de mille ans, aujourd'hui même, la plupart n'ont pas vu encore se fixer leur destinée. On dirait que ce qu'il y a de sang slavon chez le Moldave, le

Digitized by Google

Bosniaque, le Servien, le Dalmate, le Walaque, résiste à la sujétion, sans suffire pour la liberté. Ces principautés flottantes sont, pour le nouvel empire slave qui se reconstruit sous nos yeux, des appâts incessants, et, en quelque sorte, des pierres d'attente, bien plus que des obstacles ou des barrières.

Mal servis par la fortune, les Slaves primitifs n'étaient pas organisés pour la conquête. Avec les usages, les goûts, les besoins du plus grand nombre d'entre eux, le monde policé n'avait rien qui tentât leur courage. Ils ne connaissaient de richesses que leur bétail et leur javelot, de boisson que le sang et le lait des cavales, de vêtements que la wilczura, ou peau de loup attachée sur les épaules. C'est évidemment ce qui avait fait dire à Hérodote que les peuples de ces contrées se changeaient en loups à volonté; singulier témoignage de l'exactitude littérale et trompeuse du Père de l'histoire! Mieux on l'étudie et plus on le respecte.

De tels peuples devaient chercher de vastes pâturages, des steppes sans bornes, des déserts. Leur plus vive passion était l'amour de cette liberté sauvage qui se compose d'une existence sans demeure fixe, d'une société sans lois, d'une patrie sans frontières. Ces hommes, qui eussent regardé comme un commencement de servitude la nécessité de s'occuper des soins de la vie, avaient des esclaves, captifs faits dans les combats, ou populations anciennement subjuguées, pour paître leurs troupeaux, conduire leurs chars, fabriquer leurs instruments de guerre. Là, les esclaves ne portaient point, comme chez les Germains, un joug léger; c'est en bêtes de somme que les traitaient leurs maîtres. Ces maîtres altiers ne leur auraient pas permis, dans les plus grands périls, de prendre les armes; les

Digitized by Google

malheureux ne pouvaient que mettre la main à les façonner, ou tendre au tranchant un cou docile. Ils ne constituaient point, comme chez les peuples nouveaux dans leurs établissements, une seconde nation pressée dans les villes et destinée à relever la tête quelque jour : c'était l'esclavage à la façon des Grecs, pratiqué par des barbares.

Cependant, deux grandes révolutions s'accomplirent. L'une changea en société civilisée la société sauvage des Slaves; l'autre, en lois positives leurs coutumes héréditaires. La première n'a point d'époque fixe : la civilisation est comme ce fleuve fécond dont on ne connaît pas les sources. La seconde est plus récente. Malgré ses pertes, la Slavonie, comme on disait alors, occupait encore un territoire immense. Ses extrémités reliaient l'Europe à l'Asie. Les peuplades campées vers la Sprée et le Danube regardaient Rome et l'Occident; celles qui paissaient les bords du Dniéper et du Don, pesaient sur Byzance et la Grèce. La diversité de situation produisit la diversité de destinée.

Il advint d'abord que les habitudes de la vie sédentaire et cultivée pénétrèrent au milieu des Slaves, plus hâtives chez ceux qui étaient voisins de l'empire grec, plus lentes chez ceux que l'Allemagne séparait des dernières clartés de l'Italie. Ainsi, dès lors, une différence de génie se prononça dans ces profondes steppes de la Sarmatie, selon la condition de leurs établissements : les uns, inclinés vers la mer Noire, eurent plus tôt des cités populeuses et un ordre régulier; les autres, appuyés à la Baltique, pressés de tous côtés par des barbares, furent plus longtemps à se plier aux heureuses servitudes de l'État policé. Kiow, sur le Dniéper à qui nous conserverons son vieux nom de Borysthène, et Novogorod, plus au nord, étaient déjà célèbres,

Digitized by Google

que Gnezne et Krakowie, les deux berceaux et les deux sanctuaires des Slaves de l'Occident, existaient à peine. Ici, les demeures restèrent, pendant plusieurs siècles, des huttes que Gibbon[1], pour échapper, dit-il, au reproche de flatterie, évite de comparer à celles du castor. Encore l'esprit des anciens temps y présida-t-il à l'ordre nouveau. Les habitations se fixèrent sans se rapprocher. Née du besoin de l'indépendance, cette coutume se perpétua. Éloignés et faibles, les propriétaires du sol furent obligés de se réunir en armes constamment, soit pour le conseil, soit pour la guerre. Ainsi se transmit de génération en génération, dans ces régions longtemps sauvages, le régime des assemblées nationales, des champs de Mars, comme disaient nos pères, le seul que comprissent les Pélages, les Celtes, les Germains, les Scythes, toutes ces nobles branches de l'espèce humaine, amantes de la guerre et de la liberté, respectueuses pour les femmes, pleines de foi en Dieu, qui couvrirent par deux fois le sol de l'Europe, et qui ont fait le génie du monde moderne.

Les choses ne se passèrent pas ainsi chez les Slaves d'Orient. Ils fléchissaient sous le poids des hordes finnoises et mongoles. Là, le feu du sang slavon se perdait par degrés dans les flots de peuples sans nombre qui roulaient autour de leurs établissements; là aussi régnaient déjà d'autres besoins et d'autres mœurs. Dans le temps même qu'à l'occident de l'Europe, les Normands, difficilement contenus par l'épée de Robert le Fort (860) et de sa race, fondent sur nos rivages des duchés et des royaumes, quelques aventuriers Varègues ou Normands, c'est-à-dire skandinaves, un Rurik (862), un Oleg, son frère, un Igor, son fils, font ac-

1. Tom. VII, p. 279.

Digitized by Google

cepter aisément à Novogorod et à Kiow leur empire. Une organisation prompte et forte naît de la conquête. Une hiérarchie graduée enchaîne, réunit, fortifie l'État nouveau. Le premier élan de la nouvelle puissance amène ces Oleg (904), ces Igor (940), la célèbre Olga (955) enfin, veuve d'Igor, sous les murs de Constantinople; ces princes y concluent, les armes à la main, des traités et des mariages. Ainsi commençait la monarchie des *grands-princes*, des czars, des empereurs de toutes les Russies, que nous croyons née d'hier. A l'Occident, on continua à ne connaître ni alliance, ni domination étrangère ; ce fut la Pologne.

La Pologne allait recueillir, sans aucune modification, la société que nous avons décrite, c'est-à-dire ardente, fière, partagée en deux classes éternellement distinctes ; l'une faite pour le travail et la domesticité, l'autre pour l'indépendance, le mouvement, la guerre, le pouvoir : société malheureuse, qui ne connaîtra d'autre principe que la force, et déduira de ce principe, pour les uns la liberté sans frein, pour les autres l'oppression sans limite. Ce n'est point cette autorité protectrice et souveraine, qui chez les Russes s'établit bientôt, qui tempère le servage en généralisant l'obéissance, et fait de la nation entière un seul corps, qu'une seule volonté régit, que tous les bras défendent. Ce n'est pas non plus cette chaîne de droits et de devoirs balancés, suite étrange et heureuse de la conquête, qui, sous le nom de gouvernement féodal, devait s'étendre dans le reste de l'Europe depuis le trône jusqu'à la glèbe, en ayant autant de contre-poids que d'anneaux. La féodalité, loi de fer, sous le poids de laquelle les races superposées se confondirent forcément et se mêlèrent; qui assujettit aux mêmes obligations les vaincus, forts de leur civilisation, de leurs

Digitized by Google

lois, de leur culte, et les vainqueurs forts de leurs mœurs et de leur victoire; qui opposa bientôt à la noblesse et au sacerdoce les communes et la royauté, en d'autres termes des puissances rivales, des hiérarchies jalouses, destinées à faire sortir à la longue l'égalité civile de leurs combats, et la véritable liberté de leurs transactions; la féodalité, disons-nous, qui, dans les voies de la Providence, devait, après un travail douloureux de plusieurs siècles, enfanter des biens sans nombre, manquera aux Polonais, et de là vient que la Pologne n'est plus! De là vient qu'elle a donné le spectacle d'une nation sans peuple, d'armées sans permanence, sans discipline, sans infanterie, de frontières sans places fortes, de cités sans bourgeoisie, sans commerce, sans industrie; le spectacle enfin d'une république où les contre-poids étaient partout et le pouvoir nulle part. De là vient qu'héroïque, chevaleresque, brillante par la foi et le courage, ayant toujours combattu et vaincu presque toujours, la Pologne n'est plus!

La Pologne, en langue nationale Polska, c'est-à-dire champ des Lakes, s'appela ainsi des Lesgiens, Lechowiens, ou Léchites, tribu puissante que nous avons signalée plus haut, et qui, des vallées du Caucase, avait porté ses établissements au centre de la Sarmatie indépendante, sur les deux rives de la Wistule. Les autres régions de la Slavonie, les régions orientales, dans leurs démembrements multipliés, n'ayant pas encore de constitution et d'assiette communes, n'avaient pas non plus de dénomination générale. Ce n'est pas que le nom de Russie n'existât déjà. On le voit donné, dans le xe siècle, par les empereurs d'Orient, aux grands-princes de Kiowie. Dès lors même, Constantinople avait un corps de troupes slave qu'on appelait la garde

Digitized by Google

russe (rosse). Mais plusieurs contrées différentes s'appelaient ainsi en même temps, et, chose particulière, presque toutes ont fait partie du territoire de la Pologne. Ce nom, venu probablement des Roxolans ou Ruthènes, comprenait une étendue immense, indéterminée. C'étaient la grande et la petite Russie, la Russie noire, la Russie blanche, la Russie rouge, qualifications bizarres, qui ont suscité mille débats dans le monde savant, qui tiennent, dit-on, simplement à la couleur populaire du bonnet national dans ces diverses circonscriptions. La Russie rouge, où est Léopol (ou Lemberg, Lwow), capitale de la Galicie, est un riche district au pied des monts Karpathes, qui servait de centre en quelque sorte et de point d'appui à la nation polonaise; la plupart de ses fleuves y prennent leur source; la plupart de ses grandes maisons y avaient leurs domaines : ce fut le berceau de Jean Sobieski. Plus au nord, la Russie noire, qu'arrose la rivière centrale du Pripeç, faisait partie intégrante de la Litvanie, et la liait à la Pologne. Plus loin, la Russie blanche, où est Smolensk, bornait la Litvanie du côté du grand-duché de Moskowie, et passa avec elle, sous les Jagellons, à la couronne de Pologne. Ajoutons que la dénomination générale de *terres russiennes* confondait toute la partie méridionale des provinces polonaises, la Pokutie, la Wolhynie, la Podolie, enfin les vastes champs de l'Ukraine, avec le royaume de Kiowie qui fut le siége de la race de Rurik, mais qui ne devait pas tarder à retomber au pouvoir de la Pologne, et qui y est demeurée à peu près jusque vers le temps où naquit Pierre le Grand.

C'est plus loin, dans la grande et la petite Russie, dont nous n'avons pas parlé encore, c'est-à-dire dans les vastes plaines qui s'étendent du Borysthène jusque vers l'Oural,

Digitized by Google

qu'après bien des migrations et des vicissitudes se constitua, presque de nos jours, sous le nom de grand-duché de Moskowie, cette puissante monarchie à laquelle Pierre le Grand se hâta de donner, par avance, le nom d'*Empire de toutes les Russies*. Dans le temps qu'il prenait cette audacieuse détermination, la plupart des Russies faisaient partie intégrante de la république de Pologne. Mais c'était la république de Pologne! La forte autocratie des czars put tout oser.

Jusqu'à cette époque du czar Pierre, les *grandes-principautés,* successives ou rivales, de Kiow, de Pereaslaw, de Tver, de Souzdal, de Moskowie avaient seules frappé de loin à loin l'Occident du bruit de leurs révolutions, sans porter une dénomination uniforme. Le monde ne savait pas ce que ces noms changeants couvraient de réelle grandeur.

Ainsi, les nations, moskovite et polonaise, n'eurent d'abord ni appellations tranchées, ni frontières certaines. Elles devaient se distinguer promptement par les institutions et par les mœurs. Une circonstance fatale jeta entre elles une barrière de plus. Tandis qu'attirées toutes deux par les deux grands foyers de la civilisation chrétienne, par Rome et Byzance, elles s'appuyaient, l'une à Gnezne et à Krakowie, l'autre à Kiow, à Novogorod, à Moskou plus tard, entre toutes deux, du Pripeç à la Dzwina, erra, grossie des pirates du Nord, la nombreuse famille des Lettons et Drevlaniens, ou hôtes des bois. Ils consommèrent la séparation des deux empires, en restant jusqu'au XIVe siècle, dans les steppes de la Litvanie, nomades, païens et indisciplinables.

Le territoire polonais se divisa de bonne heure en quatre grandes régions. La Pologne teutonique, où dominaient les Czèkhes (Bohémiens) au midi, au nord les Wendes, ne com-

Digitized by Google

prit rien moins que la Bohême, le Mecklembourg, le Holstein, la Lusace, les Marches de Brandebourg, la Silésie, autant de provinces ou même d'États dont l'antique incorporation dans la Pologne est aujourd'hui oubliée du monde entier. Cette contrée s'étendait de l'Elbe à l'Oder, du Danube à la mer Baltique : elle ne s'arrêtait qu'à la Franconie et Austrasie, ou France orientale, plus loin au Danemark, par conséquent à des races différentes ou ennemies. Le sang slave y était partout mêlé de germain. Elle ne tarda pas à passer successivement tout entière sous d'autres lois, et contribua à former l'empire germanique.

Au cours de l'Oder s'appuyait la grande Pologne. Elle embrassait la Poméranie, le littoral où devait s'élever Dantzig, les champs marécageux qu'envahit la race septentrionale des Borusses ou Prussiens, c'est-à-dire, plus tard, la Prusse royale (liée au royaume de Pologne), et ducale, ou brandebourgeoise, le duché longtemps indépendant des Mazours (Mazowie), où Warsowie fut fondée plus tard; celui de Kuïavie, avec ses capitales de Gnezne et de Posen; en un mot tout le centre et le nord. Ce grand territoire était arrosé par la Wistule et coupé par la Warta. C'était réellement le pays des Léchites, la Pologne fondamentale.

La petite Pologne, où était Krakowie, se composait du vieux royaume des Chrobates, de celui d'Halicz ou Galicie, de la Russie rouge, qu'on appelait simplement la Russie. On peut lui rattacher les terres russiennes, comme nous l'avons dit, savoir : la Podolie, la Pokutie, la Bukowine, les deux Wolhynies, l'Ukraine occidentale. Ces vastes et fertiles provinces s'étendaient au midi sur toute la frontière de la Hongrie, de la Moldavie, de la Bessarabie, éternels champs de bataille, déserts sanglants où devaient se vider,

Digitized by Google

jusqu'à nos jours, toutes les querelles des races et des monarchies qui se rencontraient sur ces confins.

Enfin, il y eut la Pologne litvanienne, comprenant, outre le grand-duché de Litvanie, lors de sa réunion à la couronne, la Courlande et la Semigalle, qui avaient toujours été ses annexes, et les Russies blanche et noire (Smolensk et Grodno) qui l'étaient devenues.

Telles sont les contrées qui constituèrent la Pologne. C'était à peu près tout ce que les anciens avaient nommé le pays des Sarmates, en réalité la plus vaste région qu'enfermât dans ses limites aucun État moderne. A cette époque de confusion et de morcellement, où il y avait dans le monde autant de nations que de tribus armées, et presque autant de souverainetés que de provinces conquises, le peuple, répandu sur l'immense territoire que nous venons de décrire, trouva dans l'attachement aux coutumes natives un lien commun. Rien n'y avait rompu, rien n'y devait rompre, dans la suite des temps, la chaîne des traditions et des usages. Le langage, les mœurs, les vêtements même se sont, en effet, maintenus fidèlement, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, semblables aux temps primitifs, différents de tout ce qui était ailleurs. Aux plus beaux jours de la Pologne, les fourrures, la pelisse flottante, les bonnets de peau de bête fauve aux riches aigrettes, l'arc, le carquois, le luxe des armes continuèrent de distinguer le costume national. Les nobles se faisaient remarquer, il y a peu d'années encore, par l'étroite couronne de cheveux qui avait ceint déjà, du temps des Scythes, leur tête rasée : mode singulière où on a voulu trouver une imitation des formes monastiques et une injonction du saint-siége, mais qui remontait positivement au berceau même de la race sarmate.

Digitized by Google

Il n'est pas jusqu'au goût d'une vie errante qui ne se soit transmis chez les descendants de cette race nomade, au milieu de tous les raffinements de la civilisation. Aller à la campagne sous des tentes, voyager de campement en campement, était encore, il y a peu de temps, chez la noblesse polonaise, l'un des passe-temps de l'opulence, l'une des marques de la grandeur.

Ce fut cette communauté de penchants et de pratiques qui produisit chez les peuples de Pologne la communauté de gouvernement et de destinée. Constitués en corps de nation, ils restèrent fidèles à la coutume de régler par tribus, par contrées, ou même dans des assemblées générales, les intérêts communs. Camp terrible, ces comices, où tous les maîtres du sol étaient convoqués, prononcèrent sur les affaires publiques, sur les discussions privées, sur les périls, sur le butin. Les gouvernants, les nobles, les citoyens uniques, qui, dans ces conseils armés, décidaient de la paix et de la guerre, étaient aussi les combattants qui, sous le nom célèbre de *pospolite*, ou levée en masse, mettaient à exécution le décret de guerre. L'absence eût donc été en même temps une abdication et un déshonneur. Tout noble, c'est-à-dire tout propriétaire, tout homme libre, accourait.

Et comme, aux yeux de cette race altière, la volonté de l'homme libre, c'est-à-dire des gentilshommes, était chose que nulle puissance humaine ne devait plier à ses lois, le principe fondamental de tout ce régime finit par être l'unanimité des suffrages entre les intervenants. Mais l'unanimité ne saurait se rencontrer dans des masses délibérantes, fussent-elles éclairées et pacifiques. La majorité ne pouvant contraindre ses adversaires, parce qu'il y aurait eu

Digitized by Google

oppression sur des égaux, ni s'abstenir de prononcer pour leur complaire, parce qu'il y aurait eu interrègne : on s'égorgeait.

Qui ne présage tout ce qu'on verra se développer d'inimitiés et de discordes sous ces auspices? Tandis que les mœurs, les affections, le sang, la fortune porteront les membres de ce grand corps à rester unis, un esprit fatal les tiendra divisés jusqu'à la folie. Cet étrange combat durera autant que la Pologne. Les provinces nourriront entre elles des rivalités irréconciliables. Entretenues par le feu des assemblées, les guerres intestines descendront plus bas encore. Les woïewodies, ou palatinats dans lesquels chaque province va se diviser pour l'administration de la justice et la conduite de la guerre, conserveront, la plupart du temps, les noms antiques, les hostilités avec les limites des établissements primitifs d'antiques peuplades. On videra souvent, dans les diètes, des différends dont l'origine remontait au temps des Slaves. Cette hiérarchie d'inimitiés descendit de proche en proche jusqu'aux familles, et les maintint dans le cours des siècles implacables entre elles. Plus tard les dissidences religieuses vinrent compliquer cette guerre civile permanente et multiple, de brandons de plus. Elles partagèrent en deux moitiés égales, en deux camps ennemis, le corps entier de l'État. Il y eut les provinces catholiques d'un côté, les schismatiques de l'autre. Les protestantes, au nord, se manifestèrent plus tard encore. La Pologne fut ainsi un immense champ clos, qui ne devait connaître ni paix ni trêve, jusqu'à ce que tout passât sous le joug de l'étranger!

Et, pourtant, telle était la puissance de ce même sang, de ces mêmes traditions, de ces mêmes mœurs, qui res-

Digitized by Google

serraient par autant de liens ce grand faisceau, qu'on verra, avec le laps du temps, tomber successivement sous la conquête étrangère les frontières toujours plus resserrées de la Pologne, sans que jamais l'esprit national fléchisse. L'État se démembre et ne se brise pas. Il y a un esprit public qui domine tous les désordres. Avec cent mille maîtres et tout un peuple en servage, il y a une seule loi, une seule patrie, une seule nation.

Les commencements historiques de la nation polonaise, c'est-à-dire les temps où cette société imparfaite cessa d'errer dans ses vastes déserts pour asseoir ses destinées, sont peu ou mal connus. Les plus anciens historiens de la Pologne, Martinus Gallus et Mathieu Cholewa, écrivaient dans le XII[e] siècle; l'évêque Kadlubko, dans le XIII[e]. Jusqu'alors, et même longtemps après, les annales de ces contrées lointaines sont à peine vaguement indiquées, soit dans les relations de moines de l'Occident qui faisaient donner par Alexandre le Grand, aux chefs des Slaves, l'investiture de leur souveraineté; soit dans les écrits de philosophes de Byzance, qui en étaient revenus à croire, sur la foi d'Aristote, que le Danube prenait sa source vers les Colonnes d'Hercule. Aussi les récits des premiers temps ne sont-ils que de grossières imitations de toutes les histoires de l'antiquité classique, chargées de noms barbares et de miracles apocryphes. Comme dans ces histoires, la narration s'enfonce avec assurance dans la nuit des âges. C'est toujours la même série de faits qui se représente, de règne en règne, sous des noms différents. Par malheur, un écrivain judicieux s'est rencontré, qui, troublé d'avoir à dire la vie d'une foule d'enfants de Noé, de neveux des Gracques, de beaux-frères de Jules César, s'est avisé de rap-

Digitized by Google

procher les temps, de faire vivre ses héros à des époques sensées; il les échelonna entre les années 550 et 842. Dès lors, ces fabuleuses majestés ont pris dans l'histoire la place qu'il leur assigna; la critique ne les a pas encore détrônées. Et, cependant, il suffit de remarquer le retour fidèle des mêmes incidents, le défaut absolu de documents écrits, l'arbitraire des dates, la confusion où tous ces peuples étaient plongés au temps seulement de nos Clovis et de nos Charles Martel, pour faire sévère justice de ces récits.

C'est ainsi que brille à la tête des fastes de la Pologne une première dynastie, celle de Leszko (Lechke), composée de princes sans lien entre eux pour la plupart, mais, d'anneau en anneau, rattachant directement à Japhet les annales polonaises. Le fondateur de cette dynastie, celui qui lui donne son nom, le premier roi du pays, le premier auteur de la civilisation et des lois, est un Leszko, dont le règne, plusieurs fois reproduit sous des noms différents, ne manque jamais d'être suivi d'un interrègne durant lequel douze palatins ou woïewodes administrent l'empire. Ce Leszko a toujours un frère, comme le fondateur de Rome; la vie des deux princes est d'inégale durée; des crimes ou des prodiges en terminent le cours; et les chroniqueurs ne se divisent que sur la question de savoir s'il faut les donner pour fils aux premiers des patriarches, ou pour contemporains aux Ptolémées. Or, le nom de Lech, Leszek ou Leszko, n'est autre chose que le nom même des Léchites; c'est celui de la nation entière. Le règne de Leszek doit être relégué avec ceux des Ægyptus, des Tros, des Danaus, des Scytha, des Francus, et cent autres guerriers législateurs qui créèrent des empires, et les dotèrent de leurs noms. A

Digitized by Google

leur exemple, celui-ci a porté la terreur de ses armes partout où sont arrivées, en effet, les conquêtes des nations slaves. C'est sur les bords du Weser qu'il s'est arrêté. Ensuite il est revenu bâtir sa capitale au centre de son empire. L'emplacement de Gnezne (gniazdo, nid) lui a été désigné par un nid d'aiglons. De là vient l'aigle blanche en champ de gueules (rouge) déployée sur les drapeaux de la Pologne. Le frère de Leszko, qu'on prépose à la fondation du royaume de Bohême, porte le nom de Czech ou Tcheque, qui n'est autre que celui de la Bohême dans la langue nationale. Ce royaume eut longtemps une histoire commune avec la Pologne ; quelquefois sous d'autres noms, souvent sans ce voile, les mêmes narrations ouvrent les fastes des deux peuples, ce qui atteste leur longue communauté de destinée.

On ne saurait méconnaître un souvenir historique dans la tradition, qui, près d'un siècle après le règne de Leszko, attribue la fondation de Krakowie à un Hrac, Krakus, ou Francus, dont les moines polonais n'ont pas manqué de faire un Gracchus sorti de Rome, cinq cents ans avant J. C., pour venir civiliser leur patrie. La Pologne, qui avait le choix entre ses douze palatins, le reconnut pour roi à ses vertus. Ce fut lui qui enseigna aux Slaves occidentaux l'art de bâtir des villes, lui qui adoucit les mœurs, lui qui fit un corps de peuple de ces tribus errantes. Comme tous les héros de l'antiquité, il eut un monstre à détruire, le dragon Mange-tout, autrement dit d'une façon plus classique, Holophage, qui semait la terreur dans toute la campagne de Krakowie. Cet Alcide soutint aussi de longues guerres contre les peuples de la Gaule ; sans doute, a-t-on prétendu, ceux que Sigovèse et Bellovèse entraînèrent loin du pays des Æduens, six siècles avant J. C. ; ou

Digitized by Google

bien encore, les Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, allèrent épouvanter Rome et la Grèce! Ce second Leszko avait aussi un frère, mais qui lui donna la mort, en ayant soin d'attribuer à un sanglier ce coup funeste. Le Tertre Krakus, à Krakowie, garde la dépouille du héros. La Bohême, sous un nom semblable, celui du roi Cracus, raconte exactement la même histoire. Maintenant, voici peut-être la vérité.

La chronique de Frédégaire et l'auteur inconnu de la *Vie de Dagobert* rapportent que, la quarantième année du règne de Clotaire (623), un Frank ou Gaulois, nommé Sam ou Samon, s'associa plusieurs marchands du Sundgau, passa chez la puissante tribu slave des Wendes, les secourut dans une guerre qu'ils soutenaient contre les Huns, et fut proclamé roi. Cet aventurier, à qui les chroniqueurs étrangers donnent le nom de marchand, peut-être pour le déconsidérer, était, suivant toute apparence, un de ces Franks du VIIe siècle qui résistaient encore au joug du christianisme; peut-être comme les Polonais prétendent le prouver aujourd'hui, un Slave voyageur qui avait séjourné parmi les Franks. Quoi qu'il en soit, le séjour des contrées méridionales, ou, comme on disait alors, des provinces romaines, avait dégrossi ce barbare. Il put étonner les Slaves par les prodiges de son savoir, leur apprendre quelques-uns des arts de la paix et de la guerre, et mériter ainsi de rester leur chef une trentaine d'années. Appelés par lui, ou attirés par sa fortune, des marchands du pays des Gaules arrivèrent en Slavonie; quelques-uns furent massacrés. Dagobert se plaignit. Les deux races franque et slave confinaient alors sur les rives de l'Elbe ou du Weser. L'envoyé du roi des Franks eut avec Samon un dialogue

Digitized by Google

que nos historiens nationaux ont évidemment altéré, mais qui fait connaître l'esprit et les mœurs de ce temps, où les écrivains voient des palais dans la hutte sauvage de tous les princes, et une cour dans leurs compagnons plus sauvages encore. L'histoire est trop souvent à refaire.

Samon aurait dit : « Nous sommes les hommes de Dagobert, et cette terre est à lui, à condition qu'il voudra conserver amitié avec nous.

— Il n'est pas possible, répondit l'envoyé, que des chrétiens, serviteurs de Dieu, fassent amitié avec des chiens. »

Samon répliqua : « Si vous êtes les serviteurs de Dieu, nous sommes les chiens de Dieu; et puisque vous agissez perpétuellement contre lui, nous avons reçu la permission de vous déchirer à coups de dents. »

Les effets suivirent de près les paroles. Il y eut un choc violent des deux races. Les Franks auraient été vaincus par ceux du nord, et Samon continua trente ans de faire respecter ses lois.

Il est permis de supposer que le fondateur de Krakowie, Krakus, n'est autre que le Samon de nos chroniqueurs. Il put rester dans la mémoire comme un exilé de Rome, puisqu'il abandonnait les provinces romaines, et qu'il en apportait les biens; il dut être appelé le Frank par la tradition; et l'alphabet de l'ancienne langue polonaise ne possédant pas d'équivalent au *digamma*, on se trouva obligé d'écrire Hracus, Krak ou Gracus; ce qui fait, par exemple, que la France et la Grèce se confondent parfois dans les vieux historiens de la Pologne. A l'appui de cette donnée, on peut citer une distraction de Frédégaire, qui, oubliant que Samon était le chef des Wendes, leur donne ailleurs

Digitized by Google

pour duc, sous la rubrique de la même année, un certain Walluc, c'est-à-dire Gallus ou Gaulois. Ce dernier nom, en reportant la pensée sur la province de Galicie aussi bien que sur sa capitale, pourrait fournir une preuve de plus, s'il y avait des preuves dans ces obscurités! Le nom même de Samon semble n'avoir pas été entièrement perdu. Ne peut-on pas le retrouver dans les légendes de plusieurs des rois suivants, un Pr-sémy-slas, un Ziémovit, un Ziémo-myslas, c'est-à-dire Samon le Fort et le Glorieux, tous précédés ou suivis, comme Krakus, d'un Leszko, comme Samon régnant une trentaine d'années avec gloire, laissant un souvenir respecté, vivant au milieu des prodiges, et assignés à des temps où n'ont point pénétré les clartés de l'histoire.

Krakus avait laissé deux fils, Krakus II et son frère Leszko, qui donnèrent encore, comme Romulus et Rémus, le spectacle d'un meurtre fraternel. A ces princes succède une femme, la reine Wanda, leur sœur, sorte de Sémiramis cruelle et charmante, dont la légende poétique est simplement l'histoire de la nation wende, en jouant sur son nom, qui voulait dire appât. Ses longues guerres avec les autres peuples d'Allemagne sont personnifiées dans le duc Rittiger, qui s'avance à la tête d'une grande armée pour subjuguer la belle Wanda, et conquérir à la fois son trône et sa main. Elle court vaillamment à sa rencontre, le joint sur les bords de l'Elbe; là, deux fois elle mène ses guerriers au combat. Ils triomphent. Rittiger vaincu se donne la mort de sa propre main; et, de retour dans sa capitale, l'héroïne finit, comme la reine d'Assyrie, par un suicide et une apothéose. Un jour, elle avait sacrifié aux dieux; elle se précipite dans la Wistule, et son corps, mira-

Digitized by Google

culeusement retrouvé, consacre dans les environs de Krakowie un tertre populaire et révéré comme celui de Krakus.

Après la reine Wanda, après un nouvel interrègne longtemps troublé par les incursions de Hongrois, d'autres disent de Grecs que guidait Alexandre le Grand, les historiens découvrent, dans les forêts de la Sarmatie, un orfévre habile, Pr-sémy-slas, qui mérita le trône, en sauvant, par ses artifices et ses stratagèmes, les Polonais près de périr. Ce nouveau Sémo ou Samon, qui régna sous le nom de Leszko, a pour héritier, après un nouveau règne de douze palatins, un autre Leszko, qui gagna le trône, donné en prix de la course comme chez les Perses, à la suite d'incidents renouvelés d'Hérodote. Son fils, Leszko V ou VI, rallie tous les Slaves sous ses lois, et lutte contre Charlemagne avec gloire. A ces règnes brillants succède la longue tyrannie des Popiels, deux monarques dont le nom est aussi celui d'une ancienne divinité de la contrée, et qui ont pour capitale Gnezne, la ville sainte de la Pologne idolâtre, le siége primatial de la Pologne chrétienne. Leurs prédécesseurs parent le trône des vertus de l'âge d'or. Eux, au contraire, sont des monstres effroyables. Popiel II fit jeter ses douze oncles dans un lac, d'où ils ressortirent en rats affamés qui le dévorèrent avec toute sa race. Dans ces princes se personnifie évidemment et meurt le paganisme.

Tous ces rois, qui n'ont probablement ni régné, ni vécu, portent le nom de dynastie de Leszko, ou première dynastie. Les mêmes nuages s'étendent sur l'origine de la seconde. Celle-ci, très-réelle (842), gouverna cinq cents ans la Pologne (jusqu'en 1370); elle prolongea même jusqu'au XVIIe siècle son existence souveraine, dans les duchés de Silésie, de Moravie, de Poméranie. L'histoire la trouve à la tête de la

Digitized by Google

nation polonaise, quand, vers le milieu du IXe siècle, la lumière du christianisme commença d'y pénétrer. Cette nouvelle famille de rois, dont le berceau se perd encore au milieu des fables, reçoit le nom de Piast, d'un laboureur obscur qu'on lui donne pour fondateur. Deux étrangers, deux messagers du ciel s'étaient présentés à la table du roi Popiel, qui les avait repoussés. Piast les accueille. C'était le jour où son fils, agé de sept ans, recevait cette tonsure des Sarmates, que les Polonais ont conservée jusques aux derniers temps. Les deux envoyés de Dieu rasèrent de leurs propres mains le front de l'enfant, et lui promirent qu'il régnerait un jour, et ses fils après lui. En effet, les bénédictions dont ils avaient rempli la demeure de Piast déterminèrent les palatins à élire l'heureux laboureur pour leur prince, après la chute de Popiel, quoiqu'il comptât près de cent ans. Toute cette histoire n'est évidemment qu'un souvenir et une image de la lutte de l'idolâtrie et de la foi chrétienne. Ces événements se passaient lors de l'établissement de Rurik et ses frères à Novogorod et Kiow.

On remarquera que la fière noblesse, qui constitue la nation polonaise, date les origines de son histoire d'un orfévre, d'un marchand, à la fin d'un laboureur; celui-ci évidemment un maître du sol et un guerrier, ceux-là des étrangers, obéis, et plus tard renommés pour les bienfaits qu'ils avaient apportés du dehors.

On peut conjecturer que le premier chef habile entre les Polonais indigènes qui sut, après le Frank Samon, reprendre son ouvrage, en ralliant, comme à un centre commun, ces tribus errantes, s'appelait, ou même fut surnommé Piast, mot qui veut dire *moyeu* ou soutien. Ce nom ou ce surnom se sera transmis aux chefs de la

Digitized by Google

Pologne, comme un titre de gloire et une sorte de distinction nationale. Une nombreuse lignée de rois, qui porte le titre de seconde dynastie, en fit son patrimoine, et reste désignée ainsi tout entière dans l'histoire. Après sa chute, on a toujours appelé *Piasts*, dans l'élection des rois, les citoyens polonais présentés comme candidats à la couronne en opposition aux princes étrangers qui la briguaient : Jean Sobieski, par exemple, est un Piast.

Quoi qu'il en soit de ces obscurités, le jeune Sémo-vit ou Ziémowit succéda à son père (861), et constitua la Pologne sous sa main puissante. Un autre Leszko, son fils, régna avec la même gloire (892); puis un autre Sémomy-slas ou Ziémomysl (913). Celui-ci avait un fils qui naquit aveugle. Le jour où la Pologne se pressait autour de l'enfant royal pour assister à la cérémonie de sa tonsure, ses yeux s'ouvrirent tout à coup. Ce miracle présageait un grand événement : parvenu au trône, le jeune prince se convertit aux clartés de l'Évangile avec tout son peuple. Il s'appelait Miéczyslas, l'un des grands rois de cette grande race des Piasts. Avec lui (962), les temps historiques commencent pour la Pologne.

La Pologne jusqu'alors n'apparaît que par les fréquentes rencontres de ses tribus occidentales, les Wendes, les Bohêmes, les Chrobates, avec les Francs, qui leur interdirent pour jamais toute tentative de se répandre sur le Midi. Les Slaves de l'Elbe et du Weser, tour à tour les ennemis ou les alliés de Witikind, avaient été de ces peuples à qui Charlemagne fit une telle guerre, que « l'aimable empereur, au « dire du moine de Saint-Gall, ordonnait de toiser les jeunes « garçons, les enfants même, avec une épée, et de décapiter « ceux qui excéderaient en hauteur cette mesure. » C'est chose curieuse que d'entendre nos chroniqueurs d'alors,

Digitized by Google

barbares héritiers du langage et de l'orgueil des Romains, prodiguer à tout ce qui n'était pas compris dans le nouvel empire d'occident le titre de barbares. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette prétention était reconnue, et que même elle était fondée. Il y avait une différence profonde de civilisation entre tous ces États naissants, suivant les différentes fortunes. Les peuples qui n'avaient pas changé de patrie, n'avaient pas non plus changé de condition. Les Slaves, par exemple, n'opposaient aux soldats franks, heureux possesseurs de toutes les armes des légions romaines, que des arêtes taillées en flèches ou en javelots, et redoutables seulement par le venin de vipère dont ils les empoisonnaient. Telle était la supériorité des barbares du Midi sur ceux du Septentrion, qu'on voit dans les chroniques un capitaine carlovingien partir pour une de ces expéditions, en s'écriant, avec une jactance véritablement caractéristique : « Que m'importent ces petites grenouilles? J'en portais çà et là sept, huit et même neuf enfilées sur ma lance et murmurant je ne sais quoi... C'est bien à tort que, notre seigneur roi et nous, nous fatiguons contre de pareils vermisseaux! »

En effet, l'avénement au pouvoir change promptement les races, aussi bien que les simples hommes. Les maîtres des provinces romaines étaient des parvenus, déjà méconnaissables dans leur existence nouvelle. Ils imposaient si bien à l'univers de ce temps-là, qu'on rencontre les chefs des Slaves parmi les justiciables qui se pressaient aux plaids de Louis le Débonnaire. C'était Rome, sa puissance tombée, ses souvenirs, son ombre, que les nations croyaient honorer, en s'inclinant devant les hôtes farouches assis sur ses ruines.

Digitized by Google

Et ce n'était pas seulement Rome, mais Byzance, qui étaient restées augustes dans les respects du monde barbare. Il semble que quelque chose du vieil effroi des aïeux, à ces noms consacrés, fût passé dans le sang des fils. L'autorité des lumières, de l'opulence, d'une religion sainte rendait en crédit aux deux cités impériales ce qu'elles avaient perdu en puissance. C'est là un des plus beaux tributs que la civilisation ait reçus de la barbarie.

La ville de Constantin, toute battue qu'elle était par les orages, se montrait encore à la tête d'un empire; et, nous l'oublions trop dans nos jugements, cet empire, par son génie et ses armes, s'est soutenu mille ans contre tous les assauts. Rome, au contraire, ne possédait plus que son nom; mais ce nom était si grand qu'il aurait pu suffire à lui seul pour élever la chaire de Saint-Pierre au-dessus de tous les trônes, ou plutôt de tous les pavois barbares d'alors. Par ce piédestal séculaire, par sa sanction divine, cette chaire miraculeuse courba peu à peu la barbarie, maîtresse du monde, sous le joug de son apostolat de lumière et de charité. Mesurant bien la puissance des souvenirs, du nom et des formes de la domination romaine, Charlemagne, admirable génie, l'homme de tous les siècles qui laissa son siècle le plus loin derrière soi, avait hardiment imaginé de ressusciter en Occident le pouvoir, le nom, et la majesté des Césars. Un pape y consentit. Le monde y consentit plus encore. Léon III avait fait un empereur qui prétendait maintenant faire des rois, et les peuples lui reconnaissaient avec respect cette prérogative. Depuis lors, le sacerdoce et l'empire se disputaient le privilége de conférer aux chefs des nations nouvelles les honneurs de la royauté. Le pontife chrétien qui officiait au capitole exerçait sur l'uni-

Digitized by Google

vers entier la mission de Samuel ; le barbare qui s'appelait empereur revendiquait l'héritage d'Auguste et de Trajan.

Cette innovation favorisa singulièrement les progrès du christianisme et ceux de la civilisation dans le reste du monde. Clovis s'était paré des titres de patrice et de consul, pour briller de quelques-uns des reflets de gloire qui partaient toujours du trône des Césars. Le chagan (shahkan) des Hongrois, le duc des Slaves de Bohême briguèrent ce titre de roi, qui devait faire d'eux des membres de la république chrétienne, et leur assurer un appui contre les hordes du Nord. En cessant d'être un pouvoir domestique pour devenir à la fois une dignité impériale et un sacerdoce chrétien, la royauté semblait ne devoir plus dépendre du caprice des sujets. Les chefs ne pouvaient accomplir cette révolution, qu'en commençant d'abord par convertir les peuples ; et les peuples, auxquels des cultes sauvages ne suffisaient déjà plus, étaient promptement illuminés des clartés ou éblouis des mystères d'une religion qui, cherchant ces cœurs farouches, les faisait battre enfin pour autre chose que les joies du combat et celles du pillage. D'ailleurs, la polygamie tombait devant l'Évangile; l'esclavage semblait devoir être adouci par sa parole. Le christianisme se trouvait donc avoir pour sectateurs les serfs et les femmes, les nations et les rois.

Ce fut vers le x[e] siècle, avons-nous dit, que l'Évangile pénétra chez les peuples d'origine slavonne. Il pénétra chez tous, quoique par des routes différentes, presque en même temps. Les Litvaniens seuls et les Prussiens devaient garder, plusieurs siècles encore, leur impur fétichisme, tradition méconnaissable des religions orientales. Tout le reste accepta l'empire de la religion chrétienne. Mais, par la manière dont

Digitized by Google

elle s'établit dans les duchés du Borysthène et dans ceux de la Wistule, elle éleva entre eux des barrières plus grandes que celles des distances, des inimitiés locales, des penchants contraires. Les premiers appartinrent à une seule foi, à l'Église grecque, sans partage. Il n'en fut pas ainsi des seconds : dès l'abord, ils se divisèrent. Après avoir eu des apôtres communs, venus de Byzance antérieurement au schisme d'Orient, celles des provinces polonaises, qui étaient tournées vers l'empire grec, passèrent sous le joug de ce schisme fatal, destiné à couper en deux le monde chrétien ; celles qui regardaient Rome et l'Europe restèrent attachées aux lumières de l'Église latine. Il y eut ainsi un lien et une force de plus pour la Slavonie orientale, pour la Russie. Il y eut une cause nouvelle de déchirement pour la Pologne. En Russie, l'Église et l'État ne firent qu'un seul corps. En Pologne, l'État se divisa entre deux religions, deux rits, deux sacerdoces, deux souverains-pontificats également étrangers tous les deux, mais dont l'un allait être armé, formidable, limitrophe et avide de conquêtes.

C'était l'époque où les fils de Robert le Fort, le roi Eudes, le roi Robert, le duc Hugues le Grand, plus tard enfin Hugues Capet, se frayaient le chemin au trône des Carlovingiens chancelants, et fondaient la race capétienne en sauvant la France du joug des Normands. On a vu la dynastie de Piast et celle de Rurik se constituer en même temps. Elles avaient déjà compté l'une et l'autre quatre ou cinq grands règnes. L'empire russe, qu'on tient aujourd'hui pour récent, parce que la distance des lieux et l'invasion des Tatars nous ont longtemps dérobé son histoire, s'était révélé tout à coup, dans ces profondeurs du IXe et du Xe siècle, en suivant dès lors la pente de ses fleuves et de son climat jusqu'au

Digitized by Google

centre de l'empire d'Orient. Les Grands-Princes de Kiowie, après Oleg, après Igor, après Swiatoslaw, continuaient à faire trembler sous le poids de leurs flottes et de leurs armées, la Krimée, les provinces du Danube, la mer Noire, l'Asie Mineure, Constantinople enfin et Andrinople sans cesse envahis. Il y avait quelques années (955) qu'Olga, veuve d'Igor, que les historiens grecs appellent archontesse de Russie, était allée abjurer en personne dans Byzance le culte des dieux slaves, lorsque Miéczyslas, en Pologne (965), Wladimir, en Kiowie (989), comprirent le baptême parmi les clauses d'une alliance de famille que le premier formait avec les rois de Bohême, le second avec les empereurs de Constantinople. Dombrowka de Bohême et Anne de Byzance eurent la gloire d'être les Clotildes de ces nouveaux Clovis. Il fallut que le pape Jean XIII envoyât des prélats tirés de France et d'Italie pour occuper les siéges qui furent créés dans les duchés illettrés de la Pologne. Quand Miéczyslas, pour prix de sa conversion, réclama ce titre de roi qui faisait l'envie de tous les chefs barbares, que Saint-Étienne de Hongrie obtint peu après (1000), il essuya un refus glorieux pour le saint-siége. Benoît VII déclara ses peuples trop abandonnés au brigandage et trop cruels envers leurs esclaves, pour avoir à leur tête un prince honoré de l'onction sainte.

L'empire fut moins difficile que le sacerdoce. Le fils de Miéczyslas, Boleslas Chrobri, ou le Grand (992), l'un des plus grands hommes de la maison de Piast, était un guerrier terrible; il avait un moment fait rentrer dans le sein de la mère-patrie les royaumes de Kiowie et de Bohême. C'était la Slavonie reconstituée. Boleslas, disons-nous, reçut, des mains mêmes de l'empereur Othon III (1000), dans une fête à Gnezne, le bandeau des rois, avec

Digitized by Google

le titre de protecteur de tous les Slaves. La politique alors et la religion étaient si étroitement liées l'une à l'autre, que l'empereur conféra au nouveau roi la mission de convertir tous les infidèles. Toujours plus puissante, Rome contesta cette investiture; ce qui n'empêcha point Boleslas, vingt ans plus tard, après toutes ses victoires des bords de l'Elbe à ceux du Borysthène, de se faire sacrer solennellement (1024). Mais longtemps les successeurs de Boleslas renoncèrent au nom royal, pour ne pas engager avec les souverains pontifes une lutte périlleuse. Ils se bornèrent au titre de ducs porté par leurs ancêtres.

Cependant, la race slavonne, étrangère jusque-là au mouvement du monde, et destinée à y tenir à la longue une si grande place, était entrée enfin presque tout entière dans la grande famille des nations chrétiennes et policées. D'un côté, elle participait à toutes les transactions ou à tous les périls de Constantinople et de l'Orient; de l'autre, elle entrait dans toutes les affaires de l'empire germanique, siégeait par ses princes dans les diètes, influait sur toutes les résolutions par ses armées. Dans les deux régions, le corps politique se constitua sous l'action de religions qui faisaient pénétrer leur esprit dans tous les intérêts du monde. Aussi arriva-t-il de ce travail que la foi latine développa chez les Slaves d'Occident les éléments de la liberté, que chez les Slaves d'Orient la foi grecque entretint ceux de l'obéissance publique. Il devait arriver encore que la liberté, trop hâtive et extrême, serait mortelle aux premiers, que le pouvoir absolu ferait des seconds un empire formidable. Tel est le tour que prennent quelquefois les choses humaines!

Kiow était alors le siége d'une civilisation superficielle,

Digitized by Google

grossière, dépravée. C'étaient les corruptions du Bas-Empire transportées chez les barbares. Les arts et même les vices de la Grèce eurent besoin du concours des classes inférieures : elles se relevèrent dans une certaine mesure. La noblesse, au contraire, restait ignorante et devenait efféminée : c'était déposer sa force. Les Grands-Princes surent recueillir cet héritage, et, comme les travaux, les études, les austérités du sacerdoce répugnaient à la mollesse des seigneurs, les serfs purent prétendre à ces honneurs et à ce pouvoir nouveaux ; ils s'inclinèrent sous l'autorité souveraine avec l'obséquieux empressement des fortunes nouvelles. Le mariage des popes changea bientôt le clergé en une sorte de classe moyenne, distincte du gros de la nation par ses lumières, de l'aristocratie par son extraction et ses habitudes : elle se trouva liée d'intérêts avec le trône, et fit de l'obéissance passive une superstition de plus pour le peuple le plus superstitieux de la terre.

Par l'introduction de la langue grecque et la haine qu'ils vouèrent à l'Église latine, les popes fermèrent tout accès aux législations plus éclairées, aux coutumes plus libres de l'Occident. Cette milice sacrée servait ses princes de la même manière qu'elle allait quelque jour servir les sultans dans Byzance. A sa voix, une sorte de discipline mystique unit tous les Russes dans un culte religieux pour la volonté du maître. Aussi, durant une suite de plusieurs siècles, ne voit-on de guerres civiles que par l'hésitation de l'obéissance entre des frères qui se disputaient, les armes à la main, l'héritage sanglant du trône. Un historien remarque que, dans des dissensions religieuses, à peu près les seules que les annales russes présentent, on a vu des hérétiques préférer la mort au plus grand mal-

Digitized by Google

heur que connaissent des sectaires, l'obéissance, au plus grand crime qu'imaginent des Russes, la révolte : bizarre et terrible peuple, chez qui la soumission ne savait finir, la rébellion commencer qu'au suicide !

Toutes ces causes ont fait de la Russie une nation, et presque une armée, de sujets dociles et intrépides, qui aurait attiré, plusieurs siècles plus tôt, l'attention du monde, si deux grands événements n'avaient suspendu sa marche. L'invasion des Turks vint dérober à ses coups tout l'Orient, la mer Noire, les principautés, le cours du Danube jusqu'aux murs de Vienne. L'invasion des Tatars, pendant trois cents ans et plus, l'enchaîna elle-même. Il a fallu l'éloignement de ces deux obstacles, pour qu'elle ait pu se faire voir à l'Europe, s'étendre en Asie, peser sur l'Orient de tout son poids. On sait si, depuis lors, elle a grandi rapidement en civilisation et en puissance. C'est qu'autant le pouvoir absolu est souvent insupportable aux peuples adultes, autant sa tutelle robuste est secourable à leur premier âge. La liberté leur serait mauvaise alors, comme aux jeunes hommes l'émancipation prématurée. Le despotisme est un maître sévère qui développe, qui éclaire, par une rude discipline et des moyens violents; la liberté, trop tôt offerte, une institutrice indulgente qui énerve, corrompt et tue. Ceci ne nous ramène que trop à la Pologne.

Entourée de nations à demi sauvages, et ne communiquant avec elles que par le pillage et la guerre, la Pologne n'avait point allégé, pour les masses asservies, le fardeau de leurs fers. Les honneurs de l'Église ne pouvaient descendre jusqu'à des êtres incultes et dégradés. Le maître, le noble, la vraie nation, se saisit sans partage de ce nouveau moyen d'empire; l'intervention de la puissance reli-

Digitized by Google

gieuse fut un poids de plus qui écrasa la classe déshéritée.

En même temps que l'esclavage ne se trouva point adouci, l'autorité royale ne fut point fortifiée. Le clergé ne forma jamais un ordre. Composé de nobles, il fit toujours corps avec la noblesse; il eut rarement des intérêts à part; c'était non comme évêques, mais comme chefs de l'ordre équestre, que les chefs de l'Église polonaise intervenaient dans les affaires publiques. Ce ne fut pas aux sujets qu'ils parlèrent d'obéissance, ce fut aux rois. Plus d'un prince tomba devant cette opposition civile des évêques. Par la fatalité qui tourna tous les incidents contre la Pologne, le sacerdoce, en donnant, à la multitude ombrageuse des assemblées publiques, d'habiles interprètes et en quelque sorte les tribuns sacrés, ne fit que préparer au trône des périls nouveaux, à l'anarchie une nouvelle puissance.

Il est juste de dire que, même en ce qui touchait le saint-siége, le clergé polonais n'eut pas de politique et d'attitude à part. Quelque chose de l'indépendance nationale a toujours régné dans les rapports de la Pologne avec le Vatican. Le vicaire de J.-C. obtenait plus de respect que d'obéissance. Jamais le principe catholique, tout souverain qu'il fût dans les deux tiers du royaume, n'exerça une domination absolue. Les passions, les discordes protestantes, qui allaient ensanglanter la Bohême et toute l'Allemagne, furent presque inconnues à la Pologne. Mais cet avantage même priva l'autorité royale des points d'appui que les dissensions des sectes, des corporations, des pouvoirs lui auraient offerts. Cette noblesse uniforme, compacte, animée d'un seul esprit, n'offrait aucune prise à son empire.

Ajouterons-nous que l'introduction de la langue latine

Digitized by Google

comme langue religieuse, et par suite comme langue politique du pays, produisit dans les formules une confusion qui ne tarda point à passer dans les pouvoirs? Le mot de république polonaise fut employé d'abord dans le sens général où le prenaient les Romains (*État*), sans y attacher la condition de formes particulières de gouvernement. Les écrivains étrangers l'entendirent bientôt dans l'opposition qu'il a présentée, chez les modernes, aux doctrines et aux institutions de la monarchie. Les Polonais finirent par le comprendre comme on faisait au dehors. C'est une chose curieuse que de suivre, dans les publicistes ou les orateurs polonais des trois derniers siècles, les progrès que fit cette méprise et les résultats qu'elle a enfantés. On en vint à s'épouvanter de tout rapport avec les royautés héréditaires et puissantes du reste de l'Europe, comme d'une infidélité aux traditions des ancêtres, aux institutions antiques de l'État, au nom même adopté par la patrie; il est impossible de ne pas remarquer que le même phénomène a failli se produire, parmi nous, dans la polémique et les luttes ardentes de nos guerres de religion.

Les publicistes nationaux ou étrangers, qui ont traité de la république polonaise, se sont donné grand'peine pour chercher dans les obscurités de l'histoire quelque lumière sur les formes primitives et l'ancienne constitution de l'autorité royale. L'histoire ne pouvait que leur prêter un jour trompeur. On trouve des précédents pour l'ordre héréditaire; on en trouve pour l'ordre électif. Les écrivains ont, au gré de leurs passions, épaissi ces nuages. La vérité est que longtemps les peuples de Pologne ne possédèrent pas de droit public. Ils n'avaient que des coutumes; le *krol* fut dans ses palais de bois, comme auparavant sous les tentes,

Digitized by Google

président des assemblées, général et juge : ce poste appartenait à qui le recevait du vœu de tous. Seulement, il arriva que ce vœu fut renfermé longtemps entre les membres d'une même famille, parce que les parents du chef avaient pu se former de longue main une clientèle, qu'ils avaient pu s'honorer par des commandements et des batailles. C'est ainsi qu'en dépit de choix arbitraires, d'élections sanglantes, de dépossessions, de catastrophes, la maison des Piasts réussit à perpétuer sa domination cinq cents ans. Alors, les nobles, épars sur un vaste territoire, ne sentaient pas la royauté. Dès que la civilisation eut compliqué les ressorts, l'impatience native se tint toujours en éveil. La vieille liberté sarmate fut mise constamment en pratique. Une grande nation demeura ce qu'avaient été les hordes nomades : un camp où le glaive régnait, où le sang était toujours près de couler.

Après Boleslas le Grand (1025), vint le règne du faible Mieszko, ou Miéczyslas II, son fils, qui laissa le Mecklembourg, la Bohême, le Brandebourg, la Silésie, presque toute la rive gauche de l'Oder, se détacher pour jamais du faisceau de la domination polonaise : ces peuples se sentaient attirés par les conditions plus égales et plus douces de la constitution germanique. Il ramena au joug les Poméraniens prêts à suivre cet exemple, maintint la Moravie, réprima sur ses autres frontières les tentatives de Yaroslaw Ier, duc de Kiowie, et mourut (1034), laissant partout affaibli, dans les tribus et les duchés frontières, le lien national que son père avait noué si fortement. Son fils Casimir, encore mineur, fut salué roi. La reine mère Richsa, ou Richensa, recueillit la régence. Cette princesse, fille d'Ehrenfroy, comte palatin du Rhin et nièce d'Othon III,

Digitized by Google

avait porté en Pologne l'esprit de l'Occident. Elle voulut régner ; elle tenta de rallier les peuples, d'améliorer le sort des classes inférieures, d'adoucir, pour les paysans, les dures lois du servage. Elle avait attiré à la cour et dans le gouvernement, comme nous avons vu les tzars le faire depuis, un grand nombre d'étrangers, d'Allemands en particulier, pour propager ses utiles réformes. La noblesse s'indigna des instruments et du but. La reine lutta trois années contre les menaces et les soulèvements. A la fin, il lui fallut fuir (1036), et, ce qui semble protester contre les réprobations dont les historiens polonais poursuivent sa mémoire, c'est qu'à peine réfugiée sous l'autorité de l'empereur Conrad, elle prit le voile aussitôt, quoique jeune encore, et mourut, près de trente ans plus tard, en réputation de sainteté. Les mains du jeune Casimir Ier étaient trop débiles pour accomplir cet accord du peuple et de la royauté, auquel avait échoué sa mère. Lui aussi fut contraint de fuir (1036), mais en laissant derrière soi l'anarchie, les dévastations, le meurtre, la terreur. Les serfs se soulevèrent. Ils avaient reçu le christianisme comme un bienfaiteur, et ses promesses temporelles n'étaient pas tenues. Ils venaient d'entrevoir de meilleures destinées, et elles leur échappaient. Soit calomnie de chroniqueurs hostiles, soit en effet égarement de ces esprits irrités, ils se révoltèrent à la fois, assure-t-on, contre la noblesse et contre l'Évangile. Ils incendiaient les châteaux, les abbayes, et relevaient les autels des faux dieux. En même temps Brzétyslas, duc de Bohême, et Yaroslaw, duc de Kiowie, mettaient à feu et à sang les provinces sans défense. Dans ce péril, la noblesse recourut d'abord à des miracles, puis, à des concessions ; et, enfin, comme il arrive toujours dans ces trop longs égare-

Digitized by Google

ments, à la royauté. Ses députés cherchèrent par toute l'Europe, pour sauver le royaume, le jeune roi proscrit (1041).

Suivant de vieux historiens, ce prince, le premier des rois de Pologne du nom de Casimir, serait aussi le premier que la France aurait vu passer du trône de Pologne dans un de ses cloîtres, comme il est arrivé à Jean Casimir presque de nos jours, mais vieux et mort aux affaires. De la Hongrie et de l'Allemagne, raconte-t-on, Casimir Ier s'était retiré, à l'ombre de vœux éternels, dans l'abbaye déjà célèbre de Cluny; il vivait en paix, pieux et ignoré, sous l'autorité du roi de France Henri Ier, tout occupé alors de disputer la province de Normandie au vaillant bâtard qui allait conquérir l'Angleterre; les grands de Pologne se rendirent près de la reine Richsa, lui firent soumission, et obtinrent le secret de la retraite de son fils; arrivés à Cluny pour rendre à Casimir sa couronne perdue, le jeune religieux, à leur aspect, s'étonna; les grands, de leur côté, en voyant revêtu du cilice le prince qui devait conduire leurs armées, hésitèrent; mais le saint-siége intervint, brisa la chaîne sacrée, et le jeune bénédictin régna (1042).

Tout ce récit est contesté aujourd'hui. Il l'est par Naruszewicz, Lelewel, Léonard Chodzko. Suivant ces autorités, d'autres Piasts ont habité nos monastères. Mais Casimir aurait passé à la cour de l'empereur Conrad le temps de son exil. Deux circonstances avaient donné crédit à la version de son séjour à Cluny. L'une, disent-ils, c'est qu'il fit, en faveur de l'ordre de Saint-Benoît, de nombreuses fondations; l'antique couvent de Tyniec, par exemple, fut enrichi par lui. L'autre, c'est que le roi de France et lui devinrent alliés par leur mariage avec une sœur et une fille du grand-duc de Kiowie, Yaroslaw : on imagina l'amitié

Digitized by Google

de Casimir et son intervention pour expliquer cette alliance du petit-fils de Hugues Capet avec la petite-fille de Rurik.

Quoi qu'il en soit, l'attente de la Pologne fut remplie. La restauration de son roi ferma ses blessures. Casimir rétabli régna avec éclat et avec fruit; il soumit les factions; il sut courber, quand il le fallait, sous les châtiments, les nobles, les clercs, les paysans; il réprima, chez les starostes et les castellans les commencements d'indépendance féodale, qui n'auraient été que de l'anarchie de plus. Par ces satisfactions, il calma les serfs agités; il les fit rentrer dans le sommeil dont cette classe déshéritée ne devait plus sortir. En même temps, il châtia rudement les Mazowiens, les Prussiens et autres tribus du voisinage de la mer Baltique, conjurés pour se séparer de la Pologne.

Par ces travaux, Casimir Ier avait mérité le surnom de Restaurateur de la patrie. Il laissa un fils (1058) d'un génie plus grand que lui, homme de guerre éminent, l'effroi des étrangers, mais destiné, malgré sa gloire, à expier, par ses malheurs, la paix intérieure du règne précédent. Boleslas II était son nom. Ses ennemis l'avaient surnommé l'Intrépide. Monté sur le trône à l'âge de seize ans, en quelques années il eut dicté des lois à la Bohême, écrasé les Prussiens sur les bords de la Passarge, ramené en Hongrie le prince Béla proscrit, poussé les armes polonaises jusqu'à la place lointaine de Belgrade, couronné son allié malgré l'empereur Henri IV, et imposé deux fois aux peuples de Kiowie le duc Iziaslaw, l'un des princes entre qui Yaroslaw avait fait la faute de diviser l'héritage de Rurik et de saint Wladimir. Une troisième fois, Boleslas reparut dans ces contrées; il soumit la Wolhynie, emporta Kiow, et resta sept années dans cette capitale, soit pour affermir sa

Digitized by Google

domination, soit pour s'abandonner, comme les historiens l'ont prétendu, aux jouissances d'une civilisation à moitié grecque et asiatique. Le moine Nestor, le premier historien de la Russie, écrivait alors. Les historiens polonais de ce temps racontent sérieusement que, durant cette longue absence des guerriers de la République, les dames polonaises, à l'exception d'une seule qu'ils nomment, la belle et chaste Marguerite de Zembocin, livrèrent à leurs paysans les domaines et les droits de leurs imprudents maris. Ils supposent que Boleslas, rappelé par les désertions et les mécontentements, égala les vengeances aux désordres, qu'il fit voler la mort sur la tête des coupables; il alla, assure-t-on, jusqu'à obliger les femmes de son vaste empire d'allaiter de jeunes chiens, et de paraître toujours en public portant suspendus à leur sein nu ces étranges nourrissons.

Quelque chose de plus sérieux c'est ce que d'autres racontent, que, de retour de ses précédentes victoires, le jour de Noël 1077, il s'était fait couronner et sacrer roi, sans avoir reçu ce titre, ni de l'empire, ni du saint-siége. Parmi toutes les obscurités, une seule chose est certaine : Boleslas vit, au milieu de sa nation, se dresser contre lui un adversaire plus redoutable que tous les princes ses voisins. Ce fut l'évêque de Krakowie, Stanislas Szczepanowski. Ce prélat était déjà en grande odeur de sainteté. Il faisait des miracles. Il se porta le chef de tous les mécontents. Procédant avec lui comme avait voulu faire l'empereur Henri IV avec Grégoire VII, Boleslas recourut à la force contre cette puissance sacrée, au glaive contre la croix épiscopale: de sa propre main, dit-on, il égorgea l'évêque sur les marches de l'autel (1079).

Digitized by Google

On suppose que Stanislas, étranger, né en Bohême, conspirait avec la Bohême contre le roi de Pologne. D'autres croient à tous les crimes de Boleslas, aux légitimes et formidables remontrances du pontife. Quoi qu'il en soit, Grégoire VII, ce conquérant sacré devant qui s'étaient humiliés Robert Guiscard, Salomon de Hongrie, le malheureux empereur Henri IV, fit entendre ses foudres. Au fond, la querelle n'était pas ecclésiastique. De concert avec le corps entier de la noblesse, Grégoire VII lance l'interdit, délie les peuples de leurs serments, sanctifie l'évêque, dépose le roi : et le roi, jeune encore et glorieux, tout à coup abandonné, banni, réduit à errer sans pain et sans asile dans toute l'Europe (1080), trouve, on ne sait dans quel coin obscur, quelques-uns disent en Carinthie, à Ossiah, une mort ignorée. Depuis ce temps, tout roi de Pologne, avant d'être couronné, ira verser des pleurs sur le tombeau de saint Stanislas, et demander pardon au pontife, au saint-siége, à Dieu, du forfait de son prédécesseur. Depuis lors aussi, l'histoire répétera fidèlement les anathèmes de Grégoire VII et ceux des écrivains nationaux, contre la mémoire de Boleslas. Tous racontent les crimes sans nombre qui avaient soulevé les colères de l'évêque de Krakowie. C'est ainsi que, chez les Polonais, la proscription des princes, et après leur mort les accusations de la postérité, échos fidèles des accusations contemporaines, ont châtié tous ceux qui firent effort pour plier la classe dominante aux lois de l'autorité royale. Rien de plus étrange que de voir les annalistes modernes de cette malheureuse nation, quelles que soient leurs opinions politiques, répéter docilement ce qu'ils nomment le cri de la Pologne contre des despotes farouches. Ce sont les faits,

Digitized by Google

la plupart du temps, qui crient, et crient en vain, contre ces jugements. L'écrivain qui recueille les fastes de la Pologne doit sans cesse infirmer les arrêts de la fortune et ceux de l'histoire.

Les Polonais, au contraire de ce qui s'est vu dans le reste du monde, ne laissèrent le pouvoir s'affermir qu'aux mains des princes imbéciles. Là, ce furent les grands rois qui tombèrent; ils se perdaient en tentatives impuissantes pour soumettre aux lois les hommes libres et adoucir aux serfs l'esclavage.

Ainsi, l'autorité suprême, qui allait s'enrichir partout ailleurs des dépouilles de la puissance féodale, ne fit en Pologne que s'affaiblir par le progrès du temps. Toutes ses prétentions d'agrandissement venaient se briser contre une masse de propriétaires-guerriers, compacte, indépendante, courageuse, où il n'y avait prise nulle part pour les menaces ni les fractionnements. Dans leur fierté jalouse, ces propriétaires, ces guerriers, ces nobles en armes ne supportaient entre eux aucune distinction; ils repoussèrent longtemps les ordres étrangers; ils ne connurent point, jusque vers le XVIIe siècle, les titres nobiliaires, non plus que les institutions et les charges, dont ces titres sont aujourd'hui à peine une ombre et un souvenir. Ils allaient jusqu'à vouloir que chacun fût égal à tous. C'est donc, pour vrai dire, à une démocratie de gentilshommes armés que la royauté avait affaire. Les Piasts enployèrent quatre cents ans d'efforts pour créer, au sein de cette démocratie, des grands; au delà de ces nobles, une bourgeoisie. Ils échouèrent. Ils échouèrent sur le premier point longtemps, sur le second, toujours. Dans une hérédité royale de plus en plus orageuse, et à la fin rompue, nul dessein ne put être exé-

Digitized by Google

cuté avec persévérance. A la différence des autres Etats, ce furent là les sujets qui eurent une politique uniforme et suivie.

Partout ailleurs, le temps établit des hiérarchies. L'ordre héréditaire s'était propagé depuis la royauté jusqu'au moindre fief, par le besoin réciproque d'assujettir les vaincus, et d'assurer à chaque feudataire sa part de conquête. L'hérédité, ses droits, son indépendance, toutes les franchises qu'elle représentait, s'étendirent par degrés du *bénéfice* noble jusqu'aux offices et aux immunités des communes. En Pologne, les woïewodes, ou chefs de guerre, d'administration et de justice, qui prirent de l'empire le nom de palatins; les castellans, lieutenants des woïewodes; les starostes, sortes de bénéficiers, de magistrats et de commandants d'armes inférieurs, qui semblèrent un moment prêts à fonder une aristocratie en se perpétuant dans leurs charges, finirent par n'être pas toujours nommés par le prince. Leur autorité, celle surtout des palatins, excita également les ombrages du faible roi auquel ils devaient obéir, et des nobles, toujours inquiets, auxquels ils devaient commander. Il n'y eut donc, pour ainsi dire, ni lien ni autorité nulle part.

On ne s'étonnera point que de tels hommes joignissent à cet orgueil qui ne supporte rien au-dessus de soi, celui qui abat, foule aux pieds, écrase tout ce qui est au-dessous. De peur d'avoir à partager quelque jour la puissance avec des inférieurs élevés en richesse et en lumières, ils attachèrent le déshonneur à toute profession utile, comme à une marque de servitude. Leur maxime, comme il arriva en Espagne plus que partout ailleurs, fut que la noblesse ne se compromet pas par l'indigence et la domesticité, qu'elle

Digitized by Google

se perd par le commerce et l'industrie. Leur politique s'affermit dans l'ancienne coutume d'éloigner du métier des armes la masse entière des serfs, et parce qu'on avait appris à les craindre, et parce qu'on persistait à les mépriser. Enfin, s'effrayant de toute émancipation comme d'un péril, de toute supériorité comme d'un empiétement, de tout travail comme d'une déchéance, la société polonaise se constituait en hostilité avec les principes sur lesquels se fondent l'éclat et la force des sociétés humaines.

Affaiblis de cette manière contre l'étranger par leur liberté à la fois et par leur tyrannie, inférieurs successivement à tous leurs voisins en nombre autant qu'en discipline, les Polonais furent le seul des peuples militaires connus dans le monde, à qui la guerre et la victoire ne donnèrent jamais ni des conquêtes, ni la paix. Des combats uniformes et incessants contre les peuples limitrophes, presque tous enfants de la même famille, branches d'un même tronc, et peut-être pierres d'attente d'un même empire, remplissent toute la suite de ses annales, et la remplissent d'exploits sans fruit, de triomphes sans lendemain. Ces exploits, souvent prodigieux, sont invariablement bornés à une campagne annuelle de quelques semaines, parce que ces libres guerriers étaient aussi difficiles à réunir que prompts à se séparer. Nulle puissance au monde ne les aurait retenus sous les drapeaux quand la saison des quartiers d'hiver était venue. On conçoit qu'avec ce système ils ne réussissaient qu'à faire vivre la Pologne un an de plus, qu'à la défendre passagèrement contre des voisins, acharnés déjà sur elle comme sur une proie dévouée. Aussi vit-elle la Moravie, les Marches, le Brandebourg, la Poméranie, la Prusse royale et ducale, passer

Digitized by Google

successivement sous d'autres lois, comme avaient fait la Bohême, la Silésie, le Mecklembourg, sans songer à fonder, dans un gouvernement à la fois bienfaisant et fort pour tous, un rempart qui la protégeât contre la marche progressive de l'étranger. Elle ne parvint même pas à s'astreindre à un service militaire régulier, continu, pouvant joindre la suite à la valeur, et la conquête à la victoire. Elle devait subir jusqu'au bout tous les périls d'un gouvernement intermittent et d'une anarchie permanente, d'une classe dominante et exclusive, d'une folle et fausse égalité.

Il lui arriva un malheur de plus. La couronne fut déférée au frère de Boleslas, à l'exclusion de son fils. Ce prince, Wladislas Herman (1081), vit tous les peuples que la main ferme de Boleslas avait contenus, mettre à feu et à sang ses provinces. Les ducs de Kiowie, ceux de Litvanie, ceux de Prusse, ceux de Poméranie, ceux de Bohême, étaient près de se rencontrer dans leurs invasions au cœur de la Pologne. L'empereur Henri IV, libre et maître depuis la mort de Grégoire VII, prétendit assurer à l'empire les frontières de l'Oder. Wladislas le désarma en se reconnaissant son vassal pour tous les territoires que la Pologne possédait encore au delà du fleuve. Il consentit à payer tribut au duc de Bohême Wratislas, que l'empereur avait fait roi. Ces orages remplissent son règne pieux et faible de vingt années. Il le termina, en partageant entre deux fils qu'il avait, et dont un seul, Boleslas, était légitime, le territoire de la Pologne. Ce fut le principe d'un nouvel affaiblissement pour l'autorité royale, de déchirements nouveaux pour l'État.

Boleslas III, qu'on appelait Bouche-Torte (1102), trouva dans Zbigniew, son frère, un compétiteur, un ennemi,

Digitized by Google

un conjuré infatigable. Il était lui-même plein d'ardeur et de courage. Dès l'âge de neuf ans, il avait paru dans les armées. Il en avait dix-sept maintenant. Il en régna trente-sept. Toujours à cheval, courant pour combattre et vaincre d'une frontière à l'autre, il gagna plus de batailles que son père n'en avait laissé perdre. Mais il ne put que refouler tous ces princes coalisés, toutes ces tribus altérées de carnage. Avec des campagnes annuelles, qui n'étaient, si l'on peut parler ainsi, que des coups de collier héroïques, mais stériles, il ne parvint ni à subjuguer ses ennemis par les conquêtes, ni à les désarmer par des traités. Son succès le plus grand fut la conversion des Poméraniens au christianisme. C'était une promesse d'adoucissement dans les mœurs et dans les esprits. Du reste, les Grands-Princes de Kiowie portèrent la guerre jusqu'en vue de Krakowie; une défaite du côté de la Hongrie désola son âme altière : l'empereur Henri V, et plus tard l'empereur Lothaire, l'obligèrent de faire hommage dans les diètes de l'empire pour la Silésie, la Moravie et la Poméranie. En retour, il y fut traité en roi, et porta l'épée de Charlemagne, qui ne pouvait être placée dans de plus vaillantes mains. Les trahisons de son frère Zbigniew continuaient de tout agiter. A la longue, il se décida, après une louable patience, à le punir de la peine de mort, ou, selon d'autres, seulement de la perte de la vue. C'était diminuer peu ses périls, et se préparer de cruels remords. Il les porta en vain, de pèlerinage en pèlerinage, aux tombeaux de saint Adalbert, à Gnezne; de saint Étienne de Hongrie, à Belgrade; de saint Gilles des Boucheries, en France, auprès de Nîmes. C'était à saint Gilles qu'on attribuait, par suite d'une pieuse invocation de son père, le bienfait de sa naissance. Le

Digitized by Google

saint ne put calmer son cœur troublé; il mourut (1138), et ce fut en faisant plus de mal à la Pologne par son testament qu'il ne lui avait fait de bien par ses batailles: Il partagea ses États entre quatre de ses fils. Ce partage, avec toutes ses conséquences, guerres intestines, guerres extérieures, dévastations, anarchie, pesa cent soixante ans sur la Pologne.

Le XII[e] et le XIII[e] siècle furent, pour la race slave tout entière, un long incendie. Dans le même temps, la même calamité déchira toutes ses dynasties et toutes ses nations. Les grands duchés de la race de Rurik, qui avaient brillé, d'abord, d'une civilisation et d'une puissance si hâtives, les duchés idolâtres de la Litvanie, ceux de Pologne, le royaume des Obotrites ou des Slaves, comme on l'appelait toujours, et qui comprenait le Mecklembourg jusqu'à la Saxe, le royaume de Bohême, le royaume ou duché de Moravie, le royaume des Kroates, qui se composait encore de presque toute l'Illyrie, celui de Hongrie, enfin, se trouvèrent tous à la fois divisés, en autant d'États que chaque famille régnante comptait de princes, et engagés dans autant de guerres civiles qu'il y avait de prétentions rivales. Il ne resta de positivement florissants que le despotat de Servie, au midi, malgré ses luttes avec les Comnène, et l'opulente république de Novogorod dans le nord. Toute cette famille de nations distinctes qui parlaient la même langue, qui avaient encore les mêmes mœurs, et, sous deux rits différents, servaient le même Dieu, sembla retomber dans l'état barbare, tandis que, dans le reste du monde, l'échange armé d'idées et de richesses qu'on appelle les croisades, l'émancipation des communes en France, en Italie, en Allemagne, l'affermissement de la royauté partout, la puis-

Digitized by Google

sance enfin de l'unité catholique et l'esprit d'égalité propre à son gouvernement, entraînaient tous les peuples, d'un pas ferme et uniforme, dans des voies nouvelles de civilisation et de liberté.

Les populations orientales n'étaient pas coupables de leurs malheurs, que l'invasion tatare vint compliquer, pour des siècles, de mille fléaux. La Pologne, au contraire, sembla s'attacher à maintenir, de propos délibéré, le système de démembrement introduit par ses rois. Le fils aîné de Boleslas III, Wladislas II, avait été reconnu par une assemblée nationale (1139), suzerain des princes co-partageants. Sa femme, Agnès d'Autriche, petite-fille de l'empereur Henri IV, nièce de l'empereur Conrad III, de la maison de Souabe, alors régnant, l'excita à vouloir davantage. Ils réunirent une nouvelle assemblée, et tous deux plaidèrent, par les grandes raisons politiques, la cause de l'unité nationale. Un cri s'éleva contre Wladislas, contre Agnès surtout, cri qui a retenti dans la postérité, que répètent encore aujourd'hui, chose étrange, les écrivains patriotes, défenseurs et martyrs de la nationalité polonaise. Agnès et Wladislas étaient atteints et convaincus d'ambition et de tyrannie! Le sang coula à flots. Ils furent chassés, et un autre des fils de Boleslas le Hardi, Boleslas IV, dit le Crêpu, s'assit (1146), pour le compte de ses frères, sur ce trône mutilé. Il y siégea vingt-quatre années, payant ce triste droit par des concessions à tous les princes du sang de Piast, à tous les seigneurs factieux, à tous les ennemis extérieurs. Il désarma Conrad III, et, après lui, Frédéric Barberousse, à force de soumissions, entre lesquelles il faut compter l'envoi de troupes pour prendre part aux guerres des Guelfes et des Gibelins : ce furent les premiers escadrons polonais que vît

Digitized by Google

l'Italie. Il céda la Silésie aux fils de son frère proscrit, qui la partagèrent en trois principautés et réussirent à y perpétuer le sang des Piasts pendant quatre cents ans, mais en liant sans retour cette province à l'empire germanique. Il regarda, sans s'en inquiéter, un grand politique, Albert-l'Ours, simple vassal du duché de Saxe, qu'assistaient ces Piasts germaniques, fonder (1155), de l'Elbe à l'Oder, dans une contrée naguère polonaise, le margraviat indépendant, qui fut peu après l'électorat formidable de Brandebourg. L'heureux Albert sut faire passer sous ses lois allemandes tout ce qui restait d'États slaves dans le nord de l'Allemagne. Enfin, Boleslas, seul roi de ce nom qui n'ait pas été guerrier, laissa un autre de ses frères, Henri, duc de Sandomir, qui avait fait briller le nom polonais dans la Terre-Sainte, périr sous les coups des barbares de Prusse. Les Piasts exilés profitèrent de ce désastre pour rentrer à main armée; la rébellion grondait de tous côtés autour de Boleslas dans les terres de Krakowie, qui étaient presque tout son royaume, quand il mourut (1173). Un autre de ses frères, Miéczyslas III, ou le Vieux, ainsi nommé de l'air de gravité qui l'avait caractérisé dès l'enfance, était encore assez jeune pour donner à l'histoire, sur ce débris ou cette ombre de trône, le spectacle d'un prince quatre fois chassé au profit de ses rivaux, quatre fois recommençant ce règne intermittent.

Des rois, à chétifs royaumes et à nombreux compétiteurs, étaient commodes à renverser; c'était, par tradition, l'évêque de Krakowie qui prononçait les résolutions souveraines de la noblesse. On peut conjecturer que le temps dans sa marche commençait à réussir où les rois avaient échoué : il brisait le niveau d'une fausse et oppressive éga-

Digitized by Google

lité. Le perpétuel contact avec l'Allemagne, les besoins de la paix et de la guerre, la force des choses, faisaient germer une bourgeoisie dans les principales cités. La guerre civile en permanence avait obligé les gouvernants de compter çà et là avec les masses. Il est remarquable que le premier prince qui s'établit à travers le règne de Myéczyslas, nous voulons dire Casimir II, fils de Boleslas Bouche-Torte, possesseur des duchés de Sandomir et de Lublin, sembla porté au trône du duché de Krakowie par une sorte de parti populaire. Il obtint le surnom de Juste, en affranchissant les classes inférieures de quelques-unes de leurs plus dures sujétions, par exemple, du droit qu'avaient les nobles d'être hébergés dans leurs voyages, comme en Occident l'étaient les rois. Casimir, pour faire accepter ses réformes, constitua tous les gouverneurs de province, les évêques, les grandes charges, en un conseil supérieur qu'il convoqua pour la première fois à Lenczyça (1180), et qui a été plus tard le sénat. Il y fit sanctionner ses lois bienfaisantes. Inquiet sur la solidité de cette sanction, il sollicita celle du saint-siége; et le même pontife, qui venait d'instituer à Venise le mariage du doge avec la mer Adriatique, Alexandre III, se hâta de légitimer, par son autorité, ces tentatives d'union d'un souverain polonais avec le peuple de Pologne. Il y avait là toute une heureuse révolution

Par malheur, pour mieux assurer son règne, Casimir se mit à partager le peu qu'il avait d'États entre tout ce qui restait de princes du sang des Piasts, laissés jusque-là sans souveraineté. Casimir, dit l'un de nos meilleurs écrivains modernes, Casimir, doué d'un esprit conciliant, ne garda pour lui que Gnezne, à titre d'ancienne métropole! Mais ce n'était pas assez de sacrifices. Les palatins, les nouveaux

Digitized by Google

sénateurs l'expulsèrent, probablement par une réaction contre sa politique; et Myéczyslas fut rappelé (1190), selon les historiens, aux acclamations des Polonais.

L'année suivante (1191), d'autres acclamations rappelèrent Casimir. Trois ans après (1194), il mourut, et son fils, Leszko ou Leszek le Blanc, encore enfant, hérita de ces vicissitudes. Au bout de six années, le prince et sa mère, la duchesse Hélène, qui avait la régence, mais qui était en réalité placée avec lui sous la tutelle du palatin et de l'évêque de Krakowie, furent renversés par ces deux co-régents (1200), malgré des bulles protectrices d'Alexandre III au profit de l'éternel Myéczislas le Vieux. Celui-ci mourut enfin (1200). Après un interrègne, son fils, Wladislas Jambes-Déliées, hérita des prédilections de la noblesse, et régna (1203), c'est-à-dire qu'il eut de la Pologne les deux capitales, Gnezne et Krakowie, tout le reste appartenant, parmi des luttes sanglantes, aux autres branches de la maison de Piast. Quand il avait la guerre, c'était avec le duc de Gallicie, ou avec celui de Breslaw ou de Ratibor. Mais il s'avisa, dans ces limites, de vouloir exercer son autorité selon l'esprit de Casimir II. Il fut aussitôt détrôné, et ce fut le fils de Casimir, Leszko le Blanc (1206), qui se vit de nouveau couronné à sa place. Il le fut par le même palatin, par le même évêque qui avaient, à tant de reprises, renversé le père!... On connaît une nation moderne qui semble animée du même génie que les Polonais d'alors. Ceux-ci jouaient à la navette avec les rois; elle le fait avec les ministères, quand elle ne s'attaque pas directement aux têtes couronnées. Tout a semblé quelquefois y rouler sur deux hommes, alternant au pouvoir comme Wladislas Jambes-Déliées, ou le vieux Myéczyslas et Leszko le Blanc. C'est que les mêmes

causes engendrent toujours les mêmes effets. Il y a, dans les sociétés faibles et divisées, des courants contraires d'intérêts et d'idées dont les luttes produisent dans l'histoire le va-et-vient des dynasties, des princes, des ministres, des religions, selon les lieux et les temps. On accuse l'inconstance des nations. Point! C'est la constance des partis qu'il faut voir, et seulement leurs changements de fortune.

Cette fois, enchaîné au joug des maîtres véritables du pays, le faible Leszko le Blanc conservera vingt ans son autorité asservie, jusqu'à ce que, contestant à un gouverneur de la Poméranie, Swientopelk, le droit de faire comme les princes du sang royal, de s'ériger en souverain, ce seigneur le massacrera (1227).

Parmi toute cette anarchie, un grand événement se passa. Leszko-le-Blanc avait donné à son frère Conrad le duché de Mazowie, province centrale où leur père Casimir le Juste, en tenant sur les fonts baptismaux deux enfants de bûcheron qu'il nomma War et Sawa, et en dotant leur père d'une chaumière plus riche, avait, à ce qu'on raconte, jeté les fondements de Warsowie (Warszawa). Le nouveau duc de Mazowie disputait la régence, par la voie des armes, à la foule des contendants, pendant la minorité de son neveu Boleslas V . il se trouva impuissant à défendre son État contre les hôtes farouches du littoral, ces Borusses, ou Prussiens, qui depuis l'origine tenaient en échec le christianisme et la république. La couronne de Danemark les avait pendant quelques années contenus, en profitant de l'anarchie de la Pologne pour étendre sa domination tout le long de la Baltique, depuis le Holstein jusque vers la Livonie; elle avait formé, de ce vaste littoral, un empire des Wendes ou des Vandales, dont les rois de

Digitized by Google

Suède et de Danemark se sont depuis partagé le titre et les prétentions. Cet empire venait de s'écrouler l'an 1223, devant une révolte heureuse du comte Henri de Mecklembourg. Le duc Conrad restait sans appui contre les Prussiens. Il réfléchit que les établissements, formés par les Allemands en Livonie et en Courlande, pour trafiquer avec Novogorod, s'étaient remis à la protection d'un ordre militaire institué par l'évêque de Brême Albert, fondateur de Riga, à l'instar de ceux du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem, sous le titre des chevaliers Porte-Glaives de Livonie. En même temps, il vit que, dans la croisade où mourut Frédéric Barberousse, la noblesse allemande avait établi une congrégation d'hospitaliers, de confesseurs et de guerriers, qui portait le nom d'ordre Teutonique, et que Frédéric II, après être allé reprendre Joppé, Nazareth, Jérusalem, venait d'abandonner la Terre-Sainte, sur la nouvelle qu'il y était poursuivi des excommunications de Grégoire IX, et menacé dans ses possessions d'Italie. Le duc de Mazowie proposa à l'ordre Teutonique sans emploi, et à Herman de Salza, son grand-maître, un asile, un territoire, une croisade, les Prussiens à convertir et à vaincre, de vastes domaines à prétendre. Guerriers qui préféraient les païens à tous les autres ennemis, infirmiers qui pansaient les malades la cuirasse au dos, prêtres qui disaient la messe le glaive au flanc, sujets de l'Empire qui ne demandaient qu'à travailler à sa grandeur, ils acceptèrent. L'empereur et le saint-siége leur conférèrent toutes les terres qu'ils pourraient conquérir. En attendant, ils reçurent de Conrad le palatinat de Kulm pour baptiser les Prussiens dans le sang et défendre la Pologne contre ces colonies sauvages. La Pologne devait

Digitized by Google

avoir bientôt ses défenseurs à combattre. Ce furent d'autres guerres acharnées. Le jour allait arriver, où, souverains des Prussiens convertis par le fer et le feu, et sujets des margraves de Brandebourg, ces chevaliers constitueraient au profit des margraves, avec les lambeaux de la Pologne, une puissante monarchie, et, chose bizarre, la première des souverainetés protestantes du continent.

En même temps que l'Ordre Teutonique, d'autres hôtes parurent sur les confins de la Pologne. Ceux-ci ne s'annonçaient pas comme des missionnaires et des alliés; l'incendie volait devant eux. La dévastation, la mort, des barbaries effroyables formaient leur cortége. Là où ils avaient passé, il ne restait pas pierre sur pierre; il ne restait pas derrière eux âme vivante. Tout ce qui ne tombait point égorgé, les femmes, les enfants, des populations entières, troupeaux chargés de plaies et de chaînes, se voyaient traînés à coup de fouet en esclavage. C'était une inondation de Tatars, les hordes de Tchengis-kan, qui venaient rendre aux peuples nouveaux de l'Europe les maux que ces peuples avaient eux-mêmes autrefois versés sur l'Empire romain. Tchengis-kan, à la tête de ses barbares, avait recommencé dans le monde le rôle et la domination d'Attila. Pesant d'une main sur la Chine, de l'autre il menaçait l'Europe. Les Turks seuls, dans l'Asie soumise et tremblante, osèrent se dresser contre lui; il les écrasa. Ce fut ensuite le tour des Slaves. La mer d'Azoff, les villes de Krimée, les opulentes cités des diverses Russies, Moskou, qui venait d'être fondée en même temps que Warsowie, Novogorod, la première des cités du Nord pour le commerce et la richesse, Kiow, toutes ces grandes proies, attiraient le farouche kan. Les ducs russiens, sous la con-

Digitized by Google

duite de Mstislaw, l'un d'eux, avaient été renversés le 31 mai 1223, dans les champs de Kalka, et leurs débris furent rejetés au delà du Borysthène. Le terrible Tchengis-kan meurt (1227) dans le cours de ses victoires, quand son empire s'étendait des bords du Dniéper à la grande muraille; son fils Otkaï, sous la conduite de Batu-kan, lance de nouveau ses hordes sur l'Europe. Elles passent sur Kiow (1238), qu'elles laissent en cendres, débordent sur la Russie-Rouge, balayent un royaume grec de Halicz ou de Galicie, qui s'était formé parmi tous ces déchirements au pied des Karpathes; puis, les Tatars portent vers le duché de Pologne leur torrent destructeur. L'Europe s'ébranla d'épouvante. Une lettre du roi saint Louis à sa mère atteste les sollicitudes que le grand et saint monarque élevait vers Dieu.

Boleslas V, qu'on a nommé le Pudique pour les vœux de chasteté par lesquels il s'était enchaîné, régnait alors (1239). Sorte de moine couronné qui priait au lieu de régner et de combattre, il croyait pieux de laisser également stériles à ses côtés sa femme et son épée; il abandonna son royaume entier sans défense aux barbares. A sa place, quelques palatins, celui de Krakowie, Wladimir à leur tête, s'attachèrent, par des combats héroïques, à retarder au moins leur marche (1240); car, quel bras aurait pu l'arrêter? Un des Piasts proscrits, le duc de Breslaw, l'essaya, quand la Pologne entière était sous le joug. C'était dans les champs de la Silésie (1241). Il ne put que mourir glorieusement. L'Allemagne crut toucher à sa dernière heure.

Cependant, ces combats, et ces défaites même, sauvèrent l'Occident. Les Tatars fatigués s'écoulèrent par la Moravie sur la Hongrie, où Batu-kan les attendait avec sa princi-

Digitized by Google

pale colonne. Eux aussi se divisèrent. Ce fut en deçà du Borysthène, entre le Volga et la mer Noire, qu'ils fixèrent leurs établissements, ayant tous les duchés de la maison de Rurik pour tributaires et pour vassaux, tenant toute cette partie de la race slave sous une verge de fer, détruisant ou du moins arrêtant pour longtemps dans ces contrées les progrès de la civilisation grecque, privant ainsi la Pologne de l'utile voisinage de peuples policés, et fixant de plus en plus le long de ses confins une guerre opiniâtre qui devait être marquée par quatre-vingt-onze invasions en trois cents ans.

Misérable émule de notre grand roi saint Louis, Boleslas pesa cinquante ans sur ses peuples du poids de sa religieuse imbécillité. Son zèle ne lui servit même pas à empêcher le saint-siége d'envoyer un légat pour conférer à l'État de Galicie, dans la personne du duc Daniel Romanowicz, qui promettait de faire abandonner le schisme grec à ses sujets, les honneurs du titre royal, que les papes et l'Europe ne reconnaissaient plus aux chefs de la Pologne. Dans le même temps, la même grâce descendit de Rome sur un païen, le chef des Litvaniens, Mendog, guerrier sauvage et idolâtre comme tout son peuple; il s'inclina sous le baptême, et promit d'y plier son peuple avec lui, afin d'obtenir ce nom de roi réservé à la république chrétienne, et que les deux chefs, spirituel et temporel de la chrétienté, le pape et l'empereur, pouvaient seuls donner. Dans cette malheureuse Pologne, tout se trouva royaume, hormis la Pologne même.

Ainsi séparé de ses nationaux du centre et du nord, réduit presque à la république actuelle de Krakowie, plus une part du grand-duché de Posen, *le duché* de Pologne

Digitized by Google

n'avait de relations pacifiques que du côté de l'Allemagne. Le génie allemand, communal et industriel, y portait ses entreprises, son négoce et ses idées. Fils de Leszko le Blanc, Boleslas obéissait à l'esprit libéral de Casimir le Juste. Il recevait bien les Allemands. Il encourageait le commerce. Il accomplit quelques œuvres utiles. Sous son règne fut ouverte cette célèbre saline de Wiéliczka (1252). Mais il fit la faute d'ajouter à toutes les démarcations, qui existaient déjà, une division nouvelle : il dota les bourgeois allemands du privilége de conserver leurs lois, et rendit exécutoire pour eux le droit de Magdebourg, au lieu d'en appliquer les principes, s'il le pouvait, à tous ses sujets. Une arme fut ainsi donnée aux ombrages déjà soulevés contre les étrangers, et c'est là sans doute une des causes qui étouffèrent bientôt ces germes d'un tiers-état, que les événements, en dépit des mœurs et des lois, avaient, pendant près d'un siècle, développés à la surface de la Pologne.

Peut-être aussi fut-ce une des causes des soulèvements renaissants contre lesquels Boleslas eut à se défendre. Les princes conjurés appelèrent eux-mêmes les Tatars à leur aide. Une nouvelle invasion fut effroyable (1260). La résistance et le sac de Sandomir font époque dans l'histoire de la vaillance et de la férocité humaines. La chrétienté en frémit. Boniface VIII consacra ce souvenir par une messe expiatoire. Krakowie eut bientôt le même sort.

Boleslas avait fui. En compensation de tous ces malheurs, il obtint la canonisation de saint Stanislas, évêque de Krakowie, que nous avons vu tomber en 1079 sous les représailles sanglantes de Boleslas le Hardi, et qui était devenu depuis lors le patron de la Pologne. Cette gloire obtenue, lui-même mourut enfin, en 1279, à deux siècles de date.

Digitized by Google

Son neveu, issu de germain, Leszek ou Leszko le Noir, petit-fils de ce terrible duc Conrad qui était frère de Leszko le Blanc et chef du parti des vieilles mœurs, monta au trône, et se plaça à la tête du parti des idées et des formes nouvelles : c'était malheureusement celui des Allemands, celui de l'étranger. Tous les périls l'entourèrent. Les Tatars, les ducs de Litvanie, ceux de Galicie, coalisés, vinrent lui livrer bataille et succombèrent aux champs de Goslicé (1280), en vue de Krakowie. Ce fut pour le chef de Pologne un succès éclatant d'entrer à quelques lieues de là, dans Léopol ou Lemberg, capitale de la Russie-Rouge, aux pieds des monts Karpathes. L'évêque de Krakowie, cette fois Paul de Przemankow, lui suscita d'autres périls : il conspirait avec les Palatins et Castellans d'alentour, avec le duc des Litvaniens encore plus rebelle aux idées de l'Occident. Leszko fit arrêter le prélat, et pour entraîner ses troupes à la rencontre du farouche Troyden, duc de Litvanie, qui saccageait Lublin, il eut besoin de l'assistance de l'archange saint Michel. Il vainquit (1282), mais en vain : la révolte des Palatins et Castellans sous les ordres de Conrad, et celle des Mazowiens l'obligea de fuir en Hongrie. Les bourgeois de Krakowie se défendirent glorieusement, jusqu'à ce que Leszko reparût avec une armée hongroise (1285). Cette fois, ne gardant plus de mesure, se faisant bourgeois de Krakowie, il prit le costume allemand et laissa croître ses cheveux. Un nouveau grand-duc de Litvanie, Witeness, assez puissant pour se défendre d'un côté contre les chevaliers de Livonie, tandis que de l'autre il menaçait les princes de Pologne, jugea le moment favorable pour avancer sur Leszko. Le duc de Krakowie, car comment le nommer autrement? pour avoir des guerriers qui le défen-

Digitized by Google

dissent, imagina d'en demander à toute l'Allemagne et à tout l'Occident, sous le prétexte d'une croisade, et, quand il l'eut formée, il la dirigea contre le duc de Warsowie Conrad II, le perpétuel ennemi, comme son père, de l'esprit et des princes de la Pologne méridionale. Les Tatars survinrent. L'invasion fut effroyable. Le torrent ne s'arrêta qu'au pied de Krakowie. La défense des bourgeois fut héroïque. Le flot destructeur s'arrêta contre leur courage, et se retira entraînant, dit-on, 200 000 jeunes filles dans les steppes de la Tatarie. Leszko s'était réfugié dans son asile ordinaire, la Hongrie. Il revint pour perdre, contre Conrad II, une bataille sanglante, et en mourut de désespoir (1289); prince brillant et malheureux, qui n'eut d'autre tort que de trop vouloir ces réformes nationales, qu'il fallait, en effet, vouloir et accomplir, pour sauver la Pologne.

Entre la foule des princes du sang de Piast, qui prétendirent à son héritage, l'évêque de Krakowie désigna au trône Boleslas VI, fils de Conrad II. A peine inauguré, les bourgeois le chassèrent. Ils eurent cette puissance et celle d'appeler à sa place (1290) un Piast de Silésie, Henri le Probe, qu'ils ne purent pas même tenter de maintenir. Ce prince vit sur-le-champ la noblesse se rallier autour de Wladislas Lokiétek ou le Bref, frère de Leszko le Noir; il ne vécut juste que le temps d'être à son tour expulsé. Wladislas le fut presque aussitôt (1291) par le duc de la Grande-Pologne, Przémyslas II, qui devait à son vaste patrimoine et à l'appui de l'archevêque de Gnezne l'avantage de balancer l'influence de l'évêque de Krakowie et de partager l'ordre équestre. Dans ces déchirements, la bourgeoisie se releva, et suscita un quatrième souverain pour ce lambeau de souveraineté. Wenceslas, roi de Bohême, était jeune et

Digitized by Google

brave. Il mit l'évêque de Prague, Tobie, à la tête de ses armées; car tous les partis se disputaient l'appui de l'Église. Ici, montrerons-nous (1292) Boleslas VI, Wladislas IV, Przémyslas II, Wenceslas Ier, se disputant, les armes à la main, l'honneur de couvrir de leur nom ce long interrègne, l'étranger arrivant de toutes parts pour déchirer cette proie sanglante, les Tatars et l'ordre Teutonique, Othon de Brandebourg et les ducs de Litvanie se rencontrant au cœur de la Pologne, pour s'y disputer ses débris? Toutes les dynasties slaves, celle de Silésie, celle de Pologne, celle de Litvanie, celle de la Grande-Russie, qui de plus était courbée sous le joug tatar, donnaient de plus en plus le même spectacle. Autant de principautés que de princes, autant de guerres que de principautés. Le miracle est qu'il soit sorti deux grands peuples de ces déchirements.

Enfin, Przémyslas, déjà maître de la Grande-Pologne et de la Poméranie, parut l'emporter. La Petite-Pologne jointe à ses domaines, Gnezne et Krakowie réunis sous les mêmes lois, représentaient un royaume. Il fut sacré à Gnezne (1295). Boniface VIII, comme pour encourager ces reconstitutions nationales, en les couvrant du bouclier saint de l'Église, autorisa Przémyslas à reprendre ce titre de roi dont ses prédécesseurs étaient dépouillés depuis le meurtre de saint Stanislas, il y avait deux cent vingt-cinq ans. La vieille Léchie, pacifiée, respirait; sept mois se passèrent, et Przémyslas disparut assassiné (1296). Jean de Brandebourg, margrave d'Anhalt, Othon le Grand, margrave de Brandebourg, un autre prince de cette maison, enfin Jean, fils du duc de Mazowie, comptaient parmi les assassins. Il y avait de plus des seigneurs polonais, Zaremba, Nalencz. La Pologne entendit les punir. Tuer un serf allait

Digitized by Google

bientôt exposer à une amende. Que ferait-on pour avoir tué un roi ? On supprima aux meurtriers le droit de porter des couleurs écarlates. Au fait, le sang d'un roi y suppléait!

La Grande-Pologne, à Posen, proclama le frère de Leszko le Noir, Wladislas le Bref. Il ne justifia point toutes les espérances que l'on avait fondées sur lui; et l'évêque de Posen l'excommunia : c'était le renverser. Wenceslas, qui avait réuni sur sa tête les couronnes de Bohême, vint recevoir à Krakowie (1300) celle de Pologne. Sa puissance et sa politique le maintinrent cinq années. Il mourut (1305). Son fils, Wenceslas V, fut assassiné peu après, par ordre, a-t-on dit, de l'empereur Albert, fils de Rodolphe de Hapsbourg, qui pensait déjà pour sa maison à réunir toutes ces couronnes. Avec le jeune roi finissait la dynastie slave de Bohême. La maison d'Autriche tenta de lui succéder. Ce fut la maison de Luxembourg, rameau de la maison de Bourgogne, qui recueillit son héritage en attendant l'empire; le dernier lien qui unissait la Czéchie et la Léchie, c'est-à-dire deux grandes branches du tronc slave, se trouva rompu pour jamais. Dans cet interrègne, Wladislas Lokiétek, frère de Leszko le Noir, que la Grande-Pologne avait chassé, repris, chassé, recommença (1306), aux acclamations de la Petite-Pologne, son troisième ou quatrième règne qui devait durer trente années.

De ce prince, si maltraité jusqu'alors par ceux dont il devait être le salut, date le rétablissement de la Pologne. Bien que confiné encore, sauf le palatinat de Lublin et les terres de Krakowie, entre la Wistule et l'Oder, la possession des trois capitales, Krakowie, Gnezne, Posen, et un réel génie, firent triompher Wladislas de toutes les conjurations où entraient de concert les ducs de Galicie, de Mazowie,

Digitized by Google

de Litvanie, les chevaliers teutoniques maîtres de la Prusse, les marquis de Brandebourg, leurs fidèles alliés, enfin les rois de Bohême, les princes de Moravie, ceux de Silésie. Parmi tant d'obstacles et tant d'ennemis, il pacifia les frontières, après avoir perdu Dantzig, en souscrivant à la perte d'une moitié de la Poméranie; il fit accepter aux nobles son pouvoir, en l'appesantissant sur la bourgeoisie; il noya dans le sang les résistances municipales, bien qu'elles eussent maintenant pour appui l'évêque de Krakowie, Silésien de naissance et Allemand de parti. Il retira aux cités la plupart de leurs priviléges, celui d'élire les conseillers, celui de faire instruire les enfants et de les consacrer aux emplois ecclésiastiques. Partout il rassembla, il remit en honneur, en l'appropriant à l'esprit du temps, le vieux droit national, à la place du droit germanique sur lequel se fondaient ces commencements de communes. Ensuite, il se fit solennellement couronner à Krakowie (1319), et décida que dans cette ville, berceau de la Pologne et sépulture des rois, s'accomplirait désormais leur sacre. Ce fut lui aussi qui attacha irrévocablement l'aigle blanche à l'écu de Pologne. Par-dessus tout, il prépara une politique nouvelle, en s'alliant, par le mariage de son fils Casimir, au sang de Gédymin, duc de Litvanie, le fondateur de Troki et de Wilna, qui avait étendu ses armes et sa puissance, des républiques de Pskow et de Novogorod devenues ses vassales, jusqu'au pied des Karpathes et sur tout le cours du Borysthène. La belle Anna Aldona entra dans Krakowie (1325), apportant au jeune Casimir la plus belle dot que jamais fille de guerrier ait offerte à un fils de roi, 24 000 captifs, que Gédymin rendait à la Pologne. Une plus grande était l'abaissement de

Digitized by Google

la barrière qui avait séparé jusque-là les deux principales branches de la nation sarmate. On pouvait prévoir le jour où les Polonais et les Litvaniens, en confondant leurs destinées, malgré tous les démembrements, formeraient un grand empire.

Wladislas eut une autre gloire. Les Polonais datent l'acte de leur constitution politique de la diète tenue à Chenciny (1331), château à quelques lieues de Krakowie, où se tint la première assemblée générale dans laquelle la division en deux classes soit nettement tracée, et où le concours plein et absolu de l'ordre équestre tout entier fut positivement proclamé et établi. Dans les siècles orageux d'où on sortait, des synodes, des colloques sénatoriaux, des assemblées irrégulières de la noblesse dans les provinces, avaient semblé faire oublier ces réunions générales et avouées des temps primitifs. On y revenait, en se constituant. Ailleurs, les assemblées cessaient à la fois d'être exclusives et d'être tumultueuses, bruyantes, armées. Ce double progrès se faisait sentir dans celles des Romains pour l'élection du chef de la chrétienté, dans celles du corps germanique pour l'élection du chef temporel de l'empire. Celles-ci, qui avaient compté jusqu'à 60 000 votants pressés sur les bords du Rhin ou du Danube, en se restreignant pour le nombre, s'étendaient pour les classes. Sous l'empereur Albert, on avait vu encore, à la diète de Nuremberg, accourir cinq ou six mille représentants divers de l'Allemagne. Mais du moins les communes y étaient représentées. Elles l'étaient partout. En France, sous Philippe le Bel, sous Louis le Hutin, sous Philippe de Valois, en Italie où leur génie allait enfanter des merveilles, en Suisse dont elles fondaient la liberté, leur voix comptait.

Digitized by Google

En Pologne, les institutions se régularisent, sans changer leur caractère. Les assemblées vont dominer plus que jamais : et un seul droit, une seule force continuera d'y régner.

Wladislas termina son active carrière, en gagnant, à l'âge de soixante-treize ans (1333), après la bataille de Plowcé, en Kuïavie, où, dit-on, 20 000 Prussiens et chevaliers teutoniques périrent, une autre bataille sanglante sur les éternelles bandes de Silésiens et de Moraves. Son testament fut encore plus remarquable que sa vie. « Jamais de concessions de territoires, dit-il à son fils Casimir sur son lit de mort, aux chevaliers teutoniques et aux margraves de Brandebourg. Plus heureux que votre père, puissiez-vous les chasser du royaume où la piété de nos ancêtres leur ouvrit un asile ! »

Casimir III, à qui s'adressait ce conseil, plus facile à donner qu'à suivre, allait présider pendant près de quarante ans avec éclat aux destinées de la Pologne. Spirituel et calme, doux, mais ferme; brave, mais pacifique; habile dans la guerre, plus habile dans la paix; amoureux des sciences, des lettres, des arts, et malheureusement trop amoureux des plaisirs, il sut promptement se rendre redoutable au dedans et au dehors. Des victoires signalèrent ses commencements, et il ne combattit que pour pacifier. La paix lui était nécessaire pour pouvoir se passer du secours armé de sa noblesse et revenir à cette politique éclairée de Casimir le Juste, son aïeul, et de Leszko le Blanc, que son père Wladislas avait trop abandonnée. Il acheta la paix au prix d'un sacrifice nominal, en acceptant des faits contre lesquels il n'y avait pas de recours. Il souscrivit, par le traité de Wisegrad, à Jean de Luxembourg, roi de Bohême,

Digitized by Google

la suzeraineté des duchés de Silésie, et il reconnut, par le traité de Kalisz, à l'ordre Teutonique, sous l'autorité de la couronne de Pologne, la possession de la Poméranie et de la Prusse ducale, que ses prédécesseurs n'avaient pas su défendre. Après la ligne de la Saale, après celle de l'Elbe, après celle de la Sprée, la barrière même de l'Oder septentrional et une partie du littoral de la Baltique se trouvaient perdues. Mais le Brandebourg et la Bohême contraints de poser les armes sans prétendre à des conquêtes nouvelles, l'ordre Teutonique dépossédé de la Kuïavie, les ducs de Mazowie, qui s'étaient faits les vassaux de la Bohême et de l'empire, reconquis à la couronne de Pologne, le duché de Galicie ressaisi les armes à la main, la Wolhynie assujettie à son tour, ce vaste territoire, jusqu'à la Moldavie, rendu et enchaîné à la Pologne par dix ans de travaux, les Litvaniens réprimés, les Tatars rejetés pour jamais derrière le Borysthène, en un mot, le royaume de Boleslas le Grand retrouvé et ses frontières fixées, tels furent les fruits d'une politique résolue, active, patiente. La Pologne respira.

L'heureux Casimir sut forcer toutes les classes de sujets à l'obéissance. Les lois régnèrent; leur niveau courba les têtes jusqu'alors indociles. Toujours mêlée avec l'administration et le commandement militaire, la justice, que le droit canonique avait déjà réglée et adoucie, déposa, dans les diètes successives, ce qui lui restait de formes barbares. On vit de sages règlements établis. Casimir s'appliqua à resserrer par les lois les liens des provinces polonaises qu'il avait ressaisies. Tout en respectant l'Église grecque dans la Russie Rouge et la Wolhynie, il fit régner partout la même administration et la même politique.

Digitized by Google

Casimir osa prendre en pitié la servitude des classes inférieures ; son règne se composa d'efforts pour les relever de leur misère. Nous avons vu, dans le siècle affreux qui venait de s'écouler, le travail de la civilisation pour produire, à l'aide même des calamités du temps, l'établissement d'une classe moyenne. Il fallait bien, sous le poids de tant d'invasions, enrégimenter les paysans ; et le métier des armes, les faveurs de quelques-uns des rois créèrent parmi eux des existences favorisées. L'introduction croissante des arts de l'Europe propageait dans les villes une bourgeoisie plus éclairée que l'ordre équestre, enrichie par ses travaux, empressée de recueillir la dépouille des maîtres du sol ruinés par la guerre, initiée par l'amour de l'étude à la connaissance des lois romaines, et par la connaissance des lois aux charges de l'administration, alors qu'une administration judiciaire et politique se formait. Depuis Leszko le Noir, les libertés municipales, sous le nom du droit de Magdebourg, avaient pris racine dans les provinces limitrophes de l'Allemagne, et résisté en plusieurs lieux à la réaction de Wladislas le Bref. Casimir fit plus ; il consacra pour les paysans le droit de devenir soldats ; il institua, contre les nobles qui assassinaient des serfs, une amende de 10 écus, succès énorme alors ! Il régla les priviléges des corps d'état, leur accorda une juridiction, aplanit devant les plébéiens l'accès du sacerdoce, appela même aux diètes les bourgeois de quelques-unes des villes les plus florissantes. Il voulait élever les communes au rang d'un ordre dans l'État. La diète de Wisliça est fameuse en ce qu'elle a laissé les premiers monuments importants de la législation polonaise ; elle institua des garanties nécessaires, et réforma sur beaucoup de points les statuts de la diète de Chenciny ; on re-

Digitized by Google

marque que les actes étaient libellés ainsi : Nous, de concert avec les prélats, les barons, les nobles et *Nos sujets*, avons ordonné....

Casimir III, sans avoir été élevé en France comme on le disait du premier des Casimir, semblait rempli de l'esprit de l'Occident. Pour mûrir plus vite son ouvrage, il prenait au dehors, il appelait de toutes parts une bourgeoisie toute faite, qu'il transplantait dans les déserts de la Pologne. Des ouvriers, des négociants, des juristes, des professeurs, accoururent d'Allemagne dans ses cités agrandies. Une vie nouvelle sembla animer le pays entier. On vit soixante places fortes construites, des monuments élevés, les arts conviés de tous les coins de l'Europe, une riche université fondée sous la protection d'Urbain V, au sein de Krakowie. Cette université, instituée treize ans avant celle de Prague, sur le modèle de l'université de Paris, reçut et conserva le nom de ville de Sorbonne, en mémoire de ce que des docteurs de la Sorbonne de France étaient venus enrichir de cette institution la capitale que le Frank Samon avait bâtie. L'université de Vienne eut la même date et la même origine. Le XIVe siècle commençait un état nouveau du monde.

On ne peut assez remarquer comme, à cette renaissance de la civilisation, l'esprit français régnait sur la chrétienté. Un pape français, Urbain V, occupait la chaire de Saint-Pierre, et venait de la restituer à la ville éternelle. Sous la maison de Luxembourg, la Bohême brillait de lumières inusitées; déjà la science, par cette ardeur juvénile de la raison humaine livrée à elle-même, y tournait aux hérésies qui allaient dominer l'Allemagne en la mettant en feu. Charles de Luxembourg, filleul de Charles le Bel, beau-

Digitized by Google

frère de Philippe de Valois, était arrivé à l'empire, que son génie législateur constitua aussitôt et pacifia. La maison de France, par Charles-Robert d'Anjou, roi de Naples, était montée sur le trône de Hongrie, et déjà Casimir, par les diètes polonaises, avait fait désigner pour son successeur un Capétien illustre, Louis d'Anjou, roi de Hongrie et neveu de saint Louis, de sorte que la France, vraiment la reine des nations, voyait le sang de ses princes s'étendre, depuis le Portugal et les Deux-Siciles jusqu'à la Pologne, sur presque tous les trônes de l'Europe.

La Pologne brillait d'un éclat nouveau. Casimir maria à l'empereur Charles IV, veuf de Marguerite de France, sa petite-fille Élisabeth, fille d'un Piast de Stettin, et il célébra cette alliance impériale avec une pompe inconnue (1363). Krakowie posséda à la fois dans ses murs le roi de Danemark Waldomar III, deux Français rois, Pétrin de Lusignan, roi de Chypre, et le roi de Hongrie Louis d'Anjou, l'empereur Charles IV, nombre de princes, les Piasts de Silésie et de Mazowie réconciliés, le duc de Bavière, tout l'empire. Tous ces princes furent émerveillés des richesses que leur étalait cette capitale du nord, et des fêtes qui leur furent prodiguées. Telle était la condition où les classes industrieuses et éclairées s'étaient élevées promptement, à l'ombre de la protection royale, qu'un bourgeois d'immense richesse, Nicolas Wierzynek, conseiller municipal de Krakowie, reçut un jour à sa table toutes ces têtes couronnées. Il était revêtu de la charge de trésorier de la couronne. Casimir, riche de son administration et de la paix, étonna ses hôtes en donnant en dot à la jeune impératrice 100 000 florins d'or : Wierzynek distribua 100 000 florins en présent à ses convives.

Digitized by Google

C'était le temps où, dans l'Europe entière, le peuple des cités faisait effort pour prendre rang parmi les puissances, où les empereurs reconnaissaient les triomphes de la liberté helvétique, où se rencontrèrent à la fois les tentatives de l'Anglais Wat Tyler, la domination de Rienzi, dernier tribun des Romains, la querelle des Phallbulgers d'Allemagne, le règne enfin des fameux états de Paris, et la rapide fortune d'Étienne Marcel; c'était le temps de la publication de la bulle d'or par l'empereur Charles IV, et des débuts du roi de France Charles le Sage.

A force de bienfaits, le roi de Pologne encourut ces remontrances de l'évêque de Krakowie, devant lesquelles ses prédécesseurs étaient si souvent tombés du trône. Le prélat trouvait un trop plausible prétexte dans les faiblesses intimes et les désordres croissants du prince. Casimir sut plier à propos, mais sans déposer ses droits au titre de *roi des paysans* dont ses contemporains le poursuivirent, et que la postérité ratifie en mettant à la place le surnom de Grand.

Grand en effet, Casimir III avait travaillé trente-sept ans à donner à la Pologne ce qui lui a trop manqué, un peuple et des lois. Malheureusement, cette vie glorieuse eut un terme; les suites d'une chute de cheval, à soixante ans, y coupèrent court (1370). Et il y a un instinct, nommé esprit de corps, qui ne meurt pas, qui éclaire les grandes agrégations d'hommes sur les intérêts communs, plus sûrement que ne le feraient les calculs du génie. L'aristocratie se voua à détruire les créations du grand roi avec autant de persévérance et plus de succès que le trône n'en avait eu pour les préparer; des princes étrangers ou de race barbare allaient survenir qui abandonnèrent la

Digitized by Google

politique des Piasts à la merci des passions dominantes. Toutes les institutions de Casimir III furent par degrés abolies; on alla jusqu'à interdire aux bourgeois le droit d'acheter des terres. De ce règne magnifique, le seul où il y eut gloire au dehors et paix au dedans, parce qu'une autorité puissante veilla sur la patrie, il ne resta bientôt que la plaie d'une race étrangère appelée par le prince pour hâter les progrès de la civilisation et ceux de la richesse publique, mais qui ne servit, par l'effet des vices du temps, qu'à les étouffer.

L'histoire a reproché à Casimir d'avoir propagé les juifs en Pologne, où ils sont devenus, par leur accroissement, leurs priviléges et leur isolement combinés, un véritable fléau. On l'a accusé d'avoir fait à la république ce fatal présent par amour pour une autre Esther, enfant du peuple proscrit. Kromer a même raconté qu'il avait laissé deux de ses filles grandir dans la religion de leur mère. Nul chrétien au monde ne l'eût fait alors; ce sage monarque l'eût osé moins qu'un autre. On doit même dire que si le nom, si l'histoire, si l'image de la belle Esther n'étaient partout, si on ne montrait pas son tertre à Krakowie, comme on y montra celui de Krakus, on irait jusqu'à révoquer toute cette histoire en doute : on y verrait une calomnie et une vengeance de parti, en considérant que le même récit, que le même reproche se rencontrent dans les annales polonaises, au sujet de Casimir le Juste, coupable aussi de pencher vers le commerce, vers l'industrie, vers la finance, et par suite vers les seuls hommes qui s'y entendissent. Quoi qu'il en soit, la vérité est sûrement que Casimir ouvrit son royaume aux israélites, comme il l'eût ouvert à l'industrie, au commerce, à la finance même. Il arriva ensuite que, four-

Digitized by Google

nissant à la noblesse toutes les ressources d'une civilisation croissante, sans prétendre à une existence politique, sans éveiller la crainte d'une rivalité importune, le peuple juif conserva en Pologne ses immunités, tandis que la bourgeoisie polonaise perdit ses droits. Il prit la place de cette bourgeoisie naissante, sans pouvoir la suppléer. Il envahit l'État tout entier, sans jamais se mêler à la nation et faire corps avec elle. Ce qui, dans la pensée de Casimir, devait propager le commerce, le perdit sans retour : les nobles eurent plus que jamais horreur et mépris pour les professions utiles. Il arriva que ces professions suffirent pour ravir au sang sa vertu. La richesse, fruit du travail, faisait déchoir les familles nobles elles-mêmes des prérogatives qu'elle aurait dû conférer. Multipliée à l'excès par des lois protectrices, mais étrangère au culte, aux institutions, aux destinées de la patrie, opulente et avilie, attirant à soi tout l'or de la noblesse, sans devenir aux masses un soutien ni un échelon, épuisant l'État sans lui rendre en force ce qu'elle lui prenait en richesse, cette population, avide et corrompue parce qu'elle était dégradée par les lois, reste depuis cinq siècles attachée au sol des provinces polonaises, comme une lèpre dévorante.

La maison de Piast avait présidé aux destins de la république cinq cent vingt ans, si l'on admet son fondateur douteux et sa chronologie plus douteuse encore, ou du moins quatre siècles entiers, à ne compter que de Miéczyslas, premier prince chrétien. Cette maison, féconde en grands hommes, cessa de régner avec Casimir III, le plus grand de tous. Il n'avait laissé que des filles. Ce n'est pas que les princes de son sang manquassent à la Pologne ; car ceux d'entre eux qui conservaient les duchés

Digitized by Google

de Silésie, de Poméranie, de Mazowie, la troublèrent deux cents ans encore de leurs prétentions et de leurs discordes. Mais on a vu que les assemblées avaient consenti, depuis longues années, à appeler au trône le roi de Hongrie Louis d'Anjou, neveu de Casimir par sa mère, qui était fille de Wladislas Lokiétek. Le sang capétien prit donc possession de la Pologne; une seule branche de cette race glorieuse étendit ses rameaux depuis les Deux-Siciles jusques à la Baltique. Un étranger tint paisiblement le sceptre pour la première fois; nouveauté mémorable, parce qu'à ce règne de dix années se rattachent, avec l'avénement d'une autre dynastie célèbre, celle des Jagellons, les révolutions les plus importantes de l'histoire polonaise.

Casimir III avait probablement préféré le roi de Hongrie aux princes de Pologne, dans l'espérance de confondre sous les mêmes lois ces deux royaumes qui confinaient à la Moravie, à la Bohême, au florissant duché de Servie, à toutes les principautés russes, et pouvaient un jour réunir tous les rameaux de la Slavonie. Il ne vit pas qu'il affaiblissait plus la Pologne, par cette application nouvelle et extrême du principe électif, qu'il ne la fortifierait par une accession précaire et des chances douteuses. D'un autre côté, la noblesse consentit à sacrifier le sang de ses rois, en vue du prix dont elle comptait bien se faire payer la couronne par les nouveaux venus. Elle dicta ses conditions. En dressant l'inventaire des prérogatives royales, elle obligea les candidats à le souscrire tel qu'il lui plaisait de le rédiger. A chaque règne, dorénavant, les choses allaient se passer ainsi. Ce fut là l'origine de ces chartes successives qu'on a nommées *pacta conventa*. Le roi élu devait les consacrer de son serment . elles étaient fixées de

Digitized by Google

nouveau à toutes les vacances du trône, par l'assemblée qui précédait l'élection; elles étaient toujours acceptées avec empressement par des compétiteurs avides de plaire. La dégradation du trône se trouvait ainsi mise au concours entre tous ceux qui aspiraient à s'y asseoir.

Dès la première fois, la diète stipula que toutes les charges seraient inamovibles. Les rois ne pouvaient plus que les conférer. Ils allaient avoir des généraux plus maîtres qu'eux-mêmes de l'armée, des ministres plus maîtres qu'eux des affaires, des grands officiers qui seraient non pas leurs serviteurs, mais leurs geôliers.

Le roi de Hongrie sembla ne porter qu'avec indifférence cette couronne démantelée. Dans un règne de dix ans, il ne parut que deux fois parmi ses nouveaux sujets. Il eut la fortune de maintenir la paix au dedans et au dehors; mais on l'accuse de n'avoir pas craint d'aliéner du territoire de la Pologne deux ou trois provinces, au profit de son gendre, le margrave de Brandebourg, Sigismond de Luxembourg, qui était fils de l'empereur Charles IV. Il tenta de réunir les terres russiennes et la Galicie à la couronne de Hongrie. Il alla jusqu'à convoquer à Bude une diète polonaise, dans l'espoir d'obtenir plus aisément à ces dispositions une ombre de sanction. Douze Polonais seulement parurent; onze souscrivirent aux actes qui leur étaient présentés : le douzième, un évêque, Lubranski, eut la gloire de braver les périls du refus.

On a raconté que, peu après (1381), une diète s'assemble en Pologne; Louis s'y rend à la tête d'une armée. Au moment où il se présente dans l'assemblée, il voit, au pied de son trône, abattues sous la hache du bourreau, par ordre de la diète, les têtes des onze citoyens infidèles.

Digitized by Google

Croira-t-on que ce soit sur les stipulations qui avaient été adoptées au dehors par onze voix désavouées de cette façon sanglante, que, quatre cents ans plus tard, l'Autriche et la Prusse se fondèrent pour démembrer la Pologne, en frappant des médailles sur lesquelles on lisait : *Vindicata jura*, les droits ressaisis, la justice vengée !

Comme le dernier des Piasts, Louis d'Anjou ne laissa que des filles (1382). L'aînée avait épousé le margrave de Brandebourg, Sigismond, dont le frère, Wenceslas de Luxembourg, venait de succéder à l'empereur Charles IV, leur père. La seconde, trop jeune, Hedwige, n'était pas mariée.

Pour amener les Polonais à élire le margrave, Louis avait corrompu la noblesse à force de concessions et de libertés. Il avait permis toutes les exactions, tous les empiétements. Le code de Wisliça particulièrement était tombé en désuétude. Sigismond, sous ces auspices, se présenta pour recueillir la couronne. Il arriva sous Krakowie, à la tête d'une armée brandebourgeoise. Les Polonais le repoussèrent. La seconde fille de Louis fut élue, sous l'unique condition que la nation la marierait. Hedwige d'Anjou monta sur le trône, de son chef : l'huile sainte coula sur son front (1383). Elle régna. Jeune, belle, d'une beauté, dit-on, incomparable, digne par son caractère de toute cette noble race capétienne dont elle était issue, elle régna au milieu des transports de ce peuple chevaleresque. Elle ne s'était montrée que lorsqu'elle avait eu quinze ans. Célèbre pour sa bonté populaire, pour sa piété, pour son esprit, pour son courage, pacifique et guerrière, redoutable aux Piasts, ses compétiteurs, autant que chère à la noblesse et aux paysans, la fille de saint Louis est restée dans les

Digitized by Google

souvenirs comme une forme poétique, à la fois la Blanche de Castille et la Jeanne d'Arc de la Pologne. Elle allait être la Clotilde de tout un peuple.

Parmi les rivaux qui se disputaient sa main et sa couronne, il en est un à qui sa main était promise et son cœur donné dès le berceau. C'était Guillaume de Hapsbourg, duc d'Autriche, son cousin, beau prince qui avait grandi à ses côtés, avec qui, disait-elle en sa naïve confiance, elle avait été élevée dans le même lit. Il était venu à Krakowie pour demander Hedwige, non plus à elle-même, mais aux Polonais. Elle l'avait accueilli avec éclat dans sa cour et dans son palais. Il se vit contraint de fuir devant un rival en qui sa royale amante repoussait un idolâtre, ou tout au moins un schismatique et un barbare, en qui la Pologne rechercha une dot formée de tout un peuple; c'était le grand-duc de Litvanie, Jagellon (1386).

La Litvanie était allée croissant toujours. Le duc Gédymin avait reconquis la Samogitie et la Sémigalle en deçà du Niémen, la Russie Blanche au delà de la Dzwina, la Sévérie et l'Ukraine au delà du Borysthène. Les nombreux enfants de ce prince s'étaient partagé son puissant héritage, et l'avaient agrandi. Trois fois ils avaient courbé sous leurs lois Moskou naissante et le duché dont elle est devenue la capitale. Ils contenaient les chevaliers porte-glaives d'une main, et, de l'autre, repoussaient les Tatars. Enfin, ils touchaient à la mer Noire et à la Baltique. En rentrant dans le sein de leur race, tous ces peuples apportaient à la Pologne des habitudes belliqueuses, une contrée fertile et des frontières. Étendue autrefois des bouches de l'Elbe aux environs du Pont-Euxin, et maintenant pressée comme une étroite lanière, entre les Prussiens et les Hongrois, les Brandebour-

Digitized by Google

geois et les Tatars, sans avoir de limites certaines à peu près nulle part, la vieille Polachie, par cette accession, réparait à la fois toutes ses pertes. Dès lors, la Dzwina qui roule au nord, et le Borysthène au midi, fécondaient également ses domaines; Kiow, maintenant litvanien, redevenait une de ses capitales. Tandis que les descendants de Rurik continuaient de transplanter sur la Moskva et le Wolga cette monarchie de saint Wladimir, si brillante d'abord, maintenant abattue sous le joug des kans de l'Orde (ou la Horde) d'or, les contrées russes se trouvaient presque tout entières assujetties à la Pologne. C'était la plus vaste et la plus compacte des souverainetés d'alors; c'eût été facilement la mieux défendue. Comment douter qu'elle ne soumît sans peine l'ordre Teutonique et ses Prussiens indociles; qu'elle ne ressaisît bientôt la frontière de l'Oder? Appuyée par là à de grands fleuves sur ses deux flancs, à la mer Baltique dans le nord, aux monts Karpathes et à la mer Noire dans le midi, cette vaillante nation pouvait défier le monde. Tels étaient les biens que promettait le grand-duc Jagellon.

Aussi faut-il dire que la noblesse polonaise mit à vouloir ce grand contrat et à y persévérer, l'esprit de suite, la sagesse opiniâtre qui ne semblent propres qu'aux aristocraties plus restreintes. Il y eut des exemples rares de patriotisme. Les Piasts inclinèrent leurs prétentions devant cet habile choix. Ils votèrent pour Jagellon. C'est un des grands spectacles de l'histoire. Il est beau à une dynastie de se montrer digne de la couronne, en la perdant.

Un seul cœur protesta. Digne fils de contrées sauvages, toujours vêtu de peaux de bêtes fauves, Jagellon aurait épouvanté Hedwige, quand même elle n'aurait pas aimé.

Digitized by Google

Elle lutta longtemps contre son peuple. Enfin, elle se soumit, vaincue par une perspective sainte, celle de le gagner, et avec lui les vingt autres petits-fils de Gédymin et toute sa nation, aux autels de Jésus-Christ. En effet, il vint à Krakowie s'incliner devant le Dieu de Clovis et de saint Louis, avant de recevoir la main de la petite-fille de ces grands rois, petite-fille aussi de saint Étienne et de Boleslas le Grand. Il prit, sur les fonts baptismaux, le nom de Wladislas II. Il scella dans les *pacta conventa* la réunion perpétuelle et irrévocable des deux couronnes, et il partit aussitôt avec Hedwige, pour tenir la promesse de porter l'Évangile à ses Litvaniens. Hedwige allait prêchant les populations étonnées, avec sa parole, avec sa beauté, avec sa foi angéliques. Quelquefois, c'était Jagellon qui se chargeait de convertir ses sujets récalcitrants, tantôt en missionnaire, en prédicateur fervent, tantôt, a-t-on prétendu, en roi impérieux, en maître impitoyable. D'ordinaire, pour aller plus vite, on rangeait par troupes ces néophytes sauvages sur les bords d'un fleuve; et tandis que, le glaive à la main, Jagellon recueillait leurs serments de renoncer au serpent sacré, et les faisait descendre tous ensemble au milieu des eaux, un prêtre prononçait sur chaque troupe les paroles du baptême, et donnait un seul nom pour tous. Singulier phénomène, qu'à la fin du XIVe siècle il y eût en Europe toute une nation pour laquelle les jours de Clovis ne se fussent pas encore levés! Et veut-on un miracle qui témoigne de la puissance de cette religion sainte ainsi donnée à la Litvanie! Un jour, l'université de Wilna rivalisera avec celles de Prague et de Krakowie. Quelques années se passèrent à peine, que la Wilia arrosait une terre ouverte à tous les bienfaits de la civilisation; ces vastes

Digitized by Google

contrées faisaient partie de l'Europe policée! Les lumières du monde étaient venues avec celles de la foi.

Malheureusement, les peuples de Litvanie différaient de penchants, en bien des points, avec leur nouveaux concitoyens. Repoussés vers Novogorod ou Kiow par les combats des chevaliers porte-glaives, ce qui avait pénétré de christianisme parmi eux leur était venu de ces contrées schismatiques. La religion grecque eut toujours plus de faveur dans les provinces litvaniennes que le rit latin. Elle régnait dans la Russie Blanche, dans la Russie Noire, dans la Russie Rouge, dans la Wolhynie; elle fit des progrès au sein de la Petite-Pologne elle-même, et envahit le bas clergé. Le saint-siége laissa en vain entrevoir des concessions aux faiblesses de ces contrées si voisines de l'état barbare. Les ecclésiastiques, et leurs troupeaux avec eux, restèrent soumis à la foi russe.

C'était aussi vers les mœurs politiques des duchés orientaux que les Litvaniens se sentaient portés. Mêlés anciennement de Finnois et de Mongols, ils s'étaient pliés depuis longtemps à l'ordre héréditaire, et formaient, errants dans les forêts, un État despotique. Tel était sur eux l'empire de leur grand-duc qu'un historien, presque contemporain, raconte que, condamnés par lui à mourir, ils dressaient eux-mêmes la potence, et de peur de déplaire par des retards, consommaient leur supplice en toute hâte : sujets si dociles qu'ils craignaient la disgrâce jusque sur l'échafaud!

Avec cette diversité de penchants, les deux branches de la famille slavone eurent de la peine à se confondre. La Litvanie lutta longtemps à main armée contre la réunion. Un autre prince du sang de Gédymin, le célèbre Witold, la

Digitized by Google

tint près de quarante ans en révolte contre Jagellon. Ces inimitiés nationales, souvent adoptées par les rois eux-mêmes, suscitèrent plus d'un siècle d'orages. Cependant on ne peut douter que l'accession du grand-duché, tout incomplète qu'elle fût longtemps, n'ait grandement fortifié et n'ait soutenu longtemps le corps épuisé de la Pologne. La Pologne désormais eut plus de repos intérieur. Elle présenta aux périls extérieurs un plus large front.

Au milieu de cette lutte intestine, Jagellon continuait la restauration nationale, commencée par Wladislas le Bref et Casimir le Grand. Tandis qu'il combattait dans le nord les rebelles et les Tatars, Sigismond de Luxembourg, qui avait hérité de la Hongrie, à défaut de la Pologne, en vertu des droits de la reine Marie, sa femme, crut le moment propice pour envahir le royaume qui lui avait échappé. Les Hongrois s'étaient répandus tout à coup dans la Russie Rouge. Hedwige, avec ses dix-neuf ans, courut à eux (1389). A cheval, à la tête de sa vaillante Pospolite, elle rejeta les bandes ennemies au delà des monts Karpathes, reprit toutes les places, et assura sans retour cette frontière contre de nouveaux assauts. Sigismond, dès lors, abandonna ses prétentions : il tourna son activité sur l'empire, puis il alla perdre la fatale journée de Nicopolis contre les Turks, avec toute la fleur de la chevalerie française, qui était accourue à son aide sous la conduite de Jean de Bourgogne, comte de Nevers (1396). Peu après, Hedwidge aussi mourut (1399), chère aux Polonais, et immortelle dans leur souvenir.

Le grand schisme de l'Occident, la lutte des papes, les hérésies et les révoltes de la Bohême, la déposition de l'empereur Wenceslas, les querelles au sujet des électorats va-

Digitized by Google

cants de Saxe et de Brandebourg, mettaient l'Allemagne en feu comme y était l'Italie, comme y était la France. Jagellon profita de ces troubles pour plier au respect de ses droits l'ordre Teutonique. L'ordre, à la bataille de Grunwald (1410), avait, dit-on, en ligne, 140 000 hommes. Jagellon en conduisait 90 000. Il écrasa les chevaliers. Le grand maître Ulric de Jungingen y périt.

Les Polonais, après tant de siècles, revirent les rivages de la mer Baltique; on raconte qu'ils dansèrent de joie à l'aspect de ces flots d'azur. La paix de Thorn (1411) restitua aux Polonais le district de Dobrzyn, aux Litvaniens la Samogitie. Le grand maître de l'ordre, le duc de Poméranie, le woïewode souverain des Moldaves, celui des Walaques parurent dans les diètes, pour rendre hommage à la couronne de Pologne, comme ses clients et ses vassaux.

La Bohême, dans ses guerres hussites, luttait à la fois contre le concile de Constance, contre son roi Wenceslas, contre Sigismond de Luxembourg, maintenant empereur. Elle s'offrit à Jagellon, déjà le rival heureux de Sigismond. Le sage monarque refusa de ceindre une couronne de plus au prix de tant de difficultés. Il avait assez à faire d'employer sa puissance à pacifier ses États, en brisant les résistances de la Litvanie et les factions de la Pologne. Élever la première à la civilisation, la seconde à l'ordre, au respect des lois, était une entreprise qui passa ses forces. Toutefois, il réussit à tempérer l'ardeur des brigandages domestiques et à introduire dans les rangs désordonnés de la pospolite, ou levée en masse des nobles, le commandement et la discipline.

En effet, un nouveau spectacle se présente. La nation, l'État achèvent de se constituer. Aux coutumes d'une so-

Digitized by Google

ciété barbare succèdent de plus en plus des lois; mais le droit, en se montrant sur cette terre à part, ne fit que prêter aux traditions de la force, ravivées par l'esprit litvanien, son nom et son autorité.

Les Polonais cédaient au besoin de convertir en droits écrits tous ces usages d'indépendance qu'ils s'étaient contentés de tenir du temps, du hasard, de leur caprice, de leur épée. Les diètes, toujours tumultueuses, superbes, armées, attaquant d'une façon insultante les nombreux mariages du roi, prenant des habits de fête quand il suivait en deuil la pompe funéraire des princesses qui avaient pris la place d'Hedwige, les diètes donnèrent cependant un corps de lois à leur pays. Celle de Grodno posa le principe tutélaire que nul ne pouvait être détenu, s'il n'était juridiquement procédé contre lui. Jagellon imagina quelquefois de ne convoquer en diète que la noblesse de la Grande ou de la Petite-Pologne, et il porta plus loin cette nouveauté. Occupé d'assurer de son vivant l'élection de l'un de ses fils, il recueillit les suffrages des nobles dans leurs propres foyers, en réunissant l'ordre équestre, par palatinats ou même par starosties, en diétines. Il y avait là une pensée politique. Mais les diètes générales ne furent pas supprimées, et les diétines restèrent.

Jagellon avait régné quarante-sept ans avec gloire. Il en comptait plus de quatre-vingt-quatre (1433). Un magicien hussite et peu après une comète annoncèrent sa fin prochaine. L'année suivante, il tenait la diète, lorsque l'évêque de Krakowie, Zbigniew Olesnicki, qui lui avait sauvé la vie sur le champ de bataille de Grunwald, et qui allait représenter la Pologne dans le concile de Bâle, fit, en présence de l'assemblée, ses adieux au vieux monarque qui la

Digitized by Google

présidait; et de peur, dit-il, de ne plus le retrouver sur le trône à son retour, il lui retraça, parmi d'unanimes applaudissements, tous les torts de son caractère et toutes les fautes de sa politique. Jagellon plia la tête. Peu après, il mourut (1434); prince qui n'eut d'autres reproches à se faire que d'avoir enchaîné ses intérêts, soit par sentiment de barbare, soit par calcul de nouveau venu, aux passions de l'ordre équestre. Il n'avait réussi à se le concilier ni par sa dévotion et ses pèlerinages, ni par ses conquêtes et sa gloire, ni même par ses efforts pour détruire l'ouvrage du grand Casimir, en appesantissant sur les classes moyennes le joug qui les étouffa.

A ce grand roi succéda, au milieu des orages, un enfant, Wladislas III, l'aîné de ses fils, qui comptait à peine dix ans. Les chevaliers teutoniques et des rébellions intérieures, surtout en Litvanie, se donnèrent de nouveau carrière, à la faveur d'une minorité. Mais l'œuvre de Jagellon lui survécut comme sa race. Le royaume et le grand-duché n'eurent qu'un chef. Formée des deux peuples, la république pouvait maintenant montrer des armées de 200 000 hommes. La mère de Wladislas, régente du royaume, disputa pour son second fils Casimir la couronne de Bohême (1438) à l'empereur Albert d'Autriche, gendre de Sigismond, le premier de la maison de Hapsbourg qui ait réuni les trois couronnes électives de Bohême, de l'empire et de la Hongrie. A la mort d'Albert (1439), la Hongrie, par le conseil du grand Huniade Corvin, woïewode de Transylvanie, se plaça elle-même sous l'autorité du jeune roi de Pologne. Dès lors le Moldave, le Transylvain, le Walaque, le Kroate, les peuples de Dalmatie que menaçait un péril nouveau et terrible, se rangèrent sous la

Digitized by Google

protection des armes polonaises. C'est un bonheur qui a trouvé les puissances modernes de l'Europe bien ingrates, qu'un État puissant se soit rencontré alors sur les confins de la chrétienté. Elles ont oublié de quels périls l'étoile des Jagellons les sauva.

Une race nouvelle, descendue récemment du Kaukase sur l'Asie Mineure, tenait l'Europe sous la menace de ses invasions. Il n'y avait de barrière que l'empire d'Orient, c'est-à-dire ce qui restait des rares débris de l'empire romain. Les provinces de la monarchie des Comnènes, des de l'Ange, des Brienne, étaient depuis plusieurs siècles au pillage entre toutes les nations. Les Génois s'étaient saisis de quelques îles de la mer Égée; les Vénitiens, de Corfou, de Négrepont, du Péloponèse; des seigneurs français, de Constantinople et de la pourpre impériale, riches dépouilles retombées ensuite au pouvoir des Lascaris et des Paléologues. L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem siégeait à Rhodes; les Lusignan régnaient en Chypre. Il ne restait que Constantinople, dont la longévité courageuse semblait un dernier miracle des génies unis de la Grèce et de Rome. Héritiers des kalifes, les petits-fils d'Othman, hardi fondateur de l'empire turk, tenaient sous leurs lois Antioche, Éphèse, Sardes, Pruse. Mais l'Asie Mineure ne pouvait leur suffire. Les bandes musulmanes avaient paru de ce côté de l'Hellespont, sur les rivages de la Macédoine et de la Thessalie. Les derniers venus d'entre les barbares, les Turks étaient aussi les plus redoutables. Ils n'apportaient pas simplement la conquête; ils apportaient le brigandage, le rapt, l'apostasie, la mort. Déjà leurs armées s'étaient frayé passage, par le fer et le feu, sur le corps de l'empire grec, jusqu'à la Transylvanie et aux prin-

Digitized by Google

cipautés des bords du Danube. L'antique et florissant duché de Servie avait soutenu avec éclat le poids de la lutte, jusqu'à la journée de Kossovo ou Cassovie en 1383, où le despote Lazare et le sultan Amurath perdirent également la vie, et où les Serviens perdirent leur liberté. Ensuite était venue, en 1396, cette funeste bataille de Nicopolis, où l'élite des princes et chevaliers de France et d'Allemagne, accourus pour sauver la chrétienté, avait été moissonnée. Depuis lors, l'Europe restait sans boulevard. Ce fut pour se défendre de ce danger toujours plus voisin que la Hongrie appela le jeune roi de Pologne, Wladislas, au trône de saint Étienne et de Gisa (1340). Cet enfant (car il venait à peine d'être majeur) s'élança au secours de l'Europe ébranlée. Le vieux Jean Huniade, qui avait balancé la fortune d'Amurath à Kossovo, marchait sous les drapeaux de Wladislas, ou plutôt les guidait. Les Polonais traversèrent avec joie le Danube (1443); avec joie, ils donnèrent la main à leurs frères de Servie, et s'avancèrent, en faisant fuir l'infidèle devant eux, à travers les Balkans, jusqu'en vue de ses campements d'Andrinople. C'était un duel de trois cents ans qui s'engageait entre les deux peuples. Ses préludes furent marqués par un grand désastre pour la Pologne.

Amurath avait proposé et conclu la paix. Wladislas et Huniade l'avaient jurée (15 juillet 1444). Sur les instances du saint-siége, ils la rompirent. La guerre se ralluma. Il fallait empêcher Amurath, qui était retourné en Asie, d'arriver au secours des siens. Les confédérés se portèrent le long du Danube sur la mer Noire, à Varna, le point d'appui des barbares. Là paraît tout à coup le terrible Amurath que les Génois, à prix d'or, ont transporté, avec 40 000 des siens, d'une rive à l'autre du Bosphore. Le combat

Digitized by Google

fut terrible (11 novembre). Le génie d'Huniade promettait la victoire, l'ardeur de Wladislas la fit perdre. Il courut héroïquement aux tentes impériales, y trouva la mort, et sa tête, promenée sur les piques des infidèles, fut le signal d'une déroute effroyable. Tranquilles dès lors, pour longtemps, du côté de l'Occident, l'effort des barbares se porta sur la ville de Constantin, que le dernier des Constantins ne put défendre. Une armée française, aux ordres du maréchal de Boucicaut (1404), avait retardé de cinquante ans la chute inévitable de la capitale chrétienne de l'Orient. Mais un État qui ne se soutient contre l'étranger que par les armes étrangères, a ses jours comptés. Cette fois, la croix, Byzance et ses grandeurs impériales succombèrent. Mais l'empereur d'Orient sans empire tomba, comme il convenait à un prince qui avait l'étrange fortune d'être à la fois le dernier représentant de Rome et de la Grèce : il tomba sous les débris de sa capitale et de son trône. Constantin Paléologue mourut les armes à la main (1453).

L'empire romain avait commencé, il finit par un Auguste; l'empire de Byzance commença, il finissait par un Constantin. Qui le recommencera ?

Quand cette catastrophe arriva, on put croire la barbarie triomphante. Les diètes de l'empire s'émurent. L'empereur Frédéric III, qui fixa la couronne impériale dans la maison d'Autriche, le pape Nicolas V, la Hongrie sous son roi Mathias Corvin, fils du woïewode Huniade, l'Espagne sous Ferdinand et Isabelle, la France même, sous Charles VII, négocièrent pendant plusieurs années des croisades défensives contre Mahomet II et l'islamisme victorieux. A Strasbourg, au même moment, un événement se passait

Digitized by Google

qui valait mieux que tout l'effort des armes pour le salut de la civilisation et de ses domaines : Guttemberg y trouvait l'imprimerie.

Cependant, le désastre de Varna s'était fait sentir à la Pologne, et par les misères d'un interrègne de trois années, et par le fléau d'un règne hostile. Toujours occupés de la réunion du grand-duché, les Polonais avaient élu, en 1445, le second fils de Jagellon, Casimir IV, prince léger, faible, revêtu, depuis ses plus jeunes années, du titre de grand-duc de Litvanie, ne respirant que pour les intérêts de cette Litvanie de ses aïeux, accusé de porter une haine insensée à l'autre moitié de ses peuples, incapable de comprendre et de continuer la politique des Wladislas. Son rè ne de cinquante ans sembla un long complot contre la Pologne. Déposséder les Polonais des États héréditaires de sa maison, démembrer sans cesse leur royaume au profit du grand-duché, ne se détacher des calculs de ce patriotisme étroit et sauvage que pour compromettre la Pologne dans de vaines et ruineuses querelles du côté de la Bohême et de la Hongrie, afin de reconquérir à ses fils ces deux couronnes, telle fut toute la suite de ce règne fatal. Mahomet II, vainqueur de Byzance, parcourait la mer Noire avec ses vaisseaux, la Chersonèse avec ses armées. Les Tatars et leurs kans se soumettaient à son autorité. Déjà, il subjuguait la Bessarabie, insultait les Moldaves, assiégeait Belgrade, réunissait à ses domaines les Serviens et les Bosniaques, attaquait la Karinthie, jetait l'épouvante dans Venise, lançait des partis sur la Pouille et l'Italie, faisait trembler le pape au Vatican ; et les cris de l'Occident, non plus que ceux de la Pologne, ne purent déterminer Casimir à reprendre l'œuvre de son frère : il ne sut qu'envoyer des

Digitized by Google

présents au successeur des kalifes, afin de désarmer sa colère.

Cependant, un autre grand événement, le pendant de celui-là dans l'ordre des desseins de la Providence, se passait au fond du nord. La maison de Rurik commençait à briser, après deux cents ans, le joug des Tatars affaiblis par les résistances de la Pologne et les victoires des Ottomans. Iwan III Vassilievitsch (fils de Basile), dit le Superbe (1462), rétablit au Kremlin le trône de sa maison. Ce grand homme étendit sa domination jusque sur l'Asie, visita le Borysthène par ses victoires, et soumit à ses lois la république de Novogorod, alors vassale de la Pologne. C'était annoncer aux Jagellons les périls où la grandeur de ses fils mettrait un jour leur patrie. Il fit plus : il imagina d'épouser Sophie Paléologue, fille unique du dernier empereur, qui vivait à Rome pauvre et ignorée. Par là, il se crut le droit de prendre pour son empire l'aigle noire et les armes de l'empire grec qui n'était plus; tant remontent loin, en réalité, les vues d'une politique et les ressorts d'une puissance qui semblent ne nous être apparues que récemment! Ces spectacles ne purent ébranler l'inaction de Casimir. Il ne semblait même pas s'émouvoir des incursions annuelles des Tatars et du ravage de ses provinces.

Plus prévoyants que leur chef, les Polonais montrèrent une patience et une circonspection rares chez des masses, pour conserver l'alliance de la Litvanie. Ils supportèrent jusqu'au bout l'empire ennemi du fils de Jagellon, et quelques succès, presque domestiques, couronnèrent leur politique habile. Après une guerre opiniâtre de douze années, que tant de guerres, depuis deux cent quarante ans, avaient précédées, le grand maître de l'ordre Teutonique vaincu

Digitized by Google

prit place aux côtés du roi dans la diète de Piotrkow, comme sujet de la Pologne (1466). La paix de Thorn avait réduit les chevaliers à la possession de la Prusse orientale. La réunion de la partie occidentale qui comprenait Malborg, Kulm et Warmie, enrichit le royaume de palatinats nommés pour cela, depuis lors, Prusse royale. La Wistule ne coula plus que sous les lois polonaises. Affermi dans les mains de ce vaste royaume dont les fleuves unissaient la Baltique et le Pont-Euxin, dont les provinces touchaient à l'Europe et à l'Asie, Dantzig lui donnait une place de commerce, un port, un chantier, quelques fabriques, des arts, et plus tard l'imprimerie du célèbre monastère d'Oliva.

A cette époque, une profonde révolution s'accomplissait. Les assemblées nationales, au lieu de se composer du corps entier des hommes libres, sous le nom d'ordre équestre, commencèrent à se tenir par députés. Cette révolution pouvait être une source de bienfaits : elle n'enfanta que des malheurs.

Les peuples de l'Europe ancienne, formés du mélange des colonies de l'Orient avec cette généreuse race blonde dont nous sommes issus, ne connurent de liberté politique, de discussion des intérêts généraux, que personnelle, active, directe, commune à tous les membres de la cité ; ils ignorèrent cette délibération au second degré, plus restreinte et plus calme, ce concours au pouvoir public par délégation, que les modernes appellent gouvernement représentatif. Aussi l'étendue des États décida-t-elle de leur destinée. Il n'y eut point de milieu entre l'orageuse liberté de la place publique d'Athènes et la muette servitude des monarchies asiatiques. Quand les comices de la cité de Romulus ne purent conte-

Digitized by Google

nir tous les citoyens, la république romaine passa sous le joug d'un maître.

L'Église chrétienne, qui mit en lumière tant de hautes doctrines et d'idées nouvelles, eut la gloire d'offrir au monde, dans le naufrage des institutions antiques et des antiques maximes, le modèle de l'admirable et difficile régime qui donne à tous les intérêts droit de suffrage, en pouvant au besoin embrasser toute la terre; qui conserve à la liberté sa vertu, en rejetant ses vices mortels; qui maintient la tribune et supprime le forum avec ses tempêtes. L'exemple de l'institution des conciles devait servir à élever sur les ruines de l'ordre ancien un ordre nouveau. Là, en effet, se trouva tout à coup représenté le monde romain tout entier; là, l'Église, qui embrassait l'univers, s'assembla, par ses délégués, pour régler les affaires communes. L'Église resta, de la sorte, jusqu'au XVIIe siècle, une monarchie représentative; elle est aujourd'hui encore le dernier royaume électif qu'il y ait au monde. L'empire, en renaissant sous Charlemagne, se constitua sur le même modèle, c'est-à-dire chef élu, lois fixes, assemblées dépositaires des pleins pouvoirs de tous les membres de ce grand corps. Toutes les nations empruntèrent peu à peu ces formes tutélaires au droit ecclésiastique, alors l'unique dépôt des traditions de la sagesse humaine. Ce fut la religion des populations vaincues, ce fut le clergé, leur représentant héréditaire, qui instruisirent les vainqueurs à continuer de tenir des assemblées souveraines au sein des plus vastes territoires, comme autrefois dans leurs forêts natales : heureuse combinaison qui accordait pour eux la domination avec la liberté. On voit que le système représentatif n'a pas été trouvé dans les bois, comme Montesquieu l'a dit : il l'a

Digitized by Google

été dans les catacombes de Rome, au temps des souffrances de l'Église; dans les sanctuaires de Nicée, de Sardique, de Byzance, au temps de ses triomphes.

A l'époque où ce récit est parvenu, celle de Casimir IV, de Ferdinand et d'Isabelle, de la chute de Grenade et des projets chevaleresques de Charles VIII de France sur Constantinople et la Grèce, de l'empereur Maximilien Ier et du grand schisme d'Occident, il n'y avait pas en Europe un peuple qui n'exerçât par députés le droit de régler ses affaires en conseil national. Aucun n'avait abdiqué sa puissance primitive dans les mains de la royauté absolue, et cependant les vieux champs de mars n'étaient plus : les cortès, les états généraux, les diètes de l'Allemagne et du nord, les parlements enfin, toutes ces réunions circonscrites et réglées avaient pris la place des comices sauvages d'autrefois. Les Polonais maintenaient seuls l'usage antique d'appeler chacun à discuter, en corps de nation et sous les armes, les intérêts de tous. Chez eux florissait, pour leur malheur, un régime véritablement découvert dans les bois et digne de n'en jamais sortir.

Toutefois, ils furent obligés enfin de faire un emprunt aux sociétés voisines nées de la conquête. Mille causes les y poussèrent. Les soins de la guerre et de la paix, toujours plus multipliés dans un état de civilisation croissante, avaient rapproché sans mesure les assemblées nationales. Les nobles passaient leur vie sur les chemins pour aller au loin, tantôt délibérer, tantôt combattre; et comme, en dépit des mœurs et des lois, en dépit même de l'égalité des partages, le temps rompait l'antique niveau de la société polonaise, et constituait par degrés une inégalité inévitable, celle des fortunes, tandis qu'ailleurs les aristocraties terri-

Digitized by Google

toriales allaient déjà s'abaissant, beaucoup d'entre eux ne pouvaient supporter les dépenses de cette existence errante : le patronage des riches répugnait encore, le pillage des routes ne suffisait déjà plus. Le brigandage commençait à être mal famé, parce que chacun à son tour avait à gémir des spoliations, sans être jamais satisfait des profits. Les idées de police avaient assez gagné, pour qu'une diète se rencontrât qui permît l'arrestation des chevaliers pris en flagrant délit d'outrage aux femmes, d'assassinat, de vol et d'incendie; cette nomenclature atteste les mœurs du temps. On alla même bientôt jusqu'à décréter, contre les nobles, coupables de ces attentats, une année de prison!

La difficulté de nourrir ces *comices*[1] de 100 000 citoyens à cheval, les obligeait d'ailleurs de terminer en deux ou trois jours les affaires publiques, ou plutôt à se séparer, après avoir affamé le pays et entamé la guerre civile, sans avoir résolu les questions débattues. Enfin, l'espoir d'amortir les haines des provinces, en évitant de trop fréquentes rencontres, les conspirations de Casimir, qui commandaient une perpétuelle vigilance, tant de motifs, et plus que tout les progrès du temps, amenèrent par degrés les nobles à élire, dans les diétines établies depuis Jagellon pour régler les affaires de chaque palatinat, des *nonces*, ou députés territoriaux[2], investis des droits de tous.

Par malheur, le régime bienfaisant de la délégation des pouvoirs ne pénétra dans la constitution polonaise que d'une façon incomplète. Il se modela sur elle, au lieu de la

1. C'est le nom que les Polonais donnaient en latin à leurs assemblées. Il était d'une exactitude remarquable.

2. *Nuncii terrarum;* ce qu'on traduit ordinairement en français, d'une manière ridicule : nonces terrestres.

Digitized by Google

réformer elle-même. Son introduction laissa debout tous les vices antiques, ne divisa point les pouvoirs, et ne servit pas à les affranchir plus qu'à les séparer. Le roi était toujours le *krol* des premiers temps, général, juge, administrateur, président des assemblées, et entouré d'entraves à tous ces titres ; chargé d'attributions exorbitantes, et impuissant ; assiégé de ministres, de généraux inamovibles, et obligé de défendre en personne les projets, les actes de son cabinet, contre les représentations, quelquefois contre les cris emportés des diètes ; roi qui ne pouvait obtenir de l'ascendant sur les esprits que par l'appareil de ses victoires au dehors, ou le crédit de sa propre éloquence. Ces diètes qui se réunissaient le sabre à la main, où le chef de la nation était assis recueillant en face toutes les agressions et obligé de s'en défendre selon sa science et son génie ; ces diètes, qui traitaient de toutes les affaires de l'État, réglaient l'administration, rendaient la justice, faisaient seules les lois, donnaient audience aux ambassadeurs, décidaient la paix ou la guerre ; ces diètes souveraines, quoique moins nombreuses désormais et moins bruyantes, ne furent en définitive que les champs de mars des races du nord au jour de la conquête, et ceux des Polonais eux-mêmes dans leurs forêts natives. C'était la même confusion de pouvoirs, les mêmes éléments de désordre, la même licence, la même tyrannie. Par la modification que nous signalons, la Pologne se borna à décorer de l'une des formes de l'Europe policée le dernier des gouvernements barbares.

Il arriva de cette innovation, en apparence salutaire, que la royauté, déjà si faible et si fragile, cessa en quelque sorte d'exister ; les sessions revinrent à des temps rapprochés et

Digitized by Google

fixes. Le sceptre, qui, du moins, jusqu'alors passait par intervalles des mains de la nation, c'est-à-dire de cette confuse noblesse, dans celles de son chef, resta fixé dans les diètes; ou plutôt ce n'était pas seulement la royauté qui semblait abolie. Tout gouvernement se trouva dissous; car il nous reste à exposer que les diètes mêmes ne réussirent pas à se saisir du pouvoir. On peut dire que, toujours épouvantés de voir se concentrer quelque part la force publique, les Polonais prirent le parti de s'en passer.

Ainsi, le système des députations ne s'établit que peu à peu. Des provinces y résistèrent. La Prusse, par exemple, conserva toujours le droit d'envoyer aux assemblées, s'il lui plaisait, tous ses gentilshommes. Dans la république entière, l'ordre équestre eut soin de ne jamais renoncer à aucune de ses prérogatives. Il se réserva le droit de continuer à prononcer en masse, comme précédemment, quand bon lui semblerait, sur les intérêts de la patrie. Les diètes générales, où tout le monde se précipitait, subsistèrent donc toujours. Il arriva seulement qu'étant plus rares, elles furent plus complètes, et, comme elles n'avaient lieu que pour de grandes affaires, telles que l'élection d'un roi, on y apportait le déchaînement de toutes les passions en même temps que l'inexpérience et l'ivresse du pouvoir : autant de causes d'anarchie!

Cependant, les diètes ordinaires étaient une nouvelle puissance; on s'occupa aussitôt de leur rechercher des entraves, ainsi qu'on avait fait à l'autorité royale. Quelquefois, la multitude nobiliaire, épouvantée des droits qu'elle avait confiés, accourait, comme par une terreur panique, pour assiéger ses mandataires, suivre de l'œil leurs travaux, opposer, s'il le fallait, ses armes à leurs décisions,

Digitized by Google

sa force à la loi. C'était ce qu'on appelait *tenir la diète sous le bouclier*. C'est sous le glaive qu'il fallait dire.

On voit quelles précautions multipliées avait prises l'ordre équestre, pour garder le pouvoir en le déléguant. Il inventa à l'égard des diètes, pour mieux maintenir sa liberté, la servitude du mandat impératif. Les palatinats enfermaient leurs nonces dans un cercle de questions prévues, leur remettaient des cahiers obligatoires, et tenaient, après chaque session, les diétines, appelées postcomitiales, pour leur demander un compte rigoureux de la manière dont ils avaient rempli le mandat. Ainsi, les affaires se trouvaient décidées par les provinces, avant d'être débattues par l'assemblée nationale; et, comme l'unanimité des suffrages paraissait toujours une condition nécessaire pour conserver les droits de chacun, nulle conclusion n'était possible quand il y avait divergence dans les instructions des diétines, et il y en avait presque toujours. Les législateurs, épars maintenant sur la face de la république, ne pouvaient plus, comme autrefois, s'entendre, s'accorder, se contraindre, le sabre à la main. Aussi devait-il arriver que les majorités passeraient outre, en dépit des protestations de leurs adversaires. Pour parer à cette tyrannie, on prit l'unique parti qui restât : celui de constituer, en faveur des minorités dissidentes, le privilége de la guerre civile. Les *confédérations* s'établirent, ligues armées d'un nombre quelconque de nobles, qui se choisissaient un maréchal ou président, et opposaient les décrets aux décrets, la force à la force. C'étaient des diètes dissidentes qui élevaient tribune contre tribune; elles eurent quelquefois le roi pour chef, quelquefois pour captif; institution déplorable et insensée, par laquelle était ouverte à tous les mécontente-

Digitized by Google

ments une voie légale pour mettre en feu la patrie! La Pologne était assurément le seul pays qui eût inventé de prévoir et de constituer la révolte! Une chose confond, c'est que la vaillance de la noblesse polonaise ait réussi à servir de contre-poids si longtemps aux fautes de son orgueil. Et pourtant combien elle était loin encore d'être à bout d'exploits, de victoires et de folies!

Casimir IV, dont le règne embrasse toute la seconde moitié du xv[e] siècle, avait vu les commencements de l'imprimerie, la chute de Constantinople, la renaissance des lettres antiques dans le monde moderne; il avait vu l'établissement de l'autorité absolue en Europe par suite des besoins nouveaux de la civilisation, qui de Louis IX devaient se faire sentir à Henri VIII, à Charles-Quint, à Louis XIV; il vit les tentatives de Charles le Téméraire pour ériger en royaume indépendant la France orientale; le fatal mariage qui dévolut, avec la main de Marie de Bourgogne, toute cette France de l'est et du nord, l'Austrasie de la première race, à la maison d'Autriche; le long et faible règne de l'empereur Frédéric III, qui, par le bénéfice de sa seule durée, fixa l'empire héréditaire aux mains de cette habile maison; les guerres de Jean Huss, qui arrosèrent de sang, dans toute l'Allemagne, surtout en Bohême, les germes de la réforme; enfin, au midi de l'Europe, la monarchie espagnole fondée par un autre grand mariage, mais politique et habile, celui de Ferdinand et d'Isabelle; et, grâce à cette union, l'islamisme perdant de ce côté tout ce que l'étoile de Mahomet II lui avait conquis de l'autre. En effet, la chute de Grenade illustra l'année 1492. Cette même année, Casimir mourut, laissant la Pologne engagée dans la guerre avec les Tatars, avec les Russes, avec les Hongrois, chez qui deux de

Digitized by Google

ses fils se disputaient par le fer et le feu la couronne de Mathias Corvin. Il avait eu d'Élisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Albert, six fils qu'avaient élevés deux hommes illustres, le chanoine Dlugosz (Longinus), l'un des grands historiens de la Pologne, et Philippe Bonaccorsi, réfugié italien, plus célèbre sous le nom grec, qu'il s'était donné, de Callimaque. L'un de ces princes ne vivait que dans le ciel : il était étranger aux choses du monde. Le plus jeune, Frédéric, occupait un siége du haut duquel on détrônait les souverains en renonçant à l'être ; il était évêque de Krakowie. Les quatre autres furent rois.

L'aîné de ces princes, Wladislas, ne le fut qu'au dehors. Appelé, dès 1471, à l'âge de quinze ans, après Georges Podiebradzki, à la couronne de Bohême, il venait de disputer victorieusement celle de Hongrie à son frère puîné, Jean-Albert. Toutes deux restèrent son partage. Jean-Albert eut pour dédommagement la Pologne. Après lui, Alexandre; après Alexandre, Sigismond devaient se succéder sur le trône de Jagellon.

Jean-Albert, malgré la compétition d'un duc de Mazowie du sang de Piast, fut proclamé roi sous le nom de Jean Ier, et son frère Alexandre prit le titre de grand-duc de Litvanie. Un de leurs frères, Sigismond, eut le duché de Ratibor. Jean avait jeté un grand éclat par sa bravoure dans la guerre annuelle contre les Tatars de Krimée et dans sa campagne de Hongrie. Son règne trompa ces présages. Il ne marqua que par une expédition désastreuse en Walaquie (1497) dont les suites furent terribles. Bajazet II, qui avait envahi, en Morée, en Dalmatie, en Frioul, le vaste empire de la république de Venise, tourna aussi ses armes contre la Pologne. Ainsi commença, sous le règne de Jean Ier, un ordre nouveau d'in-

Digitized by Google

vasions, les plus menaçantes de toutes ; elles ne devaient finir que sous Jean III, l'immortel Sobieski, et grâce à ses victoires. Les Ottomans, unis aux Walaquès (1498), franchirent le Dniester, débordèrent sur la Podolie, la Galicie, la Petite et la Grande-Pologne. Après la ville de Léopol, ils ravagèrent Sandomir ; ils insultèrent Radom et Warsowie ; ils menacèrent dans Krakowie le roi épouvanté, et ne se retirèrent enfin sur leur place d'armes de Bialogord ou Ackerman, à l'embouchure du Dniester dans la mer Noire, qu'entraînant plus de 100 000 captifs, jeunes garçons et jeunes filles, qui allaient instruire des misères de la Pologne tous les habitants de l'Europe et de l'Asie. Vinrent ensuite des invasions de Tatars ; puis les hostilités du tzar Yvan III, dit le Superbe, qui prétendait obtenir la Dzwina et le Borysthène pour frontières, et menaçait la clef de la Russie Blanche, c'est-à-dire la forte place de Smolensk ; puis enfin une révolte de l'ordre Teutonique ; et, comme si ce n'était pas assez de ces périls, l'ordre équestre dans les diètes ne s'attachait qu'à continuer ces spoliations sur les classes inférieures et sur les rois. Les lois interdirent aux paysans certains vêtements, certaines dépenses, le droit d'acquérir des terres, celui d'envoyer plus d'un de leurs fils aux écoles. Des statuts en même temps subordonnèrent tous les actes de l'autorité royale, la paix et la guerre par exemple, au vœu des diètes, et le vœu des diètes au mandat des diétines. Ce fut une diète de 1496 qui institua la nécessité légale de l'unanimité dans les assemblées. C'était le principe du *liberum veto*, c'est-à-dire de l'anarchie même, écrit dans les lois. On comprend que Callimaque, odieux à la noblesse pour ses tentatives en faveur de la royauté, lançât sur cette folle noblesse une prophétie dont

Digitized by Google

trois siècles de prodiges ne purent que retarder l'accomplissement : « Le roi sera votre esclave, avait-il dit ; mais à votre tour vous le deviendrez de vos ennemis ! »

Jean-Albert, quoique jeune, mourut avec le xve siècle (1501). Son frère Alexandre passa sur le trône de Pologne parmi les invasions accoutumées des Tatars, auxquelles se joignaient maintenant celles des Moskowites et des Moldaves. Yvan IV, après un empire glorieux de quarante-quatre années, et Alexandre, après cinq ans d'un règne stérile et agité, moururent presque en même temps (1506). Alors, Sigismond, le dernier vivant des fils de Casimir IV, recueillit l'héritage de tous ses frères. Il présida aux destinées de la Pologne pendant toute la première moitié du xvie siècle. Tandis que ce grand siècle découvrait le nouveau monde, luttait contre la réformation, renouvelait la politique sous la main de Jules II et de Léon X, de François Ier et de Charles-Quint, d'Henri VIII et de Gustave Wasa, d'Emmanuel le Grand et des Médicis; tandis qu'il mettait en commun les affaires du monde et y faisait entrer la Suède, la Moskowie, la Porte Ottomane, en conservant un grand rôle à la papauté, à Venise, à la France, à l'Angleterre, à l'Espagne, à l'empire, la Pologne allait avoir dans Sigismond, et après lui, dans Sigismond-Auguste, son fils, des chefs dignes de figurer sur ce vaste théâtre. Paul Jove a dit de Sigismond Ier qu'il n'y avait de son temps que trois héros : Charles-Quint, François Ier et Sigismond. Ce prince, à l'avance, avait si bonne renommée qu'à la mort d'Alexandre, la Litvanie la première s'était hâtée de le proclamer son grand-duc. La Pologne aussitôt l'élut pour roi. Son frère Wladislas, qui continuait de régner sur la Hongrie et la Bohême, s'effaça devant lui. Le premier acte du nou-

Digitized by Google

veau règne fut de changer l'antique formule : *Appelé au trône par la grâce de Dieu et du Sauveur*, pour y mentionner *le consentement de tous*, *des prélats*, *des grands*, *de toute la noblesse et du peuple.* Le mot de *peuple* annonçait que cet hommage à la puissance nationale se liait à une vue plus juste des vraies conditions de force et de durée. Sigismond s'appliqua à tempérer les excès, à remédier aux abus. Il constitua les finances. Il encouragea les lettres, excita les sciences, développa les arts. Mais, jusque dans ce règne ferme et sage, se manifesta la fatalité qui pesait sur la Pologne. Tout croissait alors, y compris l'Église catholique, bien que Luther se levât contre elle ; car, à ce même moment, elle recevait de Christophe Colomb le complément de son universalité. Rome doublait son empire d'un hémisphère de plus, puisque la terre venait de s'agrandir d'un monde. Les domaines de presque toutes les nations allaient, par les colonies, s'étendre sous ces cieux nouveaux. La Pologne resta étrangère à ce mouvement.

Dans le vieux monde, de grands potentats constituaient de grands empires. L'Europe semblait s'avancer vers la conclusion définitive de la longue révolution qui avait mis les peuples barbares en possession de ses provinces ; et tandis que la Pologne voyait s'établir sur toutes ses frontières des dominations vastes et puissantes, pour son propre compte elle rétrogradait.

Le tzar Vassili IV, Basile fils d'Yvan, qui avait peine à maintenir son indépendance contre les Tatars, mais qui achevait de bâtir le Kremlin, et prenait, vis-à-vis l'empereur d'Allemagne, le titre d'*empereur de Russie*, après avoir abattu la république de Novogorod, renversa celle de Pskow (1519), tributaire de la Litvanie, en fixant déjà

Digitized by Google

toutes ses convoitises sur cette autre république indisciplinée et orageuse, celle des Jagellons. Il rêvait la réunion des provinces litvaniennes à sa Grande-Principauté de Moskou; il conviait à la trahison les chefs de la noblesse polonaise; il donnait place sur son trône et dans son lit à une Glinska pour récompenser quelqu'une de ces trahisons; il appelait à la révolte l'ordre Teutonique, la Livonie, les Walaques; il envoyait de tous côtés ses ambassadeurs à la Suède, au Brandebourg, à l'empire, à Venise, à Rome même, cherchant à former déjà le nœud extérieur qui devait un jour étouffer la Pologne. Une guerre de dix années avait commencé (1514) par l'envahissement de la Russie Blanche et la perte de Smolensk. Vainement Sigismond, à la tête de sa noblesse, illustra les bords de la Bérézina, de la Wilia, de la Dzwina, du Borysthène, par de brillantes victoires : il ne put ressaisir cette clef de la Litvanie; il la sacrifia pour obtenir la paix (1525), et la république entamée resta ouverte à des dangers de plus.

D'un autre côté, la maison de Brandebourg fondait une nouvelle monarchie doublement redoutable, parce qu'elle était aussi mal bornée que la Pologne et mieux régie. Un prince de branche cadette, Albert de Brandebourg, était grand maître de l'ordre Teutonique. Imitant l'hospodar de Moldavie, celui de Walaquie, le kan de Krimée, tous les voisins de la Pologne, il avait prêté aux Moskowites le secours infatigable de ses diversions. A ce moment la réforme envahissait Dantzig, Kœnigsberg, la Prusse royale, la Prusse ducale, l'ordre Teutonique lui-même, et jusqu'au grand maître qui rompit ses vœux et se maria (1524), en méditant de s'emparer des domaines de l'ordre pour les transmettre à sa postérité. Sigismond ne put retrouver la paix

Digitized by Google

qu'en se faisant l'instrument de ces desseins. Il souscrivit à la sécularisation d'Albert et de ses chevaliers; puis il conféra à ce prince le duché de Prusse à titre personnel et héréditaire, moyennant hommage vassalitique à la Pologne. En effet, les ducs de Prusse furent vus recevant à genoux dans les diètes l'investiture du nouveau duché. Mais aliéner les rivages de la Baltique, mais assurer Kœnigsberg, Memel, Tilsit, Marienwerder à une maison qui possédait Berlin et tout le cours de l'Oder, c'était une faute ou un malheur irréparables. Comment ne pas voir que de tels sujets, quand le duché de Prusse et l'électorat de Brandebourg se trouveraient réunis dans les mêmes mains, seraient bientôt des ennemis et des maîtres? L'année de la bataille de Pavie (1525) vit toutes ces transactions désastreuses pour la Pologne. L'extinction de la branche des Piasts,qui avaient conservé le duché de Mazowie, et, par suite, l'entière réunion de ce duché à la couronne, furent une compensation incomplète à ces funestes événements.

A ce moment, Soliman II, vainqueur de Rhodes (1523), franchissait le Danube et inondait la Hongrie. La Hongrie avait pour roi Louis Jagellon, fils de Wladislas Jagellon. Sigismond, bien que les Tatars fussent à Lublin, au cœur de la Pologne, envoie une armée au secours de son neveu. Louis Jagellon tombe à Mohacz (1526), comme le premier des Wladislas de sa race, quatre-vingt-deux ans auparavant, était tombé à Varna. Sa fille, Anne Jagellonne, avait été fiancée à la fois, par une étrange précaution de la sagesse autrichienne, à Charles-Quint et à son frère l'archiduc Ferdinand. Ce fut à celui-ci qu'elle porta, en effet (1527), les deux couronnes de Bohême et de Hongrie, que des princes polonais ne devaient plus ressaisir, que la mai-

Digitized by Google

son d'Autriche ne devait plus laisser échapper. C'est ainsi que la postérité de Rodolphe de Habsbourg avait dû successivement à des mariages l'Espagne et la totalité du nouveau monde, les Pays-Bas et la moitié de la France carlovingienne, Naples et la moitié de l'Italie, la Hongrie et la moitié de l'Allemagne. Après l'abdication de Charles-Quint, la maison d'Autriche se divisera en deux grandes monarchies : l'archiduc Ferdinand, fondateur de la branche allemande, joindra l'empire à ses deux royaumes électifs et aux États héréditaires ; Philippe II, fils de Charles-Quint, et la branche espagnole, après lui, recueilleront tout le reste de cette vaste domination sur laquelle *le soleil ne se couchait pas*. Mais la monarchie espagnole, à qui Charles-Quint avait communiqué, tant qu'il vécut, la triple unité de sa dignité impériale, de sa puissance et de son génie ; cette monarchie, tranquille et assurée au siége de l'autorité, avec des annexes éparses dans toute l'Europe et dans tout l'univers, était destinée à se voir successivement battue en brèche par le temps dans tous ces accessoires accidentels et démesurés de son artificielle grandeur. Assiégée, au contraire, de périls, mais compacte, la monarchie autrichienne, qui avoisinait et menaçait la Pologne, ne pouvait manquer de se montrer tout ce qu'elle a été, prudente à la fois et ambitieuse, timide tour à tour et envahissante. Déjà, le soin qu'elle mettait à introduire en Pologne les titres de comtes et de princes du Saint-Empire, pour enchaîner par là les familles illustres, éveillait de sérieux ombrages. Les diètes plusieurs fois proscrivirent ces distinctions, qui restèrent toujours en petit nombre. Elles étaient repoussées par un sentiment national qu'il serait inexact de mettre tout entier sur le compte d'une jalouse égalité.

Digitized by Google

Les Turks continuaient à s'étendre, non plus comme un torrent qui renverse tout dans sa course, mais comme un lac grossi par la tempête, et agrandissant à la fois tous ses rivages. Les Bajazet II, les Sélim Ier ne s'étaient avancés sur l'Europe, du côté de la Dalmatie, de l'Épire, de la Hongrie, de la Krimée, qu'autant qu'il l'avait fallu pour assurer leur domination sur les deux rives du Danube, en rendant la paix désirable à toutes les couronnes. L'avénement de la maison d'Autriche au trône de Hongrie parut à Soliman II menaçant pour sa puissance. En conséquence, il emporte Belgrade, soumet la Hongrie entière, et, entamant hardiment l'empire, il apparaît aux yeux du roi Ferdinand et de Charles-Quint étonnés, sur les glacis de leur capitale (1530). C'était un duel de cent cinquante ans qui s'engageait entre la Porte et l'empire. Il commençait au siége de Vienne; un autre siége de Vienne devait le finir.

La politique des sultans consistait à appuyer leur État naissant sur des bases solides. La Syrie et l'Égypte attirèrent dans ce but le poids de leurs armes. Pendant ce temps, ils laissèrent respirer l'Europe. Ils voulaient n'avoir derrière eux que le golfe Persique, les sources du Nil, des déserts. Encore comptaient-ils ne se remettre en marche pour envahir sérieusement l'Occident qu'après avoir renversé la foule de souverainetés chrétiennes restées debout, comme des citadelles ennemies, au milieu de leurs conquêtes. C'est ainsi qu'après Rhodes, où les compagnons de L'Isle-Adam avaient multiplié des merveilles de vaillance, on vit Chio, dernière possession des Génois, les nombreuses îles que Venise conservait dans les mers de la Grèce, les places du Péloponèse, tous ces grands débris d'une gloire

Digitized by Google

de deux mille ans, tomber successivement en la puissance des sultans. Cependant l'Autriche et la Styrie, entièrement à découvert, servaient sans cesse de théâtre, en dépit du nom et des armes de Charles-Quint, aux incursions des barbares, maîtres de la Hongrie. D'un autre côté, les kans de Krimée, les princes chrétiens de la Moldavie, ceux de la Walaquie, pour sauver leur pouvoir, s'étaient reconnus les vassaux de la Porte; ils ne formaient plus que l'avant-garde de ses armées. Les Walaques, par leurs agressions à peu près impunies, désolèrent les trois dernières années de la vie de Sigismond, et avertirent la Pologne des épreuves plus grandes qui l'attendaient.

Parmi tant de dangers et de travaux, Sigismond sut associer son royaume au mouvement général des esprits en Europe. Le genre humain alors semblait doubler ses forces par tous les leviers de la science, de la littérature, de l'art, du génie. L'intelligence humaine faisait partout des miracles. L'Italie jetait sur le monde des lumières inconnues. Arioste, le Tasse, Raphaël, les Médicis florissaient. Bramante bâtissait Saint-Pierre; Michel-Ange construisait sa coupole dans le ciel. Un chanoine de Thorn faisait plus : il soumettait le firmament à son compas ; il arrêtait le soleil et lançait la terre dans l'espace. C'était Kopernik.

La Pologne fut loin d'avoir une aussi riche part que le midi dans ces soudaines et vives clartés qui constituent la renaissance; mais la fière république fournit aussi son contingent de gloire : des universités puissantes, les exemples du roi et de sa cour, nombre d'imprimeries éparses dans le royaume, répandaient le goût des arts et des lettres antiques. Armée du merveilleux instrument de la langue latine et de ses traditions, l'éloquence politique renaissait

Digitized by Google

dans le monde par cette tribune polonaise élevée au niveau de la royauté et discutant souverainement face à face avec elle. La langue nationale, cultivée avec goût et avec succès, enfantait des chefs-d'œuvre. La poésie, l'histoire, la théologie, toutes les branches de savoir comptèrent des maîtres illustres. Jean Kochanowski, le prince des poëtes polonais, est encore aujourd'hui populaire. La musique exerça sur les mœurs son heureux empire. La peinture et la statuaire décorèrent les demeures des grands. Des monuments s'élevèrent. Les historiens contemporains sont sévères pour la reine Bona Sforze, femme de Sigismond. Ils accusent sa vie privée comme sa vie publique; ils lui imputent des dilapidations, des intrigues, et ces conseils de pouvoir absolu que l'histoire polonaise reproche à toutes les reines nées dans d'autres cours et sous d'autres lois. Il est du moins une gloire qu'on ne peut lui refuser, c'est d'avoir transporté sous le ciel de la Pologne, d'y avoir entretenu avec amour le rayon vivifiant des lumières de l'Italie.

Sigismond Auguste succéda, en 1548, à son père plus qu'octogénaire, qu'on nomme pour cela Sigismond le Vieux. Héritier des traditions et des penchants d'une grande époque et d'un grand règne, il prolongea de vingt-quatre années cette ère de travaux éclatants et pacifiques. Il eût en même temps la fortune de maintenir la paix entre toutes les communions chrétiennes, alors que l'Inquisition travaillait à s'introduire en Pologne, que l'Allemagne était en feu et que la France cheminait vers les horreurs de la Saint-Barthélemy. Du reste, il vit se développer autour de lui toutes les difficultés qui avaient tourmenté et entravé son père. La première fut pour son mariage avec une de ses sujettes, mais du rang le plus illustre : c'était Barbe Rad-

Digitized by Google

ziwill, d'une vieille maison de Litvanie, puissante dès le paganisme, devenue princière du fait de l'empereur Maximilien et du consentement de la république; famille si grande qu'on put se demander si les résistances soulevées par ce mariage dans la noblesse et le clergé, tenaient à leur fierté indignée de plier sous une sujette, ou à leur envie irritée de voir s'élever encore des concitoyens qui n'étaient déjà plus des égaux. Sigismond opposa une fermeté indomptable aux fureurs des diètes. Enfin, après deux ans, il eut la joie de couronner la femme qu'il aimait. Elle survécut peu à ce triomphe : sa mort (1551) fut attribuée au poison, à un médecin italien, à la reine douairière Bona Sforze; et les regrets de la Pologne s'égalèrent aux transports ennemis qu'avait suscités sa fortune. Ils furent universels et fanatiques. La belle et douce Barbe Radziwill prit place dans la mémoire publique à côté de l'héroïque et charmante Hedwige d'Anjou. La reine Bona s'enfuit en Italie.

Au milieu de ces mouvements, les Tatars envahirent les palatinats méridionaux; les Turks s'avancèrent à travers les débris de la Hongrie dévastée, contre le roi de Hongrie, qui fut peu après l'empereur Ferdinand. Ce prince tenait par une foule de nœuds à la Pologne. Fils et héritier d'Anne Jagellonne, fille de Sigismond le Vieux, et mari d'Isabelle Jagellonne, sœur de Sigismond-Auguste, il était lui-même beau-père à double titre du roi de Pologne, deux archiduchesses ses filles ayant, l'une devancé, l'autre suivi Barbe Radziwill sur le trône polonais. Par tous ces motifs, Sigismond-Auguste s'engagea dans la guerre de Hongrie pour défendre à la fois la chrétienté, ses frontières et tant de liens de famille. A ce moment, une autre guerre l'attendait.

Digitized by Google

Yvan IV Vassiliévitsch (fils de Basile), surnommé le Féroce ou le Terrible, était parvenu à sa majorité en même temps que Sigismond montait sur le trône. Son ambition se dirigea tout à la fois vers la mer Caspienne, vers la mer du Nord, vers la mer Baltique. Tandis que Kasan et Tobolsk tombaient devant lui, il étendait la main sur l'Esthonie et la Livonie, colonies allemandes dont les empereurs d'Allemagne avaient fait des marches de l'empire, que les Danois, les chevaliers Porte-Glaives et l'archevêque de Riga se disputaient, et qui seules, depuis la chute des républiques de Novogorod et de Pskow, séparaient les tzars, de la Baltique et de l'Europe ; Yvan le Superbe, il y avait cinquante ans passés, s'était déjà efforcé de s'en saisir. Il s'était brisé contre le courage des chevaliers. Yvan le Terrible résolut de réussir. Il envahit (1558) Narva, Wessemberg, Dorpat. Les chevaliers furent vaincus en bataille rangée (1560). Dans leur détresse, ils recoururent à la Pologne; ils se soumirent à la république (1562). Leur grand maître, Gothard Kettler, reçut en fief héréditaire les duchés de Courlande et de Sémigalle, sous la mouvance de la couronne. Riga et le reste de la Livonie, l'évêché de Dorpat et l'Esthonie, qu'il fallait reconquérir, furent réunis au grand-duché de Litvanie. Cette transaction, qui semblait fortifier les Polonais, leur fut fatale. Les Moskowites tournèrent leurs armes contre la Pologne : la lutte, interrompue par quelques trêves, ne devait finir qu'avec la Pologne même. Le premier effort livra aux Moskowites la ville et le territoire de Poloçk (1563). Par Smolensk, ils avaient pris pied sur le Dnieper; par Poloçk, sur la Dzwina. Ils devaient mettre deux siècles à arriver jusqu'à la Wistule; mais, depuis les jours d'Yvan III, leur étoile semblait ne pas s'arrêter.

Digitized by Google

La conquête de la Livonie fit à la Pologne d'autres ennemis redoutables. Les Suédois, pleins du génie de Gustave Wasa, qui venait de descendre au tombeau chargé d'ans et de gloire, cherchaient toutes les occasions de marquer en Europe. Ils commencèrent à embrasser les deux rives de la mer Baltique. La ville de Revel et l'Esthonie se donnèrent au nouveau roi Éric XIV. Par là, les deux puissances confinèrent. Suivant une pente fatale, ceux du nord devaient peser de tout leur poids sur ceux du midi. La Pologne se trouvait être à la fois la barrière qui séparait de l'Europe la Suède et la Moskowie. Pour se frayer des passages, l'une et l'autre allaient l'écraser.

Par une étrange fatalité, le même moment vit à la fois une sœur de Sigismond-Auguste, que Sigismond mariait malgré le roi Éric, à Jean Wasa, frère de ce prince, et que ce prince fit arrêter, un ambassadeur polonais que le tzar Yvan mit aux fers insolemment, enfin des seigneurs illustres, entre autres le prince Démétrius Wisniowieçki, que les Turks saisirent en Moldavie, étaler dans les prisons de la Suède, de la Moskowie, de Constantinople, le spectacle de tout ce qu'on osait déjà contre la Pologne. Hors Catherine Jagellonne, tous expirèrent dans les tourments.

Sur ces entrefaites, Chypre, par sa chute, sembla tirer l'Europe (1571) d'un long sommeil. Les empereurs Ferdinand Ier et Maximilien II s'étaient jusque-là occupés sans cesse, l'un après l'autre, à demander des secours à l'empire contre les Turcs, en étant toujours distraits de cette guerre par leurs efforts pour apaiser la réforme et incliner le concile de Trente à la conciliation. Ils avaient ainsi laissé la puissance ottomane s'affermir sur les deux rives du Danube. Sélim II menaçait Corfou, ce dernier boulevard

Digitized by Google

de l'Italie, quand la bataille navale de Lépante, gagnée dans les parages d'Actium par les flottes unies de l'Espagne et de Venise, attesta le réveil et les alarmes de la chrétienté. Mais cette victoire ne fut qu'une joute magnifique. Don Juan d'Autriche, à peine triomphant, se retira. Les Turks vaincus dictèrent des conditions de paix plus dures qu'auparavant aux Vénitiens victorieux; ils reprirent tranquillement le cours de leurs envahissements. On peut dire que, si cette grande journée mérita de rester dans tous les souvenirs, c'est surtout parce qu'il se rencontrait sous l'étendard de la croix un soldat qui était homme de génie et qui s'appelait Cervantes. Cervantes rapporta difficilement de la mêlée la main destinée à écrire *Don Quichotte.*

Sigismond-Auguste cessa de vivre l'année même de la bataille de Lépante (1572). Ses derniers jours furent empoisonnés par la douleur de ne pouvoir obtenir, au prix de quelque grand effort, des transactions définitives et glorieuses. Il appelait en vain aux armes la pospolite. Elle lui donnait des assemblées pour délibérer, au lieu d'armées pour combattre. On se dispersait sans avoir ouvert la campagne contre l'ennemi; on ne l'ouvrait que contre le roi.

L'œuvre utile de ces dernières années, de ce temps qu'on a nommé l'âge d'or des Sigismond, fut la réunion définitive de la Litvanie et de ses dépendances, telles que les terres russiennes, la Kiowie, à l'empire polonais. Une diète tenue à Lublin en fixa les conditions. Le grand-duché, tout en restant distinct du royaume, prit l'engagement de ne plus séparer ses destinées. Les perpétuelles incursions des Tatars et les progrès des Moskowites imposèrent silence à de trop longues antipathies. Les Litvaniens souscrivirent

Digitized by Google

à la loi de réunion, comme ils élevaient autour de Wilna des retranchements et des murailles.

Il fut stipulé qu'il n'y aurait plus pour les deux peuples qu'une même diète, un même prince, les mêmes lois. Les deux États, du reste, conservaient leur constitution particulière aussi bien que les deux cours. On distinguait les charges de la Litvanie de celles de la couronne. Le royaume eut, aussi bien que le grand-duché, ses ministres, ses grands officiers, ses généraux, son armée, fatal élément de désordre dans le désordre, et de destruction dans la destruction.

L'édifice bizarre de ce double gouvernement se composait de dix suprêmes dignitaires : deux grands-maréchaux, celui de la couronne, c'est-à-dire de la Pologne, et celui de la Litvanie; deux chanceliers, deux vice-chanceliers, deux grands-trésoriers, deux maréchaux de la cour. Nous nous arrêterons ici. Il importe de dire les attributions de ces grandes charges, dont le nom se reproduira sans cesse dans le cours de cette histoire.

Les grands-maréchaux de chacun des deux États y étaient les personnages les plus éminents. La police, l'administration, les relations avec l'étranger, se réunissaient dans leurs mains; c'étaient eux qui fixaient le prix des denrées, faisaient les règlements somptuaires, maintenaient l'ordre dans les diètes; ils prononçaient la peine de mort sans appel, et il fallait leur sanction pour qu'une sentence capitale, prononcée par les tribunaux, pût être exécutée dans les domaines de la Litvanie, ou dans ceux de la Pologne. Comme les grands-maréchaux, chaque grand-chancelier avait une cour de justice. Tous les magistrats du pays les reconnaissaient pour chefs; ils tenaient

Digitized by Google

le sceau du royaume ou du duché, et les vice-chanceliers exerçaient dans une sphère indépendante des attributions semblables. Tous quatre portaient la parole royale aux diètes, et répondaient aux ambassadeurs. Les grands-trésoriers étaient les gardiens des archives, des joyaux et du trésor, les contrôleurs généraux des finances, les administrateurs suprêmes des revenus publics. Les fonctions des maréchaux de la cour se rapprochaient de celles des grands-maréchaux : leur pouvoir était moins vaste dans l'État; il s'étendait à plus de détails dans la maison du prince. Des ministères inférieurs et des charges de second ordre complétaient ce système d'administration et de cour, où tous les emplois étaient des dignités, toutes les dignités des charges de palais, et toutes les charges des postes inamovibles. Investis d'attributions confuses, armés de toute-puissance, les grands officiers semblaient former autour du trône une barrière qui le séparait des peuples. C'est dans leurs mains que venaient s'arrêter et se confondre tous les fils du souverain pouvoir.

L'armée était régie comme l'État : deux chefs, sous le nom de grands-hetmans ou grands généraux, présidaient sans contrôle aux destinées militaires des deux pays. Levées de troupes, organisation, armements, discipline, châtiments, distribution des quartiers, ordre de marche, préparatifs de guerre, commandement suprême, enfin les arsenaux, les caisses, les forteresses, les camps, tout était livré à deux hommes. Jamais l'épée du connétable ne conféra un si vaste pouvoir; jamais sujets dans une monarchie, jamais citoyens dans une république, ne furent ainsi revêtus de force et d'autorité au péril de la chose publique. Inamovibles comme les hauts dignitaires de l'État, ces deux collè-

Digitized by Google

gues, ou plutôt ces deux compétiteurs de puissance et de gloire, avaient sous leur commandement deux lieutenants, qui, sous le nom d'hetmans de campagne ou vice-grands généraux, étaient inamovibles et presque redoutables à l'égal des grands-hetmans. On verra dans la suite de cette histoire les luttes de pouvoir et d'orgueil, sans cesse renaissantes dans un ordre de choses où la royauté pouvait toujours ressentir l'envie, et où les rangs inférieurs n'avaient jamais à ressentir la crainte. Rien n'était plus propre à féconder les germes de mort que la république de Pologne portait dans son sein.

Avec Sigismond-Auguste finit la descendance masculine du roi Jagellon. Cette noble race s'éteignit en laissant un legs magnifique aux Polonais, la Litvanie et les terres russiennes. Elle avait régné sur eux soixante-dix ans. La Pologne n'aurait jamais cherché des rois ailleurs, et peut-être l'ordre héréditaire, en donnant au pouvoir royal plus de force, serait-il parvenu à préserver le pays des derniers excès, des dernières calamités.

Ce n'est pas que le sang de Gédymin fût épuisé. Plusieurs maisons puissantes étaient sorties, avec les Jagellons, et plus anciennement qu'eux, de ce vieux tronc. Tels étaient les princes Czartoryski, Sanguszko, Wisniowiecki. Mais, Litvaniens, étrangers à la Pologne, ennemis pour la plupart de la branche régnante de leur race, et considérés seulement comme des égaux par la noblesse polonaise, ils n'étaient pas en position de réunir les deux couronnes. A dater de ce moment, l'ordre électif régna sans partage.

Les Jagellons avaient hérité d'une princesse du sang de France. Un prince de la maison de France leur succéda.

Les candidats étaient nombreux. D'abord beaucoup de

Digitized by Google

seigneurs polonais; ensuite le roi de Suède Jean III, beau-frère du feu roi Sigismond par ce mariage qu'avait improuvé le roi Éric; puis l'empereur Maximilien II; le tzar Yvan, qui parlait déjà de réunir toute la Slavonie; enfin, le duc d'Anjou Henri de Valois, frère de Charles IX, que Jean de Montluc et Gilles de Noailles, ambassadeurs de France, défendaient habilement contre le souvenir encore tout sanglant de la Saint-Barthélemy. Charmée d'une haute renommée et d'une naissance plus haute encore, la diète (1573) déféra la succession du dernier des Jagellons au dernier des Valois. L'aigle polonaise orna sa poitrine de l'écu fleurdelisé. La Pologne avait stipulé un secours de 4000 Français pour lui restituer le port de Narva et l'assister contre les Moskowites. Henri Ier, qui fut bientôt pour la France Henri III, ne fit que passer sur ce trône lointain. A peine arrivé (1574), il apprit la mort de Charles IX; et las déjà de ce peuple qui l'avait adopté sur la foi de sa gloire trompeuse, il s'évada de son royaume électif, pour venir plier et s'avilir sous la couronne de ses pères. Il profita du trouble d'une fête pour s'enfuir. Les Polonais le croyaient endormi dans son palais, qu'il courait à franc étrier sur la route de Vienne et de Venise. Le palais de Saint-Marc garde la mémoire des hommages décernés par la république à ce roi fugitif que deux trônes se disputaient. Il n'est resté à la Pologne qu'une trace de son passage. A son intronisation, le nom d'Ordre fut attribué à la royauté pour la première fois. La constitution, depuis lors, se composa de trois ordres : le Roi, le Sénat et l'ordre Équestre.

Après Henri de Valois, les suffrages se portèrent sur un soldat que de beaux faits d'armes et une conduite habile

Digitized by Google

avaient déjà élevé au principat de la Transylvanie. Étienne Batory (1575) régna, à la condition d'épouser Anne Jagellonne, sœur de Sigismond-Auguste, beaucoup plus âgée que lui. Il régna avec énergie et avec gloire. Il balança la fortune d'Yvan, reprit Poloçk, conquit toute la Livonie, assiégea Pskow et dicta la paix. Batory marqua son règne par l'établissement de troupes régulières. Par malheur, on ne tarda point à voir la soldatesque, dans ses mécontentements, imiter les palatinats dans leurs dissidences. Les armées aussi se *confédérèrent*. Elles se confédérèrent contre les diètes, contre le roi, contre leurs généraux; elles déposaient alors le grand-hetman, soit celui de la couronne, soit celui de la Litvanie, quelquefois tous les deux, s'élisaient un maréchal ou président, délibéraient avec des formes régulières, et faisaient valoir leurs délibérations les armes à la main. Le nom de *rockosz*, attribué aux séditions militaires, les consacra comme une nouvelle branche de la puissance souveraine. De la sorte, cette institution d'une armée permanente, qui devait assurer les frontières, ne fortifia que l'anarchie.

A la mort du sage et vaillant Batory (1585), une élection orageuse investit de la suprême magistrature Sigismond Wasa, fils aîné du roi de Suède Jean III et de Catherine Jagellonne, neveu de Batory, neveu de Sigismond-Auguste, tenant de tous côtés au trône de Pologne. L'hérédité a des racines si profondes dans l'esprit des peuples, que l'élection même fait effort pour s'y rattacher en dépit des passions et des lois[1]. Sigismond Wasa joignait à ses avantages

1. Ces lignes se rencontrent textuellement dans les éditions antérieures. Elles ne sont pas le fruit de nos événements récents; ces événements ont été leur confirmation (1854).

Digitized by Google

d'être Jagellon par les femmes. Par ce choix, les Wasa allaient présider quatre-vingts ans, en trois règnes, aux destins de la Pologne : quatre-vingts ans où se développèrent tous les germes funestes qu'elle portait dans son sein; quatre-vingts ans qui auraient consommé sa ruine, si un génie puissant n'était venu détourner ou plutôt suspendre les menaces de la fortune.

Sigismond III arriva au trône (1587) à travers les feux de la guerre civile, et il devait rester entouré de cet incendie quarante ans. Entreprenant et léger, dévot et mondain, partagé entre les fêtes, la danse et la controverse, alchimiste zélé, trop zélé catholique, élu par les Polonais en récompense de l'ardeur que le roi Jean, son père, par le conseil de Catherine Jagellonne, mettait à renverser en Suède le luthéranisme de Gustave Wasa, bientôt inquiétant la Pologne de son orthodoxie militante, y allumant pour la première fois la fatale ardeur des guerres religieuses, accusé, dès lors, sans repos, de livrer aveuglément sa conscience et son royaume à la Compagnie, sitôt célèbre, qui venait de surgir parmi les épreuves de l'Église pour la défendre contre les assauts de la réformation; du reste, bon et généreux, aimable et instruit, plein de résolution et de suite dans ses desseins, enfin l'un de ces princes qui ont tout ce qu'il faut pour régner, et qui peuvent perdre leur couronne, faute d'avoir consenti à suivre docilement l'esprit des peuples ou d'avoir su le vaincre, peut-être simplement un de ces rois méconnus et calomniés en bien des points par l'histoire, sur la foi des passions contemporaines, tel était Sigismond Wasa. Il allait perdre, par goût de prosélytisme ou par scrupule de foi, dans tous les cas, par malentendu entre lui et ses sujets, deux cou-

Digitized by Google

ronnes héréditaires, et appeler, malgré de grandes actions, des calamités nouvelles sur le royaume que l'élection lui avait donné. L'empereur Rodolphe II, dont il épousa successivement deux nièces, disait de lui, que, pour avoir le ciel, il renonçait à la terre. Car tout le monde donne tort aux rois malheureux, surtout les rois!

Le reproche venait d'autant plus mal que les alliances de Sigismond avec l'Autriche étaient les premiers griefs de la Pologne. Il avait commencé par avoir pour compétiteurs trois frères de l'empereur : l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-Bas; l'archiduc Albert, tour à tour vice-roi de Portugal, archevêque de Tolède, puis sécularisé, marié; et l'archiduc Maximilien. Celui-ci avait même prétendu soutenir sa candidature les armes à la main. Il avait fallu que le grand hetman de la couronne, Zamoyski, qui était en même temps grand-chancelier, marchât à ce prince et le défît : l'archiduc resta un an prisonnier. Le pape Sixte V, l'empereur Rodolphe obtinrent de Sigismond III (1589) sa liberté; depuis ce temps, des liens toujours plus étroits s'établirent entre les cours de Vienne et de Krakowie. Aussitôt les Polonais d'accuser leur souverain de soumettre son gouvernement à une influence également ennemie de leur puissance et de leur liberté. L'esprit oppressif du cabinet de Vienne, disait-on, tentait son ambition ; c'était un modèle qu'il aurait voulu avoir la hardiesse d'imiter : en haine des institutions de ses sujets, il se mettait dans la dépendance de l'étranger.... La guerre civile naquit de ces discordes, et régna autant que Sigismond.

Les nobles se *confédéraient* sans cesse contre son pouvoir; on vit l'ordre équestre déclarer, lui présent, la vacance du trône. Par malheur Zamoyski était à la tête des

Digitized by Google

opposants. C'était lui, dans les diètes, qui interpellait le roi sur ses plans de tyrannie. Chef des armées, maître de l'État dont il avait le sceau, il était trop grand pour être un sujet. On ne saurait dire si, dans ces luttes violentes du prince et du gentilhomme, le premier était coupable d'usurpation ou seulement d'envie, car le prince pouvait connaître l'envie en Pologne, et si le second voulait encore plus de pouvoir, ou seulement encore plus de liberté.

Jusque-là, les cultes dissidents avaient vécu en paix Tout à coup Krakowie et la Petite-Pologne, Dantzig et la Prusse virent les catholiques et les protestants en venir aux mains. Les églises et les temples furent saccagés; le sang coula. Des tentatives du saint-siége pour ramener les sectateurs du schisme grec suscitèrent des troubles dans la Galicie, la Litvanie, les provinces russiennes, sans porter d'autre fruit que l'accession de l'Église peu nombreuse, connue sous le nom des Grecs-Unis. Tous ces troubles étaient imputés aux passions religieuses du roi.

La mort du roi Jean III, son père (1592), entraîna des complications plus grandes. Sigismond se rendit en Suède; il recueillit une seconde couronne, et revint bientôt, laissant ce royaume agité de toutes les alarmes que sa présence avait semées sur le maintien du culte réformé. En son absence, la régence était exercée par son oncle, Charles, duc de Sudermanie, dernier fils de Gustave Wasa. Les mêmes noms, à deux cents ans de date, devaient couvrir les mêmes événements. Le duc Charles, après quelques années, se laissa entraîner par le cri des peuples, le provoqua peut-être et régna (1597). La réforme révolutionnait alors le monde. Elle avait soulevé les Pays-Bas contre Philippe II et mis l'archiduc Mathias à leur tête. Elle venait d'immo-

Digitized by Google

ler en Angleterre Marie Stuart sous les coups d'Élisabeth. En France, elle balançait la Ligue et n'était vaincue que par Henri IV. Elle coupait en deux le corps germanique par les unions et confédérations, renouvelées de la ligue de Schmalkalden. En Suède, elle portait au trône la branche cadette de la maison de Wasa, à la place de la branche aînée, et scellait dans le sang ce changement. Le comte de Sparre, chancelier de Sigismond, et ses autres ministres eurent la tête tranchée. Le duc de Sudermanie, reconnu roi, prit le nom de Charles IX. La guerre s'alluma dans la Livonie, guerre acharnée qui, de proche en proche, devait embraser l'Europe. La république, dans le même temps, était engagée dans d'autres guerres contre les Transylvains, les Walaques, les Moldaves, les Tatars. Zamoyski était partout. Avec des lieutenants dignes de lui, et surtout avec Chodkiewicz, autre guerrier illustre de ce temps-là, il gagnait de tous côtés des batailles; puis, il revenait dans les diètes exposer ce qu'il avait fait pour la république, reprocher à Sigismond ses fautes, ses complots, soulever la Pologne contre son second mariage avec une archiduchesse, jusqu'à ce que fatigué de gloire, d'opposition et d'années, l'ardent vieillard descende dans la retraite (1602), d'où il ne sort plus que pour venir, une fois encore, le pied dans la tombe, protester contre ce qu'il appelle le despotisme de son roi! Sigismond III, en lui répondant, s'emporte. Sa main pose sur son épée. La diète tout entière se soulève. D'un geste, Zamoyski commande le silence et s'écrie : « Ne touchez point à votre épée, de peur que la postérité vous appelle César et nous appelle Brutus. Nous faisons les rois, et nous écrasons les tyrans. Régnez! ne gouvernez pas! » On voit que cette distinction est ancienne. Dès ce

Digitized by Google

temps-là, elle ébranlait les trônes. Peu après cette scène, le tribun illustre, l'illustre soldat expirait.

Telle était la Pologne. Au milieu de ces émotions, la guerre était conduite en Livonie avec vigueur. Sigismond avait échoué dans une expédition en Suède. Il combattait maintenant pour conserver l'Esthonie. Les places de l'Esthonie et de la Livonie étaient prises et reprises. La chrétienté retentissait de ces actions sanglantes et répétées. Charles IX y formait l'armée qui devait servir à Gustave-Adolphe. Les batailles de Wolmar, de Weissenstein, de Kirchholm, instruisaient l'Europe à admirer les Polonais et à redouter les Suédois. Chodkiewicz était obligé souvent de quitter la guerre extérieure pour venir comprimer et noyer dans le sang les confédérations intestines. La guerre de Livonie durait ainsi, avec plus de gloire que de résultats, depuis douze années, quand d'autres événements vinrent en agrandir le théâtre.

La Moskowie, depuis la mort d'Yvan IV, s'était effacée. De deux fils qu'avait laissés ce prince, l'un, le tzar Fœdor (Théodore), avait été emprisonné et détrôné par son beau-frère et son ministre, Borys Godounoff, qui régnait en son nom; l'usurpateur avait donné l'ordre de poignarder l'autre, le jeune Dmitri ou Démétrius, et le procès-verbal de sa mort violente, qu'on disait fortuite, avait été officiellement publié. Le trône ainsi vacant, et la race de Rurik éteinte, du moins dans sa branche régnante, Borys se fit décerner la couronne, sous les formes qui avaient survécu, chez ces peuples, aux libertés slawes. Sigismond avait profité de cet affaiblissement de l'autorité souveraine pour assurer la paix à la Pologne par une trêve de vingt ans. Un intérêt étrange la fit rompre.

Digitized by Google

Un compétiteur se présentait contre Borys. Il se présentait sous le nom du prince Démétrius assassiné. Toute la noblesse polonaise pressée autour de lui le reconnaissait à ce titre. Mais ce n'était pas assez. Il s'agissait de l'établir sur le trône des tzars. Qui était ce premier des faux Démétrius que compte l'histoire? On a supposé un jeune religieux grec, parfaitement obscur, mais qui promettait de se convertir à la foi catholique et d'extirper le schisme d'Orient. Un écrivain contemporain[1], d'une critique habile et savante, sans préciser l'imposteur, croit à l'imposture. Où serait cependant le miracle, quand l'infortuné fils d'Yvan aurait échapppé à ses assassins, quand le tyran aurait été mal servi et trompé par ses instruments, ce qui est un accident commun de la tyrannie? Et, d'un autre côté, comment, sans présomptions puissantes, un pauvre moine eût-il obtenu, chez les plus grands seigneurs de la Pologne, un asile, du crédit, des armées? Comment surtout aurait-il joué son rôle de prince avec la facilité, le naturel et la générosité de cœur qui charmaient en lui, la générosité si rare quand elle ne naît pas de l'accord du rang et de la naissance? Ce qui est certain, c'est que le palatin de Sandomir, Mniszech, allié aux Wisniowieçki, de la race de Jagellon, permit à sa fille Marine d'aimer cet aventurier. Le pays s'intéressait à son triomphe. Les jésuites levaient pour lui une armée. Cette armée, toute polonaise, franchit le Dniéper à Kiow (1604), arrive à Moskou, ne trouve plus Borys, qui venait de mourir et couronne le prétendant. Marine Mniszech alla régner à ses côtés dans Moskou; il se hâta de tenir envers la Pologne toutes ses promesses. Les jésuites l'entourèrent, il professa hautement la foi catholique; et

1. M. Mérimée : *Histoire du faux Démétrius*, 1853.

Digitized by Google

déjà il mettait la main à l'œuvre pour renverser l'église grecque, quand Moskou s'émut, et il tomba sous les coups de la révolte, odieusement massacré (1606).

A la tête des conjurés marchait Vassili (ou Bazile) Schouïsky, prince d'une branche éloignée de la maison de Rurik. Il se fait proclamer tzar, expulse les Polonais, s'allie aux Suédois, et voit un nouveau Démétrius se donner aux provinces pour le prince qu'il a égorgé au Kremlin. L'insurrection fait des progrès. Marine, captive dans le nord, s'échappe, rejoint l'imposteur. Celui-ci n'a rien de princier. On ne peut s'y méprendre. Mais n'importe! A son aspect, elle n'hésite point; elle se jette dans ses bras; elle le reconnaît pour son époux, le montre aux peuples comme le même tzar dont ils avaient adopté la naissance douteuse et consacré la fortune. Avant tout, il lui faut régner. Dans ce conflit, Bazile envahit la Litvanie déjà menacée par les Suédois. Sigismond se porte sur Smolensk et l'assiége. L'armée suédoise et l'armée moskowite, qui comptaient plus de 40 000 hommes, se concentrent à Klouschino pour marcher contre le roi de Pologne et lui faire lever le siége. Heureusement un grand homme se rencontra pour courir hardiment au-devant des ennemis à la tête de 8000 Polonais, leur livrer bataille, les écraser (4 juillet 1610), faire prisonniers le général des Suédois, Pont de La Gardie, et, avec lui, l'élite de la noblesse russe, les fils mêmes du tzar Bazile, pénétrer enfin dans la capitale, établir son quartier général au Kremlin, et charger de chaînes le tzar lui-même, qu'il envoya achever son règne et sa vie en captivité à la cour de Sigismond.

Zolkiewski, c'est le nom de l'heureux guerrier, n'entendait point borner ses soins à vaincre. Il pacifia par sa

Digitized by Google

sagesse, il calma promptement l'immense contrée qu'il venait de parcourir en vainqueur; Marine s'agitait en vain pour soutenir contre les Moskowites, et contre les Polonais eux-mêmes, son faux Démétrius, qui périt dans une émeute tué par ses propres soldats. Cependant, Zolkiewski reçut des grands assemblés l'acte d'élection de Wladislas Wasa, fils aîné de Sigismond, à la couronne des tzars. C'était le plus grand événement et le plus heureux qui pût se présenter à la Pologne. Les Moskowites, leur dynastie éteinte, leur gouvernement détruit, demandaient seulement la présence de l'enfant royal qu'ils proclamaient leur maître; à la vérité, ils le demandaient pour l'élever dans la religion grecque. A ces nouvelles, Sigismond hésita. Ne pouvant accepter la perspective offerte à son fils, au prix dont il la fallait payer, il eut le tort de ne rien résoudre. Nulle réponse ne put lui être arrachée. Zolkiewski, qui pressait une décision, et qui demandait que la Pologne ne refusât pas aux Moskowites un empereur, se vit rappelé. Chodkiewicz le remplaça. Il prit Smolensk. Mais les Moskowites s'agitaient dans leur défaite et leur incertitude. Les jésuites se hâtaient trop de leur apprendre qu'on entendait les avoir conquis pour le compte de la foi romaine · la révolte assaillit l'armée polonaise dans les murs de Moskou. Un combat de trois jours (mars 1611) se termina par un effroyable incendie. Les cent mille maisons de bois de cette capitale furent dévorées. Cependant, les Polonais maintinrent quelques mois encore leurs drapeaux sur les murailles du Kremlin, attendant des résolutions et des secours. A la fin (janvier 1612), toutes les provinces soulevées autour d'eux, il fallut se retirer, ou plutôt fuir.... Fuir à travers ces déserts glacés, ces neiges effroyables, cette atmosphère homicide, où

Digitized by Google

le jour est sans lumière, la terre sans abri, où la faim moissonne ce que le froid épargne! En lisant dans les auteurs contemporains[1] le récit du désastre de cette capitale détruite de fond en comble par les flammes et de cette retraite héroïque, on croit avoir sous les yeux quelques pages d'une histoire plus récente. Pendant ce temps-là, des pompes triomphales honoraient l'entrée de Zolkiewski à Warsovie: comme, dans l'ancienne Rome, un souverain captif ornait de son infortune ces fêtes destinées seulement à célébrer des victoires perdues et à couvrir des désastres irréparables.

Dans le nombre des prisonniers, ornements de ce triomphe, marchait, à la suite du tzar Bazile Schouïsky, un des chefs de l'Église russe, l'archevêque Fœdor Romanoff. A ce même moment, son fils montait au Kremlin, porté par les Moskowites sur le trône des grands-princes. L'archevêque Théodore était gendre d'Yvan IV. Liée ainsi à l'ancienne dynastie et sortie d'un grand mouvement national, la maison de Michel Romanoff était réservée aux plus hautes destinées. Son élévation fut scellée du sang de Marine Mniszech. Cette malheureuse jeune femme, qui avait une vocation obstinée pour le rang suprême et ses périls, cherchait d'autres Démétrius afin de ressaisir à tout prix ses grandeurs évanouies : elle fut noyée dans le Wolga (1612).

Les soins nécessaires pour affermir la nouvelle dynastie marquèrent un point d'arrêt dans la fortune de la Moskowie. L'avénement du jeune Gustave-Adolphe au même moment, détourna la Suède de ses tentatives hostiles contre

1 *Stanislai à Kobierzcycko Kobierzycki, Castellani gedanensis, Historia Wladislai, Poloniæ et Sueciæ principis, ab infantiâ ejus ad excessum Sigismundi III, Poloniæ Sueciæque regis;* in-4°, lib. VI.

Digitized by Google

la Livonie. Bien que les entreprises du sultan Achmet, du côté de la Moldavie, menaçassent d'une guerre assez sérieuse pour y préposer Zolkiewski, Sigismond voulut profiter de l'heureuse rencontre des embarras de Gustave-Adolphe et de Michel Romanoff pour frapper un grand coup sur la Russie. Un conseil d'hommes graves fut commis à la conduite de Wladislas, qu'on se décidait enfin (1617) à montrer aux Moskowites, et il s'avança rapidement, glorieusement parmi eux. A Wiasma, les populations le proclamèrent tzar; mais il était trop tard. C'était trop tard aussi que la campagne s'était ouverte. Il ne put que mettre le siége devant Moskou. Par un expédient qui devait réussir deux cents ans plus tard à la Russie, des propositions de paix furent essayées pour endormir la prudence des politiques et l'ardeur des assaillants. Puis, ce fut une sédition militaire qui coupa court à toutes les opérations. Enfin, des fonds arrivèrent de Warsowie pour l'apaiser; un secours de 20 000 kosakes fut amené par leur hetman. Ces incidents favorables venaient de rendre à Wladislas la force d'agir, quand le tzar proposa sérieusement une trêve de quatorze ans. Elle fut acceptée; elle fut conclue (1618). La Pologne renonçait pour Wladislas à la couronne de Rurik. Elle recouvrait Smolensk, la Sévérie et la ligne de la Desna, fort au delà du Borysthène. C'était pour Sigismond III un dénoûment glorieux.

Par malheur, d'autres difficultés se manifestaient alors. C'était le début de la crise, qui, sous le nom de guerre de Trente ans, mit le monde en feu. L'empereur Mathias, et, après lui, l'empereur Ferdinand II, étaient, comme Sigismond Wasa, les représentants couronnés de la réaction du monde catholique contre l'œuvre de Luther et de Calvin.

Digitized by Google

Une collision obscure eut lieu en Bohême à l'occasion d'un temple insulté. Toute l'union protestante de Halle et, par suite, toute l'Allemagne furent entraînées dans la querelle. L'Angleterre le fut par un mariage d'une fille de Charles Ier avec l'électeur palatin, l'Espagne par les Pays-Bas, la Suède par la Poméranie, la Pologne par la Hongrie. Telle fut la guerre de Trente ans. Sigismond prêta main-forte à l'empereur (1618) pour écraser le woïewode de Transylvanie, Bethlem Gabor, qu'il eût été plus politique de défendre. Bethlem aspirait à la couronne de Hongrie, et s'appuyait à tous les princes protestants. Mais la Pologne devait tenir à l'indépendance de tous ces États secondaires qui l'entouraient et qui faisaient sa sécurité. Mis en péril par l'intervention de l'armée lissovienne (on appelait ainsi des troupes polonaises sous les ordres d'Alexandre Lissowski, qui avaient fait des prodiges de valeur), le woïewode souleva les Turks contre la Pologne (1618).

Dans leur ambition patiente, les Turks continuaient de se saisir des débris de la domination chrétienne en Orient, retardés dans leur marche par les agressions de la Perse non moins que par les révolutions des janissaires et les vices du sérail, mais prêts cependant à s'avancer sur l'Europe, terribles et inexorables, le jour où les derniers retranchements des chrétiens dans les mers de la Grèce seraient tombés en leur pouvoir. Jusque-là, la Porte se contentait de tenir en alarmes les Vénitiens, les Polonais, l'empire, le saint-siége, en prenant successivement les places de Hongrie, de Kroatie, de Dalmatie, et en exigeant çà et là des tributs. Les principautés du Danube, ces proies offertes à perpétuité aux entreprises des voisins puissants, ne luttaient plus contre son autorité. Un traité venait de

Digitized by Google

lui abandonner formellement la suzeraineté de la Moldavie, ses troupes avaient pris possession de la forteresse polonaise de Chocim, qui défendait les approches du Dniester et l'entrée de la Wolhynie. Le danger s'approchait ainsi graduellement de Krakowie, de Vienne, de Venise. Ces trois capitales avaient les barbares à leur porte.

Peu après l'acte qui soumettait la Moldavie à la Porte le woïewode ou hospodar des Moldaves, Gaspar de Gratz, Allemand parvenu au pouvoir par le commerce et par l'intrigue[1], encourut les disgrâces du divan. Il offrit aussitôt son hommage à la république de Pologne, promit ses troupes, annonça des merveilles (1619). Sigismond se hâta d'accepter sa foi, son territoire, son armée. Mais il n'y avait pas d'armée; le woïewode était seul et fugitif. Les Moldaves, indifférents, attendaient ce que déciderait le sort des armes. Tout l'effort de la puissance musulmane se trouva attiré en pure perte sur la Pologne.

60 000 hommes, Osmanlis et Tatars, s'apprêtèrent à déborder sur la Moldavie. Le grand hetman, Zolkiewski, n'en avait pas 8000 pour leur tenir tête (1620), et des déserts le séparaient de son pays. Par un rare privilége, récompense de tant de glorieux travaux, ce général réunissait alors, comme l'avait fait Zamoyski, deux hautes charges de l'État, celles de grand hetman et de grand chancelier de la couronne. Il avait vaincu à Céçora sur le Pruth, dans un premier engagement. Peu après (16 septembre), dans une bataille générale, il était parvenu à

1. Tous les historiens l'appelent Gratien ou Gratian par une fausse traduction des histoires latines, dans lesquelles il n'est désigné sous le nom de Gratianus que par allusion au lieu de sa naissance, Gratz, capitale de la Styrie.

Digitized by Google

tenir la fortune indécise. Tout à coup, le découragement se répand dans les rangs, à l'aspect des pertes de la journée et du nombre toujours croissant des ennemis. Aussitôt, le souvenir de présages sinistres, tels que la chute de l'étendard du grand-hetman, l'inquiétude de la discorde des généraux, par-dessus tout les coupables menées de quelques-uns d'entre eux pour enlever à leur chef ses soldats et sa gloire, mettent dans le camp polonais le désordre, la sédition, la terreur, la fuite. Zolkiewski se perd en efforts pour apaiser la révolte et dompter l'épouvante. Il rallie à peine une partie de sa troupe, n'ambitionnant plus que de la sauver et de mourir.

L'intrépide vieillard range en un carré long, sur sept lignes et tout attelés, les chariots sans nombre dont une armée polonaise marchait toujours embarrassée, comme par un dernier souvenir de la vie sarmate. Il distribue son artillerie en tête et en queue sur les deux fronts extrêmes de ce camp retranché; il place dans l'intérieur les blessés, les munitions, les femmes, la cavalerie; il assigne aux fantassins la partie de ces murailles profondes qu'ils doivent défendre, puis un soir (29 septembre), quand le soleil est couché et la prière finie, il ébranle la citadelle mouvante et tourne vers la Pologne. A peine 3000 combattants habitaient cette forteresse assaillie nuit et jour par 50 000 hommes, et renfermant dans son étroite enceinte la disette, la maladie, le désespoir, la rébellion. Il fallait se frayer passage au travers d'épaisses forêts, de steppes incultes, de difficultés inouïes. Zolkiewski sut maintenir dans l'obéissance ces troupes soulevées, dans l'ordre prescrit ces remparts de chariots, dans l'hésitation ces assiégeants sans nombre, que le prodige d'une telle

Digitized by Google

marche étonne et arrête. Sept jours et sept nuits se sont écoulés ; quatre-vingts lieues de terrain ont été franchies. L'ennemi fatigué ne suit plus qu'avec peine cette retraite héroïque. Les Polonais, tombant de faim, de sommeil, de lassitude, font halte (5 octobre) aux bords du Kobylta, à deux lieues du Dniester, non loin de Chocim, en face de Mohilow, presque sur le sol de la patrie : ils n'ont pas la force d'aller jusque-là.

L'armée militante était, selon l'usage, suivie d'une seconde armée de valets de troupe, race turbulente et avide, qui n'avait pas craint, dans la sédition de Cécora, d'exercer des rapines jusque sur le camp même. Inquiets des châtiments qui les attendent de l'autre côté de la frontière, ces misérables imaginent de se saisir de tous les chevaux, de mettre encore une fois le camp au pillage, puis de s'enfuir, laissant leurs maîtres comme enchaînés sous les coups des barbares. Ce désordre en effet réveille et ranime les Turks. Les restes sanglants de l'armée chrétienne sont surpris ; ils sont accablés dans leur confusion et leur faiblesse. Des gladiateurs de feu avaient été vus, disait-on, s'entre-détruisant dans les nues ; ce funeste présage achève de livrer sans défense aux assaillants implacables les nobles et leurs soldats si lâchement trahis. Dans cette extrémité, on présente à Zolkiewski le seul cheval de troupe qui se rencontre encore, pour qu'il sauve sa précieuse vie, dernier espoir de la Pologne. Il ne répond qu'en tirant le sabre pour étendre le cheval à ses pieds. Mais son bras affaibli par les années ne sait plus frapper, à peine le sang a coulé sous son cimeterre; on le presse de voir dans son effort trompé un avertissement et un ordre du ciel : « Non, répondit-il, là où reste le troupeau, là reste le pasteur. »

Digitized by Google

Et, en avant de tous ses compagnons, il se place, sentinelle dévouée de la république, au poste du danger. Son armée est noyée dans le sang. Sa famille entière tombe moissonnée autour de lui. Il combat encore, ayant une de ses mains qui pendait, coupée à moitié par le yatagan de l'ennemi. C'est ainsi qu'il reçoit, en tombant sous le coup des infidèles, la bénédiction de son confesseur, le père Wybierski, de la société de Jésus, qui, debout intrépidement à ses côtés, ne cesse qu'en même temps de prier et de vivre (7 octobre).

Le lendemain, Skinder-pacha, séraskier qui commandait en chef les Turks, parcourait le champ de bataille. Il reconnut Zolkiewski parmi des monceaux de morts, à sa barbe blanche, à son front encore empreint de génie et d'autorité. On dit que, lui-même vétéran renommé, il n'envoya à Constantinople la tête du grand homme qu'après l'avoir contemplée longtemps avec émotion. Peu après, à la suite d'une querelle qu'il eut avec un sultan des Tatars au sujet de ces dépouilles sanglantes, le vieux séraskier fut mis à mort.

La république resta quelque temps sans apprendre ce désastre du Kobylta. La nouvelle lui en fut portée par une invasion des hordes victorieuses qui promenèrent jusqu'aux extrémités de la Petite-Pologne la dévastation et l'incendie. On fait monter à 200 000 le nombre des femmes, des prêtres, des nobles, que ce torrent destructeur entraîna dans sa retraite; riche proie qui allait être distribuée entre les marchés de la mer Noire, pour alimenter la Sublime Porte d'esclaves et de janissaires. Un écrivain contemporain[1]

1. Joannes Innocentius Petrikius : *Historiæ rerum in Poloniâ gestarum, anno* MDCXX et DMCXXI. *Cracoviæ*, 1637.

Digitized by Google

remarque qu'au milieu de la consternation et de la terreur publiques, le désespoir de la femme de Zolkiewski émut la nation entière. Deux grands coups avaient frappé en même temps la vieillesse de l'illustre veuve; car son fils Jean Zolkiewski était aussi tombé au pouvoir des barbares tout couvert de blessures. Elle voulut ressaisir du moins les restes de l'époux qui avait fait sa gloire, et alla chercher ce tronc mutilé sur le champ de mort. Elle le reconnut à une blessure que le grand-hetman avait reçue dans une de ses victoires. La république éleva dans ce lieu même un monument visité souvent depuis lors par le Turk, le Tatar, le Moscowite, et, pendant bien des années, religieusement respecté. On y lisait : « Apprenez de moi combien il est bon et doux de mourir pour la patrie. »

Le bâton de grand-hetman, l'anneau de grand-chancelier furent reportés solennellement au roi et à la diète. Les comices reçurent ces insignes avec autant de respect que de douleur; un fils du grand Zamoyski mérita les louanges de tous les historiens du temps, en prononçant au milieu de l'assemblée une oraison funèbre du héros, où il commençait, selon l'esprit du temps, par raconter la vie de Codrus, de Brutus, de Décius et de Paul Émile.

Des honneurs plus grands accueillirent les restes mêmes de Zolkiewski. A leur approche, les cités et les provinces s'étaient levées, la noblesse accourut en armes. Peut-être n'avait-on pas vu de deuil si grand depuis les funérailles de Germanicus. Les narrations qui nous en sont restées ont été écrites dans l'intention de provoquer ce parallèle. Près du cercueil qu'accompagnait de ville en ville un peuple immense, qu'entouraient toutes les bannières des troupes, toutes les enseignes des palatinats abaissées vers

Digitized by Google

la terre, marchaient trois femmes : la veuve vénérable de Zolkiewski ; ensuite, Sophie Zolkiewska, sa fille, mariée à un Danilowicz, palatin de Russie (Russie-Rouge), issu des anciens rois de Galicie ; enfin, sa petite-fille, Théophile Danilowiczowna, à peine sortie de l'enfance et annonçant déjà un grand caractère. Dans le sein de la jeune Théophile, semblait battre le cœur même de son aïeul Zolkiewski. Au milieu de tout ce deuil, elle n'avait de larmes que pour les humiliations de la Pologne. Ces trois femmes, en déposant les restes du grand hetman dans sa ville de Zolkiew, parmi les cendres de ses ancêtres, inscrivirent sur son tombeau ce vers du poëte :

« Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor! »

Le vœu était prophétique : de cette souche illustre sortira un vengeur.

Il était nécessaire à la république. Jamais elle ne s'était trouvée en de plus grandes extrémités. La diète les aggrava, en prenant les moments de relâche que laissait l'hiver pour inquiéter, par des menaces de réunion, le schisme grec, croyance héréditaire des provinces les plus exposées à l'invasion. Les émeutes, les sacriléges, les pillages, les destructions d'églises, les incendies, semblèrent préparer les voies aux barbares. Un évêque grec tomba égorgé dans le temple, et se vengea par des miracles. D'un autre côté, un bras régicide, qu'on supposait mû par les passions religieuses, se leva sur Sigismond. Le criminel fut saisi et condamné. On le conduisit à un théâtre dressé dans la plaine pour son supplice ; il y fut traîné avec des tenailles brûlantes. Une fourche de fer cloua sa main droite sur un bûcher où le feu la consuma ; le glaive fit tomber les lambeaux que le feu ne put dévorer. La main gauche fut tran-

Digitized by Google

chée à son tour; alors seulement le patient obtint la grâce d'être livré enfin aux bourreaux, qui l'écartelèrent. On prétendit, dans ce temps là, que ce misérable était schismatique. Les historiens croient que ce fut à tort.

C'est au milieu de ces tristes scènes que la campagne s'ouvrit [1621]. Le jeune empereur Osman venait d'être porté par les janissaires au trône de son oncle Mustapha, qu'on laissait vivre dans un coin du sérail. Il se mit en marche, chassant devant lui 300 000 combattants. Toute la chrétienté s'en émut. Des volontaires accoururent d'Allemagne et de France; la Grande-Bretagne elle-même envoya des secours. Le successeur de Zolkiewski, Chodkiewicz, à la fois grand hetman de la couronne et de la Litvanie, ce qui ne s'était pas vu encore, mais capitaine d'un âge avancé et d'une santé chancelante, prit le commandement de l'armée, en ayant sous ses ordres Wladislas. La diète donna pour appui à l'inexpérience du prince et à la vieillesse du capitaine une commission de citoyens renommés qu'elle investit de sa toute-puissance pour la paix et la guerre. Cette commission avait à sa tête le principal personnage de la république, le castellan de Krakowie, comme tel premier sénateur séculier de la Pologne. C'était Jacques Sobieski.

L'armée comptait à peine 40 000 hommes de toutes les nations. Des ennemis plus meurtriers que les Turks et les Tatars, le typhus, la faim, l'assaillirent; une sédition militaire fut sur le point de la dissoudre. Ces bandes si peu unies, manquant de tout, arrivèrent sur le Dniester, le franchirent, reprirent au delà du fleuve la ville forte de Chocim, qui le couvre. Osman parut alors, à la tête de 100 000 combattants; l'armée polonaise, appuyée aux murs de la place, soutint avec courage le choc des

Digitized by Google

masses ennemies. Trois fois, elle les rompit; Chodkiewicz, le sabre à la main, donnait l'exemple à tous. A la fin, ses forces s'épuisèrent. Il laissa le commandement à Lubomirski, et mourut. Cette contrée était fatale aux grands capitaines de la Pologne. Une bataille acharnée, à laquelle présidaient Jacques Sobieski et la commission, les vengea. Osman se reconnut impuissant à forcer tant de patriotisme et de courage. Il offrit ou accepta la paix.

La place de Chocim en fut l'unique prix; car la promesse de payer avec exactitude aux Tatars une redevance que les premiers Sigismond leur avaient accordée sous le nom de présent, ne formait pas une condition nouvelle. Il fut établi que la Moldavie, sujet de la guerre, ne serait plus régie que par des chefs chrétiens. Elle devait former une barrière entre la Porte et la Pologne. La république accueillit ce traité avec joie et reconnaissance; l'Europe y applaudit. Cette guerre héroïque, cette paix heureuse de Chocim, jetèrent un grand éclat. Jacques Sobieski l'avait signée. La petite-fille de Zolkiewski, la jeune et belle Théophile Danilowiczowna, jugea digne de son alliance le citoyen illustre qui avait lavé ainsi l'injure du Kobylta.

Le traité de Chocim était si intolérable à l'orgueil ottoman, que les janissaires, sans oser le rompre, renversèrent le sultan qui l'avait souscrit. Amurath IV, que le malheureux Osman eut pour successeur, fut un grand homme. Mais Dieu permit qu'il employât son ardent génie sur sa frontière asiatique: il voulait détruire l'ouvrage de Shah-Abbas, et donner, du côté de Bagdad, à la puissance ottomane des fondements plus solides. Michel Romanoff, de son côté, se voyait obligé, pour s'affermir, de respecter la trêve qui avait maintenu à la Pologne les conquêtes utiles de Zol-

Digitized by Google

kiewski. Enfin, Gustave-Adolphe, après s'être emparé de Riga et d'une moitié de la Courlande, s'estima heureux de consentir aussi une trêve de plusieurs années. Ce fut encore Jacques Sobieski qui la conclut. La paix régna donc tout à coup sur toutes les frontières. Après des triomphes éclatants, après Moskou pris, après un tzar et un sultan vaincus, la république désarma. C'était presque la première fois.

Les Tatars seuls encore continuaient à troubler son repos. Ils venaient, chaque année, dans le cœur même de ses provinces, chercher de prétendus arrérages de leur tribut. Dans une de ces incursions jusqu'au fond du palatinat de Russie (la Russie-Rouge), pendant l'été de 1624, trois femmes les arrêtèrent au pied de leurs murailles : la veuve de Zolkiewski, sa fille Mme Danilowiczowna, et cette ardente Théophile, la jeune Mme Sobieska. Elles avaient été près de tomber dans les mains des Tatars. Ces trois femmes soutinrent un siége intrépide, et ils disparurent.

Peu après, un grand événement se passait dans le château même qui venait d'être témoin du siége étrange et héroïque que nous rapportons. Ce château s'appelait Olesko. C'était une petite place au pied des monts Karpathes, sur les confins de la Galicie et de la Wolhynie, au centre du plateau le plus élevé du territoire polonais, dans une contrée où presque tous les fleuves de la Pologne prennent leur source pour aller ensuite arroser les provinces les plus lointaines, les uns en fuyant au nord jusqu'à la rencontre de la mer Baltique, les autres en allant, à travers l'Ukraine et les principautés, chercher au loin le Pont-Euxin. Le château, simple et antique manoir, est bâti dans une situation magnifique, sur le sommet d'une verte colline bai-

Digitized by Google

gnée par un torrent dont les eaux divisées vont s'épancher vers les deux mers. Un jour donc de cette même année 1624, le 17 juin, un orage violent éclata autour de ce mont escarpé, sur le château antique. La tempête l'ébranla jusqu'aux fondements. A ce moment, un enfant naissait. La petite-fille de Zolkiewski, la courageuse Théophile, lui donna le jour. Les roulements du tonnerre étaient effroyables; on prétend qu'ils rendirent sourds à ses côtés, pour le reste de leur vie, quelques-uns de ses serviteurs. Elle devint mère, en souriant à la foudre et aux éclairs. Sa tendresse voyait dans cet ébranlement du ciel et de la terre de glorieux présages. Les flatteurs, qui de temps immémorial se pressaient en Pologne sous le toit des grands, ne manquaient pas de faire écho à ses pensées. En effet, les mathématiciens, interrogés sur l'horoscope du nouveau-né, lui prédirent des destinées extraordinaires. Il devait, disaient-ils, confirmer les biens présents de la Pologne et y ajouter une gloire immense. Ce fut Jean Sobieski.

FIN DU LIVRE PREMIER.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

JEUNESSE DE JEAN SOBIESKI,

ET RÈGNE DE WLADISLAS WASA.

(1624 - 1648.)

SOMMAIRE.

Naissance de Jean Sobieski. — Distinctions de famille et blason de la noblesse polonaise. — Écrit de Jean Sobieski sur sa généalogie. — Son enfance. — Guerre de Trente-Ans. — Mort de Sigismond III et de Gustave-Adolphe. — Wladislas Wasa. — Génie guerrier du prince, et règne pacifique. Progrès des arts et des lettres. — Travaux du palatin Jacques Sobieski, père de Jean. — Grande existence de ce seigneur et de tous ses égaux. Patrimoine de Zolkiew. Vie domestique. — Éducation extraordinaire de Jean Sobieski. — Ses voyages. Son séjour en France.—Mazarin. Mariage de Wladislas Wasa avec Louise de Gonzague, des ducs de Nevers. — Rapports entre la France et la Pologne. Adoption des mœurs et usages de France. — Sobieski mousquetaire de la maison de Louis XIV. Sobieski chez la duchesse de Longueville. — La Fronde. Conférences d'Osnabruck. Agitation en Pologne. Licenciement de l'armée. Persécution des hétérodoxes. Persécution des Kosakes. — Histoire de ces peuples. Leurs mœurs. Leur indépendance nationale et leur servitude personnelle. Leur insurrection. — Bogdan-Chmielnicki, leur hetman. Son histoire. Ses griefs. Ses vengeances. Ses victoires. — Mort de Wladislas. Interrègne. — Paix de Westphalie. État de l'Europe. — État de la Pologne. Défaite de Pilawce. Terreur de la diète d'élection. Siége de Zamosç. — Retour de Jean Sobieski.

Les historiens ont coutume, aussi bien que les orateurs, lorsqu'ils remontent au berceau des grands hommes, de faire d'abord profession d'indifférence ou de mépris pour les hasards de la naissance, sauf à poursuivre ensuite le fil de généalogies vraies ou fausses jusque dans les nuages. Nous serons de tout point plus sincère. L'illustration du sang, à nos yeux, ne repose pas sur une illusion ni sur un

Digitized by Google

préjugé, plus que la gloire même, dont elle est le reflet passant du front des pères sur celui des fils. C'est un patrimoine autant et plus sacré que tout autre. Plus qu'aucun autre, il est une récompense pour qui le transmet, un engagement pour qui le recueille. L'histoire, dans tous les cas, serait obligée d'en tenir compte, quand même il ne faudrait y voir qu'une faveur de la fortune, qui aplanit toujours l'accès de la puissance et de la renommée.

En Pologne, plus encore que dans le reste de l'Europe, la noblesse s'était soumise fort tard à l'usage des noms héréditaires. Avant ce changement, les branches d'un même tronc n'avaient qu'un lien commun ; elles ne conservèrent depuis, dans la rareté des titres écrits, qu'un moyen de reconnaissance : ce fut le blason. Les armoiries polonaises se distinguaient par leur simplicité. L'écu était le plus souvent un champ uni, avec une seule pièce et deux au plus. On appartenait à la souche de la flèche, de l'otelle, des deux poignards, du fer de cheval, de la double ou triple croix, de la lance, du bouclier. Il n'y avait que cinq cent quarante de ces armoiries distinctives, pour le corps entier de l'ordre équestre. Le grand nombre de maisons, qui se trouvaient quelquefois comprises sous un seul de ces signes héréditaires, permet de penser que dans le principe ils avaient désigné, non une famille, mais un clan tout entier. C'était encore là une des traditions de la vie primitive. Ainsi se marquaient les tribus chez les Scythes, aussi bien que chez les Arabes.

Héros et roi, Jean Sobieski ne pouvait manquer d'aïeux. Nous avons vu son extraction du côté maternel; sa race paternelle formait l'un des quarante rameaux de la tige *du bouclier*. Cette tige respectée portait le nom commun de

Digitized by Google

Ianina ; elle tirait son origine de Jean ou Ianik, palatin des anciens temps, resté célèbre pour ses faits d'armes. Il est à remarquer qu'un nobiliaire, composé pendant l'enfance même de Jean, porte qu'entre tous les Ianina, *les Sobieski avaient pour attributs particuliers le dévouement à la patrie, l'amour des périls et de la gloire*[1]. L'écrivain ajoute que quelques historiographes rattachaient le fondateur de leur race aux princes du sang de Piast. Cette version pouvait-elle être négligée lorsque la fortune fixa sur un descendant de Ianik la couronne de Pologne et les regards du monde ? Alors on trouva que Wissimir, oncle de Casimir le Grand, à la veille de combattre les tribus païennes et barbares qui infestaient la Galicie et la Russie-Rouge, avait reçu un bouclier de trempe céleste, des mains mêmes de saint Michel ; l'arme divine était restée le partage de Ianik, que l'on supposa fils de Wissimir. C'était en mémoire de ce grand événement que tous les Ianina portaient un bouclier dans leurs armes.

De quelque intérêt qu'il pût être pour un roi nouveau de laisser sa famille devenir toute royale par son origine et se lier au ciel même, par des miracles, Sobieski n'accepta point le secours offert par la flatterie à l'ambition de ses fils. Après lui, fut trouvée dans ses papiers une note écrite de sa main, où il parle de ses ancêtres, et en particulier de son père, dans les termes qu'on va lire.

1. Sobiescii, in palatinatu Lublinensi, quorum quilibet præstantiùs esse existimat operam suam patriæ impendere, quàm in otio tranquillam vitam, voluptatum copiâ auctam, agere.... gloriosum enim unicuique ducitur, si propriis periculis quærat universorum tranquillitatem.

(*Orbis Polonus, authore Simone Okolski*, Cracoviæ, 1641.)

Digitized by Google

NOTE MANUSCRITE DU ROI JEAN III.

« Le nonce apostolique désire connaître l'histoire de ma maison ; je le satisferai, sans me perdre dans la nuit des temps, ni même remonter jusques à Ianik, palatin de Sandomir, sous le règne de Leszko le Noir, guerrier célèbre dont les victoires sur les Yadzwings (Jagyges) sont attestées par de grands mohilas, ou montagnes tumulaires, élevées dans mon patrimoine de Sobieska-Wola. Je passe sous silence d'autres personnages de haute renommée et leurs glorieuses expéditions contre les ennemis de la patrie. Les seules guerres que j'aimerais à rappeler sont les guerres sacrées ; les héros dont je suis le plus fier de descendre sont ceux qui baignèrent de leur sang la terre des infidèles, et me transmirent en héritage de longues vengeances à exercer sur les barbares. Je ne parlerai ici que de l'un de mes ancêtres, Marc Sobieski, palatin de Lublin, rival de l'illustre Zamoyski, sous le grand règne d'Étienne Batory. Ce prince disait souvent que, s'il lui fallait, comme dans les temps anciens, se reposer sur un seul homme de la défense de la patrie, il n'hésiterait pas à désigner pour champion de la Pologne Marc Sobieski.

« Du reste, je ne raconte pas les hauts faits du palatin de Lublin : il n'eut que des chrétiens à combattre. Sous l'empire de Batory et dans les commencements de Sigismond III, les Turks laissèrent la Pologne en paix.

« Le souvenir de Jacques Sobieski, fils de Marc, reste profondément gravé dans mon cœur : c'était mon père. Il fit ses premières armes sous le grand Zolkiewski, dans cette ancienne guerre de Moskowie qui livra au jeune Wladislas le trône des tzars ; dans l'expédition suivante, il fut

au nombre des chefs chargés, sur le refus de Zolkiewski, de commander l'armée, et de présenter le prince aux peuples qui l'avaient choisi pour maître. Blessé au bras à l'assaut de Moskou, mon père assista cependant depuis lors à toutes les campagnes de ces temps orageux, toujours suivi de ses hussards d'ordonnance qu'il entretenait à ses frais, et que leur valeur éclatante comme leur riche tenue faisaient nommer la troupe d'or. Ce fut lui qui dans la campagne glorieuse de Chocim, membre d'une commission investie des pleins pouvoirs de la diète pour la conduite des hostilités, réussit à conclure la paix avec l'empereur Osman. Depuis ce succès, il fut chargé de toutes les négociations de la république avec les Suédois, les Kosakes, les Tatars, les Moskowites, les Turks. Quatre fois, les nonces le mirent à leur tête dans les diètes, en l'élisant maréchal, et il finit par arriver, de charge en charge, au poste de premier sénateur séculier de la Pologne, sous le titre de castellan de Krakowie.... »

Le royal historien, en parlant de son père, néglige des détails attachants que fournit un journal rédigé par ce seigneur même. On y voit que, né en 1580, le sénateur Jacques Sobieski était venu, sous le règne de Henri IV, compléter, par un voyage en France, son éducation politique. Il approcha ce grand prince. Comme plusieurs autres seigneurs polonais, il fut témoin de sa mort. Il assista avec eux aux longues et effroyables tortures qui vengèrent sur l'assassin ce forfait exécrable. Le peuple, dans son émotion et sa colère, avait été près de s'en prendre à ces étrangers, que signalait leur costume singulier, du crime qui le privait de son roi. La relation de Jacques Sobieski est l'un des documents les plus utiles qu'on puisse consulter,

Digitized by Google

pour connaître, non-seulement Henri IV, son esprit, son gouvernement, mais Paris et la France à cette époque. Il est curieux de lire, sous la plume du noble étranger, la prédiction, évidemment très-hardie alors, de l'ère lointaine où le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré feront partie intégrante de la capitale, et de l'entendre ensuite s'écrier, que dès lors « Paris est un miracle, non-seulement la plus grande ville de tout le royaume, mais de toute l'Europe et de tout l'univers. »

Après avoir rapidement exposé sa généalogie paternelle, Jean III présentait dans sa note manuscrite un récit détaillé de la vie entière de Zolkiewski, de sa mort au Kobylta, et du mariage de Jacques Sobieski, son père, avec la petite-fille de ce grand homme. La note explique quelle série de fatalités firent arriver aux Sobieski l'héritage du vainqueur de Moskou. Zolkiewski avait un fils dans lequel il semblait devoir revivre. Tombé aux côtés de son père, et racheté de l'esclavage au prix de sommes énormes, le jeune Jean Zolkiewski ne revint de Constantinople que pour mourir des suites de ses blessures. Sa sœur, Sophie Zolkiewska-Danilowiczowna, femme du descendant des anciens rois de Galicie, avait aussi deux enfants, dont un fils. Elle apprit un jour que son fils, entraîné par une ardeur héréditaire au milieu des Tatars, avait trouvé la mort dans la tente et sous le cimeterre d'un de leurs sultans. Pour la seconde fois, une fille se trouva dépositaire de tout cet héritage de gloire. C'était cette intrépide Théophile, dont nous connaissons le patriotisme antique. Sœur du brave et malheureux Danilowicz, petite-fille du grand hetman Stanislas Zolkiewski, enfin femme de Jacques Sobieski, premier sénateur séculier de la Pologne, et par là belle-fille

du célèbre palatin de Lublin, Marc Sobieski, elle tenait de tous côtés à des citoyens illustres.

« C'est de Théophile Danilowiczowna-Sobieska, continue la note de Jean III, que je reçus le jour, en présence de sa mère et de sa grand'mère, veuve du conquérant de la Moskowie. Ma naissance fut accompagnée de phénomènes tels que ceux dont abonde l'histoire des Romains. La vie de Zolkiewski avait été tout entière tissue de prodiges, et la prédiction d'une vieille femme, qui, dans son enfance, lui annonça tous les grands événements de sa carrière, n'est pas la moins remarquable de ces merveilles. J'eus un frère aîné, nommé Marc comme notre aïeul, deux sœurs et deux frères plus jeunes; ces deux derniers ne vécurent pas. Marc ne devait parvenir à l'âge d'homme que pour être égorgé, comme l'avait été le jeune Danilowicz, par les Tatars. Tous les miens ont ainsi trouvé la mort sous les coups des infidèles, pour la défense de notre religion sainte. Moi seul étais réservé à d'autres destins par la volonté divine. »

Tel est le rang dans lequel la Providence fit naître Jean Sobieski; tels sont les événements qui entourèrent son berceau, et les prodiges que trouvait tout simple d'y ajouter l'imagination confiante des peuples à cette époque. Il allait grandir sous les auspices des premiers serviteurs de la république, sous l'œil d'une mère que la guerre avait frappée à coups redoublés dans les affections de son enfance; elle ne pouvait manquer d'élever son fils pour la vengeance, et c'était surtout dans les rangs de l'infidèle que ses ressentiments, son patriotisme, sa foi lui montraient la vengeance et la gloire. On peut dire que la naissance de Jean fit toute sa destinée.

Un jour serein éclaira le cours presque entier de son en-

Digitized by Google

fance. La guerre de Trente-ans fixait sur les champs de bataille de l'Allemagne l'attention et l'effort de toutes les puissances germaniques. En Orient, les révolutions du sérail, et les mouvements de la Perse sous le second Schah-Abbas; au nord, l'affaiblissement passager de la Moskowie sous l'autorité contestée d'une dynastie nouvelle, écartaient momentanément de la Pologne ses dangers les plus redoutables. On dirait que la fortune préparait un sursis de vingt ans à la république pour laisser croître son défenseur. La Suède seule troublait cet horizon. Inquiète des protestations de la branche aînée des Wasa, elle avait tourné ses armes (1625) contre la Livonie, la Courlande, la Prusse-Royale. Gustave-Adolphe, que son ardeur, son génie, les passions protestantes qui avaient couronné sa race, poussaient dans les rangs et à la tête de la ligue allemande, demanda la paix à la Pologne, pour retrouver sa liberté d'action. Il allait jusqu'à souffrir que Sigismond réunît les titres de roi de Suède et de Pologne; il lui accordait le retour de la couronne à sa descendance, en cas d'extinction de la branche cadette. Tout fut inutile; Sigismond voulait le trône de ses pères, ou, plus probablement, il voulait à tout prix le triomphe de la foi catholique, et il osa l'espérer. Sur la promesse de secours annoncés par l'empereur Ferdinand, il se dévoua à détourner de l'empire, sur ses propres États, le jeune foudre, bientôt si terrible, de Gustave-Adolphe.

Gustave sema d'abord la terreur dans la Litvanie, ensuite dans la Grande-Pologne même. Pendant trois ans, passant à tous moments de Stockholm à Riga ou à Pillau, il emporta Brunsberg, Elbing, Marienbourg, Dirshaw, les deux Werdern, soumit l'évêché de Warmie, fit briller ses enseignes en vue de la capitale. On le vit enlever les archives,

Digitized by Google

les bibliothèques, les collections polonaises, pour enrichir Upsal de ces dépouilles. Les Horn, les Wrangel, les Banier, les Torstenson préludaient là, sous l'œil de leur maître, aux travaux plus grands qui devaient les illustrer. Oxenstiern, préposé à l'administration des districts envahis, s'instruisait au gouvernement d'un royaume. Les Polonais, de leur côté, combattaient avec courage et souvent avec succès. Il arriva à Sigismond et à son fils Wladislas (1626) de battre Gustave en personne à Gniewo (Mewa). Koniecpolski battit ses lieutenants à Hammerstein. La Pologne ne fléchissait pas moins sous l'ascendant de Gustave. Alors, les impériaux, sous prétexte d'assister la république, viennent alimenter la guerre. Ils cèdent partout à la fortune des Suédois. Le grand Wallenstein leur envoie, pour réparer leur défaite, le duc de Saxe-Lawenbourg, qui ne rétablit pas les affaires des alliés ; la journée de Brodniça (1629) leur fait plus de mal que ne leur fait de bien celle de Stum, où le roi de Suède blessé faillit rester dans les mains des Polonais.

Cependant, les Tatars, de leur côté, mettaient l'Ukraine, la Russie, la Petite-Pologne à feu et à sang. Leurs courses, étendues jusque non loin de Krakowie, semblaient ne devoir s'arrêter qu'aux lignes suédoises. La république, envahie de tous côtés par l'étranger, avait toujours le sein déchiré par les dissensions. Elle était en proie, ici, aux soulèvements de la troupe, qui, sous forme de *confédérations*, demandait, en armes, sa solde et du pain ; ailleurs, aux discordes religieuses que l'influence de Sigismond n'avait que trop propagées chez le seul peuple tolérant qu'il y eût alors. A ce moment, Richelieu intervint. Le baron de Charnacé ouvrit en son nom des négociations qui

Digitized by Google

furent acceptées. Sigismond se résigna à sortir de ce grand conflit religieux où son zèle l'avait entraîné. Il reconnut à Gustave-Adolphe le titre de roi de Suède. Gustave reconnut ses droits. Une trêve de six ans fut signée à Altmark (Starygrod, 15 sept.). La république rentra dans son repos, et *le Lion du Nord*, contentant sa passion, se jeta sur l'empire. La ligue catholique sentit promptement ses coups. Jamais l'Europe n'avait vu tant de grands capitaines et tant de grandes actions. Jamais, non plus, elle n'avait vu de guerres où les Anglais et les Transylvains, les Suédois et les Espagnols, les Danois et les Piémontais se rencontrassent face à face sur un même champ de bataille. Entre tant de contendants, la France, par la main de Richelieu, saisissait la balance.

Trois ans se passèrent ainsi, et la scène du monde vit disparaître dans la même année, presque dans le même moment (1632), les deux Wasa, dont les prétentions rivales l'avaient si longtemps agitée. Gustave trouva la mort, comme il lui appartenait, sur un champ de victoire, à Lutzen, nom qu'attendaient d'autres faits d'armes immortels; Sigismond, prince pacifique, après un règne marqué par les plus grandes guerres qu'ait eues la Pologne, termina dans son lit ce règne agité, mais, à tout prendre, glorieux, de quarante-quatre années. La perte de l'archiduchesse Constance, sa seconde femme, entraîna sa mort. Des deux sœurs qu'il avait successivement épousées, il laissa, entre autres enfants, deux fils destinés à se transmettre l'un à l'autre la main d'une princesse française, la couronne élective de leur père et leurs prétentions de branche aînée au trône de Suède. Le premier des deux, Wladislas Wasa, s'était, jeune encore, signalé à la guerre; le se-

Digitized by Google

cond, Jean-Casimir, rompant les brigues qu'une faction formait pour lui, sollicita loyalement, en faveur de son frère aîné, les suffrages des Polonais. La diète d'élection s'assembla sous la présidence de Jacques Sobieski, l'un des compagnons d'armes ou plutôt l'un des guides de Wladislas dans les expéditions de Moskou et de Chocim. Le choix de ce seigneur pour maréchal de la diète était un présage favorable. Il fit valoir les titres de Wladislas et le vœu désintéressé de Jean-Casimir, avec son éloquence entraînante que les poésies du temps ont célébrée[1]. Cette fois, Jacques Sobieski se surpassa. Un historien contemporain raconte que les étrangers émerveillés ne comprenaient pas dans un homme de guerre ces trésors de faconde et de savoir[2].

La rupture de la trêve et le siége de Smolensk par les Moskowites hâtèrent les délibérations de la diète. Sénateurs et nonces se rendirent au vœu des deux fils de Sigismond; et l'un, à peine roi, sous le nom de Wladislas VII, courut gagner des batailles sur le tzar et tenir en respect les Tatars, tandis que l'autre, après avoir quelques années voyagé en

1. *Piaseckii chronica*, lib. ultimus, an. 1633.

2. Les vers suivants du père Kirkow, jésuite, donneront une idée de la réputation du palatin, et de l'état de la poésie latine en Pologne à cette époque :

Remigio famæ cœlo subvecte, Sobiesci,
  Plena cui eloquii flumina ab ore cadunt :
Martigenas scutum hoc loquitur, patriæque periclis
  Impensos vestram sæpe dedisse domum :
Tu mihi major eris, namque uno pectore virtus
  Herculea et Tulli consociata tuo.

« Toi qui t'élèves jusqu'aux cieux sur l'esquif de la renommée, et de qui la bouche épanche à flots des torrents d'éloquence, ô Sobieski, ce bouclier proclame que ta race fut féconde en enfants de Mars, en héros dévoués à la patrie. Mais tu seras à mes yeux plus grand que tous, puisque dans ton sein tu rassembles l'âme d'Hercule et celle de Cicéron. »

Digitized by Google

Europe, devait s'embarquer à Gênes pour l'Espagne, rencontrer sur sa route une violente tempête, échouer sur les côtes de Provence, se voir retenu en captivité, on ne sait pourquoi, par Richelieu, jusqu'à ce que dissuadé de ses pensées du monde et tourné vers la vie du cloître par ardeur de foi, ou, a-t-on dit, par chagrin d'amour, il se fît recevoir jésuite en Italie, pour s'ennuyer bientôt de ses liens, et y échapper sous le chapeau de cardinal. Encore ne sera-ce là que le premier acte et le plus simple du drame changeant de sa vie.

Cependant, Wladislas avait mené vivement la guerre de Moskowie. Une campagne d'hiver, de combat en combat, le conduisit jusque sous les murs de Moskou. Là, le tzar demanda la paix. Il l'obtint (1634). Elle fut conclue à Viasma. Wladislas renonçait à son vain titre de tzar; le tzar, à quelque chose de plus réel, à ses prétentions sur l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, la Russie-Blanche, la Séverie, Czernichew, tout le cours de la Dzwina et tout celui du Borysthène.

La paix mit fin également à des menaces de guerre qui s'élevaient du côté de la Porte Ottomane, sous le faible Ibrahim. Mais, du côté de la Suède, de grands préparatifs annonçaient l'expiration prochaine de la trêve. Une trêve nouvelle de vingt-six années fut conclue (1635) à Stumdorf, par les soins de Jacques Sobieski. La jeune reine Christine avait reçu en héritage, à l'âge de cinq ans, avec le sceptre de Gustave-Adolphe, la guerre sanglante d'Allemagne. Seul représentant du droit souverain des Wasa, Wladislas ne consentait point à déposer le titre de roi de Suède qu'il tenait du droit de sa naissance. Un traité définitif ne pouvait pas terminer cette longue querelle. Le sage Oxenstiern, en abandonnant par une trêve les conquêtes de Gustave-Adolphe sur la Pologne, moins Pillau qu'il restitua au Bran-

debourg, s'estima heureux de réserver toutes les forces de la Suède pour la guerre ou la paix de l'empire.

Quelques incursions des Tatars, quelques rébellions de l'Ukraine furent, à dater de ce moment, tout ce qui troubla la Pologne. Wladislas ne songea qu'à maintenir la paix au dedans et au dehors. Pour l'assurer du côté de l'Allemagne comme partout, il résolut d'épouser l'archiduchesse Cécile-Renée, sœur de l'empereur Ferdinand II. Il alla conclure en personne ce mariage à Vienne. Jacques Sobieski était du voyage. On ne peut lire sans quelque émotion la relation qu'il a laissée de sa visite scrupuleuse des ligues de Soliman devant cette capitale. Le palatin ne soupçonnait pas quelle gloire, quarante-cinq ans plus tard, couronnerait aux mêmes lieux le nom de Sobieski.

Malgré cette alliance avec le chef ardent de la confédération des puissances catholiques, Wladislas affermit son gouvernement dans les voies de tolérance et de liberté dont Sigismond, son père, avait trop détourné la Pologne. Il tenta même de ramener à une seule communion les églises dissidentes. Le conventicule de Thorn échoua, comme avait échoué en France, dans le siècle précédent, le colloque de Poissy ; les évêques ne purent pas se plier à entendre jusqu'au bout la lecture de la profession de foi des réformés. Mais enfin la mansuétude personnelle du roi réussit à tempérer l'ardeur des dissensions, et, quoique taxée d'indifférence, cette mansuétude fut un bienfait.

Un règne tranquille, pour la première fois depuis les temps barbares, ouvrit à la civilisation les chemins du Nord. Le génie actif du monarque rendit féconds tous les biens de la paix ; il tourna son ardeur du côté des grands travaux. Le goût des arts et des monuments du midi s'étendit

Digitized by Google

sous ces tristes cieux. A des églises, à des palais de bois, il s'en mêla de brique et de pierre. Des ponts rapprochèrent les bords des fleuves, et franchirent les marais; des routes furent tracées. La ville de Warsowie, à la voix de Wladislas, devenait peu à peu la capitale du royaume; elle s'enrichit de créations élégantes et utiles. Une statue que ce prince éleva au roi Sigismond, son père, fut pour les places publiques de cette capitale un monument nouveau. Le peintre Dolabella vint d'Italie étonner la Pologne des prodiges de son art. Son habile pinceau décora d'une façon royale les murs du palais de Wiazdow. Les plafonds représentèrent l'histoire entière du grand hetman Zolkiewski, sa victoire de Klouschino, son entrée triomphale dans les comices de Warsowie avec le tzar captif; peintures glorieuses que Charles XII admira, et que Pierre Ier eut la petitesse de détruire, quand il disposait, en faveur d'Auguste de Saxe, du trône de Pologne.

Ami des arts, comme le roi, Jacques Sobieski profitait de son immense fortune pour enrichir son pays et décorer ses châteaux de toutes les merveilles de Rome et de Florence. On vit, à son exemple, nombre de grands s'environner de statues et de tableaux, orner de bibliothèques leurs demeures agrandies, rechercher l'entretien des érudits, de plus en plus nombreux, aider le savoir indigent à payer les services de l'imprimerie du monastère d'Oliwa, près Dantzig, ou de celle de Krakowie, qui étaient presque les seules du royaume. Des seigneurs puissants employèrent leur opulence à fonder des écoles. Le grand Zamoyski avait donné cet exemple, que ses héritiers suivirent : leur ville de Zamosç dut à ses propriétaires une académie florissante. Quelques hommes de rang illustre parlaient déjà des

Digitized by Google

langues étrangères. Wladislas correspondait en italien avec la mère de Louis XIV ; Jacques Sobieski était renommé pour son amour des lettres françaises, grecques et latines; ses écrits déposent de son application à toutes les branches de savoir cultivées de son temps. Voulant doter Marc et Jean, ses deux fils, d'une éducation qui les rendît utiles à la république dans la paix comme dans la guerre, il aurait pu se dispenser de confier à des maîtres étrangers la tâche d'éclairer leurs jeunes âmes ; c'est de peur de se voir sans cesse enlever à ses soins paternels par les intérêts de la chose publique, qu'il s'assura le concours de Stanislas Orchowski, savant renommé. On a, de Jacques Sobieski, l'un des traités d'éducation les plus précieux pour la justesse et la hauteur des aperçus. Il voulait que Marc et Jean apprissent de bonne heure que, nés citoyens d'un état libre, ils devaient tout à leur pays, et pouvaient aussi en tout attendre.

Alors palatin de Belz, la proximité de son gouvernement et les loisirs de la paix lui permettaient de vivre presque constamment à Zolkiew, chef-lieu du patrimoine des Zolkiewski. C'est là que Marc, Jean et leurs jeunes sœurs passèrent leur enfance, élevés dans la magnificence qui distinguait les grands seigneurs, au milieu des misères profondes de la Pologne. Ville forte de la Russie-Noire aux pieds des monts Karpathes, centre d'un commerce qui s'étendait à la Hongrie, à la Russie-Rouge, à la Moldavie, à la Krimée, et séjour d'un grand nombre de juifs opulents, Zolkiew ne formait, avec ses 50 villages et ses 20 milles de territoire, qu'une portion de la fortune de Jacques Sobieski. Il s'occupait à enrichir ce domaine en l'embellissant; il voulait tracer des routes sur la crête des montagnes qui l'entourent, dessécher les vallées, créer des jardins magnifiques

Digitized by Google

dans ces magnifiques aspects, autour du palais, tout entier de brique, que les Zolkiewski avaient bâti.

De tels patrimoines étaient des souverainetés. Une armée, sous le nom de garde, des sentinelles à toutes les portes, une maison montée sur le modèle des cours et composée des mêmes charges, des légions de valets nobles qui conservaient leur droit d'élire le monarque et pliaient sous les coups de fouet d'un maître, une musique italienne pour accompagner du bruit des instruments toutes les actions de la vie domestique, enfin, un grand luxe de fourrures, de pierreries, de chevaux, de mets rares, de précieux parfums, étaient les attributs accoutumés de l'opulence, mais d'une opulence encore indigente et grossière. Les amis, invités à séjourner dans ces palais, où brillaient partout le marbre, la soie et l'or, étaient obligés d'y apporter leur lit sous la selle de leurs chevaux; les convives, d'apporter leurs couverts à des festins où se rencontraient tous ces raffinements. Chaque laquais prenait sa part des plats offerts par lui aux seigneurs qu'il servait, et ne remplissait leur coupe d'argent qu'en commençant par en vider lui-même la moitié. La gaieté de ces banquets se perdait presque toujours dans le vin, quelquefois dans le sang. A l'exemple des maîtres, les valets tiraient le sabre pour se disputer les débris du festin et porter à leurs femmes des délices inconnues. Dans ces appartements, ensanglantés par des combats sauvages et décorés des chefs-d'œuvre de l'Italie, la fumée du tabac se mariait à un luxe d'aromates qui égalait quelquefois en dépense la fortune de riches seigneurs du reste de l'Europe[1]. Les femmes, entourées d'hommages, mais bornées strictement dans leurs dépenses à l'usufruit de cer-

1. Le docteur Connor, médecin de Jean Sobieski, dans son utile ouvrage,

Digitized by Google

taines branches de revenu, et, dans leur pouvoir, à la surveillance de certaines branches d'administration, ne pouvaient étendre leurs attributions qu'à force d'humiliations et de prières : elles trouvaient tout simple de se jeter aux pieds d'un mari; pour la plus frivole envie, on les voyait embrasser ses genoux.

L'éducation se ressentait de ce mélange des nouveaux raffinements et des pratiques anciennes. On apprenait la danse, l'escrime, la musique, dès le berceau. Marc et Jean y excellèrent. Jean surtout maniait avec un égal succès le pinceau, la flûte, la guitare, brillait à cheval et s'annonçait pour un athlète terrible au sabre, à la hache, au javelot, à l'épée. Les sciences et les lettres marchaient de front avec les arts. Le palatin initia lui-même ses fils à l'étude des littératures étrangères, des mathématiques, de l'histoire, de la philosophie. Il leur apprit sept ou huit langues, leur rendit familière la connaissance des principes de l'art de la guerre et des secrets de la politique, s'appliqua enfin à développer en eux le génie de l'éloquence parlementaire, à laquelle il devait lui-même une partie de sa puissance. Leur faisant prendre pour tribune le premier meuble qu'offrait le hasard, il les obligeait à justifier leurs actions ou leurs vœux les plus simples, en termes faciles. Ainsi a fait, depuis, le grand lord Chatham, pour donner à l'Angleterre William Pitt.

Le génie actif de Jean était prompt à tout saisir. Il eut bientôt autant de savoir que son père, et il promit encore plus d'éloquence. Jamais jeune homme n'avait reçu de la Providence tant de dons à la fois. Chez lui l'esprit s'alliait

Description of Poland, estime ce service à plus de 16 000 impériales par an, c'est-à-dire environ 70 000 francs de nos jours.

Digitized by Google

à l'adresse, la grâce à la beauté, un cœur aimant à un indomptable caractère, une application passionnée pour les travaux de l'intelligence à non moins d'ardeur pour les fatigues et les périls. Son intrépidité, son air martial surprenaient et quelquefois effrayaient jusqu'à son père, quand on le voyait, armé simplement d'un arc et d'une hache, ou d'un filet et d'un poignard, courir dans les montagnes l'ours, le sanglier, l'élan, le bison sauvage.

Mme Sobieska s'était fait une part dans cette éducation héroïque. Ses pieuses mains avaient réuni, dans l'église de Zolkiew, les cendres de son frère, le brave Danilowicz, et du jeune Jean Zolkiewski, son oncle, aux restes de son aïeul le grand hetman. Jacques Sobieski était même parvenu à obtenir d'Osman, moyennant rançon, la restitution de la tête du vainqueur de Moskou et de Ceçora, longtemps attachée aux portes du sérail. Le marbre, l'or, les tableaux, les statues décoraient l'asile de ces dépouilles révérées. Des architectes et des peintres, conviés de tous les coins de l'Europe, exécutaient ces travaux sous l'œil de Théophile. Elle bâtit avec splendeur un monastère de dominicains et le dota plus richement encore, pour assurer de perpétuels honneurs aux sépulcres de ces martyrs de la foi et de la patrie. Chaque jour, elle conduisait sa jeune famille au milieu de cette famille morte, qui était tombée sous le fer des barbares; elle remplissait le cœur et la pensée de ses fils de tous les exemples, de tous les devoirs laissés par leurs devanciers. Jean Sobieski raconte, dans un écrit qui nous a été conservé[1], que, montrant à ses enfants le bouclier qui brillait dans le blason

1. Zaluski, *Litteræ hist. familiares*, t. III.

Digitized by Google

de leur race, la palatine leur répétait le mot des mères spartiates : Avec ou dessus. Qui niera que l'aristocratie ne légitime ses supériorités, quand elle porte dans les âmes cette exaltation généreuse, qui n'accepte l'illustration et la grandeur que comme des bienfaits à reconnaître et des dettes à payer!

Ce récit de la catastrophe du Kobylta, recommencé sans cesse sous la voûte du lieu saint, entre l'autel et les tombeaux, produisit sur Jean Sobieski une impression extraordinaire que les années ne purent effacer. Quand ses parents le voyaient ainsi ému, ils lui lisaient un mémoire adressé, du champ de mort, par le grand hetman au roi Sigismond, pour dire à ce prince un dernier adieu, et frapper son esprit de cette pensée, que tous les efforts de la Pologne devaient être sans cesse dirigés contre la puissance musulmane; qu'Étienne Batory avait été enlevé au milieu de sa carrière, quand une ligue sainte, formée par ses soins, allait réunir toute la chrétienté contre l'infidèle; que c'étaient là les desseins qu'il fallait reprendre, qu'il fallait suivre avec persévérance, pour sauver de ce joug destructeur, qui s'approchait peu à peu, et la république polonaise, et le monde chrétien tout entier. Ces idées se gravèrent ainsi pour jamais dans la jeune imagination de Jean Sobieski; c'était Annibal au même âge, faisant à son père, à sa patrie, aux dieux, le serment de haïr les Romains.

Chose étrange! Mme Sobieska, qui devait se connaître en mâles courages et les aimer, ne pouvait se défendre d'une prédilection singulière pour l'aîné de ses fils. Marc avait plus de douceur, plus de docilité. Comment l'humeur impatiente de Jean, la vivacité de ses émotions, son esprit

Digitized by Google

impérieux et ses emportements même, ne lui annonçaient-ils pas le vengeur qu'elle demandait au ciel ? Il y avait là un cœur impétueux qui alarmait par son trouble précoce la vertu d'une mère. Dès quinze ans, entraîné déjà, malgré les résistances d'une piété sincère, vers toutes les faiblesses que l'histoire a le tort de pardonner trop facilement aux grands hommes, il avait montré aussi les inclinations généreuses qui pallient ces faiblesses aux yeux du monde en les ennoblissant. Son âme se montrait dès lors ouverte à toutes les passions qui, en effet, la dominèrent depuis. Il était chaque jour plus facile de prévoir que la patrie et la gloire, l'étude, les femmes et les combats se partageraient sa vie.

Le palatin comprit la nécessité de donner à ses fils des maîtres meilleurs que lui-même, c'est-à-dire l'expérience, les voyages, le spectacle du monde, et il résolut (1643) de les envoyer visiter l'Angleterre dans sa révolution, la France au milieu des désordres de la minorité de Louis XIV, l'Italie, l'Allemagne, la Porte Ottomane. C'était surtout à Paris et chez les Turks qu'ils devaient séjourner : à Paris, pour achever le cours de leur éducation dans cette grande cité, nommée dès lors la capitale du monde policé; chez les Turks, pour commencer leur vie d'hommes, en mesurant de près le colosse qu'ils devaient combattre le reste de leurs jours. Le dessein de Jacques Sobieski était même de les faire passer en Asie, afin qu'ils pussent étudier ce terrible adversaire dans le siége de sa puissance.

En ce moment (1644), des apprêts immenses inquiétaient l'Europe. Le dernier boulevard de la chrétienté dans les mers d'Orient, le royaume de Candie, d'où les Vénitiens dominaient à la fois les rivages du Péloponèse, de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, telle était la proie

Digitized by Google

que convoitaient les grands ministres de l'imbécile Ibrahim. La chute de la Canée signala d'une façon désastreuse les débuts de cette lutte sanglante, qui devait permettre aux conquérants de porter enfin sur les nations civilisées tout le poids de leur puissance. La guerre qui continuait dans l'Empire et que le cardinal de Richelieu avait étendue à l'Italie, l'effacement de l'Espagne depuis la séparation des deux branches de la monarchie autrichienne, celui de l'ordre de Malte que des L'Ile-Adam et des d'Aux-Romégas ne guidaient plus, enfin l'avénement d'un enfant au trône de France, avec tous les troubles d'une minorité, semblaient ne préparer que des facilités à la grandeur ottomane.

Cependant, les jeunes Sobieski étaient partis de Zolkiew. En leur donnant sa bénédiction : « Mes enfants, avait dit leur père, ne vous occupez en France que des arts utiles; car, pour ce qui est de la danse, vous aurez le temps de vous perfectionner avec les Tatars. »

Le grand règne de Louis XIV venait de commencer. Anne d'Autriche régente accueillit les jeunes étrangers dans sa cour. Par elle, le cardinal Mazarin régnait sous le nom de Louis au berceau; il régnait avec gloire. Étranger et entouré d'ennemis, il faisait à la France l'honneur de travailler assidûment à la distraire de sa naturelle inquiétude par des victoires. Turenne et le duc d'Enghien, que nous nommons le grand Condé, se chargeaient d'en gagner d'immortelles. Mais la gloire même ne suffisait pas à apaiser les esprits. Le parlement commençait à s'annoncer pour un compétiteur redoutable de l'autorité royale. La lutte n'était pas encore déclarée; on y préludait par des arrêts et des chansons. Quelques graves magistrats, quelques femmes brillantes semblaient tenir la guerre civile en

Digitized by Google

réserve, comme une dernière ressource de cette étrange coalition de prétentions tribunitiennes et de folles amours sous laquelle se cachaient, à l'insu de tout le monde, les derniers intérêts de la féodalité déchue et le premier essor des communes agrandies. Durant toute l'administration du cardinal Mazarin, la galanterie fut à la fois une mode et une passion, un délassement et une puissance. Grands, beaux, bien faits, pleins d'esprit et d'élégance, recommandés par un nom illustre, Marc et Jean comptèrent aisément des succès précoces dans un monde enthousiaste, aussi rempli d'intrigues que d'orages. L'amorce des plaisirs s'offrit de tous côtés aux débuts de Jean Sobieski; nous verrons ces premières joies dont les vieillards se vantent à la jeunesse, lui créer, sur le trône même, après un laps de trente années, des difficultés sérieuses et de bizarres chagrins.

Cependant, bien que jeune et livré à lui-même, les séductions qui l'environnaient ne lui firent pas perdre de vue le devoir d'apprendre à bonne école le métier des armes. Il s'enrôla dans celle des compagnies rouges, que Richelieu avait établie pour sa garde et léguée ensuite à la couronne. Louis XIV enfant ne se doutait pas de compter parmi ses mousquetaires un grand roi. Oserai-je mentionner dans ces tables historiques le hasard qui a fait servir dans la même compagnie, à deux siècles de distance, le héros de ce livre et son humble historien, le premier quand ces troupes chevaleresques et brillantes commençaient, le second, quand elles se relevèrent un moment, en 1814, pour finir!

Paris fut alors frappé (1645) du spectacle d'une ambassade polonaise, qui fit son entrée au nombre de plus de 800 gentilshommes, dans leurs costumes à moitié asia-

Digitized by Google

tiques, où l'originalité le disputait à la magnificence. Les Sobieski en augmentèrent l'éclat par leur suite et leur richesse. Cette ambassade, conduite par un Leszczynski, dont le sang devait, cent ans plus tard, régner au Louvre, venait contracter avec la France une alliance royale qui resserra les rapports déjà fréquents des deux contrées, et hâta les rapides progrès de la Pologne. Veuf de l'archiduchesse Cécile-Renée et déçu dans l'espérance d'accomplir par un mariage avec sa cousine Christine de Suède, la fusion des deux branches de la maison de Wasa, Wladislas demanda la main d'une Française que plus d'un lien unissait au sang de France, qu'une étroite amitié attachait à Mme la princesse, mère du grand Condé, et qu'Anne d'Autriche dotait d'un présent de 600 000 livres. Elle était issue de cette brillante maison de Gonzague, illustre surtout par les femmes, depuis longtemps souveraine dans Mantoue, et dont un rameau, par une alliance avec Isabelle de Clèves, avait hérité des duchés de Nevers et de Rethel. Charles II de Gonzague et Clèves, duc de Nevers et de Rethel, venait de rentrer, par l'extinction de la branche aînée de sa maison et l'appui de la France, dans la possession de Mantoue et du Montferrat. Il avait, de Catherine de Lorraine, fille du duc de Mayenne, deux filles, illustres toutes deux. La seconde, Anne de Gonzague, célèbre sous le nom de princesse palatine, épousa Édouard de Bavière, fils de l'électeur palatin, contre lequel grondaient depuis vingt ans les foudres des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III. Ce fut l'aînée, Louise-Marie de Gonzague et de Nevers, appelée la princesse Marie, qui montait au trône de Pologne. Agée de trente-quatre ans, elle était reconnue pour l'une des plus belles, des plus tendres et des plus

Digitized by Google

spirituelles personnes de la cour de France, à une époque où l'esprit et la beauté pacifiaient le royaume et le mettaient en feu par passe-temps. Ses amours avec le malheureux Cinq-Mars sont restées mémorables par la catastrophe que la main terrible de Richelieu leur donna pour dénoûment. Ce fut probablement par un scrupule de fidélité romanesque, conforme aux idées régnantes, qu'en se rendant aux vœux du roi de Pologne après un deuil de plusieurs années, elle déposa le nom sous lequel Cinq-Mars l'avait aimée, pour prendre le seul qu'elle ait jamais porté dans ses liens nouveaux. La princesse Marie de la cour de Saint-Germain devint la reine Louise de la cour de Wiazdow.

Le mariage fut célébré d'abord à Paris, en présence de Louis XIV enfant, dans la chapelle du Palais-Royal, ensuite à Krakowie (1646), où eurent lieu les cérémonies du couronnement. Les deux époux se montrèrent peu satisfaits l'un de l'autre. La Pologne, ou, comme on disait alors en France, *la Scythie*, parut à l'esprit délicat de la reine un affreux exil, malgré toutes les pompes sous lesquelles les grands essayèrent de cacher à ses yeux l'indigence du peuple et l'aspérité du ciel. Ils lui prodiguèrent, à l'occasion du couronnement, les présents et les fêtes. Au retour de la ville du sacre, elle se rendit à Zolkiew, et séjourna, avec Wladislas et toute la cour (août), chez Jacques Sobieski, alors castellan de Krakowie. La castellane lui donna un vase de vermeil du poids de 100 marcs, enrichi des médailles les plus précieuses des empereurs romains. Mme Sobieska donna de plus au roi Wladislas et à l'ambassadeur de France, marquis de Brégy, douze chevaux tigrés dont les gazettes d'alors célébrèrent la beauté.

Wladislas, qui avait cinquante ans passés, devenu in-

Digitized by Google

firme et morose dans les ennuis du repos, aimait à vivre solitaire, simple, étranger à ce faste sous lequel la noblesse polonaise prétendait effacer les vestiges de son antique grossièreté. Louise, pour s'accoutumer à sa pâtrie adoptive, eut besoin de s'environner des souvenirs de sa vraie patrie. Sa maison était toute française. L'essaim de ses jeunes filles d'honneur continuait à l'entourer. Elle fonda, sous l'invocation de Marie, une communauté de religieuses venues de France, au milieu desquelles elle allait souvent déposer sa grandeur et passer en retraite des semaines entières. La voix ravissante de sœur Antonide Mignot, l'une des saintes filles, réconciliait Warsowie avec ce couvent étranger. Des jésuites français arrivèrent en foule et répandirent l'étude des mathématiques, de l'astronomie, de la physique. Nos ingénieurs, nos officiers d'artillerie, de brillants aventuriers se pressèrent dans cette cour où toutes les avenues de la fortune ainsi que de la gloire leur étaient ouvertes; ils instruisirent la pospolite à donner enfin le savoir pour appui au courage.

Nos arts les plus humbles prirent aussi la route du Nord. Les cuisiniers français étaient déjà en grande renommée; il n'y eut pas jusqu'à nos cabaretiers qui accoururent pour établir dans les villes cette hospitalité commode qui se donne à prix d'argent, en place de celle qu'il fallait auparavant chercher de château en château. Car on ne connaissait alors que les karczmas, sorte de grandes halles, ouvertes à tout venant, où les chevaux, le bétail, les hommes dormaient côte à côte, sans que le voyageur eût d'autres vivres que ses provisions, d'autres lits que ceux qu'on portait ajustés sous la selle. Il fut aisé de parcourir la Pologne, même en hiver. Utiles suppléments des trai-

Digitized by Google

neaux, les carrosses devinrent communs. On put faire, sans attendre les glaces et les neiges, jusqu'à dix lieues par jour, ce qui était alors une grande nouveauté. Un service de chariots, établi pour le transport des marchandises et des lettres, mit les Polonais en rapport avec le reste du monde. Aux profusions d'un faste asiatique commencèrent à se mêler les facilités et les délicatesses du monde policé. On imagine si les modes françaises firent invasion. L'habit de la cour de Saint-Germain ne tarda pas à remplacer dans le palais les fourrures qui faisaient le fond du vêtement national de la Pologne. Mme de Motteville n'aurait plus eu raison de dire que, « dans leur magnificence sauvage, les seigneurs polonais avaient des diamants, mais n'avaient point de linge. »

Ces changements étaient l'ouvrage des exemples et des impulsions de la reine. Le cardinal Jean Casimir, revenu d'Italie, donna à tous les seigneurs l'exemple de la passion de lui plaire. Elle devait, sous deux règnes, pendant vingt ans, prolonger son utile empire. A travers le bruit des armes, et lors même que son autorité fatigua ces nobles tout surpris et en quelque sorte repentants d'obéir, elle régna sur les esprits et sur les mœurs. Elle poliça les fêtes et le luxe de ses sujets. Elle adoucit leur piété farouche, qui se complaisait dans les flagellations, les plaies, le sang; son confesseur Fleuri charma toute la contrée par l'alliance du savoir et de la philosophie. La langue de Malherbe, de Rotrou, de La Calprenède, de Balzac, de Voiture, de Corneille, fut apprise et parlée. La jeunesse polonaise venait en foule admirer la patrie de la reine : un voyage de Paris devint un complément nécessaire de l'éducation, une marque de la grandeur.

Digitized by Google

La ville de Thorn exprima bien ce commerce des deux pays, qui glorifiait l'un et civilisait l'autre, en écrivant sur un arc de triomphe élevé à la princesse de Nevers :

« Vistula nunc Gallis bibitur, Ligerisque Polonis. »

La Vistule aujourd'hui coule pour les Français,
La Loire pour les Polonais.

Les filles de la reine, mariées peu à peu aux plus nobles seigneurs de la Pologne, formèrent une sorte de lien permanent entre les deux royaumes. Les grandes maisons ne tardèrent pas à se trouver unies par des nœuds de parenté. Eugénie de Mailly-Lascaris, cousine des Condé, épousa Christophe Paç, chancelier de Litvanie, homme d'esprit et d'ambition, qui allait jouer un rôle important dans les affaires de son pays. Michel Paç, vaillant officier qu'attendaient les premiers postes dans l'armée litvanienne, l'émule et l'ennemi de Sobieski toute sa vie, s'unit à une demoiselle de Lussé. Une autre Française fut demandée par Morsztyn, depuis grand trésorier. Parmi toutes les filles d'honneur, il en était une que distinguaient également et la faveur de la reine Louise, et sa beauté précoce, et son esprit plus précoce encore, et les vœux des courtisans les plus illustres. C'était Marie-Casimire de La Grange d'Arquien, petite-nièce du maréchal de Montigny, fille de la marquise d'Arquien, qui avait été gouvernante de la reine de Pologne, quand elle était princesse de Nevers. Louise, sur le trône, ne cessa d'aimer d'une vive tendresse cette jeune française, qui l'avait accompagnée à peine âgée de onze ans, déjà pleine de séduction, et exerçant autour de soi un inexprimable empire; tout y cédait, sa maîtresse, les grands et les rois.

Digitized by Google

Tandis que cette enfant charmante grandissait à Warsowie pour d'illustres hymens et un fatal ascendant, trois hommes, de qui elle devait dominer la destinée, contractaient dans Paris l'habitude d'aimer la France et tout ce qui en retraçait le souvenir. Jean Zamoyski, l'un des plus magnifiques seigneurs de ce temps, y étalait son luxe fabuleux; le jeune Stanislas Iablonowski terminait ses études à l'université; enfin, Sobieski devenait homme dans le salon de la plus brillante princesse du temps, de la duchesse de Longueville, qu'attendait l'étrange fortune de passionner ses historiens les plus illustres, après deux cents ans, comme ses plus illustres contemporains. Sobieski ne se lassait ni d'entendre converser les héroïnes de la Fronde, ni de contempler le grand Condé.

Condé, jeune d'âge et déjà vieux de gloire, avait été ramené à Paris par les préliminaires de la paix de Westphalie. La république de Venise, en faisant accepter sa médiation à la France et à l'empire, avait préparé cette grande paix qui allait rendre le repos à la chrétienté tout entière, et fonder pour cent cinquante ans le droit public de l'Europe. Elle le fonda sur la liberté des consciences, l'indépendance des couronnes et l'ascendant de la France (1647). Telles ne devaient pas être les bases de celui qui était destiné à sortir un jour, au congrès de Vienne, des convulsions de la révolution française et des précaires conquêtes de l'Empire! Condé parlait de ces grandes choses en homme que n'étonnait ni la gloire solide de son pays, ni sa propre gloire. Il sut deviner l'homme de génie dans l'étranger de vingt-deux ans qui tenait souvent attaché sur lui un œil avide, au milieu de la foule illustre fixée aux pieds de sa sœur par la magie du rang, de l'esprit et des grâces.

Digitized by Google

Dans ces cercles dignes de mémoire, se rencontraient Bassompierre, La Force, d'Estrées, derniers représentants du siècle passé; Turenne, Créqui, Fabert, La Rochefoucauld, l'abbé de Gondi, Balzac, Mme de Sévigné déjà renommée, Mme de La Fayette, Péréfixe, Mézeray, Omer Talon, Mathieu Molé, l'orgueil et la force de l'âge présent; puis, une jeunesse, parée de grands noms, qui ne brillait encore que d'un éclat héréditaire, ou qui portait presque ignorés et perdus des noms peu après si grands : les Catinat, les Luxembourg, d'autres d'Estrées, les Pascal, les Bossuet, les Colbert, les Vauban, Jean Sobieski enfin, troisième génération de grands hommes, dont la réunion offrait sous les mêmes lambris l'élite des beaux génies de ce siècle puissant, et peut-être de tous les siècles.

Distingué par le héros de Nordlingue et de Rocroy, le jeune Polonais lui dit qu'en le voyant il oubliait sa royale naissance pour ne penser qu'à ses victoires. Un commerce particulier d'entretiens et bientôt de lettres s'établit entre eux; ce commerce dura toute leur vie. Le prince et le mousquetaire parlaient souvent des affaires d'État, et, comme on dit aujourd'hui, de politique. Citoyen d'un État libre, Sobieski étonnait Condé, en proposant pour instrument de la grandeur de la monarchie la convocation des états généraux, qui, rassemblés dans ce travail des esprits, dans cet équilibre des forces, auraient peut-être épargné à la France la dangereuse épreuve du despotisme prestigieux de Louis XIV et de la réaction insensée de 1791. Le prince et le mousquetaire parlaient plus souvent encore de marches et de batailles, et tous les mots du maître allaient se graver comme des oracles dans l'esprit de l'avide disciple : il n'eut que trop tôt à faire usage de ces leçons.

Digitized by Google

Les paisibles prospérités de la Pologne touchaient à leur terme en même temps que la guerre de Trente-ans. Les conférences de Munster et d'Osnabruk n'avaient pas encore rendu le calme aux peuples de l'Allemagne et de toute la chrétienté, qu'en Pologne déjà les tempêtes s'étaient déchaînées.

Les premiers coups vinrent du dedans. Les misères des masses asservies, la tyrannie impitoyable et l'aveugle turbulence des classes dominantes, enfin les vices de la monarchie élective, ces trois grandes plaies de la constitution polonaise, firent le mal. Les invasions extérieures l'accrurent. L'existence de l'État ébranlé fut longtemps un problème; et peut-être sa chute aurait-elle attristé l'Europe un siècle plus tôt, si un homme ne s'était rencontré qui lui donna cent ans de vie.

L'ordre équestre semblait s'appliquer avec le même zèle à diminuer les forces de la patrie et à augmenter ses périls. Des tribuns ombrageux avaient pris l'alarme en voyant le roi conserver sur pied quelques troupes, plus belles que nombreuses. On lui supposa l'intention d'en faire usage pour assurer l'élection de son fils unique, né du premier lit, enfant presque au berceau, et la diète n'eut pas de relâche qu'il ne licenciât cette vieille armée à laquelle Zolkiewski et lui-même avaient montré tous les chemins de Moskou. Tant d'ingratitude blessa vivement l'âme de Wladislas. Au bout de peu de mois, son fils mourut; et ce second chagrin le jeta lui-même dans une langueur dont, par malheur, il ne devait pas se relever.

L'armée à peine dissoute, les comices se mirent à décréter des lois de sang contre les anabaptistes et les ariens, ou plutôt contre le socinianisme, doctrine fort accréditée

Digitized by Google

dans le Nord, plus puissante en Pologne qu'ailleurs, et là seulement élevée à la dignité de culte reconnu. Les provinces russiennes ne comptaient pas moins de 6000 gentilshommes atteints par la proscription. On continua en même temps à inquiéter l'Église grecque, qui régnait souverainement dans ces contrées. Il n'en fallait pas tant pour y allumer un incendie redoutable. Et, pourtant, la diète sut encore se faire de ce côté de plus dangereux ennemis.

La république était alors en possession d'un immense territoire, à la fois si fertile, que les grands, seuls propriétaires du sol presque entier, l'appelaient terre de lait et de miel; si vaste, que ses limites incertaines s'étendaient du Dniester au Tanaïs, et de la mer Noire jusque non loin de Moskou. L'Ukraine est son nom; le Borysthène, dans sa marche droite et rapide, la partage en deux moitiés presque égales. Celle qui s'étend de la rive droite vers la Hongrie, se divise en Podolie et Wolhynies haute et basse; celle que baigne la rive gauche comprend les steppes sans bornes au milieu desquels se perdit Charles XII. Le Tanaïs ou Don la limite à peine. Ce sont aujourd'hui quelques-uns des plus beaux gouvernements de l'empire russe. Par là les Polonais se trouvaient maîtres du cours entier de ce grand fleuve qui réunit le lac Ilmen et presque la Baltique au Pont-Euxin, et qui semblait former contre les Moskowites, en deçà de la Desna et de ses autres affluents, une barrière que les tzars ne pourraient jamais franchir.

Les habitants de l'Ukraine sont devenus fameux depuis cette époque. Ils s'appelaient, de temps immémorial, les Kosakes, peuple singulier, issu de toutes les races qui envahirent ces contrées, mêlé principalement de Bosniaques et de Tatars, grossi de tous les serfs fugitifs, de tous les

Digitized by Google

gentilshommes proscrits ou mal famés des palatinats voisins, recruté même, a-t-on dit, d'aventuriers allemands, espagnols, français, familiarisé par besoin et par goût avec le métier de la guerre, et formant, sous le joug des seigneurs polonais qui possédaient les fermes et sous la suzeraineté de la couronne qui possédait les places fortes, une république indépendante de pâtres guerriers, de soldats laboureurs.

Ces pâtres, ces laboureurs, toujours sous les armes, avaient fatigué par leur résistance le peuple de Tchengiskan. Sans arrêter ses courses, ils bornèrent à peu près ses domaines, du côté de l'Europe, à la Bessarabie et à la Krimée, résidence des sultans de la maison de Gieray. Les Kosakes trouvaient, pour braver tout ensemble le kan, le grand-seigneur, et quelquefois le tzar même, une place de sûreté inaccessible dans les cataractes du Borysthène; chute magnifique, après laquelle le fleuve, impétueusement lancé sur les plaines qui avoisinent la mer Noire, les couvre au loin de ses eaux écumeuses, et forme une sorte de mer intérieure semée d'îles verdoyantes, qui sont les plus riches des pâturages, les plus fertiles des jardins, les plus sûres des citadelles. Hélas! elles auraient pu devenir, si la Pologne l'avait voulu, les meilleurs des ports et des chantiers; plus tard, les plus florissants des comptoirs! Les Kosakes, laissés à eux-mêmes, entretinrent dans ce Delta du Pont-Euxin, sous le nom de *Sietcha*, une sorte de camp permanent et terrible, à l'ombre des innombrables rochers auxquels se brise le fleuve, et qu'on nomme dans la contrée *porohi*, *porog*, *poroghi*[1]. Ces Kosakes, dits Zaporogues,

1. Marches d'escalier, étages de rochers.

Digitized by Google

du nom de leur retraite, étaient des brigands aussi redoutables sur mer que sur terre. Ils combattaient également à pied, à cheval, en barques rapides. Ils désolaient, en Europe et jusqu'en Asie, toutes les nations voisines. La Pologne employait sans cesse son faible ascendant à essayer de réprimer leurs courses ou de les diriger. Mais ils n'obéissaient qu'à un chef toujours élu par eux, et ce chef, sous le nom d'ataman ou d'hetman, bravait souvent les lois de la république. Le palatin Jacques Sobieski, dans les commentaires latins qu'il a laissés pour l'instruction de ses fils Marc et Jean, sur la guerre et la paix de Chocim, parle en ces termes des institutions, des mœurs et des penchants de la nation kosake :

« Au retour des expéditions guerrières, quelques vétérans retournent à leurs quartiers du Borysthène. Le grand nombre, enrichis par le pillage, ne songent plus qu'aux affaires de leur ménage, et campent, en quelque sorte, au milieu des villes qui appartiennent à la couronne ou à la noblesse, avec leurs femmes et leurs enfants[1]. Ils se dé-

1. Ce récit d'un homme éclairé, qui avait des terres chez les Kosakes, que la paix et la guerre appelèrent souvent parmi eux, détruit la fable fort accréditée du perpétuel célibat de la nation zaporovienne. On a dit partout que ces peuples n'avaient point de femmes, qu'ils n'en toléraient point parmi eux, que seulement ils en tenaient un certain nombre cantonnées dans quelques îles, y faisaient des incursions au hasard, et n'adoptaient parmi les fruits de ce commerce sauvage que les enfants mâles. Le scepticisme de Voltaire ne l'a point préservé de cette erreur (*Histoire de Russie*, liv. I). M. Mérimée, de l'Académie française, que je me fais toujours un devoir de citer, dans un travail particulier sur les Kosakes (juin 1854), attribue seulement à la Sietcha, cette exclusion des femmes qu'on a représentée comme générale. Même sans le secours de l'explication que donne Jacques Sobieski, il était aisé de reconnaître qu'on avait confondu les mœurs d'un camp avec l'existence de la nation. Toutes les fois que les historiens parlent d'une société contre nature, on peut être certain qu'il y a méprise ou fausseté. Ceci s'applique aux Amazones.

Digitized by Google

dommagent des ennuis du repos par de fréquentes assemblées, et leurs comices sont d'autres guerres souvent sanglantes. C'est là qu'ils élisent leur hetman ou chef suprême, en jetant leurs bonnets de peau dans les airs. Cette inconstante multitude brise souvent son ouvrage; mais, tant que l'hetman règne, il a droit de vie et de mort. Quatre conseillers l'assistent; un notaire public correspond pour lui avec le roi, au nom de la nation et de son chef. La ville de Tretchimirow, en Kiowie, que leur donna Étienne Batory pour récompenser de fidèles services, leur sert d'arsenal, de marché, de magasin, de trésor. Là est le dépôt de tout le butin enlevé par leurs pirates dans les places turques de la Romélie et de l'Asie Mineure. Là aussi sont précieusement conservées les chartes d'immunités accordées aux Kosakes par la république. Là flottent les étendards que le roi, dans son insigne bienveillance, daigne leur envoyer toutes les fois qu'ils prennent les armes pour le service de l'État. C'est autour de l'étendard royal que la nation s'assemble dans ses comices. Sous cette enseigne respectée se placent alors l'hetman et son conseil. L'hetman ne s'adresse à la multitude que le front découvert, l'air respectueux, prompt à se disculper de tous les griefs, habile à solliciter humblement sa part des dépouilles de l'ennemi. Des acclamations, des cris féroces sont pour la nation l'unique manière de répondre.

« Ces farouches paysans aiment la guerre de passion. La plupart ne connaissent point la francisque. Le pistolet est une arme commune à tous. Grâce à leurs troupes agiles et courageuses, la Pologne peut braver l'infanterie des plus puissants princes de la terre; et ils sont aussi utiles dans le revers que pour la victoire. Battus, ils forment, de

Digitized by Google

leurs chariots rangés sur plusieurs lignes, un camp retranché auquel nul autre rempart ne peut être comparé. Derrière ces *Tabor*, ils défient les assauts du plus redoutable ennemi. »

Jacques Sobieski raconte encore que, non moins adroits écumeurs de mer, ils ne craignent pas de descendre le fleuve et ses cataractes, de sillonner le Pont-Euxin d'un bout à l'autre, montés sur de frêles canots. Ils savaient en garnir le flanc de larges fascines de jonc, qui tenaient ces esquifs suspendus sur la tempête. Le P. Avril, de la société de Jésus, qui voyagea dans ces contrées, rapporte que chaque barque ne pouvait, la plupart du temps, recevoir qu'un seul homme, avec ses avirons, ses vivres, ses armes; et on voyait son corps sortir à moitié entre deux capotes inégales de cuir tendu, qui, recouvrant le léger navire, lui donnaient l'air d'une conque glissant au-dessus des eaux[1]. Ces forbans intrépides surpassaient ainsi des galères à la course; ils les enlevaient à l'abordage, et allaient en vingt-quatre heures porter l'épouvante jusque dans la rade de Constantinople. Le sérail frémit souvent de leur audace. Leurs invasions semaient l'alarme à Trébizonde comme à Byzance, aux bords où les historiens placèrent la toison d'or comme à ceux où régnait le kan des Tatars. Comment la Pologne n'apprit-elle pas d'eux à devenir une puissance maritime, et à saisir cet empire de la mer Noire dont le tzar Pierre, arrivé au trône sans avoir un pouce de terre sur ces rivages, comprit si bien la grandeur? Le tzar eut sous la main les Kosakes de l'autre extrémité de l'Ukraine, ceux du Don, qui imitèrent en tout les

1. *Voyage du père Avril en Pologne et en Asie*, in-4°, liv. IV.

Digitized by Google

Zaporogues, se constituèrent à leur image, et devinrent, comme eux, tour à tour secourables et terribles : secourables la plupart du temps, par un instinct naturel, au prince-pontife qui siégeait au Kremlim, terribles à ses ennemis.

Moins habile, l'ordre équestre ne songea même point à l'utilité dont lui était l'attachement de tels peuples. On oublia que peu de liens les unissaient à la Pologne : leur religion était celle de Byzance, celle de la Moskowie, celle de toutes les populations voisines, depuis les monts Karpathes jusqu'aux monts Oural. Dans la Russie-Rouge, la Litvanie, la Russie-Blanche, les paysans faisaient cause commune avec les Kosakes ; tous ces hommes, rapprochés par les croyances, l'étaient encore par le malheur : tous portaient un insupportable joug.

Dans la Grande et la Petite-Pologne, le pouvoir sans bornes des propriétaires était tempéré par l'habitude de vivre avec leurs serfs. Les excès étaient rares ; les mœurs valaient généralement mieux que les lois. Mais ici les nobles n'habitaient jamais sur leurs terres, espèce de *bénéfices* lointains dans des contrées sauvages. Il fallait plier sous la puissance infinie de maîtres qu'on ne voyait pas, et, par suite, sous la tyrannie, sans cesse présente, des juifs, que l'ordre équestre avait pour intendants et pour créanciers, d'un bout du royaume à l'autre. On devine si cette tyrannie était sordide, brutale, cruelle ; car il y a quelque chose de pire mille fois que la puissance des grands ou des rois les plus absolus : c'est la domination des subalternes. Le joug d'affranchis, en possession du pouvoir, a dû être inventé afin de trouver les limites de la patience humaine.

Digitized by Google

Comment ne pas sentir les vices et la fragilité d'un ordre de choses où les mêmes hommes, rassemblés en corps de peuple, élisaient leurs chefs, décidaient la paix ou la guerre, et, revenus à la glèbe, se courbaient sous le fouet d'un intendant; de telle sorte que c'était une nation libre, formée d'un troupeau d'esclaves!

Dans cette situation extraordinaire, les Kosakes s'étaient souvent agités pour obtenir des priviléges, en d'autres termes, des garanties, une protection, de la sécurité. Leur hardiesse alla même jusqu'à solliciter pour leurs chefs l'entrée des diètes. Suivant l'usage, ces doléances provoquèrent une oppression plus dure; de l'oppression naquit la révolte. La révolte, longue et sanglante, avait troublé le règne de Sigismond Wasa; Zolkiewski dut, à plusieurs reprises, la réprimer. Elle renaquit sous Wladislas. Comme il arrive presque toujours au commencement des révolutions, l'insurrection fut d'abord vaincue, par suite châtiée, châtiée avec cruauté. La tyrannie tendit tous ses ressorts. Ces nobles, qui faisaient gouverner la contrée par des sectateurs du culte judaïque, prétendirent y prohiber la profession du culte grec. On renversa les temples. Les popes furent proscrits. La nation enfin se vit tourmentée à la fois dans son orgueil, dans ses intérêts, dans ses croyances. Une famille opulente, les princes Korybuth-Wisniowieçki, du sang de Gédymin comme les Jagellons, excitait par son exemple l'émulation des seigneurs à appesantir sur leurs Kosakes un joug de fer. C'était oublier que de semblables serfs avaient du cœur et des armes, des prêtres et des voisins.

Les Kosakes assemblés portèrent d'abord au pied du trône leurs misères. On raconte que Wladislas Wasa,

Digitized by Google

ulcéré contre son inquiète noblesse[1], leur répondit simplement : « N'avez-vous point de sabres ? » Car les rois n'étaient aussi que des serfs courroucés. Ils avaient les mêmes griefs et les mêmes oppresseurs. Il est cependant difficile de croire à ce cri de colère que la Pologne aurait entendu comme l'Ukraine, et qui l'aurait justement soulevée. Les unanimes regrets payés, peu après, par la nation polonaise tout entière, à la mémoire de Wladislas, semblent le démentir. Quoi qu'il en soit, les sabres brillèrent ; et, comme ce sont toujours les incidents les plus vulgaires qui donnent le branle aux mouvements préparés par de grandes causes, un moulin, capricieusement enlevé, mit en feu l'Ukraine, la Pologne et tout le Nord.

Il y avait un Kosake blanchi sous les drapeaux de la république, capitaine d'expérience et de courage, ne manquant même pas de lecture, précédemment investi du poste éminent de notaire de sa nation, et connu de toute la Pologne par son hardi génie. Bogdan Chmielnicki était son nom. Il avait conçu le dessin d'aller, avec 600 navires, bloquer Constantinople, tandis que Wladislas, soutenu par la république de Venise, et fort des difficultés de la longue guerre de Candie, s'avancerait par terre, à la tête d'une armée, pour mettre le siége devant la capitale des Ottomans. Cette entreprise rappelait les courses slaves des VIII[e] et IX[e] siècles, et attestait la pente éternelle de l'esprit russe. Elle avait facilement séduit le roi : la diète s'y refusa, et s'y refusa par une de ces défiances insensées des nations libres, de peur que Wladislas ne cachât, sous des projets apparents d'agrandir la république, un complot

1. *Anecdotes de Pologne* par le chevalier de Beaujeu, pseudonyme pour Daleyrac, chambellan de la reine, femme de Jean Sobieski.

Digitized by Google

pour fortifier l'autorité royale. Vingt ans auparavant, ce même Chmielnicki avait défendu Zolkiew contre l'incursion des Tatars, et empêché Théophile Danilowiczowna de tomber dans leurs mains. Alors jeune fille, de noble sang, de grande beauté, la mère de Jean Sobieski aurait probablement été vendue à Constantinople, pour donner des héritiers au trône ottoman.

Tel était Bogdan. Ce Kosake possédait, aux environs de Czehrin, près du Borysthène, un moulin qui avait plu à l'intendant des Konieçpolski, propriétaires de tout ce territoire. Une première fois, l'intendant avait traduit Bogdan, sur un prétexte frivole, au tribunal de leur maître commun, Alexandre Konieçpolski, grand-enseigne de la couronne. Selon la sentence de ce seigneur, il fut mis en prison; et il aurait été pendu, si Jacques Sobieski, averti, n'était intervenu et ne l'avait sauvé. Castellan de Krakowie, comme tel le seigneur le plus qualifié du royaume, le seul sénateur séculier qui partageât avec le primat le titre d'Altesse[1], Jacques était un protecteur puissant. Par malheur, il mourut. Il mourut au moment où Wladislas venait de le choisir pour représenter la Pologne au congrès de Westphalie. Le plus habile des négociateurs polonais ne concourut pas à la rédaction du grand pacte qui s'apprêtait; et, ce qui était tout aussi grave, à l'insu de tout le monde, l'intendant de Konieçpolski n'hésita plus à s'emparer du moulin qu'il convoitait.

1. Le castellan de Krakowie avait le singulier privilége d'être au-dessus, non-seulement de tous les autres castellans, mais même de tous les palatins du royaume. On attribue cette subversion des hiérarchies à ce que, dans une bataille, le palatin de Krakowie prit la fuite, et son castellan rétablit les affaires. Depuis lors, ce sénateur est le premier des sénateurs laïques; le second de tous, après l'archevêque de Gnezne, primat du royaume.

Digitized by Google

Bogdan Chmielniçki voulut porter plainte (1648). On entreprit d'assassiner ce factieux. D'autres disent qu'on le flagella. Toujours est-il qu'il s'enfuit, courut chez les Zaporogues, alla chercher un asile à la cour du kan des Tatars. Là, il apprit que l'intendant, l'infâme Czaplinski (il faut garder ce nom), venait d'outrager sa femme et d'égorger l'un de ses fils sur le cadavre de la mère, doublement sa victime. A cette nouvelle, Bogdan reparaît. Cette fois, 100 000 hommes l'environnent en armes; bientôt, il en a 300 000. La race entière des Kosakes s'est levée, ivre de rage et de vengeance. Un roseau à la main, pour unique indice de sa dignité, Bogdan marche à leur tête, hetman terrible qui a sa tribu et ses injures à venger[1].

Au premier bruit de sa marche, le jeune Étienne Potoçki a résolu de s'élancer à sa rencontre jusque dans les îles du Borysthène. Il est écrasé (15 avril) à Zolte-Wody. Un seul des siens survit à ce désastre, pour aller en informer la Pologne. Son père, Nicolas Potoçki, grand-hetman de la couronne, accourt avec ce qui reste d'armée à la république.

1. Tout ce récit est fort confus et fort divers dans les historiens du temps, partiaux pour la plupart, comme on peut croire. La seule chose sur laquelle ils soient d'accord, c'est une cruelle iniquité, cruellement châtiée. La relation officielle de Pastorius de Hirtemberg, dégagée avec soin, comme on doit le supposer, de détails désavantageux pour les Polonais, se contente de dire que Bogdan Chmielniçki eut le grave tort de venger sur l'État même les injures privées *qu'il paraissait avoir reçues : Privatam quam à Czaplinskio, subpræfecto Koniecpolskiano, accepisse videbatur injuriam, publico malo ulcisci statuit*. Dans notre narration, nous nous sommes conformé aux versions les plus naturelles, non les plus atroces, celles de deux contemporains généralement exacts et impartiaux : *Martini Zeller Iter in Poloniam, posterior descriptio*, *Ulmæ*, 1656; et *Laurentii Joannis Rudawski Historia Poloniæ, ab anno* 1658 *usque ad annum* 1660, avec les notes de Laurent Mizler, conseiller et médecin de la cour de Pologne. M. Mérimée fait de Chmielniçki un gentilhomme polonais. Rien dans ces auteurs ne nous a paru justifier ce sentiment.

Digitized by Google

Il succombe à son tour, à Korsun, sous les coups d'un paysan irrité et de bandes sauvages (26 mai); ses troupes sont exterminées. Czarnieçki, vaillant soldat, général habile, et Potoçki lui-même tombent vivants aux mains de Bogdan, qui les épargne. Le plus à plaindre d'entre les siens, lui seul conservait quelque modération au comble de l'infortune, au faîte de la puissance.

Cependant, le roi Wladislas n'était plus. C'était là un nouveau malheur, et plus grand qu'aucun autre. Le chagrin de ces désastres et la perte de son fils venaient de conduire au tombeau, dans la force de l'âge, le 20 mai, après seize ans d'un règne prospère, l'un des plus bienfaisants et des plus sages princes qu'ait eus la Pologne. Une lettre du Kosake victorieux, datée du 2 juin, arriva à son lit de mort, demandant respecteusement la paix, au lieu de la dicter. Mais, ce grand roi descendu dans la tombe, Bogdan ne respira plus que la guerre. L'interrègne livrait le pouvoir sans contrôle à la noblesse, et partant à l'anarchie, à la colère, aux tentatives de vengeance. Un évêque, le primat Lubienski, avait pris les rênes de l'État, de sa main mal assurée. Le prince Jérémie Korybuth-Wisniowieçki se jeta au travers des négociations avec quelques troupes, parvint à ressaisir une de ses villes insurgées, et répondit aux habitants, qui demandaient à genoux la vie, par un appareil inouï de bûchers, de croix, de haches, de tenailles brûlantes. Il criait au bourreau : « Frappe de manière qu'ils sentent le supplice. » Le vœu du monstre fut entendu : 100 000 paysans russiens sentirent le supplice de leurs frères, et coururent aux armes.

En un moment, toute la Kiowie fut en feu; les nobles, anabaptistes et ariens, que la diète s'était mis à proscrire,

Digitized by Google

prirent place dans les rangs de leurs serfs, soulevés pour tirer vengeance de la république, leur commune ennemie. Ces furieux n'avaient pas assez de tourments pour deux classes d'hommes : les jésuites, en qui ils voyaient les persécuteurs de l'Église grecque, et les juifs, ces fléaux du servage. La Podolie, la Pokutie, les Wolhynies passèrent, comme le reste de l'Ukraine et le palatinat de Russie (la Russie-Rouge), sous les lois de Bogdan. La Litvanie s'ébranla; les Tatars de Bessarabie, ceux de Krimée déposèrent aisément leurs vieilles haines de religion et de voisinage pour se rallier aux étendards des révoltés et les aider à mettre la république en lambeaux. Leur assistance, malgré des siècles de haine et de lutte, fut tout aussi aisément acceptée. Contre l'ennemi d'aujourd'hui, tout est bon, même l'ennemi d'hier et de demain. On a vu la foi pâlir, dans des âmes moins sauvages, devant la vengeance. Cette coalition de musulmans, de sociniens, de Grecs, presque tous incultes et féroces, allait renversant les églises, incendiant les monastères, ne laissant vivre, parfois, les religieuses et les prêtres que pour se donner la joie, comme on l'a vu depuis, en plein pays policé, un siècle plus tard, de les contraindre au mariage sous le poignard. Malheur au corps entier de la noblesse! Les hommes tombaient, taillés en pièces sans pitié; les femmes, les filles étaient chassées à coups de fouet, toutes nues, devant les escadrons, jusqu'à ce qu'elles expirassent dans les plaies, la fatigue, le désespoir, la honte : les barbares fouillaient les sépultures des grandes maisons pour supplicier les morts, quand il n'y avait plus à tuer de vivants, lavant ainsi le sang par le sang, et habiles à surpasser le prince Jérémie Wisniowiecki en raffinements d'atrocité.

Digitized by Google

Parmi ces extrémités, tandis qu'en Occident l'épée de Turenne et de Condé, de Wrangel et de Kœnigsmark coupaient court enfin à la longue calamité de la guerre de Trente-Ans, la noblesse polonaise, plus que jamais sans guide et sans lien dans l'interrègne, se disposa à un effort décisif pour arrêter la plus effroyable invasion qui fut jamais. Le grand enseigne de la couronne, Alexandre Konieçpolski, et le prince Jérémie, les promoteurs de la rébellion par leur tyrannie, tous les palatins, tous les grands, coururent à la rencontre des hordes ennemies, mais en se disputant entre eux l'autorité suprême. Tout ce qu'on put réunir de gentilshommes et de troupes mercenaires formait 40 000 combattants; ils joignirent l'ennemi, non loin du château d'Olesko que nous connaissons, dans les champs de Pilawce (23 septembre), et frappée d'on ne sait quelle terreur panique, cette noblesse altière et vaillante se mit tout à coup à fuir devant ses serfs révoltés, vaincue et débandée sans combat. Il semblait que, pour la punir d'avoir tant accablé ces misérables paysans au temps de leur soumission et de leur faiblesse, Dieu lui envoyât cette honte de ne pas pouvoir affronter leur défi armé.

La fuite de Pilawce livrait la république entière à Bogdan. Il s'avança au cœur même de la Petite-Pologne, en marquant sa route par l'extermination et l'incendie. Parvenu hors des palatinats schismatiques, il ménagea les églises romaines, mais continua de faire main-basse sur les châteaux. Les nobles seuls le trouvaient sans pitié. Il épargnait les serfs; il les appelait à la jouissance de cette liberté dont ils entendaient depuis tant de siècles gronder au-dessus de leurs têtes le nom et les violences. L'habile hetman donnait ainsi à son entreprise la couleur d'une jac-

Digitized by Google

querie. Dans cette même année, le tzar Alexis, fils glorieux de Michel Romanoff et digne père de Pierre le Grand, était contraint de s'humilier devant les séditions soulevées par un ministre en butte à la haine publique; un duc de Guise appelait aux armes le peuple de Naples, et recherchait l'héritage du pêcheur Masaniello; à l'exemple du Portugal, la Catalogne s'agitait, travaillée par une vieille passion d'indépendance; l'Espagne était réduite enfin à reconnaître l'émancipation de la république de Hollande; les janissaires préparaient le cordon pour le misérable sultan Ibrahim; Louis XIV enfant fuyait devant le peuple de Paris, et Charles Ier s'acheminait du côté de Londres, pour porter sa tête royale au long parlement qui demandait cette grande victime. L'histoire des hommes est le récit d'une tempête de quelque mille ans; il y a des époques où la tourmente se met tout à coup à battre en ruine les vieux pouvoirs. Telle fut cette année 1648, mémorable par une sorte d'ébranlement universel! Mais du moins il y eut une compensation. Elle fut marquée aussi par un grand bienfait. A ce moment, l'Europe, au milieu de toutes ces épreuves, remplissait les temples pour bénir Dieu de la conclusion définitive du traité de Westphalie.

En Pologne, point de roi, point de généraux, la plupart des grands captifs chez les Tatars, 50 000 gentilshommes immolés par les Russiens[1] ou les Kosakes à leurs vengeances, la torche enfin et le glaive promenant de tout côté leurs ravages; voilà où en était la république. Dans cet abandon, il n'y eut point anarchie. Jamais tant de calme

1. Nous appellerons Russes plus tard les sujets de l'empire de toutes les Russies. Nous appellerons Russiens les habitants des diverses Russies qui faisaient partie pour la plupart de la Pologne. Dans toute cette période de l'his-

n'avait régné dans les palatinats ; c'était le calme de la terreur et celui des tombeaux.

Le palatinat de Russie avait passé sous les lois de Bogdan. Il fallut enlever du trésor de Krakowie, exposé désormais aux premiers coups, le sceptre, la couronne, les joyaux de la royauté, qui, depuis cinq mois, n'avaient point de maître. Une diète extraordinaire, assemblée à Warsowie pour mettre fin à ce sanglant interrègne (6 octobre), songeait à fuir jusqu'aux bords de la mer Baltique, et à s'enfermer dans les murs de Dantzig. La reine Louise de Nevers, malade et mourante comme la république, ne pouvait prêter à ce grand corps, qui périssait, l'appui de son ferme génie. Ses filles d'honneur, ayant à leur tête Marie-Casimire d'Arquien, imaginèrent d'aller à pied en pèlerinage, implorer, pour le rétablissement de la reine, l'assistance d'une Notre-Dame miraculeuse qu'on révérait à douze lieues de Warsowie. Malgré ses seize ans à peine, l'intrépide Marie-Casimire mit fin à cette laborieuse entreprise que le succès suivit. La reine reprit assez de forces pour déclarer que la veuve du roi de Pologne ne quitterait point la capitale qu'il n'eût un successeur ; elle demandait si l'ordre équestre voudrait la livrer à des serfs révoltés. La noblesse, réunie tout entière à cheval pour choisir un roi, se résolut à soutenir le choc des assaillants Déjà, le château de Zamosc arrêtait (10 décem-

toire du Nord, quand il est question *des Russes et de la Russie* simplement, on doit entendre par ces mots, la Russie-Rouge ou Kiowie. On dit *palatinat de Russie* pour désigner la Russie-Noire, qui a pour capitale Lemberg ou Léopol, l'une des principales villes de la Petite-Pologne. Le canton de Smolensk est toujours nommé *Russie-Blanche*, et l'empire des tzars ne s'appelle pas autrement que Moskowie. Au temps où notre récit est parvenu, la Russie, la Russie-Blanche et le palatinat de Russie faisaient également partie intégrante de la république polonaise.

Digitized by Google

bre) toute cette multitude innombrable, autour de son étroite enceinte.

Ce château avait été bâti et fortifié par le grand Zamoyski sous Henri de Valois et sous Étienne Batory. Le propriétaire actuel était l'un des plus braves et des plus singuliers seigneurs du royaume. Prince ou comte du saint empire romain, bientôt palatin de Sandomir, c'était à lui que l'affection de la reine réservait la main de sa jeune favorite. Ce fut le premier mariage et la première élévation de l'ambitieuse Marie d'Arquien. Jean Zamoyski était revenu de France afin de s'enfermer dans sa forteresse, et il comptait de vaillants auxiliaires dans les officiers français dont sa maison était remplie. Il en trouva aussi dans les nombreux disciples de l'académie que ses ancêtres avaient fondée, que ses soins assidus faisaient fleurir. Le bienfait porta ainsi sa récompense. Des troupes allemandes soutinrent ces volontaires. Tous les nobles des palatinats voisins vinrent chercher un asile derrière les murailles de Zamosç pour ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs femmes, leurs enfants, leurs joyaux, leur or. Là se réfugièrent, honteuses de la déroute de Pilawce, les princesses Wisniowieçka, dont l'une, Griselda, était sœur de l'intrépide Zamoyski. Elle amenait avec elle son fils, le jeune Michel Korybuth, que nous verrons porter la couronne. Là aussi vint, avec ses deux filles, Théophile Sobieska, parente des Wisniowieçki. N'ayant pas de plus grand intérêt que ses fils, la castellane de Krakowie apportait ses trésors qu'elle gardait pour sa patrie et pour eux. Le seigneur du lieu avait lui-même une immense fortune. Sa magnificence fabuleuse était célèbre dans toute l'Europe. On savait qu'il n'y avait pas un de ses banquets où les tables ne fus-

Digitized by Google

sent chargées de monceaux de ducats, livrés, sous forme de mets divers, à l'appétit des convives. Zamosç était ainsi de tout point la plus belle proie qui eût jamais brillé aux yeux des Kosakes et des Tatars. L'espérance de l'avoir tout entière intacte les tint en quelque sorte enchaînés aux pieds des remparts. Ils n'osaient ni perdre de vue les murailles, ni presser l'assaut, respectant déjà, comme l'avare, toutes ces richesses qui leur restaient à conquérir.

En ce moment, accoururent de Constantinople, où leur était arrivé le bruit des malheurs publics, les petits-fils de Zolkiewski. L'empire turc ne savait pas quel précieux dépôt se trouvait en sa puissance. Les deux Sobieski, Jean et Marc, avaient renoncé à leur voyage d'Asie, pour accourir à la défense de la Pologne; ils réussirent à passer au milieu de 200 000 ou 300 000 captifs, que les Kosakes et les Tatars entraînaient, pour les vouer au supplice de l'exil, de l'apostasie, de l'esclavage. Les villes étaient désertes et incendiées. De la mer Noire à la Wistule, ce n'était plus qu'un vaste champ de bataille jonché de débris : ce n'était plus qu'un sépulcre immense.

Les bandes qui entouraient Zamosç formaient autour de la place une ceinture plus épaisse que forte. Dans les ennuis d'un siége, des querelles s'élevèrent entre les barbares sur le partage du butin ; ceux de Krimée abandonnèrent Bogdan pour aller mettre en sûreté, dans leurs demeures, les fruits de cette campagne, aussi productive que rapide. Les Kosakes et les Russiens restèrent seuls; ils pensaient à jouir plus qu'à combattre. Sûrs de leur butin, étonnés de manger dans des plats d'argent, de boire dans des coupes d'or, de coucher sur de riches fourrures, de parer leurs fronts de bonnets de martre rehaussés d'aigrettes de diamants, ces

Digitized by Google

paysans éblouis passaient les jours et les nuits dans des orgies où ils s'amusaient à faire entre eux les rôles de nobles, de palatins, d'évêques. Pour jouer, en quelque sorte, la comédie de leur rapide fortune, ils oubliaient le drame réel de la guerre. Le génie de leur chef et son autorité luttaient vainement contre l'entraînement de masses en délire. Les Sobieski franchirent aisément ces lignes désordonnées. Les ponts-levis de Zamosç s'abaissèrent devant eux; ce fut en pleurant qu'ils tombèrent aux genoux de leur mère, qui s'écria :

« Mes fils, venez-vous pour nous venger? »

Puis : « Je ne vous reconnaîtrais pas pour mes enfants, continua Théophile, s'il se pouvait que vous ressemblassiez aux combattants de Pilawce? »

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI,

ET RÈGNE DE JEAN-CASIMIR JAGELLON WASA.

(1648-1668.)

SOMMAIRE.

Diète électorale. Le cardinal Jean-Casimir Jagellon Wasa et l'évêque de Breslaw, son frère, compétiteurs. Duel de Jean Sobieski. Élection de Jean-Casimir, et son mariage avec sa belle-sœur Louise de Nevers. — Transaction avec Bogdan Chmielnicki. Prompte rupture. Marche guerrière de la cour. Démétrius Wisniowiecki. Les Paç. Georges Lubomirski. Jean Zamoyski. Marc et Jean Sobieski. Mazeppa. — Jérémie Wisniowiecki cerné par Bogdan. — Jean-Casimir cerné. — Paix de Zborow. — Nouvelle rupture. La princesse Rosanda de Moldavie. Guerre civile et alliances des Latins et des Grecs. Bataille de Beresteczko. Nouvelle transaction. — Nouvelle rupture. Bataille de Batowiz. Retour des Kosakes au tzar Alexis; son génie, sa politique. Invasion des Moskowites. — Invasion des Suédois. Charles-Gustave, successeur de Christine. — Scission des protestants et des Grecs. Fuite de Jean Casimir. Soumission générale à Charles-Gustave. — Insurrection générale contre les Suédois. Restauration de Jean-Casimir. Bataille de Warka. Fuite de Charles-Gustave. — Invasion des Prussiens. Nouvelle invasion des Suédois. Bataille de Warsowie. Nouvelle fuite de Casimir. — Invasion des Transylvains. — Guerre entre les Moskowites et les Suédois. Retraite des Suédois et des Prussiens. Fuite des Transylvains. Restauration de Jean-Casimir. — Paix de Welau. Mort de Bogdan. — Nouvelle paix d'Hadiacz. Paix d'Oliwa. Paix de Copenhague. Paix des Pyrénées.

La noblesse, formée en diète d'élection, sous l'autorité du primat du royaume, Mathias Lubienski (6 octobre 1648), et réunie en armes depuis cinq semaines, ne réussissait pas à s'entendre pour donner un roi à la Pologne. Les candidats étaient nombreux et puissants: Georges Rakoczy, woïewode souverain de Transylvanie; le tzar Alexis Michaïlo-

Digitized by Google

witsch, fils de Michel Romanof; le cardinal Jean-Casimir, frère du feu roi Wladislas; Charles-Ferdinand, évêque de Breslaw et de Ploçk, autre frère de Wladislas Wasa. Aussitôt après la mort de Wladislas, Jean-Casimir s'était hâté de déposer la pourpre romaine, de prendre le titre de roi de Suède, et de briguer près de l'ordre équestre un plus réel héritage. Le grand Georges Rakoczy se perdait en promesses, et le tzar se montrait non moins prodigue en menaces; arrivé au trône récemment, et plus belliqueux que son père, il parlait de soutenir sa candidature à la tête de 100 000 hommes. Les offres démesurées du premier, l'arrogant langage du second les perdirent tous deux (novembre). Ce fut alors que Jean-Casimir vit un rival inattendu se mettre sur les rangs. C'était l'évêque de Breslaw, son frère. L'Europe eut l'étrange spectacle de deux fils de la protestante maison de Wasa élevés aux premiers honneurs du sacerdoce catholique et se disputant le trône chez un peuple de soldats. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le trône de Wladislas n'était pas le seul, ni peut-être le premier objet de la poursuite des deux princes, des deux frères, des deux prélats : tout le monde savait que leur rivalité s'étendait jusque sur la veuve de leur frère, encore *inenseveli*.

Deux partis puissants divisèrent l'assemblée. L'un voulait qu'on sauvât la république en traitant avec l'insurrection victorieuse; l'autre, suivant l'usage, ne comprenait pas les transactions. Fugitifs et désarmés, ceux-là votaient toujours l'extermination des rebelles. Ils reconnaissaient pour chef le prince Jérémie. C'était lui qui soutenait l'évêque de Breslaw, dont le caractère dur et superbe donnait des garanties à ces haines obstinées. Jean-Casimir, au contraire, ralliait les esprits sages. Tout ce qu'il y avait de pro-

Digitized by Google

testants menacés, de sociniens proscrits, de schismatiques inquiets pour leurs autels, faisait cause commune avec ceux des Polonais qui ne voyaient plus d'autre alternative que de transiger ou de périr. On ne doutait pas que Casimir ne se fût déjà mis en relation avec Bogdan : il proposait le renouvellement des anciennes clauses des *pacta conventa* qui assuraient la liberté des cultes; enfin, il avait pour lui son caractère aimable, l'appui des couronnes, les vives recommandations de la France, et, par-dessus tout, les brigues, les trésors de la veuve de Wladislas. S'il faut en croire les mémoires du temps, la reine aimait dans le cardinal un prince mieux fait, plus jeune, plus occupé d'elle que celui auquel le sort l'avait unie. Peut-être aussi lui savait-elle gré d'être romanesque autant qu'elle-même, beaucoup moins résolu, et, à tout prendre, moins habile. Elle ne pouvait douter que, s'il obtenait la couronne, ce ne fût pour en partager avec elle l'éclat et le fardeau. L'évêque de Breslaw était loin de lui promettre un roi aussi débonnaire, ni un époux aussi docile.

Jean Sobieski se rendit au champ électoral. Là s'ouvrait sa vie politique. A voir ce jeune homme devant le trône vacant, on dirait un athlète qui mesure du regard la carrière. Mais cette carrière glorieuse était destinée à être semée d'écueils. Ses premiers pas en rencontrèrent qui devaient troubler le cours entier de sa vie. Une querelle qu'il eut, on ne sait pourquoi, avec un Paç, d'une maison ancienne de Litvanie, mit toute cette maison, nombreuse et puissante, en hostilité implacable contre lui Cette querelle sanglante, qui fixa sur lui tous les regards de la noblesse, le charma probablement, comme un brillant début; et la haine des fiers Litvaniens, irritée chaque jour par des rivalités de

Digitized by Google

patrie, de faveur, de pouvoir, de renommée, entrava quarante ans sa fortune !

Jean-Casimir fut élu (20 novembre). Il s'occupa aussitôt de faire asseoir sa belle-sœur sur le trône à ses côtés. Obligé d'abord de conduire Wladislas à la dernière demeure des rois et d'attendre pour son mariage les dispenses du saint-siége, il voulut du moins montrer sa chaîne à tous les yeux, suivant l'usage de ce temps. En conséquence, il fit son entrée à Krakowie, la ville du sacre et des funérailles (le 17 janvier 1649), en habit français. La princesse qui exerçait cet empire avait quarante ans : après quelques mois (juin), il l'épousa; leur union fut féconde. Mère pour la première fois à cet âge, Louise put aussi se croire reine pour la première fois ; car ce fut à peu près elle seule qui régna.

Le premier des Casimir avait, dit-on, comme le dernier, quitté la religion pour l'empire; la princesse qu'il épousa s'appelait du même nom que la princesse de Nevers. On supposait qu'il avait commencé sa vie dans une abbaye de France, et c'est ainsi que le nouveau roi devait finir sa changeante carrière.

Trop passionné pour l'Église et trop faible pour le trône, Jean-Casimir était en quelque sorte trop juste aussi, trop honnête homme pour son époque et pour son pays. Le cri public l'appelait en vain à la tête de la pospolite rassemblée. « Nous ne devions point, disait-il, brûler le moulin de Bogdan-Chmielnięki, encore moins outrager sa femme et l'égorger avec son fils ; nous ne serions pas réduits maintenant à chercher le moyen de châtier des crimes trop bien justifiés par les nôtres. »

Le premier acte de Jean-Casimir avait été d'écrire au chef des Kosakes, de lui proposer l'oubli du passé et la res-

Digitized by Google

titution des anciennes chartes ; il joignait à ses propositions pacifiques l'étendard royal et le *Bountzounk* ou lance d'honneur et de commandement, signes consacrés de la bienveillance de la couronne pour la nation kosake et pour son hetman. Bogdan incline aussitôt ses lèvres sur la lettre royale, se saisit de la lance et de l'étendard, contremande, malgré le récri des siens, l'assaut qu'il allait enfin livrer au château de Zamosç, et va fixer ses tentes à dix lieues plus loin. Des conférences sont ouvertes. Le succès en était prochain, quand la noblesse irritée se confédéra. Le prince Jérémie Wisniowieçki se met à sa tête. Résolu d'empêcher à tout prix la honte d'une transaction, et ne redoutant pas la honte d'une perfidie, il court se jeter avec son armée au travers des négociations, et envahit le camp des insurgés sans défiance. Le massacre fut grand. Bogdan se retira, avec ce qu'il put rallier, sur la Wolhynie et l'Ukraine. Il se retira, le cœur gros de vengeance. Le roi ayant envoyé de nouveaux plénipotentiaires, le terrible hetman leur fit scier le corps.

Ce fut au milieu des joies de leur mariage que Jean Casimir et la reine reçurent la nouvelle de ces représailles. On ne pouvait plus hésiter ; il fallait tirer l'épée. Toute cette cour, trop divertie et trop brillante pour concevoir des chances funestes, se jeta dans la guerre, parée de toutes ses pompes, comme pour voler à d'autres fêtes. La reine voulut suivre les premières marches. Le couple royal s'embarqua (24 juin) sur la Wistule pour en remonter le cours vers les terres russiennes. Tandis que les volontaires, la garde du roi, celle des grands, les simples gentilshommes, le gros de l'armée couraient sur le rivage, enseignes déployées, le fleuve s'était chargé d'esquifs dont le luxe faisait reconnaître toutes les grandeurs de la Pologne. C'étaient les

Digitized by Google

Radziwill, les Czartoryski, les Sanguszko, tous princes du sang de Gédymin comme les Korybuth; puis, les Ossolinski, les Ostrorog, les Sapieha; deux Potoçki chargés d'ans, et leurs fils dignes d'eux; plusieurs Leszczynski, dont l'un était vice-chancelier de la couronne; un Dönhoff, seigneur de Pomérélie, qui se disait issu du sang de Piast. La plupart des chefs de l'armée, le grand-hetman de la couronne, l'hetman de campagne, une foule d'officiers de nom et de mérite, manquaient à ce rendez-vous de toutes les hautes renommées : ils étaient encore prisonniers chez les Tatars. Mais on distingue déjà dans la foule ceux qui les remplaceront un jour : Georges Lubomirski, bientôt après grand-maréchal de la couronne, honoré par de beaux faits d'armes, et longtemps l'une des colonnes de la république; l'ardent Zamoyski, toujours prêt à briller dans les siéges, dans les combats, dans les fêtes; les Paç, l'espoir de la Litvanie; Démétrius Wisniowieçki qui va faire ses premières armes, et dans lequel la Pologne trouvera un capitaine moins cruel que son oncle le prince Jérémie, plus heureux et aussi brave; les deux Sobieski enfin, qui se font remarquer par leur jeunesse, leur armure éclatante et leur nombreux cortége. Pour parler comme un historien du temps, tout le monde cherche à deviner dans leurs traits s'ils auront quelque chose du génie qui fit de leur père les délices et l'ornement de la république[1]. Louise de Nevers et ses femmes paraient, de leurs atours étrangers, cette pompe guerrière; et dans le cortége, à peine se distinguait des femmes, grâce à la richesse de sa parure et à la beauté de ses traits, un page de la reine, plus connu

1. *Okolski, Orbis Polonus*. t. I, p. 302.

Digitized by Google

alors pour ses galanteries que pour ses faits d'armes, et destiné à paraître, soixante ans plus tard, aux côtés de Charles XII et de Pierre le Grand, comme chef de ces Kosakes contre lesquels il allait éprouver son courage : on l'appelait Mazeppa.

Le peuple, qui se pressait sur les bords de la Wistule pour contempler ces magnificences inconnues, cherchait dans la foule le prince Jérémie à la taille de géant, à l'air farouche, en qui les paysans aimaient un zèle impitoyable pour la foi catholique, et les nobles, un impitoyable mépris pour les classes inférieures. Il avait couru, avec le grand-enseigne Konieçpolski et presque toute la pospolite, à la rencontre de Bogdan qui regardait tranquillement venir l'orage. Le vieux Kosake avait rallié toute l'Ukraine et toutes les terres russiennes à son étendard; le kan des Tatars marchait en personne à son secours. On apprit qu'un choc terrible avait eu lieu (30 juin) à Zbaraz, ville de Wolhynie, non loin d'Olesko et de Zolkiew, dans le voisinage de Wisniowieç, patrimoine et résidence des Wisniowieçki. Voir les escadrons polonais, les battre, les cerner avec ses bandes innombrables de Kosakes et de paysans, avait été pour Bogdan l'affaire de quelques heures. Toute cette armée resta assiégée dans son camp, avec peu de provisions, point de concorde et non plus d'espérance. La fleur de la noblesse était là captive. En quarante-six jours, vingt assauts et soixante-quinze sorties attestèrent la fureur et le courage des deux armées. Bogdan fit offrir aux Polonais la vie sauve, pourvu que Konieçpolski et le prince Jérémie fussent livrés à ses justices.

A ces nouvelles (juillet), Jean-Casimir et la reine s'étaient séparés. Le roi, en mettant le pied sur le rivage de la

Digitized by Google

Wistule, pour arriver plus vite à l'ennemi, laissa la reine évanouie dans les bras de la jeune Marie-Casimire d'Arquien. Jean Sobieski et toute la noblesse se précipitèrent sur les pas du roi, ne pensant qu'à la vengeance.

On mit dix jours pour arriver à Lublin, ville considérable de la Petite-Pologne, située à trente lieues à peine de Warsowie. Jean-Casimir s'y arrêta pour organiser son armée, puis il se remit en marche, inquiet de ne pas arriver à temps pour tenter la délivrance de sa noblesse. Il fallait six semaines pour parvenir à la frontière de la Wolhynie et de la Russie-Rouge. Là, à peine en vue de Zborow, à quelques lieues encore du champ fatal de Zbaraz, l'armée de Jean-Casimir vit tout à coup devant soi (13 août) Bogdan, ses Russiens et ses Tatars, dont les ailes immenses semblaient se déployer au loin pour enfermer le dernier espoir de la Pologne dans leur cercle de fer. L'hetman avait laissé une partie des siens continuer le siége du camp retranché de Wisniowieç. Le kan Isla marchait à ses côtés, prince habile et brave, chef de la puissante maison de Giéray, destinée à l'héritage de la dynastie d'Othman, et lui-même magicien renommé pour sa puissance infinie. Le bruit de ses prodiges, l'aspect d'une multitude innombrable de barbares, le cri effroyable des hordes de Circassie et de Krimée, portèrent d'abord l'inquiétude dans les rangs polonais. Après une bataille de deux jours, ils se débandèrent (15 août). La nuit était venue. Le roi, une torche à la main, courait au milieu de ces soldats qui fuyaient, se disant trahis, se croyant perdus. Ils n'écoutèrent point la voix du prince; la révolte se joignit au désordre de la défaite et du désespoir. Les chefs eurent en vain recours à la persuasion et à la force : tout

Digitized by Google

semblait perdu, quand un officier, qu'un nombreux cortége de gentilshommes environne, s'élance au plus épais des masses ennemies, brillant de jeunesse et de courage. Un arc et un carquois d'argent flottaient sur sa pelisse; sa main balançait une pesante hache d'armes; son œil était plein de feu : la fierté de sa contenance étonne les escadrons débandés, que frappe bientôt et qu'entraîne l'autorité de sa parole. C'était la voix même de la patrie qui se faisait entendre à ces âmes troublées. Tous s'arrêtèrent. Ils pleuraient, dit-on, sur leur honte, et c'est avec ces larmes de repentir qu'ils suivirent, aux pieds de Casimir, le jeune chef dont l'éloquence avait vaincu leurs terreurs. Tels furent les débuts de Jean Sobieski. En mémoire de cette action, il fut pourvu de la starostie de Iaworow. On appelait starostie une sorte de bénéfice militaire et d'administration civile, qui se liaient à la gestion des revenus royaux et à la possession viagère de vastes territoires. Les grands accumulaient dans leurs mains ces fiefs passagers, principaux aliments de leur opulence. Jamais ils ne purent les rendre héréditaires. Le droit de les conférer faisait la force du trône. La starostie de Iaworow fut toujours chère à Sobieski; roi, il venait encore l'administrer en personne tous les ans : avant lui, son père et le grand Zolkiewski l'avaient possédée.

Cependant l'armée, ralliée à l'étendard royal, attendit le choc des barbares. Mais elle se trouva comme perdue au milieu de ces masses sans nombre; elle fut défaite. Cernée de toutes parts, elle n'eut d'autre alternative que de poser les armes ou de périr. La noblesse à Zbaraz, le roi et l'armée à Zborow se voyaient livrés à la merci de ces paysans provoqués d'une façon si coupable, bravés d'une façon si

Digitized by Google

orgueilleuse et si légère. Dans l'un des deux camps polonais était Marc Sobieski ; Jean était dans l'autre.

Jean-Casimir assemble tous ses officiers ; il tient conseil à cheval, et les grands reconnaissent qu'une seule ressource leur reste ; elle est à peu près sans espoir ; c'est de demander la paix. Le roi écrit en même temps (16 août) au kan des Tatars et au chef des rebelles dont il vient de mettre la tête à prix. De leur réponse dépendait le sort de la république. On l'attendait avec de mortelles perplexités. La lettre suivante arriva bientôt : nous la traduisons, en l'abrégeant :

« Sire,

« Je prends Dieu à témoin que j'ai toujours été le plus humble esclave de votre couronne. Mon père m'enseigna la fidélité dès le berceau , en mourant pour la république. Si je verse aujourd'hui un sang précieux , à qui la faute ? Que Votre Majesté le demande aux grands qui l'entourent ! Ils lui diront quelles violences, quelles injures , quelles barbaries nous ont mis les armes à la main.

« Je suis prêt, sire, à satisfaire tous les vœux de Votre Majesté. Pour ce qui me touche, nul orgueil ne m'aveugle. Je ne veux qu'une chose : la certitude de vivre en paix à l'ombre de vos lois.

« Au camp de Zborow, le 16 août 1649. »

Cette lettre rendait la vie à la Pologne. Les conditions exigées avant la rupture de la trêve furent reproduites et accordées. La couronne promit de rendre aux Kosakes la place de Tretchimirow, sur le Borysthène, et d'autres places

Digitized by Google

de sûreté qu'ils avaient possédées ; de confier les fonctions civiles et militaires des terres russiennes et de l'Ukraine à des sujets schismatiques; d'instituer des siéges dans le sénat pour les évêques grecs ; de tolérer une armée permanente de 40 000 hommes dans les provinces insurgées. Les Kosakes demandaient encore l'expulsion des Juifs, celle des Jésuites et l'extradition de l'intendant Czaplinski, de son maître, le grand-enseigne de la couronne, et du prince Jérémie. Mais ils n'insistèrent pas sur les questions de vengeance. Les Polonais leur sacrifièrent les Israélites, ou du moins le promirent; ils défendirent vivement la société de Jésus, comme un contre-poids aux concessions qui venaient d'être assurées en faveur du schisme grec.

De son côté, le kan des Tatars stipula pour sa part, dans la rançon de la Pologne, le payement exact du vieux tribut que la république avait promis anciennement à son peuple sous le nom de présent. La paix enfin signée à ces conditions, Bogdan, son roseau à la main, vint dans le camp royal (18 août), au milieu des Polonais qui se pressaient autour de lui, fléchir le genou devant Casimir, demander grâce pour ses crimes, et recevoir en pompe le bâton de commandement qui confirmait son autorité sur les Kosakes. Ce barbare prononça un discours où se confondaient, comme dans son caractère, la modération et la rudesse. Il finissait par dire aux grands que le serpent qu'on veut écraser ne peut manquer de relever la tête.

La noblesse polonaise n'était pas capable d'entendre cette leçon. Elle n'imaginait pas de limites à sa domination plus qu'à sa liberté. A peine hors des Fourches Caudines, son orgueil s'indigna des concessions de Casimir à une race méprisée. L'indignation s'accrut, par un succès

Digitized by Google

marqué que le prince Janus Radziwill remporta dans une rencontre, à Loïow, sur le Borysthène. La paix de Zborow fut partout accusée, sans cesse enfreinte. Le grand hetman Potoçki, qui arrivait de captivité, assembla des troupes aux environs de la Russie-Rouge. Tout respirait la guerre. En même temps, de toutes parts, étaient adressées au saint-siége, à l'empire, à toutes les cours, les prières de la Pologne, qui demandait assistance pour cette téméraire entreprise. La religion et l'orgueil conspiraient ensemble à y précipiter la république. Une année ne s'était pas écoulée (1650), que la diète proclamait le dessein de soumettre par les armes ses sujets indociles. Il n'y eut point de menaces, point de mépris dont on ne se montrât prodigue envers eux. Depuis lors, Warsowie les a vus faire sentinelle à la porte de ses palais.

Bogdan Chmielniçki, avant de repousser les agressions, voulut châtier les outrages. Tous les princes du voisinage se disputaient le cœur et la main de la belle Rosanda de Moldavie. La sœur de cette princesse était unie à un Radziwill. On dit que le woïewode Radula, son père, fidèle allié de la Pologne, l'avait promise au prince Jérémie, qui, marié alors à Griselda Zamoyska, aurait recouru au divorce pour contracter ces nouveaux liens. Le jeune Timothée Chmielniçki avait vu Rosanda. Elle avait fait sur lui une impression profonde. Résolu d'assurer à son fils cette noble conquête, Bogdan envahit avec ses Kosakes les terres de Moldavie, dicta la paix dans Yassy, et obligea le woïewode à promettre l'union de la princesse avec Timothée, soit que le vieil hetman n'y cherchât qu'un affront pour Jérémie Wisnowieçki, soit qu'il fût déjà saisi de la passion ordinaire de la plupart des potentats parvenus pour

Digitized by Google

les grandes alliances, soit enfin qu'il voulût par ce mariage relever son peuple, plus encore que sa famille, d'une humiliation héréditaire[1].

On pourrait croire que sa politique était habile, s'il fallait en juger par les cris que les Polonais poussèrent et par les tentatives qu'ils firent pour renverser les espérances du jeune Chmielnicki. A voir les fureurs de la Pologne, on eût dit que la nation était blessée au cœur comme Jérémie.

L'attitude de Bogdan était désormais changée. Ce ne fut plus en sujet qu'il suivit ses démêlés avec la république. L'heureux Kosake avait résolu de traiter de puissance à puissance. Non content d'appeler à la liberté tous les serfs, tous les pauvres à la propriété, il voulait lever l'étendard contre la religion romaine, et se mettre à la tête d'une sorte de croisade pour le triomphe de l'Église grecque. Le clergé grec, à la voix du patriarche de Constantinople, faisait briller à ses yeux les plus belles promesses de puissance et de gloire. La Russie-Blanche, la Litvanie, presque toute la Petite-Pologne ne passeraient-elles pas du côté de ses drapeaux? Enlever ces provinces à la couronne, ce serait former de ses débris un état plus puissant, plus compacte qu'elle-même.

1. Les rédactions des actes de Bogdan étaient bizarres. Son traité avec le hospodar est ainsi conçu :

I. Princeps Valachiæ Valachiam pleno iure obtineto.

II. Filius Chmielnicii, principis Valachiæ gener esto.

III. Tartaris Cosacisque nunc sexcenta millia thalerorum numerato.

IV. Polonis nequaquam faveto.

Peu de temps après, il fit adresser par le kan des Tatars la sommation suivante à la Pologne :

I. Miles Polonus e castris dimittatur.

II. Hiberna non in Russiâ, sed in ipsâ Poloniâ habeantur.

III. Contra Chmielnicium arma ne promoveantur (Rudawski, p. 65).

Digitized by Google

La Porte était dans ce temps-là (1651) le refuge de tout ce qu'il y avait en Europe de chrétiens opprimés par leurs maîtres. La Hongrie, déjà réduite à ses comtés du Nord par les conquêtes des Turks, songeait à se placer tout entière sous leur égide, pour se défendre contre les desseins despotiques de l'empereur Ferdinand III. Les Transylvains, les Moldaves, les Walaques, les Albanais, les Dalmates, reconnaissaient les sultans pour suzerains, ne trouvant guère cette suzeraineté plus oppressive que celle des républiques de Venise ou de Pologne, et voyant dans Constantinople moins la capitale de l'Islamisme que le siége révéré de l'Église d'Orient. Le patriarche détermina sans peine les Kosakes à traiter, comme tous ces peuples, avec le divan.

Mahomet IV régnait alors, ou plutôt c'étaient les janissaires, la sultane Valideh et un grand ministre qui régnaient au nom de cet enfant, depuis la chute de son père Ibrahim. Un règne glorieux de quarante années avait commencé sous la tutelle d'une aveugle soldatesque et d'une femme captive dans le sérail. Mais cette femme sut, avec le tact pénétrant de son sexe, distinguer Kiuperli Ogli. Fils d'un pope grec, ce grand homme se trouva maître de la monarchie musulmane, et le génie de la race vaincue éclata dans la manière dont ce vizir, et, ce qui est plus extraordinaire encore, son fils et son neveu, après lui, gouvernèrent la nation conquérante. Kiuperli travailla d'abord à rétablir quelque ordre dans les administrations et les finances, surtout à plier au joug de la discipline l'indisciplinable milice des janissaires, plus que jamais exaspérée par les efforts des derniers sultans pour la détruire. Cette tâche était si grande que le vizir bornait à la conduite de la guerre de Candie toutes les vues de sa politique exté-

Digitized by Google

rieure. Il n'eut garde cependant de refuser à Bogdan son patronage. Il lui conféra le titre de prince de l'Ukraine, en le déclarant vassal de la Sublime Porte, et il ordonna aux Tatars de combattre pour sa cause. Ce furent là les seuls secours que reçurent les Kosakes. Il ne leur arriva de Constantinople qu'un sabre béni, des reliques et des missionnaires. Le sabre était un riche présent du patriarche. Les reliques, en propageant l'espérance des palmes du martyre, entraînèrent jusqu'aux enfants et aux vieillards dans ce camp mi-partie infidèle. Enfin, les missionnaires firent au loin des conquêtes ; à leur tête marchaient l'archevêque de Corinthe, dont la présence excita la ferveur du clergé, un abbé d'Athènes, que l'hetman prit pour ministre, et des moines du mont Athos, qui se mirent à courir la Wolhynie, la Podolie, la Russie-Rouge, les provinces litvaniennes, en prêchant avec ferveur le meurtre des nobles et l'incendie des châteaux.

De son côté, Casimir avait rempli l'Europe du bruit de ses armements. Non content des 100 000 gentilshommes à cheval que lui promettaient le ban et l'arrière-ban de la pospolite convoquée tout entière dans Lublin, il avait profité du désœuvrement des vieilles bandes de Tilly, de Wallenstein et de Piccolomini, pour appeler à sa défense 50 000 soldats de l'empire. Une ambassade magnifique vint, à grand bruit (avril), lui remettre, au nom du pape Innocent X, un casque et une épée. Le légat plaça le casque sur ce front qui avait porté la pourpre romaine. Il remit à la reine Louise la rose d'or, qui est le témoignage consacré de la satisfaction du saint-siége envers les têtes couronnées. Il ne fallait pas moins que la gloire de défendre la cause de Dieu pour déterminer Jean-Casimir à quit-

Digitized by Google

ter Louise de Nevers et le séjour de Warsowie. Enfin, il se porta une seconde fois à la tête des armées, après être allé jusqu'en Litvanie (mai) compléter ses apprêts guerriers par un pèlerinage à la chapelle miraculeuse de Zurowice.

Le feu de la rébellion s'étendit rapidement jusque dans la Litvanie. La Wolhynie, la Russie-Rouge presque entière, tous les palatinats enfin compris entre les monts Karpathes et le Borysthène, prirent parti pour la cause unie du schisme et de la liberté. Le nom seul de la liberté fut assez puissant pour étendre l'embrasement aux pays catholiques. Après un sommeil de tant de siècles, les paysans s'agitèrent dans les environs de Krakowie et de Posen, soulevés par les gentilshommes sociniens qui avaient à venger leurs autels, à reconquérir une patrie. De toutes les oppressions sortaient ainsi un péril et une vengeance.

Bogdan était déjà établi à Zbaraz (juin), sur les confins du palatinat de Russie, livrant à la destruction les domaines des Wisniowieçki, au milieu desquels il campait. Il n'avait plus qu'un pas à faire pour lier cette dernière révolte à celle qui grondait du Dniester au golfe de Courlande. L'armée royale s'avança tout entière à sa rencontre (27 juin), fortifiée par les exercices du jubilé qu'elle venait d'accomplir en pleine marche. Le camp était assis à Beresteczko, propriété des Leszczynski, non loin de Zolkiew et d'Olesko. Jean-Casimir se préparait à passer outre, lorsque le kan de Krimée, revenu en personne, et Bogdan, son allié, parurent (28) à la tête de leur multitude innombrable de Tatars, de Zaporogues, de popes, de paysans armés; ils étaient, dit-on, plus de 300 000. Les Polonais rentrèrent dans leurs lignes, et tout se prépara pour un choc terrible.

Digitized by Google

La noblesse litvanienne avait été obligée de rester dans ses foyers pour les défendre. La pospolite de plusieurs des palatinats de la couronne était encore en retard; mais jamais les volontaires n'avaient autant marqué par le zèle et le nombre. Les grands, les évêques, les chapitres, comprenant que c'était pour eux une guerre de salut, s'étaient hâtés de lever des régiments à leurs frais, et, avec les troupes mercenaires, il n'y avait pas moins de 100 000 combattants. En face de hordes éparses et bruyantes, cette armée semblait avoir quelque ordre et quelque discipline. La misère de la foule des gentilshommes était cachée sous des peaux d'ours, de loup, de tigre quelquefois. Les gazettes du temps rapportent que Zamoyski se faisait remarquer de l'armée, moins par son escorte de 1500 chevaux, de 2000 valets ou charretiers, et de 3000 bœufs, que par sa grande écharpe blanche et son habit français. Près de lui s'était rangé le jeune Stanislas Iablonowski, qui arrivait de France pour prendre son rang comme volontaire parmi les défenseurs de la patrie. Ses amis d'enfance, les deux Sobieski, s'apprêtaient à guider ses débuts. Les deux frères marchaient à la tête de leurs propres levées. Ils s'étaient illustrés déjà, depuis l'ouverture de la campagne, dans plusieurs rencontres par d'heureux faits d'armes; une troupe de mursas, ou chefs des tribus tatares, qu'ils avaient faits prisonniers, attestait leur courage.

Jean-Casimir, après une nuit passée en prière, rangea ses troupes en bataille (30 juin), au point du jour. Il les forma sur trois lignes, plaça au centre dans la première son infanterie allemande, avec sa garde royale que commandait un Radziwill, distribua sa cavalerie légère sur les

Digitized by Google

ailes, son artillerie sur le front, fit laisser, sur les retranchements du camp auquel son armée restait appuyée, toutes les lances de sa grosse cavalerie, pour doubler aux yeux de l'ennemi le nombre des escadrons; et, confiant la droite à l'expérience du grand-hetman Potoçki, à l'habileté du grand-maréchal, à la valeur des Sobieski, la gauche à l'épée des princes Wisniowieçki et de Zamoyski, il se chargea de commander le centre en personne. Un brouillard épais, en prolongeant jusqu'à neuf heures du matin l'obscurité de la nuit, lui avait permis de faire tranquillement ses apprêts; une fois terminés, l'armée s'inclina sous la bénédiction de l'évêque de Culm, Leszczynski, grand chancelier du royaume. En ce moment, le brouillard se déchira, dit un contemporain[1], comme un rideau qui aurait laissé voir les deux armées. Des deux côtés, il y eut un instant de surprise et de terreur. Les Polonais crièrent au miracle. Mais ils virent déployés autour d'eux, en amphithéâtre, sur les collines qui terminaient la plaine, leurs 300 000 adversaires. Le terrible Bogdan Chmielniçki touchait leur aile gauche, et avait couvert son front d'un vaste *tabor*, citadelle de chars également redoutable pour l'attaque et utile pour la retraite; les Tatars fermaient le vaste demi-cercle, en agitant dans les airs leurs flèches empoisonnées, et poussant des cris horribles. On reconnaissait, à un immense drapeau blanc qui flottait près de lui, le kan Isla, entouré de tous les sultans ses fils. Les Polonais observaient avec inquiétude ces princes, renommés pour leur science dans la magie comme pour leur courage: on aurait bravé leurs armes; on redoutait leurs enchantements.

1. Pastorius de Hirtemberg, *Bellum Scythico-Cosaicum. Dantisci*, 1652.

De son côté, l'ennemi était troublé. Les serfs soulevés de la Russie avaient lâché pied, en voyant leurs maîtres en face, pour la première fois et de si près. L'archevêque de Corinthe, pour relever leurs courages, promena son crucifix dans les rangs, soutenu de tous ses moines grecs qui criaient comme lui : Religion et liberté ! De son côté, dans les lignes polonaises, l'évêque grand chancelier de la Pologne courait à cheval, le saint-sacrement à la main, exaltant le miracle dont l'armée venait d'être témoin, promettant des prodiges nouveaux, et criant avec Jean-Casimir : Religion et patrie !

Cinq heures s'étaient écoulées dans ces hésitations. Enfin, le roi donna le signal : le prince Jérémie Wisniowieçki s'élança sur les bandes dont il avait soulevé la vengeance ; plusieurs palatinats le suivirent. L'ennemi à son tour se précipita du haut des collines au-devant du choc, et les champs de Beresteczko furent en feu. On combattit longtemps avec des succès divers. La victoire semblait passer tour à tour des esclaves aux maîtres, des drapeaux de l'Église grecque à ceux de l'Église latine. Marc et Jean Sobieski montèrent plusieurs fois à l'assaut de ces hauteurs hérissées de fer ; Marc vit la fuite des barbares. Jean resta sur le champ de bataille, atteint à la tête d'une blessure qui fit d'abord désespérer de lui.

C'étaient les Tatars qui s'étaient débandés les premiers. Jean Casimir avait fait voir de près à leurs sultans le casque qu'Innocent X lui avait donné. Rome et la Pologne l'emportaient. Bogdan, au désespoir, s'éloigna un moment de ses Kosakes, qui tenaient encore, pour courir après le kan fugitif, et le ramener, s'il se pouvait, au combat ; mais rien ne put vaincre le prince de Krimée. Et, soit ressenti-

Digitized by Google

ment de reproches trop vifs, soit simplement calcul perfide, ce barbare saisit son allié, et l'entraîna captif, dans sa fuite précipitée, sur la Kiowie.

Les Kosakes s'enfermèrent dans leur tabor au nombre de 30 000 (1er juillet). Animés par l'archevêque de Corinthe, ils tinrent dix jours en échec l'armée royale, fortifiée de l'artillerie de tous les châteaux voisins. Ce ne fut que pressés par la faim, et assiégés régulièrement, qu'ils se résolurent à sortir de ce camp retranché qui devenait un tombeau (11 juillet). 20 000 périrent dans les marais. 300 de ces malheureux, enfermés dans une île, arrêtèrent quelque temps la poursuite des vainqueurs. Frappé de leur courage, le grand-hetman Potoçki leur offrit la vie. Pour toute réponse, ils jetèrent au fond de l'eau ce qu'ils avaient d'or, afin de n'être pas une proie profitable, et ils continuèrent à faire payer cher leur défaite. Un seul était resté debout : il trouva moyen, au dire des relations polonaises, de tenir trois heures en suspens toute l'armée. Des Allemands, le poursuivant dans les marécages, finirent par l'abattre à coups de faux.

Les troupes royales saisirent, dans le tabor des Kosakes, le secrétaire intime du kan des Tatars, celui de Bogdan, la mitre, la sainte-ampoule, les ornements de l'archevêque de Corinthe, et, dit-on, le sabre béni qu'il avait apporté à l'hetman. L'ardent apôtre du schisme grec périt dans sa fuite, sauvé par cette mort des supplices que lui réservaient des ennemis exaspérés et victorieux. Les débris de l'insurrection se réfugièrent derrière le Borysthène. Ce revers entraîna la soumission des rebelles en Litvanie. Ceux de Krakowie et de Posen furent abattus du même coup. A peine assurée de son succès, la Pospolite se sépara en toute

Digitized by Google

hâte. Le roi n'était pas moins impatient que l'armée de retrouver ses foyers. Il vola aux pieds de la reine : son ardente et infidèle tendresse ne savait pas plus se passer d'elle que s'en contenter. Ainsi, le camp royal se trouva dissous par la victoire, comme le camp ennemi l'était par le revers; toute cette grande guerre, qui avait embrasé la Pologne, sembla finie.

Elle n'était que suspendue. Le vieux Bogdan, délivré à prix d'or des fers de son allié de Krimée, accourut pour recueillir les débris de ses compagnons, sur le Borysthène. Toujours inébranlable, habile à faire entendre aux Kosakes et aux paysans que leur désastre n'était pas l'ouvrage des Polonais, mais des Tatars, et que, s'ils désarmaient, la mort punirait inévitablement leur révolte, il sut les ramener par la terreur au courage. Lui-même, opposant toujours une atrocité à un revers, comme on brûle ses vaisseaux, fit mettre en croix la femme du misérable intendant Czaplinski, après l'avoir fait entrer dans son lit. Tous les nobles polonais qui tombaient sous sa main étaient enterrés vivants. Ces hardiesses achevèrent de rassurer les tribus inquiètes; tout courut aux armes. Les Russiens et les Kosakes, dit un journal du temps[1], ressuscitaient autour de lui.

Il parla bientôt de pacification, moins en sujet vaincu qu'en ennemi menaçant. Jean-Casimir inclinait à l'écouter. Les fureurs du prince Jérémie et du grand enseigne de la couronne l'arrêtèrent. Mais Jérémie mourut sur ces entrefaites à la fleur de son âge. Pieux, cruel et brave, il emporta les regrets unanimes de l'armée. Son fils, que cette guerre avait ruiné, devait un jour être roi. Wisniowiecki

1. Pastorius de Hirtemberg.

Digitized by Google

mort, Konieçpolski malade s'éloigna, et Bogdan vint avec assurance traiter de la paix dans la tente du grand-hetman Potoçki, après avoir reçu Marc Sobieski en otage. Le grand-hetman se hâta de signer la paix (28 septembre), acte de politique et de justice qui, donnant aux insurgés des garanties contre l'oppression, en donnait à la république contre la révolte. Cette paix stipula, du côté de la Pologne, l'entière liberté du culte grec; du côté des Kosakes, la réduction de leur armée régulière à 20 000 hommes. La couronne conférait à Bogdan la starostie de Czehryn.

(1652.) Mais toutes les tentatives de transaction étaient inutiles. Il ne pouvait plus y avoir de pacte entre les maîtres qui avaient appris en frémissant le secret de leur faiblesse, et les serfs qui avaient trouvé dans les revers même la preuve de leur force. L'hiver se passa dans des chocs sans cesse renouvelés entre les deux peuples, dans les efforts des chefs pour disculper leurs sujets et pour les contenir, dans les négociations stériles, les combats renaissants : partout le désordre et l'anarchie.

A ce moment, un nonce de Litvanie, le nommé Sycinski, d'Upita, eut la fatale gloire de donner le premier exemple du *liberum veto*, de ce droit célèbre et fatal de rompre les diètes et de rendre toute délibération impossible par sa seule opposition, institution qui subordonnait la souveraineté de tous à la liberté, ou plutôt au despotisme d'un seul. Le trouble fut grand. Le fils de Bogdan, Timothée Chmielniçki, résolut d'en profiter pour arriver à ses fins, en épousant Rosanda de Moldavie. Il prit le parti d'aller chercher lui-même cette princesse, à la tête d'une puissante armée. Les Polonais imaginèrent de le surprendre dans sa marche sur la principauté. Ils l'assaillirent (2 juin)

Digitized by Google

au nombre de 40 000 hommes à Batowiz, sur le Boh, dans la province de Podolie qui confine à la Bessarabie. Ils furent cernés, pris, exterminés. Sept grands tertres, élevés à cette place, rendent encore aujourd'hui témoignage du désastre de la Pologne.

A cette nouvelle, la république se crut perdue. On s'enfuyait, de Krakowie même, jusques en Allemagne. La cour songea à se retirer sur la Baltique. Jamais l'effroi ne fut plus grand. L'élite de la noblesse, la plupart des officiers importants de la couronne avaient péri. Au nombre des victimes de cette grande journée, on comptait Marc Sobieski. Il tomba, dit-on, au pouvoir du kan des Tatars, qui lui fit trancher la tête. Jean, de son côté, retenu au lit par une nouvelle blessure reçue pour un autre intérêt que son pays, ne s'était pas trouvé à la sanglante mêlée de Batowiz. L'âme de Théophile Sobieska reçut de la mort de l'un de ses fils, de l'absence de l'autre, deux coups presque également cruels. Cette femme, qui rappelait Sparte, s'enfuit désolée loin de la Pologne. Elle n'y retourna plus. Elle croyait son nom en péril. Il allait être plus grand que jamais.

Le désastre de Batowiz est raconté de mille façons diverses. Les chefs de l'armée polonaise périrent-ils les armes à la main? reçurent-ils la mort dans le camp ennemi? est-ce le kan des Tatars qui commit cette barbarie? est-ce Timothée Chmielnicki, ou bien son père? comment le savoir, quand, à l'époque dont nous écrivons l'histoire, les rapports étaient si éloignés, si lents et si incertains, qu'un an après, on voit régner, dans les journaux du temps, une incertitude générale sur le sort des chefs de l'armée : on les supposait prisonniers en Krimée, esclaves à Constantinople,

Digitized by Google

réfugiés en Italie ! Cependant, Jean Sobieski crut toujours que son frère avait été massacré après la victoire. Il imputait cette atrocité à ceux qui avaient déjà immolé ainsi son oncle Jean Danilowicz, et ce fut sur les infidèles qu'il se crut obligé toute sa vie de punir cet attentat. En effet, le génie de Bogdan n'était pas de commettre des crimes inutiles. Il n'égorgeait guère que trahi et vaincu. Vainqueur, vainqueur au delà de toute espérance, il désavoua sa victoire près du roi de Pologne ; ce furent des ambassadeurs qu'il envoya à Warsowie, au lieu des hordes victorieuses qu'on attendait ; il fit tout pour rétablir cette paix, sans cesse troublée par des séditions ou des batailles. Timothée cependant ne s'occupa que de continuer sa route pour Yassy, où l'appelait, dit-on, un amour partagé. Malgré les déclarations hostiles des diètes polonaises, le fils du Kosake conduisit paisiblement à [illegible]utel la princesse de Moldavie.

Maîtresse d'elle-même cette fois, la diète déclara la guerre ; elle vota des impôts, fit des levées, convoqua par trois fois la Pospolite ; elle ne savait que menacer les terres russiennes et l'Ukraine de ses vengeances. Un an s'écoula dans ces clameurs. Les Polonais parlaient d'extermination, et n'avaient pas d'armée. Tandis qu'ils forçaient le vieux Bogdan à s'occuper malgré lui de rentrer en lice, ils se voyaient obligés à pousser jusque dans la diète de Ratisbonne un cri de détresse, dans l'espérance d'obtenir des secours ; et, par la note officielle qui demandait cette assistance, ils se déclaraient perdus[1]; ils allaient jusques à

1. La note s'exprimait ainsi dans deux passages :

IV. Occupatâ Poloniâ, multùm barbaris et ferocibus gentibus virium accederet, ex vario genere hominum, qui incolunt Poloniam.

V. Prætextus ipse libertatis augeret potentiam Cosacorum. Multos enim

Digitized by Google

calculer d'une façon prophétique les conséquences de la suppression de la Pologne, et, en attendant cette catastrophe finale, ils montraient l'Allemagne elle-même envahie bientôt par les Kosakes aux cris d'insurrection et de liberté. En effet, ils n'étaient plus en mesure de lutter contre les paysans de la Russie polonaise et les hordes de l'Ukraine. Tel était le déclin de la Pologne dans l'opinion du monde, que le kan des Tatars, dont Jean-Casimir marchandait l'alliance, trouvait tout simple de demander, entre autres conditions, le droit de saccager deux provinces.

Au dedans, il n'y avait partout que division et découragement. Le roi était parvenu à créer, par ses galanteries, une nouvelle source de discordes sanglantes. La vice-chancelière, séduite par d'augustes amours, avait pris son mari en une haine furieuse. Elle s'était mise à guerroyer avec lui

invenirent in Silesià et Germanià, qui causâ libertatis, partes illorum sequerentur.

VII. Quamdiu adhuc extat Poloniæ regnum, jam fessum et conquassatum, posset *Cæsarea majestas* et imperium mediocri auxilio obviare impendentibus malis, pacique et securitati Germaniæ consulere. Quod si regnum Poloniæ concidet, et ab hostibus, qui ad illud hoc anno delendum omnes vires suas exerunt, occupabitur, amisso hoc regno, difficile jam esset Cæsareæ majestati et imperio, inundationem hanc barbarorum et victores eorum exercitus comprimere.

Nous croyons devoir traduire ces curieux passages :

La Pologne conquise ajouterait beaucoup aux forces de ces nations féroces et barbares, à cause de la diversité des races qui l'habitent.

Le nom de liberté mis en avant augmenterait la puissance des Kosakes ; *ils trouveraient en Allemagne et en Silésie beaucoup de partisans qu'attacherait à leur cause l'amour de la liberté.*

Tant que le royaume de Pologne existera encore, tout accablé et tout ébranlé qu'il est, S. M. I. et l'empire pourront, avec un faible secours, détourner les maux qui les menacent, et veiller ainsi à la sûreté de l'Allemagne. *Si le royaume de Pologne tombe au contraire et devient la proie des ennemis résolus à le détruire, ce royaume une fois perdu sans retour, il serait difficile à S. M. I. et à l'empire d'arrêter le débordement des barbares victorieux.* (Rudawski, p. 135.)

Digitized by Google

dans les rues de Warsowie, et jusque dans le palais du monarque. Les querelles des deux époux et les vengeances du trône mirent aux prises la cité, la diète et l'armée. Radzieiowski, c'est le nom du vice-chancelier, fut banni du royaume, dépouillé de ses honneurs, privé de ses biens, sans que les réclamations d'une opposition courageuse pussent déterminer la diète à prendre contre Casimir le parti de la justice et celui des lois, soit qu'une succession de trois règnes dans la même maison eût rapidement fortifié l'autorité royale ; soit qu'il y ait chez les peuples libres, les plus inquiets et les plus jaloux, des moments où la volonté personnelle du prince, par une réaction inexplicable, prime tous les pouvoirs. Radzieiowski, réfugié à Stockholm, alla remplir de ses inimitiés la cour et les conseils de la reine Christine. La fille de Gustave-Adolphe n'était déjà que trop irritée de l'obstination des Wasa de Pologne à conserver leur titre de rois de Suède. C'était un obstacle insurmontable à une pacification définitive entre les deux royaumes. Elle ouvrit l'oreille aux propositions de Bogdan.

(1653.) Le farouche hetman, provoqué au combat, s'y disposait en souverain autant qu'en capitaine. Résolu d'étendre au loin ses alliances, il ne se contenta pas d'avoir profité des ressentiments et des intrigues de Radzieiowski pour se lier avec le Nord ; il s'était attaché Rakoczy, woïewode de Transylvanie; il tourne ses regards du côté des Moskowites. Communauté d'extraction, de langue, de croyance, tout est là. Les Polonais n'ont pas compris ce péril. Par miracle, il se trouve qu'Alexis Michaïlowitsch s'étonne d'abord, hésite, refuse enfin ; invité à la guerre par l'ambition et la vengeance, il est retenu par la crainte d'un coupable exemple et d'une contagion funeste, quand

Digitized by Google

il s'agit d'une guerre faite à des boyards au nom de serfs insurgés. Ce prince était le seul des souverains de ce temps qui n'eût point consenti à fléchir devant la fortune de Cromwell.

Alexis était un grand homme. Digne devancier du tzar Pierre Ier son fils, il a été trop effacé dans l'histoire par ce règne éclatant. Plus tempérant que Pierre le Grand, plus humain, plus enclin aux vertus de la royauté, et non moins appliqué aux affaires, il hâta les hautes destinées de sa maison et de son empire par son zèle pour la civilisation et les arts, aussi bien que par son habile ambition. Les Yvan avaient étendu la Moskowie, des confins de la mer Baltique au delà de la mer Caspienne. Ce fut lui qui la mit en communication avec le reste du monde par ses ambassades fréquentes, lui qui y créa un ordre régulier en introduisant la police dans les villes et la discipline dans l'armée, lui encore qui propagea les lettres latines, sans abjurer le génie russe, réforma les mœurs, affermit enfin, par des traités et des conquêtes, par des bienfaits et de la gloire, l'héritage chancelant des Romanoff. Il sut l'agrandir autant que le pacifier; toutes les frontières furent reculées par ses armes. On peut dire qu'il constitua la Moskowie et la dégrossit; son fils n'eut qu'à la montrer au monde, et, souvent, pour la policer à l'européenne, il la faussa.

La piété d'Alexis était ardente. Le patriarche de Moskou lui fit un pieux devoir de prêter l'oreille au cris de ses coreligionnaires de Pologne, menacés dans leurs croyances. Déjà, des griefs s'étaient élevés entre les deux couronnes. Alexis se plaignait de publications qui racontaient, d'une façon injurieuse pour sa maison, les victoires de Zol-

Digitized by Google

kiewski. La diète répondit, d'abord, que la presse était libre; puis, sur de nouvelles instances, elle fit brûler les écrits hostiles par la main du bourreau[1]. C'était proclamer sa faiblesse, et la faiblesse n'a jamais sauvé les États. Alexis se plaignit alors qu'anciennement on eût oublié une syllabe dans la nomenclature infinie des titres que prenaient ces barbares; sur ce grief, il assembla, du côté de la Litvanie, une de ces immenses armées que les tzars traînaient toujours après eux dans leurs expéditions. Le bruit de ces apprêts ne détourna point la Pologne des desseins hostiles qu'elle nourrissait contre les Kosakes. Une comète, qui parut alors, n'y put rien; une croix de feu qui se montra dans le soleil, un grand incendie qui ravagea Warsowie, une peste affreuse, des conjonctions de Mars et de Saturne, tous ces phénomènes se succédèrent, non sans agiter les esprits, mais sans faire réfléchir la république sur ses vrais dangers. Les politiques criaient que ces présages ne menaçaient que les ennemis de la couronne. Vainement les mathématiciens de la Sorbonne de Krakowie annonçaient-ils que c'était la Pologne qui était menacée par le ciel irrité. On ne les crut pas; et, pour la plus grande gloire de l'astrologie, la fortune ne justifia que trop leurs oracles.

Casimir se mit enfin en campagne, sous ces tristes auspices, à la tête d'une nombreuse armée; les rares vo-

1. On trouve dans les écrits d'un diplomate autrichien du temps des réflexions sur ce fait très-remarquables, et qui se lient à la question de la liberté de la presse. Les voici :

Quamvis combustæ paginæ illæ fuerunt, memoria tamen eorum quæ continebant combusta nequaquam fuit; imo per flammas illas illuminata, luculentius claruit. Excitata inde hominum curiositas fuit ad noscendum quid tandem esset id quod Moschowitæ tantà contentione occultatum vellent, ut ejus propagatores ad ignem damnarentur. (Page 366, *Voyage en Moskowie du baron de Mayerberg*, déjà cité.)

Digitized by Google

lontaires, qui, depuis le désastre de Batowiz, faisaient seuls tête à l'insurrection, se réjouirent à son approche. Jean Sobieski, cette fois, était du nombre. Il était resté enchaîné, pendant quinze mois, par un pieux dévouement, dans les plaines de Wolhynie. Mille petits combats exerçaient son courage, sans satisfaire son ardeur pour la vengeance, ni sa passion pour la gloire. Les âmes communes peuvent s'irriter dans ces luttes inutiles, où de grands coups s'accomplissent loin de tous les regards, sans que la patrie sache ce qu'on fait pour elle. Jean Sobieski, heureux de servir son pays, même à l'insu du monde, se dédommageait des ennuis d'une campagne stérile en réunissant dans ses tentes toutes les jouissances du monde policé. La peinture, la musique, la philosophie remplissaient ses loisirs. Les productions des grands hommes de la France et de l'Italie traversaient l'Europe, pour aller à grands frais charmer l'esprit d'un jeune officier qui faisait la guerre à des barbares dans une contrée à moitié sauvage. Il suivait avec un intérêt curieux les expériences et les découvertes de Gassendi, de Galilée, de Huygens, de Wallis, de Borelli, d'Harvey, de Cassini. Avec les travaux qui changeaient la face du monde, marchaient de pair, dans ses méditations, ceux de Descartes qui faisaient une révolution au delà de ces limites. Son imagination, passionnée pour la recherche de la vérité, restait attentive, parmi toutes les distractions de la guerre, aux controverses qui agitaient alors le sein de l'Église. La secte naissante des quakers, celle des memnonites, celle des fauteurs de la cinquième monarchie, celle encore des préadamites, intéressaient cet esprit curieux et infatigable, aussi bien que la grande querelle des jansénistes et la guerre de Port-Royal. Pen-

Digitized by Google

dant toutes ses expéditions, les doctes écrits d'Arnaud, de Voetius, d'Hersent, de Labadie, les fameuses *petites lettres* de Pascal, venaient fidèlement, de compagnie avec une tragédie de Corneille ou une comédie de Molière, prendre place dans la bibliothèque de campagne de ce seigneur polonais, qui partageait ses journées entre le plaisir d'étudier et celui de combattre.

L'approche du roi ne fit pas naître sous les pas du jeune staroste la récolte de gloire qu'il s'était promise. Toute cette armée, qui avait coûté tant de temps et d'efforts à réunir, s'usa dans des marches inutiles, dans des escarmouches ignorées. Nul succès décisif ne marqua une guerre qui devait, disait-on, abattre sans retour l'insurrection. On s'avança jusqu'à la frontière de la Bukowine et de la Moldavie; on mit le siége devant une petite place, Soczawa, où Timothée Chmielnięki, qui s'y était renfermé, fut blessé à mort (9 octobre). L'Église grecque fit du jeune barbare un saint et un martyr. L'Église latine triompha de cette victoire, unique résultat d'une campagne que Jean-Casimir avait prolongée jusque sous les neiges et les glaces de l'hiver. Il était facile de prévoir que Bogdan furieux voudrait des vengeances et saurait en trouver.

Le malheureux père sollicita le tzar Alexis (1654) de lancer enfin sur la république ses 80 000 combattants assemblés depuis si longtemps à la frontière. Le tzar, encore incertain, s'en remit à la décision d'un jugement de Dieu usité dans le Nord. Deux taureaux furent baptisés des noms de Pologne et de Moskowie, puis on les lâcha l'un sur l'autre. Si le polonais était vaincu, Alexis promettait d'obéir à l'ordre d'en haut; ce fut le moskowite qui succomba.

Digitized by Google

Toutefois, le patriarche sut faire parler l'ambition et la foi plus haut que de vaines terreurs. Il ne se lassa point de représenter l'avantage religieux et politique de réunir sous un même sceptre l'Église grecque tout entière, et l'appui que trouverait cette entreprise dans les provinces qui relevaient de l'antique métropole de Kiow. C'était presque la moitié de la Pologne. Pour lever tous les obstacles, Bogdan, qui était moins occupé d'ambition que de vengeance, qui voulait maintenant faire un mal éternel à la république, Bodgan, rompant tout pacte avec elle, et portant aux tzars sa fortune, n'hésita pas à se déclarer avec tout son peuple le vassal de l'empire moskowite ; il rendit hommage à Alexis comme au suzerain de l'Ukraine et des terres russiennes. Deux armées moskowites s'avancèrent (janvier), l'une sur la Russie-Blanche et Smolensk, l'autre sur les terres russiennes et Kiow, afin de saisir ces vastes proies; et la Pologne, pour prix de ses oppressions et de ses témérités, vit, en quelques jours, passer sous d'autres lois tout le cours de la Desna, tout celui du Borysthène, depuis le lac Ilmen jusqu'aux rives de la mer Noire. Sans que personne le comprît alors, la face du monde était changée. Il y avait un grand empire de plus, et il allait peser de tout son poids sur l'Europe entière.

Une diète fut promptement assemblée (18 février). La noblesse ne revenait pas de ces nouvelles extraordinaires. Tandis qu'elle perdait le temps à s'étonner des grands coups par lesquels la Providence châtiait sa folle tyrannie, Bogdan remettait aux mains du tzar, outre le palatinat de Czerniechow et toute la rive gauche du Borysthène, Kiow, la ville sainte de tous les Russes, le berceau de la maison de Rurik, longtemps la métropole des Grecs du nord,

Digitized by Google

et depuis mille ans la ville la plus policée de ces régions.

Au lieu d'amasser en toute hâte des moyens de défense, les Polonais ne songeaient qu'à imputer au trône les malheurs publics. Plusieurs diétines avaient donné, dans leurs cahiers, aux nonces qui les représentaient, l'instruction d'exiger que le roi ne reparût pas à la tête des armées, et qu'un général plus habile se chargeât de combattre et de vaincre les ennemis de la patrie. La diète fut toute remplie des mauvais sentiments que la Pologne portait à son roi. Elle se rompit, après quelques semaines (28 mars), sans avoir pu rien résoudre. Les excès de Casimir dans l'affaire du vice-chancelier avaient rendu redoutable aux plus bienveillants ou aux plus timides l'agrandissement de l'autorité royale. L'injustice fit sentir l'usurpation. On remarqua qu'au lieu de conférer le pouvoir suprême sur les troupes à un grand hetman, il gardait en main le bâton de commandement, innovation heureuse qui aurait émancipé la royauté, mais qui fut prise dans la même haine que ses fautes et ses revers. Il se vit contraint de remettre à un Radziwill, au prince Janus, le bâton ou bulawa de la Litvanie, à un Potocki, palatin de Kiowie, presque aussi vieux que le dernier grand hetman, le bulawa de la Pologne; et il advint du vice des institutions, que, dans la suite de la guerre, le prince ne fut pas exempt du soupçon de poursuivre de son envie les chefs de l'armée, au détriment de son pays et au péril de sa couronne.

Une seconde diète (juin) n'eut point de résultats meilleurs. Des tracasseries domestiques la remplirent. Cependant, Bogdan et ses alliés ne s'endormaient pas. Les Moskowites s'apprêtaient à prendre en Europe la place de la

Digitized by Google

Pologne. Du côté de la Litvanie, Smolensk, malgré ses larges murailles et ses trois cents tours, tomba devant eux, et le bruit de sa chute entraîna au midi Mohilow, au nord Witebsk, Poloçk, tout le cours de la Dzwina. Toute la Sévérie était réunie sans retour à la Moskowie. Du côté de l'Ukraine, Péréaslaw sur la rive orientale du fleuve, sur la rive droite Human qui avoisine la Bessarabie, Braclaw qui couvre le Boh et semble commander le Dniester, assurèrent jusque sur les frontières de la Russie-Rouge toutes ces conquêtes. Les paysans de Litvanie égorgeaient leurs maîtres, et couraient à leurs frères, en criant : Liberté! Des combats où la valeur luttait vainement contre le nombre, ne firent que réunir aux mains du tzar les profits et les honneurs de la victoire. Radziwill fut écrasé par Troubetzkoï. Jean-Casimir ne s'avança jusqu'à Grodno que pour être témoin de ces désastres. Potoçki et ses Polonais soutinrent mieux que ceux de Litvanie l'assaut de l'ennemi. Braclaw repris, quelques rencontres heureuses balancèrent les revers de cette fatale campagne. Là était Jean Sobieski. Une grande bataille, livrée sous les murs d'Human (décembre), fit briller son courage ; on le vit planter son enseigne sur les lignes des Kosakes et des Tatars. Quoique ses charges vinssent se briser aux pieds des hauteurs qu'occupait Bogdan, les Polonais purent s'attribuer les honneurs de cette journée, qui ne changea rien cependant aux justices du ciel.

En ce temps-là, se produisaient de toutes parts, sur la scène du monde, des acteurs comme des événements nouveaux. Cromwell, sous le nom de protecteur, régnait à la place des Stuarts, princes écossais et catholiques, qui ne furent jamais pour l'Angleterre que des étrangers et des en-

Digitized by Google

nemis; il régnait au milieu des respects de toutes les têtes couronnées. Louis XIV, sorti de minorité, mais non de tutelle, avait commencé à Reims et à Stenay, parmi des pompes et des combats, son grand règne. Innocent X mettait le pied dans la tombe, et le génie du cardinal de Retz, en portant au pontificat le cardinal Chigi, qui fut Alexandre VII, préparait à son insu de nouveaux chocs, de nouveaux triomphes au jeune Louis. Louis devait trouver un rival plus vivace et plus redoutable dans l'archiduc Léopold, à qui l'empereur Ferdinand, son père, travaillait à concilier les couronnes électives des Bohêmes, des Hongrois, des Romains, et qui devait les porter cinquante ans. En Asie, un autre règne de cinquante ans allait étonner ce siècle : le terrible Aurengzeb, à la fois le Léopold et le Louis XIV de l'Asie, annonçait, par des scènes sanglantes, dans le royaume de Golconde, sa domination cruelle, artificieuse, dévote et magnifique. Faible contemporain de tant de grands princes, Mahomet IV poursuivait par les mains de son grand ministre, la réforme intérieure de l'empire et la longue guerre de Candie. Le sénat de Venise, inébranlable aux coups de l'Ottoman, désarmait devant la société de Jésus, et lui rouvrait, après trente ans, le giron de la république pour complaire à Louis XIV; à ce même moment, l'Allemagne et la Hongrie s'agitaient pour obtenir la suppression de ces pères, dont l'étrange destinée est de rencontrer sous chacun de leurs pas, autant d'orages qu'ils veulent en apaiser dans les esprits. Enfin, dans le Nord, la dynastie des Wasa que la religion et la politique avaient scindée en deux branches ennemies, achevait de descendre du trône de Suède : le monde tenait les regards fixés sur une princesse de vingt-sept ans, qui achetait, par le sacri-

Digitized by Google

fice de ce trône, alors l'un des premiers de l'Europe, l'indépendance de la vie privée, le libre retour à la foi catholique, les jouissances des arts et le ciel de l'Italie (6 juin).

Christine n'abdiqua le sceptre du grand Gustave-Adolphe, son père, qu'après s'être montrée digne de le porter. Mais, en le déposant, elle détrôna sa maison. Dernière représentante de la branche cadette et protestante des Wasa, elle désigna pour successeur son cousin-germain Charles-Gustave, comte des Deux-Ponts, de la maison Palatine, fils d'une sœur de Gustave-Adolphe, prince jeune encore, illustré déjà à la tête des armées suédoises et de la ligue protestante, dans les dernières campagnes de la guerre de Trente-ans. Il était, dès lors, dans le génie de la Suède de prendre pour chefs de ses dynasties les capitaines fameux du continent.

L'élévation de Charles-Gustave n'était rien moins que la déchéance solennelle des Wasa. Jean-Casimir, le premier, bientôt même l'unique rejeton de cette race glorieuse, protesta contre l'exclusion que lui donnait la Suède. Il nourrissait ce long espoir des dynasties détrônées. Charles-Gustave s'indigna de protestations, à la fois injurieuses et impuissantes. Alors vinrent les retraites mal déguisées, les faiblesses visibles qui ne firent que l'enflammer davantage. Impatient de rompre la trêve qui devait contraindre les deux États à la paix quelques années encore, il s'aperçut (1655) que, dans une lettre du roi de Pologne, deux *etc.* seulement suivaient ses titres, au lieu de trois voulus par les traités. Pour cet *etc.* oublié, il déclara la guerre, comme le tzar Alexis l'avait déclarée pour une syllabe. Casimir fut accusé d'avoir attiré sur son royaume, démembré par les

Digitized by Google

Moskowites, par les Kosakes, par les Tatars, une invasion de plus.

Il faut le dire : Charles-Gustave ne cherchait que des prétextes. Puffendorf[1] raconte longuement, sans surprise et sans colère, que ce prince, à peine couronné, voulut porter la guerre quelque part, pour entretenir le feu de la vaillance suédoise, peut-être aussi pour fortifier sa situation de branche cadette et féminine. Flottant d'abord entre trois puissances également accessibles à ses ravages, il dédaigna le Danemark, craignit la Moskowie, se décida pour la Pologne : il y voyait des ennemis faibles et une belle proie. Quels calculs! Le sénat de Suède intervint : les sénateurs discutèrent, non la justice, mais les chances de l'agression, et approuvèrent tout. Depuis lors, la Suède a vu par la guerre tout grandir, hormis elle-même. Elle a vu notamment la Moskowie, restée sans contre-poids, lui ravir la Livonie, l'Esthonie, la Carélie, l'Ingrie, la Finlande, les îles d'Aland, enfin toute la rive orientale de la Baltique et, pour tout dire en un mot, le sceptre même du Nord. Les voies de la Providence sont fécondes en châtiments.

(1655.) Kiuperli Ogli fut plus avisé que Charles-Gustave. Inquiet des conquêtes du tzar, découvrant avec son rapide coup d'œil ce qui pouvait sortir de ces agrandissements, il se hâta de se rapprocher de la Pologne, de rompre ses alliances avec Chmielnicki, d'ordonner (janvier) au nouveau kan de Krimée, Mahomet Gieray, frère et successeur d'Isla, des armements en faveur de la république. Jean Sobieski reçut le commandement d'un corps nombreux de Tatars. Mais qu'était ce secours, alors que les Kosakes (mai) poursui-

1. *Historia Caroli Gustavi*, t. I, l. I, in-fol.

Digitized by Google

vaient leurs ravages dans toute la Podolie et la Wolhynie, que le torrent des Moskowites arrivait de la Russie-Blanche et des terres russiennes dans la Russie-Rouge et dans la Russie-Noire, qu'ils emportaient, avec Olesko et Zolkiew, ces manoirs de Sobieski, Léopol (Lemberg), la capitale de la Galicie, pénétrant jusqu'aux sources du Bog et du Dniester, inondant enfin toutes les Russies pour la première fois? De son côté, Charles-Gustave apparut (juillet) terrible, inexorable, repoussant d'une façon insultante toutes les négociations et toutes les prières. Au milieu même de la trêve, en dépit de la foi jurée, il s'avançait de la Poméranie suédoise sur la Grande-Pologne, à la tête des vieilles bandes qui avaient longtemps fait la loi dans la Pologne et dans l'empire? En même temps, la flotte qui l'avait apporté allait bloquer Dantzig. Jean Sobieski fut choisi pour remplir près de la cour de Suède une nouvelle mission de paix, ou plutôt de capitulation. Il s'y refusa. Charles-Gustave en était venu à ne plus recevoir aucune des lettres du roi de Pologne, trouvant tantôt que son titre royal était mal indiqué, tantôt que le nom de *seigneur* n'était pas écrit deux fois (*domino*, *domino*), tantôt que son amitié devait être plus que très-honorable (*colendissimam*). Sobieski aimait mieux combattre un tel ennemi que de travailler à le fléchir.

Les historiens, en rapportant toutes les susceptibilités et les violences des Wasa de Suède, ou des Holstein, leurs héritiers, contre les Wasa de Pologne, ont trop négligé d'en rechercher la source. Ils l'auraient trouvée dans cette situation de branche cadette maîtresse du pouvoir, qui communiquait à toute leur politique l'inquiétude intime et fatale des positions fausses. Cette inquiétude portera aux

Digitized by Google

excès de la force et à leurs suites inévitables, ou donnera lieu à l'accusation de faiblesse et à d'autres conséquences funestes. Mais toujours elle se fera sentir par des malheurs qui sont la suite inexorable du renversement des lois fondamentales par tout pays.

Cette fois, une armée de 60 000 hommes justifiait les insolences du roi de Suède ; il avait pour lieutenants les Wittemberg, les Horn, les Lewenhaupt, les Banier, les Oxenstiern, les Steimbock, les Wrangel, les La Gardie, héros de la guerre de Trente-ans pour la plupart, ou leurs fils et leurs émules. Cependant, ses manifestes annonçaient une guerre de religion plus que de conquête. Tandis que le Moskowite combattait au nom du schisme, le Suédois se déclarait armé pour la querelle des réformés qu'alarmait le zèle catholique des Wasa polonais. Une foule de princes, le duc de Croy, le landgrave de Hesse, Adolphe de Nassau, le margrave de Bade, le comte palatin de Sulzbach, le prince d'Anhalt, le duc de Mecklembourg, s'étaient précipités dans cette croisade protestante ; le vice-chancelier Radzieiowski, qui était allé à Stockholm provoquer la guerre, et que les diètes avaient proscrit, apportait à l'invasion suédoise le secours de ses alliances et de ses ressentiments. Il appelait la Pologne à la révolte, au nom de la liberté de conscience en péril.

(Août.) L'appel fut entendu. Un parti gémissait des empiétements vrais ou supposés de la maison de Wasa sur la vieille liberté républicaine. Un autre appartenait à la cause du libre examen, ou y inclinait. Un troisième, plus nombreux encore, sans aller jusqu'au schisme, trouvait dans l'ascendant prétendu de la société de Jésus un motif suffisant d'opposition armée. Un quatrième s'était formé, que

Digitized by Google

lassaient l'empire d'une femme et l'ascendant de la France. A l'approche de Charles-Gustave, tous s'émurent. Dès les premiers mouvements, ils passèrent hautement, à Uscie sur la Noteç, du côté de Radzieiowski. Deux palatinats entiers, ceux de Posen et de Kalisz, arborèrent les drapeaux du roi de Suède. Sieradz en fit autant. La Mazowie suivit cet exemple. Le palais de Wiazdow, riche monument de Wladislas, vit un monarque étranger régner dans ses murs. Jean-Casimir voulut traiter enfin. Charles-Gustave répondit qu'il recevrait ses propositions dans Warsowie. Il entra (30 août) dans cette capitale. Quinze jours après, il mettait le siége devant Krakowie. Czarnieçki, pendant un mois et plus, défendit l'antique cité. Elle succomba enfin (17 octobre). A ce moment, Casimir, fugitif avec la reine, demandait à la Silésie un asile que son royaume ne lui offrait plus. En revendiquant la Suède, il avait perdu la Pologne.

Les mêmes scènes se passaient en Litvanie. Le grand hetman du duché, Janus Radziwill, qui penchait pour les opinions protestantes, s'était prononcé, des premiers, pour la défection. Les Moskowites étaient maîtres de Wilna : le clergé se jeta dans leurs bras. Ce fut pour la noblesse une raison de préférer la domination de Gustave. Une armée polonaise existait encore, qui combattait, sous les ordres du grand hetman Potoçki, pour l'indépendance nationale, cédant depuis un an le terrain au Kosake et au Moskowite, de colline en colline, de combat en combat, jusqu'à ce qu'enfin ces braves se trouvèrent dans les plaines de Lublin, aux bords de la Wistule, adossés à une autre armée ennemie, celle du roi de Suède. Là combattaient le grand enseigne Alexandre Konieçpolski, impuissant à réparer par sa bravoure les maux qu'il avait appelés sur son pays par

Digitized by Google

ses violences. Là, le grand maréchal Lubomirski, le prince Démétrius Korybuth Wisniowieçki, Stanislas Iablonowski, Jean Sobieski enfin grandissaient en renommée. Sobieski était placé déjà au nombre des chefs de l'armée par son habileté à manier une troupe nombreuse, et à se faire suivre des Tatars, aussi bien que de ses paysans changés à la hâte en soldats. Ce n'était point là que Jean-Casimir était allé chercher un refuge. Il ne s'était senti en sûreté que sur les terres de l'empire. A ce spectacle (octobre), l'armée battue par les Kosakes, écrasée par les Moskowites, délaissée par son roi, l'armée ne vit qu'un moyen de sauver le nom et les débris de la Pologne; c'était de lui donner pour protecteur l'ennemi même qui la tenait conquise : Charles-Gustave fut proclamé roi. En trois mois, une agression déloyale et hautaine semblait avoir donné à ce prince la double couronne des Jagellons!

Casimir demandait partout des secours. Il rappela au marquis de Brandebourg ses obligations envers la république. Il lui offrit de l'en affranchir désormais, s'il voulait cette fois les remplir. Frédéric-Guillaume, prince ambitieux et habile, qu'on a surnommé le grand-électeur, régnait alors. Il voulut (nov.) ou sembla vouloir disputer à Charles-Gustave la Prusse et la Poméranie. Soit connivence, soit force des choses, Charles n'eut qu'à paraître; les remparts de Thorn, de Marienbourg, d'Elbling, tombèrent devant lui; Guillaume se reconnut (déc.), pour la Prusse ducale, vassal de la Suède. La Suède, par cet acte conclu à Königsberg (1656, janvier), promettait au Brandebourg les provinces polonaises qui, depuis, lui ont été en effet attribuées. C'était la première fois que les idées de démembrement se produisaient dans les traités.

Digitized by Google

Charles-Gustave n'était pas au bout de ses desseins. Inquiet de voir le tzar Alexis annoncer par un jeûne de vingt-sept jours quelque grande entreprise, il se hâta d'étendre ses armes jusqu'aux approches de la Baltique. Il courut soumettre la Livonie, et obligea le duc de Courlande à le reconnaître aussi pour suzerain. La Pologne avait perdu, l'un après l'autre, tous les fleurons de sa couronne.

A ce moment, le royaume de Suède formait un empire qui embrassait le double rivage de la Baltique, et s'étendait de la chaîne des monts Karpathes jusque dans le nord. C'était la plus vaste et la plus formidable domination de l'Europe. L'Allemagne fléchissait sous les héritiers de Gustave-Adolphe; enfin la cause protestante, qui régnait en Angleterre, en Danemark, en Hollande, et que la politique de Mazarin favorisait à l'exemple de Richelieu, se trouvait près de dominer le monde. Elle dominait la Pologne entière. Dans tout le royaume, il n'y avait de résistance que sur un rocher, dans un monastère, de la part de quelques religieux et de quelques gentilshommes intrépides. Le supérieur des Paulins, Augustin Kordeçki, faisait du couvent escarpé de Czenstochowa une citadelle imprenable.

Charles-Gustave n'était pas fait pour les longues prospérités; il les perdit par la violence et la déloyauté qui les lui avaient données. Toutes ses promesses enfreintes, l'esprit national des Polonais sans cesse blessé, des prétentions à une royauté héréditaire hautement proclamées, la levée de contributions énormes, l'étalage de fréquents supplices, le gibet infligé à des nobles et à des prêtres, l'enlèvement de toutes les magnificences des palais de Wladislas et de Jean-Casimir arrachées en hâte afin de dé

corer Stockholm de ces trophées, il en fallait moins pour exaspérer la Pologne. Les Suédois, couverts de plumes et de galons, vêtus à la guerre comme la noblesse française à la cour, affectaient l'air français en toutes choses, et, sous ses effrayantes pelleteries, l'officier polonais ne leur semblait qu'un barbare. Leur roi, dans son orgueil brutal, ne se donnait pas la peine de ménager la fierté de semblables sujets. Il fallait que les gentilshommes polonais, pour arriver à lui, déposassent leur cimeterre; autant eût-il valu demander à ces fiers courages d'abdiquer leur noblesse.

Mais ce n'était là que des difficultés secondaires; il y en avait une plus grande : c'est que la Pologne était catholique. Livrée à l'étranger par ses discordes, elle devait se sauver par ses croyances. Ce n'était pas que le roi de Suède ne tentât de les ménager. Il le tentait vainement. Les armées se recrutaient alors de mercenaires qu'on ramassait, de tout pays, en leur promettant, en échange du bail qui engageait leur vie, la licence et le pillage. Leur interdire la dévastation, c'était rompre un marché. En dépit de Charles-Gustave, ses troupes outrageaient sans cesse le culte national de la Pologne; on voyait partout les rits romains insultés par le fanatisme protestant, les monastères traités comme des places prises d'assaut, les costumes sacerdotaux revêtus en dérision par une soldatesque ivre de débauche et de sang. La révolte fermenta dans tous les cœurs.

D'ailleurs, le monde, attentif aux conquêtes du roi de Suède, commençait à s'en émouvoir. L'empereur Ferdinand III se sentait menacé par cette reprise des victoires et des desseins de Gustave-Adolphe. Le pape Alexandre VII voyait le seul royaume catholique du Nord échapper à son

Digitized by Google

obédience; en Autriche, en Allemagne, en Hongrie, le clergé s'agita. La société de Jésus, qui avait à combattre pour elle-même en combattant pour l'Église, tendit tous ses ressorts. Tandis que les curés, les moines, les religieuses de Pologne fuyaient la persécution et l'insulte jusque dans l'asile royal de la Silésie, les jésuites occupaient hardiment les postes désertés, fulminant l'anathème contre les Polonais soumis, lançant l'interdit sur les villages, les cités, les châteaux, les camps, et appelant aux armes, au nom de la religion en péril, les populations serviles que la noblesse tenait, depuis des siècles, désarmées. Par miracle, tout engourdies qu'elles fussent dans le servage, les masses s'agitèrent. Il s'agissait d'intérêts supérieurs à ceux de ce monde; on n'avait pu leur interdire de les connaître, de les aimer et de les défendre; elles se firent arme de tout. Charles-Gustave, maître de la république, eut tous ses quartiers tenus en état de siége par les vengeances d'une multitude furieuse. La religion sauvait cette république, que la liberté avait perdue. Le peuple rompait les chaînes de cette noblesse qui n'avait su que le mépriser et l'asservir.

Au cri du clergé qui l'entourait, à la prière de la reine, sur la foi d'illustres mathématiciens d'Allemagne, sûrs de l'avenir, Jean-Casimir quitte la Silésie (janvier); il s'avance le long des monts Karpathes; il se montre à la Galicie, et bientôt il a une cour, un gouvernement, une armée. Déjà le grand maréchal Lubomirski, Jean Zamoyski, un autre seigneur d'un mérite éminent, Wielopolski, Czarnieçki enfin, s'étaient *confédérés* pour sa cause à Tyszowce, dans le palatinat de Belz. On appliquait cette fois la langue et les usages de l'anarchie à une prise d'armes légitime. La *confédération* rallie tous les courages. Charles-Gustave

Digitized by Google

voit tous les Polonais s'évader de sa tente (février); Radzieiowski lui-même, désormais assez vengé, flotte entre ses ressentiments et son pays. Les soupçons de son nouveau maître ne tardent pas à l'environner; ce sont les Suédois qui lui font expier sa trop longue trahison, dans un cachot. Enfin, le prince Démétrius Wisniowieçki, le grand enseigne de la couronne, et Jean Sobieski que les contemporains louent d'avoir repoussé constamment les grâces personnelles du monarque étranger tandis que les autres grands tendaient les mains aux starosties et aux dignités, tous ces vaillants chefs accourent près de Casimir (mars) et entraînent avec eux les débris de l'armée.

Dès lors la fortune change; le tzar Alexis, que commençaient à inquiéter les prospérités de la Suède, laisse les restes de la Pologne se débattre sous le joug de Charles-Gustave. En même temps, Bogdan suspend ses coups. Il a vu un noble Polonais, envoyé de Jean-Casimir, embrasser ses genoux pour obtenir son alliance : il est assez vengé. Lui aussi, d'ailleurs, s'effraye de la rapide grandeur des Moskowites; content désormais de régner sur l'Ukraine, jaloux de ressaisir la Kiowie, il restera spectateur de la lutte nouvelle qui commence. Charles-Gustave, qui ne croyait plus qu'il y eût une Pologne, se trouve de nouveau avoir la Pologne à combattre.

Il accourut dans les palatinats menacés; il arriva dans la Petite-Pologne, sous les murs de cette même forteresse de Zamosç, qui avait, huit années auparavant, arrêté Bogdan et les Tatars. Zamoyski était alors l'époux fortuné de la belle Marie-Casimire d'Arquien; au milieu des fêtes de leur mariage, un affreux incendie avait ravagé le château, et telle était l'opulence des seigneurs de ce lieu, qu'ils perdi-

Digitized by Google

rent pour 3 millions de pierreries, de bijoux, de tableaux, sans que leur fortune en fût entamée. Maintenant, c'était la guerre qui venait les assaillir. Charles-Gustave fit pleuvoir les boulets sur les assiégés. Zamoyski se riait de ses fureurs. Invité à une conférence, il s'excusa près du monarque sur la nécessité d'assister aux noces d'un de ses valets. Vingt jours de bombardement suivirent cette insulte. Sommé de nouveau de rendre les ruines fumantes de son château, qui avait disparu sous les bombes, il répondit que l'artillerie suédoise n'avait encore fait de mal qu'à une vieille femme qui regardait par la fenêtre et à une truie qui passait dans les cours. Zamoyski ajouta que son dernier baril de poudre lui servirait à se faire sauter avec Marie-Casimire, et sa sœur la princesse Griselda Wisniowieçka, veuve du prince Jérémie. De ces deux femmes, l'une devait être reine, l'autre mère de roi.

Cependant, Jean-Casimir marchait à la rencontre de son compétiteur, avec une armée où le vieux Potoçki exerçait sa charge de grand hetman, mais qui était en effet commandée par Étienne Czarnieçki : Czarnieçki, général intrépide qui est partout à la fois, que rien ne peut fatiguer ni abattre, plus terrible que jamais lorsqu'il est vaincu, comme le taureau irrité par sa blessure. C'est sous lui que Sobieski, digne disciple d'un tel maître, acheva de se former à l'art de la guerre. Promu à un commandement supérieur, le jeune chef se rend redoutable aux ennemis par sa résolution prompte et habile. Il engage, le long du cours supérieur de la Wistule, une guerre de partisans qui détruit tous les postes suédois. Une de ses manœuvres délivre les assiégés de Zamosç, qui étaient aux abois. Cependant, par des combats heureux à Golembe, à Przémysl,

Digitized by Google

à Sandomir, l'armée polonaise avait ouvert glorieusement la campagne. Charles-Gustave accourut. Il s'avança au cœur même de le Petite-Pologne. Il pénétra jusqu'à Iaroslaw, sur le San, au pied des monts Karpathes, ayant à sa droite Krakowie, Léopol à sa gauche, découvert et compromis de toutes parts. La retraite lui devenait nécessaire et difficile. Il était presque bloqué au milieu des marais, entre la Wistule et le San : ce fut avec peine qu'il parvint à se frayer passage sur le corps de Sapiéha et des Litvaniens, qui venaient au secours de leurs frères de Pologne. Dans le même temps, Czarnieçki, ayant avec lui le grand-maréchal, le prince Démétrius, Jean Sobieski, descendait à marches forcées la Wistule, et allait à Warka, sur la Piliça (5 avril), tailler en pièces le margrave de Bade, qui amenait du renfort au roi de Suède, son beau-frère.

Le bruit de ce désastre précipita la retraite de Charles-Gustave. Il évacua Warsowie et il se retira sur la Prusse, en se vengeant mal de ses revers par l'indigne fureur qui lui fit pendre en effigie les bons citoyens qui l'avaient vaincu. Sa colère voulait de plus grands coups. Il tourna toutes ses forces contre l'unique place qui eût bravé sa puissance : c'était Dantzig, le seul port, le seul entrepôt, le seul comptoir de la Pologne. Cette opulente cité (mai) fit des efforts prodigieux, toute protestante qu'elle était, pour se défendre de la domination suédoise. La Hollande, chez qui les intérêts du commerce primaient aussi ceux de la religion, s'effraya de voir la Baltique passer tout entière sous les lois d'un seul maître : le grand pensionnaire Jean de Witt envoya dans ces parages une flotte puissante. Tromp et Ruyter y commandaient. Dantzig fut sauvé; et, par le traité d'Elbing, auquel Charles-Gustave

Digitized by Google

souscrivit, les états généraux prirent sous leur garantie le Danemark, le Brandebourg, et la municipalité de Dantzig.

Jean-Casimir, rentré contre toute attente dans quelques-unes de ses provinces, plaça, par acte authentique, sous la protection de la vierge Marie, le malheureux royaume dont les Moskowites, les Suédois, les Kosakes se disputaient toujours le territoire. Soit leçon de l'adversité, soit conseil de la politique, l'acte reçu par le nonce du saint-siége, et signé par tous les grands, reconnut que les maux sans nombre des dernières années étaient les punitions trop méritées de la longue oppression des classes inférieures. Le roi, le sénat, l'ordre équestre promettaient d'affranchir le peuple de toute charge inique. Pourquoi le repentir ne devait-il pas durer au delà du châtiment?

Le roi et son intrépide Czarnieçki rentrèrent dans Warsowie (1er juillet), en violant sur Wittemberg la capitulation par laquelle ce général avait rendu la capitale. Charles, furieux, jura d'anéantir la Pologne. N'osant plus aspirer à la conquérir seul tout entière, il offrit le partage au tzar, au kan, à l'hetman des Kosakes, à la Porte, au prince de Transylvanie Rakoczy, à l'électeur de Brandebourg : le mot de partage de la Pologne se trouvait mis à l'ordre du jour entre toutes les puissances. L'électeur de Brandebourg, vassal plus avide d'un agrandissement qu'inquiet d'une félonie, et le prince de Transylvanie conclurent sur-le-champ un traité de démembrement, et se mirent en mesure de l'exécuter. Sans attendre Rakoczy, Charles-Gustave et Frédéric-Guillaume marchèrent ensemble à travers le Bug sur la capitale du royaume. Tous deux grands capitaines et politiques ambitieux, tous deux fon-

Digitized by Google

dateurs de leur dynastie, l'un inflexible et superbe, l'autre capricieux et rusé, celui-ci eut pour petit-fils le grand Frédéric, celui-là Charles XII.

Une bataille de trois jours (28, 29, 30 juillet) leur disputa l'entrée de Warsowie. Ils arrivaient par la rive droite de la Wistule. La ville règne le long de la rive gauche; le village de Praga occupe seul l'autre bord. Les Polonais, et les Tatars leurs alliés couvraient les approches de ce faubourg. Le roi était au milieu de ses lignes, et la reine, séparée par le fleuve de l'ennemi et de Jean-Casimir, contemplait le choc des deux armées du haut d'une redoute, sur un point escarpé du rivage, entourée de ses femmes, assise sur un tambour, défendue par une casaque de Tatar contre l'ardeur d'un soleil brûlant. Dans une de ces trois sanglantes journées, elle porta le ravage au milieu des rangs suédois, en pointant à propos les pièces de sa batterie sur leurs escadrons. Une autre Française, la palatine de Sandomir, Mme Zamoyska, était aux côtés de sa royale amie, s'instruisant ainsi aux devoirs d'une reine. Dans cette bataille sans cesse renaissante, la noblesse polonaise fit des prodiges sous les yeux de ces femmes qui admiraient ses exploits. Jean Zamoyski avait redoublé de vaillance. Sobieski enfonça à plusieurs reprises les épais bataillons des Allemands et des Suédois; les Tatars qu'il commandait n'avaient jamais été plus terribles : ils allèrent planter leurs lances sur la poitrine de Charles-Gustave jusqu'au milieu de ses gardes. Jean-Casimir combattit lui-même en soldat. Mais Czarnieçki avait affaire à deux généraux encore plus savants que lui, et, après cette longue bataille, Warsowie retomba (1er août) au pouvoir de l'étranger.

Digitized by Google

Tout semblait perdu. Un miracle pouvait seul sauver la république; le miracle s'accomplit. Le tzar Alexis avait de grandes pensées. Ses ambassades de quatre à cinq cents personnes sillonnaient l'Europe et l'Asie. Il négociait en même temps à Paris et à Pékin; à Pékin pour ouvrir la Chine et ses trésors lointains au commerce moskowite; à Paris, pour briguer l'alliance de Louis XIV, et prendre rang, par cette alliance, entre les chefs des nations civilisées. La cour de France, embarrassée dans des liens qui l'unissaient à la Suède, était loin de désirer la chute des Wasa de Pologne, ni celle de la reine Louise de Gonzague et de Nevers. Mazarin, qui n'avait pu répondre aux cris de Casimir que par des promesses stériles d'intervention diplomatique, intervint en effet auprès du tzar; le tzar, de son côté, qui n'avait d'autre port, vis-à-vis l'Europe, que le comptoir lointain d'Archangel, ne nourrissait pas de plus grande passion que d'apercevoir enfin ces rivages de la Baltique que les Suédois s'appliquaient à lui dérober. Il avait la sagesse de tenir à l'acquisition d'une rade sur cette grande mer plus qu'à la conquête de royaumes tout entiers. Il se mit donc tout à coup (septembre) à inonder de ses immenses armées la Livonie, entreprit le siége de Riga, déborda sur l'Ingrie, la Carélie, la Finlande (septembre), et porta le fer et le feu jusque dans ces forêts et ces marécages où devaient un jour s'élever les magnificences de Pétersbourg. Charles-Gustave put comprendre l'imprévoyance qu'il avait eue de tourner son humeur guerrière contre la Pologne, parce qu'elle avait ses aînés pour rois et qu'elle était sans défense. On peut dire que, dans cette criminelle et imprevoyante politique, la faute châtia le tort; et si on y regardait bien, on verrait qu'il en arrive toujours ainsi.

Digitized by Google

La diversion inattendue des Moskowites avait rétabli les affaires des Polonais. Toute la rive gauche de la Wistule, moins Krakowie, appartenait à Casimir. De sa personne, il s'était habilement et courageusement jeté dans Dantzig. Les Suédois n'avaient plus pied en Litvanie. Pendant les derniers mois de l'année, des combats de tous les jours, où les héros de la république répétaient sans cesse les mêmes prodiges, avaient balancé glorieusement la fortune. On ne saurait croire comme l'Occident, attentif à cette longue guerre, en suivait les vicissitudes avec un intérêt passionné. Les gazettes, chaque jour plus multipliées en Europe, étaient remplies des relations de ces événements, qui plaisaient aux imaginations du Midi par la différence des mœurs et des religions, par l'éloignement des lieux, par la hardiesse des entreprises. On vit avec admiration le brave Czarnieçki, qui avait échoué dans une tentative pour arriver jusqu'à Dantzig et y enlever Jean-Casimir, se porter rapidement, à 80 lieues de là, sur les armées coalisées que séparait la Wistule; cerné par l'une, courir à l'autre, à travers le fleuve, en dépit des glaçons; puis, redescendant à marches forcées vers la Baltique, pénétrer dans la place de Dantzig découverte, y prendre enfin le roi et l'emmener triomphalement, par Choynice, Gnezne, et Sieradz, à Czenstochowa, où l'attendaient la reine Louise et les défenseurs de la Pologne. L'Europe applaudissait déjà au salut des *Scythes policés*, lorsque tout à coup on apprit qu'un nouvel assaillant venait d'entrer en lice.

Le prince de Transylvanie, Georges Rakoczy, était puissant par la valeur de ses peuples et l'étendue de ses alliances. Il arriva avec 50 000 hommes (1657, janvier), pour prendre le lot qui lui était promis dans le partage de la république.

Digitized by Google

Ce prince, plus ambitieux qu'habile, aspirait à se créer un empire. Les Moldaves et les Walaques marchaient sous son drapeau. Calviniste, il ralliait les vœux des protestants de la Hongrie : Bogdan, qui avait retrouvé dans les Polonais tout leur orgueil le jour où la Providence suspendait ses rigueurs, Bogdan avait joint son armée à celle du woïewode de Transylvanie, tandis qu'il contenait de sa personne les Tatars envoyés par Kiuperli-Ogli au secours de la Pologne. Le grand-maréchal Lubomirski tenait alors (février) un corps suédois bloqué dans Krakowie. Ce seigneur compromit sa renommée en levant le siége, sous prétexte de courir à la rencontre des Transylvains et de leur fermer les chemins, qu'il ne ferma point. Rakoczy était son parent. Rakoczy s'avança, sans obstacle, occupa Krakowie, et donna bientôt la main, dans les plaines d'Opatow (mars), à Charles-Gustave, qui s'avançait de Warsowie au-devant de son allié. Les deux princes se rencontrèrent (avril), l'un à la tête des Hongrois et des Kosakes, l'autre à la tête des Prussiens et des Suédois. Ce camp rassemblait, sous leurs costumes divers, avec leurs magnificences opposées, des Finnois et des Allemands, des Lapons et des Bulgares, des protestants, des schismatiques et des musulmans, des hommes d'Europe et des tribus d'Asie. Les coalisés sillonnèrent sans résistance la Pologne. Warsowie ouvrit ses portes (juin). L'infatigable Czarnieçki, Sapiéha, Jean Sobieski, le grand-maréchal, rendaient de toutes parts des combats inutiles. Personne ne doutait que la Pologne ne se fût relevée un moment pour tomber sans retour.

Un historien contemporain ne sait s'il doit attribuer les faciles progrès des conquérants à la corruption profonde de son siècle, qui avait desséché les vertus antiques, ou bien

Digitized by Google

aux progrès de la philosophie, qui enseigne, assure-t-il, la peur des blessures, autrefois si douces à recevoir pour la patrie et la liberté[1]! La passion est la même dans tous les temps.

Ce qui était, en effet, destructif pour la Pologne, c'était la faiblesse née de sa longue anarchie. La paix des autres États devait lui être mortelle, en laissant le champ libre à l'ambition de ses voisins, et il y avait paix alors dans presque toute l'Europe. Mais, cette paix était près de finir. Aussi, dans le moment où la république polonaise paraissait effacée du rang des nations, l'aspect des affaires changea-t-il, comme par un coup de théâtre. Toutes les puissances contemplaient avec une envie et une inquiétude croissante les progrès du successeur de Gustave-Adolphe. L'Autriche surtout prit l'alarme. L'empereur Ferdinand III conclut avec Casimir une alliance offensive et défensive, à la condition de la réversion de la couronne de Pologne à sa maison (27 mai). Il mourut trois jours après, et son fils Léopold, roi des Romains, commença son règne agité en envoyant aux Polonais l'armée promise par le traité : en même temps, il s'occupa de détacher de l'amitié de la Suède l'électeur de Brandebourg, qui chancelait, suivant son usage, et il y parvint. Des sacrifices de territoire et la rupture du lien vassalitique le déterminèrent aisément à passer du côté de la Pologne. La Hollande armait contre Charles-Gustave. Enfin, le Danemark, fatigué de trembler pour son compte à chaque nouveau revers de la république, attaqua brusquement les Suédois du côté de la Skanie, du Holstein et de la Poméranie. Pendant ce temps-là, le tzar Alexis pous-

1. *Rudawski*, liv. V, p. 178, in-folio.

Digitized by Google

sait la guerre plus vivement que jamais contre les lieutenants de Charles-Gustave sur la Baltique. Charles-Gustave abandonné tout à coup de ses alliés, tout à coup entouré d'ennemis, comprit que la Pologne lui échappait sans retour, et il s'évada en quelque sorte de Warsowie, pour courir à la défense de ses États menacés.

Sa résolution fut si rapide (juillet), qu'il n'avertit même pas Rakoczy de la retraite de son armée. Le woïewode, en voyant sa solitude, prit l'épouvante et, de son côté, replia en toute hâte ses enseignes. L'un des deux conquérants de la Pologne s'échappait au midi, à marches forcées, et l'autre au nord. Charles-Gustave, dans sa retraite, mit tout à feu et à sang; ses généraux allongeaient cette fuite précipitée pour incendier des villes de plus. Enfin, ce fléau passa; la Grande-Pologne se trouva délivrée, et Czarnieçki s'attacha aux traces des Transylvains, qui cherchaient en désordre à regagner leurs montagnes. Une armée de Tatars accourait pour leur fermer les passages; les Autrichiens venaient aussi en force pour couper la retraite du prince calviniste. Rakoczy épouvanté demanda, sur les bords du Boh, à capituler. Czarnieçki voulait le détruire. Lubomirski fit prévaloir des conseils plus pacifiques, en s'autorisant des ordres de la reine, qui ménageait dans le woïewode un allié utile tour à tour contre les impériaux, les Kosakes et les Turks. Sauvé des Polonais par la convention de Miedzyboz, en Wolhynie (23 juillet), Rakoczy alla tomber dans les lignes des Tatars, qui l'écrasèrent (août); et, pour châtier ses entreprises ambitieuses, la Porte le déposa.

En six semaines, la Pologne avait vu disparaître les trois armées qui la désolaient. Il n'y restait plus que les impériaux, alliés superflus, dont la présence semblait moins un

Digitized by Google

secours qu'un danger. Le traité de Welau (19 septembre) confirma l'amitié de l'électeur de Brandebourg. Charles-Gustave, obligé de repousser la guerre qui venait de toutes parts le chercher jusque dans ses foyers, voulut traiter alors, et ses dépêches reçurent les mépris que son brutal orgueil avait autrefois opposés à celles de Casimir : on ne les ouvrit même pas. Czarnieçki avait rapidement passé des bords du Boh à ceux de l'Oder. Il rendit à la Poméranie guerre pour guerre et ravage pour ravage. De son côté, l'hetman de campagne de la Litvanie, Gonsiewski, prenant les devants sur le tzar, envahit la Livonie et parut sous Riga. Après dix ans écoulés depuis l'insurrection des Kosakes, et trois de l'invasion des Suédois et des Moskowites, la Pologne était sauvée; elle reprenait l'offensive, grâce à quelques grands hommes, à son courage et à la fortune.

En ce moment (27 août), disparut de la scène du monde, à Czehryn, un homme qui y avait joué un grand et singulier rôle, politique, capitaine habile, ayant en Europe l'état de souverain et vivant toujours en paysan ou en soldat, recevant, dans la même salle où reposaient sa femme et ses enfants, les ambassades de toutes les têtes couronnées, extraordinaire assemblage de rudesse et de génie, de barbarie et de générosité, le fléau de la Pologne par ses victoires et peut-être son sauveur par ses ménagements. Un coup d'apoplexie foudroyante enleva le vieux Bogdan Chmielniçki, qui, depuis dix ans, tenait dans les événements contemporains autant de place que Cromwell, et qui est presque oublié de l'histoire. Cromwell avait paru sur la scène des affaires, tard comme lui et dans le même temps; il lui survécut aussi de peu de mois. Tous deux alliaient à une foi vive, à un génie hardi, cette prétendue

Digitized by Google

sagesse qui ne recule devant aucun crime, et cette vigueur qui concilie au crime même le respect des hommes. Enfants de leurs œuvres, souverains sans aïeux, il ne cherchèrent dans le pouvoir d'autre jouissance que celle de ne plus obéir. Tous deux furent suscités pour détruire. Ils remplirent bien leur tâche et ne fondèrent pas. Leur empire finit avec eux. C'est le sort de la plupart de ces hommes que les révolutions exaltent. Les plus grands, d'ordinaire, n'ont qu'une grandeur viagère et stérile. Pourquoi?

Bogdan voulait former un état indépendant, uni par les liens d'une étroite fédération à la Pologne. Sa soumission à la Moskowie n'avait été qu'une menace aux Polonais. Après lui, ce fut une réalité; et si la république, cruellement démembrée, périt plus tard des suites de cette grande mutilation, la nation kosake fut la première asservie. Elle tomba sans retour sous le joug des tzars.

Ce fut d'abord la guerre civile qui succéda au vieil hetman. Le fils qui lui était resté, Georges Chmielnicki, sorte de Richard Cromwell, n'était pas de force à recueillir son héritage. C'est à peine d'ailleurs s'il comptait seize ans. L'Ukraine et la Russie se divisèrent en deux camps, séparés par le Borysthène. Georges Chmielnicki, reconnu au delà du fleuve, se jeta dans les bras d'Alexis. Jean Wykowski, son compétiteur, recourut à la Pologne. Par le traité d'Hadiacz (16 septembre), il obtint de Casimir l'érection de ses provinces en duché distinct comme la Litvanie. Les Kosakes devenaient hommes libres et citoyens de la Pologne. Une noblesse était instituée parmi eux et devait siéger dans les diètes. Leurs évêques prenaient place dans le sénat. Ainsi, en perdant le littoral du Pont-Euxin et les steppes lointaines de l'Ukraine, la république eût

Digitized by Google

conservé encore la ligne du Dnieper. Les terres russiennes, moins Kiow, que le sort des armes pouvait restituer, seraient demeurées partie intégrante de la Pologne.

Ainsi, tout prospérait aux Polonais. Ils purent même porter la guerre au dehors (1658). Charles-Gustave avait poursuivi la fortune du Danemark, d'île en île, sur une mer glacée; il avait dicté enfin la paix de Rothschild, et lui-même la brisa aussitôt, dans l'espérance de se dédommager de la conquête manquée de la Pologne, par cette proie plus voisine qu'il avait dédaignée à son avénement. Il allait retrouver, jusqu'aux bords du Sund, Czarnieçki et les Polonais toujours attachés à ses pas. En effet, à la nouvelle de Copenhague assiégée avec son roi, Czarnieçki s'élance, le long de la Baltique, à la tête d'une armée. Dans le même temps, une flotte hollandaise arrivait aussi au secours du roi Frédérik, pour ne pas laisser tomber les clefs de la mer Baltique en des mains si redoutables. Les Suédois éprouvèrent des revers sur terre et sur mer. Czarnieçki eut la gloire d'y concourir; ses troupes donnèrent l'exemple alors nouveau d'une cavalerie poursuivant aussi la victoire d'île en île, de mer en mer, jusqu'à ce que l'infanterie suédoise fût parvenue à repasser le détroit. Ce grand homme contribua à sauver le Danemark comme il avait délivré la Pologne.

La Pologne n'avait plus à désirer que la reprise de Thorn, la retraite des Autrichiens auxiliaires, et la paix. La paix se négociait sous les auspices de la France. Thorn fut bravement enlevée aux Suédois (décembre) par l'armée polonaise, à la vue des Autrichiens qui tenaient en vain la place assiégée. Les plaintes éclatantes de Jean-Casimir décidèrent enfin, au prix de dix-huit mois d'efforts (1659), ces

Digitized by Google

alliés suspects à rentrer dans l'empire. L'empire, après un interrègne de dix-huit mois que prolongeait la candidature de Louis XIV, venait d'échoir, par les suffrages des octovirs [1], à l'archiduc Léopold. Ce prince, par cet acte équitable, voulut à ses débuts rassurer l'Allemagne et la chrétienté. Une invasion moskowite, qui eut lieu alors, ne servit qu'à offrir aux Polonais de nouvelles occasions de gloire. L'hetman des Kosakes fidèles, Wykowski, remporta une bataille glorieuse à Knotop, dans l'Ukraine (17 juillet), en attendant Czarnieçki.

Au milieu de ces prospérités, le roi s'occupa de récompenser les services qui lui avaient rendu une patrie et une couronne. Le bâton de second hetman de Pologne était vacant; la faveur de la reine le porta dans les mains de Lubomirski, déjà grand-maréchal de la couronne. L'infatigable Czarnieçki fut simplement nommé palatin de Russie. Iablonowski avait été élevé au poste de quartier-maître général; il avait reçu dans un assaut, en Holstein, une blessure qui fit craindre pour ses jours. La balle qui l'avait frappé ne sortit de sa cuisse que bien des années après, la veille de sa mort. Le vaillant Sapiéha, l'habile Gonsiewski, Démétrius Wisniowieçki que les Suédois tenaient alors prisonnier, n'eurent aucune part à cette distribution de récompenses et de faveurs. Christophe Paç, le chef de cette famille qu'un duel avait faite ennemie de Sobieski, reçut le grand sceau de la Litvanie.

Le grand-enseigne de la couronne, Alexandre Konieçpolski, était descendu au tombeau peu après ce terrible Bogdan, que ses violences avaient déchaîné contre son pays. Ce poste

1. Les huit électeurs. Le Hanovre n'avait pas encore droit de suffrage.

Digitized by Google

de grand enseigne fut donné à Jean Sobieski : l'étendard de la Pologne ne pouvait être placé en de plus dignes mains.

Il semblait qu'après tant et de si rudes épreuves, la république, toujours aux prises avec les Suédois, en Prusse, en Courlande, en Livonie, ne dût s'occuper que de conduire à bien les négociations, de guérir ses trop longues blessures, d'y porter remède en soumettant enfin l'orgueil de la noblesse aux conséquences des aveux contenus en l'acte qui avait mis la Pologne sous la protection de la vierge Marie. Mais qui se rappelle les promesses, quand la nécessité est passée ? Au lieu de chercher à donner une population puissante aux déserts de la Pologne en adoucissant la destinée des classes inférieures, au lieu de créer par de bienfaisantes lois des artisans, des soldats, de la richesse, de la force, une nation enfin, la première diète que Warsowie réunit dans ses murs, après tant d'adversités, avait décrété contre les ariens, en haine de Charles-Gustave et du parti protestant, son principal appui, l'exil, la confiscation, la mort. Une autre diète s'était assemblée dès le mois de mars. Les traités faits avec les Kosakes de la rive droite du Borysthène, reçurent l'approbation souveraine de l'assemblée ; mais, aux termes de cet acte, le métropolitain grec de Russie voulut prendre séance. L'évêque de Krakowie s'indigna ; le prélat schismatique ne put obtenir justice, et les Russiens, massacrant les chefs qui s'étaient soumis à la Pologne, se réunirent à leurs frères d'au delà du fleuve, et renouvelèrent, sous les auspices du fils de Bogdan, leurs serments d'adhésion à l'empire du tzar. Le Kosake Wykowski n'échappa à leur fureur qu'en fuyant chez les Polonais, qui lui conservèrent l'état de palatin de Kiowie ; encore, leur orgueil malade souffrait-il de cette vaine con-

Digitized by Google

cession qui ne pouvait rien réparer. La plaie de l'insurrection était r'ouverte; la vaste principauté des terres russiennes, un moment ressaisie à la faveur du traité d'Hadiacz, se trouva cette fois, comme l'Ukraine, perdue sans retour. Les Moskowites débordèrent aussitôt sur la Litvanie et sur les provinces méridionales, empressés à soutenir par les armes la résolution de Georges Chmielnicki et à river le joug qu'il venait de se donner. Dans ce désordre, une nouvelle invasion, du côté de l'ouest ou du nord, aurait suffi pour que la Pologne se vît replongée dans l'abîme dont elle venait à peine de sortir.

La France éloigna ces périls; ce fut la dernière grande action du gouvernement de Mazarin. Le cardinal et la reine Louise s'étaient plus étroitement unis dans les derniers temps. Tous deux aimaient beaucoup la France; ce fut un lien entre eux. La reine de Pologne chérissait d'une tendresse filiale sa première patrie; le ministre italien tenait à sa patrie adoptive par son génie et par son orgueil. Il s'était honoré, en lui donnant l'Alsace et les trois évêchés, au temps de la Fronde, parmi tous les déchaînements de la haine publique. Le traité de Westphalie et la pacification de l'Allemagne avaient été son ouvrage; maintenant qu'il se sentait sur le déclin de sa vie, il voulut illustrer la vieillesse de son pouvoir en donnant aussi la paix au reste du monde. Il venait de couronner, par le traité des Pyrénées, la longue guerre qu'il avait recueillie dans la succession de Richelieu, qu'il avait conduite dix-huit ans avec gloire : on ne peut douter qu'en négociant le mariage de Louis XIV avec la fille du roi d'Espagne Philippe IV, il ne préparât pour son royal pupille l'immense héritage de la branche espagnole de la maison d'Autriche. En même temps, il s'oc-

Digitized by Google

cupait à réconcilier les couronnes du nord. Mais tandis que sa main semblait uniquement attachée à pacifier, sa pensée s'appliquait aussi de ce côté à conquérir. Il espérait doter la maison de France d'une couronne de plus dans le nord : politique que les factions auraient pu longtemps combattre, mais qui avait assurément du patriotisme et de la grandeur.

La reine Louise avait dû son élévation à l'influence que son amie, madame la princesse, fille des Montmorency, mère du grand Condé, exerçait sur Anne d'Autriche. Sans enfants depuis plusieurs années, elle voulait assurer l'héritage de Jean-Casimir, nonobstant le traité conclu avec l'empereur Léopold, au petit-fils de sa bienfaitrice, au duc d'Enghien. Le duc devenait son neveu en épousant une fille de sa sœur, de la princesse palatine Anne de Gonzague et de Nevers. Quoique Mazarin dût ne faire grâce à Condé proscrit que par la paix des Pyrénées, il n'était pas entré moins vivement, longtemps à l'avance, dans les projets qui destinaient un royaume au fils de ce prince. Louise espérait couronner ainsi à la fois ses affections de patrie, d'enfance et de famille, tout en sauvant la Pologne des malheurs de nouveaux interrègnes. Mais la proposition de choisir un héritier présomptif de la couronne, du vivant même du monarque, était une entreprise tellement contraire aux préjugés de la république et à ses lois, que le succès demandait de longs efforts ; ces efforts exigeaient la paix. La reine travailla de toute sa puissance (1660) à vaincre les opiniâtres hésitations de Casimir, qui prétendait toujours régner sur la Suède ; le cardinal surmonta les répugnances de Charles-Gustave, qui prétendait toujours régner sur la Pologne; des conférences décisives s'ouvrirent enfin près

Digitized by Google

de Dantzig (15 janvier), dans le vaste et célèbre monastère d'Oliwa, sous les auspices de Louis XIV.

La Pologne avait précédemment abandonné, du côté du Brandebourg, en faisant la paix avec le grand-électeur, Draheim, Elbing, quelques cantons de la Prusse royale, et la suzeraineté de la Prusse ducale; il fut convenu que les électeurs de Brandebourg cessaient d'être les sujets de la république : ils devaient bientôt être ses dominateurs. A l'orient, l'Ukraine et les terres russiennes restèrent perdues. La Russie-Blanche et la Litvanie même demeurèrent en litige entre les Moskowites et les Polonais. C'était un procès dont les armes devaient décider un jour. Afin de traiter avec la Suède, il fallut que Jean-Casimir renonçât enfin, pour les fils qu'il n'espérait plus, à ce vain titre d'héritiers des Wasa qui témoignait uniquement des droits perdus de sa race et des fautes obstinées de son père. Il dut rouvrir les portes du royaume et celles de la cour au vice-chancelier Radzieiowski, dont l'exil avait tant contribué aux agitations des dernières années. Limitée désormais par le cours de la Dzwina dans le nord, la république allait perdre, du côté de la Suède, l'importante possession de la Livonie et ses droits sur l'Esthonie, sans que les Suédois trouvassent dans ces acquisitions, déjà disputées à leur ambition par la Moskowie les armes à la main, une ombre du vaste empire de la Baltique qu'ils avaient rêvé, ni même une compensation aux sacrifices énormes d'une si longue guerre. Ils sortaient ainsi de leurs triomphes, malades et abattus; la Pologne sortait de ses ruines, mutilée, fumante, épuisée d'argent et d'hommes, partageant avec l'Europe le désastreux secret de sa faiblesse. De part et d'autre, c'était bien la peine de perdre tant d'années, et de mettre le nord

Digitized by Google

en feu pour arriver là! Les Moskowites seuls tiraient parti de cet embrasement. Ils s'étaient avancés sur l'Europe de plus de cent lieues de profondeur sur une hauteur de trois cents lieues. Les tzars avaient désormais le pied sur la Baltique; ils étaient maîtres du Borysthène, et touchaient à la mer Noire. Ces changements étaient l'œuvre et la gloire d'Alexis.

Une fièvre maligne assura le succès des négociations d'Oliwa, en emportant tout à coup (23 février) l'un des principaux auteurs et des plus grands coupables de ces révolutions. Charles-Gustave avait régné six ans, combattu avec gloire, promené ses victoires de royaume en royaume, et il mourait vaincu par les Danois dans la Suède même! Il n'avait passé sur le trône de Christine que pour y être, par son ambition inique et brutale, le fléau des nations. Puffendorf a raconté sa vie et loué sa mémoire: il l'a louée, heureusement sans nul génie. Ce prince, habile capitaine et roi funeste, ne doit prendre place dans l'histoire que pour y être sévèrement jugé. Il se fit un jeu de la guerre. Jamais on ne mit à ce point sous les pieds toute notion de justice, en faisant couler le sang des peuples. Il le fit couler à flots, et, pour son châtiment, la Suède s'efface avec lui de la scène du monde. Son fils Charles XI, encore au berceau, n'eut pas trop d'un long règne pour rendre à la monarchie de Gustave-Adolphe des forces éphémères que devaient aussi dépenser iniquement et en pure perte l'inquiétude native et la vanité folle de Charles XII. Le principe révolutionnaire qui avait couronné ces princes devait faire sentir sa funeste action à toute la race.

Peu après la fin de Charles-Gustave (mai), le woïewode de Transylvanie, Rakoczy, fut blessé à mort sur le champ

Digitized by Google

de bataille d'Hermanstadt, en défendant sa principauté contre la Porte, qui voulait le déposséder. La Providence frappait tous les fléaux de la Pologne. Celui-ci finit le 6 juin.

Presque au même jour (7 juin), de grands événements se passaient dans le monde, qui y apportaient des éléments considérables d'ordre et de repos. L'héritier des Stuarts, recouvrant ses droits quand le dernier des Wasa résignait les siens, recevait à Londres, des mains du général Monk, la couronne ensanglantée de son père : cet acte devait pacifier l'Angleterre. Le roi de Danemark et la reine de Suède, tutrice de son fils, déposaient les armes par le traité de Copenhague, autre ouvrage de Mazarin. Enfin, une petite île de la Bidassoa, l'île des Conférences, voyait les deux plus puissants princes du monde, le roi d'Espagne et Louis XIV, ratifier, en la jurant en personne, cette grande paix des Pyrénées, destinée à finir un jour le long duel de l'Autriche et de la France. Louis XIV remit la jeune infante Marie-Thérèse, qu'il allait épouser, aux mains d'Anne de Gonzague et de Nevers, sœur de la reine de Pologne : la charge de surintendante lui avait été donnée comme gage de la secrète alliance qui unissait les cours de Saint-Germain et de Warsowie. Ce fut à Saint-Jean-de-Luz, au milieu des pompes du mariage, que Mazarin apprit la restauration de Charles Stuart, qui, l'année précédente, dans ce même lieu, n'avait pu obtenir audience, ni de don Luis de Haro, ni de lui ; il apprit en même temps la conclusion du traité d'Oliwa, signé enfin le 3 mai. Son éminence, comme on disait alors avec respect dans l'Europe entière, était ivre de joie. Le cardinal ne savait pas tout ce qu'il léguait de guerres à la France, pour arriver aux grands

Digitized by Google

résultats que son génie mourant voulait pour elle : il croyait par ses traités nous conquérir tranquillement des royaumes.

Il dut douter moins que jamais du succès de ses vues à l'égard de la Pologne, quand il vit le Danemark profiter des premiers instants de la paix extérieure, pour pacifier et affermir sa situation intérieure sans retour, en opérant une grande et décisive révolution au profit de l'autorité royale. Élective et libre, cette monarchie offrait alors, au grand applaudissement de Mazarin, le spectacle d'une bourgeoisie qui voulait rendre le trône à la fois héréditaire et absolu, pour échapper à l'oppressive et ruineuse liberté des grands. Les Danois réglaient ainsi par contrat (23 octobre) la révolution qui, dans le reste du monde, s'accomplissait insensiblement et presque à l'insu de tous, peuples, nobles et rois. Mais on a eu tort de dire que le despotisme, en quelque sorte constitutionnel, du Danemark fut pleinement légitime et qu'il ne s'établit point par la violence. Le pacte eut lieu uniquement entre la couronne et les ordres inférieurs; la noblesse n'y mit point les mains ; elle protesta par la guerre et par le martyre ; le bras du bourreau décima ses rangs ; elle fut enfin écrasée. Et, soit que ces sortes de révolutions, toutes démocratiques, s'accomplissent par la hache des démagogues ou par celle des princes, soit que la dépossession violente de la partie élevée des nations ait pour but le pouvoir absolu ou une prétendue et fausse liberté, elles doivent être également condamnées : car rien n'est légitime dans les sociétés humaines sans le concours des classes riches, éclairées et polies.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DES TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI,

ET DU RÈGNE DE JEAN-CASIMIR WASA.

(1660-1668.)

SOMMAIRE.

Paix générale en Occident. Guerres sur toute la frontière orientale de l'Europe. — Invasion des Kosakes et des Moskowites en Pologne. Succès de la république. Victoire de Lubartow. Victoire de Slobodyszcza. — Désordres intérieurs. *Liberum veto*. Scission de la haute et de la petite noblesse. Mécontentements contre le roi et la reine. — Projet d'adopter le duc d'Enghien pour héritier présomptif de la couronne. Sénatus-consulte. Diète. *Confédération* de l'armée polonaise.—Prise de Wilna. Confédération de l'armée de Litvanie. Excès des troupes. Tentatives de pacification. Anarchie générale. — Proscription des sociniens. But politique des confédérés. Guerre au clergé. Chef de la confédération, Lubomirski. Traité. — Guerre de Moskowie. Passage du Borysthène. Conquêtes de Sobieski. Désastres de Casimir. — Les comtes de Guiche et de Louvigny en Pologne. Armée française à Saint-Godard en Hongrie. — Lubomirski au ban de la république. Guerre civile. — Sobieski, grand-maréchal et hetman de campagne de la couronne. Son mariage. — Suite de la guerre civile. Traité de Lengoniwçz.—Mort de Lubomirski. Mort de la reine. — Invasion des Kosakes, des Tatars, des Turks. Dénûment de la Pologne. Progrès des barbares. — Sobieski, grand-hetman. Plan extraordinaire. Bataille de dix-sept jours. Victoire et paix de Podhaïce. Triomphe de Sobieski. — Dégoûts de Casimir. Projets d'abdication. Déclaration au sénat. Mouvements des partis. Abdication solennelle de Jean-Casimir. — Fin de sa vie. Fin des Wasa.

(1660.) Le cardinal Mazarin ne revint des Pyrénées que pour languir quelques mois, et mourir le 7 mars de l'année suivante. Il semblait que sa tâche fût terminée : l'Europe était, grâce à lui, paisible. La guerre ne grondait plus que sur la frontière orientale du monde policé. Là, trois nations

Digitized by Google

barbares, les Kosakes, les Moskowites et les Ottomans, tenaient toujours en échec les États voisins du nord. Distrait longtemps de la guerre de Candie par des troubles intérieurs, Méhémet Kiuperli commençait à serrer la république de Venise de plus près, et à reporter sur l'Europe le poids de ses armes. L'empire prenait l'alarme en voyant les Turks, sous prétexte de disposer de l'héritage de Rakoczy, pousser leurs progrès au cœur de la Hongrie. Les Suédois se disposaient, malgré leur lassitude, à défendre vigoureusement la Courlande et la Livonie contre l'ambition croissante du tzar Alexis. La malheureuse Pologne, qui aurait eu tant besoin de repos, n'avait pas seulement à combattre les Kosakes exaspérés ; les conférences d'Oliwa à peine ouvertes, le tzar avait mis sous la garantie de ses armées la libre donation des deux Ukraines. Les Polonais s'étaient délivrés autrefois de son agression, en lui promettant la succession de Jean-Casimir, promise aussi secrètement à Rakoczy, à Léopold, au fils du grand électeur. Ce qui transpira des projets français de la reine instruisait trop bien Alexis de l'oubli où étaient tombés les engagements de l'adversité. Il voulut une vengeance, et inonda la Pologne de ses Scythes, encore demi-nus.

L'hetman de campagne de Litvanie, Gonsiewski, fut battu et pris sous Wilna. Wilna, Grodno, Minsk, presque tout le grand-duché passèrent sous les lois des Moskowites. La nation kosake, tout entière ralliée à ses drapeaux, porta la terreur jusque dans le palatinat de Russie et sous Léopol, sa capitale. Jean Sobieski se vit, dans son manoir de Zolkiew, assailli par l'invasion.

Assurée cette fois du côté de l'Occident et du nord, la république poussa la guerre avec ardeur dans la pre-

Digitized by Google

mière campagne. Le prince moskowite Khawanskoï, qui commandait en Litvanie, et assiégeait Lachowice, au cœur du grand-duché, fut écrasé dans la journée de Polonka (26 juin), près Slonim, sur la frontière de Pologne, par Sapiéha, Paç et Czarnieçki. Il ne se releva que pour être écrasé de nouveau, près de Mohilow. Le prince Dolgorouki, près de Czausy, sur la Pronia, eut le même sort. Le prince Troubetzkoï ne fut pas plus heureux en Ukraine. Le général Shérémétieff vint aussi, avec 100 000 hommes et un train de 100 pièces de canons, se briser à Lubartow, en Wolhynie (13 septembre), devant l'armée de la couronne que commandaient le vieux grand-hetman et Lubomirski. L'aile gauche, sous les ordres du grand-enseigne, fit des merveilles. Sobieski eut ses dragons détruits dans leur laborieuse victoire. Les coups de l'ennemi désespéré abattirent à ses côtés tous ses officiers. Préservé par miracle, il poursuivit avec vigueur la retraite toujours menaçante des barbares. Shérémétieff s'enferma, près de Cudnow, dans un camp fortifié, comme dans une citadelle; les généraux polonais, sur l'avis de Sobieski, l'y laissèrent sous la surveillance d'un gros de Polonais et de Tatars, et, ils coururent hardiment sur son allié, Georges Chmielniçki, qu'ils trouvèrent retranché à Slobodyszcza (17 septembre), sur des hauteurs hérissées d'artillerie. Georges comptait 70 000 hommes Kosakes ou Moskowites. Le grand-enseigne était arrivé; il fait ses dispositions, livre l'assaut, plante l'étendard de la Pologne sur les parapets de l'ennemi, taille en pièces toute cette armée, et Georges Chmielniçki épouvanté vient à la tête de quelques milliers des siens (19 septembre) faire sa soumission à la république. Ce faible fils de Bogdan voulait en vain reprendre l'œuvre de son père; il cherchait à

Digitized by Google

se soustraire au joug de l'étranger, et cette tentative passa ses forces. Las de trouver partout la servitude, il échappa aux liens de l'ambition par ceux du cloître; ce fut, de tout point, le Richard de ces Cromwell sauvages.

Cependant Shérémétieff attendait dans son camp de Cudnow que le Kosake vînt le délivrer. C'est l'armée polonaise victorieuse qu'il voit paraître. Le choc fut terrible, la défense acharnée (14 octobre). Sobieski eut deux chevaux tués sous lui. A la fin (17 octobre) Shérémétieff, toute son armée, 67 bouches à feu, un matériel immense tombèrent au pouvoir des Polonais.

L'Europe, désœuvrée alors, prêtait plus d'attention encore que les années précédentes aux événements du nord. La double victoire de Slobodyszcza et de Cudnow jeta au loin un éclat merveilleux. Jean Sobieski prit place dans l'estime du public de France et d'Europe parmi les grands capitaines de son temps. On ne se lassait pas d'admirer ce qu'il avait fait, tandis que lui-même s'affligeait de n'avoir pas fait davantage. Les résultats d'une aussi grande journée auraient pu être plus brillants encore. Kiow aurait dû être emporté, l'Ukraine envahie, la Moskowie menacée. Mais les prospérités de cette campagne étaient finies. La faute n'en fut point à Sobieski. Couronné de gloire, il voulait porter plus loin ses armes : le grand-maréchal arrêta son jeune lieutenant, et l'obligea de mettre son armée en quartiers d'hiver. Lubomirski fut accusé de s'appliquer à tenir les regards de cette armée tournés sur la Pologne plus que sur la Moskowie, de parler aux troupes de solde et non de guerre, de tendre à la sédition, point à la victoire. Pénétrons ces mystères qu'expliqueront trop les institutions de la Pologne.

Digitized by Google

La Pologne souffrait alors d'une blessure plus profonde que la guerre des Moskowites. Le mal qui la tourmentait ne pouvait avoir pour remède ni des victoires ni des traités. Le mal mortel était au cœur.

Les vices de la constitution polonaise avaient produit tous les malheurs des dernières années, et les dernières années n'avaient fait que les accroître. Le vieux principe de la nécessité de suffrages unanimes dans les résolutions des diètes avait reçu, sous le règne de Jean-Casimir, une application toute nouvelle. Les comices de 1652 discutaient les moyens de se défendre contre les Kosakes et les Tatars. Un gentilhomme s'évada, en lançant son opposition à tous les actes qui pourraient suivre; l'assemblée, se soumettant à l'arrêt qui annulait son pouvoir, admit ce droit étrange de chaque membre contre les assemblées entières que l'Europe connaît sous le nom de *liberum veto.*

La constitution polonaise était arrivée ainsi au dernier terme de ses folies. Jusqu'alors on avait pris soin de donner pour garantie, à la nation contre ses rois, la souveraineté pleine, active, toute-puissante des diètes; pour garantie, aux minorités des diètes et diétines contre les majorités, l'arme terrible des *confédérations.* Maintenant, cette prérogative subversive était transportée des minorités à un seul homme; un seul homme pouvait imposer à la volonté publique l'entrave invincible de ses caprices : nation singulière qui, dans sa passion de la liberté indéfinie, en venait à reconnaître à chacun le droit de tyrannie illimitée contre tous!

Il est vrai qu'en Pologne nul pouvoir ne restait sans contre-poids. Celui-ci eut les siens : on revint de tout point aux vieilles pratiques. Contre les diètes, les garanties

Digitized by Google

étaient le mandat impératif, la reddition des comptes aux commettants, les confédérations ou Rockosz, la guerre civile. Contre le *liberum veto*, ce fut l'assassinat.

Toutefois, un homme se trouvait sans peine qui prenait l'instant de prononcer le mot fatal et fuyait, laissant les nonces et les sénateurs, comme autant de lions enchaînés, furieux, mais impuissants. Dès lors nulle affaire ne put être conclue. Tout gouvernement se trouva dissous; et, faut-il le dire? ce furent les vices du *liberum veto* qui firent son crédit et sa durée. La petite noblesse, dont il flattait l'orgueil par cette diffusion du despotisme nobiliaire; les factions qu'il armait du pouvoir d'empêcher, sinon de faire; les cours étrangères qui siégeaient, grâce à lui, dans le conseil national, car elles n'avaient besoin que d'acheter un homme pour maîtriser l'État tout entier, tous ces intérêts contraires prirent le *liberum veto* sous leur sauvegarde : c'était y prendre l'anarchie.

Ce qui rendit surtout le *liberum veto* terrible, c'est qu'une nouvelle révolution s'était accomplie dans le sein de la société polonaise; une cause plus active de discordes s'était greffée sur toutes les discordes antiques.

Nous avons vu quelles dissensions travaillaient la république : dissensions entre les grandes charges de la Litvanie et de la Pologne, entre leurs deux armées, entre les deux peuples; dans chacun des deux États, dissensions entre les grands, entre les palatinats, entre les sectes contraires; il y avait de plus maintenant une irréconciliable dissension entre la petite et la haute noblesse.

L'égalité, qui était dans les mœurs et dans les lois, n'avait pu empêcher quelques familles de se perpétuer dans les charges, de s'illustrer à chaque génération par des

Digitized by Google

négociations et des batailles, d'appeler constamment à soi la fortune, qui va où sont les honneurs; et cette république, chez qui les substitutions et le droit d'aînesse étaient inconnus comme toutes les institutions féodales, qui n'avait admis qu'avec peine quelques majorats au nombre de six ou sept au plus, comptait pourtant alors les maisons les plus opulentes de la chrétienté. Quand, sous le régime même des hiérarchies, l'aristocratie s'écroulait partout ailleurs, elle croissait en Pologne sous le régime d'une ombrageuse égalité. Là se voyaient maintenant des seigneurs dont les vastes domaines surpassaient en étendue un comté d'Angleterre, qui marchaient entourés, comme autrefois en France, de quelques milliers de gentilshommes, tour à tour leurs clients et leurs égaux, tour à tour les domestiques d'un concitoyen et les législateurs de la république. Leurs femmes ne paraissaient que dans des carrosses chargés d'or attelés de six chevaux, escortés de compagnies d'armes, quelquefois de régiments tout entiers, et brillant des feux de plus de cinquante torches portées en avant par des Tatars. Mais aucun titre ne décorait encore ces nobles superbes, à moins qu'ils n'en eussent reçu du saint-empire et des cours étrangères. Ils n'avaient dans l'État de rang et de pouvoir que par les charges, point par la naissance. La petite noblesse se plaisait à les humilier dans les diètes. Il arriva ainsi que cette tardive aristocratie, exorbitante quoique sans privilèges, sans utilité quoique opulente, devint un élément de discorde et un danger de plus pour la Pologne. Se trouvant mal à l'aise dans une constitution où il n'y avait point de place pour elle, et ne pouvant s'appuyer à une royauté vaine, elle s'appuya d'abord à l'anarchie; plus tard, ce fut à l'étranger.

Digitized by Google

A ces causes générales de désordre il s'en joignait de particulières qui n'étaient pas moins décisives. Jean-Casimir, en vieillissant, s'abandonnait davantage aux deux influences qui avaient dominé sa vie : la religion et les femmes. Les pères de la société de Jésus voyaient en lui moins un roi, qu'un frère, fidèle à leur ordre jusque sur le trône; il trouvait, dans le titre d'*orthodoxe*, que ses luttes contre les ariens lui avaient obtenu du saint-siége une gloire propre à balancer devant la justice divine ses désordres publics, tels que l'enlèvement de madame Radzieiowska, et les autres amours qui continuaient, malgré son âge, à consoler sa soumission persévérante aux volontés de la reine.

La reine, dans sa piété, consentait à partager l'empire avec les directeurs du roi. Mais, si elle se livrait de plus en plus à Dieu, c'était sans se détacher de la France. On la voyait enchaîner autour du trône une foule de Français de tous les rangs. Sa faveur partiale appelait au faîte des honneurs tout ce qu'il y avait de grands seigneurs unis à des Françaises. Elle passait des semaines, des mois entiers en dévotion dans les couvents de religieuses de France qu'elle avait fondés; c'était du fond de ces cellules, en quelque sorte étrangères, qu'elle gouvernait souverainement la république.

Les deux prédilections croissantes de Louise et de Jean-Casimir avaient rempli de désordres la Pologne et la cour. Les hérétiques persécutés n'étaient plus seuls à murmurer contre le joug des jésuites; une grande partie du clergé lui-même commençait à se plaindre de la domination exclusive de cet ordre, destiné par une fatalité singulière à être toujours menaçant dans l'adversité, toujours menacé dans

Digitized by Google

la puissance. En même temps, le joug de la politique française devenait de plus en plus importun à tout ce qui avait un patriotisme ombrageux ou des ambitions déçues. Ceux-là surtout s'en montraient blessés et impatients, qui appartenaient, par des intérêts particuliers, des traditions, des habitudes, des relations de voisinage, à l'influence de la maison d'Autriche. Il suffisait même d'avoir un grief contre la cour, pour se déclarer ennemi de la France, ennemi des jésuites, ennemi de la reine; ces trois intérêts se trouvaient confondus. Il en fallait moins pour susciter bien des orages.

Ce fut au milieu de ce choc de passions ennemies que la reine se voua tout entière à obtenir, en dépit des lois, pour le fils du grand Condé, le titre d'héritier présomptif de Casimir qui vieillissait. Nous l'avons dit : le jeune duc d'Enghien, Henri-Jules de Bourbon, avait épousé la fille aînée d'Anne de Gonzague, de cette célèbre princesse palatine, sœur de la reine de Pologne. Un intérêt de famille justifiait donc sa sollicitude pour la gloire de la France; son esprit élevé considérait aussi les intérêts de la nation polonaise. Le régime électif, joint à tous les autres éléments d'anarchie, ne pouvait manquer de ruiner bientôt la république sans retour. Les potentats voisins sillonnaient son sein d'intrigues, comme peu auparavant d'expéditions guerrières : il fallait s'assurer les suffrages longtemps à l'avance, et tous ces princes, qui briguaient la couronne du vivant des rois, savaient maintenant trop bien qu'il était possible de la conquérir. Léopold, qui s'était mis en possession de la politique comme des couronnes électives de son père, Léopold remplissait de ses négociations souterraines la Galicie et les palatinats contigus, incertain s'il se

Digitized by Google

bornerait à revendiquer ces provinces d'après la prétendue donation du XIVe siècle, ou bien s'il n'attendrait pas de ses chances électorales la possession de la monarchie polonaise tout entière. Louise voyait ces manœuvres. Son âme française s'indignait de la pensée d'avoir pour successeur le chef de la maison d'Autriche. Quand les grands, qu'elle essayait de gagner à ses projets, lui objectaient la constitution et les libertés de la république : « Illustres et très-chers, leur répondait-elle suivant les formules du pays, que Vos Sincérités servent donc l'Autriche sous prétexte de liberté. Elles seront le jouet de Vienne, comme les malheureux magnats de Hongrie ! »

Louise avait employé deux années à convaincre les sénateurs. Deux Leszczynski, l'un grand-chancelier, l'autre primat du royaume, prêtaient à ses desseins l'appui considérable de leur autorité. Le chancelier de Litvanie, l'un des Paç, dominé par Eugénie de Mailly-Lascaris, comptait parmi les premiers instruments de ce complot qui n'avait pas d'agent plus actif que le grand référendaire Morsztyn, mari d'une autre Française, citoyen dévoué dont la vie se passa à conspirer pour la France. Louise, inquiète des sentiments de Lubomirski, que sa charge et son influence personnelle rendaient également redoutable, avait voulu le désarmer en portant dans ses mains le bulawa de second hetman de la couronne, dû aux travaux de Czarniecki. Il paya cette grâce, en effet, d'efforts soutenus pour gagner le reste du sénat. Des faveurs, des starosties, des dignités, étaient les arguments les plus décisifs. Un serment écrit répondit bientôt de presque tous les suffrages, dans cette illustre assemblée ; il ne restait plus à mettre dans le secret du testament de Jean-Casimir que Jean-Casimir lui-

Digitized by Google

même. Ce prince reçut la confidence des volontés dernières que lui prescrivait la reine. Il réunit aussitôt (1661, janvier) les sénateurs à Czenstochowa, monastère du palatinat de Krakowie, consacré par les dévotions et les pèlerinages de toute la contrée; il leur demanda d'enfreindre les règles établies, en désignant à l'avance pour héritier de la couronne son jeune neveu, neveu de Louis XIV; il obtint l'assentiment d'un sénatus-consulte; et, courant aussitôt les palatinats de la république, il alla caresser toutes les diétines qui élisaient les nonces de la diète prochaine, dans l'espoir de les séduire aux projets que la reine et ses autres conseillers avaient fait adopter à sa confiante sagesse.

Mais déjà le secret des délibérations de Czenstochowa avait été trahi. Une voix ennemie l'avait répandu dans les provinces aussi bien que dans l'armée, et il suffisait de l'adhésion de la plupart des grands pour déterminer à une opposition passionnée le peuple des nobles tout entier. En effet, sur le premier bruit qui en courut, récri de la petite noblesse au nom de la liberté méconnue, *confédération* des palatinats, Rockosz des troupes qui redemandaient leur paye le sabre à la main et parlaient aussi de la liberté en péril, scission des diètes, perpétuel usage du *liberûm veto*, anarchie universelle, combats sanglants. Des années devaient s'écouler ainsi.

L'opposition était d'autant plus redoutable qu'elle comptait plus d'un grand à sa tête. Quelques seigneurs n'avaient pu plier ou leur ambition ou leurs préjugés aux desseins de la reine Louise. Tel était Jean Zamoyski, que son dévouement à la royale amie de sa femme et même à la France ne pouvait défendre d'une antipathie insurmon-

Digitized by Google

table pour une si grande infraction des lois. On ne tarda point à remarquer que Lubomirski avait changé d'opinion et de conduite. Il gardait maintenant un silence absolu; la faction française ne pouvait plus compter sur son concours, soit que les maximes absolues, proclamées en France depuis Henri IV, inquiétassent décidément son attachement héréditaire de seigneur polonais aux libertés publiques, soit que son ambition se plût à voir la couronne rester flottante, ou bien que sa foi, tolérante et par là suspecte d'hérésie au dire d'un évêque, historien royaliste de ce temps, se pliât malaisément à la domination des conseillers habituels du roi. Peut-être aussi n'aimait-il point la France; son titre de prince de l'empire, ses alliances en Autriche, ses grands biens en Hongrie pouvaient l'incliner vers Léopold. On conçoit que Léopold réprouvât tout ensemble dans le choix du fils de Condé l'élévation d'un compétiteur, l'agrandissement de la maison de Bourbon, et l'affermissement de la Pologne.

La première diète qui s'assembla (2 mai) fut remplie de fureurs et de séditions. Le roi ne craignit pas d'y proposer l'élection anticipée de son successeur, et, bien qu'il promît de respecter la liberté des élections, qu'il assurât que son unique pensée était de parer aux inconvénients d'un interrègne, des cris d'indignation lui répondirent. Disputer aux Polonais l'interrègne, c'était leur ravir la constitution et tous ses biens. Czarnieçki, en apportant dans le sein des comices une centaine de drapeaux, trophées de la journée de Slobodyszcza et des autres victoires de cette campagne, ne put apaiser le tumulte. Jean-Casimir tenta vainement de le dominer par ces prévoyantes paroles (4 juin) : « Dieu veuille que je sois un faux prophète! mais

je vous dis que si vous ne remédiez pas au mal, la république deviendra la proie des nations étrangères. Les Moskowites s'efforceront de détacher les provinces russiennes jusqu'à la Wistule peut-être. L'expectante maison de Prusse voudra s'emparer de la Grande-Pologne. L'Autriche se jettera sur Krakowie. Chacune de ces puissances préférera partager la Pologne, que la posséder tout entière avec vos libertés d'aujourd'hui!... » C'étaient là de grands avertissements. Ils devaient être étrangement justifiés, cent ans plus tard, par la fortune. Pour y couper court, le *liberum veto* rompit la diète. Cette assemblée resta marquée du titre de Condéenne, en mémoire de ce qu'elle avait entendu la proposition du trône; la guerre civile fut déchaînée.

Soulevée par une main invisible, l'armée s'était unie dans un pacte de confédération, sous des généraux de son choix (Swiderski et Zyromski). Elle prétendait imposer des conditions plus ou moins violentes : la convocation d'une diète nouvelle, la mise en jugement des sénateurs qui avaient consenti à l'élection d'un héritier présomptif de la couronne, la réintégration du vice-chancelier Radzieiowski dans ses honneurs, la promotion de Sobieski à un poste éminent, le payement de 30 millions de solde arriérée, enfin la diminution des immenses revenus du clergé et l'éloignement du brave Czarnieçki auquel les soldats ne pardonnaient pas son austère discipline, ni les nobles son estime notoire pour l'infanterie.

La demande contre le clergé changeait l'aspect des affaires. Une révolution sociale se produisait à la place d'une simple révolte pour le redressement de griefs militaires ou politiques. Tandis que les troupes de la couronne jetaient

Digitized by Google

en avant ces nouveaux brandons, les troupes de Litvanie se confédéraient à leur tour sous l'autorité des Paç, favoris de la reine, en faveur du projet de succession. Les Litvaniens, malgré deux siècles de réunion à la Pologne, ne s'étaient pas encore associés à ses mœurs politiques. L'hérédité du trône n'avait rien qui les blessât. Ils s'irritèrent d'être laissés sans secours aux prises avec les Moskowites. Le roi se porta à leur tête (novembre) avec l'infatigable Czarnieçki. Il avait la prétention de regarder les peuples de Litvanie comme le patrimoine de sa famille, au droit des Jagellons; c'était méconnaître l'acte de réunion qui avait à jamais lié leur sort à celui de la Pologne sous le règne de Sigismond-Auguste; c'était oublier aussi que les Wasa ne régnaient sur eux qu'à titre électif. La reine se flattait de l'espoir de les faire passer sous les lois du duc d'Enghien, en les léguant à ce prince; pour affermir leur dévouement, Jean-Casimir les conduisit à l'ennemi. Une bataille gagnée à Glembokié (6 nov.) sur le général d'Alexis, Khavanskoï, et la reprise de Wilna (29 déc.) sur les Moskowites, que deux officiers français, La Couettière et Saint-Jean, y tenaient assiégés depuis plusieurs mois, signalèrent cette courte campagne.

L'officier qui commandait pour le tzar dans la capitale de la Litvanie avait, dit-on, signalé sa défense par des cruautés inconnues, même dans ces contrées sauvages. Les vainqueurs ont assuré qu'il s'était donné le plaisir de charger d'hommes ses canons. Ce qui est certain, c'est que, trahi par le peu de soldats qui lui restaient, il voulut se faire sauter avec la citadelle; on l'arrêta; il fut livré à Casimir; ce prince eut la faiblesse de le laisser condamner à mort, sous prétexte d'expressions trop hautes

Digitized by Google

envers lui; et, comme on ne trouvait pas de bourreau pour exécuter la sentence, on obligea le cuisinier de ce malheureux à l'égorger [1]. Cette barbarie exaspéra les Moskowites. On ne peut dire ce qui serait arrivé, si des troubles intérieurs n'avaient aussi occupé l'attention d'Alexis, et rendu plus facile la tâche des hommes, qui, comme Michel Paç, Czarnieçki et le grand-enseigne, songeaient encore à défendre, contre les invasions du tzar, le sol de leur pays.

Sobieski essaya de raffermir la chose publique par un sacrifice volontaire. Il s'était réuni à Czarnieçki et à quelques autres généreux citoyens pour fournir la paye de l'armée polonaise, espérant détruire le premier de ses griefs, et l'entraîner ainsi tout entière vers l'ennemi. Mais cette armée était de jour en jour plus exigeante et plus redoutée. Il arriva même que d'habiles instigations détournèrent (1662) sur des questions de solde l'attention des corps litvaniens, exclusivement préoccupée jusque-là de la question d'hérédite. Mécontents de ne pas recevoir leurs arrérages, ils dirigèrent contre Casimir la *confédération* qu'ils avaient commencée pour sa querelle. Toutes-puissantes par ce ren-

1. Les historiens polonais, et tous les historiens d'après eux, racontent la mort du gouverneur moskowite comme un juste châtiment, et supposent que le cuisinier s'offrit de gaieté de cœur à tuer son maître. Ce malheureux, suivant nous, a été calomnié par l'histoire. Il nous paraît que les Polonais furent seuls coupables; coupables d'un jugement ou plutôt d'une vengeance très-inique. Ils punirent moins les cruautés que l'obstination courageuse de la défense. Ce qui l'indique assez, c'est que la sentence se fonde uniquement sur le reproche d'expressions trop hautes envers Jean-Casimir; c'était donc une gratuite et barbare violation du droit des gens. Nous empruntons notre version à une autorité qui ne paraît pas suspecte ici, à la *Gazette de France*, rédigée avec beaucoup de faveur pour la Pologne, prodigue de détails sur le siége de Wilna comme sur toutes les affaires du nord, et uniforme dans ses différents récits de cet événement. (Voyez la *Gazette de France* de 1662, p. 186, et tous les numéros précédents.)

Digitized by Google

fort, les troupes de la couronne ne gardèrent plus de mesure. 60 000 hommes marchèrent sur Warsowie, enseignes déployées, ayant pour cri de guerre : Point d'héritier présomptif, suppression des richesses du clergé, Dieu bénisse la Pologne! A ce moment (12 février) une diète s'assemblait : ils demandèrent que leurs députés y siégeassent, et allèrent jusqu'à prétendre (20) qu'étant tous nés gentilshommes, tous faits pour élire des rois et l'être eux-mêmes, ils étaient plus puissants que l'assemblée, et pouvaient aussi bien qu'elle décréter des lois.

Une loi déclara criminelle la proposition de Casimir; tout semblait devoir être terminé. Mais l'affaire des soldes arriérées restait entière, et la lutte des partis avait désormais de plus grands mobiles. La petite noblesse formait une sorte de classe moyenne militaire, bien ignorante, bien oppressive, bien ennemie des arts, mais portant envie à l'opulence des grands, de la couronne, de l'Église, et allant jusqu'à rêver une sorte de loi agraire; enfin ce qu'il fallait pour rendre tout gouvernement impossible.

Les plus sinistres rumeurs étaient répandues. On parlait de l'arrivée de troupes étrangères. Condé était attendu, disait-on; la couronne avait mandé des Allemands, des Français, des Hongrois, des Turks pour sa défense. Tous ces bruits portèrent l'exaltation au comble. Le clergé, qui se croyait menacé dans ses biens, accrut l'emportement des factions par sa propre colère. Le sang coula dans la diète comme dans la plaine. Warsowie craignait d'être saccagée, quand un jour (1er mai), à six heures du matin, la diète fut rompue, et les troupes furieuses coururent les provinces, ne campant que sur les terres de l'Église, frappant sur les monastères des impôts énormes, poursui-

Digitized by Google

vant enfin, dans tout ce qui portait l'habit ecclésiastique, les prédilections de Jean-Casimir.

Le sénat résolut d'ouvrir une négociation avec les confédérés. Le roi se rendit avec la reine à Zolkiew, dans la cour[1] de Sobieski (26 août), pour négocier ou combattre. 400 officiers se présentèrent devant le monarque, munis de pleins pouvoirs de l'armée; mais un mauvais génie semblait rendre tous les efforts inutiles. Une capitation qui devait peser sur tous les ordres fut décrétée pour satisfaire aux demandes pécuniaires des soldats, et 8 millions de livres tournois seulement purent être réunis dans cette vaste Pologne, épuisée tour à tour par la guerre ou l'anarchie, et stérile à force de liberté, à force de servitude. En vain le roi empruntait à tous les juifs du royaume; en vain la reine offrait en gage aux confédérés ses pierreries : les confédérés refusèrent toutes les transactions. On en vint aux mains. Les troupes que les grands avaient levées pour le service de la couronne (12 décembre) furent battues; le traité de Wolborz, sorte de covenant militaire, lia le sort de l'armée de Litvanie et de l'armée de la couronne. L'une et l'autre offraient d'étranges spectacles. La première, devenue maintenant la plus violente des deux, mit à mort son hetman de campagne, le brave Gonsiewski, suspect d'adhésion aux vues de Casimir. Elle demandait la tête du chancelier Paç, serviteur dévoué de la reine; et, le maréchal de la seconde ayant fait pendre un valet de troupe en réparation de quelque grand attentat, tous les valets des hussards ou des autres corps nobles coururent aux armes, et, plus nombreux que les gens de guerre, ils tinrent assiégée, ils soumirent à leurs condi-

1. Nom que les grands de Pologne donnent à leurs palais.

Digitized by Google

tions impérieuses, cette même armée qui faisait la loi au pays. C'était la rébellion dans la rébellion, l'anarchie dans l'anarchie.

(1663.) Ce temps était partout rempli de révoltes et d'exécutions sanglantes. Les catholiques en Irlande, les puritains en Écosse, à Londres les derniers des régicides, dans le reste de l'Angleterre des bourgeois qui tenaient pour la liberté; en Danemark, des nobles qui parlaient aussi de liberté et protestaient sur les échafauds contre l'établissement du pouvoir absolu; en Hongrie, les hérétiques et les magnats, les premiers qui voulaient des garanties, les autres l'indépendance; en Prusse, les Polonais réunis par les traités aux domaines du grand électeur; en Moskowie, les tribus conquises sur toutes les frontières de cet empire qu'Alexis avait porté du Niémen à la grande muraille; en France, en France même, la multitude de gentilshommes qui résistaient à la nouvelle police de la société française et aux procédés nouveaux de la royauté, tant de malheureux à titres divers, tous ces martyrs des passions contraires du temps, fatiguaient de leurs supplices les gibets, les bûchers, les chevalets, la roue, tous les instruments de torture et de mort en usage partout, et en action toujours, dans ce siècle qui était le grand siècle! A Naples, 40 000 victimes, gentilshommes, bourgeois, femmes, prêtres, venaient d'expier, en quelques mois, la témérité de leur nation infortunée qui avait été prise d'une fantaisie de révolution. C'était là pourtant un des moments de repos de la chrétienté. On voit chez les historiens une paix profonde régner alors, contre l'usage, dans tout l'Occident; horrible paix que ne troublait pas cette boucherie organisée de la race humaine! Bénissons Dieu de nous avoir

Digitized by Google

fait vivre, quoi qu'on dise et quoi que nous fassions, dans des temps meilleurs.

En Pologne, l'insurrection restait triomphante, et c'était aussi par des massacres, par des incendies, qu'elle signalait sa victoire. Le roi, pour consoler Louise des revers de sa puissance en donnant des satisfactions à sa piété toujours plus exigeante et plus craintive, ne trouva rien de mieux que de se mettre à tenir fermement la main à la proscription en masse des sociniens et autres hérétiques. Cette mesure ne pouvait manquer d'être très-applaudie. La Pologne croyait-elle avoir trop de ses fils pour la défendre, alors que les Turks et les Moskowites, attirés par ses discordes, amassaient de puissantes armées sur ses frontières ? Comment ceux qui ne pensaient pas avoir le droit d'opposer à l'opinion d'un seul la volonté de tous, s'attribuaient-ils le pouvoir de donner des lois à la conscience, et de châtier ses dissentiments par des proscriptions en masse!

Cependant, l'armée, tout en appuyant de ses clameurs la destruction des hérétiques, faisait au clergé une guerre plus cruelle qu'eux. Elle proclama le principe que les biens ecclésiastiques appartenaient à l'État. Ses commissaires, réunis à Wolborz (mars), mirent bientôt la main à l'œuvre pour distribuer à leurs commettants cette vaste proie. Les terres et villes, qui formaient le domaine de la couronne, furent également confisquées. Le cercle de la révolution s'agrandissait ainsi. C'était une réforme profonde que les confédérés prétendaient accomplir. On ne peut douter qu'il n'y eût du protestantisme dans cette audace contre le sacerdoce; une certaine émulation des procédés de la révolution anglaise se trahissait dans le langage et les conseils des novateurs.

Digitized by Google

La rébellion n'avait point de chef visible. Mais c'était sur le grand-maréchal Lubomirski que s'attachaient tous les regards. Toujours silencieux depuis qu'il avait rompu avec la reine, et neutre en quelque sorte entre les vues de la couronne et la sédition qui les entravait, c'était dans sa main, en apparence inactive, que l'on croyait voir se réunir tous les fils de cette grande trame. C'était à ses émissaires que l'opinion générale attribuait tous les progrès de la révolte. On lui imputait les pamphlets sans nombre qui appelaient l'ordre équestre aux armes. Ces manifestes accusaient la cour de perpétuels efforts pour établir le droit divin des Stuarts. « Qui n'avait entendu Louise de Nevers vouer au ridicule les lois aussi bien que les mœurs antiques? Qui ne l'avait vue ébranler les plus saintes institutions, et travailler à conformer le gouvernement polonais aux maximes de Richelieu et de Mazarin? La constitution nationale n'était-elle pas devenue un objet de dérision et de raillerie! Le mot *A la mode* règne..., c'est-à-dire, à la mode des Français tombés dans la servitude[1]! » Ces cris avaient un retentissement dans toutes les âmes. Les grands ne pouvaient réfuter absolument des reproches justifiés par la tentative extra-constitutionnelle qu'ils venaient de faire de concert avec la couronne. L'opinion ne tarda pas à s'établir dans l'armée qu'il fallait à la république polonaise un Protecteur comme avait été celui d'Angleterre, pour sauver, disait-on, les libertés publiques, et le nom de Lubomirski retentit partout dans les camps, habilement associé à celui

1. Ecce nunc novâ facie omnia; constitutiones et leges antiquæ contemptu abrogatæ : Richelii et Mazarini conceptus appretiati; mores antiqui jocis et ludibriis expositi; *A la moda* regnat, etc., etc.

(Extrait d'un manifeste du temps; Bibliqth. roy., m. 1172.)

Digitized by Google

de Zamoyski, seigneur aussi loyal que populaire, afin de mieux écarter les soupçons de préméditation et de complot. C'était un effet inattendu de la restauration anglaise que ce contre-coup singulier qui faisait revivre en Pologne les passions, les idées, les formes, les noms même de la révolution de 1649.

Le clergé s'assembla à Warsowie (avril) pour balancer l'autorité de l'assemblée militaire de Wolborz, prendre en main, dans l'impuissance des diètes et de la royauté, la conduite des affaires, traiter avec les factieux, et sauver par les négociations ou par les armes la splendeur menacée du sacerdoce. Les négociations échouèrent; il fallut recourir aux foudres de l'Église. L'excommunication fut lancée contre les confédérés, et, comme renfort de ces armes sacrées, la couronne résolut d'appeler dans le royaume 100 000 Tatars qui ne demandaient pas mieux que de défendre *le trône et l'autel* pour saccager la Pologne.

Le grand-maréchal assistait silencieux, suivant son usage, à cette délibération. Il frémit, protesta malgré lui par un brusque mouvement du pied et de la main contre le projet d'appel aux barbares; et, le lendemain, ce qui s'était passé dans le conseil n'était un secret pour personne. La furie de l'armée fut à son comble. Les hussards et les autres corps nobles criaient que ce n'était point avec des lances qu'on devait trancher les différends qui troublaient l'État, *qu'une hache suffirait*. La proposition de déférer à Lubomirski le protectorat servait à ce mot de commentaire.

Toujours intrépide, la reine sortit de ses monastères (juin), se porta avec Jean-Casimir au-devant des factieux, alla s'établir dans la starostie de Iaworow, manda Sobieski,

Digitized by Google

constamment occupé, pendant ces désordres, à repousser les agressions de l'étranger, emmena avec elle Czarniecki et quelques troupes fidèles, puis choisit pour plénipotentiaires près les confédérés Jean Zamoyski, Florian Czartoryski, prélat respecté, et Lubomirski.

Lubomirski n'avait que le choix de détrôner son maître ou d'obéir. Il obéit, et, une transaction ayant été conclue (juillet), il en réclama hautement l'honneur, dans le même temps que ses adversaires l'accusaient d'avoir, à Iaworow même, essayé d'accomplir sa trahison. Il passait, disait-on, les journées à embrasser les soldats qui le saluaient du nom de protecteur, ou même de celui de roi.

Il est difficile de démêler, au milieu de toutes les assertions, de toutes les clameurs contraires, si le grand-maréchal fut innocent de ces complots et calomnié par la cour, ou bien si, coupable des manœuvres dont ses ennemis l'accusèrent, il pâlit au moment décisif devant les périls, devant les crimes, devant les désastres d'une révolution. C'est à ce dernier sentiment que nous nous sommes arrêté; une lecture attentive de toutes les pièces du procès qui suivit, a fixé notre jugement. Les apologies même de Lubomirski nous ont paru attester ses vastes desseins. La faiblesse, quand il fallait frapper de grands coups, pourrait s'expliquer par un caractère moins hardi que les pensées; la révolution française en a offert un grand exemple. Au besoin, elle s'explique suffisamment par l'état général de la république.

L'armée de Litvanie, également effrayée de l'approche des Tatars et des attentats dont il était bruit dans le camp polonais, s'était laissé détacher par les Paç du pacte de la confédération. Elle le déchira. La petite noblesse de Pologne semblait elle-même étonnée du point où elle était venue. Le

Digitized by Google

bruit des anathèmes de l'Église faisait tous les jours une sensation plus profonde, et beaucoup de ceux qui ne reculaient point devant les maux de l'anarchie, s'épouvantaient des menaces de régicide.

Quoi qu'il en soit, un traité fut conclu à Iaworow (3 juillet). Le roi livra à l'armée le trésor de l'État, donna des garanties pour le reste des arrérages, renonça à ses projets de succession, promit de se porter sur-le-champ à la rencontre des Moskowites, qui se disposaient par d'immenses apprêts à tirer un parti décisif des déchirements de la république. L'armée se pressa triomphante et soumise autour de Jean-Casimir et de Louise de Gonzague (23). L'acte de confédération servit à charger un mortier. Les soldats y mirent le feu en mêlant le cri de Vive le roi! au cri national de Dieu bénisse la Pologne! A dater de ce moment, Sobieski put se mettre en marche, à la tête de l'avant-garde, pour les terres russiennes (11 août).

Lubomirski se regardait comme le pacificateur de l'État; il se donnait pour le sauveur du trône : Jean-Casimir refusa de le recevoir. Il voulait être de l'expédition, y faire sa charge d'hetman de campagne, et la reine lui dit simplement : « Illustre et très-cher, votre Sincérité fera bien de ne pas suivre le roi; car il se méfie de vous. » Le lendemain, ses compagnies d'ordonnance, sa garde furent cassées; on assura que Casimir avait dit tout haut : « Les chiens s'abreuveront du sang des protecteurs. »

Lubomirski s'éloigna. Aussitôt, la révolte ressaisit son empire. Elle semblait voler de troupe en troupe et de cantonnements en cantonnements. A peine éteint, l'incendie s'était rallumé plus violent que jamais. Les efforts du roi, ceux de la reine, ceux de Jean Zamoyski, ceux de Czar-

Digitized by Google

nieçki furent impuissants pour l'apaiser. Sobieski accourut; il parla avec son éloquence impérieuse d'honneur et de patrie; son ascendant entraîna enfin dans la route du devoir, au-devant des ennemis de la république, cette armée qui, depuis trois ans, ne faisait du mal qu'à son pays.

Le grand-enseigne balaya devant lui les bandes kosakes ou moskowites jusqu'au Borysthène, et Jean-Casimir revit à Ryszczew, entre Tretchimirow et la métropole de Kiowie, ce beau fleuve échappé, depuis quatorze ans, à ses lois. Il fallut le franchir. Les Tatars devaient marquer le chemin à la cavalerie polonaise. Ils se placèrent, suivant la coutume de leur nation, sur des radeaux de bottes de paille ou de roseaux, tenant par la queue leurs chevaux lancés à la nage, et les chassant à coups de fouet vers l'autre bord. Le roi suivit avec toute l'armée (13 septembre). Il passa en vue de la vieille capitale des Russiens; et, sa gauche appuyée au grand-hetman Sapiéha, et à Michel Paç, maintenant second hetman de Litvanie, qui suivaient tous deux la grande route de Moskou par la Russie-Blanche, sa droite commandée par Jean Sobieski et soutenue par les Tatars, il s'enfonça fièrement (octobre), avec Czarnieçki et Zamoyski, dans les terres de l'Ukraine, triomphant de poursuivre les Kosakes et les Moskowites, au cœur même de l'hiver, jusque dans leurs foyers. Sobieski, chargé de soumettre les tribus kosakes, faisait tout plier, tout fuir. Cinquante villes lui ouvrent leurs portes (1664). On remonte ainsi la Desna. On passe Novogorod, on arrive devant Gluchow, clef de toute la Moskowie (février). Jean-Casimir opère, sous les murs de cette place, sa jonction avec l'armée de Litvanie, et, fort de ce puissant secours, il entreprend un siége dont le succès ouvrira à ses invasions l'empire des tzars.

Digitized by Google

Deux jeunes Français, les comtes de Guiche et de Louvigny, fils tous deux du maréchal de Grammont, qui avaient voulu voir ces contrées lointaines, s'élancèrent les premiers à l'assaut. Ils ne purent que montrer leur inutile valeur à ces barbares, qui avaient alors des Français en tête pour la première fois. Le comte de Guiche fut blessé sur les murailles mêmes de Gluchow. Les assauts n'intimidèrent pas la garnison; il fallut entreprendre un siége régulier. Jean-Casimir se consolait de ces retards (mars) en contemplant la vaste étendue de territoire conquise par ses armes. Il voyait Sobieski maître de l'Ukraine, les Kosakes partout vaincus, ces peuples assujettis.... Assujettis! non : ils ne devaient plus l'être à la Pologne. Du moment où l'armée polonaise avait établi ses tentes, des armées furieuses étaient sorties de terre autour d'elle, et, ayant à peine en tête quelques poignées d'ennemis, elle est accablée, sur les derrières et sur les flancs, de bandes innombrables; elle est assiégée dans le camp de Gluchow plutôt qu'assiégeante. L'habile Alexis, qui avait attendu ce moment pour s'avancer avec toutes ses forces, approchait à grandes marches. Jean-Casimir commanda la retraite et se porta sur la Litvanie. Le grand-enseigne eut ordre de se replier dans la direction du Borysthène. Il sut le faire sans perte. Mais l'armée royale souffrit et du froid, et de la faim, et de son désordre, et de sa terreur. Les Litvaniens, le roi à leur tête, n'arrivèrent qu'à moitié détruits sous le canon de Mohilow. Les Moskowites, désespérant d'entamer la Pologne, du côté où la couvrait la retraite savante de Sobieski, poursuivirent de place en place la fuite de l'armée royale, et achevèrent par des victoires les conquêtes commencées pour eux par les frimas (mars).

Digitized by Google

Irrité de ces désastres, Jean-Casimir s'en vengea sur quelques Kosakes sans défense. Il enleva Georges Chmielniçki à sa retraite pieuse pour le jeter dans les fers, et fit fusiller, sous prétexte de trahison, l'hetman Wykowski, qu'il avait investi du palatinat de Kiowie en récompense de son attachement à la Pologne. C'était perdre une seconde fois par la violence les domaines déjà perdus par les revers.

Chose singulière! Cette malencontreuse campagne ne devait être profitable qu'à la France. L'expérience que le comte de Guiche y avait acquise, sur la façon extraordinaire dont la Desna, le Borysthène, les fleuves les plus larges et les plus rapides peuvent être franchis, éclaira son audace huit ans après, dans une des grandes journées du règne de Louis XIV. Le passage du Rhin, alors tant célébré, fut son ouvrage. Quand ce vaillant seigneur proposa son plan à Condé, monsieur le Prince, qui comprit sans doute où il avait puisé une telle assurance, lui répondit que ces aventures ne pouvaient être tentées qu'avec des Polonais ou des Tatars [1]. L'événement prouva qu'on pouvait aussi les risquer avec des Français.

Les deux fils du maréchal de Grammont avaient été punis par l'exil de quelque indiscrétion dans la grande affaire des amours du roi; et ils se consolaient de l'exil par la gloire. C'était aussi par la gloire que toute la noblesse de France se consolait de la paix au milieu de laquelle Louis XIV achevait de grandir; on voyait sans cesse nos gentilshommes porter aux extrémités de l'Europe, sous les bannières de la chrétienté, leur aventureuse vaillance. Cette même année, les Turks, qui s'avançaient sur l'empire, qui même inquiétaient

1. Mémoires du comte de Guiche sur les affaires de Hollande, t. II.

Digitized by Google

déjà Presbourg et Vienne, sans que Montecuculli pût les arrêter, furent surpris de rencontrer en Hongrie, à Saint-Godard, près de Javarin ou Raab, lieux que les armes de la France devaient, un siècle et demi plus tard, illustrer de nouveau, une nombreuse armée de gentilshommes français (1er août). Là, le comte d'Auvergne, le chevalier de Lorraine, les Rohan-Guéménée, les Mouchy, les Crussol, les Béthune, les Saulx, les Saint-Aignan, les Harcourt, les Villeroy, le marquis de La Feuillade, prodiguaient leur sang pour l'empire, pour la croix, pour la renommée. A eux, à leur brillant courage appartint l'honneur d'arrêter le cours des entreprises musulmanes dans la journée de Saint-Godard (2 août). Achmet Kiuperli, qui avait hérité de son père ce poste éminent de grand-vizir, si précaire jusqu'alors, fut réduit à retourner vaincu aux pieds de Mahomet son maître. Léopold eut sa capitale sauvée, et le lendemain il conclut une trêve de vingt ans, qui détournait sur les autres puissances l'ambition et les armes ottomanes.

Moins heureux, Jean-Casimir, comme pour se distraire de la guerre extérieure et de ses revers, semblait s'attacher à rallumer dans son royaume l'incendie de la guerre civile. Wykowski n'était pas une victime qui pût suffire à ses colères; il fallait une tête plus haute. Nous avons vu que Lubomirski n'avait pas obtenu la permission de suivre l'armée à son départ; mandé ensuite, il n'était pas venu. On s'en prit à lui des résultats de la campagne; on l'accusa de complots au dedans et au dehors; on prétendit qu'il s'était entendu avec Wykowski pour soulever les terres russiennes et l'Ukraine. Tandis que, pour obéir au vœu des soldats, le roi rendait sa faveur au vice-chancelier Radzieiowski, dont l'injuste bannissement avait suscité

Digitized by Google

tant de malheurs, il résolut d'écraser le grand-maréchal de la couronne, le plus puissant seigneur du royaume par sa charge, l'un des plus puissants par sa fortune. La reine Louise comptait ensuite reprendre sans obstacle les projets auxquels son cœur de sœur, de reine et de Française ne savait pas renoncer. C'est le propre des pouvoirs contredits de croire que frapper l'opposant qui les blesse, ce soit détruire l'opposition même. Un homme n'a jamais que des forces d'emprunt; il les puise dans des intérêts et des sentiments généraux. C'est là qu'il faut atteindre.

Au milieu de ces luttes, un élément nouveau de luttes à outrance, s'était introduit en Pologne. Le 30 mai de cette même année, le premier journal avait paru sous le titre de *Mercure Polonais ordinaire, comprenant l'histoire du monde entier pour l'instruction générale*, par le docteur Jean-Alexandre Gorozin. Il y avait cela de particulier que ce journal était écrit dans la langue nationale qui n'était pas celle de la politique jusqu'alors. La France possédait depuis longtemps cette institution. La *Gazette de France*, journal hebdomadaire, et le *Mercure Galant*, revue politique mensuelle, s'appuyèrent longtemps l'un à l'autre; mais c'étaient des instruments de gouvernement. En Pologne, l'anarchie devait s'en saisir.

Cependant, Jean-Casimir mit Lubomirski au ban de la république, comme traître au roi et à la patrie (septembre). Les confédérations provoquées, leurs entreprises sur les biens du clergé dirigées ou soutenues, les secrets du sénat divulgués, les soldats payés pour élire criminellement un protecteur ou même un nouveau roi, l'étranger servi par des intelligences et des complots, tels étaient les principaux chefs d'accusation. Pour tourner contre le grand-maréchal

Digitized by Google

les préjugés de la petite noblesse, on lui faisait même un crime d'avoir violé la loi d'égalité universelle, en ornant ses armes d'une couronne ducale; il était prince de l'empire, et ses domaines étaient de ceux que leurs propriétaires avaient pris l'habitude, dans les derniers temps, de qualifier des titres de duchés ou de comtés, sans encourir les réclamations d'aucuns pouvoirs. Étourdi de ce coup, Lubomirski se perdit en soumissions[1] (octobre). Mais la reine, le roi, le clergé voulaient des vengeances; ils ne se laissèrent pas fléchir. C'était courir au-devant de la guerre civile; elle éclata.

Lubomirski s'enfuit d'abord jusque sur les terres de l'empire; tant d'intérêts se rattachaient à sa cause, que l'Autriche et la Pologne furent aussitôt remplies d'armements faits pour sa querelle, et, tandis que Sapiéha et Michel Paç continuaient à soutenir péniblement l'assaut du prince de Circassie et de ses Moskowites victorieux, que Sobieski voyait l'appui vacillant des Tatars manquer tout à coup à la république, qu'enfin Czarnieçki se dévouait à parcourir secrètement la Krimée et l'Ukraine pour ramener des alliés à la Pologne, le grand-maréchal proscrit rentra à la tête de quelque vingt mille hommes, étrangers, petite noblesse, protestants, troupes des anciennes confédérations, qui avaient repris leur furie : c'est avec cette escorte qu'il s'approchait de la capitale épouvantée pour répondre aux sommations de la couronne.

La diète s'assembla (novembre 27). Le roi siégeait sur son trône. Un huissier cite à comparaître le très-magnifique et très-illustre comte de Wisnicz, prince Lubomirski,

1. On a nié ce fait. Voyez les *Lettres de Lub.*, page 78 de sa défense précitée.

Digitized by Google

grand-maréchal et deuxième grand-hetman de la couronne, hetman de la Petite-Pologne, staroste de Krakowie et d'une douzaine de places. L'huissier somme Sa Domination de répondre aux accusations de lèse-majesté. Sa Domination ne répond pas. Au bout de quelques jours, le fils de Lubomirski paraît (décembre); et ce jeune homme accuse hardiment le trône, au lieu de défendre son père.

« La reine est seule coupable, dit-il; Sa Majesté Sacrée a violé tous les droits de la Pologne. Elle a prétendu, elle prétend encore séparer la Litvanie de la couronne, et léguer le grand-duché au sang de France, comme patrimoine héréditaire des Jagellons. Pour faire fleurir les lis au milieu des neiges de la Sarmatie[1], aucun attentat ne lui a coûté. Elle a altéré les monnaies, afin de corrompre les lois et les consciences. Elle a voulu livrer l'ordre équestre au cimeterre des Tatars. Déjà elle a livré dès longtemps les destins de la patrie à un comité de Parisiens inconnus, domestiques, chapelains, religieuses, dames d'honneur, que l'ambassadeur de France gouverne. Non contente d'opprimer la république, elle passe le temps à insulter ses usages, ses lois, ses mœurs; on l'a entendue dire que, pour cent mille florins, elle achèterait la Pologne entière; et, si le grand-maréchal est en butte à toutes ses fureurs, pourquoi? sinon parce qu'il n'a pas voulu se prêter à perpétuer un tel régime, à l'aide d'une élection coupable; parce qu'il s'est refusé, suivant l'expression même de Sa Majesté Sacrée, à accommoder les vieilles têtes du sénat aux modes de France avec des peignes de fer[2]! Fallait-il souffrir qu'une main

1. Tout ceci est textuellement extrait de la défense de Lubomirski.
2. Quia venerandæ senatorum canitici, ut gallico componerentur ritu, ferreos pectines non admovit.

Digitized by Google

de femme pliât au joug l'antique libèrté sarmate? Quels présages de l'empire de ses neveux, que les attentats, les exils, les proscriptions, peut-être aussi les assassinats! »

Lubomirski se présentait ainsi comme le vengeur et le martyr des droits de son pays. Le couple royal, oubliant les immenses services du comte contre Charles-Gustave, et ne pensant, suivant l'usage des têtes couronnées ou peut-être de tous les hommes, qu'aux griefs récents, fit jouer tous les ressorts pour le perdre. Le clergé voulait le châtiment de ses entreprises, autant par politique que par vengeance. Les grands n'étaient pas moins animés contre le chef des complots incendiaires de la petite noblesse; le grand-chancelier Leszczynski, les Paç, toutes les créatures de la reine, le vice-chancelier Radzieiowski, ambitieux de faire sa paix avec la cour, et peut-être charmé de se venger, par le moyen de Jean-Casimir, des échecs que le parti suédois avait reçus du zèle intrépide du grand-maréchal, d'autres encore employaient leur crédit et leur fortune à acheter des dépositions ennemies. Les tortures en donnèrent comme la corruption; on prétendit que les jésuites, pour multiplier les témoignages, promettaient à bas prix[1] l'absolution des faux serments.

Enfin, les débats se fermèrent. L'instigateur de la couronne prit ses conclusions, et le roi siégeant sur son tribunal, les nonces frémissant et agitant le sabre autour de la salle du sénat, les sénateurs, auxquels était adjointe une députation de représentants de l'ordre équestre, prononcèrent sur ce grand procès (22 décembre). Lubomirski fut déclaré coupable à l'unanimité. Sur cinquante-trois juges,

1. *Plaidoyer de Lubomirski*, p. 83.

Digitized by Google

quarante-cinq le condamnèrent à la perte de ses honneurs et de ses biens. Trente-six votèrent de plus la mort. A cette nouvelle, Lubomirski épouvanté s'enfuit de son armée et chercha un asile sur les terres de l'empire.

La cour triomphait, et cependant il s'en fallait beaucoup que la fortune eût prononcé son dernier arrêt. Un certain Téléphus rompit la diète (janvier 1665). Une nouvelle diète, assemblée aussitôt après (12 mars), aurait pu provoquer une transaction décisive : elle fut encore rompue (28). Toutes celles qui suivirent eurent le même sort. On peut dire que le *liberum veto* régnait sur la Pologne, et avec lui la terreur et l'anarchie.

L'anarchie s'organisa. Léopold était intervenu près du roi et de la diète, en faveur du prince de l'empire proscrit. Le bruit d'armements toujours plus formidables en Silésie encouragea les mécontents de l'intérieur, et les deux partis se disposèrent méthodiquement à la guerre civile. On pressent la manière dont les forces étaient partagées. La cour avait pour appui la Litvanie, les palatinats de l'est, les grands, leur clientèle et le clergé. Le parti contraire s'appuyait sur les grandes villes, et en général sur les palatinats de l'ouest, moins préoccupés des intérêts de l'ordre que de ceux de la liberté, disposés par leurs relations avec l'Allemagne, à la réforme du clergé, et exploités de longue date par les intrigues de l'Autriche. L'Autriche ne demandait pas mieux que de s'avancer au cœur de la Pologne en donnant la main aux révolutionnaires et aux hétérodoxes, tandis qu'elle travaillait en Hongrie à extirper le protestantisme et la liberté par le fer et le feu.

Dans cette lutte, où tous les intérêts étaient si étrangement confondus, le succès devait dépendre de la décision

Digitized by Google

de l'armée. Une partie demeurait confédérée pour la querelle de Lubomirski; d'autres paraissaient fidèles au sénat et à la royauté; le reste flottait encore. Dans ce péril, le roi remit au vainqueur de Slobodyszcza, pour s'assurer les corps chancelants, le bâton de grand-maréchal de la couronne, dont Lubomirski venait d'être judiciairement dépossédé. Sobieski se trouvait ainsi le premier des ministres, le premier des dignitaires de la Pologne. Czarniecki hérita du bâton d'hetman de campagne, ou second hetman, qu'un caprice de faveur avait donné quelques années auparavant à Lubomirski; un caprice contraire le remettait enfin aux mains de celui qui était depuis longtemps reconnu pour un des meilleurs généraux de la Pologne.

Par malheur, ces mains fatiguées ne devaient pas le porter. Czarniecki, épuisé à force de travaux plutôt que d'ans, mourait à ce même moment dans une simple cabane de Wolhynie, où, surpris par la souffrance, il avait cherché un abri. Le lieu, qui fut consacré par cette grande perte publique, s'appelle Sokolowka, près Dubno, sur le Styr. A l'illustre guerrier succéda encore Sobieski. Sobieski avait été étranger jusqu'alors aux mouvements des factions. La faveur publique attachée à son nom, ses sentiments français, son autorité sur l'armée, fixaient sur sa personne la préoccupation et la faveur royales. Pour prix de seize années de sacrifices et de combats sans relâche, il devenait tout à coup le citoyen le plus considérable de son pays par la première des charges politiques et la seconde des charges militaires. Ce choix entraîna la plupart des régiments indécis sous l'étendard de la royauté.

Le nouveau grand-maréchal quitta les frontières (mai), dont il était depuis si longtemps le fidèle gardien. Il lui

Digitized by Google

fallut venir à Warsowie pour recevoir les bulawas ou bâtons de ses charges, et disposer ses moyens de défense contre l'invasion des troupes impériales.

Dans ce voyage, il vit, ou plutôt revit Mme Zamoyska, devenue veuve alors. La Pologne perdait prématurément le palatin de Sandomir, Zamoyski, le plus populaire de ses grands seigneurs, et l'un des plus éclairés comme des plus braves. La palatine, cette brillante Marie-Casimire d'Arquien, était dans tout l'éclat de sa beauté. Elle comptait à peine trente et un ans. Sous ses voiles funèbres, sa taille, ses traits, son regard, sa conversation avaient une magie contre laquelle Sobieski fut sans défense. On a dit qu'il l'apercevait pour la première fois; on s'est nécessairement trompé. Marie-Casimire avait accompagné la cour, dans plusieurs circonstances, à Zolkiew même, et, quoique Sobieski passât sa vie dans les camps, il serait difficile de croire qu'il n'eût pas en personne reçu de tels hôtes. Nous avons vu que tous deux, aux premiers jours de leur jeunesse, faisaient partie de cette marche triomphale sur la Wistule, par laquelle Jean-Casimir ouvrit, seize années auparavant, la grande et terrible guerre dont les dernières secousses agitaient maintenant la Pologne. Il n'était pas homme à ne pas remarquer la jeune Française, qui tenait la cour à ses pieds. L'amour de Jean pour la France, pour sa littérature et ses arts, dut former un premier lien entre eux; la précipitation extraordinaire de leur union attesterait seule des rapports déjà anciens. Jeune encore, passionné, plein d'esprit, brillant de grâce, Jean mettait aux pieds de Mme Zamoyska des honneurs, des richesses, de la gloire (juin). La reine, qu'il intéressa au succès de ses amours, saisit vivement l'espoir de s'assurer en lui un

Digitized by Google

serviteur plus fidèle à sa cause, plus docile à l'empire d'une femme, que le palatin de Sandomir; et, comme la passion de Jean ne comprenait point de retards, que la guerre, qui grondait sur toutes les frontières, le rappelait, qu'il ne se sentait pas le courage de s'éloigner, même pour la patrie et la gloire, s'il n'était heureux auparavant; malgré les lois du deuil commencé à peine, le mariage fut résolu.

En Pologne, c'étaient le roi, les grands, les maîtres, qui engageaient la foi de leurs subordonnés. Matthieu Matczynski, jeune officier qu'unissait à Sobieski une de ces amitiés guerrières communes chez les Spartiates et chez les autres races du Nord[1], alla donc en grande pompe (2 juillet), une couronne de romarin et de pierreries à la main, demander à la reine sa dame d'honneur. Le messager célébra, suivant l'usage, dans une longue harangue, les exploits miraculeux et les incomparables vertus du héros qui l'envoyait. La reine répondit, par la bouche de son chancelier, en portant au ciel les attraits, la modestie, les dons brillants de Mme Zamoyska. Elle promit la main de la palatine et lui plaça au front la précieuse couronne déposée à ses pieds par le fidèle Matczynski.

Il était dans les vieux usages de la nation que tout mariage durât trois jours, et la gravité des circonstances ne pouvait faire fléchir devant son empire une institution si féconde en plaisirs. Un matin donc (5 juillet), avant le lever du soleil, le grand-maréchal se rendit au palais en personne, précédé de Kosakes et d'heiduques de sa garde, qui

1. Peut-être établirons-nous ailleurs que les Spartiates étaient une tribu d'origine slavone qui se maintint indépendante et glorieuse au milieu des races étrangères ou mêlées, en conservant longtemps intactes, sous le nom de lois de Lycurgue, ses coutumes primitives.

Digitized by Google

agitaient des torches, suivi de quelques milliers de gentilshommes, ses domestiques ou ses clients, tous couverts de livrées éclatantes et de riches armures, lui-même resplendissant de diamants et d'or, son cheval pliant sous le poids des armes de luxe, ferré d'argent et caparaçonné d'un tissu de perles fines, d'émeraudes et de saphirs. La reine mena les deux époux dans sa chapelle, et fit célébrer sous ses yeux, par le nonce du saint-siége, Odescalchi, cette union que d'étranges événements suivirent. Peu après, la princesse qui l'avait formée ne vivait plus; le prêtre qui la consacra était pape sous le nom d'Innocent XI; Sobieski était roi, et Marie d'Arquien ceignait la couronne de sa bienfaitrice.

Sur le seuil de la chapelle, l'heureux couple rencontra la foule des religieux, des prosateurs, des poëtes parasites qui venaient entretenir, en harangues latines, le grand-maréchal et sa compagne des mérites sans nombre de tous deux. Quatre semaines auparavant, les mêmes voix et les mêmes discours auraient consacré les louanges du brave Zamoyski! Ces épithalames occupèrent le jour tout entier. A quatre heures du soir, le banquet royal fut servi; à une heure du matin, il durait encore. Le roi, la reine, l'évêque de Béziers, Bonzi, ambassadeur de France, le nonce du pape, l'archevêque de Gnezne, enfin les deux époux, dans leurs atours magnifiques, s'étaient assis à une table dressée sur le trône même. Deux autres tables immenses réunissaient, l'une toutes les dames et jeunes filles de rang illustre, l'autre les sénateurs et les grands de la république. Les parents des mariés, sous le nom de gospodarz et gospodini, ou maîtres et maîtresses de la maison, remplissaient la tâche de faire boire l'assemblée. Les seigneurs se

Digitized by Google

pressaient autour de la table royale, portant, à genoux, la santé de Leurs Majestés Sacrées, qui étaient tenues de faire honneur à ces appels d'un zèle infatigable. Quatre tonneaux de vin de Hongrie coulèrent; on ne compta pas les pièces de bière abandonnées dans les salles voisines aux gentilshommes de la suite et aux valets. Enfin, un tapis de drap rouge étendu dans la salle du festin à la place des tables, qui disparurent, annonça le bal destiné, suivant l'usage, à terminer cette première journée. Le bruit des fêtes étourdissait ainsi la cour sur ses dangers. La guerre étrangère et civile grondait alors aux portes de Warsowie.

La matinée du lendemain (6 juillet) fut consacrée à la réception des présents. Mme Sobieska, qui n'avait pas encore quitté le palais, se montra éclatante de parure et de beauté sur le trône même de Louise de Gonzague, dont elle semblait faire un premier essai. Le chancelier de la reine était à ses côtés. Matthieu Matczynski lut tout haut la liste des seigneurs, réunis la veille au banquet royal; et à mesure qu'il appelait les convives, des envoyés se présentaient, en leur nom, pour mettre aux pieds de la mariée le cadeau de noce qu'ils lui destinaient. La vanité, plus que l'affection, établissait une émulation de largesses entre tous les grands de la cour; le chancelier de la reine, qui répondait pour Mme Sobieska aux compliments des messagers chargés de ces offrandes, fit l'admiration générale par son habileté à trouver, du matin au soir, des formules et des louanges nouvelles. Un second banquet et un second bal remplirent le cours entier de la nuit suivante.

Enfin, le troisième jour se leva (7). Le roi et la reine conduisirent en nombreuse cavalcade la grande-maréchale

Digitized by Google

à son époux. Il traita magnifiquement la cour. Les tables étaient chargées de surtouts d'or. Les longues franges destinées à remplacer les serviettes, et clouées suivant l'usage, de peur qu'on ne les volât, étaient garnies de dentelles. On faisait monter à quelque cent mille livres le prix du banquet; ce n'étaient que quartiers de chevreuil, élans tout entiers, pieds d'ours, queues de castor, autres mets dispendieux et délicats. Des flots de vin de France les arrosèrent. L'assemblée mangeait peu, mais buvait beaucoup. La pipe polonaise, dont les autres nations enviaient encore le secret, épaississait, par des flots de fumée, les nuages qui troublaient déjà tous les yeux. Les clameurs joyeuses ou les querelles ne tardèrent pas à couvrir le bruit des instruments; les musiciens, descendant de l'orchestre, vinrent prendre leur part de l'ivresse commune. Des légions de valets firent en même temps invasion pour se saisir des débris du festin. Dans leurs combats, les cristaux furent mis en pièces. Les riches couverts, apportés par les convives, disparurent aussi, mais ce n'était pas qu'ils fussent brisés; la plupart des sénateurs et des évêques n'étaient point en état, plus que leurs laquais, de reconnaître leur argenterie et de la défendre. Les filles, les femmes des palatins ne pouvaient plus prendre ce soin, au milieu d'un désordre toujours croissant; tout ce qui se tenait debout avait les armes à la main. Les coups de sabre étaient échangés aussi souvent que les toasts. Ce n'était plus qu'une orgie sanglante, et une affreuse mêlée.

A la faveur du tumulte, les époux s'évadèrent. Le roi, la reine, les dames, une foule de grands les suivirent. On installa gaiement l'illustre couple dans la couche nuptiale, non sans que les jeunes seigneurs se plaignissent d'être

Digitized by Google

privés le lendemain, dans ce mariage de veuve, des marches triomphales et des promenades de trophées usitées dans les autres mariages. Les propos des assistants continuaient à se mêler au bruit des combats et des fanfares de la salle voisine, que Jean-Casimir était déjà sorti de la chambre d'hyménée et des murs de Warsowie, pour aller, la nuit même, sans rentrer au palais, se réunir à son. armée, afin d'arrêter les progrès de Lubomirski, maître de la Petite-Pologne entière. Tandis que Sobieski était tout entier à ses vives amours et à son bonheur précipité, que la Providence devait lui faire payer cher, Lubomirski se vengeait du nouveau grand-maréchal, du nouvel hetman de campagne, en saccageant le château, le musée, les haras de Zolkiew et l'héritage entier de Zolkiewski.

Le grand-hetman Potocki, chargé de quatre-vingts ans, prit le commandement des troupes royales. Le clergé les fortifia des foudres de l'Église, et la guerre embràsa le royaume depuis les monts Karpathes jusqu'à la mer Baltique. Sobieski remplit son poste dans l'armée; il défendit contre les confédérés les approches de Warsowie, et Lubomirski domina dans tous les palatinats de l'ouest et du nord.

Après quatre mois de marches stériles et de vains combats, les deux armées se trouvèrent en présence sous les murs de Thorn (7 novembre). Une grande bataille semblait devoir vider cette querelle confuse. Les forces étaient égales; deux chefs habiles se montraient à la tête des deux partis : ils craignirent de verser des flots de sang en pure perte, peut-être de compromettre leur renommée (1666): Lubomirski, d'un côté, Sobieski et le roi, de l'autre, s'éloignèrent sans coup férir.

Digitized by Google

Effrayé d'une première campagne sans résultats décisifs, Lubomirski demandait à traiter (janvier), et à traiter avec celui qui avait hérité de ses honneurs. Il trouvait dans Sobieski le génie le plus propre à pacifier ces longues discordes. Tel était l'ascendant que le grand-maréchal prenait de jour en jour par son désintéressement, par sa modération, par son dévouement à la chose publique, que, les débats des diétines de Russie ayant exigé sa présence (février), on attendait avec impatience, dit une gazette française de ce temps, son retour à Warsowie. « Car, y est-il ajouté, son intelligence dans les affaires ne le rend pas moins considérable dans le conseil que sa valeur dans les armées[1]. » On ne savait pas alors que celui qui obtenait ces louanges serait bientôt un grand roi.

Une trêve fut conclue (17 mars). La Pologne respira. Une diète extraordinaire devait prononcer sur les différends de Lubomirski et de la couronne. Cette assemblée, dépositaire de tant d'espérances, se réunit enfin. Elle siégeait depuis près de deux mois, quand le nonce Maskowski se lève, salue le roi avec un respect insolent, et s'élance hors des comices en les déclarant dissoutes (4 mai). Le *liberum veto* poursuivait ses œuvres. Maskowski, disait-on, avait reçu deux mille écus pour cet attentat, et les deux partis s'en renvoyèrent l'accusation. On l'imputait à Léopold, à la reine, à Lubomirski. Quels que fussent les coupables, la Pologne expia cette trahison par de nouveaux malheurs.

Lubomirski reparut en armes (juin), au cri de liberté! La reine, malade de chagrin et avide de vengeance, courut se mettre à la tête de l'armée. Les deux camps se joignirent à Montwy (11 juillet), non loin d'Inowroclaw, dans le pala-

1. *Gazette de France* du 20 février 1666.

Digitized by Google

tinat de Kuïavie, contrée marécageuse, coupée de lacs et de rivières, où Jean-Casimir, fort de 25,000 hommes, quand son adversaire n'en avait pas 20 000, compromettait, en attaquant, l'avantage du nombre. Toutefois, n'écoutant que l'ardeur dont l'enflammait la reine, il donne l'ordre à ses troupes de franchir le Noteç qui le séparait des rebelles (13). Vainement Sobieski a voulu l'arrêter, en lui représentant les périls d'une position mal choisie, en parlant de paix, en présageant un revers. Jean-Casimir s'est élancé; sa cavalerie se perd dans les marais; Lubomirski la foudroie, la disperse, la ramène vaincue. Sobieski ne peut que sauver les débris de l'armée royale, se retirer sur Warsowie, couvrir cette place, retarder par des manœuvres savantes les progrès des confédérés, et profiter à la fois de ses ressources pour ressaisir la victoire et de sa faiblesse pour imposer la paix à Jean-Casimir. Inquiet d'avoir en tête un si habile adversaire, Lubomirski ne demandait pas mieux que de déposer les armes. Un traité fut signé (31 juillet) à Lengoniwçz sur la Piliça. Par ce traité, le roi renonçait à ses plans d'élection, la plus chère pensée de la reine Louise. De son côté, le chef des rebelles, content d'avoir obtenu gain de cause pour la lettre de la constitution et pour la politique de l'Autriche, renonçait à ses honneurs. Il vint, dépouillé de ses charges, fléchir le genou dans le camp de Jarossyn devant son maître vaincu (8 août), et se retira, aux termes du traité, en Silésie, pour y attendre dans l'exil le pardon du roi et celui de la Pologne.

Au même moment, le comte de Palfi, représentant de l'opposition hongroise, expiait au fond des cachots sa foi imprudente dans les libertés de sa patrie. Le comte de

Buat avait la tête tranchée à la Haye sur un échafaud. L'incendie de Londres accusait la fureur opiniâtre des partis britanniques. En faisant écorcher vif à Moskou un sectaire qui niait qu'un second baptême fût nécessaire à des chrétiens convertis au schisme grec, le tzar Alexis, d'ordinaire si habile, ouvrait témérairement son empire à des dissensions sanglantes, et un synode de toute l'Église d'Orient, convoqué à Moskou pour les finir, devait encore les exaspérer ! Le grand siècle, si justement cher à l'orgueil de la France, ne fut décidément un âge d'or ni pour les peuples, ni pour les grands, ni pour les têtes couronnées.

Sobieski avait profité des premiers instants de la trêve pour voler sur les frontières ; on le vit mener au combat sous un même drapeau les troupes confédérées et les troupes royales, battre les Moskowites et tenir en respect les Tatars, alliés changeants qui menaçaient la république de leur furie. Au milieu de ses victoires, une nouvelle diète s'assembla pour travailler à fermer les longues blessures de la patrie. Elle venait d'être rompue, comme toutes les précédentes, par le *liberum veto*, quand une attaque d'apoplexie (31 décembre) délivra Lubomirski de l'exil, et délivra de lui la Pologne : génie vaste, inquiet, ambitieux, habile, qui ne fut ni sans reproches, ni sans excuses ; qui eut de grands torts après avoir rendu de grands services, voulut plus qu'il n'osa, et finit par être funeste à la république autant qu'il lui avait été utile. La reine, en apprenant sa mort, triompha. Elle crut toucher au moment d'accomplir ses projets. Elle-même était aux portes du tombeau.

Il y avait dix-huit ans passés que Jean-Casimir et Louise de Gonzague étaient montés sur le trône du grand Wladislas. Il y avait dix-huit ans passés que le fléau des invasions

Digitized by Google

et de l'anarchie frappait à coups redoublés sur la Pologne. Religieux et irrités, les Polonais attribuaient toutes leurs infortunes au mariage d'un cardinal avec sa belle-sœur. Mais Dieu ne punit que les rois pour les fautes des rois; il ne punit les nations que pour les fautes des nations. Casimir expiait la faiblesse volage et entêtée de son caractère; Louise, sa domination impérieuse, indiscrète, personnelle trop souvent; les Polonais, leurs lois insensées. Ainsi, la mort de Lubomirski avait semblé devoir tout pacifier. Le roi et la reine ne doutèrent pas que le sceptre ne devînt plus léger pour leur main fatiguée. Point! Les haines de l'ancien grand-maréchal et ses ombrages revivaient dans le corps entier de la petite noblesse. Les soldats s'étaient mis à livrer les provinces au pillage pour avoir leur solde; le peuple épuisé mourait de faim ou vivait dans le désespoir. Enfin, tous les cabinets étrangers convoitaient les dépouilles de la république. Tel était le spectacle que présentait la Pologne.

Au bruit des discordes sanglantes de la république (1667, janvier), 80000 Tatars s'élancèrent à travers les plaines de la Wolhynie, changées en déserts par les dernières invasions. Réconciliés avec cette race ennemie par le goût du pillage, les Kosakes accoururent sur leurs pas; le torrent arriva jusqu'au cœur de la Pologne. Mme Sobieska fut sur le point d'être enlevée dans Zolkiew; repoussé par le grand-maréchal, le flot, en se retirant, laissa derrière soi la terreur. Le Turk, qui se sentait rassuré du côté de la noblesse française et du côté des Impériaux par la guerre de Flandre, faisait d'immenses efforts pour terminer enfin l'interminable guerre de Candie, et venger les injures de Saint-Godard, en étendant ses établissements

Digitized by Google

dans la Hongrie. Il arma à grand bruit, afin de venir en Pologne consommer l'œuvre de son avant-garde de barbares.

Dans ces périls, la cour se hâta de mettre un terme à la guerre prolongée de Moskowie. Une trêve de seize ans fut conclue à Andruskow, le 14 janvier; mais Alexis ne l'accorda qu'au prix de la cession définitive d'une grande partie de la Russie-Blanche, de la Sévérie entière, de l'Ukraine, des deux rives du Borysthène, de tout ce que l'insurrection des Kosakes et la fortune du tzar avaient, depuis quinze ans, détaché du royaume de Pologne.

Ce royaume malheureux semblait une proie réservée à ses voisins. Rulhière assure avoir vu, dans le département des affaires étrangères, les pièces d'une négociation, ouverte dès ce temps-là entre les puissances limitrophes pour procéder au partage. Louis XIV détourna la tempête; il se hâta de donner connaissance au roi de Pologne du complot des cours. Sa conscience se serait refusée à laisser périr un peuple qui professait la même foi que lui. Ceci explique les avertissements répétés de Jean-Casimir en pleine diète, et depuis lors regardés comme prophétiques.

Sans doute, ce furent les dangers mêmes de la république qui affermirent l'esprit prévoyant de la reine dans ses efforts pour détourner, par une élection anticipée, les malheurs des interrègnes. Une diète avait été convoquée. Le roi l'ouvrit malade et languissant (7 mars); il renouvela sa proposition fatale, ne pensant pas que, Lubomirski tombé, il y eût d'opposition à des plans si sages. I a Pologne entière se leva; et cette fois les grands, lassés de voir la lutte persévérante de la couronne contre le vœu des lois, abandonnèrent, pour la plupart, les intérêts de la reine. Chaque palatin se trouva un autre Lubomirski. Ceux qui se seraient

Digitized by Google

le moins effrayés de l'établissement de la royauté héréditaire, n'étaient pas les moins prompts à redouter l'invasion de la royauté absolue. Le cri du sénat, aussi bien que de la chambre des nonces et des diétines, était : Point d'imitation de Richelieu et de Mazarin! Cette singulière conséquence du gouvernement fondé en France par le terrible génie du grand cardinal, n'a pas été remarquée encore : ce fut cette introduction du pouvoir absolu dans la constitution française, qui enleva un trône au sang de Louis XIV, et peut-être une nation à l'Europe, une digue à la Russie, un boulevard à l'Occident!

Un soir (9 mai) la reine se promenant dans ses jardins aux bords de la Wistule avec le chancelier de Litvanie, Christophe Paç, essayait de vaincre les résistances de ce seigneur, autrefois le plus chaleureux défenseur, maintenant l'adversaire le plus décidé d'une entreprise qui aurait couronné, dans le duc d'Enghien, un prince dont il se trouvait l'allié par sa femme, Eugénie de Mailly-Lascaris, comme il l'était de la reine. Louise s'anima au point de tomber évanouie; elle ne reprit ses sens que pour s'écrier : *Ergo moriendum!* il faut donc mourir. C'était un des mots prononcés par Cinq-Mars, jeune, amoureux, plein d'ambition, et condamné à porter sa tête sur le billot fatal, vingt-cinq ans auparavant. Ainsi, elle mourait fidèle à cette pensée, la seule affection de sa vie! Au bout de quelques heures, elle avait cessé de vivre (10). La grande-chancelière de Litvanie, sa cousine Mme Sobieska, la femme du grand-référendaire Morsztyn, les filles de la Visitation que la reine avait appelées à Warsowie, un médecin de Paris[1], renommé dans la pratique de l'astrologie, entouraient leur bienfai-

1. On cherche ici un médecin qui veuille aller en Pologne ; mais on veut

Digitized by Google

trice mourante. C'était comme une France qui se pressait autour de cette princesse, coupable d'avoir trop regretté, trop aimé la France. Sa mort sembla une délivrance au peuple sur qui elle avait régné vingt-deux ans. On oubliait que son grand cœur avait soutenu la lutte nationale contre l'étranger, et que son heureux génie avait ouvert la Pologne à tous les arts. Grâce à elle, l'Occident réservait maintenant pour les Moskowites les noms de Scythes et de barbares. Amie des lettres et des sciences, elle encourageait de ses deniers toutes les entreprises utiles; sa protection s'étendait sur les savants, jusque dans les contrées lointaines. La France avait encore part à ses bienfaits; l'*Astrologia gallica* n'aurait pu voir le jour, ce qui aurait paru alors un grand malheur, si sa main généreuse n'avait donné deux mille écus pour élever ce monument aux progrès de la plus haute des sciences et à la gloire de sa patrie. Deux mille écus étaient une somme considérable alors. Elle l'était surtout dans le délabrement des finances de la Pologne.

Casimir, en butte de tous côtés à des tempêtes, restait sans conseil et sans courage (juin). La nouvelle d'imminents périls arriva; les Tatars et les Kosakes, qui avaient été repoussés d'abord, revenaient à la charge avec une

qu'il soit astrologue, chimiste, et qu'il ne saigne guère. Je suis d'avis qu'on leur en fasse faire un tout exprès, si ce n'est qu'on leur en trouve un à la foire Saint-Germain (*Guy Patin*, lettre 311, 18 avril 1664).

Nous avions en Pologne un de nos médecins nommé M. Germain, homme d'honneur et savant; il y était allé pour la reine, et y a demeuré quelques années auprès d'elle. Enfin, dès qu'elle est morte, *ex syncope cardiaca*, il est revenu à Paris, et il m'a aujourd'hui rendu sa visite, et m'a appris que tout ce pays-là est bien barbare pour la médecine. Heureux sont ceux qui vivent en France et y demeurent dans les grandes villes telles que sont Paris et Lyon. Les autres même sont encore bien grossières. (*Id.*, lettre 405, octobre 1667.)

nouvelle furie et des forces nouvelles ; cette fois, les Turks faisaient décidément leurs dispositions pour envahir la Pologne et la subjuguer. Le roi recourut en vain, suivant l'usage, aux puissances étrangères dont les Polonais imploraient l'assistance dans tous leurs périls, sans jamais l'obtenir. Louis XIV avait commencé le cours de sa vie guerrière; ennemi pour un moment de la Grande-Bretagne, et pour toujours de l'empire, il remplissait la Flandre de ses victoires. La mort d'Alexandre VII laissait le saint-siége vacant. Venise n'avait les yeux que sur Candie; la prévoyance ambitieuse d'Alexis se complaisait dans les dangers de la Pologne; Léopold était plus empressé de donner à son allié Jean-Casimir, veuf de la veille, une femme qu'une armée. A peine la reine Louise avait le pied dans la tombe, qu'une ambassade autrichienne était venue étaler aux yeux du monarque sexagénaire, pour distraire sa douleur et séduire sa légèreté, les mérites divers de la foule accoutumée des archiduchesses.

Le Brandebourg seul promit à la république l'assistance de quelques compagnies d'armes. Mais qu'était le secours du grand électeur dans ces extrémités ? La Pologne n'avait ni troupes ni finances, et, comme le roi, elle semblait avoir perdu tous ses soutiens. Les héros de la guerre de vingt ans n'étaient plus. Leurs derniers représentants, le vieux Sapiéha, grand-hetman de Litvanie, et le grand-hetman de la couronne, Potoçki, qu'Henri IV avait compté parmi ses pages, venaient de succomber sous le faix des ans. Michel Paç, qui succéda au premier, ne possédait quelque ascendant et quelque renom que dans le grand-duché. Le prince Démétrius Wisniowieçki languissait. Iablonowski n'était encore qu'un soldat renommé. « Heureusement,

Digitized by Google

écrivait alors un contemporain[1], il nous reste Sobieski, seul général au monde à qui on ne puisse être agréable si on ne l'est à Dieu, le seul qui sache être prodigue de sa fortune comme de sa vie pour le salut de son pays, le seul à qui il soit arrivé de paraître à sa patrie un plus sûr boulevard que des places fortes et des armées. »

Casimir, afin de retrouver pour lui-même et donner à son pays un appui solide, réunit au bâton de grand-maréchal que Sobieski avait déjà, celui de grand-hetman de la couronne. Jamais encore le même citoyen n'avait possédé à la fois ces deux offices, dont l'un est le premier des postes civils, l'autre le premier des postes militaires. Un seul homme devenait ainsi également puissant dans la guerre et dans la paix. Il avait sous sa main le palais, l'administration, l'armée; mais les Polonais ne murmurèrent pas de voir le vainqueur de Slobodyszcza porté si haut. Si quelqu'un pouvait renverser les Tatars, c était celui qui avait déjà su les vaincre et les commander.

Sobieski fut arraché, pour sauver son pays, aux douceurs du premier repos que sa vie agitée eût connu jusqu'alors, un repos embelli par l'amour et le mariage. Les deux époux se séparèrent (18 juin) : Marie-Casimire, pour fuir l'invasion et revoir la France; le grand-maréchal, pour courir à l'ennemi.

L'invasion fut soudaine et effroyable. Les Kosakes s'élancèrent les premiers, et virent accourir à eux, au cri de religion et de liberté, le paysan de Wolhynie, toujours ardent à écraser ses maîtres. Ils avaient à leur tête un homme moins habile, plus grossier et encore plus féroce que Bogdan Chmielnicki. Sans avoir les mêmes griefs, Doroszenko

1. *Andrææ Chrysostomi Zaluski* Epistolæ historico-familiares, t. I.

Digitized by Google

était plus altéré de sang. Il marquait sa route par une longue traînée d'assassinats et d'incendies. Les Tatars l'aidaient à ne pas laisser âme vivante ni pierre sur pierre. Ils étaient plus de 80 000. Toute la maison de Gieray amenait ses hordes terribles, sous la conduite du sultan Galga; c'est ainsi que se nommait le frère du kan de Krimée. Le kan Adel Gieray avait confié à ses lieutenants l'étendard triangulaire consacré par la foi des peuples; 3000 janissaires les appuyaient, avant-garde d'une armée de plus de 200 000 hommes, qui s'assemblaient en grande hâte sur les bords du Danube. Au même instant parut à Warsowie un envoyé turk qui déclarait la guerre. Achmet Kiuperli était impatient de tourner contre la chrétienté la puissance musulmane depuis longtemps perdue dans des fureurs intestines. La république crut voir fondre sur ses provinces toutes les forces de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

Moins de 10 000 reîtres et nationaux demi-nus étaient tout ce que la Pologne avait à opposer à ce débordement de barbares; ou, plutôt, elle n'avait que Sobieski. Le chanoine Zaluski, que nous verrons un des hommes considérables de son temps, écrivait alors : « Mon oncle, le vice-chancelier de la couronne, s'est écrié, à la lecture des dépêches qui annoncent l'invasion des ennemis, leurs forces et notre faiblesse, que notre bonne étoile nous avait donné ce héros, seul capable d'affronter, avec une poignée d'hommes, des amas d'ennemis. Rien ne peut ébranler ce grand cœur. Le trésor est vide : ses revenus y suppléent. Nous n'avons pas de troupes; mais lui seul est une armée. Il grève de dettes son patrimoine pour acheter des armes, établir des magasins, enrôler des soldats. »

Digitized by Google

La sédition avait dispersé, autant que la terreur, le peu de troupes à moitié allemandes qui défendaient les frontières : ce que le nouveau grand-hetman en put rallier refusait de marcher au combat, s'ils n'étaient payés de leurs arrérages. Ils réclamaient 12 millions : l'État ne les avait pas. Sobieski sut leur persuader de se contenter de faibles à compte, avec des hypothèques pour le surplus de leur créance; il grossit leurs rangs, à force de sacrifices, par des levées à ses frais, il rassembla ainsi en quelques semaines (août) 20 000 hommes autour de son étendard, et, se portant en avant, il obligea les bandes immenses des assaillants à une marche plus circonspecte et plus lente, par quelques grands coups frappés avec bonheur sur leurs avant-postes. Il courut ensuite à Kamiéniéç, ravitailla cette place, unique boulevard de la Pologne; puis se confia pour tout sauver, à un coup d'audace, de désespoir, de génie.

Il avait imaginé de diviser sa faible armée, de lancer sa cavalerie dans des routes convenues sur le front et les ailes des barbares, d'aller droit à eux avec moins de cinq mille hommes, de se ranger pour les laisser passer devant lui, puis de se jeter, comme une victime dévouée, dans le camp de Podhaïce, au milieu de leurs hordes sans nombre. Il compte les obliger ainsi à suspendre leur marche, à ne s'occuper que de le détruire, et, sous l'abri des fortifications de son camp, comme du milieu d'une citadelle, il leur fera une guerre d'extermination où il périra, mais après les avoir épuisés. Ses plans arrivèrent au grand Condé (septembre), qui les trouva magnanimes et rien de plus : il ne croyait point à d'autres succès pour le grand-hetman, que celui de mourir quelques jours avant sa patrie. Les

Digitized by Google

Polonais en jugèrent comme le héros de Chantilly. Dès que la troupe se vit éloignée de la cavalerie, jetée sur les derrières de l'ennemi sans espoir de vaincre ni de fuir, séparée de son pays par les lignes profondes du Kosake et du Tatar qui couvraient déjà, et la Galicie, et la Petite-Pologne, et la Litvanie, les soldats se soulevèrent. Ils se disaient trahis; ils se croyaient perdus. Sobieski n'eut qu'à passer dans les rangs et parler; sa singulière magie triompha d'abord de ces terreurs. Ils tombèrent à genoux, virent sans effroi l'ennemi s'arrêter, revenir sur ses pas, marcher à eux pour les écraser. Ils reçurent le choc sans s'émouvoir (28 septembre). Tout en disputant le terrain pied à pied, le grand-hetman s'élança dans un défilé, fortifié à l'avance, au milieu duquel les barbares, qui le poursuivaient, tombèrent par milliers; après avoir fait un horrible carnage, il s'enferma enfin dans le camp retranché qui l'attendait.

Podhaïce, qu'il avait choisi pour théâtre d'un héroïque sacrifice ou d'un combat fabuleux, est une petite ville forte, patrimoine des Potocki, à quatorze lieues de Léopol, sur les frontières du palatinat de Russie. Le siége fut mis aussitôt (octobre) devant les murailles par ces bandes immenses. On vit alors ce qu'on a depuis admiré au début des campagnes d'Italie : le chef d'une petite armée, devant les sommations d'ennemis qui semblaient devoir tout mettre en poussière, répondant en les déclarant perdus et en menaçant leur tête. Toute la puissance des assaillants vint en effet se briser contre le camp de Podhaïce. Une bataille de seize jours, seize jours éternels pour la Pologne, qui, tout entière en suspens, priait Dieu dans ses temples, et espérait en Sobieski, cette bataille inouïe usa l'immense

Digitized by Google

armée qui avait contre soi des fortifications et un homme de génie, qui avait pour soi le nombre, l'ardeur, la confiance et les conjectures inquiètes du grand Condé.

Sobieski avait compté que Jean-Casimir profiterait de ce laborieux sursis pour réunir la Pospolite, et opposer à l'invasion, après la chute de Podhaïce, le corps entier de la noblesse. Mais Jean-Casimir restait sans armée. La noblesse de la Grande-Pologne, éloignée du théâtre des dangers, ne répondit pas à l'appel de la couronne, parce que la saison des neiges était venue, et que les chevaux pouvaient périr de faim et de misère. La Petite-Pologne refusa de marcher parce que la grande déniait ses services à la patrie; pour punir l'une et l'autre Pologne, en les livrant toutes deux à l'extermination, le palatinat de Russie (Russie-Rouge) déclara qu'il renonçait à se défendre, qu'il ouvrirait aux tribus de l'Ukraine et de la Krimée tous les passages. Jamais nation ne s'était ainsi abandonnée elle-même. Par bonheur, elle ne fut pas abandonnée de Sobieski.

La dix-septième journée du siége de Podhaïce s'était levée (15 octobre). Il sortit des fortifications avec sa faible armée déjà décimée par ses succès, et la rangea en bataille au pied de ses retranchements. Les divisions de cavalerie, auxquelles il avait donné l'ordre de se trouver sous les murs de cette même place tel jour, arrivèrent fidèlement au moment convenu. Les paysans du voisinage, las des dévastations des Tatars et frappés d'admiration pour les prodiges qu'accomplissait le grand-hetman, accoururent en armes. Les valets, d'ordinaire épars, se rallièrent autour du héros et lui formèrent une seconde armée plus nombreuse, et non moins brave que la première.

Digitized by Google

Enfin, il fit à Dieu une prière et engagea la bataille. Déjà épuisées de leurs longs assauts, manquant de tout, ébranlées par la surprise et le respect, assaillies à la fois de toutes parts, les hordes ennemies plièrent bientôt, s'enfuirent, furent mises en pièces. Au lieu de la mort, l'habile capitaine trouva la victoire, une victoire complète et décisive. Le sultan Galga, pour réunir ses débris, demanda la paix. La république était sauvée.

Sobieski n'avait garde de repousser les dispositions pacifiques d'ennemis trop nombreux pour que leur désespoir ne pût pas encore être terrible. Il chargea son compagnon, Stanislas Iablonowski, palatin de Russie, qui avait glorieusement combattu, de traiter avec les barbares. Les négociations furent faciles et promptes. Les Kosakes et les Tatars n'avaient pu rester en bons termes durant toute une campagne. On savait même que les Zaporogues venaient d'attaquer la Krimée, invasion que la Gazette de France racontait, en donnant les Kosakes de l'embouchure du Borysthène pour des Kalmouks, qui adoraient la toison d'or, ajoutait-elle, parce qu'ils habitaient Colchos[1]. Le sultan Galga conclut (17 octobre) une alliance offensive et défensive avec la république qu'il était venu renverser.

Doroszenko fit un traité à part; il promit de se soumettre quelque jour à la couronne, et de restituer à la noblesse les terres qu'elle avait possédées en Ukraine. C'étaient des clauses sur lesquelles on pouvait peu compter; mais elles attestaient l'utile effroi de ces vaincus innombrables; et, en effet, à peine la paix de Podhaïce était signée, qu'ils se mirent à évacuer à marches forcées les palatinats envahis (21). Les populations fugitives purent rentrer dans

1. *Gazette* du 7 décembre 1667.

Digitized by Google

leurs domaines. Elles trouvèrent aux lieux où étaient leurs villes, des cadavres, des ruines, du sang. Le reste de la Pologne, sauvé miraculeusement de tels désastres, courait dans les temples rendre grâces à Dieu des succès de Sobieski. Jean-Casimir s'y précipita. Jamais un seul homme n'avait répandu une si vive joie sur tout un peuple.

L'Europe retentit des merveilles de Podhaïce. Le grand Condé sut gré à la fortune du démenti qu'elle lui avait donné. Toujours en prévenance avec la gloire, Louis XIV voulut, au retour de sa rapide conquête de la Franche-Comté, tenir sur les fonts baptismaux, avec la reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, le premier-né du grand-maréchal de Pologne. L'enfant auquel Marie d'Arquien donna le jour, à Paris, sous ces brillants auspices, s'appela Jacques, comme son grand-père le castellan de Krakowie, et Louis, comme le roi de France. La république ne demeura point en reste d'hommages. L'armée de Podhaïce fut reçue partout sous des arcs de triomphe; et lorsque, après avoir suivi pas à pas la retraite des barbares, exterminé les maraudeurs, ravitaillé Bialacerkiew sur le Borysthène, assuré toutes les frontières, Sobieski annonça qu'il allait venir, aux termes des lois, rendre compte à la nation rassemblée en comices des actes de son commandement, la diète se leva tout entière en répondant que la république reconnaissante savait qu'il l'avait sauvée.

Tranquilles du côté de l'étranger, les Polonais mettaient à profit (1668, janvier) les loisirs que leur accordait la fortune pour s'abandonner sans contrainte à toutes leurs dissensions. Le roi les inquiétait toujours et ne pouvait plus les contenir. Au lieu de se prononcer sur les offres de mariage dont le poursuivait l'Autriche, il s'était borné à étaler à tous

Digitized by Google

les yeux dans son palais les portraits d'archiduchesses que lui avait adressés Léopold. On ne doutait pas que cet hommage, malicieux peut-être, ne cachât une inébranlable fidélité aux intérêts de la cour de France, et aux inspirations de Louise de Gonzague. C'était Louise, en effet, qui régnait toujours, du fond de son tombeau, sur l'État et sur son chef. Déjà, on commençait à répandre le bruit de l'abdication prochaine de Jean-Casimir, et on voyait dans cette résolution une dernière tentative pour assurer l'élection du prince français, neveu de la feue reine. De là les cris, les fureurs, les confédérations, les rencontres sanglantes. La faction de Lubomirski était pleine de vie; elle siégeait toute-puissante au sein de la chambre des nonces. Dans la haine que lui inspiraient contre la France ces projets d'élection inconstitutionnelle, elle voulait chasser de Warsowie le représentant de Louis XIV, et le roi, le sénat, les hommes sages luttaient avec peine (février) contre les passions acharnées, qui, habilement nourries par l'or de l'empereur, prétendaient envoyer au roi de France ce grand et vain outrage. Le sabre intervenait sans cesse dans les débats et semblait devoir seul les décider. Tout à coup les discordes cessèrent; on avait appris l'arrivée prochaine du grand-maréchal, et tout courut à sa rencontre, la diète, la cour, Warsowie tout entier (1er mars). Les trois ordres le complimentèrent, et il prit place dans les comices au milieu des bénédictions d'un peuple avide de contempler ce grand homme, de qui la renommée disait qu'il avait en soi autant de vertu que la nature humaine en pouvait réunir[1].

Enfin, il se leva pour rendre le compte qu'il devait à la

1. Zal., ép. 10.

Digitized by Google

loi; et, au milieu d'un religieux silence, il raconta ses travaux avec une modestie antique. Dédaignant les fleurs dont alors l'éloquence était prodigue, il étonna également, et par la simplicité de son langage qu'on ne savait comment concilier avec sa réputation de savoir, et par le charme singulier de ses paroles qu'on n'avait pas moins de peine à concilier avec cette simplicité extraordinaire. C'était la première fois qu'on entendait redire des batailles sans ouïr parler ni de Bellone, ni d'Ajax, ni de l'archange Michel. « Nos succès, dit-il en terminant d'une voix émue, témoignent de la puissance et de la bonté de Dieu. Comment méconnaître la grandeur de celui qui a su, avec de si faibles moyens, accomplir de tels prodiges! Il nous a sauvés! puisse-t-il nous donner maintenant la modération, la concorde et la puissance! »

L'évêque de Kulm, vice-chancelier de la couronne, lui répondit au nom de la république, en reportant sur lui une portion des actions de grâces qu'il avait élevées vers Dieu, mais sans imiter son simple langage. Le prélat rappelait que « les monstres font reconnaître Hercule; les tempêtes, Typhis; les combats, Achille; et les occasions, la vertu. » Il célébra longuement « cet autre Apollon facile à louer, en le déclarant plus grand que les grandes choses, non moins grand que les plus grandes, égal enfin à tout ce qu'il y a de grand sur la terre[1]. » Les applaudissements qu'excita le discours d'Olszowski confirmaient ces louanges, et valaient beaucoup mieux.

Les premiers instants d'effusion passés, les partis reprirent leur furie. Les nonces territoriaux poursuivaient

1. Facile est Apollinem laudare in quo tot tantaque laudum argumenta sunt, magnis majorem, majoribus non minorem, maximis parem nominando.

Digitized by Google

dans le malheureux Jean-Casimir les souvenirs de la reine Louise. Ce prince, oubliant dans un moment de colère l'usage adopté par les rois des derniers siècles de ne parler du haut du trône que par la bouche d'un chancelier, s'emporta jusqu'à répondre aux cris de la diète : « Si vous êtes las de moi, je ne le suis pas moins de vous (7 mars) ! » A ces mots, les sabres brillèrent de tous côtés, et la diète fut rompue.

Dès lors, Jean-Casimir ne fit plus de mystère de ses desseins. Il ne s'était pas relevé du coup que lui avait porté la mort de la reine. Sans remplir son cœur changeant, cette princesse soutenait son âme. Privé de cet appui, il succombait au fardeau de la royauté. Des dégoûts avaient abreuvé d'amertume son long empire; bon et généreux, il se sentait en butte à la haine publique. Sa faible main ne soutenait plus le sceptre que dans le double espoir de le léguer au neveu de Louis XIV, et de faire rentrer, avant de mourir, au sein de l'Église catholique, l'Église grecque, son antique rivale. Mais le synode rassemblé à Moskou avait trompé son attente; il ne se fiait plus aux promesses d'Alexis, qui mettait sa conversion au prix de la couronne de Pologne, bien résolu à trahir ses promesses plutôt que sa foi ; Casimir se persuadait toujours que si l'élection de son successeur se faisait, lui vivant, il aurait assez d'empire pour transmettre au duc d'Enghien l'héritage des Jagellons ses aïeux. Les triomphes de Louis XIV dans la Franche-Comté, qui ne firent qu'exciter la jalousie universelle, lui semblaient pour le prince de France des titres de plus. Ce malheureux roi croyait que sa retraite devait surprendre et briser tous les cœurs, en même temps qu'il craignait de ne pouvoir rester sur le trône sans affronter les

Digitized by Google

complots, les révolutions peut-être, et jusqu'à cette hache des parlementaires anglais dont la faction de Lubomirski avait menacé sa tête. A tant de sollicitudes contraires ajoutons la plus décisive. Dans la tristesse du veuvage, sa conscience s'était ouverte au repentir des nombreuses fautes de sa vie; âgé alors de cinquante-neuf ans passés, et fatigué à la fois par les travaux et les plaisirs, il croyait sincèrement qu'une fois dans la retraite, il ne vivrait plus que pour les intérêts du ciel, pour les jouissances de la piété, pour l'amour de son Dieu. Sa passion était maintenant de descendre du trône, à la fois comme du séjour des séductions, et du séjour des orages.

Il consulta d'abord toutes les têtes couronnées. Les souverains s'accordèrent à le dissuader. Le pape offrit même à sa conscience tous les remèdes (*medicinas*) propres à la guérir de ses terreurs. Mais sa résolution était bien arrêtée; il convoqua le sénat (12 juin), et les grands apprirent avec effroi sa ferme volonté de résigner la couronne, au milieu de l'effervescence générale des esprits. Vainement essayent-ils de fléchir ses déterminations; ils échouent, et lui déclarent que la république assemblée peut seule briser son ouvrage, qu'il faut des comices pour rompre les liens qui attachent le prince à ses peuples. En même temps, soit soupçon des arrière-pensées de leur roi, soit obéissance au sentiment des masses, ils décrètent que la nouvelle élection ne saurait précéder l'abdication définitive. Il fallait à la Pologne son interrègne.

Au bruit du dessein extraordinaire de Casimir, les esprits furent saisis d'épouvante. Il semblait que le malheureux monarque eût miné le sol de la Pologne pour la livrer malgré elle au duc d'Enghien. La noblesse monte

Digitized by Google

partout à cheval comme si la patrie était en danger, ou plutôt avec bien plus d'ardeur. Les palatinats se confédèrent; c'était à se croire revenu au temps de la guerre de Lubomirski. Il ne manquait à la faction que son chef et des adversaires. Dans le tumulte, l'évêque de Béziers quitte Warsowie (25 juin), craignant pour son caractère et peut-être pour ses jours. Attentive à ces désordres, l'Europe songeait à en profiter. Tous les princes convoitaient ou l'héritage de Casimir, ou ses dépouilles. Les Moskowites surtout armaient à grand bruit. Les Turks continuaient leurs apprêts immenses; une grande invasion était pressentie. Le sénat remit aux mains de Sobieski le droit royal de convoquer la Pospolite; et, tandis que sa patrie était en feu, il alla sur les frontières s'occuper de la défendre.

La diète d'abdication s'assembla (27 août), munie, sur tout ce qui regardait la retraite et la pension du roi, d'instructions défiantes, injurieuses, avares. L'irritation des esprits s'aggravait par leur incertitude. La gaieté avait reparu sur le front de Casimir; il partageait ses journées entre le soin des affaires, l'administration de la justice, les plaisirs de la table. On se demandait s'il avait renoncé à ses desseins, ou bien s'il ne comptait pas être obligé par le vœu public à garder la couronne, avec l'arrière-pensée de mettre sa condescendance au prix de l'adoption du duc d'Enghien pour héritier présomptif du trône. Au milieu de ces doutes, il ouvrit la diète sans trahir sa pensée, donna sa main à baiser aux nonces avec une rare aménité. Des cris pour demander l'abdication s'élevèrent. Les hommes graves firent comprendre l'odieux de ces brutalités; et, malgré une opposition puissante, les nonces se réunirent au sénat dans une tentative officielle, que les

Digitized by Google

grands jugeaient bienséante, pour le retenir au gouvernail (3 septembre). Mais si la démarche des sénateurs était sincère, les sentiments hostiles de l'ordre équestre et son vœu pour un changement de règne n'étaient que trop faciles à démêler, dans les louanges prodiguées par le maréchal de l'ordre à la résolution magnanime dont on semblait vouloir dissuader le prince. Jean-Casimir eût-il éprouvé quelques regrets, il aurait compris que se rétracter n'était plus en sa puissance. Au point où les choses étaient venues, il lui fallait descendre du trône ou en tomber : il n'aspira qu'à en descendre.

Après s'être complu à prolonger quelques jours l'anxiété publique par un silence plein de mystères, apparemment dans l'espoir que l'élection de son neveu lui serait enfin proposée comme transaction et comme dénoûment, il envoya le vice-chancelier déclarer à la diète, inquiète et attentive aussi bien que tout le public, son inflexible volonté. Les débats s'ouvrirent alors sur le revenu qui serait assuré à l'ex-roi; des menaces, des appels aux armes accueillirent les humbles demandes du dernier représentant des trois dynasties qui avaient régné sur la Pologne. Les nonces, voyant partout des arrière-pensées et des trahisons, faisaient sortir de chacun de leurs soupçons mille outrages pour le vieux monarque. Ses ennemis les plus acharnés lui disputaient maintenant le droit de rompre le lien qui l'unissait à la république, de vouer, disaient-ils, la patrie au veuvage. Et pourquoi ces subites tendresses? Pour avoir un prétexte de contester des aliments à son exil! Après dix jours, ces débats cessèrent (16 septembre); une pension de 300 000 florins fut votée; Jean-Casimir se rendit au palais de la diète, dans la chambre du

Digitized by Google

sénat, où se pressaient, avec toute la noblesse de Warsowie, les flots d'un peuple immense. Là, il prit place sur le trône de ses pères pour la dernière fois, et élevant la voix au milieu d'un silence qui n'était interrompu que par les sanglots des officiers de sa maison, il s'exprima ainsi, d'un accent haut et ferme[1] :

« Le moment est venu où la dette d'affection paternelle, contractée envers cette république par ma maison, depuis deux cent quatre-vingts ans et plus[2], doit être enfin acquittée. Chargé d'ans, épuisé par les travaux de la paix et de la guerre, fatigué des misères des vingt et une années qui viennent de s'écouler, votre roi, votre père, renonce à ce qui est le plus estimé du monde, et remet en vos mains la couronne. Polonais, je choisis pour trône le sépulcre, et survivant à mes propres funérailles, je ne me réserve, en échange d'un sceptre, que quelques pieds de terre, notre dernière demeure à tous. »

Ici, une vive émotion saisit l'assemblée. Les serviteurs du prince, les grands, les évêques tombèrent à genoux sur les marches de son trône; les nonces étaient touchés de ces dernières paroles du dernier fils des Jagellons et des Wasa de Pologne. Des larmes roulaient dans tous les yeux; le bruit des sanglots troubla seul quelques moments cette enceinte, qui avait retenti de tant de violences et de malédictions. Jean-Casimir ordonna froidement au grand-maréchal de faire sa charge. Sobieski, plus ému qu'un autre, frappa la terre de son bâton d'or; le silence se rétablit, et le roi continua :

1. Ce discours ne se trouve que plus ou moins paraphrasé dans les historiens français. Notre traduction est littérale.

2. Jean-Casimir datait, non de l'avénement des Wasa, mais de celui des Jagellons.

Digitized by Google

« Puissé-je mériter qu'une fois enseveli dans la terre de ma patrie, entre les cendres de mes aïeux, votre postérité garde ma mémoire, et dise que je fus le premier dans les combats, le dernier dans les retraites et les revers; que je renonçai aujourd'hui, par passion du bien public, à la grandeur royale, et rendis l'empire à ceux mêmes qui me l'avaient donné, dans l'intérêt de la Pologne! L'amour du peuple me fit monter sur ce trône par ses libres suffrages : maintenant mon amour pour la république m'en fait descendre. Beaucoup de mes prédécesseurs transmirent le sceptre à des fils, à des frères. Je rends le mien à cette patrie bien-aimée dont je fus et le fils et le père. Me voici devenu de prince, soldat; de maître, sujet; de roi, citoyen. Je cède la place à plus fort et plus jeune que moi, à qui la volonté de Dieu et les libres suffrages de la nation déféreront mon héritage. Plaise au ciel d'inspirer à la république un choix conforme aux intérêts de sa puissance et de sa gloire! Dans ma solitude, libre de soins, je n'élèverai pas vers le Très-Haut de plus fervente prière.

« Polonais, il ne me reste plus qu'à vous rendre grâce à tous de vos services, de vos conseils et de votre dévouement. Si, malgré mes efforts et mes vœux, mon gouvernement a pu faire des mécontents, ce dut être la faute des circonstances, la faute de la destinée. Je les prie de me pardonner.... »

Ici, ce fut le roi que sa vive émotion empêcha de poursuivre. Ses forces étaient épuisées; il donna son cahier au vice-chancelier, qui poursuivit en ces termes :

« De mon côté, je remets toutes les offenses. En vous disant adieu, je vous serre tous sur mon cœur reconnais-

Digitized by Google

sant, qui gardera souvenir de vous, tant qu'il battra encore. Je vous donne à tous et à chacun ma bénédiction paternelle. Quelles que soient désormais les distances qui me séparent de la Pologne, je ne serai jamais séparé de cœur de cette mère chérie, à laquelle j'ordonnerai que mes cendres soient rendues, pour ne pas reposer ailleurs que dans son sein. »

Il est, pour les partis comme pour les simples hommes, des instants où la conscience reprend ses droits sur eux, où ils connaissent le repentir. Par malheur, ces instants de remords et de sagesse sont rapides. Le discours de Casimir fit une impression plus vive que durable. Les diplômes d'abdication furent lus et signés au milieu d'une douleur sincère. Les deux ordres saluèrent leur roi d'adieux respectueux et tendres. Puis, il monta en voiture, sortit des murs de Warsowie, erra encore une année entière en Pologne, apparemment croyant appuyer de sa présence la candidature du duc d'Enghien, mais suspect et importun à ses sujets, nuisant par ce séjour extraordinaire à ses desseins comme à sa renommée, obligé, à la fin, par la méfiance publique, de quitter ce royaume de ses aïeux, dont il semblait ainsi n'avoir su toute sa vie ni se contenter, ni jouir, ni se passer.

Enfin il dit adieu à la Pologne pour aller à Paris, à Évreux, à Nevers reprendre sa première vocation dans les abbayes de Saint-Taurin, de Saint-Germain des Prés, de Saint-Martin, que Louis XIV lui avait données. Mais il ne fut cette fois fidèle à Dieu que comme il l'avait été à Louise de Gonzague. Il passa le peu d'années qui lui restaient à vivre entre la princesse Palatine sa belle-sœur, Ninon de Lenclos et la veuve du maréchal de l'Hôpital. La maréchale de l'Hô-

Digitized by Google

pital, la célèbre Marie Mignot, obtint surtout ses hommages, femme singulière qui n'aurait pas eu une destinée moins étrange que lui, s'il était vrai que, née blanchisseuse, et mariée à un conseiller au parlement de Grenoble avant de l'être à un maréchal de France, elle finit par épouser le roi de Pologne. On l'a prétendu. Peut-être trouverait-on, en effet, qu'elle avait d'anciennes relations avec la cour de Pologne, au moyen de cette Antonide Mignot que nous avons vue remarquable par sa beauté, sa voix et ses dévotions, entre les religieuses de la reine. Quoi qu'il en soit, Jean-Casimir finit par aller mourir, après cinq ans d'abdication, dans son abbaye de Nevers, aux lieux mêmes où la reine Louise avait pris naissance. Nous verrons la nouvelle d'un grand désastre survenu à la Pologne hâter ses derniers instants, qui furent, comme toute sa vie, partagés entre de nobles douleurs, des préoccupations tendres, de tendres regrets et de pieux devoirs.

Ainsi, cette grande et puissante maison de Wasa finit tout entière, en ses deux branches, dans les exils volontaires, comme peu après les Stuarts dans un exil forcé, comme peu avant les Ruriks dans les fratricides. La double lignée de Gustave Wasa, après tant de chocs et d'orages, mourait épuisée et stérile, loin des trônes paternels. Même dégoût de la puissance avait saisi Christine, jeune alors, sur le trône de Suède usurpé par des crimes, et le vieux Casimir sur le trône de Pologne conservé au prix de tant de misères. C'était bien la peine de troubler la paix des nations pendant tant d'années, et de se disputer, au prix de flots de sang, un empire, un titre, une ombre!

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME.

SUITE DES TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI,

ET RÈGNE DE MICHEL KORYBUTH WISNIOWIEÇKI.

(1668-1673.)

SOMMAIRE.

État de l'Europe. Louis XIV et l'empereur Léopold. Accord des deux monarques sur les affaires de Pologne. — Candidatures. — Diète de convocation. Armements des grands. — Diète d'élection. Sédition de la petite noblesse, et exclusion de Condé. Brigues du duc de Neubourg et du prince Charles de Lorraine. Choix subit d'un Piast. — Histoire et caractère de Michel Korybuth Wisniowieçki. Sa surprise de son élévation. — Mobiles de son règne. — Influence des Paç. — Départ de Sobieski pour l'armée. Son retour pour le couronnement. Chute de Candie. Mariage du roi Michel avec l'archiduchesse Éléonore. Influence de l'Autriche. — Recours des Kosakes et des Hongrois au protectorat de la Porte. Invasion des Tatars. Armements des Turks. *Campagne miraculeuse* de Sobieski. — Dissensions domestiques. Résolution des grands de détrôner Michel. Leurs intelligences avec la reine Éléonore, avec Léopold, avec Louis XIV. Mort du duc de Longueville. Complots découverts. Guerre civile. — Invasion de Mahomet IV. Chute de Kamiénieç-Podolski. — Mort de Jean-Casimir. — Danger de Sobieski au dedans. Ses efforts prodigieux. Ses succès contre les ennemis du dehors. Paix honteuse de Buczacz. — Guerre de la confédération de Golembe et du camp de Lowicz. Anarchie. Dispositions à une révolution sociale. — Transaction inespérée. Triomphe de Sobieski. Son pouvoir. — Rupture de la paix de Buczacz. Préparatifs de guerre. — Plan de campagne de Sobieski. Difficultés. Complots de Michel et des Paç. Succès de Sobieski. Victoire de Chocim. — Mort de Michel Korybuth.

(1668) Jean-Casimir, on l'a vu, se trouvait à la fois le dernier des Wasa, le dernier des Jagellons, le dernier des Piasts. Les compétiteurs ne pouvaient manquer de se présenter en foule : celui d'entre eux qui serait adopté par la Po-

Digitized by Google

logne semblait destiné à commencer une quatrième race de rois. Aussi le monde fixa-t-il ses regards sur les assemblées polonaises et sur leurs factions. A peine se laissait-on distraire de ce spectacle par les grands coups qui signalaient à ce moment la défense désespérée de Candie. Fumante depuis vingt-cinq ans, mais libre encore, cette ville héroïque ne subsistait plus que par les derniers efforts de la constance vénitienne, et les prouesses renaissantes de la valeur française.

L'Europe continuait à jouir des bienfaits d'une paix générale, mais d'une paix grosse de sentiments jaloux, de négociations ennemies, d'apprêts guerriers. Louis XIV commençait à remplir et inquiéter le monde de sa grandeur. On avait vu tour à tour, à sa voix, 6 000 Français, sous la conduite d'un prince de son sang, Beaufort, le Roland de la Fronde, voler au secours de ces ruines de Candie, battues par plus de 100 000 Ottomans ; Coligny sauver l'empire en Hongrie, à Saint-Godard, contre les mêmes ennemis; Turenne assister la Hollande contre l'espèce de flibustier qui s'appelait évêque de Munster ; Schomberg assurer, à l'autre extrémité du continent, le triomphe de l'indépendance portugaise; enfin, Louis en personne, à la tête de ses armées, emporter en deux campagnes la Flandre et la Franche-Comté, sur cette maison d'Autriche qu'il défendait sur la Save et le Danube, qu'il dépouillait sur le Doubs, l'Escaut et le Tage. Ces entreprises, et d'autres encore, le duc de Lorraine réduit à merci, Dunkerque recouvré par les menaces et l'or, Avignon saisi et Alexandre VII contraint de constater, dans Rome même, par une pyramide expiatoire, l'inflexible exigence de la majesté de Louis XIV, les Barbaresques façonnés, en même temps que

Digitized by Google

le saint-siége, à respecter le nom français, toutes ces choses, à la fois profitables et brillantes, même quand elles étaient excessives, s'étaient accomplies en quelques années, et, pour ainsi dire, en pleine paix, sans coûter d'efforts, sans troubler le cours des réformes intérieures plus que l'ordre du monde.

Les réformes, disons-nous : car on doit nommer ainsi ces banqueroutes, ces extorsions fiscales, ces altérations des monnaies, ces violences juridiques, par lesquelles Colbert procédait à la création de finances prospères. Il faut même y comprendre cet effroyable appareil de supplices, ces recours quotidiens au fouet, à la corde, à la roue, aux bûchers, que l'histoire a oubliés, mais qui ont rempli le grand règne, et qui fondaient l'ordre dans l'État, en propageant, par le fer et le feu, l'obéissance dans la noblesse, la police dans les cités! Tout cela se passait au bruit de fêtes éclatantes où se déployaient la magnificence du prince et la civilisation croissante des sujets. Rigide dans ses maximes et relâché dans ses exemples, portant le faste du trône jusque dans ses désordres, considérant l'oubli altier de toutes les lois religieuses et morales comme un privilége et un attribut du souverain pouvoir, ce dur et superbe despotisme se rendait terrible à l'étranger par sa force, respectable à la nation par son utilité et par sa grandeur. Il se parait, aux yeux des peuples, de toutes les pompes du génie, des arts, de la religion même et de la gloire. Tandis qu'au dedans la crainte, inspirée à tous par le maître, la crainte, ressort de gouvernement nouveau chez les Français, pouvait aisément se cacher sous l'admiration de manière à s'excuser et s'ennoblir, au dehors les légitimes appréhensions des puissances rivales avaient

Digitized by Google

eu à peine le temps d'éclater au milieu de coups également imposants et rapides. L'ambition de Louis XIV ne s'était manifestée que par éclairs ; l'Afrique, la Grèce, l'Allemagne, la Péninsule, la Flandre, l'Italie avaient vu tour à tour passer rapidement ces foudres, de sorte que l'Europe en restait éblouie plus que troublée. Seule, une chétive république, qui avait eu à conquérir son sol sur l'Océan et sa liberté sur la monarchie espagnole, la Hollande, osa se préoccuper hautement de donner le frein au génie ambitieux du grand roi. Elle chercha des appuis, et en trouva. La triple alliance fut son ouvrage. Les vengeances s'amassèrent contre elle dans les conseils de Saint-Germain ; les états généraux travaillèrent dans le monde entier à grouper pour leur défense les jalousies et les résistances ; une lutte décisive ne pouvait manquer d'entraîner et d'ébranler le monde.

Trois princes du nom de Charles régnaient alors aux extrémités de l'Europe ; et tous trois, mineurs ou bien incapables, affaiblissaient leurs États de leur propre faiblesse. Charles XI de Suède n'avait pas encore recueilli l'héritage de Charles-Gustave des mains du conseil de régence auquel présidait sa mère. Charles II d'Angleterre, sans religion en réalité entre son catholicisme intime et son anglicanisme obligé, sans patrie entre ses passions écossaises et les devoirs anglais de sa situation, semblait répondre à Louis XIV de l'alliance docile de ses peuples : il avait corrompu sa royauté par ses désordres ; il la compromettait par ses entreprises ; il la flétrit et l'énerva par sa dépendance vénale. Charles II d'Espagne n'était qu'un enfant invalide et orgueilleux, et déjà la monarchie espagnole commençait à ressembler à son roi. Le père Nitard,

Digitized by Google

qui régnait sous le nom de la reine mère, en soulevant contre soi la haine publique, achevait d'épuiser, par les agitations d'une guerre civile, le royaume chancelant et son jeune maître. Cet enfant, souverain de tant d'États, ne comptait entre les têtes couronnées que pour la valeur de son testament.

Les puissances secondaires, la république de Venise, les principautés d'Italie, le Danemark, les Électorats, étaient dans les intérêts de Louis XIV, ou présentaient peu d'obstacles à son esprit de conquête et de domination. Frédéric-Guillaume, grand homme sur le champ de bataille et même dans le cabinet, n'avait que beaucoup de bonne volonté pour contrecarrer l'ambition de la France. Toujours inquiet et souvent irrésolu, parce qu'il était faible et entouré de voisins redoutables, il menaçait tour à tour la Pologne, dont il bravait la détresse, et la Suède ou la France, dont la force l'irritait. Mais tout son génie ne pouvait suffire à jeter un poids décisif dans la balance des systèmes et des pouvoirs contraires.

Louis XIV n'avait sur les trônes que deux rivaux considérables, le tzar Alexis et l'empereur Léopold. Séparé du monde policé par trois obstacles plus forts que lui, la Pologne, la Hongrie et l'empire ottoman, Alexis ne pouvait gêner les conseils de la France dans ses projets de conquête, tant que son active politique n'aurait pas aplani enfin devant lui une de ces grandes barrières. La Pologne lui semblait la plus accessible par les négociations aussi bien que par les armes. C'était le but de tous ses efforts. L'empereur Léopold, de son côté, était menacé sur ses frontières de l'Est et du Midi par les Ottomans, que l'administration du second Kiuperli Ogli avait rétablis dans leur vigueur

Digitized by Google

première ; il ne pouvait tenir tête à la France s'il n'avait pas, du moins, ses frontières du Nord assurées par une alliance considérable et solide. Cette alliance, c'était la Pologne. Ainsi, la Moskowie, pour prendre son rang entre les puissances européennes, l'Autriche, pour garder le sien, convoitaient également l'ascendant à Warsowie. La France, pour régner en Europe, avait nécessairement les mêmes pensées. Le tzar Alexis, Louis XIV, Léopold furent, par leurs représentants, les compétiteurs réels dont les brigues remplirent l'interrègne.

Le tzar faisait marcher une armée à l'appui des prétentions qu'il annonçait pour un de ses fils. 80 000 hommes, rassemblés sur les confins de la Litvanie, semblaient poser devant les Polonais l'alternative d'élire ce prince ou de le combattre. Le prince de Condé ou le duc d'Enghien son fils, le duc d'Enghien, neveu de la feue reine, candidat selon le cœur de Jean-Casimir, et ce qui valait mieux, selon le cœur et le choix de Jean Sobieski, continuait à réunir les suffrages de la faction de France mutilée par ses longs revers. La faction impériale portait un jeune prince de haute renommée, l'amant d'une archiduchesse, l'héritier d'une maison illustre et malheureuse, le représentant d'une foule de héros chers à l'histoire, et lui-même honoré déjà par des faits d'armes qui promettaient à sa race un grand homme de guerre de plus : c'était Charles de Lorraine, neveu du brave et infortuné duc Charles III, que Louis XIV tenait dépouillé. Charles III avait consenti, par le traité de Montmartre, en 1662, la cession de son duché à la couronne, sous la condition que tous les rejetons de sa race seraient élevés au rang de princes du sang de France. Mais ce traité ne laissa pas que de pro-

Digitized by Google

voquer de vives oppositions. Les Vendôme, les Courtenay, les Rohan, les ducs et pairs, le chancelier Séguier protestèrent contre le prétention du roi « de faire des princes du sang autrement qu'avec la reine. » Et, de son côté, le jeune Charles, fils du cardinal François de Vaudémont-Lorraine et héritier présomptif du duché, s'enfuyait loin de la France, pour ne pas souscrire à cette ruineuse adoption.

La cour impériale recueillit son infortune. A peine âgé de vingt-cinq ans, il avait déjà payé cet asile par de glorieux services contre les Turks. L'impératrice mère, Éléonore de Gonzague, s'était prise pour lui d'une affection toute maternelle. Elle aimait sa jeunesse, sa mine guerrière, ses faits d'armes, sa piété abondante en pratiques et en aumônes, ses malheurs, sa naissance : il était fils d'une Gonzague. Elle vit avec plaisir sa fille aînée, l'archiduchesse Éléonore, porter à l'illustre aventurier des sentiments plus tendres, sûre que l'amitié de l'empereur, la fortune et son génie le mettraient quelque jour en possession d'un établissement considérable. L'empereur, en effet, ambitionnait pour lui l'héritage des Jagellons. C'eût été couronner un allié sûr, et bientôt un frère; le sang d'Autriche, la politique de Vienne, une haine implacable pour la France, auraient régné sur la Pologne.

Étranges complications de la politique! L'orgueil et l'intérêt de Louis XIV voulaient qu'il portât le duc d'Enghien ou le grand Condé; l'orgueil et l'intérêt, autant que l'amitié, rendaient désirable à Léopold le succès de Charles de Lorraine. Or, l'empereur abandonna la candidature du prince, né son vassal, devenu son lieutenant; et le roi de France, après tant d'années de manœuvres et d'efforts, abandonna celle de ses neveux!

Digitized by Google

Louis XIV, impatient d'écraser la Hollande, s'appliquait sans relâche à interdire aux états généraux les alliances puissantes. Léopold, de son côté, était occupé en Hongrie à exterminer les vieilles libertés de ce royaume, et, pour l'accomplissement de ce dessein, il avait besoin de rester en paix partout ailleurs. Les deux jeunes potentats, depuis leur avénement, semblaient se mesurer comme deux rivaux qui prévoient la lutte, la redoutent, et s'attachent à en retarder le signal inévitable. Déjà, ils s'étaient entendus sur une affaire plus grande encore que l'élection de Pologne, l'héritage de la branche espagnole de la maison d'Autriche. Un traité secret avait d'avance réglé la part que tous deux comptaient prendre dans cette succession qui n'était pas ouverte, qui ne le fut, il faut le dire à leur gloire, que plus de trente années après. Car, malgré le traité de partage, Charles II vécut, grandit, régna : c'est là un des plus frappants témoignages des progrès qu'avaient faits, depuis les temps barbares, les mœurs politiques des têtes couronnées.

Le ministre de la cour impériale, qui avait réglé avec Louis XIV les conditions du partage, décida aussi Léopold à traiter, à l'amiable, des affaires de Pologne. C'était le prince de Lobkowitz, homme d'esprit et de sens, souple, artificieux, aimant peu la guerre, aimant beaucoup la diplomatie, l'ennemi personnel du prince de Lorraine dont les penchants et les allures lui étaient de tout point contraires, suspect enfin d'un attachement intéressé à la cause de la France, peut-être seulement parce que sa politique pacifique et expectante gênait l'ardeur guerrière du reste de la cour. Dans la question de la succession de Jean-Casimir, le premier intérêt de l'Autriche était l'é-

Digitized by Google

loignement du prince français, et le premier intérêt de la France, l'éloignement du candidat autrichien; les deux couronnes étaient d'accord pour redouter également le Moskowite. Le prince de Lobkowitz eut l'art de persuader aux deux monarques d'abandonner leurs protégés naturels, et de réunir tous leurs efforts contre le tzar, en les portant de concert sur un prince neutre. Ce fut le duc de Neubourg, de la maison palatine, allié des Jagellons, prince sexagénaire, mais puissamment riche, que les deux maisons rivales, à la grande surprise de l'Europe, portèrent pour leur candidat commun. Louis XIV trouvait, à le soutenir, l'avantage de s'assurer dans le palatinat et la Bavière, comme dans la Pologne, des alliés considérables. Après tout ce qui s'était passé depuis la levée de boucliers de Lubomirski, il ne comptait plus sur le succès des Condé; Léopold espérait que son cabinet, par cette manœuvre, repousserait les prétentions d'Alexis, sans réussir en réalité à renverser les chances favorables du prince de Lorraine.

Ainsi, l'accord officiel des deux cours ne servit qu'à augmenter les sollicitudes et le trouble de la république par l'apparition d'un compétiteur de plus. Le duc de Neubourg se mit sur les rangs à grand bruit, croyant à l'appui sincère des deux puissances prépondérantes, fier du crédit de sa maison dont une branche cadette régnait en Suède et les branches aînées en Allemagne, se réclamant de l'alliance qu'il avait contractée, trente ans auparavant, à Warsowie même, avec une sœur de Wladislas, par-dessus tout, comptant sur l'empire de l'or. La faction de France continua cependant de tenir bon pour le prince français : elle ne croyait pas aux protestations de la cour de Saint-

Digitized by Google

Germain. Le Lorrain, sans se décourager davantage, délégua le comte de Chavagnac, réfugié français au service de Léopold, et le jésuite Richard, son confesseur, pour demander en son nom la couronne. L'appui du clergé était promis à ce prince. Il connaissait les sentiments personnels de l'empereur, et s'assurait que toute la Pologne croirait plaire à Vienne en ne déférant pas aux invitations du comte de Schafgotch, qui arrivait avec un grand fracas pour recommander le prince palatin au nom de Sa Majesté Impériale. Enfin Alexis, qui se confiait dans les vœux de tous les palatinats soumis à l'Église d'Orient, se réjouit de voir des divisions nouvelles au sein du camp catholique; il espéra plus que jamais dans l'ascendant de ses 80 000 hommes. Tels étaient les concurrents entre lesquels flottèrent partagées, un an presque entier, les passions de la Pologne.

L'archevêque de Gnezne, primat de Pologne, Prazmowski, avait pris les rênes du gouvernement, selon l'usage, en qualité d'interroi. Comme presque tous les grands, il tenait pour le parti français. La petite noblesse, toujours préoccupée de son inimitié pour les souvenirs de la feue reine, toujours inquiète de l'ascendant de la France, réclamait à grands cris (octobre) l'expulsion de tous les ambassadeurs. Les représentants de l'Europe s'éloignèrent, et la diète de convocation, celle qui précède et détermine la réunion de la diète extraordinaire où s'accomplit l'élection des rois, fut ouverte. Elle le fut (5 novembre) au milieu des chants de triomphe de l'ancienne faction de Lubomirski, encouragée dans ses emportements par la présence indiscrète de Jean-Casimir, qui semblait rester en Pologne pour s'y faire outrager. Les grands voulaient que l'élection

Digitized by Google

fût fixée au mois de février, afin d'avoir, dans cette saison difficile et dispendieuse, un concours moins nombreux. La petite noblesse voulut le mois de mai, et l'obtint. Alors les vivres sont à bas prix, aussi bien que les fourrages; et puis, c'était prolonger de quelques mois la violente liberté de l'interrègne.

Ces défaites annonçaient assez aux sénateurs que tous leurs efforts pour porter la couronne au front d'un prince français seraient impuissants. L'électeur de Brandebourg, en profitant de l'anarchie où la république était plongée, pour envahir sans prétexte la ville de Draheim, indiquait trop bien ce que seraient pour la Pologne ces voisins ambitieux, naguère des clients et des vassaux; il indisposa ainsi l'ordre équestre tout entier contre les princes allemands, et compromit les intérêts de Neubourg qu'il recommandait. Le père Richard, confesseur de Charles de Lorraine, ne compromit pas moins les intérêts de son maître, en demeurant, malgré le vœu de la république, caché dans Warsowie pour y prolonger et y étendre son action. Dans ces complications, des propositions d'élever au trône un Piast, c'est-à-dire un citoyen polonais, se firent jour au milieu des diétines; les armements de quelques grands seigneurs donnaient à penser qu'ils n'étaient pas loin de songer au rang suprême. Ç'auraient été des combinaisons et des discordes de plus.

En ce moment, Mme Sobieska revenait de France. Elle en était partie (décembre), tandis que l'une de ses sœurs, fille d'honneur de la reine, femme de Louis XIV, allait épouser au Louvre Gaston de Béthune, petit-neveu du grand Sully. Si la grande-maréchale de Pologne ne resta point pour assister aux fêtes toutes royales du mariage,

Digitized by Google

c'est qu'apparemment un instinct ambitieux la rappelait au milieu des factions et des intrigues du sein desquelles allait sortir un roi. Ce vœu : un Piast! un Piast! frappa son oreille à son débarquement sur la plage de Dantzig; son cœur lui dit que cette couronne flottante pouvait se fixer au front du plus digne, et elle profita de ce que le grand-maréchal était occupé (1669, janvier) à défendre les frontières de l'est contre la turbulence renaissante des Kosakes, pour prendre part aux mille négociations dont les dames de haut parage se disputaient les fils.

La proposition de mettre un Piast sur le trône ne fit pas fortune (février) dans les diétines antécomitiales. Les intrigues étrangères et les rivalités domestiques y étaient également contraires, et jamais tant de rivalités, jamais tant d'intrigues n'avaient troublé le sein de ces assemblées. Elles semblaient, en prenant des déterminations opposées, s'appliquer à rendre nuls d'avance les travaux de la diète d'élection. Ici, on décidait l'exclusion de Condé, là, celle de Lorraine; ailleurs, on se donnait le plaisir d'exclure Jean-Casimir, qui n'avait assurément pas la prétention de se mettre sur les rangs. Quelquefois (mars) on décidait que le nouveau roi ne pourrait pas prendre un confesseur dans la société de Jésus, ou bien on demandait la mise en cause de tous les sénateurs qui avaient trempé dans la condamnation de Lubomirski.

Toutes ces résolutions étaient accompagnées et suivies de combats sanglants. La noblesse à cheval se rendait à Warsowie (avril) en corps nombreux, qui se livraient bataille sur les chemins. Les grands faisaient leur entrée dans la capitale avec un luxe de chevaux et de clients armés qui semblait présager d'affreux déchirements. Le

Digitized by Google

prince Michel Radziwill, vice-chancelier et second hetman de Litvanie, se présenta (1er mai) avec 1600 dragons ou heyduques, sans compter ses gentilshommes. Le prince Boguslas, de la même maison, avait une escorte de 4000 nobles ou soldats. Le cortége des Paç était plus formidable encore. Les Sapiéha effacèrent plus tard toutes ces menaçantes magnificences. Enfin, le prince Démétrius Wisniowieçki, second hetman du grand-duché, amena toute une armée.

Les grands de Pologne, pour ne pas être surpassés par ceux de Litvanie, arrivaient non moins puissamment accompagnés. Ces légions, engagées à des passions et à des intérêts contraires, firent ruisseler le sang à grands flots dans les rues de Warsowie ; chaque nuit comptait vingt assassinats. Tandis que les seigneurs étalaient cette effroyable opulence, la république ruinée ne pouvait ravitailler l'important boulevard de Kamiéniéç, menacé par les Kosakes et les Tatars. Telle était l'étrange situation des affaires, que la construction du pavillon de bois, dressé dans la plaine pour les réunions du sénat, avait entièrement épuisé le trésor indigent de la république.

Jean Sobieski fit son entrée à son tour; afin de mieux remplir le devoir de sa charge, qui était de maintenir l'ordre envers et contre tous, il marchait à la tête de son armée; la république lui assigna pour demeure le palais de Wiasdow, où sa femme eut le plaisir de faire admirer une magnificence royale. Le choix des juges qui devaient composer le tribunal souverain du grand maréchal lui fut abandonné; sa verge inflexible rétablit un moment l'empire des lois au milieu de cette anarchie. Il fit sentir d'abord son autorité aux ministres étrangers dont le sénat venait d'autoriser le

Digitized by Google

retour. A l'exemple des grands seigneurs polonais, les représentants des couronnes se faisaient honneur d'une multitude de domestiques armés. L'ambassadeur d'Alexis n'avait pas moins de 600 boyards à sa suite. Tous ces aventuriers, champions obligés des intérêts de leurs maîtres, ajoutaient, par leurs combats, l'image d'une guerre étrangère à la guerre civile, qui désolait trop réellement Warsowie.

La diète s'était réunie enfin (2 mai) : son premier acte fut de casser la procédure suivie contre Lubomirski. Les emportements qu'annonçait ce début ne se firent pas attendre. Le camp électoral ressemblait à un champ de bataille, moins la discipline. Les grands, avec leurs troupes d'ordonnance, et l'ordre équestre, tout entier à cheval, semblaient deux armées toujours prêtes à en venir aux mains.

Cinq semaines s'écoulèrent en provocations sanguinaires, en chocs homicides, en fureurs stériles. A la fin, la petite noblesse se précipite sur la salle des délibérations du sénat, l'assiége de ses flots irrités, et demande à grands cris que l'exclusion soit donnée au prince de Condé. Cette petite noblesse, pour qui n'avaient pas été les grandes alliances, ni par suite les faveurs du règne précédent, était l'instrument de la réaction que les impériaux suscitaient habilement contre les prédilections françaises de ce règne. Le cliquetis des armes ne suffisait plus à la rage des assaillants. Le pistolet à la main (11 juin), ils menacèrent l'ordre entier des sénateurs d'extermination. Les palatins, les évêques entendirent les balles siffler sur leurs têtes. Quelques-uns périrent. Le grand-maréchal se leva. Il voulut faire parler les lois; il fit parler son autorité, parler sa

Digitized by Google

gloire. Mais les furieux, gorgés de vin par les émissaires de Léopold, ne reconnaissaient plus cette voix respectée, et le primat du royaume, Prazmowski, après avoir lutté contre les cris de la faction, prononça enfin, sans nommer Condé, le simple mot : « J'exclus. »

Cette victoire obtenue, le champ restait libre aux autres compétiteurs. Les ambassadeurs vinrent entretenir la diète du vœu et des promesses de leurs maîtres. On vit l'assemblée souveraine donner audience tour à tour au nonce apostolique et à l'envoyé du kan des Tatars, à un ministre anglais et au représentant de la Porte Ottomane. L'évêque de Béziers, Bonzi, ambassadeur de Louis XIV, refusa de paraître, en châtiment de l'outrage que l'ordre équestre s'était permis envers un prince du sang de France. Neubourg fut recommandé par la Suède, le Brandebourg, l'Angleterre, tous les électeurs de l'empire, l'empereur enfin. Il paraissait avoir ainsi l'assentiment de toutes les couronnes, et son plus solide appui peut-être était une brochure éloquente de Leibnitz, qui annonçait, à vingt-deux ans, par ce plaidoyer politique, ce qu'il serait un jour. L'envoyé du prince promettait un an de solde à l'armée, la construction de forteresses, d'écoles, de monuments, l'entretien de 200 gentilshommes à l'étranger. Lorraine, moins riche, ne promettait guère qu'un pont de pierre sur la Wistule; mais il offrait de disputer la couronne l'épée à la main. Cette sorte de cartel fut transmise aux comices par le père Riquet, de la société de Jésus, qui porta la parole pour le comte de Chavagnac, envoyé de Lorraine, incapable de s'exprimer en latin. Le discours fut trouvé très-beau. Un rayon de soleil, qui éclaira la plaine pendant cette harangue belliqueuse, parut au grand nombre une sanction, et, en quelque sorte, un juge-

Digitized by Google

ment de Dieu. Personne ne remarqua la bizarrerie d'un religieux proposant un duel pour un royaume! Chaque temps a ses mœurs qui sont la loi suprême.

Le tzar Alexis, malgré ses 80 000 hommes, n'avait point trouvé crédit dans les comices. La petite noblesse du grand-duché de Litvanie et des autres palatinats grecs n'était pas assez forte pour soutenir ses prétentions contre le cri du clergé latin et l'or des couronnes. La lutte restait donc engagée entre Neubourg et Lorraine. La faction de France presque entière était devenue palatine. Les Leszczynski, les Dönhoff, les Iablonowski, l'archevêque interroi, Sobieski, la plupart des grands, ne pouvant plus espérer Condé, portèrent leur influence du côté de l'allié de Louis XIV. Toutefois, le prince bavarois avait moins de chance que n'aurait eu le vainqueur de Rocroy ou son fils. La faction s'était divisée. Les Paç, quelques Radziwill, d'autres seigneurs, engagèrent leur foi à l'Autriche, qui parlait pour Neubourg et payait pour Lorraine. Le sang ruisselait sous les deux bannières dans le champ électoral. Tandis que les hommes essayaient de fixer à coups de sabre les destins de la patrie, les femmes de haut rang, Mme Paç (Eugénie de Mailly), qui tenait pour Lorraine, Mme Sobieska qui flottait, la princesse Michel Radziwill, sœur de Sobieski, attachée comme son frère aux intérêts de Neubourg, sa fille, Mlle d'Ostrog, l'une des plus belles personnes de la Pologne, et attachée au parti de l'Autriche, discutaient, le verre à la main, ces grands intérêts; elles s'occupaient d'enivrer les ambassadeurs, de leur arracher de l'or, de leur vendre à haut prix le crédit d'un père ou d'un époux; les négociations, commencées à table, se poursuivaient dans les rendez-vous nocturnes, où les at-

Digitized by Google

faires prenaient la place des plaisirs; les couvents de Warsowie servaient d'asiles à tous ces mystères d'intrigue et de vénalité.

Mme Sobieska recevait la nuit, sur les deux heures du matin, à l'insu de son mari, Chavagnac, le ministre de Charles de Lorraine, en tenant, durant ces conférences, l'évêque de Béziers, ambassadeur de France, caché derrière une tapisserie. Elle ne savait pas qu'un jeune seigneur, son parent, qui conduisait Chavagnac à ces rendez-vous perfides, lui avait vendu le secret de ses artifices, au prix d'une montre d'or. Trompée ainsi au profit de celui qu'elle croyait tromper, elle avait entrepris pourtant, avec assez de bonheur, de concilier les factions rivales et d'accorder les intérêts de Louis XIV avec le succès probable du Lorrain. C'était en promettant au prince Charles la voix influente de son mari et sa vaste clientèle, sous la condition que ce prince, désertant l'alliance de l'Autriche, engagerait sa foi immédiatement au roi de France par un traité sincère et solide. Cette négociation était habile. Un sentiment très-français avait pu seul l'inspirer. Mais le succès, fort improbable, demandait au moins du temps. Sobieski avait éprouvé une vive douleur en apprenant ces négociations clandestines; il les désavoua. Sa femme voulait le convaincre, et le terme fixé pour les travaux de l'élection approchait.

Les factions, lassées de s'égorger, étaient convenues enfin de clore, le lendemain (19 juin), leurs effroyables débats. Il était question de mettre les noms des compétiteurs dans le saint ciboire, d'où les tirerait, à l'autel, les yeux bandés, le ministre du Dieu vivant. Soit que Mme Sobieska voulût obtenir de nouveaux délais, pour assurer la réussite de ses plans; soit que la faction de

Digitized by Google

France, redoutant un revers, résolût de jeter dans l'arène une pomme de discorde de plus ; soit aussi que des esprits sages cherchassent de bonne foi un terme moyen, et que la grande-maréchale voulût tenter de fixer la couronne au front de son époux, le jour décisif, tandis que le sénat siégeait encore dans le palais, que les palatinats n'étaient pas tous réunis au champ électoral, que l'archevêque de Gnezne, le grand-maréchal de la couronne, le maréchal (ou président) de l'ordre équestre Poto̧cki, enfin tous les dignitaires de la république, et aussi tous les chefs du parti français, étaient encore absents, le cri inattendu, un Piast, un Piast! part du milieu des lignes de Kalisz. Ce sont un sous-chambellan de ce palatinat, ami de Mme Sobieska, le palatin de Podolie, et Iablonowski qu'elle domine, qui ont, les premiers, lancé cette motion imprévue. Un autre seigneur, Opalinski, propose aussitôt le jeune Michel Wisniowieçki, gentilhomme de nom illustre, mais ignoré, ruiné, valétudinaire, sans talents et sans services comme sans renommée, recommandable seulement parce qu'il était fils du prince Jérémie qui s'était rendu si populaire et si fatal par sa haine féroce contre les Kosakes. Il le propose, suivant toute apparence, pour épuiser, sur une candidature première, les premiers dissentiments[1]. Mais rien n'égale la sagacité des masses; la petite noblesse démêle dans cette proposition un complot de ceux de France, et ne pouvant mieux punir leur vote indiscret qu'en la prenant au sérieux, elle s'assemble à la hâte, sous la présidence d'un Lubomirski à défaut des

1. Le docteur Connor rapporte que l'ambassadeur anglais Yard lui avait dit tenir directement des palatins, auteurs de cette élection, qu'ils n'avaien proposé Wisniowieçki que pour introduire un Piast et présenter ensuite un plus digne roi. (*Descr. of Pol*, *letter* 3.)

Digitized by Google

grandes charges, et l'ordre équestre tout entier se met à remplir les airs de l'acclamation décisive : Vive le roi Michel Korybuth Wisniowieçki! On se regarde, on s'étonne. Les sénateurs accourent. A mesure qu'ils se présentent dans la plaine de Wola, des coups de sabre, des outrages, des huées les accueillent. On les oblige de redire le cri d'inauguration. Le grand-hetman de Litvanie, Michel Paç, le répète avec ardeur, moins satisfait de voir le trône ouvert à l'un de ses parents que fermé à son rival, au grand-hetman de la Pologne. Cette satisfaction jalouse gagne les cœurs de quelques palatins; ils recueillent les voix. D'escadrons en escadrons courent les houras joyeux en l'honneur de Michel Korybuth Wisniowieçki. En moins de deux heures, ce Michel est roi.

On ne pouvait contester à l'élu de la Pologne la grandeur de la naissance. Il descendait de Korybuth, frère du roi Jagellon, et un moment roi de Bohême. D'ailleurs, la mémoire du prince Jérémie était restée chère à l'ordre équestre, par son zèle furieux contre les hérétiques et les Grecs, aussi bien que contre les Kosakes. Mais l'humble existence de Michel avait mis son extraction en oubli : il était parvenu, par sa nullité personnelle, à étendre jusque sur son berceau le voile de sa propre obscurité. On pensa si peu, par cette élection, rendre hommage au sang de Gédymin, que c'étaient les palatinats de Litvanie qui hésitaient le plus à répéter le cri des deux Polognes. Ce que la petite noblesse accueillit en lui avec transport, ce fut une vie que ne recommandaient ni les richesses, ni les charges, ni le talent, ni la gloire. On apprenait ainsi que le système électif n'avait pas même, sur l'ordre héréditaire, l'avantage de préserver les États de l'empire de la médiocrité.

Digitized by Google

Les guerres des Kosakes, si follement provoquées, avaient ruiné la maison de Wisniowieçki. Le jeune Michel ne vivait que d'une pension de 3600 livres qu'il tenait de la feue reine. Toute son ambition avait été d'obtenir dans la maison d'une archiduchesse d'Autriche une clef de chambellan. Il comptait déjà trente ans, et nul fait d'armes n'avait honoré son courage. Son corps débile ne se fût pas plié aux travaux de la guerre. Les plaisirs de la table, les satisfactions d'un appétit monstrueux faisaient toutes ses jouissances. L'étude de l'italien et du français, langues qu'il entendait assez bien, pour les avoir apprises à la suite de Louise de Gonzague, sa bienfaitrice, était toute son illustration. Au bruit d'un tel choix, Casimir s'écria : « Quoi ! ils ont couronné ce pauvre homme ! » Korybuth lui-même eut la droiture de s'étonner de son élévation, d'en rougir, même d'en pleurer. Il se cachait, comme Claude, pour dérober sa tête à ce fatal honneur. Quand on l'eut trouvé dans la foule des électeurs du palatinat de Sandomir, qu'on l'eut mis sur un char, traîné au milieu des comices, salué de génuflexions et de houras unanimes, il ne douta point que ce ne fût une raillerie, et que ses concitoyens ne se jouassent de lui. On le contraignit enfin à rester couvert devant la nation découverte et inclinée. A cette vue, il pleura : c'est l'unique éloge que cette ombre de roi dût mériter.

Le *liberum veto* fut sur le point de rendre un service à la Pologne, en évitant à la diète cette honte, à la république cette calamité. Quelques coups de sabre firent justice des oppositions. Les jeunes Zamoyski voulurent peu après protester contre l'avénement. Fils du premier lit du vaillant Jean Zamoyski, ils étaient en procès alors avec leur tante

la princesse Griselda Wisniowieçka, qui s'était emparée de leur héritage ; cependant les menaces les ramenèrent ; Sobieski apporta aussi son suffrage, pour ne pas prolonger les malheurs de la patrie. La force obligea le primat Prazmowski à proclamer solennellement le nouveau monarque, et les mathématiciens se mirent à prédire de longues prospérités au nouveau règne. L'ordre équestre assura qu'un aigle blanc avait plané sur la tête *du peuple électeur*, et qu'une colombe avait ombragé de ses ailes le prince élu.

Beaucoup de gens de bonne foi crurent en effet à une grâce d'en haut, en voyant accomplie en quelques moments, sans effusion de sang, sans brigues, sans recommandation des couronnes, cette élection singulière. L'adulation ne s'en tint pas au miracle. Le palatin de Kulm, en remettant à Korybuth, au nom des comices (6 juillet), le diplôme de sa promotion au rang suprême, déclara que le jeune monarque laissait bien loin derrière soi les plus braves et les plus habiles des Boleslas, des Casimir, des Wladislas; les orateurs officiels l'appelèrent la rosée du ciel, le soleil levant de la république, et, ces solennités accomplies, il régna.... ou, plutôt, pour lui régnèrent la discorde, l'anarchie, la guerre, la désolation, tous les fléaux enfin suspendus depuis des siècles sur la Pologne.

A peine revenu de son étonnement, et contraint de prendre au sérieux sa grandeur, le malheureux Korybuth se précipita de l'excès de l'humilité dans celui de l'orgueil. A ce faîte des honneurs et de la puissance, la tête a tourné quelquefois à de plus forts que lui. La royauté ne lui suffisait plus ; il la lui fallait absolue, ou, du moins, dans la surprise de l'avoir pour chef, entendit-on ainsi ses prétentions. Animé déjà de l'esprit de la cour qui avait favorisé

Digitized by Google

son élévation, il ne se soumit, assura-t-on, à jurer les *pacta conventa* qu'avec une restriction mentale dont il ne tarda point à se vanter; tous les obstacles irritaient ce fantôme; et le plus grand de tous ne pouvait manquer d'être à ses yeux Sobieski. Ces deux hommes devaient sentir également que l'un n'était pas fait pour obéir à l'autre. La monarchie héréditaire n'a point de ces périls. Roi obscur, parvenu incapable, Michel s'aperçut tout d'abord qu'il n'était pas le citoyen le plus grand de la république; il se prit d'une haine violente pour un sujet plus glorieux et plus puissant que lui. Cette haine est tout son règne; il ne vécut que pour faire du mal au grand-maréchal, au grand-hetman de la couronne, et tous les coups qu'il voulut porter à son lieutenant retombèrent sur la patrie.

Déjà, des démêlés de famille avaient, depuis longtemps, divisé la princesse Griselda Zamoyska Wisniowieçka et la maison de Sobieski. Le prince Démétrius, second hetman de la couronne, s'était fait, suivant l'usage, l'ennemi personnel de son supérieur. Son cousin devenu roi, il espéra écraser le grand-hetman. Les mêmes sentiments, les mêmes rivalités rallièrent autour du nouveau monarque la maison entière des Paç. Michel, celui d'entre eux que ses services avaient élevé au poste de chef des armées de la Litvanie, était, comme il arrivait toujours, en guerre ouverte avec le chef des armées polonaises. Il ne supportait pas sans douleur le spectacle de l'éclat qui environnait son collègue; ses frères, ses parents, depuis les débuts de Sobieski dans les comices où Jean-Casimir fut élu, étaient entrés dans tous ses ressentiments contre le héros de la Pologne. Inquiets de voir leur ennemi arriver au trône,

Digitized by Google

ils avaient vivement embrassé la proposition d'y élever l'obscur Wisniowieçki : ils pouvaient, à bon droit, le regarder comme leur créature. En possession de toutes les charges importantes de la Litvanie, de l'évêché de Wilna, du palatinat de Troko, de la starostie de Samogitie, enfin du bâton de guerre et des sceaux du grand-duché, ils apportaient à Korybuth le secours de leur vaste crédit. Christophe Paç, le grand chancelier, homme d'expérience, ministre habile, s'empara du nouveau règne et l'asservit. Une haine, une jalousie, sans doute aussi une origine communes, servirent de liens entre le trône, le prince Démétrius et les ambitieux Litvaniens. Ordre de choses étrange que celui où la même passion de l'envie pouvait réunir dans les mêmes complots, contre un grand citoyen, ses inférieurs, ses collègues et son roi!

Cependant, au milieu de la surprise générale de l'avénement, quand tout le monde se demandait qui avait fait un semblable choix, et que la petite noblesse l'imputait au ciel pour n'en pas répondre, les grands, que cette élection blessait comme un revers personnel et comme une calamité publique, s'étaient groupés autour du primat et de Sobieski pour détrôner Michel. Le primat Prazmowski, homme ardent, dont le pouvoir, dans l'interrègne et dans les comices, avait été violemment méconnu, voulait prendre à tout prix sa revanche en renversant le misérable maître qu'une élection illégale lui avait donné. C'était livrer la patrie aux hasards de la guerre civile : Sobieski s'y opposa. Mais, dans cette malheureuse Pologne, les affaires publiques et les intérêts privés se tenaient de si près que la guerre civile avait été sur le point d'éclater pour une querelle de quelques grands entre eux.

Digitized by Google

Le prince Michel Radziwill avait reçu de Jean-Casimir le bâton de grand-maréchal de la Litvanie. L'ambitieux Michel Paç prétendait à cette charge de plus; il voulut en dépouiller l'illustre possesseur. Radziwill avait épousé la duchesse veuve d'Ostrog, sœur de Sobieski : les grands embrassèrent sa querelle; la petite noblesse prit aussitôt fait et cause pour Michel Paç. Les deux partis se rencontrèrent dans la plaine; toute la Pologne était là sous les armes. On avait évité les déchirements dans la question de la royauté, on les retrouvait pour une dispute de deux seigneurs. Sobieski intervint; il déclara qu'abandonner à la fois son beau-frère et la justice n'était pas en sa puissance, qu'il tirerait enfin du fourreau sa patiente épée, et l'on vit alors ce qu'il aurait pu faire. A l'instant, le parti des Paç fléchit; le prince Radziwill resta en possession de ses honneurs; et, fatigué du spectacle des discordes auxquelles il voyait la république livrée pour longtemps, Sobieski s'enfuit vers de plus dignes champs de bataille, à la tête de son armée.

Les Kosakes désolaient de leurs incursions les provinces frontières. La Pologne avait oublié longtemps la naissance de Michel : l'Ukraine en gardait la mémoire; le fils du prince Jérémie sur le trône leur parut une insulte, une menace vivante, une perpétuelle hostilité. Le terrible Doroszenko profita des divisions de la noblesse pour exercer ses fureurs : tels étaient ses ravages, que le prix courant d'un esclave polonais, prêtre ou gentilhomme, mais qui avait passé la force de l'âge, était tombé, dans les marchés des Tatars, à une prise de tabac. Le grand-maréchal s'occupa de réunir une armée, de châtier ces courses (août), de rappeler aux Kosakes la terreur de son nom, et il ne s'éloi-

Digitized by Google

gna un moment de leurs tentes que pour aller à Krakowie rehausser de sa présence l'inauguration de Korybuth. Les Paç, le prince Démétrius, les Lubomirski, toujours liés d'intérêts avec la petite noblesse, le vice-chancelier Olszowski engagé aussi dans cette faction, s'étaient seuls rendus, avec le peuple des nobles, à l'appel de Wisniowieçki. Prazmowski ne se résolut à faire le sacre (29 septembre) que pour ne pas créer un précédent en faveur des prétentions de l'évêque de Krakowie. Tous les grands se tenaient obstinément à l'écart. Aucune femme, si ce n'est la grande chancelière de Litvanie, ne para ces fêtes de sa présence. Pour ne pas tremper dans les déchirements de la république, Sobieski vint porter le sceptre devant ce roi, qu'il jugeait, plus qu'un autre, indigne de le tenir.

Mme Sobieska, ses amis dévoués, entre autres Iablonowski, dont le zèle s'affligeait de n'avoir pu, en demandant un Piast, arriver à proposer pour roi le vainqueur de Slobodyszcza et de Podhaïce, quelques sages, qui auraient voulu réconcilier les factions, profitèrent de la démarche magnanime du grand-maréchal, pour essayer de rétablir la concorde entre le roi et lui. Ils espéraient déterminer l'alliance de Michel avec la jeune et belle duchesse d'Ostrog, fille de la princesse Sobieska Radziwill. Mais d'autres desseins préoccupaient l'orgueilleuse Griselda Wisniowieçka, et son fils, et la nouvelle cour. Le cri qui avait fait un roi de Korybuth retentissait, pour ainsi dire, encore, que déjà le comte de Schafgotch, ministre de l'empereur, s'était précipité dans l'intimité de l'heureux Wisniowieçki pour lui offrir la main de la sœur aînée de son maître. Il était dans la destinée de la maison d'Autriche d'avoir toujours des archiduchesses en réserve pour tous les potentats, qu'ils

Digitized by Google

ussent princes, gentilshommes ou soldats heureux. Celui-ci n'avait pu parvenir à être chambellan de la princesse qu'on lui proposait pour compagne : c'était Éléonore. Elle se dévoua sans peine aux projets de Léopold ; le maladif et inglorieux époux qu'on lui présentait était roi ; le brillant duc de Lorraine avait été malheureux dans son ambition : il devait être aussi trompé dans ses amours.

Mais la Pologne n'était pas aussi facile à entraîner qu'Éléonore. En réaction, quelques semaines auparavant, contre l'influence française, c'était maintenant de l'influence autrichienne que les esprits s'effrayaient. La maison d'Autriche avait toujours été impopulaire dans la république. Nul prince de son sang n'était parvenu à obtenir la couronne ; on attribuait aux mariages de Sigismond Wasa avec des archiduchesses les préoccupations despotiques de son règne. Plus les Paç pressaient cette alliance pour donner du relief et, au besoin, un appui à leur ombre de roi, plus les grands criaient que ce serait la ruine des libertés publiques : la petite noblesse déconcertée ne savait que répondre à des plaintes qui partaient aussi de ses rangs, d'un bout du royaume à l'autre.

Déjà, disait-on, l'influence de la politique autrichienne se faisait sentir dans les conseils de Michel. Il se jouait décidément des *pacta conventa.* N'avait-il pas déclaré à Prazmowski lui-même, au prélat dont la main ennemie venait d'épancher l'huile sainte sur son front, qu'il ne se croyait pas tenu de garder envers les hérétiques ses serments protecteurs ? N'avait-il pas aussi, malgré le vœu de la constitution, disposé des charges vacantes avant d'être sacré ? Quelques starosties restaient encore ; la diète de couronnement le prie de les réserver pour les seigneurs

Digitized by Google

polonais réfugiés de l'Ukraine, dépouillés comme lui de leurs champs paternels par les victoires de la nation kosake : dès le lendemain, il les distribue à ses favoris ! Dans le même moment, il acceptait la toison-d'or, que le grand Étienne Batory avait dédaignée; et, en se parant du collier de l'ordre, il prêtait le serment ordinaire des chevaliers : malheureux roi, ajoutait-on, qui oubliait à la fois ce qu'il devait aux libertés publiques et ce qu'il devait à la royauté! Un cri d'indignation s'éleva contre les influences auxquelles toutes ces transgressions étaient imputées, et une considération plus décisive vint fortifier l'opposition universelle qui se prononçait contre ce mariage.

Au milieu des fêtes du couronnement, arriva la nouvelle de la chute de Candie (2 septembre). Après vingt-cinq années de combats, trois d'un siége régulier, la mort de 100 000 Ottomans et des prodiges de constance, cette place était tombée au pouvoir de Mahomet IV. Une foule de volontaires français, sous la conduite du duc de La Feuillade, le jeune et vaillant comte de Saint-Pol-Longueville, le chevalier de Vendôme, depuis grand prieur de France, qui n'avait pas quinze ans, le chevalier d'Harcourt, d'autres princes des maisons de Lorraine et de Bouillon, des Lusignan, des Dampierre, des Beauvau, des Colbert, des Castellane, le maréchal de Bellefonds, le marquis de La Mothe-Fénelon et ses deux fils, le jeune Sévigné, dont le nom devait être si illustre et non pas par lui, s'étaient en vain jetés dans la place; beaucoup avaient péri. Après eux, le duc de Beaufort trouva, dans les ouvrages avancés des Turks, une mort qu'il avait cherchée tant de fois dans les guerres civiles, dans les guerres étrangères, dans les combats singuliers, sur toutes les mers. Avec ce brave

Digitized by Google

prince, qui avait été le roi des halles de Paris, qui n'était plus que le docile lieutenant de Louis XIV, tombèrent une foule de gentilshommes. On citait presque tout entière cette compagnie des mousquetaires de la maison du roi, qui avait compté dans ses rangs Jean Sobieski. Le souvenir de leur fin heroïque se conserva dans les rangs jusqu'à nos jours. Le duc de Navailles prit seul le commandement de ces débris. Des conflits d'autorité, et peut-être le sentiment de son impuissance à défendre une place qui n'avait pour remparts que des décombres, pour garnison que des squelettes mutilés, le déterminèrent à faire voile pour la France. Les Maltais, les Génois, tous s'enfuirent. De tous les étrangers, de tous les Français il ne resta que Montbrun de Saint-André : son habile courage ne suffisait plus. Le grand François Morosini, qui avait illustré le nom vénitien par cette défense admirable qu'on appela une guerre de géants, fut contraint de songer à la couronner par une honorable transaction. Il lui en coûtait plus de traiter que de mourir. Mais ce sacrifice était plus utile à la république, et il fit mieux que capituler. Il prit sur soi, sans autorisation du sénat, de pacifier l'Orient, espérant pouvoir faire payer, au prix de conditions glorieuses, les ruines qu'il allait livrer. Achmet Kiuperli, heureux de mettre à fin la laborieuse entreprise dans laquelle ses prédécesseurs échouaient depuis tant d'années, fit à son adversaire un pont d'or : une paix définitive fut conclue; et Candie passa au pouvoir des barbares.

Quelques restes de soldats et de colons vénitiens s'embarquèrent sanglants pour l'Italie. Les Candiotes, descendants de ces Grecs d'Idoménée que les gazettes du temps appellent simplement *les naturels du pays*, se retirèrent

Digitized by Google

dans les hauts lieux, invaincus et libres. Le grand vizir épuisa ses efforts pour les rappeler dans les villes ouvertes et dans les plaines, en interdisant à ces courages indomptés l'accès des places fortes. Les promesses échouèrent comme les menaces; ils s'obstinèrent à tenir cachés, dans ces montagnes poétiques où s'était abritée l'enfance des dieux, leur vieille nation, ses adversités, ses espérances et ses autels. Le calme renaquit sur les mers. Tranquille maintenant du côté de cette citadelle chrétienne, qui dominait auparavant et inquiétait tous les domaines de l'islamisme, et que trois princes du sang chrétien avaient défendue, la puissance ottomane tourna toutes ses vues vers l'Occident et le Nord. Venise, épuisée par la guerre et rassurée par sa paix récente, Venise seule respira. Du reste, la chrétienté tout entière se sentit menacée.

Le coup était si cruel, le danger si prochain, que Clément IX (Jules Rospigliosi), l'un des plus dignes pontifes qui aient honoré la chaire apostolique, en mourut de douleur. Les conseils de Vienne et la diète de Krakowie s'en émurent. Mais Léopold pressa plus vivement que jamais (octobre) le mariage qui lui promettait l'alliance de la république polonaise. La Pologne au contraire s'alarma davantage des liens qui semblaient devoir l'enchaîner à la fortune de l'empire, et pouvaient même attirer sur elle seule la colère de l'Ottoman. Les grands et les nonces de l'ordre équestre s'agitèrent. Louis XIV envoya à leur aide l'habile M. de Lionne, son ministre, qui n'avait pas encore entrepris une négociation où il n'eût réussi. Cette fois, ses grâces et son esprit échouèrent devant la résolution intéressée de Michel. Michel avait besoin de compter sur les secours d'un voisin puissant pour le maintenir contre l'irritation croissante des

Digitized by Google

partis. La diète était pleine d'orages ; lui-même traînait toutes les affaires en longueur, pour arriver au terme des six semaines sans que son mariage et le procès des Zamoyski eussent occupé l'assemblée. Tout à coup, un nonce nommé Olizar la rompit (12 novembre). C'était la première fois que la diète de couronnement expirait dans les déchirements du *liberum veto*.

Aussitôt, le roi, les grands, l'ordre équestre, de jeter feu et flamme contre ce coup d'État de l'anarchie, en se l'imputant à l'envi; la noblesse, de courir aux armes dans les palatinats; l'armée, de se confédérer. Tout devient confusion et alarmes. Plus épouvanté que jamais, Michel se jette décidément dans les bras de l'Autriche. Il précipite le mariage (décembre), sans avoir l'indispensable aveu du sénat. Le vice-chancelier Olszowski va chercher à Vienne l'archiduchesse, sans lui porter les présents d'usage, faute d'avoir pu obtenir quelques bijoux à crédit chez les Juifs de Warsowie. Les rigueurs de l'hiver n'effrayent pas Éléonore (janvier 1670); une débâcle même, qui emporte le pont du Danube, n'arrête point l'amante du duc de Lorraine, impatiente de voler vers l'époux couronné qui l'attend. Elle passe le fleuve sur les glaces, manque de périr, fait jusqu'à dix lieues par jour, traîne des régiments après soi pour intimider la noblesse qu'on disait résolue à la repousser, arrive enfin sur le seuil de la république polonaise, au monastère de Czenstochowa, fameux en miracles. Des miracles, le plus grand était la fortune de Michel. L'heureux monarque est accouru sur cette extrême frontière. Il y reçoit Éléonore (28 février). Le lendemain, elle est reine de Pologne, et, à la pointe du jour, son royal époux part en poste pour aller assister à l'ouverture de la diète de Warsowie

Digitized by Google

(5 mars), et braver les assauts d'une opposition désormais inutile.

Le vice-chancelier Olszowski s'était retiré dans son évêché de Kulm; il n'osa point affronter les comices. Tous les grands se tenaient loin de la capitale, refusant de reconnaître cette reine qui leur était imposée sans l'assentiment de la république, par une violation des *pacta conventa;* ils armaient à grand bruit pour venger la querelle des lois. Les nonces, qui avaient été élus dans l'esprit de la haute noblesse, parce que l'influence des grands était puissante sur les diétines, et que Michel, par ses fautes autrichiennes, leur prêtait des forces, les nonces répondaient par des cris dociles aux protestations des sénateurs absents. Les Paç, leurs Litvaniens et l'or de l'Autriche luttaient seuls contre l'indignation générale. Sous les yeux de Michel, un nonce royaliste eut le bras emporté d'un coup de sabre, en pleine diète, par un de ses adversaires. Le revenu de la reine ne put être fixé. On parlait tout haut de chasser le roi.

Au milieu de ces désordres, la Pologne avait à repousser une invasion furieuse des Kosakes, sans presque s'en apercevoir, grâce à un grand homme, qui savait avec quelques poignées de soldats, allemands pour la plupart et mal armés, mal nourris, mal vêtus, plus mal payés, diviser l'ennemi, le battre, le rejeter au delà du Dniester. C'était toujours Sobieski. Le roi était obligé de lui écrire, pour le remercier de ses immenses services, au nom de la république; et on se demande si ce fut une intention malicieuse du ministre tenant la plume, ou une naïve confession de Michel, qui glissa dans la dépêche royale cette louange singulière, que « l'envie elle-même était réduite à recon-

Digitized by Google

naître qu'après Dieu, c'était lui seul, chef d'une si faible armée, à qui la Pologne devait encore une fois son salut. »

Le grand-maréchal voulait qu'on se hâtât de profiter de ses victoires pour pacifier l'Ukraine par des concessions. Conseillé par l'Autriche et fidèle aux souvenirs de sa famille, le roi embrassa le parti de l'entêtement et de la fierté. La diète aurait prononcé entre les deux opinions; Michel la fit dissoudre (17 avril), comme toutes les précédentes, à l'aide du *liberum veto*, et les Kosakes appelèrent à leur secours une puissance formidable.

La nation kosake, inquiète et belliqueuse comme la Pologne, comme elle mal régie et mal bornée, luttait en vain contre l'influence fatale qui la vouait à la servitude. Bogdan avait su la maintenir indépendante; il ne put la constituer. Libre par lui du joug de la Pologne, elle retrouva, après lui, le danger de l'esclavage dans l'alliance des Moskowites, secoua ces liens menaçants, et se mit à chercher de tous côtés une main qui fût secourable sans être pesante. Ainsi faisaient inutilement, depuis tant de siècles, les Moldaves, les Walaques, les Transylvains, les Serviens, tous ces frêles débris de la domination slavonne. Les Kosakes du Don, sous la conduite de Stefan Bazin, s'étaient jetés en furieux sur l'empire des tzars, avaient envahi ses provinces orientales, asservi les rivages de la mer Caspienne, menacé, sur tous les chemins de Moskou, la fortune d'Alexis, et sauvé ainsi la Pologne des vengeances que méditait ce prince, après l'élection de Korybuth. Les Kosakes de l'Ukraine n'étaient pas éloignés de traiter avec la république. Sobieski savait à la fois les vaincre et les apaiser. Mais, repoussé par Wisniowieçki et menacé par les armes de son lieute-

Digitized by Google

nant, Doroszenko prit le parti de recourir à la protection du Grand-Seigneur, comme les princes du Danube. Le métropolitain de Kiow, Tukalski, l'encourageait à tourner ses regards vers la capitale de l'Église d'Orient. La suzeraineté du Turk semblait à tous les dissidents moins onéreuse que celle des couronnes catholiques. En ce moment, l'empire ottoman retentissait d'armements mystérieux. Pour affermir autant qu'honorer son administration, et imposer aux janissaires par sa gloire, Achmet Kiuperli Ogli s'apprêtait à quelque immense effort contre la chrétienté, sans bien savoir où porteraient ses coups, quand deux peuples chrétiens vinrent se placer sous la protection de la Porte, pour échapper à de plus rudes maîtres : c'étaient les Kosakes, d'un côté; ce furent les Hongrois, de l'autre.

Les Hongrois faisaient depuis longtemps de vaines tentatives pour défendre contre la maison d'Autriche, qui régnait sur eux par droit électif, leurs libertés héréditaires. Les protestants surtout étaient menacés sans cesse dans leurs franchises. Poussés à bout, ils tirèrent l'épée. Les plus grands seigneurs du royaume marchaient à la tête de l'insurrection, ou pouvaient facilement y être impliqués : la cour impériale, dit-on, fut ravie. C'était pour elle une occasion magnifique de soumettre la liberté hongroise au glaive de ses soldats allemands, d'enlever les villes, de raser les places fortes, de déposséder les magnats de leurs châteaux paternels et les réformés de leurs temples, de détruire enfin des institutions importunes, dût-on faire ainsi de ce royaume, c'est-à-dire de ses comtés du Nord, les seuls qui eussent échappé aux Turks, une proie facile pour ces barbares déjà maîtres de Strygonie, de Bude, de Serin, de Newhausel même, des deux tiers enfin de la Hongrie. Cette

Digitized by Google

campagne de Léopold contre ses sujets fut courte et heureuse. Il ne restait plus qu'un château à emporter. Chavagnac le serrait de près. Une jeune fille parvint seule à descendre du haut des murailles, et à s'évader au travers du camp autrichien. Cette prétendue jeune fille cachait sous ses vêtements un grand homme. Ce fut le vaillant comte Émeric Tékéli.

La liberté hongroise sembla sortir, avec cet enfant, du milieu des ruines et se dérober au glaive impitoyable. Émeric trouva un refuge à la cour d'Abaffi, prince de Transylvanie. Là se réunirent tous les proscrits. Là tous les mécontents dirigèrent leurs regards, attendant des secours. La guerre civile s'organisa, et les chefs, trop faibles contre l'empereur, implorèrent l'assistance de la Porte, et peut-être sa suzeraineté.

Le grand vizir continuait ses préparatifs avec sa lenteur et sa circonspection ottomanes. Il voulait les avoir terminés avant de jeter le gant à la chrétienté. Il ne donna d'abord aux magnats de Hongrie que des promesses, peut-être pour laisser la politique autrichienne exaspérer davantage tous les cœurs; et, comme les Kosakes étaient divisés, qu'Hanenko, chef des Zaporogues, placé hors de la portée des Polonais et près des terres du kan, près de la mer Noire, près de l'Osmanli, se liait par des traités avec la république, Kiuperli lança sur la Pologne, pour affermir Doroszenko dans ses prétentions à l'hospodorat, un effroyable débordement de Tatars.

Sobieski était toujours l'unique boulevard de sa patrie. Il lui fallait soutenir seul l'effort des hordes déchaînées; seul lutter contre ce torrent, borner l'étendue de ses ravages par des manœuvres savantes et des coups heureux,

Digitized by Google

l'obliger enfin à rebrousser chemin, et à laisser libres les champs désolés de la Wolhynie. Michel Paç et ses Litvaniens se gardaient de marcher au secours du grand-hetman de la couronne, et le roi songeait-il à convoquer la pospolite, ce n'était point pour reconquérir et défendre les frontières. C'était (mai) pour défendre son orageuse royauté contre la colère des grands.

Michel ne s'appartenait plus. Léopold l'avait entouré d'Allemands, officiers d'Éléonore, qui dominaient ses conseils. Le primat, le grand-trésorier, tous les sénateurs mécontents, se confièrent à Louis XIV. Une correspondance en chiffres fut saisie, qui révélait le secret de leurs intelligences avec la cour de Saint-Germain. L'ordre équestre s'indigna. On répandit le bruit qu'une flotte de cinquante voiles allait paraître dans la Baltique, portant à la Pologne la volonté de Louis, ses armées, ses trésors et le bras de fer de Condé. On assura que c'était la France qui avait déchaîné les Tatars, qu'elle les tenait à sa solde, que ces brigands ne se servaient plus que de monnaie française. Un libelle, trouvé sur le maître-autel de la cathédrale de Saint-Jean, exaspéra les esprits, en imputant ces trahisons aux premiers citoyens de la république, et entre autres au plus grand de tous. Les sénateurs épouvantés, Prazmowski, le prince Michel Radziwill, Mme Sobieska, Morsztyn, s'enfuirent à Dantzig, pour armer sous la protection des libertés de cette ville, et se tenir près des secours. La faction autrichienne et la faction française partageaient ainsi la Pologne; malheureuse nation qui apprenait avec une indignation impuissante, par le nom même des partis contraires, qu'elle pouvait n'être un jour qu'une proie saignante entre les serres de l'étranger!

Digitized by Google

Les complots de la faction de France avaient assuré dix-huit mois de vie au malheureux Michel. Sûr d'obtenir la majorité dans les élections prochaines, il espérait pouvoir traiter les grands de la Pologne comme son beau-frère traitait ceux de la Hongrie, incarcérés, mis à la question, jugés par le conseil aulique. C'était surtout Sobieski qu'il voulait renverser. Le prince Démétrius Wisniowieçki faisait appliquer à la torture les Tatars captifs, pour obtenir d'eux la déclaration que le grand hetman, leur obstacle et leur terreur de tous les temps, les avait appelés sur la Pologne. Ces malheureux ne comprenaient pas l'interrogatoire qu'on leur faisait subir, au milieu des supplices : ils croyaient rêver; aucun n'accorda un mensonge aux fureurs des bourreaux. Sobieski, pour toute vengeance, fit brûler au milieu de son armée le libelle royal, dénonça aux diétines, dans une circulaire où l'indignation était tempérée par le mépris, les manœuvres de son lieutenant, et sauva le poste important de Bialacerkiew, non loin du Borysthène (août), des entreprises de Doroszenko et de ses alliés.

Les grands revinrent en armes, de Dantzig, pour assister aux diétines, qui furent la plupart rompues et ensanglantées. Prazmowski ne craignit pas de se présenter à la diète (20 septembre). Au moment où le prélat parut, Michel et ses ministres donnaient connaissance à l'assemblée de lettres subversives qu'il avait écrites aux palatinats. L'archevêque, sans s'étonner, se lève, avoue ces lettres, les justifie, les étaye d'un acte d'accusation éloquent contre le monarque qui a trahi sans cesse les lois, l'honneur national et ses serments. Michel étonné obtient des nonces actuels, la plupart dévoués à ses intérêts, la levée de la Pospolite, pour tenir la diète sous le bouclier, et imposer aux

Digitized by Google

grands par les fureurs de la multitude nobiliaire. Cependant, il ne peut arracher la condamnation de Morsztyn et des amis du grand-trésorier, dans l'affaire des négociations clandestines avec la France. Il ne réussit pas davantage à obtenir des modifications au *liberum veto*, que tous les partis condamnent parce que tous s'imputent les ruptures précédentes, qu'aucun ne veut abandonner parce que tous spéculent sur les ruptures à venir. La diète elle-même demande l'éloignement des officiers d'Éléonore. L'autorisation du sacre de cette princesse est tout ce qu'accorde l'assemblée, et l'archiduchesse ceint le bandeau royal, conduite à l'autel, en l'absence d'ambassadeurs plus qualifiés, par Jean de Witt, qui s'était donné la peine de venir solliciter l'accession impuissante de Michel à une nouvelle triple alliance (29 octobre).

Rien n'avait été réglé pour le ravitaillement de Kamiéniéç, point de mire de toutes les expéditions étrangères, et dont les murailles tombaient en ruine. Le roi refusa même la Pospolite, inutilement rassemblée, au généralissime qui demandait à grands cris des secours. Il contestait à Sobieski les prérogatives de sa charge, aux troupes leur solde et leur pain, pour affaiblir ce dernier rempart de la république qui l'importunait. Sobieski dévorait tous ces outrages : il fournissait à tous les besoins avec ses revenus, occupé seulement de rester à son poste, loin des intrigues et des complots des partis. Il voyait tout s'agiter sur les frontières; les Tatars porter en avant toutes leurs hordes; la Moldavie se hérisser de bataillons arrivés du fond de l'Asie; l'immense attirail de guerre de Candie, trois ou quatre cents pièces de canon, se déployer sur le Danube. Une flotte nombreuse armait dans les ports de la mer

Digitized by Google

Noire. Achmet Kiuperli et son maître passaient, au cœur de l'hiver (décembre), de perpétuelles revues dans le vaste camp d'Andrinople. Sept cents chameaux arrivèrent dans les monts de la Thrace, comme au temps de Sésostris, chargés de denrées récoltées sur les rives du Nil. Issu du sang des Grecs, le vizir recrutait surtout ses troupes dans l'Attique et le Péloponèse. Des forteresses, élevées partout sur le sol de la Grèce, pour assurer sa soumission paisible, annonçaient assez des projets d'expéditions lointaines. Contre qui grondaient ces tonnerres?

(1671). Sobieski ne se lassait pas de crier que l'orage était réservé à la Pologne : autrement, pourquoi ces mouvements de troupes le long de la mer Noire? Pourquoi ces trois cents bâtiments de transport réunis dans Constantinople? Le kan des Tatars ne venait-il pas d'être déposé pour faire place à Sélim Gieray, l'ennemi personnel des Polonais? La prise de possession de l'Ukraine n'était-elle point le premier intérêt de la Porte, fortifiée ainsi de toutes les ressources et du courage d'un peuple belliqueux, maîtresse dès lors de tous les affluents de la mer Noire, établie au centre des états du Nord, et libre de porter à son gré ses coups sur la Moskowie, la Pologne ou la Hongrie? Toutes ces représentations étaient inutiles: aveugles comme leur roi, tandis que Michel refusait à Sobieski la Pospolite (février), de peur de fortifier un lieutenant dangereux, les diétines refusaient au roi la levée de 10000 soldats, dont il voulait se réserver le commandement direct au préjudice du grand-hetman, et elles les refusaient (mars) de peur de fortifier la couronne!

Cependant Achmet Kiuperli Ogli cachait peu ses desseins; il en vint même à emprisonner six envoyés polonais aux Sept-Tours. Mais il prodiguait à Léopold, qu'il ne

Digitized by Google

voulait pas avoir à combattre en même temps, des promesses d'amitié. La Porte ayant déclaré que nul appui ne serait donné aux Hongrois rebelles, Vienne triompha. Les échafauds furent aussitôt dressés; tout ce que la Hongrie possédait de grand par les services et la naissance y monta (avril) : le comte Zrini, qui avait, ainsi que tous les siens, illustré et prodigué sa vie sur les champs de bataille en combattant pour Léopold; le comte Frangipani, le comte Nadasti, le plus grand seigneur et le plus illustre capitaine du royaume, l'ami particulier de l'empereur, furent les premiers martyrs. Nadasti était condamné sur un roman de conspiration et d'empoisonnement qui n'était pas sérieux; il fut égorgé entre quatre murailles. Le cabinet de Vienne faisait argent de ces meurtres; des confiscations immenses lui servaient à dégager le domaine impérial grevé de dettes, et l'empereur mettait sa conscience en repos en faisant dire quatre mille messes pour ses victimes. Si la Porte venait à donner des ombrages, aux exécutions succédaient les amnisties. La confiance succédait-elle à l'effroi dans le gouvernement impérial, de toutes parts se multipliaient, à l'encontre des protestants, des riches, des nobles, les exécutions lucratives. La révolution française n'a pas inventé l'affreuse recette de battre monnaie sur le billot.

Louis XIV avait l'œil sur les troubles de l'Orient : lié d'intérêts avec la Porte, il tenait par elle Léopold en échec du côté de la Hongrie; et, négociant toujours avec les grands de Pologne le détrônement de Michel, il appelait sur la république, pour punir et fatiguer sa soumission aux influences autrichiennes, le poids de la puissance ottomane. L'empire se trouvait ainsi enserré dans les liens

Digitized by Google

de la politique française, et comme s'il eût favorisé ces combinaisons, Alexis fit un traité particulier de paix et de commerce avec le kan des Tatars (mai). Vainqueur enfin de Stefan Bazin et des hordes du Don, le tzar avait à rétablir l'ordre dans ses vastes États. Des espèces de potences collectives, formées de grandes et nombreuses lignes de perches solides qu'on prolongeait à l'entour des villes, permettaient de pendre à la fois des centaines de Kosakes et de paysans désarmés. Alexis avait ainsi l'espoir d'en finir à la longue avec les factieux. Mais il lui restait encore beaucoup à faire : l'extermination a le désavantage d'être moins prompte, quoi qu'elle fasse, que la bonne politique. Temps affreux ! Et c'est là le grand siècle que nous célébrons sans mesure, parce que nous ne considérons jamais qu'un coin de terre qui s'appelle la France, et où nos yeux éblouis admirent l'éclat de vingt beaux génies et la splendeur de Louis XIV !

Rien ne gêna donc les hordes de Bialogrod et de Krimée dans leurs projets hostiles contre la Pologne (juin). Cette terrible avant-garde de Kiuperli, conduite par le nouveau kan, grossie de quelques milliers d'Osmanlis, escortée de Doroszenko et de ses Kosakes, fortifiée du secours des exhortations religieuses du métropolitain de Kiow, se présenta, sans rencontrer d'autre obstacle que la faible et indigente armée de Sobieski. Le malheureux Michel, qui n'avait pas la consolation de pouvoir pendre ou décapiter ses adversaires, mais qui avait la fortune de voir leurs complots déjoués par la levée de boucliers de la petite noblesse, pensa à marcher avec sa Pospolite au secours de la patrie. Il s'avança, entouré de ses escadrons inutiles, jusqu'au château de la veuve de Lubomirski, alla ensuite visiter sa

Digitized by Google

mère à Zamosç, et se garda de passer outre; plus loin il eût rencontré les Tatars.

Sobieski n'avait pu songer qu'à jeter quelques troupes dans les villes et aux passages d'une défense facile. Il couvrit de sa personne Kamiéniéç, affaiblit tour à tour les bandes éparses qui saccageaient les provinces, mit l'épouvante dans leurs rangs par la promptitude de ses mouvements et la grandeur de ses coups, les obligea enfin de lâcher prise, quand déjà ils s'étaient désaltérés aux flots de la Wistule, et que Warsowie les croyait à ses portes. Ses manœuvres savantes, qui le montraient présent partout, firent hésiter les paysans des deux Wolhynies, prêts à se jeter dans les bras des musulmans, pour soustraire leur foi et leur liberté au joug d'un Wisniowieçki (juillet); cet étonnement de la population avait heureusement gagné les Tatars.

Dès que Sobieski les voit ébranlés, il rallie ses différents corps (août), et, par une marche hardie à travers la Podolie qu'occupent les barbares, il se porte sur le Borysthène. Les brigands, chargés de dépouilles, tremblent pour leur retraite; ils se précipitent dans le désordre d'une armée vaincue; l'habile capitaine les divise, les bat en maintes rencontres, s'enfonce dans les terres où règne Doroszenko, et que, depuis bien des années, les pas d'une armée polonaise n'ont point foulées; il emporte tour à tour Czetwertinka, Batow, Stanislawow, Human, Mohilow, Braclaw, Iampol, Raskow, places importantes, l'ancienne ceinture de la Pologne sur la limite des déserts de la Bessarabie; il rétablit ses communications avec les Moldaves, rouvre les vieilles voies du commerce au milieu de cet embrasement, et rend respectable à l'étranger cette république déchirée,

Digitized by Google

que ses fils oublient de défendre. La Pologne avait vu l'armée litvanienne se débander sans coup férir; Michel Paç écrivait simplement à son collègue, impatient de ses retards, qu'il n'avait plus d'armée, et les palatinats rappelaient leurs détachements de Pospolite, pour ne pas se dévouer, disaient-ils, à des sacrifices que les autres provinces n'affrontaient pas. « Gloire et reconnaissance immortelle au Très-Haut, écrivit à Sobieski le vice-chancelier de la couronne (octobre); il a relevé par votre main puissante cette patrie qui s'était abandonnée, qui se refusait à elle-même ses secours. Nous ne pouvons dignement célébrer, mais nous bénissons de bouche et de cœur, nous admirons, nous vénérons, les héroïques exploits par lesquels vous avez dépassé les vœux mêmes de votre pays[1]. » Attentive à cette guerre, que les mystérieux et éternels armements des Turks rendaient importante pour toute la chrétienté, l'Europe l'appela une *campagne miraculeuse*[2].

Ces triomphes ne suffisaient pas à Sobieski. Il aurait voulu pouvoir dicter la paix aux Kosakes et aux Tatars, l'obtenir ainsi glorieusement de la Porte, et il demanda du renfort. Sur ces entrefaites, trois ponts furent jetés sur le Danube par le grand vizir, pour porter en avant les forces amassées depuis si longtemps dans la Romélie, et Sobieski réclama plus vivement des secours. On lui répondit qu'il n'en devait pas attendre; que la campagne était finie; le prince Démétrius s'en retourna même dans la capitale, emmenant tout ce qui voulut le suivre. Par bonheur, des troubles, suscités à Constantinople par la

1. Epistolæ Andrææ Olszowski, procancellarii regni ad illustrissimum regni mareschalcum, supremum exercitûs ducem, 22 octob. et 20 nov. 1671, p. 307 et 409.

2. *Gazette de France* du 26 décembre 1671.

Digitized by Google

sultane Valideh, entretenus par les janissaires, fortifiés par une agression des Arabes sur la Mecque, obligèrent Kiuperli à suspendre ses vengeances. Mais que ne pas redouter pour l'avenir d'un peuple livré, par le choc de passions égoïstes, à ce délaissement? La fatigue, le chagrin peut-être, mirent le grand hetman aux portes du tombeau (décembre). La grande maréchale accourut de Dantzig, où elle se tenait toujours réfugiée, pour donner ses soins à son mari mourant. La Pologne, affaissée comme lui, était tout entière en proie à de sombres terreurs. Trois femmes blanches avaient été vues traçant sur les portes des villes de mystérieux caractères que nulle main humaine ne pouvait effacer. Elles-mêmes ne pouvaient être saisies. Les fontaines coulaient du sang; les présages, les prophéties funestes, se multiplièrent. Au milieu de prospérités inattendues, tout le monde pressentait des malheurs.

Une foule de complots opposés déchiraient le sein de l'État comme autant de cancers dévorants. Michel profita de la maladie de Sobieski pour avancer sa conspiration contre ce grand homme. Il lui contesta toutes ses prérogatives, prétendit même le dépouiller de sa garde, séparer de lui sa suite. L'armée de la couronne se sentait blessée dans tous les coups dirigés sur le chef qui lui donnait depuis tant d'années et la victoire, et sa solde, et du pain. Cette armée, que le grand-hetman, à son départ, avait eu peine à établir en quartiers d'hiver sur ces frontières lointaines, dans des solitudes ennemies, cette armée, qui ne se voyait plus nourrie, payée, vêtue, et qui soutenait seule depuis si longtemps le poids de la guerre, se débanda tout à coup; quelques compagnies restèrent à peine sous les drapeaux.

Digitized by Google

Mais, abandonnant leur poste pour se rapprocher de leur général sur son lit de souffrance, elles vinrent à Sambor, dans le palatinat du Russie, prendre leurs quartiers, après s'être réunies, par un acte de confédération, dans la promesse de n'obéir qu'à des chefs de leur choix.

Michel, qu'aucun obstacle ne gênait en Ukraine, puisque son grand-hetman et son armée n'y étaient plus, Michel s'avisa de prendre ce temps pour y lever les revenus de sa maison, dépossédée depuis vingt années par les victoires de Bogdan, réintégrée, à ce qu'il croyait, par celles de Sobieski. Les exacteurs de la princesse Griselda furent reçus à coups de hache et de lance. Les villes, reconquises un moment, rouvrirent leurs portes à Doroszenko. L'effroi gagna toute la Wolhynie; les émissaires du métropolitain Tukalski purent la parcourir en tous sens; en haine des souvenirs du prince Jérémie, par zèle pour la foi grecque, ces provinces se mirent à invoquer de leurs vœux les Turks comme des frères, les Tatars comme des libérateurs.

Cependant un chiaoux s'était présenté sur les frontières, au nom du Grand-Seigneur, et s'avançait dans le royaume. Il parut à Warsowie : on attendait avec impatience son message. C'étaient des plaintes impérieuses du sublime sultan son maître, sur l'invasion que l'armée polonaise et Sobieski s'étaient permise au sein des provinces qui avaient sollicité, qui avaient obtenu la protection de la Porte Ottomane. Mahomet IV déclarait que l'Ukraine faisait désormais partie de son empire, que Doroszenko était constitué prince de la nouvelle woïewodie, qu'en l'outrageant on avait outragé le trône même des fils d'Osman (9 décembre). La Pologne n'avait qu'à choisir entre des réparations ou la guerre

Digitized by Google

Ce coup de foudre accabla d'abord les Polonais. Michel seul n'en fut pas ému. On ne put obtenir de lui qu'il pensât à des préparatifs de défense. Assembler des soldats, c'était donner des partisans à Sobieski, s'il se rétablissait; et pourquoi prévoir la guerre? Les Turks ne sont-ils pas plus prodigues de menaces que d'effets? L'empire n'était-il pas d'ailleurs une proie plus digne de tenter leur ambition? Ils ne fondraient certainement que sur la Hongrie.... En ce moment, les officiers du sérail employaient toute une armée à creuser des glacières dans les montagnes de Chocim, sur les rives du Dniester, pour assurer le service de la bouche du sultan pendant les fatigues d'une campagne d'été.

La colère que la faction française avait ressentie de l'élection hostile de Michel Korybuth, n'était que trop justifiée et trop entretenue par ce règne ignare, inerte, hostile, qui n'avait d'action çà et là que contre la gloire et contre les lois. Inutile fardeau, embarras funeste de la république, les grands résolurent de déposséder Michel; et, comme la crainte de susciter une guerre de plus à leur pays, en irritant Léopold, arrêtait encore quelques sénateurs, le primat s'avise de mettre dans la confidence de ses complots l'empereur même, qui les approuve pour avoir en Pologne un roi plus capable de le bien servir. Aussi exige-t-il seulement qu'un prince orthodoxe, ami de l'Autriche et célibataire, hérite du trône de son beau-frère Korybuth, et que l'archiduchesse Éléonore n'en descende pas. Elle-même est initiée à ces mystères; elle y prête les mains de grand cœur, sous la condition qu'on s'assurera d'avance l'assentiment du saint-siége à son mariage avec le nouveau roi, et que ce nouveau roi sera le premier dé-

Digitized by Google

positaire de sa tendresse, le brave et malheureux Charles de Lorraine. Toutes ces transactions furent traitées suivant les formes de la diplomatie; nous avons encore l'*instrument* par lequel l'empereur réglait que l'infortuné Michel restituerait la dot d'Éléonore, fallût-il confisquer sur la princesse Griselda Wisniowieçka son château de Zamosç! Il était stipulé que le sang de France ne pourrait être appelé au trône, dans l'intérêt des franchises publiques, toujours périclitantes, disait Sa Majesté Impériale, sous les lois d'une maison aussi essentiellement despotique! Le monarque, qui était si attentif pour les libertés polonaises auprès des grands de Pologne, continuait son extermination méthodique des grands et des libertés de la Hongrie. Dans le même moment, les protestants étaient définitivement proscrits, et le comte de Tettembach, après un an d'hésitation et de sursis, venait de périr, tué par le bourreau.

Sobieski, dont les jours n'inspiraient plus d'inquiétudes et dont l'opinion puissante devait, en un moment décisif, fixer les destins publics, fut consulté par les grands seigneurs sur tout ce qui pouvait se passer (1672, janvier). « Quoi! s'écria-t-il, vous déserteriez vos alliances et vos maximes, vous feriez une révolution! Pourquoi? pour que la patrie reste sous le joug de l'étranger; pour que l'on continue de décider à Vienne des actes de la Pologne! Ne savez-vous pas ce que l'Autriche a fait de la Bohême et de la Hongrie? Ne savez-vous plus ce qu'elle a déjà fait de nous? N'est-ce point la cour impériale qui a instruit Korybuth à mépriser les lois? Ne reconnaissez-vous pas ses conseils dans cette inaction stupide qui nous livre sans défense aux coups de l'Ottoman, et appelle ainsi, sur notre pays, un orage destiné d'abord à l'empire? Loin

Digitized by Google

de nous à jamais l'influence de cette maison également astucieuse, égoïste, altière et oppressive! »

Mme Sobieska et tous les palatins qui l'entouraient n'eurent pas de peine à lui démontrer que l'État était perdu si les rênes ne passaient à des mains plus actives, plus fortes, plus loyales, plus habiles; on ajoutait que, dans l'effervescence de l'indignation publique, une catastrophe était devenue inévitable. « Si Dieu veut qu'une révolution s'accomplisse, dit-il, qu'elle soit utile à l'indépendance comme à la liberté! qu'elle nous délivre des Autrichiens comme des musulmans, et restons fidèles à nos vieilles maximes! Il est une famille de rois qui pourrait par sa puissance nous défendre, et ne peut par son éloignement nous asservir. Si vous voulez des alliés utiles et sûrs, prenez un Bourbon; des rois d'illustre naissance, un Bourbon; des chefs éclairés, un Bourbon. Si vous voulez talents et vertus, prenez le comte de Saint-Pol, aujourd'hui duc de Longueville. »

Ce prince ne semblait pas devoir exciter les vieux ressentiments de la petite noblesse comme le duc d'Enghien, puisque ce n'était plus l'héritier adopté par Louise de Gonzague. Dernier rejeton des Dunois [1], il était fils de la célèbre duchesse de Longueville, et neveu du grand Condé. La Fronde l'avait vu naître; l'hôtel de ville le tint sur les fonts baptismaux, et lui donna le nom de *Paris*. A peine devenu homme, il était allé combattre pour la chrétienté à Candie, et s'y était illustré entre Beaufort et Vendôme. C'était l'âme de saint Louis, le cœur de Dunois et l'esprit de sa mère. Les grands le choisirent.

1. Son frère aîné venait de prendre les ordres sous le nom d'abbé d'Orléans.

Digitized by Google

Ici revenait la difficulté de l'Autriche. Mais la haine de Prazmoswki avait une merveilleuse fécondité d'expédients. L'archevêque dépose dans le sein d'Éléonore la nouvelle confidence des grands, lui promet, sans doute à l'insu de Sobieski, le cœur du jeune prince français, et voit dans cette alliance une combinaison qui accorde tous les intérêts, qui peut-être même pacifiera le monde. L'archiduchesse lutte pour Lorraine, reçoit un portrait de Longueville, et se rend. C'était abandonner à la fois un amant et un époux; c'était trahir l'Autriche en même temps que l'ordre équestre. Cachant donc à l'empereur, à Lorraine, au roi, aux Paç, et à tous les chefs de la faction de Korybuth les négociations secrètes qu'un frère du primat Prazmowski conduisait à Paris avec la cour de France, elle attendit l'événement sans inquiétude : de quelque manière que la fortune se prononçât entre Charles de Lorraine, le neveu de Louis XIV ou Korybuth, elle se croyait sûre toujours d'un royaume et d'un époux. On venait de voir une reine de Portugal, Marie de Savoie, accuser près du saint-siége le roi Alphonse VI comme mari, afin de le perdre comme roi, et, ce procès gagné en cour de Rome, couronner son beau-frère don Pèdre en l'épousant. Cet exemple encourageait apparemment Éléonore.

Nous avons, de compte fait, quatre conjurations parallèles contre le malheureux Michel : celle de l'empereur, celle de la reine, celle du primat, celle des autres grands; il y avait de plus les complots de Michel, des Paç, de Démétrius contre Sobieski; ceux de l'ordre équestre contre les sénateurs, ceux des populations schismatiques contre la Pologne; ajoutons encore la confédération de l'armée de Sambor, pour ses priviléges, sa solde, et son grand-hetman.

Digitized by Google

Une diète s'assembla sous ces auspices (26 janv.). Michel, qui ne se faisait pas illusion sur les sentiments de sa femme et de son beau-frère, voulut se concilier l'Autriche, au risque d'exaspérer davantage la république. Il ne trouva rien de mieux que de se vêtir à l'allemande pour donner acte de sa sujétion; c'était prendre livrée. Tout portés qu'ils fussent pour lui, les nonces frémirent. Aux cris excités dans l'assemblée par cette malencontreuse idée, succédèrent les querelles, les réconciliations, les vengeances particulières; deux mois furent employés ainsi. Des affaires publiques, de la pénurie du trésor, de la désorganisation de l'armée, de l'invasion imminente, du Turk enfin, pas un mot. Seulement, une députation des troupes de Sambor vint porter plainte contre un décret fort illégal, fort inconvenant, et de plus fort ingrat, de Michel, qui supprimait une partie de la rente promise à Jean-Casimir. Les tribuns militaires saisirent cette occasion de présenter, dans un éloge emphatique de ce Casimir, naguère l'objet de tant de haine, une satire sanglante du pauvre monarque qui les écoutait; quelques nonces applaudirent. La diète cassa le décret, et elle-même fut aussitôt rompue par le *liberum veto* (12 mars). Les grands accusèrent Michel de cet attentat; Michel en accusa les grands.

Sobieski, dans son active convalescence, ne se lassait pas d'écrire au roi et à la diète qu'il était plus que temps d'aviser à refaire une armée; qu'il fallait traiter avec Doroszenko, déjà effrayé du métier d'hospodar et de la perspective du cordon; que Kamiéniéç surtout, Kamiéniéç, le boulevard et la clef de tout le midi de la Pologne, attendait des réparations, des vivres, une garnison, un commandant sûr; que les hostilités s'ouvriraient bientôt; qu'il

Digitized by Google

savait par ses juifs de Zolkiew, qu'une flottille de 600 bâtiments légers avait déjà transporté, des côtes d'Asie à l'embouchure du Borysthène, 120 000 hommes, 60 000 chevaux, des chameaux en grand nombre, et des mortiers, des munitions pour assiéger dix autres Candie (mars). Michel répondait toujours que traiter avec des rebelles serait messéant, qu'armer contre les Turks était superflu. Ce fut chose convenue à Warsowie que la faction de la haute noblesse rêvait cette grande guerre pour inquiéter le gouvernement du roi; et le même mois (avril) vit Louis XIV publier son manifeste contre la Hollande, Mahomet IV arborer l'étendard du prophète, et le jeune comte Tékéli rentrer sur les terres de l'obéissance de l'empereur, en ralliant les protestants et les nobles à un drapeau qui portait écrit : *Pro libertate hungaricâ!*

Une nouvelle diète avait été convoquée (18 mai). Les nonces territoriaux partagèrent la sécurité de leur roi; ils s'indignaient de l'obstination des grands seigneurs à troubler de leurs cris d'alarmes le sommeil de la patrie. Korybuth, charmé de ces dispositions et résolu d'en tirer parti, manda tous les sénateurs absents. Ils vinrent bien accompagnés. Sobieski vint à son tour; Michel l'avait poursuivi de sommations réitérées; la diète avait déclaré qu'elle ne continuerait pas ses travaux qu'il ne l'eût éclairée de ses lumières. Il arriva donc (18 juin); mais en même temps advint ce que le roi n'avait pas prévu. Tous les sénateurs se précipitèrent à sa rencontre. Les nonces se rendirent en corps, conduits par leur maréchal, au-devant du défenseur fidèle de la patrie. La population entière se pressa sur les chemins; il semblait que ce fût toute une révolution et aussi tout un avenir meilleur qui était attendu. Michel, pour ne

Digitized by Google

pas rester seul dans son palais, et pour opposer couronne à couronne, prit le parti d'aller aussi lui-même, avec sa garde allemande, au-devant du lieutenant qu'il travaillait depuis trois ans à renverser. De peur de paraître offensé de ces hommages, il donna permission au vice-chancelier de la couronne de célébrer le héros, ce que le vice-chancelier fit magnifiquement : « Aimable dans la conversation, disait-il, grave dans ses réponses, ferme sans être dur dans ses maximes, sévère et non cruel dans ses jugements, respecté de ceux même qu'il frappait, et prouvant qu'il en voulait au crime, non au coupable, à la maladie, non au malade, ce héros vêtait la toge sans déposer le hoqueton ; il unissait, par un noble mariage, l'honneur de Bellone à la dignité de Mars, restait Mars en devenant sénateur, et joignait la pompe de ses lauriers à celle d'honorifiques faisceaux[1]. » L'assemblée, ravie de tant d'éloquence, répéta ces louanges tout d'une voix.

Prazmowski était impatient de porter les derniers coups. Il interpelle en pleine diète Michel sur son trône, lui reproche toutes les violations des *pacta conventa*, toutes ses soumissions aux ordres de Vienne, l'accuse enfin du dessein de livrer la patrie aux barbares, et lui déclare qu'il doit descendre du trône de gré ou de force. C'était la seule alternative qui lui fût laissée (22 juin).

Korybuth pâlit, les nonces poussèrent des cris de rage. Sobieski, auquel les conjurés étaient loin d'avoir confié toutes leurs manœuvres, essaya en vain de pacifier les esprits : la diète fut rompue. Le roi s'enferma dans son palais ; les nonces s'enfermèrent avec lui. Tout ce qu'il y avait de Litvaniens dans la capitale se pressa autour des

1. Acta comitiorum, 369.

Digitized by Google

Paç, et Warsowie présenta l'aspect d'une ville prise d'assaut quand la citadelle tient encore.

Les conjurés, maîtres de l'arsenal et de toute la cité, attendaient d'un instant à l'autre leur candidat au trône, dont l'arrivée était promise. Il ne vint pas. Il assistait, avec tout ce qu'il y avait de princes du sang de France, au célèbre passage du Rhin. Les Hollandais, qui avaient fait montre de défendre le rivage, venaient de mettre bas les armes; soit fougue brutale et fumée de vin, comme dit Voltaire, soit méprise, comme disent la plupart des relations contemporaines, et faute d'avoir entendu l'échange des demandes et des promesses de quartier, le duc de Longueville s'élança (12 juin), le sabre à la main, au milieu des bataillons ennemis; un feu terrible accueillit sa furie, et la France pleurait les triomphes achetés cher par cette grande mort.

Tandis que Iablonowski, la princesse Michel Radziwill, une foule de seigneurs, Mme Sobieska, se pressaient à Dantzig, sous prétexte de se dérober aux périls de l'invasion ottomane, mais en effet pour conduire le jeune prince sous des arcs de triomphe au trône de Pologne, son cercueil traversait les Pays-Bas et la Picardie, pour venir, près des ossements de ses aïeux, chercher un tombeau. Le public, dit Mme de Sévigné, était *assommé* de ce désastre. La seule consolation fut d'apprendre qu'aussi indépendant des exemples de Condé que des passions de Louis XIV, le jeune prince s'était secrètement confessé, avant de partir pour l'armée, à un prêtre de Port-Royal qui lui avait fait attendre deux mois l'absolution.

On peut croire que les grands de Pologne ne furent pas moins *assommés* de cette catastrophe que le public fran-

Digitized by Google

çais. L'archevêque voulut, sur-le-champ, trouver un successeur au neveu du roi de France; il fallait, après l'éclat qu'on venait de faire, l'avoir sous la main. Ernest de Brunswick se présenta; mais il était luthérien, évêque d'Osnabruck, et marié; et quoiqu'il ne demandât pas mieux que de lever tous les empêchements, changer à la fois d'état, de religion, de femme, c'était bien des choses. De tels arrangements exigeaient du temps. L'entreprise manqua.

Korybuth, l'empereur, les Paç, instruits du dessein des grands par leur ébahissement même, avaient eu le temps de se remettre du trouble de ces découvertes. Éléonore redevint attachée à son époux, et rentra dans le parti de l'empereur son frère. L'Autriche promit main-forte. Le grand-hetman de Litvanie répondit de ses soldats, et la petite noblesse, qui ne pouvait s'empêcher d'aimer Michel en haine des grands, qui tenait à lui comme à sa conquête et à son image, se leva pour le défendre. Il put reprendre l'offensive.

Au milieu de cette anarchie, une nouvelle arriva (juillet), que les Turks étaient décidément en guerre avec la Pologne, que même l'empereur Mahomet IV, le grand vizir, 200 000 hommes et 340 bouches à feu battaient en brèche les murs ruinés de Kamiéniéç-Podolski. Le sultan faisait alors ses premières armes; il avait quitté Andrinople le jour même du passage du Rhin et de la mort du duc de Longueville. A ce bruit, la Pologne sembla tomber des nues. On eût dit que le cabinet de Warsowie n'eût jamais entendu parler de Turks, d'armements, de déclarations de guerre. Dans cette extrémité, Michel et la Pospolite qui l'entourait prirent le parti de nier l'évidence. On déclara

Digitized by Google

ces nouvelles controuvées, ces alarmes factieuses. Lançant alors un manifeste où il taxait le roi de trahison, Sobieski indigné partit pour courir aux barbares.

Le journal officiel de France raconta que le grand-maréchal et la grande-maréchale étaient partis de Warsowie, l'un par terre, l'autre par mer[1], pour la province de Russie située au pied des monts Karpathes. Ceci ferait croire que la France n'était guère plus avancée alors en géographie que la Pologne ne l'était en politique et en bon sens. Nous aurons bientôt d'autres raisons de le penser.

La république ne paraissait pas devoir manquer de défenseurs, car elle était hérissée de lances. Tout avait couru aux armes. Michel rassemblait autour de soi la Pospolite. Le primat avait une armée dans sa résidence épiscopale de Lowicz. Tous les grands recrutaient. La hache des Litvaniens brillait après un long repos; l'empereur envoyait des troupes au secours de ses alliés. Mais Michel suppliait son beau-frère de garder ce secours importun que commandait Lorraine; il était moins alarmé de l'invasion des Turks que d'une prophétie populaire, annonçant que l'année ne finirait pas sans qu'un Lorrain régnât sur la Pologne. Ceux de la haute noblesse pensaient surtout, dans leurs armements, à sauver leur vie. Les Litvaniens juraient d'exterminer les ennemis du roi. L'ordre équestre ne croyait qu'à un danger imminent, celui de tolérer plus longtemps de grandes fortunes, qu'à une nécessité prochaine, celle d'accomplir par quelque loi agraire un rapide nivellement. En conséquence, la Pospolite se confédéra avec le monarque contre les adversaires de ce prince, désignés sous le nom de mécontents et d'ennemis du

1. Numéro du 20 août.

Digitized by Google

peuple électeur. Cette confédération, formée pour le salut de la religion, de la république et du roi, sous la foi de serments terribles, se disposait à proscrire, et non pas à combattre. Des tables fatales, où toutes les illustrations de la Pologne prenaient place, allaient être dressées. Korybuth n'avait qu'une affaire, c'était d'y faire inscrire Sobieski. Pourquoi non? Cornelis et Jean de Witt, en Hollande, venaient bien d'être jetés dans les fers et appliqués à la torture; c'étaient là les affreuses vengeances du parti qui avait voulu confier les destins des Provinces-Unies aux mains du jeune prince d'Orange; et le peuple d'Amsterdam, trouvant les formes trop lentes pour le supplice de ces grands hommes, se mit à les massacrer (19 août)! La Hollande n'a pas eu de plus illustres citoyens.

Les dangers de Sobieski ne pouvaient trouver indifférents les compagnons de ses travaux. Au bruit de tant de fureur et d'oubli des lois, l'armée de Sambor se lève, vole auprès de son général, l'entoure, et jure de défendre, de venger, de suivre au bout du monde celui qui, depuis près de vingt ans, lui a ouvert tous les chemins de la victoire. « J'accepte vos serments, répond-il, et la première chose que j'exige de vous, c'est de sauver la Pologne. »

L'heure des grands dangers était en effet venue, Mahomet IV s'avançait, à marches forcées, sans rencontrer d'autre obstacle que le génie de Sobieski. Mais, cette fois, le grand-hetman n'avait plus affaire à des hordes indisciplinées qu'on étonnait avec une manœuvre, et qu'on rejetait au delà des frontières avec un succès. C'était l'armée de Candie, son artillerie formidable, son savant capitaine et le prestige de la présence du chef des Osmanlis, qu'il fallait renverser. La lutte ne pouvait être ni soutenue, ni

Digitized by Google

tentée. Les troupes de Sambor n'allaient pas à 4000 hommes. A peine furent-elles de 6000, quand Sobieski eut à la hâte rallié ses compagnons et armé ses paysans. Avec cette poignée de combattants, que pouvait-il faire devant les lignes épaisses sous lesquelles tremblaient l'Europe et l'Asie? Il essaya de jeter des renforts et des vivres dans Kamiéniéç : ce fut en vain, il était trop tard. Créature de Michel, le gouverneur avait cru faire merveille en refusant l'entrée de la place à l'ennemi de son maître. Cet homme pensait encore à la guerre civile, tandis que les musulmans faisaient jouer les mines sous ses remparts.

Kamiéniéç-Podolski (ou de Podolie), est situé sur une roche escarpée, dont le Smotrycz baigne le pied, en vue du Dniester, sur la frontière de la Moldavie, entre la Transylvanie et la métropole de Kiow. Cette ville, capitale de la Podolie, était la seule place forte de quelque considération qu'eussent les Polonais. Après avoir tout fait inutilement pour décider la cour à entretenir ses murailles, Sobieski s'épuisa en efforts pour pouvoir disputer aux Turks cette grande proie. Les Turks l'avaient déjà saisie. Moins d'un mois de siége leur suffit pour se rendre maîtres d'une forteresse, dont on disait jusqu'alors que Dieu seul avait pu la bâtir, et que lui seul pourrait la prendre. Kiuperli dut cette conquête au même art de miner les places qui avait obligé Morosini à capituler enfin sur des monceaux de ruines : le gouverneur polonais avait peu de munitions, peu de soldats; il s'étonna et se rendit. Quelques artilleurs se firent sauter sur leurs bastions plutôt que d'avoir leur part d'un désastre si grand (27 août).

La Moskowie, la Pologne, la Hongrie, se trouvaient démantelées du même coup. Si ce coup était rude pour la

Digitized by Google

république, s'il inquiéta l'empire, c'est ce dont fera juger la lettre suivante, curieux témoignage de l'influence de cette catastrophe en Europe, de la lenteur des communications en ce temps-là, du tour des esprits dans la grande compagnie, et de l'ignorance où l'on était décidément de la géographie du Nord sous Louis XIV. Mme de Montmorency écrivait en ces termes, trois mois après, à Bussy-Rabutin exilé :

« Paris, ce 12 novembre 1672.

« M. de Turenne ne donnera point bataille. On dit que les troupes allemandes se retirent à cause d'une révolte de protestants en Hongrie. Les troupes de Brandebourg se retirent aussi à cause de l'irruption que le Turk a faite *dans la Prusse ducale, où il a pris Kamiéniéç*, dont le roi de Pologne (Jean-Casimir, abbé de Saint-Germain des Prés), est si fâché, qu'il en est tombé en apoplexie.

« Je vous envoie un couplet qu'on dit être du comte de Guiche ; c'est sur l'air des ennuyeux.

« Le roi de Pologne (toujours Jean-Casimir) tombe de deux jours l'un en apoplexie. Je ne croyais pas qu'on fût sujet à ce mal comme à la migraine : c'est que les rois ne sont pas faits comme les autres hommes. On dit que la P*** (la Palatine) l'est allée voir pour l'épouser, ou pour lui faire donner l'extrême-onction. Je vous dirai au premier ordinaire lequel des deux sacrements il a reçu. »

C'est de la princesse palatine, Anne de Gonzague, qu'il était ici question. Sa sœur, la reine Louise, avait épousé les deux frères : Jean-Casimir aurait épousé les deux sœurs, si les désirs d'Anne eussent été remplis. Mais soit que Gourville ait eu raison de prétendre que ce prince était en-

Digitized by Google

gagé dans d'autres liens, soit qu'il ne voulût pas charger sa dernière heure d'un sacrement inutile, l'abbé de Saint-Germain ne reçut, sous les auspices de sa belle-sœur, que l'extrême-onction. Il mourut (14 décembre), ce qui est glorieux, des malheurs de sa patrie. Ce qui l'est moins, des rentes qu'il laissait suscitèrent l'ambition de la reine Christine de Suède, sa cousine, dans ses cloîtres de Rome. Représentante de ceux qui avaient dépouillé de l'héritage paternel les Wasa de Pologne, elle se porta pour l'unique héritière de son royal cousin, avec autant de passion que lui-même s'était porté pour son successeur légitime au trône de Suède ; l'Europe fut remplie de ces réclamations Les Wasa polonais revendiquaient du moins de plus nobles droits. Christine semblait abdiquer une dernière fois.

Le bruit de la chute de Kamiéniéç n'était parvenu qu'au bout de trois semaines à Warsowie. Michel et ses nobles furieux persistèrent dans le parti de ne voir dans ces nouvelles que des manœuvres ennemies; sur la publication des dépêches du grand-hetman, on cria à l'imposture et à la trahison (17 septembre).

Bientôt pourtant arrivèrent de toutes parts des flots de gentilshommes, de prêtres, de femmes, de paysans qui fuyaient, emportant leurs richesses et traînant après soi leurs troupeaux. La Pospolite, dont le roi était environné, leur assura que Kamiéniéç était inexpugnable, que les Turks n'avaient pas violé le sol de la république, qu'ils n'y songeaient même pas. Et, comme ces malheureux criaient qu'ils n'avaient que trop vu les barbares ; que l'Ukraine, exaspérée par une politique hautaine et vexatoire, s'était empressée d'ouvrir devant eux les chemins ; que les Tatars et les Kosakes, leurs terribles avant-coureurs, avaient

Digitized by Google

déjà mis la Podolie et les deux Wolhynies à feu et à sang; que l'empereur des Turks, ou, comme l'on disait, le César de Constantinople, marchait à la tête de l'armée ottomane; que cette armée avait touché le seuil du palatinat de Russie; qu'en trois jours Warsowie pouvait la voir à ses portes, la Pospolite indignée se mit à maudire les traîtres qui avaient apparemment donné des habits de musulmans à leurs gardes et à leurs serfs, pour semer ainsi la terreur dans le royaume. Michel se hâta d'appeler à la défense de son trône, non contre l'étranger, mais contre les factions, tous les nobles fidèles, et cette multitude en délire se confédéra, le roi à sa tête, pour défendre contre les mécontents le prince que le vœu national avait élu.

Cependant, Mahomet IV était arrivé sous les murs de Léopol ou Lemberg, l'une des plus grandes et des plus riches cités de la Petite-Pologne, la capitale de la Russie-Rouge, à quatre-vingt-quinze lieues de Warsowie. Sobieski écrivait qu'il n'avait nul moyen de la défendre. Les habitants imploraient le secours de la république. L'infidèle avait déjà incendié les faubourgs. La Wistule ne roulait que des embarcations chargées d'une noblesse fugitive. Il fallut se soumettre enfin à croire que la Pologne était en guerre avec les Ottomans, et grande fut la surprise, plus grande la frayeur. La capitale se trouva déserte en deux jours. Avec Kamiéniéç, la patrie semblait perdue. Mais Michel ne fit point comme Jean-Casimir, il n'en mourut pas; il se contenta de tourner ses regards du côté de Thorn et de la Baltique. La Pospolite eut peine à l'entraîner avec elle au-devant des armées musulmanes.

La confédération royale planta ses tentes à vingt-six lieues de Warsowie, au confluent du Wieprz et de la Wistule,

Digitized by Google

dans le bourg de Golembe, du palatinat de Lublin. Comme les coureurs de l'ennemi ne tardèrent pas à paraître, nombre de confédérés disparurent; Michel se hâta d'envoyer dans le camp des Turks pour demander la paix et la conclure à tout prix.

La moitié du royaume était envahie. Le grand-hetman, l'unique champion de son pays, guerroyait avec quelques milliers d'hommes sur le front de la vaste ligne qu'occupaient, dans les palatinats de Lublin, de Belz et de Léopol, les bandes musulmanes. Il faisait de sa petite armée une muraille mobile qui couvrait partout la république.

Toujours présent là où il sait que son bras peut frapper de grands coups, il apprend que les fils et le frère du kan des Tatars, après une course heureuse au cœur du royaume, se retirent à travers les défilés des monts Karpathes, entraînant un butin immense. Aller à eux, franchir le Dniester à la nage malgré les cris de ses soldats qui le suivent au travers des glaçons, arriver au milieu des montagnes de Stryi, tenir sa petite troupe cachée dans les forêts de Bednarow pour pouvoir choisir le lieu et l'heure de l'attaque, présenter bientôt le combat aux sultans vingt-cinq ou trente fois plus forts que lui, les battre près Kalusz, les poursuivre, les exterminer, tout cela est l'affaire de peu de jours (octobre); et, en courant après Nuradin et Galga, princes du sang de Gieray, qui fuyaient, Sobieski arrive devant une vaste troupe de ses concitoyens, pères de famille, jeunes femmes, prêtres, nobles, que les barbares emmenaient en esclavage. Ces malheureux étaient 30 000. Leurs chaînes tombent; ils entourent le héros qui les a brisées, qui même prodigue l'or pour leur donner des vêtements et du pain. Ils tendent vers lui leurs mains re-

connaissantes, se disputent les bords de son manteau pour les presser contre leurs lèvres et les mouiller de pleurs. Ils n'ont pas assez de cris, pas assez de bénédictions pour le payer de ce bienfait immense qui les rend à leurs familles en même temps qu'à la liberté, et lui, le cœur éperdu de joie, ne sait que tomber à genoux et bénir à son tour le Dieu qui a permis que sa vie comptât une telle journée.

Il se relève, et tente davantage. Le gros de l'armée turke était sous Léopol. Une avant-garde de 40 000 hommes s'était avancée de cette place sur la Wistuie. Mahomet IV campait à Buczacz, vers les frontières de la Petite-Pologne et de la Podolie, satisfaisant, au milieu de ces montagnes sauvages, sa passion de la chasse, et croyant conduire la guerre du sein des délices de son sérail enrichi des beautés du Nord. La milice entière des janissaires et des spahis le défendait contre tous les dangers. C'est là que Sobieski veut porter ses coups. Il dérobe sa marche, se glisse à travers les fleuves, fond à l'improviste sur ce camp enivré de plaisir et de pillage, y sème la terreur et la mort, le disperse, pénètre jusqu'aux tentes impériales, s'empare du quartier même des femmes, et enseigne la peur, le désespoir, la fuite, au jeune potentat qui, du pied des monts Karpathes, faisait trembler sous ses lois Athènes et Memphis, Jérusalem et Babylone.

La victoire de Kalusz et le coup de main de Buczacz étourdirent ce qui restait du camp royal de Golembe. Rassurés par les négociations que Korybuth avait entamées, les confédérés s'occupaient alors de s'ériger en tribunal pour faire le procès à la plupart des sénateurs, au lieu de concourir à sauver du joug ottoman leur malheureux pays. Ils ne crurent pas pouvoir se dispenser de députer près du grand-

Digitized by Google

hetman afin de le remercier de ses travaux; ils l'invitèrent en même temps à se rendre au sein de la Pospolite, et à se lier à eux par le serment de la confédération. Le grand-maréchal se contenta de répondre qu'il avait quelque chose de plus pressé à faire : c'était de combattre les Turks et les Tatars.

Mais déjà il n'y avait plus de guerre. Michel l'avait terminée en un jour. Il la termina en se livrant à la merci des barbares. Par un traité conclu secrètement à Buczacz (18 octobre), il avait abandonné à la Porte l'Ukraine, la Podolie, Kamiéniéç, tout ce qu'elle voulait enfin; et, non content de se désister aussi des prétentions de la Pologne sur les provinces du Danube, il abaissa la république au rang de ces provinces, en stipulant l'humiliation d'un tribut annuel, comme signe de dépendance et de vasselage. Le chef des Polonais n'était plus qu'un hospodar.

Les procédés de Wisniowieçki prouvaient qu'il avait profité à l'école du cabinet de Vienne. Signer ce traité sans le concours des conseils nationaux, c'était manquer à la constitution du pays autant qu'à sa gloire. Quand les conditions, qu'il s'efforçait de tenir cachées, furent enfin à peu près connues, un cri général d'indignation s'éleva. Les grands surtout tonnèrent. Ils auraient attaqué cette transaction, eût-elle été constitutionnelle et glorieuse; illégale et honteuse, les confédérés de Golembe la défendirent. Voilà les partis! Tels ailleurs on les a vus à l'œuvre.

Comme au temps de la guerre de Lubomirski, une révolution sociale et politique menaçait la Pologne. Qu'aurait-elle produit? on ne peut bien le dire; mais probablement des maux sans compensation, le nivellement plus que l'égalité, une anarchie sans gloire. L'abrutissement et l'exhé-

Digitized by Google

rédation des classes inférieures, par suite, la dépopulation, la pauvreté, la faiblesse qui naissaient de ce premier principe mauvais, étaient des causes de destruction dont les effets n'eussent sans doute pas été moins rapides, alors même que du sein d'une révolution seraient sorties, pour la classe privilégiée, pour la classe propriétaire et libre, des combinaisons nouvelles.

Les grands, toujours liés d'intérêt avec la France, avaient changé de maximes depuis que la lutte était ouverte. Dans le principe, ils avaient attaqué la constitution, maintenant ils étaient appliqués à la défendre. Ils avaient voulu d'abord se rapprocher des formes de la royauté héréditaire et fortifier la couronne, parce que c'était fortifier leur puissance; ils voulaient aujourd'hui, avant tout, renverser un roi élu sous l'empire d'influences et de passions ennemies.

Ivre d'audace après la retraite des Turks, comme toute faction qui revient d'un grand effroi, la confédération de Golembe ne connut plus de mesure. Elle se mit à égorger ceux de ses membres qui conseillaient des tempéraments. C'est ainsi que les révolutions procèdent. La condamnation à mort des cent citoyens les plus illustres du royaume, la confiscation de leurs biens, l'expropriation même des femmes, l'injonction à tout gentilhomme de se réunir aux confédérés sous les mêmes peines, tels furent les premiers actes de cette assemblée extraordinaire, qui s'intitulait kolo ou cercle, comme l'ordre équestre dans les diètes générales, et qui, se réunissant à cheval, dans un camp, sous l'œil du roi, mais en réalité sous la présidence d'un simple gentilhomme élu maréchal, promulguait ainsi, en l'absence du sénat, des jugements et des lois. 100 000 nobles accoururent pour avoir leur part de cette curée de la puissance

Digitized by Google

publique. Michel, qui commençait à s'effrayer de leur violence, prit le parti de faire venir à Zamosç, pour sa garde, Hanenko et ses 3000 Zaporogues, restés fidèles à la couronne. La Pospolite, blessée apparemment de ces défiances, imagina de décerner à Hanenko la possession des biens et des revenus ecclésiastiques du primat qu'elle avait proscrit. Seulement, il fallait que le chef des Kosakes conquît, sur l'intrépide archevêque et sur le camp de Lowicz, cette étrange dotation.

Mais Hanenko était schismatique. La décision du kolo parut généralement sacrilége. Clément X s'offensa de la condamnation d'un prélat, légat-né du siége apostolique, et supprima la rose d'or que ses prédécesseurs avaient coutume d'envoyer aux rois de Pologne en témoignage de bienveillance. A la nouvelle de cette disgrâce, les confédérés se troublèrent, et dès lors tout leur fit ombrage; ils résolurent de sommer le grand-maréchal de se rendre parmi eux, s'essayant ainsi à frapper contre lui de plus grands coups. C'est le propre des factions d'être poussées aux dernières violences par la peur même ou le remords qui devraient les arrêter.

Les députés de la Pospolite furent accueillis dans l'armée avec des malédictions. Sobieski eut peine à sauver leurs jours. Les confédérés fulminèrent enfin les décrets contre le vainqueur de Kalusz; ils défendirent à ses soldats de lui obéir. Ses soldats, à la nouvelle de ces emportements, tombent à genoux, tirent le sabre, jurent éternelle adhésion à leur illustre chef; fiers d'avoir rendu mille combats pour la patrie, ils s'indignaient des attentats d'une Pospolite qui n'avait pas combattu. Le lendemain, après une communion générale, ils s'engagent, par un pacte de confédération,

Digitized by Google

à défendre envers et contre tous la religion, la république, la constitution et le grand-hetman (24 novembre). La Petite-Pologne se joignit à eux de toutes parts; Michel vit marcher sur lui une armée plus nombreuse que tout ce qui s'était depuis longtemps porté à la rencontre de l'étranger.

Il se passa dans le camp royal un événement fort extraordinaire. Les valets d'armes de la Pospolite, les palefreniers, les conducteurs de ses 60 000 chariots, occupaient leurs loisirs à saccager la contrée. Les mots de liberté et d'égalité, les projets de loi agraire à l'encontre des grands, qui retentissaient sans cesse dans la tumultueuse assemblée de leurs maîtres, finirent par émouvoir ces âmes engourdies. Eux aussi s'érigèrent en cercle délibérant; ils eurent une tribune, lancèrent à leur tour les décrets, et ce second kolo fut de plus un bazar où le butin fait sur les chaumières et les châteaux du voisinage était méthodiquement vendu à l'enchère. Chacun pouvait se présenter pour racheter son bien.

Nulle contrée au monde n'offrit jamais un tel spectacle. Il y avait à la fois cinq confédérations armées et délibérantes; celles des grands, des troupes, des Litvaniens, de l'ordre équestre et des valets. Il y avait de plus sur les frontières une armée autrichienne, que Léopold, au milieu de ses embarras en Hongrie et dans l'empire, Léopold, toujours à la veille d'avoir la guerre avec les Turks et avec Louis XIV, trouvait moyen d'entretenir en Moravie, dans l'espoir de donner enfin à Éléonore son amant, et au duc de Lorraine une couronne.

Tout autre pays, avec tant de foyers brûlants, aurait vu éclater mille fois les embrasements de la guerre civile. En Pologne, la guerre civile ne s'alluma point. Cette malheu-

Digitized by Google

reuse nation s'entendait en discordes. C'était affaire réglée, pour ainsi dire, par les coutumes et par les lois. Sauf quelques assassinats et quelques brigandages de plus, les choses allaient leur vieux train; et lorsqu'on s'y attendait le moins, ces factions furieuses se dispersèrent sans coup férir (décembre).

Dépourvue de vivres et de fourrages dans un pays épuisé, inquiète de l'audace des valets, et lasse de délibérer tout le jour sous un ciel glacé, la Pospolite prit le parti de rompre ses lignes, en laissant 5000 gentilshommes pour représentants ou gardiens de sa puissance. Les grands licencièrent une partie de leurs troupes; l'armée prit ses quartiers d'hiver, et Sobieski, fatigué du spectacle de l'anarchie, alla dans ses domaines attendre des jours meilleurs.

Louis XIV lui avait offert une retraite dans ses États, une duché-pairie et le bâton de maréchal de France. C'était de magnifiques témoignages de son estime royale. Mais Sobieski n'aurait pu se résoudre à abandonner sa patrie, et la fortune lui réservait encore plus que ne pouvait offrir Louis XIV.

La confédération royale, en se séparant, avait délégué son souverain pouvoir à une *Convocation*, sorte de diète qui pouvait être ainsi établie dans les temps d'orage, avec le privilége de siéger en une seule chambre, de délibérer à la pluralité des suffrages, et de n'être point rompue par le *liberum veto*. On voit que la constitution polonaise avait mille recherches pour les factions. Elle abondait en précautions et en garanties pour leurs intérêts. Quelques confédérés pouvaient ce que ne pouvait point la république entière, et la république n'avait pas sur leurs assemblées

Digitized by Google

la terrible puissance qu'un seul homme exerçait si souvent contre le corps auguste de la représentation nationale. Comme ailleurs on organise l'ordre, ainsi en Pologne on avait organisé l'anarchie.

La Convocation s'assembla (1673-4 janvier). Dépositaire des pleins pouvoirs de la petite noblesse, elle se montra d'abord pleine du même esprit et des mêmes passions. Elle reconnaissait pour son maréchal (ou président) le maréchal de la confédération de Golembe, Stanislas Czarnieçki, *pisarz*, ou, en d'autres termes, ordonnateur des armées de la couronne. C'était un homme de parti chez lequel la finesse s'alliait à la violence, le neveu de cet Étienne Czarnieçki que nous avons vu si grand. Aussitôt cette élection terminée, le procès des mécontents fut repris. Il fut poussé avec fureur. Tous les monastères, toutes les corporations, toutes les troupes, toutes les villes reçurent l'ordre de prêter le serment de la confédération. On décréta une nouvelle armée, en nommant de nouveaux dignitaires pour la commander. La révolution semblait devoir s'accomplir sans obstacle.

Cependant un parti modéré avait pénétré dans l'assemblée; il osa se produire; deux prélats respectés, le prince Florian Czartoryski et l'évêque de Krakowie étaient à sa tête. Derrière eux se montrait Éléonore, qu'étonnaient les brutalités d'un parti populaire, et qui sentait que Charles de Lorraine ne saurait arriver au trône sur les ruines de toutes les grandes maisons du royaume. Les Paç, qui avaient frayé à l'archiduchesse le chemin du trône de Korybuth, étaient entrés dans toutes ses vues. Eux-mêmes reconnaissaient enfin que l'imbécile Michel ne pouvait plus régner. La paix de Buczacz était pis qu'une abdication et

Digitized by Google

qu'un suicide; car il y avait de plus la honte, une honte universellement sentie. Les Litvaniens, chauds défenseurs de l'autorité royale, mais aussi éloignés du penchant à une égalité farouche que des maximes d'une turbulente liberté, entrèrent à l'envi dans le parti nouveau qui s'interposait pour finir de trop longues discordes. C'est ainsi qu'en tout temps, et en tous lieux, des combinaisons imprévues viennent toujours dissoudre les factions qui abusent de la puissance. Les masses se retirent d'elles; et ce poids inerte, mais décisif, en se déplaçant, fait bientôt pencher la balance. Ainsi se révèlent et se perpétuent, au milieu de mouvements contraires qui ne semblent que des caprices de la destinée, les éternelles lois du monde politique, les inévitables justices du ciel.

L'ouverture des négociations fut décidée (février); la reine se porta pour médiatrice, et Sobieski accourut à Lowicz pour fléchir l'esprit superbe du primat, tourner vers des idées conciliantes le parti des grands, recevoir les députés de la convocation, et rendre le repos à la république. L'entreprise était difficile. A Warsowie, on parlait d'amnistie; à Lowicz, on ne voulait que justice, et par ce mot on entendait le châtiment des factieux qui avaient jugé sans pouvoir et condamné sans procès, quand Dieu lui-même, disait-on, avant de prononcer la sentence d'Adam coupable, le cite à comparaître en ces termes : « Adam, où es-tu? »

Les grands voulaient de plus le rétablissement des anciennes formes de la république, la suppression de la confédération royale, la réunion d'une diète légitime, une foule de garanties secondaires, enfin la rupture de la paix de Buczacz, et l'exposé des moyens qu'aurait Michel de défendre la Pologne.

Digitized by Google

Au milieu de ces débats, les esprits s'échauffèrent. Le parti violent espérait briser les négociations. Korybuth, effrayé du rôle qu'avait pris la reine, conspirait avec les perturbateurs de la paix publique. Parmi les conseillers d'Éléonore, plusieurs voyaient avec chagrin l'importance que ressaisissait le grand-maréchal dans cette transaction. Tout à coup un pauvre gentilhomme prend la parole dans l'assemblée, et déclare qu'il a d'importantes révélations à faire; que la patrie a été vendue à l'infidèle; qu'un homme a livré Kamiéniéç moyennant 12 millions, et que cet homme est Sobieski. A ce nom, la Convocation se lève indignée. Cent voix demandent que le calomniateur soit jeté dans les fers. Les instigateurs de cette délation abominable ont peine à calmer la vertueuse colère des assistants. Michel intervient : toute dénonciation ne doit-elle pas être accueillie dans l'intérêt même de l'accusé? N'y va-t-il point de la gloire du grand-hetman, de sa fidélité? le député Lodzinski n'a-t-il pas annoncé des preuves et des documents? On ne peut refuser de l'entendre, sauf à faire justice de lui, s'il était reconnu plus tard pour calomniateur. Ces réflexions du trône sont appuyées par quelques orateurs, ennemis personnels du capitaine que l'Europe avait surnommé la terreur des Turks, et le roi recommanda au maréchal de l'assemblée de veiller à la sûreté de Lodzinski. Le complot était atroce : il réussit mal à ses auteurs.

Sobieski, frémissant, jura qu'il aurait vengeance. Son armée voulait marcher sur Warsowie, et laver cette injure dans des flots de sang; il parvint à calmer cette furie, et s'achemina vers la capitale accompagné de tous les grands. La nouvelle de son arrivée produisit à Warsowie une im-

Digitized by Google

pression extraordinaire. La maison royale de Wiasdow, toute décorée des trophées de Zolkiewski, fut aussitôt préparée pour le proscrit illustre. Le roi envoya le grand-chambellan complimenter celui dont il avait voulu mettre la tête à prix. La Convocation le fit supplier de venir prendre place dans son enceinte. Il semblait que ce fût lui qui apportât l'amnistie à tout un peuple de coupables (27 février).

Ses conditions furent modérées : l'abolition de toutes les procédures illégales, le changement de la Convocation en diète régulière, c'est-à-dire le maintien des nonces actuels, avec la réintégration du sénat; enfin la rupture du traité de Buczacz, voilà pour la république; pour ce qui était de lui, il voulait le prompt jugement de l'infâme Lodzinski, et des excuses de tous les membres de l'assemblée qui avaient paru prêter l'oreille aux mensonges de son accusateur. Toutes ces conditions obtinrent l'assentiment de l'assemblée; les cris des opposants se perdirent dans les transports de la joie publique, et les plus furieux s'enfuirent désolés loin de Warsowie.

Un mémoire, que le grand-maréchal expédia sur les moyens politiques et militaires de soutenir la lutte avec honneur contre les Ottomans, excita un enthousiasme unanime. La diète, légalement constituée, sollicita de nouveau le bienfait de sa présence par un pressant message. « Pouvait-il, disait-elle, y avoir des conseils nationaux sans le héros de qui il était permis de croire, suivant le système de Pythagore, que toutes les âmes des grands capitaines et des bons citoyens revivaient en lui seul, puisqu'il n'est pas une de leurs vertus qui ne brillât en lui? »

Il vint prendre sa place dans la diète (14 mars) au milieu d'une pompe triomphale. L'évêque de Posen, un Po-

Digitized by Google

toçki, et quelques nobles inconnus, qui avaient attaqué sa renommée, allèrent lui demander pardon de ces emportements sur le seuil de son palais. Le maréchal de la confédération, Czarnieçki, plia le genou sur son passage et implora la grâce du malheureux délateur qui s'avouait coupable d'un détestable mensonge. Mais Sobieski ne se contenta pas de ses excuses, il voulut un jugement. Lodzinski, qui s'était évadé, fut ressaisi dans la maison du prince Démétrius. Ce misérable ne confessa pas seulement son infamie. On reconnut que toutes les circonstances qu'il avait rapportées étaient mensongères et absurdes; on sut encore qu'une somme de 1000 francs et la promesse de n'être pas abandonné l'avaient porté à cet attentat. Condamné à mort, il attendait toujours que le roi vînt à son aide, et le sauvât. Le roi, condamné en quelque sorte avec lui, ne pouvait rien pour son salut. Mais nulle sentence capitale ne peut être exécutée sans l'intervention du grand-maréchal, et Lodzinski vécut.

La diète poursuivit et termina tranquillement ses travaux. On eût dit que cette assemblée, née parmi tant de convulsions, serait la première, depuis bien des années, qui eût réglé avec quelque calme les affaires de l'État, et achevé en paix sa carrière? On n'eût pas non plus prévu cette rapide révolution, qui, sans coup férir, par le simple effet de la puissance d'une bonne renommée, rappela autour de Sobieski les hommages de la Pologne. Le maréchal de la diète, dans le discours d'adieu, célébra « cette modération et cette sagesse d'une divinité propice, ou, si on pouvait croire Sobieski un homme, cette sagesse du héros qui sauvait tour à tour la liberté par ses vertus et l'indépendance par ses exploits. La nature, ajoutait l'ancien chef des confé-

Digitized by Google

dérés de Golembe, la nature, étonnée de tant de grandeur, regarde ses mains, et s'interroge sur cette vaste création sans pouvoir se répondre : elle avait oublié qu'il fût en sa puissance de produire de tels ouvrages; car, dans tout le cours des siècles passés, elle n'a point enfanté d'homme égal au sauveur de la république, et sans doute elle n'en enfantera point dans le cours des siècles futurs[1]. » De nos jours, on a dit plus laconiquement : Dieu créa Bonaparte, et se reposa.

La diète avait décrété la formation d'une armée de 60 000 hommes, pourvu à l'entretien des places fortes, établi des impôts de guerre, cherché au dehors des alliances. Elle maintint une décision précédente de la Convocation, qui conférait à la ville litvanienne de Grodno le privilége de servir, comme Warsowie, de siége aux comices. Une diète sur trois devait se tenir désormais dans le grand-duché. Le cri des Litvaniens, dont alors l'influence était grande, les Paç, Michel, avaient obtenu cette innovation; on ne put la révoquer. La Litvanie promit, en retour, une coopération puissante dans la campagne qui allait s'ouvrir contre l'infidèle. La république achetait bien cher une simple promesse; car c'était raviver les distinctions nationales, et infirmer l'œuvre unitaire des Jagellons. Les derniers débats apprenaient trop combien le souvenir et peut-être l'espoir d'une séparation vivaient profondément dans les cœurs.

La diète avait remis aux mains du grand-maréchal ses pleins pouvoirs pour la paix et la guerre. Ainsi, Michel ne régnait plus. L'autorité, aussi bien que l'influence, se partageait entre Éléonore et Sobieski. Les conseils se

1. De Actis in Comitiis pacificationis, 463.

Digitized by Google

tenaient chez la reine, et la volonté de Jean y était décisive. Le primat Prazmowski n'eut pas la joie de contempler le triomphe de sa politique : cet inquiet génie s'éteignit dans sa victoire. Mais ses cinq médecins furent anoblis; Michel avait même été contraint de l'aller visiter sur son lit de mort. Ce malheureux prince devait peu lui survivre : on assura que l'archevêque l'avait ajourné devant Dieu (15 avril).

L'été s'écoula en préparatifs de guerre, des préparatifs comme on pouvait en attendre d'un tel état de choses : point d'hommes, point de matériel, point d'argent. Les impôts n'avaient pas été acceptés par les diétines de relation, ou n'étaient point payés. On comptait 100 000 livres dans le trésor : c'était à peine de quoi accréditer des ambassadeurs près les puissances chrétiennes pour solliciter des secours. Le nonce du saint-siége avait à remettre une offrande de 100 000 livres envoyée par Clément X (mai). Le légat craignit que, dans le délabrement des finances, cette faible subvention fût employée à tout autre usage que la guerre sainte, et il ne s'en dessaisit que pour la confier à Sobieski. La diète avait permis qu'on eût recours à la vente du trésor de Krakowie. C'étaient des joyaux et des tapisseries dont la valeur était estimée très-haut. Les juifs en donnèrent un faible prix, qui excita aussitôt les avides prétentions des soldats et celles de la Litvanie. La guerre civile fut sur le point de s'allumer pour cette misérable proie; les différends ne s'apaisèrent que lorsque Sobieski eut été constitué dépositaire du trésor, en attendant que les arrérages de l'armée fussent payés, et que le procès du grand-duché avec la Pologne fût jugé par la république. Jusque-là, tout recrutement se trouvait suspendu. On n'avait de

Digitized by Google

soldats que pour troubler la paix, point pour suivre la guerre avec sécurité.

On fut heureux, avec tant d'affaiblissements et de misère, que l'Europe restât détournée par ses propres déchirements de projets et d'entreprises hostiles. Le grand-électeur, qui avait d'abord été injurieux et, par conséquent, menaçant pour les Polonais, qui était allé jusqu'à faire arrêter un homme à Warsowie pour le faire mourir à Königsberg, le grand-électeur pliait sous la fortune de Turenne, et sa mobile politique cherchait dans les traités des ressources qu'il n'avait pas trouvées dans les combats. Léopold, voyant la Porte Ottomane engagée dans de longues hostilités contre la Pologne, enlevait Montecuculli à ses expéditions sanglantes de Hongrie. Pour empaler par centaines des protestants et des nobles abattus, il ne fallait plus qu'un bourreau; le grand capitaine allait chercher sur le Rhin des travaux plus dignes de son génie. Le roi d'Espagne, en continuant de vivre, avait trompé les calculs des deux potentats qui s'étaient partagé son héritage. Rien ne les empêchait plus de se combattre, et l'empereur entraînait tous les États soumis à la maison d'Autriche dans la lice qu'il ouvrait contre l'ambition de Louis XIV. Louis, qui avait cru écraser la Hollande faible et seule, la trouvait forte du génie de Guillaume, et assistée de l'Europe entière. Plus loin, ces Écossais devenus rois, les Stuarts étaient ébranlés par les cris du parlement d'Angleterre, dans leur alliance mercenaire avec le roi de France. Le roi de France comptait autant d'ennemis que de frontières; mais, ayant autant de grands capitaines que d'ennemis, doué de ce génie du courage, de la persistance, de la majesté qui impose aux hommes et presque à la fortune, il pré-

Digitized by Google

sentait à ses adversaires un front aussi haut qu'à ses sujets. Il levait des impôts et des armées, emportait Maestricht (juin), intimidait Strasbourg après avoir obligé Frédéric-Guillaume à crier merci, menaçait enfin la Franche-Comté, d'une façon aussi haute qu'il jetait en exil Bellefonds, Villeroi, Lauzun, qu'il pardonnait à Catinat une désobéissance rachetée par ses pleurs, qu'il tenait Fouquet dans les fers, La Fontaine dans la disgrâce, et versait les pensions sur Boileau, Racine ou Molière, alliant ainsi toujours l'éclat à la force, la grandeur et la gloire à la superbe et au péril d'une volonté absolue.

La Porte Ottomane restait l'étroite alliée du roi, ou plutôt, comme elle disait trop bien, du sultan de France. Louis excitait sa colère contre l'Empire. Mais Achmet Kiuperli voyait la Pologne s'agiter pour briser ses chaînes, et il mettait sa politique à conserver chez le jeune empereur, son maître, l'orgueil d'avoir, en une campagne, conquis deux vastes provinces, emporté l'une des places les plus fortes de l'Europe, rangé parmi ses tributaires le royaume des Jagellons, étendu ainsi en quelque sorte jusqu'à la Baltique un empire qui touchait à la mer Caspienne et au golfe Adriatique, à la mer des Indes et aux sources du Nil. Le tribut n'était pas payé. Michel n'avait pu d'abord trouver les 22 000 ducats qu'il devait ; maintenant, la république ne songeait même plus à les chercher. Par là, Kiuperli se croyait obligé de nouveau à porter en avant les troupes qu'il avait rappelées sur le Danube. Ce fut vainement qu'il vit se succéder des mouvements militaires chez les Persans, des rébellions en Égypte, des désordres à Constantinople, dans le Péloponèse une rapide insurrection de Maïnotes et de tous les Grecs, que soulevait le che-

Digitized by Google

valier d'Harcourt, général des galères de Malte, le digne héritier du vaillant d'Aux-Romégas dans le siècle précédent. Vainement, enfin, ses propres desseins sur la Hongrie partageaient l'attention du vizir. Il résolut d'avoir réparation de l'embarras imprévu que lui donnait la Pologne.

Sept ponts jetés sur le Dniester annoncèrent assez quel nouvel effort il allait tenter. Mahomet IV s'avança aussitôt de sa personne sur le Danube. Ce prince ne rêvait que vengeances et conquêtes. C'était maintenant le royaume entier qu'il voulait soumettre, et, dans ses parties de chasse, dans ses revues, à table, la nuit même, on l'entendait crier : Dantzig! Dantzig! C'était trahir le secret des plans ambitieux et de la puissance colossale que rêvait Achmet Kiuperli (juillet).

Le tzar Alexis craignait pour Kiow et son Ukraine en deçà du Borysthène. Il remplit l'Europe d'ambassades chargées de proposer une ligue contre l'Ottoman, supplia le saint-siége même de se placer à la tête de la croisade nouvelle, ne trouva d'accueil que chez les Polonais; et, les voyant plus compromis que forts, il prit le parti de traiter avec la Porte, résolu d'attendre, de ses affinités religieuses et politiques avec les populations limitrophes, des chances qui pourraient compenser pour lui les dangers de ce funeste voisinage. Secondé par son beau-père, le sage ministre Narishkin, il s'occupa plus que jamais de former une armée régulière, de lui donner une forte discipline; d'étendre à la noblesse et aux cités les habitudes et les bienfaits de l'ordre; d'ouvrir au faste, qu'il aimait, ces contrées sauvages; de ramener au giron de l'église grecque les populations dissidentes; d'appuyer enfin à la civilisation, à l'obéissance et à la religion, la durée de son pou-

voir et la grandeur de son empire. C'était précisément ce que faisait en France Louis XIV. Le tzar venait d'avoir, de la fille de Narishkin, sa femme, le 30 mai précédent, un cinquième fils, qui, séparé du trône par tant de degrés, devait y monter bientôt pour continuer et affermir avec une gloire immense l'ouvrage de son père. Ce fut Pierre Ier.

Les Polonais restaient seuls pour soutenir le poids de la guerre contre les ennemis du nom chrétien; la paix de Buczacz rompue par son ascendant, Sobieski répondait de l'avenir! Dans une position si difficile, pressé entre tant d'inimitiés et de périls, cette responsabilité avait de quoi effrayer l'âme la plus hardie (août). Fallait-il attendre le choc de bandes terribles, sans point d'appui, sans places fortes, sans confiance, avec tous les désavantages de la défensive, quand les apprêts de l'ennemi seraient terminés, et qu'on ne pourrait plus songer à le combattre? ou bien devait-on l'aller chercher au cœur de la Podolie, à travers des montagnes, des marécages, des forêts, des déserts? L'hiver commençait à sévir, et la nation manquait toujours de concorde, de finances, d'armée; et le grand-hetman de Litvanie se faisait éternellement attendre au rendez-vous; et le roi Michel multipliait autour du grand-hetman de Pologne les embûches et les entraves! Il finit par ne rien imaginer de pis pour son lieutenant que de se porter à la tête de l'expédition projetée (16 septembre). Il n'était pas éloigné de donner à entendre que c'était une manière d'éviter les trahisons. Des trahisons, la plus grande était sa présence. On eût dit que la Porte elle-même présidait à ses conseils, tant le génie de Sobieski avait de fils à rompre pour entraîner en avant ce roi hostile, ce collègue jaloux, ces soldats inquiets. Sous la tente et dans les

Digitized by Google

marches, on entretenait la troupe de ses privations inutiles et de ses prochains malheurs. Dans les conseils de guerre, Michel Paç, au lieu d'avis, prodiguait des railleries : traitant de croisade ridicule cette guerre d'honneur et de salut, il assurait qu'il avait pris des munitions pour marcher droit à Jérusalem. Il fallut trois semaines à Michel pour se rendre de Warsowie au camp de Skwarawa, à quelques milles de Léopol (7 octobre). La volonté patiente du grand-hetman de la couronne surmonta tous les obstacles; l'armée fut organisée et le plan d'opération résolu. Comme le conseil hésitait encore, le vice-chancelier Olszowski s'écria que le sort en était jeté, qu'on avait passé le Rubicon ; et, malade de dépit, ou de peur, a-t-on dit, dévoré d'ailleurs par un ulcère qui le rongeait depuis longtemps, le roi ne songea plus qu'à fuir.

L'inquiétude irritait ses maux ; il avait laissé la reine se disposant à faire un pèlerinage au monastère de Czenstochowa, et il craignait qu'elle ne se rapprochât point sans secrets desseins du camp impérial de Silésie. Sobieski invita Korybuth à s'occuper du moins d'assembler une armée nouvelle, pour que la patrie ne restât pas sans défense, si l'élite de la Pologne venait à périr avec lui sous les coups des barbares. Michel le promit, et disparut emportant son bountzounk ou lance de guerre à pomme d'or, à panache de plume d'aigle, qui n'avait pas encore vu les champs de bataille (10). Abaissé jusqu'alors devant la lance royale, le bonçuk du grand-hetman de la couronne se releva ; l'armée le salua de ses hourras joyeux, reçut la bénédiction d'Olszowski, et courut au-devant des infidèles.

Cinq espèces de troupes composaient les armées litvaniennes et polonaises. Il y avait, 1° les mercenaires, soit

Digitized by Google

Hongrois, Moldaves et Walaques, soit Kosakes ou Tatars, et la plupart Allemands, qui eussent été peut-être le nerf et la force de ces armées, si, au moindre retard dans la solde, ils n'eussent tourné leurs armes contre le gouvernement qui avait affermé leur courage; 2° les quartiens, ou troupes permanentes, ainsi nommés de ce que le quart des revenus royaux était consacré à les entretenir; 3° et 4° les volontaires, nom également attribué aux compagnies ou régiments d'ordonnance dont se composait la garde des grands seigneurs, et aux levées extraordinaires que la noblesse faisait à ses frais dans les graves conjonctures; 5° enfin la Pospolite, c'est-à-dire la convocation de tous les gentilshommes, qui, après trois sommations du roi, étaient obligés de se rendre à la guerre sous les ordres de leurs palatins, mais ne devaient à l'État que quelques mois de service, ne pouvaient être entraînés au delà des frontières, et sachant bien se battre, savaient peu manœuvrer et encore moins obéir. On a vu que cette levée en masse ne servait guère qu'à montrer la faiblesse de la république et ses discordes. On n'y recourait presque plus que dans les guerres civiles. Les légions de valets d'armes, de domestiques, de conducteurs d'équipages qui encombraient les camps, auraient pu être comptées comme une sixième branche de la force militaire de la Pologne, si ces hommes, naturellement braves et belliqueux, n'avaient porté dans les rangs plus de désordre par leur pillage que d'utilité par leur concours.

Toutes ces troupes de nature diverse manquaient de lien. Obligées de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance, ne connaissant pas les rudes bivouacs de nos armées, elles marquaient leur passage par la dévastation, et s'embar-

Digitized by Google

rassaient d'un attirail effroyable de fourgons, destinés moins à porter les provisions et les tentes qu'à rapporter le butin. Elles n'avaient point de corps du génie distinct de l'artillerie, ce qui pourrait bien n'être pas un élément d'infériorité autant qu'on le pense aujourd'hui; car il est douteux, si on ose le dire, que les armées, pour la conduite des siéges, l'établissement des fortifications de campagne et tout le reste, gagnent par la spécialité de ces services solidaires plus qu'elles ne perdent par leur discorde. Mais, ce qui était funeste, l'artillerie polonaise ne se composait que de quelques batteries de pièces d'un petit calibre, et ne possédait d'habiles officiers que quelques Français, dont un, Le Masson, qui figura dans toutes les guerres du temps, arriva au commandement supérieur de l'arme. Du reste, depuis longues années, l'artillerie fixait tous les soins de son général, Martin Kontski, reconnu pour l'un des hommes de guerre les plus habiles de ce temps. L'infanterie était peu nombreuse; une partie des mercenaires et des quartiens la composait; mais dédaignée, nue, souvent sans chaussure et sans armes, elle servait à creuser les fossés, jeter les ponts, abattre les forêts, beaucoup plus qu'à paraître sur le champ de bataille. On considérait toujours les fantassins comme des serfs à qui la pioche et la cognée convenaient mieux que des armes. Nous avons vu le brave Étienne Czarnieçki encourir la haine de l'ordre équestre, malgré ses immenses services, par son estime pour cette force précieuse. Sobieski voulait avoir dans ses lignes une moitié de gens de pied; mais deux obstacles presque également difficiles à vaincre s'étaient toujours rencontrés : les préjugés du pays et la pénurie du trésor.

Le corps entier de la Pospolite, les volontaires, les valets

Digitized by Google

d'armes même, et une partie des mercenaires et des quartiens, combattaient à cheval. La cavalerie légère était peu estimée; les quartiens, les reîtres, les Walaques, la composaient, distribués en régiments de dragons ou compagnies volantes, qui, pour être la partie la moins noble de la gendarmerie polonaise, n'en était pas la moins ferme et la moins expérimentée. Ces corps étaient d'ordinaire vêtus à l'allemande et se confondaient dans le nom de troupes étrangères. C'était la grosse cavalerie qui passait pour la force de l'armée; là du moins se réunissaient l'orgueil, la richesse et le nombre. On divisait ces escadrons éclatants en pancernes et hussards, ceux-ci armés de toutes pièces, bardés de fer, eux et leurs chevaux, portant casque et cuirasse, munis d'arcs, de carabines, de lances pesantes, de cimeterres; ceux-là couverts d'une cotte de mailles qui tombait de la tête sur les épaules, et n'ayant que le sabre et le mousqueton : tous remarquables par la richesse de leurs équipages et suivis de valets aux accoutrements bizarres, aux peaux de bêtes fauves, aux grandes ailes de plumes noires par lesquelles ils croyaient épouvanter l'ennemi. Tous ces corps s'enorgueillissaient de ne compter dans leurs rangs, comme le disait leur adage, que des hommes mesurés tous dans le même boisseau, c'est-à-dire également nobles, également pourvus du droit de n'obéir qu'à Dieu et à leur épée, également destinés peut-être à succéder un jour au trône des Piasts et des Jagellons. Les hussards et les pancernes portaient le nom commun de Towarzisz, qui veut dire *camarades*. C'est ainsi qu'ils s'appelaient entre eux, et que le roi les appelait lui-même, comme n'étant que *primus inter pares*, le premier entre des égaux. On a vu, de nos jours, quelque chose de sem-

Digitized by Google

blable à ce vocabulaire et à cet esprit : l'exemple n'a pas réussi !

Le camp de Skwarawa se composa surtout de ces compagnies brillantes. La grande noblesse avait partagé avec Sobieski la responsabilité de la rupture du traité de servitude et d'ignominie : elle voulut partager les périls de l'entreprise. Au dernier moment, tous accoururent. Il n'y eut pas une maison illustre qui ne comptât dans les rangs plusieurs de ses fils. Depuis la première expédition de Jean-Casimir contre les Kosakes, il ne s'était pas vu d'armée où brillassent tant d'illustrations et tant de richesses. Depuis longtemps même, la Pologne n'en avait pas eu d'aussi nombreuse : plus de 30 000 hommes se trouvèrent réunis. Dans ce nombre, Michel Paç n'avait amené que 8000 Litvaniens. On ne comptait presque pas de troupes allemandes. Kontski avait 40 pièces de canon, et Michel s'était dessaisi de sa garde, corps superbe et instruit, qui malheureusement n'était que de 1500 hommes.

Ces apprêts avaient été lents; le 11 octobre seulement, le lendemain du départ de Michel, Sobieski put porter ses enseignes en avant.

Son plan de campagne était simple et vaste : Kamiéniéç ne pouvait pas être repris; les Polonais, sans ingénieurs, sans mortiers, sans discipline, sans trésor et surtout sans constance, ne pouvaient entreprendre un tel siége, l'entreprendre en présence des Kosakes, des Turks et des Tatars. Il fallait aller droit aux troupes ottomanes, les battre, les rejeter hors des provinces chrétiennes, traiter à quelque prix que ce fût avec Doroszenko, ramener les Moldaves et les Walaques au protectorat de la Pologne; et Kamiéniéç, placé dès lors loin de la portée des secours, à 150 lieues

Digitized by Google

du territoire turk, retombait de lui-même aux mains des Polonais. Déjà on savait que les Kosakes s'agitaient, toujours impatients, sous le poids de la nouvelle domination qu'ils s'étaient donnée. Les infidèles avaient exaspéré les paysans grecs de la Podolie par leurs efforts pour s'y domicilier sur-le-champ comme d'anciens maîtres; Sobieski s'était assuré des intelligences nombreuses à Yassy et à Bukharest. Pour rallier les hospodars à ses drapeaux, il n'avait qu'à y rallier la victoire.

Voici l'état des forces ennemies. Les Tatars accouraient; ils étaient déjà arrivés sur le Borysthène, et le colonel Rapp les arrêtait quelques instants dans Bialacerkiew. Ces hordes avaient plus de 60 000 chevaux. Doroszenko était sous les armes avec ses Kosakes; mais on le redoutait peu, il ne se déciderait qu'après la fortune. Les Ottomans couvraient de leurs troupes toute la Podolie; ils avaient changé tous les villages en places fortes et toutes les églises en mosquées. Au centre de la province, Kamiéniéç et Braclaw renfermaient des garnisons puissantes avec des remparts rétablis, une artillerie formidable et des munitions pour trois ans. Sur l'extrême frontière, du côté de la Moldavie, et dominant le plateau de la rive méridionale du Dniester, s'élevait Chocim, où le séraskier Hussein, qui commandait dans toute la contrée, campait à la tête d'une armée de vétérans qu'on portait au nombre de 80 000 hommes. Il y avait là 40 000 spahis et janissaires. C'était la force de l'empire turk. Caplan pacha, en pleine marche à travers la Moldavie, se portait avec 30 000 hommes sur la première ligne d'opérations; enfin, d'autres troupes étaient échelonnées depuis Yassy jusqu'au camp du Grand-Seigneur sur le Danube, et de là jusqu'à celui d'Andrinople.

Digitized by Google

Le dessein de Sobieski était de tourner la Podolie, de laisser derrière soi Kamiéniéç et Chocim, d'aller, au travers de la Moldavie, droit à Caplan pacha : après l'avoir détruit, on passerait sur le ventre des corps dispersés, pour traiter avec les hospodars et revenir sur la Pologne, afin d'exterminer, à Chocim, à Braclaw, sous Kamiéniéç, dans une campagne d'hiver, ces troupes de l'Afrique et de l'Asie, surprises d'être attaquées du côté du midi, de ne plus communiquer avec la Porte, de n'avoir pour ressource que de se retirer sur les champs de la Litvanie ou les rivages de la Wistule. Avant que Mahomet IV se fût ébranlé, que la belle saison fût venue, une paix glorieuse aurait rendu à la Pologne le repos dont elle avait tant besoin et les respects de l'étranger.

Sobieski, pour couvrir sa marche, avait envoyé le grand-enseigne de la couronne, Sieniawski, officier qui avait de la tête et du cœur, sur le front de l'ennemi, avec ordre d'enlever tous les avant-postes. L'heureux grand-enseigne était parvenu à jeter l'alarme sur la ligne entière des Turks, jusqu'au cœur de l'Ukraine, en soumettant les villes de Satanow, de Jarmolincé, de Zynkowicz et de Bar. A l'aide de cette diversion, le grand-hetman parvint, avec son armée, aux rives du Dniester. Les bords n'étaient pas défendus; mais, à la vue de ce fleuve, chargé de glaçons, qu'il fallait franchir à la nage pour mettre cette barrière entre soi et la patrie, l'armée s'étonna. Les ordres du grand-hetman, transmis par le prince Démétrius aux Polonais, par Michel Paç aux Litvaniens, ne s'exécutèrent pas. Michel Paç lui-même refusa obéissance. On avait traversé des montagnes et des marais au milieu desquels jamais troupes ne passèrent. Maintenant, il s'agissait de s'enfoncer dans

Digitized by Google

les terres ennemies, solitudes effroyables où on ne trouverait ni cités ni hameaux, mais où se rencontrerait à chaque pas une armée. L'entreprise s'offrit aux imaginations dans toute sa grandeur. Devant soi, autour de soi, des Turks sans nombre; derrière, des déserts sans ressources et sans fin!.... Quelle était cette tentative de l'homme qu'on avait accusé d'avoir vendu Kamiéniéç aux infidèles? S'y prendrait-il autrement s'il voulait leur livrer à la fois tous les défenseurs de la patrie? Des mouvements extraordinaires entre le second hetman de la couronne et le grand-hetman de la Litvanie accréditèrent ces terreurs. Sourdement encouragée, la rébellion passa de rang en rang; les soldats coururent tous à la fois aux armes, impatients de les tourner contre l'auteur de tant de maux déjà soufferts, préludes de maux plus grands.

Sobieski vint à eux. C'était le même regard devant lequel la révolte faiblissait, bien des années auparavant, quand il n'était pas encore rayonnant de gloire. C'était toujours cette éloquence impérieuse qui avait mille moyens de faire arriver au fond des cœurs les noms de devoir et de patrie. Pourtant, des mercenaires fatigués, une noblesse mutinée l'entendaient mal. « — Des vivres! criait-on, des vivres[1]! — Nous en trouverons dans les plaines de la Moldavie. — Du repos! — Je vous en promets à tous sous les tentes des barbares, si vous êtes vainqueurs; sinon, nous en aurons dans le ciel. » L'armée répondait qu'elle voulait s'en retourner dans ses foyers. « — Vous n'avez qu'une manière d'y revenir, c'est de me suivre, de combattre, de vaincre. Car autrement ma résolution inébranlable est de m'enterrer ici,

1. *Relatio Chocimensis victoriæ*, p. 473. Zal. *Gazette de Hollande*, novembre. *Gazette de France*, décembre.

Digitized by Google

et maintenant il ne dépendrait pas de vous de n'y être pas enterrés avec moi. Voyez où vous êtes ! Qui vous sauverait? » Le Dniester fut franchi (novembre).

On rencontra sur l'autre rive le prince des Walaques, Étienne Petryczaïko, errant et fugitif. Il s'échappait du camp des Turks, et promit l'appui des siens; d'heureuses nouvelles arrivèrent aussi du hospodar de Moldavie. On sut en même temps que Caplan pacha pressait sa marche. C'était à lui que Sobieski voulait courir, et déjà on avait laissé derrière soi la vaste forêt de la Bukowine ; on avait côtoyé le Pruth et ses rives marécageuses pendant plusieurs jours; deux jours de repos avaient à peine refait l'armée de sa lassitude : l'épouvante saisit officiers et soldats. Le conseil de guerre déclara qu'on n'irait pas plus loin ; les généraux annoncèrent même la résolution de ramener leurs troupes, si on prétendait les entraîner malgré eux. Sobieski ne comprenait pas ces alarmes. Il avait tant de fois fait des miracles avec des poignées d'hommes, que, se trouvant à la tête de près de 40 000 combattants, il croyait pouvoir défier la fortune et tout renverser devant soi.

L'obstacle qui l'arrêtait était plus fort que lui. Il lui fallut renoncer à passer outre. Attendre Caplan de pied ferme et donner ainsi au séraskier Hussein le temps d'accourir à son tour était impossible. Il tourna vers Chocim, jugeant que, s'il pouvait triompher d'Hussein et de son armée, il reviendrait ensuite sur Caplan, et poursuivrait ses grands desseins. Son plan était changé, non détruit.

Chocim est un château fort, situé à quatre lieues de Kaminiéç, mais hors du territoire polonais, sur les escarpements de la rive droite du Dniester, inexpugnable du côté du fleuve, et entouré partout ailleurs de ravines pro-

Digitized by Google

fondes; un pont jeté sur les ravines le liait au camp retranché où Hussein pacha avait établi son armée. Ce camp, défendu par d'anciens ouvrages, s'étendait le long du Dniester sur de hautes collines dont le pied, hérissé de rochers aigus, se perdait, du côté de la Moldavie, le seul qui fût abordable, dans des précipices taillés à pic et d'impénétrables marécages. L'art des Ottomans avait joint des fortifications régulières à celles de la nature; et la plaine, que dominait au loin cette colonie militaire à la manière des Romains, était coupée de canaux et de ruisseaux rapides dont on avait encore armé les rives d'épaisses palissades. Une artillerie puissante achevait de rendre cette place d'armes formidable; là reposaient, sous des tentes magnifiques, le généralissime turk et ses 60 000 ou 80 000 vétérans. Tout à coup l'armée polonaise parut (9 novembre); elle déploya sur-le-champ autour des retranchements ennemis ses nombreuses enseignes, et prit position, presque sous le feu des batteries musulmanes.

Déjà, une fois, les mêmes lieux avaient vu se décider les destins de la Pologne. Cinquante ans auparavant, le palatin Jacques Sobieski avait conquis et signé glorieusement la paix sous les murs de Chocim. C'était ce même camp au pied duquel, après le désastre du Kobylta, la puissance du jeune empereur Osman était venue se briser. Mais, cette fois, les rôles étaient changés. Les Turks tenaient le camp retranché, et le fils de Jacques combattait dans la plaine. Le petit nombre avait à livrer l'assaut; le grand nombre n'avait qu'à se maintenir derrière des remparts mieux fortifiés, mieux armés de canons qu'au temps où Osman et ses 300 000 hommes ne surent pas emporter ce poste sur la faible armée de Wladislas. Aujourd'hui,

Digitized by Google

on n'y comptait que des soldats blanchis dans les succès; et les assaillants étaient de jeunes troupes, presque toutes levées à la hâte, mal armées, indisciplinables; ils campaient dans un champ aride, sans point d'appui et sans refuge comme sans provisions; l'hiver et ses misères infinies étaient pour eux des ennemis de plus : ils avaient à vaincre le ciel et la terre. Des fossés profonds, des lits de torrents, des murailles de rochers étaient l'unique champ de bataille qui leur fût offert pour joindre un ennemi pourvu de tout, tranquille sous ses tentes somptueuses, et se confiant dans son nombre autant que dans ses remparts. Ces lieux, pleins de si grands souvenirs, accablaient l'âme des Polonais, loin de l'exalter. La nuit s'écoula dans les pressentiments sinistres; le général avait, comme ses soldats, le cœur dévoré d'angoisses. L'entreprise qu'il allait tenter était surhumaine à tous les yeux, excepté aux siens. Il n'y avait pour son armée de salut que dans le succès, et, trop fondé à craindre que les trahisons de la haine et de la peur ne le lui ravissent, il sentait les reproches de son pays et ceux de la postérité peser sur sa mémoire.

Le lendemain (10), il disposa tout pour l'attaque. Le grand-hetman de Litvanie lui déclara l'attaque impraticable, et annonça la résolution de fuir. « Fuir n'est plus possible! s'écria Sobieski. Nous ne pourrions qu'aller chercher honteusement la mort dans les marais, sous les coups des barbares, à quelques lieues d'ici : mieux vaudrait la trouver sur leurs murailles. Mais pourquoi ces terreurs? Rien ici ne m'étonne.... hormis ce que j'entends! Vos menaces sont notre unique danger. Vous ne les exécuterez pas. Si la Pologne doit être effacée du rang des nations, et, à ce qui se passe, on pourrait croire qu'un tel destin nous est

réservé, vous ne voudrez point que nos enfants puissent dire que, si un Paç n'avait pas fui, ils auraient une patrie! »

Le Litvanien, vaincu par les cris des Sapieha et des Radziwill, promit de combattre. Sobieski rangea ses bandes chancelantes en bataille, et les Turks se préparèrent à braver, derrière leurs retranchements, l'attaque désespérée des chrétiens. Iablonowski, appuyé au Dniester, commandait l'aile droite; le brave palatin avait devant soi le château même de Chocim. La Litvanie formait l'extrême gauche, et avait affaire à un camp séparé, moins fort d'assiette et de résolution; quelques milliers de Walaques et de Moldaves y combattaient avec le prince Georges Cantacuzène, hospodar de Moldavie, sous l'étendard du croissant. Le prince Démétrius, Stanislas Czarnieçki, le grand-enseigne, tenaient le centre avec le grand-hetman. Les quarante pièces de campagne, distribuées sur le front de ce vaste demi-cercle, battaient en brèche les palissades qui défendaient les approches des retranchements. Kontski fit, sous le feu de l'Ottoman, des prodiges de courage et d'adresse. Dès le soir, un assaut put être tenté, et, quand la nuit fut venue, l'armée chrétienne des deux principautés, en passant du camp des infidèles sous le drapeau chrétien, fit entrer avec elle la confiance dans les escadrons polonais : on ne déserte guère que pour le côté où doit être la victoire.

Le temps était affreux (11 novembre). La neige tombait à flots; les rangs en étaient obstrués. Avec ce ciel ennemi, Sobieski tint ses troupes sous les armes et manœuvrant pendant le cours de la nuit tout entière. Le matin les trouva perdues dans la neige, engourdies de froid et de souffrance. Ce fut alors qu'il donna le signal si longtemps attendu par

Digitized by Google

les deux armées. « Compagnons, » s'écria-t-il en parcourant les lignes, ses habits, sa moustache épaisse, ses armes, couverts de frimas; « compagnons, je vous livre un ennemi plus qu'à moitié vaincu. Vous avez souffert : les Turks sont épuisés. Ces hommes d'Asie ne pouvaient tenir aux vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler; le froid les a vaincus pour nous. Voyez-les tomber par troupes, et nous, nous sommes debout encore; nous aurons la force de courir jusqu'à eux! Il n'en faut pas plus pour sauver la république de la honte et du vasselage. Soldats de la Pologne, songez que vous combattez pour la patrie, et que Jésus-Christ combat pour vous! »

Sobieski avait entendu trois messes depuis le lever de l'aurore. On ne comptait pas celles que Iablonowski et beaucoup d'autres seigneurs s'étaient fait dire. Ce jour-là était la fête de saint Martin de Tours. Les chefs fondaient un grand espoir sur sa puissance; les religieux, qu'ils avaient amenés avec le reste de leur maison, parcouraient la ligne, rappelant les grandes actions de cet illustre apôtre des Français, et tout ce qu'on devait attendre de son zèle connu pour la foi. Il était Slave de naissance. Comment douter du triomphe, quand sa gloire était plus que jamais intéressée, dans un tel jour, à faire des miracles?

En effet, le grand-hetman avait poussé une dernière reconnaissance le long des retranchements ennemis; il revint portant sur ses traits la victoire, et criant : « Mes compagnons, dans une demi-heure nous logerons sous ces tentes dorées! » Il avait reconnu que le point sur lequel il comptait porter les coups décisifs n'était défendu que par quelques troupes à moitié assoupies; et, ordonnant plusieurs fausses attaques pour distraire l'attention de Hus-

Digitized by Google

sein, il pointa sur les palissades qu'il voulait franchir une batterie déjà dressée. Tous les soldats se souvinrent qu'on avait voulu traîner ces pièces ailleurs, et qu'une puissance surhumaine les avait clouées au lieu d'où maintenant elles foudroyaient heureusement les obstacles et frayaient un chemin pour arriver à la victoire ou au martyre. Qui pouvait méconnaître dans ce prodige la main de saint Martin de Tours ?

En ce moment, l'armée s'inclina sous la bénédiction d'un père de la Société de Jésus, Przeborowski, confesseur du grand-hetman ; la prière finie, Sobieski, mettant pied à terre, lança son infanterie sur la tranchée qui venait d'être ouverte; le sabre à la main, lui-même la guidait, « avec toute la résolution, dit une gazette du temps [1], qu'on pouvait attendre d'un si grand homme. » Les valets d'armes s'étaient élancés sur ses traces, pour se gorger de butin. Cette race avide et féroce ne craignait pas de conquérir sa proie. Les fossés furent atteints, comblés, franchis ; on arriva d'un bond au pied des rochers. Le grand-hetman, après ce premier effort, avait à peine eu le temps de remonter à cheval, que déjà, sur les hauteurs du camp escaladé, flottaient l'étendard de la croix et l'aigle de la Pologne : Potrykowski, Dönhoff, Koryçki avaient les premiers pris possession des remparts et arboré leurs enseignes. A cette vue, un hourra de triomphe et de joie s'éleva des rangs polonais jusqu'au ciel. Les Turks furent consternés. Ils avaient été étourdis de cette attaque si brusque, à une heure où ils ne croyaient plus que les chrétiens persistassent dans la folie de tenter l'assaut. Cette terrible nuit d'une vaine attente les avait en effet désemparés. A la fois

1. *Mercure hollandais*, année 1673, p. 164.

Digitized by Google

rassurés et abattus, ils ne s'étaient défendus un moment contre les assaillants que par l'avantage de la position et du nombre. Précisément alors, Hussein, trompé par une démonstration de Czarnieçki, se précipitait vers l'autre extrémité du camp. Les spahis pensèrent qu'il fuyait, et le désordre fut à son comble.

Cependant, les janissaires couraient aux armes; ils formaient leurs rangs, et les milliers de valets, dont l'audace avait emporté cette citadelle escarpée, en se livrant sur-le-champ au pillage des tentes ottomanes, étaient devenus eux-mêmes pour l'infidèle une proie facile. Par bonheur, Sobieski avait eu le temps d'employer ses fantassins à niveler le sol, et à frayer des sentiers à travers les rochers jusqu'au sommet des collines. Les compagnies des Leszczynski s'y précipitent. La division de Iablonowski s'élance; ses hussards et ses pancernes, le poing armé de la lance aux flammes éclatantes, escaladent à cheval ces escarpements qu'il ne semblait pas que l'infanterie même pût gravir. Inactif jusqu'alors, Paç se réveille; toujours le rival de Sobieski, il court avec les siens, au milieu de tous les obstacles et de tous les périls, pour essayer d'arriver le premier dans le camp de l'infidèle. C'était trop tard. Déjà la lance de guerre du grand-hetman de la couronne brillait sur les hauteurs; appliqué à rétablir l'ordre au milieu de ses escadrons qui arrivaient débandés par l'assaut et par le succès, Sobieski se disposait à livrer bataille au sein de cette ville de tentes qui n'était que surprise, qu'il pensait avoir à conquérir.

Mais l'étonnement et le désordre des assiégés, les cris des femmes renfermées dans les harems, les grands coups de cette cavalerie bardée de fer, invulnérable, armée de

Digitized by Google

toutes pièces, composée de jeunes gentilshommes qui brûlent de signaler leur foi et leur courage, ces charges sous lesquelles tout est écrasé, ne laissent aux Turks ni le temps de se reconnaître, ni celui de se défendre. Ce n'est point un combat, c'est un carnage. Soliman, pacha de Bosnie, à la tête de plusieurs milliers de janissaires, essaye de se frayer un passage au travers des escadrons, et de chercher dans la plaine un champ de bataille ou un refuge. Le prince Démétrius Wisniowieçki, le prince Constantin son frère, et les Potoçki, dont les troupes n'ont pas donné encore, accueillent Soliman; ils le taillent en pièces. Démétrius et les Litvaniens arrivent ensemble, à travers ces débris, dans la place envahie. Alors il n'y a plus que cris de désolation et de terreur, qu'efforts désespérés pour fuir. Un pont de bateaux unissait les deux rives du Dniester et mettait Chocim en communication avec Kamiéniéç. C'est là que les Turks affluent, se tuant entre eux, pour arriver à l'étroit passage. Vain espoir! Sobieski a pensé à tout. Son beau-frère Radziwill s'est glissé dans le fond des ravines; il se trouve comme par miracle maître du pont et de la porte qui le commande; l'unique ressource des fuyards est de se jeter du haut de la falaise dans le fleuve. 20 000 hommes tombent : la moitié ont péri sur la grève; le reste trouve la mort dans les eaux rapides et à demi glacées qu'ils essayent de franchir. Insatiables de carnage, des hussards, conduits par Athanase Myaczynski, les poursuivent à cheval dans le lit du Dniester, et les sabrent jusqu'à extermination au milieu des flots. On dit que pendant plusieurs lieues ces flots funestes ne roulaient que du sang et des cadavres.

L'effroyable boucherie dura trois heures; la hache, la lance, le cimeterre avaient, dans l'enceinte seule du camp,

Digitized by Google

jonché le sol de 40 000 morts, la moitié janissaires et spahis. Sobieski s'était saisi de l'étendard vert de Hussein, présent de Mahomet IV; il l'envoya comme un hommage filial au chef de l'Église, selon quelques historiens : selon Chodzko, ce trophée resta toujours à la Pologne. Le prince Michel Radziwill avait abattu de sa main le malheureux séraskier. Une foule de pachas se rencontraient parmi les morts. La plaine était couverte de blessés et de fugitifs que les vainqueurs recevaient à merci par lassitude de tuer; mais, d'un bout des retranchements à l'autre, il n'y avait plus, dans les bandes infidèles, âme vivante. Alors le père Przeborowski, dressant un autel au milieu de ce sépulcre fumant, donna sa bénédiction aux soldats de la croix. Ce n'était pas celle qu'un autre père de la Société, au même lieu, il y avait quarante ans passés, donnait à Zolkiewski et à son armée, dont la dernière heure avait sonné. Cette fois, triomphants, fatigués de vaincre, les yeux mouillés des pleurs de la reconnaissance et de la joie, les Polonais, inclinés sur leurs armes, entonnèrent l'hymne de louange au Dieu des armées.

Parmi les combattants s'était signalé, aux côtés du grand-hetman, son jeune beau-frère, le comte de Maligny La Grange d'Arquien : on dirait qu'il ne peut se tirer un coup de canon, dans aucun coin du monde, sans qu'un Français ne s'y rencontre pour en jouir. Les Polonais entouraient le frère de Mme Sobieska, en le félicitant de la gloire que saint Martin de Tours et Jean Sobieski s'étaient acquise. Modestes dans la victoire, tous ces braves en reportaient l'honneur à l'apôtre de France et au grand-hetman.

De cette immense armée ottomane qui tenait la Mosko-

Digitized by Google

wie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne en alarme, rien ne restait que les trophées de Chocim et des monceaux de débris. Le vainqueur employa tout un jour (12 novembre) à ensevelir ces débris sanglants sous un mohila, sorte de montagne et de sépulture triomphale, que les Polonais imitaient des races du Nord dont ils étaient les derniers représentants. Le grand Zolkiewski, au fond de son tombeau, put se sentir vengé.

Deux historiens de Sobieski, fort amoureux de la gloire de leur héros, racontent que des représailles barbares, ou une politique plus barbare encore, le déterminèrent à tuer après la victoire tout ce que la victoire avait épargné. Nous n'avons trouvé nul fondement à ce récit, dans aucune relation contemporaine. Des historiens, peu partiaux pour l'illustre Polonais, tels que Connor, ne parlent pas de cette monstruosité : on y verra au contraire que les grands seigneurs polonais, lorsqu'ils rentrèrent dans leur pays, traînaient, entre autre butin, un immense attirail de captifs. Le fort de Chocim restait à prendre; il capitula (13), et le pacha de Kamiéniéç fut si touché de la manière dont le vainqueur traita la garnison, qu'il lui renvoya, en présent, une centaine de prisonniers polonais. Tout cela dément la barbarie qu'on suppose. Elle est démentie encore par le caractère de Sobieski; elle l'est par sa politique, car il voulait conquérir la paix : c'était assez des victimes tombées les armes à la main, pour rendre la Porte Ottomane tout à fait pacifique, ou bien tout à fait intraitable.

A la nouvelle de ce désastre, Caplan pacha, qui venait grossir l'armée de Chocim, mit le feu à son camp de Cécora, et s'enfuit au delà du Danube. Toutes les garnisons turkes se replièrent, en laissant pour monuments de leur

Digitized by Google

passage la dévastation et l'incendie. Yassy fut saccagé en même temps qu'affranchi ; les Moldaves et les Walaques offrirent au vainqueur le protectorat de leurs provinces ; l'Europe, instruite de ces merveilles, rendit grâce dans tous les temples de la plus mémorable bataille qui se fût gagnée, disait-on [1], sur les infidèles, depuis trois cents ans. La chrétienté s'émut tout entière de joie et d'admiration, comme si elle échappait tout entière à l'ignominie du tribut et à des chances de servitude.

Prompt à user de la victoire, Sobieski enleva ses troupes au repos et au pillage, pour aller prendre possession des deux provinces qui se livraient à lui, et nettoyer la rive gauche du Danube en coupant les ponts, afin de ravir aux Turks tout moyen et tout espoir de retour. Paç se repentait apparemment d'avoir fait son devoir ; il ne parlait que de tourner son bountzounk du côté de la Litvanie et d'entraîner ses troupes. Cette menace touchait peu désormais le généralissime ; il poursuivit sa course victorieuse. L'armée de la couronne était en pleine marche pour aller planter sur le Danube les enseignes de la Pologne : tout à coup arriva la nouvelle que le roi Michel n'était plus.

On eût dit que la journée de Chocim était trop grande pour compter dans ce triste règne. La maladie qui consumait Korybuth l'avait enlevé, dans les murs de Léopol, la veille même de la bataille (10 novembre), après un mois de souffrances aiguës ; et, comme il y a dans la mort une vue plus équitable des choses de ce monde, il nomma par son testament, au nombre de ses exécuteurs testamentaires, Jean Sobieski. Ce malheureux prince avait détruit sa santé par sa voracité effrayante, que nul avis des médecins, nulle

1. *Gazette de France*, année 1673. Relation de la bataille de Chocim.

Digitized by Google

remontrance de sa mère ne purent jamais contenir; c'était la seule jouissance qu'il connût. On l'avait vu, recevant de la municipalité de Dantzig mille pommes de la Chine, dévorer en quelques heures ce présent. Sa cour citait de lui d'autres traits extraordinaires. C'était par là qu'il se distinguait du commun des hommes.

Aussi ses entrailles étaient-elles horriblement rongées d'ulcères. Près de mourir, il appela en vain Éléonore; cette princesse s'était trop tard acheminée vers lui. De tous les sénateurs, de tous les grands qui formaient son ministère ou sa maison, le vice-chancelier Olszowski se dévoua seul à l'assister dans son affreuse agonie. L'infortuné aurait expiré dans le silence et dans la solitude, si ses derniers regards n'eussent rencontré un aga et tout son cortége de musulmans se croyant victorieux, qui faisaient grand bruit pour arriver jusqu'à son lit de douleur, et y déposer les paroles du divan. Olszowski eut peine à les éloigner. Une caisse mystérieuse, que ces messagers funestes ne voulaient ouvrir qu'aux yeux du roi, les faisait soupçonner d'apporter à Korybuth le cafetan d'honneur ou plutôt de servitude. Michel expira sans recevoir le honteux présent qu'il avait encouru, sans entendre les cris de joie que suscita la nouvelle de la glorieuse réparation des hontes de Buczacz, sans voir tous les palatinats députer vers Sobieski leurs plus illustres citoyens, et dresser des colonnes triomphales à la gloire du sauveur de la patrie. Cette mort prématurée lui fut une délivrance aussi bien qu'à son pays.

Ainsi finit Michel Korybuth Wisniowiecki, à l'âge de trente-cinq ans, après quatre ans et quelques mois de royauté. On ne peut considérer ce règne sans une pitié profonde. Tout y est calamité pour le prince aussi bien que

Digitized by Google

pour les peuples. Il vit au milieu des trahisons. A ces disgrâces privées se joignent de toutes parts les malheurs publics. Il ne connaît de l'ambition que ses désespoirs. Son âme est toujours en proie ou à l'envie ou à l'épouvante. Enfin, ses chagrins semblent passer ses fautes. On dirait que la Providence châtie la médiocrité à l'égal du crime, chez ces hommes, faut-il dire privilégiés ou misérables? qui ont accepté l'honneur de gouverner les hommes.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME.

INTERRÈGNE ET ÉLECTION.

(11 novembre 1673—24 juin 1674.)

SOMMAIRE.

L'archevêque de Gnezne interroi. Formalités de l'interrègne et précautions extraordinaires contre les dangers du dedans et du dehors. — Fêtes en Pologne à la nouvelle de la victoire de Chocim. Trouble dans l'armée à la nouvelle de la mort du roi. Désertion des Paç. Désertion générale. Les Turks rassurés. — Impressions de l'Europe. Nombreuses candidatures. — Diète de convocation. Diétines antécomitiales. — Tentative et armements de l'Autriche. Armements de la Porte. Armements des Moskowites. — Camp électoral; champ de Vola. Guerre de la Litvanie et de la Pologne. Faction d'Autriche, faction de France. Duc de Lorraine, duc de Neubourg. Retraite des autres candidats. Discorde universelle. Préparatifs hostiles. — Ouverture de la diète. Travaux préliminaires. Propositions des deux compétiteurs. Motion des Paç pour l'exclusion d'un Piast. — Arrivée de Sobieski. — Introduction des ambassadeurs. Succès du plénipotentiaire de Louis XIV. Le parti de France relevé. Motion de Sobieski en faveur du grand Condé. Trouble dans le camp litvanien. — Tentative de transaction repoussée par Éléonore. Emportements des Paç. Terreur. Factions en bataille. — Hymnes sacrés. Délibération régulière. Sobieski proposé. Sobieski élu. — Protestation des Paç. Dispositions à la guerre civile. — Retour des Litvaniens au camp électoral. Motion de Sobieski en leur faveur. Élection unanime du roi Jean Sobieski. — Derniers efforts d'Éléonore. Proposition de divorce repoussée par Sobieski. Discussion sur les *Pacta conventa*. Nouvelle d'une invasion des Turks. Conclusion définitive des débats. Avénement solennel de Jean III. — Sensation au dedans et au dehors. — Destinée de Charles de Lorraine et de l'archiduchesse Éléonore.

L'archevêque de Gnezne, primat de Pologne, légat-né du saint-siége, et premier sénateur de la république, gouvernait de droit les interrègnes. Le prince Florian Czartoryski, prélat habile et respecté, venait d'être promu au siége pri-

Digitized by Google

matial. C'était lui qui, du camp de Golembe et de la convocation de Warsowie, s'était porté, à titre de négociateur, avec l'évêque de Krakowie, André Trzébiçki, au-devant des grands, assemblés à Lowicz. Mais sa santé était délabrée; des faiblesses fréquentes semblaient présager sa fin prochaine. La reine, dont il avait toujours soutenu les intérêts, s'empressa de lui envoyer ses litières pour qu'il pût venir prendre les rênes du gouvernement. Elle se promettait de les tenir pour lui, et trouvait un égal avantage à se couvrir de son pouvoir, de son nom et de ses vertus.

L'archevêque interroi annonça aux palatinats et aux districts, par des circulaires qu'on appelait universaux, la mort du prince, et son propre avénement à la régence. Il se hâta aussi, suivant l'usage, de fermer tous les accès du territoire polonais aux étrangers, d'ordonner que les lettres arrivant du dehors aux sénateurs fussent décachetées, et que celles qu'ils pourraient écrire à l'armée fussent saisies; de prohiber la sortie des chevaux et des armes; de garnir de troupes les frontières; de faire abattre les arbres des chemins pour rendre sa police plus facile : précautions bizarres qui attestaient la faiblesse de la constitution et les alarmes des sages, mais qui ne suffisaient ni pour prévenir les invasions, ni pour arrêter les intrigues et l'or de l'étranger.

L'archevêque fit aussi fermer tous les tribunaux, afin de marquer que la justice était tarie à sa source; il prépara la formation des tribunaux extraordinaires de Kaptur, cours souveraines, nommées ainsi du capuchon qui les avait apparemment distinguées autrefois . c'étaient des sortes de prevôtés puissantes, destinées à maintenir l'ordre public dans ce sommeil de l'autorité suprême. En même temps,

Digitized by Google

Czartoryski ordonna que chaque Polonais tînt ses armes préparées comme dans un grand danger : singulière nation, qui marquait si bien, durant les interrègnes, son effroi de l'anarchie et rendait de tels hommages à la royauté absente, pour remettre l'anarchie en vigueur dès que le pouvoir royal viendrait à revivre !

Czartoryski avait publié d'abord la prohibition accoutumée des réunions publiques, des danses, des jeux, de tout ce qui troublerait dans son recueillement le veuvage de la patrie. Mais cette loi ne fut pas observée; ceux qui l'avaient faite ne pouvaient prévoir un règne comme celui de Michel, ni une journée comme celle de Chocim. Dans le temps où la nouvelle de ce magnifique fait d'armes parvint à Warsowie (4 déc.), de vives sollicitudes préoccupaient tous les esprits sur le sort de l'armée; Éléonore croyait Sobieski perdu, et l'aga de Mahomet IV exigeait avec hauteur du sénat le tribut qu'il était venu lever sur Michel mourant. Aussi la joie publique fut-elle égale aux terreurs qui l'avaient précédée; cette joie tint de l'ivresse. Les temples, les places, les foyers domestiques retentirent de chants de triomphe. La formalité du deuil national se perdit dans les longues fêtes de la victoire. Il fallut que la reine elle-même le quittât, pour prendre part à ces fêtes. En ce moment, arriva la dépouille du roi qui n'était plus (12). Michel revenait occuper sa place dans le palais de Warsowie, et y attendre, suivant l'usage, sur un lit de parade, qu'un autre siégeât au trône, pour pouvoir s'acheminer enfin, sous la conduite de son héritier, parmi les joies d'un couronnement, vers le dernier séjour des monarques polonais. Le char funèbre de Korybuth passa inaperçu sous les arcs de triomphe dressés à son glorieux rival. Tout le monde était occupé à célé-

Digitized by Google

brer le héros de la Pologne; personne ne songeait à honorer son roi.

En échange de la nouvelle de ses prodiges, l'armée avait appris cette mort de Korybuth. Maîtresse alors de Yassy et de toute la Moldavie, elle était en pleine marche vers le Danube. Le Grand-Seigneur s'était enfui de Silistrie jusques à Constantinople, au bruit des désastres d'Hussein, et un corps de 25000 Turks, qui couvrait la Walaquie, venait d'être écrasé sous les pas des Polonais victorieux. En apprenant l'interrègne, cette armée triomphante s'émut et s'arrêta. Les officiers, les généraux s'assemblèrent en tumulte. Quand s'accomplirait l'élection? quel chef serait donné à l'armée? quel roi à la république? « Ayons, dit Sobieski, un prince de génie assez éprouvé pour conduire la guerre, d'âge assez mûr pour aimer et vouloir la paix! » En parlant ainsi, il songeait à Condé. Paç lui supposa d'autres pensées. « Ayons, avant tout, s'écria le Litvanien, un prince célibataire, pour qu'il puisse s'unir à l'archiduchesse Éléonore, nous épargner ainsi la charge d'un douaire dispendieux, et conserver à notre patrie l'utile alliance de la cour impériale. » Il dit, et, désertant les enseignes du grand-hetman de la couronne, il entraîna ses troupes loin du théâtre de leurs communs services.

Une émulation de désertion et de fuite se prononça aussitôt dans les rangs polonais. Des palatinats entiers abandonnaient leur poste. On avait à mettre en sûreté les dépouilles de l'Orient, et à se rapprocher de cet autre champ de bataille qu'une élection allait ouvrir devant les passions contraires. Sobieski était resté presque seul. Les ordres souverains du primat l'enlevèrent aux débris de son armée sous un prétexte frivole. Tout plein alors de l'espérance de

Digitized by Google

remplir sa victoire, ainsi que s'exprimaient les gazettes françaises, entouré des députés moldaves et walaques qui lui demandaient et des chefs et des lois, prêt à rejeter Caplan pacha fugitif dans la Bulgarie, instruit des soumissions hâtives de Doroszenko, heureux enfin d'avoir en un jour changé la face de l'Orient et du Nord, en un jour tout lui échappait. Caplan suspendit sa retraite précipitée. La Walaquie retomba dans ses hésitations. Le hospodar de Moldavie, deux fois transfuge, courut porter à Constantinople sa tête repentante. Les Turks de Kamiéniéç reprirent courage. On n'entendit plus parler des transactions méditées par Doroszenko. L'Ottoman ne pouvait comprendre qu'une armée victorieuse eût ainsi disparu. C'était le fait d'institutions contraires aux conditions d'existence d'un peuple continental et menacé. Michel avait fait du mal à sa patrie jusque dans le cercueil.

Pendant ces revers de fortune, l'Europe n'était pleine que de la victoire fabuleuse dont les résultats couraient de tels hasards. Il semblait qu'en couronnant de gloire le front de Sobieski, le lendemain même du jour où la mort avait précipité Wisniowieçki du trône, la Providence eût voulu marquer son successeur du sceau de l'élection divine. Les feuilles officielles de France disaient que le grand-maréchal « s'était rendu par là digne du trône qu'il avait sauvé. » Clément X, en retour de l'étendard des infidèles, lui envoya l'épée bénite, présent accoutumé du saint-siége aux monarques polonais ; l'éloquent journal du grand siècle, la correspondance de Mme de Sévigné, six mois avant que la diète d'élection se réunît, s'exprimait ainsi :

Digitized by Google

« A Paris, vendredi, 22 décembre 1673.

« Il y a *une nouvelle de l'Europe* qui m'est entrée dans la tête; je vais vous la mander contre mon ordinaire. Vous savez que le roi de Pologne est mort. Le grand-maréchal, mari de Mlle d'Arquien, est à la tête d'une armée contre les Turks. Il a gagné une bataille si pleine et si entière, qu'il est demeuré 15000 Turks sur place. Il a pris deux bassas; il s'est logé dans la tente du général; et cette victoire est si grande, *qu'on ne doute point* qu'il ne soit élu roi, d'autant plus qu'il est à la tête d'une armée, et que la fortune est toujours pour les gros bataillons. Voilà une nouvelle qui m'a plu. »

La *nouvelle de l'Europe* était singulièrement hasardée. C'est que l'Europe de Mme de Sévigné jugeait des chances de Sobieski par sa gloire; on oubliait les passions déchaînées au sein de sa patrie et au dehors. L'hetman de campagne Démétrius Wisniowieçki, la reine, les Paç, appelaient à grands cris le duc de Lorraine, et les Paç entraînaient à peu près toute la Litvanie. L'ordre équestre semblait devoir continuer d'appartenir à Éléonore. Cette princesse écrivit elle-même aux diétines, afin de leur recommander ses intérêts; elle envoya son confesseur engager à Vienne ses pierreries en même temps que solliciter des subsides de son frère, pour ajouter à tous ses moyens d'entraînement. Encouragé par ses promesses, Lorraine quitta l'armée du Rhin; il accourut sur la frontière, présentant au parti d'Éléonore l'appui de son bras, à défaut de plus puissants secours. L'empereur aussitôt leva une nouvelle armée pour garnir les confins de la Silésie et de la république. Le royaume fut

Digitized by Google

inondé de pamphlets, où l'injure était prodiguée à tout ce qui faisait ombrage au candidat de la cour impériale. Sobieski était alors à Zolkiew, consacrant les soins de sa vive tendresse à la grande-maréchale, dont une subite maladie avait mis les jours en danger. On répandit qu'il l'avait empoisonnée pour pouvoir prétendre à la main d'Éléonore. Ses amis, de leur côté, assurèrent que c'était Éléonore qui avait préparé ce crime pour pouvoir offrir sa main au héros de la Pologne. L'une des deux versions aurait probablement été adoptée par l'histoire, et se serait établie dans l'opinion de la postérité, si Mme Sobieska avait succombé. Elle guérit.

Quand l'Europe vit la brigue et les chances de Charles de Lorraine (janvier 1674), tout ce qu'il y avait de princes qui s'ennuyaient de vivre sur les marches des trônes, tournèrent à leur tour un regard ambitieux du côté de la Pologne. Ils n'auraient pas songé à se porter pour compétiteurs du vainqueur de Chocim. Mais Charles, avec tout l'éclat de sa jeunesse et de ses succès, leur imposait moins : des candidatures, des émissaires, des présents, de l'or arrivèrent presque à la fois de tous les bouts du monde. On compta jusqu'à dix-sept compétiteurs. C'étaient Émile de Brandebourg, l'un des fils de l'électeur Frédéric-Guillaume; le prince d'Orange, illustre alors par l'admirable défense de sa patrie, et plus tard roi d'Angleterre; Jacques Stuart, duc d'York, frère du roi Charles II, qui briguait aujourd'hui une couronne élective en attendant le droit de perdre, sous le nom de Jacques II, ses trois royaumes héréditaires; Georges de Danemark, frère de Christiern V, à qui la reine-mère donnait 3 millions de florins pour soutenir sa candidature, mais qui, malgré ses offres d'abju-

Digitized by Google

ration, trouvait, comme tous ces princes, un obstacle décisif dans leur foi protestante. C'étaient encore l'impétueux Don Juan d'Autriche, le prince de Parme, le duc de Mantoue, le jeune Rakoczy, Maximilien de Bavière, le duc de Modène François II, le duc Thomas de Savoie, le bâtard de Soissons, les deux Vendôme, d'autres princes du sang de France. Enfin, il n'était pas de familles souveraines qui, pour tenter la Pologne, ne présentassent à ses suffrages ce qu'elles possédaient de plus brillant en valeur et en renom. La maison d'Este, celle de Gonzague étaient aussi sur les rangs. Michel Abaffi, prince de Transylvanie, s'y plaçait, apportant pour dot ses richesses, sa bravoure et une nouvelle barrière contre les Ottomans. Le tzar Alexis Michaïlowitsch proposait toujours son fils Fédor, frère aîné de celui que l'univers connaîtra sous le nom de Pierre le Grand. Le vieux duc de Neubourg, Jean-Guillaume, reprenait avec ardeur la brigue qu'il avait soutenue dans la dernière élection, sous les auspices des cours de Vienne et de Saint-Germain. Enfin, nombre de Polonais, les gens de guerre surtout, convaincus qu'il fallait à la fois des trésors et des armées pour lutter contre le prince de Lorraine, pensaient, comme Sobieski, au grand Condé.

Le 15 janvier, se réunit à Warsowie la diète qu'on appelait de Convocation, celle où la Pologne fixait par ses représentants le jour et le mode de l'élection d'un roi. A peine assemblés, les comices cherchèrent dans leurs rangs le vainqueur de Chocim. Inquiets de régler les intérêts publics en l'absence de ce grand citoyen, le sénat et les nonces l'appelèrent malgré les efforts de la reine. Mais il ne vint pas. Son âme était blessée des manœuvres et des calomnies des partisans de Charles et d'Éléonore. Vainement

Digitized by Google

la diète condamna un libelle de cette faction, injurieux pour la mémoire de Jean-Casimir et de la feue reine, à être brûlé par la main du bourreau ; rien ne put le fléchir.

Quoique absent de la diète, son génie parut y présider : elle fut calme et sage. Les Paç, auteurs et soutiens de la grandeur de Michel, voulurent que l'exclusion fût donnée à un Piast dans l'élection prochaine. Ils alléguaient pour prétextes tous les malheurs du règne précédent : c'était se faire arme contre Sobieski de leur propre ouvrage. Les nonces, aussi bien que les grands, avaient à cœur de ne pas faire cette injure au nom polonais ; ils refusèrent aussi de décréter que le nouveau roi dût être nécessairement célibataire. De toutes les qualités que pût avoir un prince, c'était celle qu'appréciait le plus Éléonore. La diète ne se crut point le droit d'entraver, par des délibérations prématurées, la volonté de la république. On se borna au soin de voter les impôts de guerre et d'envoyer partout des ambassadeurs, sans oublier même le Portugal, pour solliciter des subsides. L'assemblée décida enfin (février) qu'il n'y aurait que trois semaines au lieu de six, pour les travaux de l'élection. Sur ces entrefaites, Sobieski écrivit, de Zolkiew, qu'il importait de mettre un terme prochain aux dangers de l'interrègne, parce que les Turks, revenus de leur terreur, et impatients de châtier dans le sang ce qu'ils appelaient la rébellion de Chocim, recommençaient à porter en avant leurs lignes profondes : les nonces fixèrent tout d'une voix au 20 avril l'ouverture des comices qui devaient donner un roi à la Pologne.

On avait deux manières de pourvoir à l'élection. Ce grand acte de la puissance nationale s'accomplissait ou par une diète simple, composée des mandataires du pays, le sénat

Digitized by Google

et les nonces territoriaux; ou par une diète à cheval, assemblée terrible de l'ordre équestre, c'est-à-dire de la nation entière, accourant en armes pour élever son nouveau chef sur le pavois. Avant de se séparer, la Convocation décida l'adoption du premier mode, celui qui offrait le moins de chances, sinon aux manœuvres de l'étranger, du moins aux attentats des partis et au déchaînement des discordes civiles (22 fév.).

La fin de l'hiver s'écoula dans les sollicitudes et les agitations de l'interrègne : mouvements des palatinats pour tenir les diétines, nommer des députés à la diète électorale et dresser leurs instructions souveraines; explosions partout renouvelées des mille conflits de la Pologne et de la Litvanie, de la petite et de la haute noblesse, des divers palatinats, des principaux seigneurs entre eux; ces querelles irritées par la grandeur du débat; les factions prenant un corps, un nom, un but, et, à peine formées, aussitôt vendues, aussitôt terribles et implacables; ces scènes d'emportements désastreux et de honteux trafics, étalées devant le cercueil royal; près de cette dépouille glacée, une veuve, une reine faisant jouer tous les ressorts afin de porter le sceptre en des mains amies, et de passer elle-même, avec le sceptre et la couronne, à leur nouveau possesseur; plus loin, l'Europe attentive et avide; les émissaires secrets jetés en avant; les armées portées sur toutes les frontières de la Pologne; en même temps les ambassades magnifiques s'avançant à grand bruit, de tous les coins de la chrétienté, pour venir marchander ce trône, que, cent ans plus tard, on ne se donnera plus la peine d'acheter, tel est le spectacle qu'offrait alors au monde (mars) cette république sans corps de nation, cette monarchie sans fixité, dont l'exis-

Digitized by Google

ence ne tenait plus qu'à la faiblesse, aux discordes et aux illusions de ses voisins, ou à la grandeur d'un homme. Pendant que le royal héritage mettait ainsi la Pologne en feu, Sobieski semblait aux uns trop bien savoir, aux autres ignorer absolument ce qu'il y a de puissance dans le repos des hommes considérables ; il se reposait des longues agitations de sa carrière auprès de Marie d'Arquien rendue à la vie, et de là encore il tenait en respect, par son seul voisinage, le Moskowite, le Turk et le Tatar.

On imagine quelles affaires et quelles intrigues venaient le chercher jusque dans sa solitude. Tous les agents de l'étranger, tous les meneurs des factions, tous les grands couraient de Warsowie à Zolkiew, et tous essayaient d'entraîner dans leurs brigues le vainqueur de Chocim. On circonvenait surtout Mme Sobieska ; les Impériaux essayaient sur elle toutes leurs séductions dans l'espoir de l'attacher aux intérêts d'Éléonore. La cour de Vienne avait entrepris de profiter de l'état languissant de l'archevêque interroi et de la retraite de Sobieski, pour faire remettre les rênes de la république à la veuve de Korybuth; des troupes autrichiennes cernaient la Petite-Pologne, prêtes à soutenir cette prétention extraordinaire. Le grand-maréchal sortit alors de son repos ; il jeta des troupes dans Krakowie, à Czenstochowa, sur toute la frontière. Et, comme le Turk poussait ses armements avec une vivacité effrayante, que le tzar Alexis portait sur le Borysthène près de 100 000 hommes, sous prétexte de défendre ses provinces de l'invasion des Osmanlis, Sobieski s'occupa de fortifier les passages du Dniester, de jeter des partisans jusque dans Yassy, et de recomposer la milice. A la tête d'une commission militaire, successivement réunie

Digitized by Google

à Léopol et à Lublin, il employait l'interrègne à mettre en sûreté la république partout menacée.

Les diétines, cependant, poursuivaient leurs travaux orageux. Tous les partis essayaient là leur pouvoir. Chacun voulait obtenir l'exclusion de ses adversaires. La Litvanie, docile au vœu des Paç, exclut les Piasts. Dans leur inquiétude d'obéir à un fils de la Pologne, plusieurs des palatinats du grand-duché allèrent jusqu'à déclarer que la vieille union des deux États serait rompue si ce *veto* n'était pas respecté. Les diétines polonaises, sans donner l'exclusion à personne, partagèrent leurs affections entre la foule de princes qui briguaient les suffrages. Georges de Danemark semblait avoir les vœux des provinces occidentales du royaume, celles où la réforme comptait le plus de partisans. Son portrait fut présenté par un palatin à Éléonore; elle agréa ce nouveau prétendant. Soit feinte pour détourner de Lorraine les haines des partis, soit résolution d'écarter, à quelque prix que ce fût, l'influence française, soit encore triomphe passager du prince de Lobkowitz sur la faveur de Charles, Léopold promit d'intercéder pour le prince danois près le saint-siége, et d'obtenir les dispenses nécessaires à la reine afin de l'épouser. Le père, alors cardinal Nitard, était à Rome, dans son exil brillant, le négociateur de cette nouvelle intrigue. Apparemment qu'il redoutait la brigue de Don Juan d'Autriche, et voulait venger aux bords de la Wistule ses revers de Madrid.

Cependant (avril) les ambassadeurs arrivaient en grande pompe, interrogeant les factions, donnant beaucoup, promettant davantage, apportant à chaque seigneur considérable des lettres de leurs maîtres, où la prière se produisait sans dignité et la corruption sans déguisement. A

Digitized by Google

mesure qu'on approchait du terme de la tourmente, les orages s'amassaient ainsi sur un seul point du territoire. Les palatinats étaient devenus tranquilles en devenant déserts. Les paysans, les moines et les bourgeois y restaient seuls; c'est à Warsowie que tout affluait. Les sénateurs et les nonces territoriaux avaient devancé les ministres des couronnes; sur les pas des membres de la diète accourt par habitude, par cupidité, par orgueil, par passion, l'ordre équestre presque tout entier. Une innombrable population de domestiques de rangs divers, nobles la plupart comme leurs maîtres, augmentaient ce concours immense. Presque tous les corps de l'armée y brillaient. Les Juifs, à la fois marchands, médecins, conseillers, intendants, créanciers de la noblesse, les Juifs s'étaient aussi précipités, comme sur une proie longtemps attendue, sur cette province de Mazowie dont Warsowie est le chef-lieu, et dont le séjour leur était interdit en tout autre temps que la tenue des diètes d'élection. Ce n'était pas trop de la campagne de Warsowie, transformée à six lieues à la ronde en un vaste camp, pour servir de demeure à tous les hôtes que la capitale voyait se presser sous ses murailles, et de champ de bataille à tous les partis qui venaient y poursuivre la victoire.

La plaine de Wola, à l'occident de Warsowie, sur le chemin d'Allemagne, avait été consacrée, depuis l'élection d'Étienne Batory, au camp électoral. Henri de Valois y fut élu le premier, un siècle auparavant. Là venait d'être élevé, aux frais de la république, un vaste pavillon de bois, le szopa[1], où l'interroi et le sénat siégeront. Ce n'était autrefois qu'une sorte de dais d'honneur, soutenu simple-

1. De ce mot slawe se sont formés l'anglais shop et le français échoppe.

Digitized by Google

ment par des colonnes légères et ouvert de tous côtés. Maintenant, des fossés l'entourent comme une citadelle ; il est fermé aux regards ainsi qu'aux agressions, depuis que les violences de la petite noblesse ont porté le trouble dans le collége des grands et mis en péril jusqu'à leur vie. C'est là qu'ils tiennent leur *rota*, leur cercle délibérant ; trois entrées restent toujours ouvertes, celles de l'occident et du midi, pour la Grande et la Petite-Pologne, celle de l'orient pour la Litvanie ; les délibérations ont lieu en plein air, afin que l'ordre équestre puisse avoir l'œil sur ses représentants.

Déjà, l'impatiente Pospolite bat cette enceinte de ses flots bruyants, comme une armée qui attend le signal pour livrer l'assaut. Les innombrables faisceaux d'armes, les tables immenses autour desquelles chaque faction réunit ses clients ; mille joutes au javelot ou à la lance ; mille escadrons qui croisent leurs manœuvres ; mille cortéges de palatines, de castellanes, de sénatrices qui vont distribuant des exhortations et des largesses ; mille cavalcades de gentilshommes qui se promènent, suivant l'usage, leur hache à la main, luttent de vitesse, et débattent en courant les plus chers intérêts de la république ; nombre de combats nés de l'ivresse et finis dans le sang, toutes ces scènes de tumulte, de plaisir, de discussion, de guerre, vraies images de la Pologne, remplissent au loin la plaine.

L'arène est fermée par un cercle vaste et profond de tentes qui embrassent entre leurs flèches sans nombre, comme dans une ceinture épaisse, et le champ de Wola, et les bords de la Wistule, et les clochers de Warsowie. C'est une autre ville, une autre capitale qui a ses marchés, ses jardins, ses hôtelleries, ses monuments. Là, les grands

Digitized by Google

déploient leur opulence asiatique ; là, il y a rivalité de faste entre tous les nobles, entre tous les palatinats : l'étranger qui voit pour la première fois ce luxe digne des derniers peuples dont l'existence ait été errante et nomade, ne se lasse pas d'admirer tantôt ces hôtels immenses, ces portiques, ces colonnades, ces galeries de toiles peintes ou dorées, tantôt ces châteaux-forts d'étoffes de coton et de soie avec leurs ponts-levis, leurs tourelles, leurs créneaux. Grâce aux dernières victoires, les Turks ont fait les frais de la plupart de ces magnificences. Tel est un palais qui surpasse tout le reste en richesse aussi bien qu'en grandeur. A voir le nombre des écuries, des cuisines, des salles de bain ou de conseil, l'élégance de leur architecture orientale, le haut prix des tentures, le goût des dessins, la profusion des baguettes, des pommes, des croissants d'or, on dirait quelque sérail des kalifes, transporté par enchantement du fond de l'Asie aux rives de la Wistule. La victoire a fait ce prodige : ce sont les tentes du lieutenant de Mahomet IV à Chocim. L'écu de Sobieski absent les décore. Ses clients, ses concitoyens du palatinat de Russie se font gloire de s'y montrer établis. En contemplant les trophées où éclate la splendeur des Osmanlis, la foule étonnée prend une opinion plus haute encore du sauveur de la Pologne et de son dernier triomphe.

Les Litvaniens campaient sur la rive droite de la Wistule, et le grand-hetman du duché, Michel Paç, ayant amené toute son armée comme pour dicter des lois à la Pologne, Sobieski avait envoyé au régiment de Dönhoff l'ordre d'occuper le pont qui unissait les deux rives. Paç alors s'empare de toutes les maisons de Warsowie que l'or lui peut livrer, et on ne tarde pas à savoir qu'il y a entassé, jusque

Digitized by Google

dans les caves mêmes, des gens de guerre. Ces dispositions ennemies n'annonçaient que trop d'affreux déchirements. Il y avait guerre entre la Litvanie et la Pologne. Chaque rencontre était un combat ; les hostilités s'étendaient jusqu'au jeu sanglant des *Clopécs*, confédérations d'enfants de la ville, ou de pages et de valets, qui s'amusaient d'ordinaire à se former en troupes, à élire un maréchal, choisir un champ de bataille, et se combattre à outrance. Cette fois, ils se sont distribués en troupes litvaniennes et polonaises, ont arboré les couleurs des deux États, pris même des armes à feu pour mieux simuler les procédés de l'ordre équestre, et ils portent au loin le trouble par leurs marches, la désolation par leurs assauts. Leurs chocs ensanglantent la plaine; les villages sont en feu; les huttes sauvages dont se composaient alors les faubourgs de Warsowie, sont envahies sans cesse et saccagées dans ce jeu terrible : il fut inventé apparemment pour dresser l'enfance à la guerre civile, et mettre à la portée du servage même les jouissances de l'anarchie.

On le pressent assez : tandis que, dans l'élection précédente, la république était scindée en partis nombreux, parmi lesquels dominaient ceux des grands et de l'ordre équestre, cette fois les anciennes discordes se perdirent pour un moment dans des combinaisons nouvelles. Il ne se prononçait que deux factions domestiques. Les rivalités de deux hommes, de deux généraux illustres les avaient formées : c'était la Litvanie et la Pologne.

Il ne devait non plus y avoir que deux grandes candidatures. Les diètes polonaises étaient devenues d'autres champs de bataille, où se rencontraient les puissances qui luttaient pour l'empire du monde. A mesure qu'appro-

Digitized by Google

chait le moment où les travaux du camp électoral allaient s'ouvrir, il était plus facile de reconnaître que tous les concurrents s'effaçaient, écrasés dans le respect du *peuple électeur*, par les sollicitations des deux cabinets, des deux dynasties, des deux potentats qui tenaient la chrétienté partagée sur leurs différends : c'était l'empereur et Louis XIV.

Ainsi, la foule des princes sans crédit et sans puissance, qui avaient compté sur leur nom, leur bonne mine ou leur étoile pour charmer Éléonore et la Pologne, étaient à peu près tombés dans l'oubli. La brigue de Georges de Danemark s'était épuisée avec les trois millions qu'il avait reçus de sa mère; le cabinet impérial ne pensait plus à lui. La diversité du culte suffisait pour écarter le prince de Transylvanie, malgré la riche dot qu'il apportait. Le tzar et son fils ne furent pas plus heureux. Alexis parlait moins cette fois d'appuyer ses prétentions de 100 000 hommes : sa puissance lui était un obstacle plutôt qu'un secours. Les Litvaniens, de qui seuls il pouvait espérer bon vouloir et assistance, craignaient de compromettre le succès de leur cause en portant quelques voix sur lui. Vainement les moines grecs voulurent se montrer pour ranimer le zèle de la religion : ils firent que la Pologne cria au schisme; et les ambassadeurs moskowites ne réussirent qu'à exciter par leur air sauvage, leur saleté, leur bas négoce de pelleteries du Nord, la risée de Warsowie. En ce temps-là, si les légations russes se montraient fréquemment à l'Europe, ce n'était pas dans l'unique intérêt de la civilisation et de la politique. Les marchands en crédit obtenaient de la faveur du prince l'envoi et le privilége de la plupart de ces ambassades. Un grand seigneur était mis à la tête de l'expédition pour en couvrir le véritable but par

Digitized by Google

l'éclat de sa naissance. Sous le nom de gentilshommes, une armée de marchands l'environnaient. Le tzar leur donnait de riches habits qu'ils devaient rétablir au retour dans les garde-robes impériales, et le knout faisait justice de quiconque avait gâté outre mesure, dans les orgies accoutumées, ces ornements d'emprunt. D'énormes convois de fourrures formaient les bagages de la légation; campant tous ensemble dans les cours des bâtiments qu'on leur donnait pour demeure, ils se gorgeaient d'eau-de-vie, et vendaient leurs denrées, jusqu'à ce que, les chalands venant à manquer, on déclarait la mission finie. Lors même que les missions étaient sérieuses, la diplomatie moskowite ne marchait pas sans que le trafic ne fût de compagnie avec elle; il faisait toujours, avec l'ivrognerie et la brutalité, le fond de son nombreux cortége. A côté de ce spectacle, toutes les magnificences de l'Europe policée se pressaient dans les murs de Warsowie. Honteux de leur première prédilection qui était toute barbare, les Litvaniens, que la ferveur religieuse avait fait hésiter un moment, se rangèrent, avec les autres palatinats du grand-duché, au vœu d'Éléonore; la Litvanie se trouva unanime pour porter Charles de Lorraine.

Léopold, toujours ambitieux de plier la république au double joug de ses intérêts et de ses maximes, brûlait d'y prolonger le règne de sa sœur. Elle obtint sans peine qu'il secondât de toute sa puissance le vœu du grand-duché pour l'élévation de son amant. Le crédit de Lobkowitz était ébranlé; ce ministre, qui avait en haine l'illustre Lorrain, allait tomber du faîte de la puissance dans l'exil et les cachots, et le Lorrain captait de plus en plus les bonnes grâces de l'empereur, en cachant à ce protecteur ombra-

Digitized by Google

geux son caractère aussi bien que son génie. Il plaisait par un certain air médiocre et borné, qui ne l'empêchait pas de gagner des batailles. Pour employer le langage d'un contemporain [1], « il se traduisait selon l'esprit secret et jaloux de la cour impériale. » Le comte de Shafgotch, ambassadeur de Léopold, eut ordre d'offrir à tous les grands seigneurs polonais, pour les lier à la faction litvanienne, des titres de princes du saint-empire; on croyait connaître ceux qui avaient reçu de lui des joyaux de 100 000 écus.

Charles était le seul des candidats dont les couleurs fussent hautement arborées. Mais on ne doutait point, dans le champ de Vola, qu'il ne trouvât, cette fois encore, un rival redoutable dans le vieux duc de Neubourg. Ce n'était plus pour soi que le duc briguait l'élection : c'était pour Philippe, l'aîné de tous ses fils, âgé de quatorze ans. Nombre de Polonais semblaient disposés à aimer dans le sang bavarois une opposition héréditaire à la maison d'Autriche, d'immenses richesses, des promesses plus grandes encore, et l'appui du roi de France.

Inquiet des chances de Charles de Lorraine, qui était son ennemi personnel, Louis XIV s'était résolu à porter son influence sur quiconque pourrait s'ériger en prétendant sérieux. Il avait trop à cœur d'écarter le prince lorrain, pour compromettre son crédit dans la tentative d'élever au trône un prince de son propre sang. Bien que victorieux encore, et même conquérant, dans sa lutte contre l'Europe conjurée, il voyait les dangers s'amasser autour de sa couronne. Les Hollandais balançaient toujours sa fortune. Ils avaient attaché le peuple anglais à leur

1. L'éditeur du *Testament politique de Charles V, duc de Lorraine*, Leipsik, 1690.

Digitized by Google

cause, et le peuple anglais forçait la main à son roi. L'Allemagne était en feu. L'inimitié de l'Espagne entraînait celle de la plupart des puissances de l'Italie; la muette obéissance des Français eux-mêmes ne laissait pas que de cacher des agitations menaçantes. Le chevalier de Rohan, l'un des plus puissants noms de France, la marquise de Villars, d'autres seigneurs, accusés d'avoir voulu vendre aux Hollandais une petite place des bords de la Seine, allaient avoir la tête tranchée, pour quelque grand complot que l'histoire, docile aux déclarations officielles de la chambre ardente, désigne simplement comme une ignoble transaction, mais où le nom des coupables dit assez qu'il y avait de plus hauts mobiles : les gazettes d'Amsterdam, en effet, célébrèrent un prétendu projet d'ériger en république la Normandie et la Bretagne[1]. Sous le poids des guerres et des victoires, le malaise de la nation allait croissant. Louis sentait le besoin d'alliés; l'adoption de Philippe de Neubourg engageait dans ses liens une des plus opulentes maisons d'Allemagne, héritière de la maison palatine, et unie par le sang aux successeurs des Wasa. C'était attaquer à la fois Léopold dans l'empire, en Pologne et dans le Nord.

1. Il est difficile de déterminer aujourd'hui quels furent les desseins de ces nobles conjurés. Mais on ne peut douter que leurs complots ne fussent tout politiques. Pélisson, qui suivait alors la cour, écrivait de Versailles, le 14 septembre : « On lui a trouvé (sur la Truaumont) deux manifestes, l'un français, pour exciter les peuples de Normandie contre le roi; l'autre latin, qui est, à ce que je puis entendre, une manière de projet pour la réformation de l'État; il y avait quelque dessein bizarre de se saisir du Pont-de-l'Arche et de quelques autres postes. » Cette exécution de l'un des plus grands seigneurs du royaume n'est pas même indiquée dans le *Siècle de Louis XIV*, tant le misérable crime que la cour eut soin d'indiquer a trompé les historiens sur la nature de l'événement.

Digitized by Google

Tels étaient les deux compétiteurs entre lesquels la république et l'Europe semblaient devoir être partagées. Les cours furent obligées de se distribuer, selon leurs alliances, et les factions selon leurs penchants, sous les deux bannières. De la sorte, un même intérêt confondit les noms de France, de Pologne et de Neubourg, d'un côté; de l'autre, ceux de Litvanie, de Lorraine et d'Autriche. Mais il s'en fallait de beaucoup que le parti français fût aussi compacte et aussi assuré que celui des Paç. Le parti français n'avait point de lien. C'était surtout en haine du vœu exprimé par les palatinats du grand-duché que les palatinats de la couronne se consacraient au service du duc de Neubourg, candidat de Louis XIV. La France comptait encore des ennemis invétérés dans les rangs de la petite noblesse. Les grands, une fois délivrés de l'importun Wisniowieçki, ne laissaient pas que d'être enclins aussi à prendre fait et cause pour sa veuve, par ambition, par jalousie, par plaisir d'obéir à une fille des Césars, par penchant pour ce trône impérial qui les décorait de titres pompeux. Dans le sacerdoce, mêmes fluctuations : il suffisait que le haut clergé eût embrassé, depuis le temps de Louise de Gonzague, les intérêts du roi de France, pour que les moines et les curés prissent à cœur la cause du prince de Lorraine. Ils couraient répétant, d'après les Jésuites, émissaires de Charles, que les maisons de Bouillon, de Guise, de Lorraine, desquelles il était issu, comptaient trois cents bienheureux dans le paradis. En vantant à la république ce saint patronage, ils produisaient d'autant plus d'impression que le candidat soutenu par la France avait contre soi son extrême jeunesse, sa famille nombreuse, qui semblait devoir tomber à la charge de la république, par-dessus

Digitized by Google

tout son extraction allemande. L'antipathie des Slaves et des Teutons ne s'était pas perdue dans le cours des siècles, et il se trouvait que le client de Louis était le plus germanique des compétiteurs, celui de Léopold le plus français. Ce fut l'un des arguments les plus décisifs de la Litvanie : il était curieux d'entendre les partisans de l'Autriche vociférer, sous les tentes et dans les orgies, ce proverbe populaire :

« Poki swiat swiatem
« Polak Niemcowi nie bedzie bratem [1]. »

On leur répondait par ce mot du grand Zamoyski : « Il y a trois choses dont il faut que la Pologne se défie : la puissance ottomane, la guerre civile et les intrigues autrichiennes ! »

La discorde régnait donc au sein de la Pologne même, comme entre la Pologne et le grand-duché. Ce n'était dans le champ de Wola qu'affreuses clameurs et chocs meurtriers ; l'armée du grand-duché tout entière osait brandir ses armes contre ses adversaires du bord occidental de la Wistule. Louis XIV était loin pour porter du secours à ses partisans, tandis que, campé dans la Silésie à la tête d'une armée impériale, et réunissant là, dans de perpétuelles orgies, les gentilshommes de la Petite-Pologne, qui venaient s'enivrer à leur aise et partaient après avoir reçu un petit écu par tête, le prince de Lorraine annonçait assez l'intention de faire valoir ses titres les armes à la main. La lice n'était pas encore ouverte devant les concurrents que déjà la malheureuse Pologne voyait de tous côtés la guerre gronder dans ses murs comme à ses portes.

1. Le monde aura pris fin,
Avant qu'un Polonais puisse aimer un Germain.

Digitized by Google

Enfin, le jour dont l'attente tenait en suspens et la Pologne, et la chrétienté, et la Porte Ottomane, le jour où la diète d'élection devait être ouverte, se leva (20 avril). Le matin, le sénat, les délégués de l'ordre équestre, l'archevêque qui représentait la royauté, allèrent, dans la vieille cathédrale de Saint-Jean, implorer les lumières divines pour le choix auquel se liaient tant de destinées. Les trois ordres se rendirent ensuite au palais des rois, et entretinrent la reine Éléonore des regrets de la patrie pour le prince qu'on se félicitait d'avoir perdu; puis, les nonces territoriaux, les palatins, les castellans, les évêques, le prélat, chef de l'assemblée, montèrent à cheval pour s'acheminer vers le champ de Wola, entourés de 60 ou 80 000 gentilshommes dont chacun pouvait, au bout de quelques heures, être roi, et qui tous portaient dans leur contenance, quelquefois jusque sous la livrée d'un maître, l'orgueil de ce vain et funeste privilége. C'était un curieux spectacle que cette dernière représentation des champs-de-mai antiques, que cet immense concours où des armes et des vêtements, traditions de la vie sauvage aussi bien que les lois, se mêlaient aux pompes d'un luxe désordonné. L'habit français ne se montre point dans cette solennité toute nationale. Les fils des Sarmates semblaient vouloir se cacher, comme leurs pères, sous les peaux de bêtes fauves, en ayant soin de les cacher elles-mêmes sous les pierres et l'or. Leur bonnet est de pied de panthère; des aigrettes de plumes d'épervier ou de héron le surmontent; des agrafes éclatantes le décorent; la robe de martre ou de zibeline est doublée de satin, de velours, de brocard; le doliman est tissu d'argent, la ceinture émaillée de pierres précieuses; partout brillent sur les fourrures les nœuds de diamants.

Digitized by Google

La main nue de chaque seigneur est ornée d'un riche anneau où ses armoiries sont gravées; c'est, comme dans l'ancienne Rome, le signe de reconnaissance de l'ordre équestre : nouveau témoignage d'antiques rapports de races, de coutumes, de traditions entre les peuples du Nord et quelques-unes des peuplades qui ont fondé la ville éternelle.

Rien n'égale dans ces somptuosités le luxe des armes. Ce ne sont que doubles poignards, doubles cimeterres semés de brillants, boucliers d'un travail précieux, haches d'argent damasquinées d'émeraudes ou de saphirs, arcs et carquois d'or, qu'on ne porte plus guère que dans les fêtes, en souvenir des vieux usages de la patrie. Les chevaux participent de ces mélanges de barbarie et de raffinement; souvent ferrés d'argent, souvent peints de couleurs bizarres, ils plient sous le poids des étriers arabes, des sabres, des lances, des framées de rechange, par lesquels les sénateurs marquaient leur état. Les évêques se distinguent d'ordinaire par des chapeaux gris ou verts, des pantalons jaunes ou rouges, des soutanes flottantes, magnifiquement brodées et de couleurs étranges; pour joindre la singularité à la richesse, souvent ils dépouillent l'habit épiscopal; lestes cavaliers, ils se signalent aussi par la beauté des armes et des équipages. Dans la foule de l'ordre équestre, point de gentilhomme si humble qui n'essaye de rivaliser ces magnificences. Beaucoup portaient en fourrures, et surtout en instruments de guerre, toute leur fortune. Beaucoup avaient vendu leur vote à un ambassadeur ou leur liberté à un homme puissant, pour se faire honneur de quelques ornements de plus aux yeux de leurs concitoyens. Et le peuple, dont les regards éblouis contemplaient toutes ces merveilles, était presque sans vêtements[1]

Digitized by Google

Sa longue barbe, sa saleté, ses jambes nues, indiquaient, moins encore que son air triste et pâle, toutes les misères de la servitude.

Chaque palatinat avait des chambellans qui balançaient dans les airs son étendard. C'est autour de cette enseigne révérée que tout ce qu'il y a de nobles libres se rallie, s'agite, s'enivre de patriotisme et de liberté. Le reste fait tumultueusement cortége aux grands, aux patrons adoptés, et se perd dans les rangs des troupes régulières que ces riches seigneurs traînent après soi : ce sont tantôt des régiments étrangers, allemands, walaques, kosakes, tatars qu'ils ont à leur solde, ou heyduques hongrois qui étalent à pied leurs livrées; tantôt des compagnies de volontaires, soit pancernes bardés de fer, soit hussards chargés de cuirasses éclatantes, soit pacolets ou valets d'armes avec le justaucorps de peaux de loup et l'inutile épouvantail de grandes ailes de plumes d'aigles, dispendieuses milices que l'ennemi n'a jamais vues si nombreuses, et qu'ombrage l'immense cortége d'une forêt de lances aux flammes légères. Une grande pique d'or, chargée de panaches éclatants, attirait, quoique baissée, tous les regards. C'est le bountzounk, qui remplace à la guerre le bulawa ou bâton de commandement des grands-hetmans. Le bulawa d'argent et d'or brille aussi aux mains d'un écuyer. Ce sont des towarzisz litvaniens qui portent ces enseignes. Le grand hetman, qui s'en fait précéder, n'est pas celui de la couronne. Plus âgé, moins beau, et aussi brave, c'était Michel Paç.

Près de lui marchent tous les siens : le grand-chancelier Christophe Paç, son cousin; Casimir Paç, évêque de Samogitie, frère de Christophe; Nicolas Paç, évêque de

Digitized by Google

Wilna; Étienne Paç, palatin de Troko, frère de Michel; Jérôme Paç, fils d'Étienne, et connu en conséquence sous le nom de Palatinide de Troko; Paul Paç, staroste de Samogitie; un autre Paç encore qui était grand-chambellan, tous puissants par leur accord, leurs charges et leurs richesses. La foule des courtisans s'agitait autour d'eux. Sobieski ne s'était pas décidé jusqu'alors à venir prendre sa part des soins et des perplexités du champ électoral. Lui absent, c'était sur les Paç que semblait reposer la Pologne.

La diète enfin prit possession de ce kolo, de ce szopa, humble et nu, mais riche de souvenirs. Aux bords du fossé, l'œil fixé sur les nonces assis en plein air, se distribuèrent dans la plaine ces 100 000 spectateurs à cheval, qui se disputaient le terrain, pour rester dans la ligne des bannières de leur palatinat, plantées au milieu du kolo. Leurs armures étincelantes éclairaient le champ de Wola de mille feux, et déjà les sabres brillaient hors du fourreau. Ces citoyens, qui venaient assister dans les comices à l'élection du premier magistrat de la république, étaient des hommes de guerre impatients de toute trêve, avides de combats. Ils avaient besoin de s'entr'égorger pour s'étourdir sur le chagrin de ne pas disposer eux-mêmes du sort de leur pays.

La diète avait pour président l'interroi, qui fut souvent remplacé, en l'absence d'autres prélats de la Grande-Pologne, par le vertueux et sage évêque de Krakowie, André Trzébiçki. Les deux ordres ne délibéraient-ils pas ensemble, c'était aussi le primat ou son suppléant qui présidait, dans le szopa, la chambre des sénateurs. Le cercle des nonces avait à élire son président sous le nom de maréchal de l'ordre équestre. Ce devait être le premier soin du kolo,

Digitized by Google

et, contre l'usage, ce choix fut prompt; il fut paisible. Un Litvanien, ami du grand-hetman de la couronne, le grand trésorier Sapiéha, esprit prudent et ferme, se vit élevé à ce poste important, de l'aveu de tous les partis.

Quelques jours se perdirent dans les travaux préliminaires : l'adoption des *pacta-conventa*, l'examen des *exorbitances* ou griefs de la république sous le dernier règne, puis un échange infini de serments entre le primat, les sénateurs, les députés et les grandes charges, soit de la couronne, soit de la Litvanie, qui prenaient tous le ciel et la terre à témoin de leur sincère abjuration des discordes passées, et de leur horreur profonde pour les brigues, la corruption, les partialités. Pendant ce temps, les factions se comptaient dans la plaine. Le nom des candidats auxquels chacun s'était dévoué ou vendu courait dans les rangs, excitant ici les murmures, là des acclamations, plus loin les menaces et les défis sanglants. Jamais élection ne s'était annoncée sous de plus sombres auspices. C'est que l'or des étrangers coulait à flots. La nation qui, depuis vingt-cinq ans, avait vu la Suède, la Moskowie, le Brandebourg, la Porte Ottomane, Bogdan, Doroszenko, les Tatars échouer invariablement dans leurs efforts conjurés pour l'asservir, avait donné au monde une haute idée de sa puissance. Comment les couronnes n'eussent-elles pas tout fait pour entraîner dans la balance de leurs intérêts d'état ou de famille cet empire si vaste, ce peuple si vaillant et couvert de tant de gloire!

En se présentant avec un train brillant pour solliciter les suffrages de la nation assemblée, les envoyés des compétiteurs eurent soin de mettre au trône de Pologne des prix énormes.

Digitized by Google

Charles de Lorraine proposait de donner à l'armée neuf mois de solde, de lever 5000 hommes à ses frais pour soutenir le poids de la première campagne contre les Turks, de prendre 500 gentilshommes pour sa garde, d'élever deux places fortes sur les frontières turques et moskowites, enfin d'ouvrir en Lorraine une école militaire pour la jeune noblesse polonaise, et de consacrer aux intérêts de la république les revenus du duché, quand il l'aurait hérité de son oncle et ressaisi sur le roi de France. Philippe était plus magnifique. Outre les deux places de guerre, un gymnase en Allemagne, une garde brillante, il promettait une année de solde à l'armée, et un secours de 26 000 hommes levés à ses dépens pendant toute la durée de la guerre contre l'infidèle. C'était beaucoup, mais non pas plus que ne pouvait faire le vieux duc de Neubourg. Charles offrait moins de garanties. Les joyaux du duché, que son oncle était loin de lui abandonner, formaient toute sa richesse et presque toute son espérance. Mais ses partisans criaient que le trésor de l'Autriche lui serait ouvert, et on accueillait avec transport leurs promesses. Les émissaires de la France assuraient en vain que l'armée offerte par Philippe serait prise dans les vieilles bandes de Luxembourg et de Turenne. Les murmures de l'assemblée annonçaient trop que la multitude avait peu de penchant à placer son espoir sur ce prince. Visiblement, le candidat impérial, qui avait passé sa jeunesse à la cour de Saint-Germain et qui portait un nom illustre dans notre histoire, était, de moment en moment, plus près de plaire au parti français que le candidat allemand de la France, malgré tous les efforts et tout l'ascendant de Louis XIV.

Les Paç l'emportaient donc. Pour mieux marquer et assu-

Digitized by Google

rer leur victoire, ils entreprirent (25 avril) de profiter de l'absence de Sobieski pour obtenir que l'exclusion fût donnée à tout Piast, comme, dans l'élection précédente, on l'avait donnée expressément au grand Condé. C'était une faute; car ils mettaient ainsi en doute eux-mêmes la validité de l'exclusion déjà prononcée par les diétines de Litvanie, et perdaient, dans la poursuite d'un vain triomphe et d'une vengeance vaine, un temps qu'ils auraient mieux fait d'employer à brusquer l'élection ou à la conquérir. Les esprits s'échauffèrent. L'un des Paç déclara que celui-là serait infâme qui porterait un de ses concitoyens, un de ses égaux, au rang suprême. C'était nommer eux-mêmes le candidat de leurs terreurs, qui pouvait si aisément devenir celui de la Pologne. La Pologne se sentit tout entière outragée. Quoique la sagesse de Sapiéha, maréchal de l'ordre équestre, tempérât l'exaspération des débats, ce fut un sujet de discorde ajouté à tant d'autres discordes; et un troisième parti se forma aux dépens des deux autres, qui parla de repousser les compétiteurs de races étrangères pour placer la couronne de Pologne au front d'un Polonais. Un seul était possible. La haine aveugle des Paç avait porté Sobieski.

Sur ces entrefaites, Sobieski fut annoncé. La Pologne ne l'avait pas revu depuis la journée de Chocim. A son approche, les arcs-de-triomphe couvrirent de nouveau les chemins; la chaire répéta ses louanges; Warsowie entier se leva; l'ordre équestre courut au-devant de lui pour le contempler et lui rendre hommage; d'illustres sénateurs furent députés à sa rencontre; les enfants demandaient à leurs pères quel était cet hôte pour lequel on tapissait les routes de tentures et de fleurs, et si c'était le roi si longtemps attendu. Cette marche du grand-hetman de la couronne était

Digitized by Google

en effet toute royale, toute victorieuse. Les respects des populations, arrivées de toutes parts sur la route pour se mettre à genoux devant lui et le voir, les harangues des magistrats, les honneurs que lui rendait le clergé, retardaient son arrivée, et ses regards excitaient l'impatience publique. Enfin, il parut (2 mai). Agé alors de près de cinquante ans, Sobieski était toujours, malgré l'embonpoint qui commençait à épaissir sa taille, l'un des hommes les mieux faits de son temps. L'ardeur du soldat respirait encore dans ses traits réguliers, à côté de la gravité du politique ; l'élégance, l'affabilité, la courtoisie du seigneur de haute naissance s'alliaient admirablement dans tout son air à la mâle fierté du héros. Ce génie qui ordonna tant de campagnes et gagna tant de batailles rayonnait sur son large front ; cette vive éloquence qui ne connut point de rivale éclatait dans ses regards ; on sentait que le feu pénétrant de ses grands yeux jaillissait d'une âme passionnée pour tout ce qui parle aux grands cœurs : les femmes, l'étude, la gloire, la foi, la patrie.

Tout, en lui et autour de lui, parlait de ses belles qualités ou de ses belles actions. Il était, pour ainsi dire, vêtu de ses trophées. Les armes qui brillaient à ses côtés rappelaient les victoires qui les lui livrèrent et celles où il les porta. A la croupe de son cheval pendait un bouclier d'or semé de pierres précieuses, et présentant à tous les yeux, dans d'habiles sculptures, quelques pages de sa vie tracées à la façon d'Homère. L'arc qui flottait sur son épaule charmait le peuple autant que le cimeterre des vizirs. On savait qu'un homme des anciens temps n'eût pas mieux que lui tendu cette arme pesante, et qu'aucun de ceux qui étaient là ne l'eût aussi adroitement maniée. Les drapeaux enlevés

Digitized by Google

à Chocim ornaient sa marche. Il les apportait pour les offrir, disait-il, au roi qui serait élu. Son escorte était peu nombreuse : quelques compagnies d'armes seulement et un régiment de dragons marchaient près de lui. Mais entre ces compagnies brillait une troupe, monument superbe de ses victoires. C'étaient des janissaires devenus, de ses captifs, ses soldats et ses défenseurs. Tout se pressait pour les contempler. On entendait de loin leurs grosses caisses, leurs trombones, leurs psaltérions, leurs cymbales aiguës, musique éclatante et sauvage qui retentissait en Europe pour la première fois. Ainsi a fait de nos jours, au retour de l'expédition d'Égypte, le premier consul Bonaparte.

Sobieski s'était rendu au vœu de la diète (3 mai) ; il prenait part à ses travaux, et les débats suivaient leur cours bruyant, quand de longues salves d'artillerie suspendirent les querelles. Le sénat sortit du szopa (4) pour siéger au kolo, et la noblesse, s'élançant sur la route de Warsowie, courut border la haie de ses escadrons curieux. L'Europe venait prendre séance, par ses ambassadeurs, au milieu de ce peuple qui s'assemblait encore sous la voûte du ciel, pour recevoir lui-même des ambassades et choisir ses rois. Les plus illustres sénateurs introduisirent tour à tour dans le cercle les représentants des couronnes. Le nonce du saint-siége, Buonvisi, eut audience le premier. Il se contenta de demander à la Pologne l'adoption d'un roi catholique, d'un roi résolu et capable de pousser avec vigueur la guerre sainte contre les perpétuels ennemis et les fléaux les plus terribles du nom chrétien. Dans sa pensée, c'était désigner Charles de Lorraine.

Le lendemain (5), fut reçu l'ambassadeur du chef du saint-empire. Le comte de Shafgotch recommanda la fille

Digitized by Google

des Césars à l'intérêt de la république, et le prince de Lorraine à ses suffrages. Don Pédro de Ronquillos, muni des pouvoirs de l'Espagne, mais perdu dans la foule diplomatique, parla dans le même sens; il se tenait caché, suivant l'usage, sous un titre obscur, depuis que les diètes avaient fait l'injonction aux légations espagnoles de céder le pas à celles du roi de France. Les envoyés de tous les princes de l'Italie, ceux de l'Angleterre et de la Hollande appuyèrent successivement l'ennemi de Louis XIV. Il n'y eut que le grand-électeur et le roi de Suède, engagés dans des alliances contraires, qui soutinssent ensemble la candidature de Philippe de Neubourg : il était leur parent. Pour prononcer leurs harangues, et, en quelque sorte, déposer leurs votes dans ce sénat de tout un peuple, les ministres de la chrétienté se plaçaient au banc des grands dignitaires, et, la foule se pressant pour les entendre, chacun obtenait la parole à son tour, tous obligés de féliciter d'abord la Pologne, et avec elle le monde chrétien, sur l'immense victoire de Chocim; tous chargés, comme à l'élection précédente, de multiplier les efforts pour porter la couronne ailleurs que sur la tête du héros de cette grande journée. Comment ne pas voir que l'étranger, admis en quelque sorte aux honneurs de la voix consultative dans ces grandes délibérations, voudrait un jour davantage? Maintenant, ils conseillaient; ils commanderaient bientôt.

Louis XIV avait accrédité, pour son ambassadeur plénipotentiaire près la Pologne assemblée, l'évêque de Marseille, Forbin-Janson, cet habile et spirituel prélat dont les querelles avec M. de Grignan sont illustrées dans la correspondance de Mme de Sévigné. Une tempête l'avait jeté sur les côtes d'Angleterre. Il arriva enfin (8 mai), renoua les rela-

Digitized by Google

tions de la cour de Versailles avec la plupart des grands, se rendit promptement populaire par sa magnificence et ses largesses; puis, entouré de seigneurs brillants, escorté par toute la maison militaire de Sobieski, traînant une suite de quatre-vingts carrosses et de pages, d'écuyers sans nombre, précédé d'une musique guerrière qui charmait le peuple par ses fanfares, il se rendit au kolo (11 mai), enleva tous les assistants à force de bonne grâce et d'éloquence, recommanda Neubourg, et reçut d'André Trzébiçki cette réponse : que la Pologne demandait au ciel l'adoption d'un prince tel que Louis XIV. Ses succès passèrent l'attente de ses amis et de ses ennemis. Plus que jamais alarmée, Éléonore multiplia les efforts; elle mit en gage ce qui lui restait de joyaux pour racheter les électeurs déjà vendus au duc de Lorraine, et qui chancelaient. Cette princesse allait sollicitant des voix avec le double empire de son sexe et de sa grandeur. Le primat Czartoryski, ne pouvant plus agir, parlait encore pour Lorraine. Le comte de Schafgotch et le comte de Tuff, envoyé de Charles, redoublèrent d'efforts; mais ils étaient à bout de largesses, et un ascendant plus grand que le leur dominait désormais l'assemblée.

Tout était plein de Sobieski. Sa voix n'avait pas été encore entendue; il n'avait pas laissé percer ses opinions et ses vœux; il ne faisait que promener un regard sérieux autour de soi comme pour étudier ce nouveau champ de bataille : du reste, son unique soin était de faire la charge de grand-maréchal, de ramener l'ordre dans l'assemblée; son bâton d'ébène se rompait souvent entre ses mains à force de frapper la terre. Dans l'irritation croissante des partis, on cessa de s'assembler au kolo, après avoir prolongé, au delà du terme de trois semaines qui avait été prescrit, la durée

Digitized by Google

de la diète. Ceux du grand-duché se groupaient tumultueusement autour des Paç. Ceux de Pologne avaient pour président l'évêque de Krakowie, qui remplissait presque toujours les fonctions d'interroi. Sobieski fait signe enfin qu'il veut parler; un silence profond s'établit aussitôt : il déclare que la république a besoin d'un chef, homme d'expérience et de courage, qui puisse suppléer par la grandeur de son nom à la faiblesse publique, et couvrir à la fois contre l'Orient et l'Occident, contre le Nord et le Midi, les frontières partout menacées. Le Bavarois est un enfant qui n'a pas encore paru sur les champs de bataille : à part toute autre objection, il ne peut convenir; le Lorrain est un brave soldat, peut-être sera-t-il un jour un habile capitaine : il ne l'est pas encore, et la Pologne n'est pas plus en position de faire l'éducation de ses rois, que de leur donner le temps de grandir; un troisième candidat peut seul concilier tous les intérêts et tous les partis.

La foule, en suspens, attendait ce qui allait suivre. Les évêques se rappelaient le cardinal qui s'écria dans le conclave. *Ego sum papa!* Sobieski prononça enfin ce nom que tant de milliers d'hommes cherchaient à lire dans ses regards. La Pologne était lasse du règne de la médiocrité : c'était un puissant génie. La Pologne voulait un roi qui sût la défendre : c'était un guerrier chargé de victoires. La Litvanie, le primat, nombre de sénateurs, voulaient un sang illustre : c'était le grand Condé!

Il serait difficile de dire quel trouble chacun des mots de cette courte harangue fit naître au milieu des assistants. Il semblait que Louis XIV et tout son cortége de grands hommes apparussent aux côtés de Sobieski pour donner un maître à la Pologne. L'ancienne faction de Lubomirski

Digitized by Google

s'étonna. Les amis particuliers du prince de Neubourg se troublèrent. Quelques esprits circonspects, qui craignaient auparavant l'alliance de Léopold, craignirent la guerre avec l'empire; d'autres avaient été affermis, par les cris hostiles des Paç, dans le désir de voir un Polonais régner sur la Pologne : et pourtant c'était le grand Condé!

Cette proposition porta le désordre dans le camp Litvanien. Tout ce qui formait, parmi les Polonais, l'ancienne faction de France, tous les grands et leur clientèle, accoururent, adoptant le héros de Chantilly avec transport. L'ordre équestre avait contracté l'habitude de voir dans le grand-hetman le génie tutélaire de la patrie; tous ceux qui avaient foi dans sa sagesse passèrent du côté de ses conseils : le nombre en était grand; son armée salua d'acclamations joyeuses ce nom cher à la victoire. Elle semblait fière d'avoir été jugée digne d'un tel chef.

Nul doute que Condé n'eût été roi, si les Paç, plus habiles, eussent embrassé sa cause. Mais la haine est de mauvais conseil. Elle les poussa encore à contester au grand-maréchal l'honneur de disposer de la couronne. C'était oublier promptement qu'il aurait pu tenter davantage. Ils multiplièrent de toutes parts les complots pour traverser ses vœux; et ils ne trouvaient rien à opposer au héros français, hormis sa gloire! Suivant eux, la fortune l'avait épuisé par ses longues faveurs; il y avait plus de trente ans qu'il s'était mis à gagner des batailles; trente ans de travaux lui avaient pour jamais fermé l'accès des camps; il se survivait à lui-même dans la molle retraite de Chantilly, et une vieillesse hâtive couronnait de ses infirmités une gloire prématurée.... Tandis qu'on parlait ainsi dans le camp de Vola, le vainqueur de Nordlingue courait à Senef.

Digitized by Google

Éléonore et tous les siens entreprirent de faire de leur soulèvement contre le neveu de Louis XIV une ligue sainte. Des pamphlets sans nombre redisaient les services rendus par les ancêtres de Charles de Lorraine à la cause du ciel : Jérusalem et le saint tombeau conquis par l'un d'eux, nos guerres de religion pleines de ces princes, les croisades plus encore, et, tandis que les jésuites flattaient l'oreille des gentilshommes en répétant les vers du grand Kochanowski sur ces expéditions saintes, comme autant de présages des victoires qui attendaient le neveu de Godefroy de Bouillon à la tête des Polonais, dans des croisades nouvelles, on semait avec dévotion contre Condé les accusations d'hérésie et d'impiété. « N'était-il pas notoire qu'il ne croyait pas en Dieu ; qu'il faisait gras le vendredi ; que le prince Boguslas Radziwill, calviniste, s'était entendu avec lui sur tous les points ; qu'il ne s'était point confessé depuis son enfance ; qu'il répétait souvent ce blasphème, que le christianisme était une vieillerie nauséabonde ? N'avait-il pas manqué de foi à toutes ses maîtresses ? N'était-il point Thersite dans les conseils autant que Mars dans les combats ? N'imputait-on pas à ses débauches plus qu'à ses campagnes sa vieillesse précoce ? Et pourquoi Louis XIV voulait-il imposer cet orgueilleux despote à la Pologne, sinon pour purger la France de tant de souillures ? » Un pamphlet du vice-chancelier Olszowski propagea ces bruits, et les a fait arriver, dans ces termes mêmes, jusqu'à nous.

Ces discours ne laissaient pas que de faire une vive impression, et tout était confusion, fureurs, alarmes. Le szopa semblait une citadelle assiégée par plusieurs armées, ivres de colère et de vengeance. Le sang coulait ; il allait couler à flots, et personne ne savait plus pour qui le répandre. Les

Digitized by Google

maisons étaient fortifiées. Des deux côtés, on ne marchait que par troupes nombreuses. Les milliers de soldats, cachés par les Paç dans les quartiers qui environnaient celui du grand-hetman de la couronne, s'étaient tout à coup découverts, et cette escorte accompagnait partout le grand-hetman de Litvanie, le grand-chancelier, les évêques de Wilna et de Samogitie, le palatin de Troko. Leurs adversaires s'étaient mis de leur côté en mesure de se défendre. Sobieski, tranquille pendant ces préparatifs de guerre, mais portant dans le calme de sa contenance un dédain menaçant, et les chefs litvaniens, emportés, pleins de fureur, étaient en présence comme des ennemis toujours prêts à en venir aux mains. Leur choc devait entraîner dans la mêlée la république entière; mais on sentait que la partie n'eût pas été longtemps égale entre eux : les sages étaient ceux qui, redoutant une double élection, et, par suite, des guerres civiles sans fin, désiraient une bataille, pour voir se vider en une seule journée ces terribles différends.

Depuis vingt-neuf jours, les destinées de la nation polonaise flottaient au milieu d'affreuses perplexités. Celui qui avait été fixé pour la conclusion des débats, allait se lever (samedi, 19). Sobieski déclare que tout lui est facile pour éviter des malheurs à son pays; qu'il renonce à son vœu le plus cher, à l'élection du grand Condé, et il propose un tempérament, qui est aussitôt accepté par la Pologne. Six évêques, à la tête desquels marchait celui de Krakowie, sont députés à Éléonore. Elle les reçoit, entourée de tous les Litvaniens qui la dirigent. Trzébiçki lui déclare que les Polonais sont prêts à entrer dans une transaction qui lui conservera le trône; qu'ils renonceront à y porter un prince du sang de France; que de son côté elle doit sacrifier Charles

Digitized by Google

de Lorraine, et consentir à donner sa main au jeune prince de Neubourg. A ces mots, la reine jette sur les prélats un regard courroucé, et se tournant vers les Paç : « Dieu et l'empereur mon frère, dit-elle, m'ont placée sous la protection de la république; je me repose avec confiance sur la république du soin de mes intérêts. Quant à ce qui est de l'élection, je suis aussi sans alarmes; mes amis ne m'abandonneront pas. » — « Jamais! » s'écrie en même temps toute sa cour, et le grand-chancelier de Litvanie, qui était auprès d'elle, continue avec hauteur : « Tout ceci cache des piéges que je vois trop bien. Mais qu'on sache une chose : c'est que, les couronnes n'ayant recommandé que Neubourg et Lorraine, il n'y a que l'un des deux qui puisse être roi. » — « Je prétends, ajoute le grand-hetman Michel Paç, que ce soit Lorraine, et je vais au kolo! »

Les évêques s'inclinèrent et sortirent, étonnés d'apprendre que la recommandation, que le vœu des couronnes pût être proclamé nécessaire à l'élection d'un roi. La république se trouvait constituée ainsi dans la dépendance de l'étranger, et l'était par un de ses citoyens.

Sobieski se promenait avec Forbin-Janson dans les jardins du palais de Casimir, sa résidence, quand il apprit ces funestes discours et la menace altière du grand-hetman de Litvanie : « Eh bien! dit-il froidement, moi aussi je vais au kolo. » Puis pressant les mains de l'évêque de Marseille : « Soyez tranquille, ajouta-t-il; les Impériaux ne régneront pas sur la Pologne. » A ces mots, il prend son arc, brandit sa hache, s'élance sur son cheval, et entouré de sa garde, suivi de tous les siens, il court au champ de Vola.

C'était l'heure même où les suffrages devaient être enfin

Digitized by Google

recueillis. Mais déjà la réponse de la reine était connue. Une terreur panique s'était aussitôt propagée. Au lieu des espérances qu'on avait formées pour ce grand jour, on voyait les armes prêtes à trancher le différend. Les habitants de Warsowie avaient fermé leurs maisons. Les juifs, campés dans la plaine, s'étaient enfuis avec leurs trésors. Les soldats couraient sur les rivages de la Wistule pour en interdire l'approche à l'armée du Grand-Duché, et les Litvaniens, embarqués sur mille nacelles, s'élançaient de tous côtés dans le camp électoral. Dans le camp régnait une sorte de calme terrible, celui qui précède le combat. Là s'étendent, sous les enseignes des chefs, deux lignes profondes que le kolo sépare. Les deux armées, les deux factions, les deux peuples vont en venir aux mains.

Sobieski cependant paraît. La Pologne rompt ce grand silence pour accueillir son héros par de bruyants transports; elle agite avec fureur ses lances, ses javelots, ses cimeterres, ses framées, lui demandant le combat. Les Litvaniens frémissent; déjà ils se précipitaient au-devant du choc, quand l'évêque de Krakowie, à cheval sous le szopa, au milieu du kolo, donne un signal. Aussitôt les cantiques sacrés se font entendre, entonnés par le chœur des évêques. Ce sont les prières solennelles par lesquelles on clôt d'ordinaire les débats. Au milieu du tumulte, André Trzébiçki n'a pensé qu'à le dominer par la double autorité du langage de la religion et des formes de la loi. Il a réussi. Le silence a régné tout à coup. Les hymnes seuls retentissent dans cette foule éperdue, sur ce théâtre de tant de fureurs! Dieu est obéi chez cette nation sans obéissance. Et, quand le chant religieux d'une nation entière est achevé, le ferme prélat ordonne que chaque palatinat s'assemble,

Digitized by Google

suivant les coutumes, autour de son palatin et de sa bannière pour donner sa voix. Tout obéit encore : les deux lignes se rompent en autant d'escadrons épars, autant de cercles délibérants qu'il y a de palatinats dans la république. La république entière prend ainsi part à l'élection. C'est avec la Russie-Rouge que vote Sobieski. Ses concitoyens, fiers de lui, l'entourent avec orgueil. Leur président est Stanislas Iablonowski. Illustre par tout ce qui élève les hommes, la naissance, le savoir, l'éloquence, les éminents services, les charges éminentes, ce seigneur, dont on a dit qu'il laissait à douter s'il était plus utile au conseil ou dans les camps, s'exprime ainsi[1] :

« Parvenus au terme de cette orageuse discussion, nous sommes tous d'accord sur ce que doit être notre roi, dans les circonstances qui nous pressent. Nous savons que la couronne est un fardeau pesant. Reste à voir qui est le plus de force à le porter.

« Il n'est plus question du prince de Neubourg. Le prince de Lorraine possède des titres à l'estime de la Pologne. Il en pourrait avoir à ses suffrages, s'il était moins dévoué à un cabinet de qui nos pères n'ont jamais voulu tenir ni des princes, ni des exemples. Je pense comme nos pères. Je déclare que j'opposerai au candidat de l'empereur mon *veto*.

« Rempart de la république chrétienne, la Pologne veut à sa tête un nom glorieux, et Condé est le premier capitaine de notre âge. Ce matin, je me suis humilié devant

1. Ce discours est extrait d'André-Chrysostôme Zaluski, *Litteræ historico-familiares*, p. 559 ; du docteur Connor, *Description of Poland*, p. 146, et de Joseph-André Zaluski, t. I, *Anecdota quædam singularia celsissimæ de Prussiis ducum ac S. R. I. principum Jablonoviorum domus, ex archivo celsissimæ familiæ privato ac ex sua bibliotheca collecta*, *Warsawiæ*, 1747.

Digitized by Google

Dieu pour chercher des lumières au pied de la croix sur une décision qui doit finir le deuil de mon pays. Je sais bien qu'en nommant Condé, je ne me préparerais point de remords. Sa renommée répond pour lui, et cependant ce grand homme n'aura pas non plus mon suffrage.

« Condé est vieux, son tempérament affaibli ; et nous pouvons avoir un prince dans la maturité de l'âge et du génie. Condé fut élevé, il a vieilli dans un autre gouvernement, d'autres mœurs, d'autres préjugés que les nôtres ; et nous pouvons avoir un roi qui comprenne la liberté et l'égalité, qui les chérisse, dont le serment soit sincère quand il jurera d'être, à la vie et à la mort, dévoué de cœur à la sainte cause de nos lois. Condé ignore notre tactique, nos armes, notre système militaire ; il ignore notre langue et notre histoire ; il ignore jusqu'aux campagnes, aux grandes actions, que dis-je! jusqu'au nom même de chacun d'entre nous ; il lui faudra un siècle pour connaître nos visages ; et nous pouvons avoir un chef, compagnon et juge de nos travaux, citoyen de notre patrie!... Je demande qu'un Polonais règne sur la Pologne. »

Un long murmure d'approbation interrompit le palatin de Russie. Ces cris : « Un Piast! un Piast! et Dieu bénisse la Pologne! » retentirent au loin et fixèrent sur la Russie l'attention du kolo. De toutes parts, on accourut.

« Si nos ancêtres, continua Iablonowski, eurent quelquefois recours à des étrangers pour les élever au rang suprême, ce fut parce qu'ils redoutaient les luttes sans fin de compétiteurs égaux. Aujourd'hui ce péril n'est pas à craindre : la preuve, c'est que tous vos regards viennent, sans hésitation comme sans calcul, de se fixer sur un seul d'entre nous. »

Digitized by Google

Des acclamations plus vives encore interrompirent longtemps le palatin; il reprit enfin d'une voix plus haute :

« Parmi nous est un homme que le salut de la république, assuré dix fois par ses conseils et par ses victoires, a déjà établi dans les respects du monde et dans les nôtres, comme le plus grand, le premier des fils de la Pologne. En le plaçant à notre tête, nous ne ferons que consacrer l'ouvrage de sa propre gloire, heureux de pouvoir honorer, par un titre de plus, les restes d'une vie dont pas un jour ne s'est écoulé qui n'ait appartenu à la république; plus heureux de pouvoir, pour notre propre salut, affranchir d'entraves déplorables, investir de force et de puissance le patriotisme et le génie! Dans cette élection, rien ne sera donné au hasard. Nous savons qu'un tel roi maintiendra notre nation au rang qu'elle occupe dans l'univers, puisque lui-même l'a déjà maintenue à ce haut rang ou l'y a portée. Celui-là ne fera pas de nous la proie de l'étranger. Il ne fera pas de lui-même un vassal de l'infidèle. Tout ce que nous pourrions souhaiter d'un prince ou en attendre, il l'a reçu en partage de sa vertu et de sa fortune.... Une dernière considération me touche. Polonais, si nous délibérons ici en paix sur l'élection d'un roi, si les plus illustres dynasties briguent nos suffrages, si notre puissance a grandi, si notre liberté est debout, si même nous avons une patrie, à qui le devons-nous? Rappelez-vous les merveilles de Slobodyszcza, Podhaïce, Kalusz, Chocim surtout, noms immortels, et prenez pour roi Jean Sobieski! »

Un long applaudissement couvre les paroles du palatin. Une seule voix proteste : celle de Sobieski, repoussant ce funeste honneur au nom de la paix intérieure et de la paix

Digitized by Google

du dehors, mieux affermies sous un prince issu du sang des rois; au nom de la prospérité publique, intéressée à des alliances puissantes; au nom enfin, dit-il, des titres de Condé et des intérêts de la Pologne. « Magnifiques seigneurs ! » s'écrie alors Maximilien Fredro, castellan de Léopol, personnage grave et respecté, « vous savez quels dangers nous environnent. Vous entendez le bruit des armements du Turk, la marche de ses troupes, ses cris de vengeance, ses ordres de sujétion et de repentir. La vie de la république n'est qu'un long et noble combat contre les ennemis du monde chrétien. Prenez pour roi le héros dont la vie semble avoir été prédestinée par le dévouement de tous les siens à n'être qu'un long combat contre les infidèles et qu'une longue victoire. Prenez celui de tous les candidats dont le nom est le plus grand, le plus terrible pour eux; celui qu'ils seraient le plus prompts à exclure s'ils avaient voix délibérative parmi nous : celui que le Dieu des chrétiens a marqué de son sceau, dans les champs de Chocim, au premier jour de l'interrègne. C'était, il vous en souvient, un samedi comme le jour où nous sommes; le doigt de Dieu est là. Je vote pour Jean Sobieski [1]. »

Ces derniers mots furent à peine entendus, la Russie avait déjà étouffé la voix du castellan sous ce cri unanime : Vive le roi Jean Sobieski! Krakowie, bien qu'ayant pour palatin l'aîné des Lubomirski, le répète aussitôt. Étienne Czarnieçki, quoique ancien maréchal de la confédération de Golembe, n'en est pas moins le premier à entraîner la Podlaquie. Treize palatinats confondent leurs vœux. De proche en proche, ce cri s'est étendu aux extré-

1. Zal., t. I, p. 645.

Digitized by Google

mités du camp électoral. Les bannières de la Pologne, agitées par les chambellans, se sont inclinées devant ce grand nom. Des voix même sortirent du milieu de la Litvanie, qui le répétèrent avec transport. Tout ce qui avait des objections contre Neubourg ou contre Condé embrassait avec joie cette nouvelle solution, que beaucoup d'esprits appelaient de leurs vœux depuis le jour où le nom d'infâme avait été donné à quiconque oserait la provoquer. Quatre frères puissants de Litvanie, les Sapiéha, conspiraient pour ce dénoûment. Le vice-chancelier Olszowski, le serviteur le plus fidèle du roi Michel et l'un des promoteurs de sa haute fortune, croyait devoir continuer à tenir pour des Piasts et sentait le besoin d'expier son premier choix. Toute l'ardente noblesse, dont les escadrons pressaient le kolo, et les soldats qui avaient couru à la victoire depuis vingt années sur les pas du grand-hetman, tiraient le sabre en criant : « Nous périrons tous, ou nous aurons pour roi Jean Sobieski ! » Cette multitude, maintenant ivre de joie, semblait avoir remporté une victoire de plus, et compter les nouveaux triomphes qui allaient, sous un tel roi, couronner ses armes.

Les Paç, uniquement occupés, depuis le commencement des comices, à éloigner ce candidat dont personne encore n'avait prononcé le nom, qui n'était porté que par sa gloire et que tout le monde s'attendait à voir élu, les Paç luttèrent de toute leur puissance contre le vœu de la Pologne. Ils couraient à travers ce même champ où était née, il y a vingt-six ans, leur inimitié contre Jean Sobieski, essayant de rallier les amis qui chancelaient, et d'opposer les noms unis de Lorraine et d'Éléonore au nom que répétait sans dissentiment la Pologne entière. Démétrius et Constantin

Digitized by Google

Wisniowieçki, presque seuls entre les Polonais, faisaient cause commune avec eux. Nonces, sénateurs, évêques, ministres, dignitaires, tous se félicitaient de l'inspiration, disaient-ils, qui avait fini l'interrègne. Déjà les dissidents ne se sentaient plus en sûreté dans la plaine.

Le soir était venu. Neuf heures avaient sonné. Mais un de ces jours si longs sous les cieux du Nord promettait encore de vives clartés. La Pologne demandait que l'évêque de Krakowie recueillît les suffrages, conformément à ce qui avait été prescrit, et que le résultat fût sur-le-champ proclamé. « Je m'oppose, s'écria Sobieski! Songez à quelle nation il s'agit de donner un prince, à la plus libre qu'il y ait sur la terre, et tant de précipitation s'accorderait mal avec la liberté. A Dieu ne plaise que je voulusse accepter la couronne, s'il fallait empiéter sur les droits de la liberté publique, si un seul suffrage devait être contraint et étouffé! Mille fois plutôt obéir toute ma vie, que de commander à un seul de mes concitoyens malgré lui! Il ne serait pas digne de moi d'arriver au trône d'une façon furtive, à la nuit tombante, quand personne n'aurait eu le temps de se reconnaître dans une résolution si soudaine. Je demande qu'il ne soit point passé outre, et, en le demandant, je déclare qu'à défaut d'autre opposition, il y a mon *veto*[1]! »

Les récris furent grands. Pendant ce débat un nuage de poussière s'éleva dans la plaine. Ce nuage était gros de guerre civile. C'étaient tous les Paç et leur cortége qui profitaient de ces démêlés pour fuir, laissant après eux, dans le kolo, la colère et le deuil. La diète crut voir une confédération de Litvaniens se former, le Lorrain se joindre à

1. Zal., t. I.

Digitized by Google

eux avec son armée, tous les orages qu'on avait pressentis éclater sur la république. Cependant, à Warsowie, Éléonore était en pleurs ; ses amis fugitifs et les hourras du peuple lui disaient qu'elle n'avait ni royaume, ni époux. Marie d'Arquien allait régner à sa place. Déjà la foule des courtisans, les grands et leurs femmes se précipitaient dans le palais de Sobieski. L'archiduchesse sut que l'ambassadeur de Louis XIV, triomphant, avait donné à cette nouvelle cour l'exemple précipité de saluer du titre de Majesté la grande-maréchale et son époux. En ce moment, Michel Korybuth fut vengé.

Néanmoins, il s'en fallait de beaucoup que la cause de l'Autriche fût perdue. Tandis que les hommages se pressaient autour de madame Sobieska, l'habile grande-maréchale reprochait à son mari d'avoir compromis sa fortune et celle de ses enfants par ses généreuses protestations en faveur du droit des Paç ; elle avait raison selon l'ambition : elle avait tort selon la grandeur d'âme, et peut-être selon la vraie politique. C'est le malheur des hommes publics qui ont le cœur et l'esprit hauts de n'être jamais compris, dans leurs générosités, de ceux qui les appuient. Un écrivain, fort impartial et fort bien instruit[1], prétend que Sobieski opposait à tous les reproches dont il était assailli l'intention sérieuse de refuser la couronne; il ajoute que sa femme eut besoin de tout son empire pour le plier à ce joug brillant. La foule des historiens n'a pas manqué de voir uniquement dans toutes ces hésitations des manœuvres, dans ces générosités leur côté habile. Heureux les peuples, quand les hommes d'État mettent ainsi leur habileté dans les procédés magnanimes! Ici cette

1. *Mémoires du chevalier de Beaujeu.*

Digitized by Google

habileté était hasardeuse; car, une chose certaine, c'es. que, si l'élection eût été faite avant la lente arrivée de Sobieski, ou bien si ses ennemis avaient consenti à l'élévation du grand Condé, ou bien encore si Éléonore s'était résignée au sacrifice de Charles de Lorraine, Jean n'aurait pas été roi. Le délai dans lequel il venait d'entraîner la diète donna à la faction impériale les moyens de recommencer le combat, et rien n'était plus facile à prévoir. Les Paç se retranchèrent aussitôt dans le faubourg de Praga, sur la rive droite de la Wistule, et l'un d'eux se rendit, dès le soir même, au greffe du sénat pour y déposer la protestation du grand-duché, fondée sur ce que l'élection manquerait de légalité, faute d'être unanime et conforme aux cahiers des diétines de Litvanie. Le bruit de cette protestation, répandu sur-le-champ, étonna les esprits les plus décidés. Les indifférents et les timides flottèrent. Quelques nobles, gens de conscience dans le trafic de leur vote, croyaient leur honneur intéressé à soutenir jusqu'au bout la cause de la maison d'Autriche, à laquelle ils s'étaient vendus. D'autres que touchait l'humiliation d'une femme et d'une reine, ceux qu'offensait l'élévation d'un de leurs égaux, ceux encore dont les femmes voyaient avec colère la fille d'un gentilhomme français monter à ce haut rang où des filles de roi avaient presque seules brillé jusqu'alors, où deux fois à peine des dames polonaises de rang quasi-royal étaient montées, tous ces mécontents, à titres divers, se prononçaient pour la protestation, et toute la nuit s'écoula dans ces angoisses : nuit menaçante, qui devait enfanter des guerres civiles et de longs déchirements, ou bien un grand règne.

Les ennemis du grand-maréchal épuisèrent, dans War-

Digitized by Google

sowie et sous les tentes, leurs derniers moyens de corruption et d'entraînement. Ils rassemblaient tous les bruits injurieux qu'on avait pu semer sur Sobieski : « Ses richesses, disaient-ils, ne venaient pas toutes de ses pères ; les Turks, qu'il avait tant de fois vaincus, étaient bien pour quelque chose dans toute cette opulence, et ils n'y avaient pas contribué seulement par leurs dépouilles. Pourquoi n'était-il point parvenu à faire lever le siége de Kamiéniéç? C'est là qu'il faudrait une fois porter la lumière, et ne pas toujours parler de batailles qu'apparemment il n'avait pas seul gagnées. La procédure où Lodzinski succomba était loin d'avoir tout éclairci. Tous les moyens ne lui étaient-ils pas bons? C'était une chose publique, que, dans cette élection même, il s'était mis en même temps à la solde de Neubourg et de Condé, trompant à la fois tous ceux qui le payaient, et employant leur or à gagner sur eux des voix pour lui-même. Sa modération prétendue n'était qu'une hypocrisie; sa longue absence, qu'un moyen d'éclat; sa motion en faveur du prince français, qu'une intrigue pour accroître la discorde et en profiter. Tous les candidats affaiblis par ces pratiques, un homme lui faisait obstacle, homme de si haute renommée, que son opposition seule était une condamnation. Eh bien! le vénérable primat, le prince Florian Czartoryski, venait tout à coup de tomber roide mort! Cette catastrophe obligeait de se rappeler que Michel Korybuth avait succombé à sa mystérieuse maladie, le jour même du combat de Chocim, comme pour laisser la place vacante à son ennemi. Jeunes et vieux avaient ainsi le même destin...! Sans doute, ce pouvait être là des miracles ; mais il était surprenant que Dieu n'en fît pas plutôt en faveur de monsieur de Lorraine, dont la

Digitized by Google

famille était, au su de tout le monde, fort bien avec le ciel. »

Si ces discours n'excitaient qu'indignation dans le camp, on réussissait mieux auprès des grands seigneurs, en leur montrant la naissance médiocre de la grande-maréchale, l'orgueil de cette femme qui avait osé dès longtemps aspirer à la couronne, son habileté à tout séduire, son ardeur à tout gouverner, cet empire ridicule dans sa maison, qui promettait à la Pologne un règne comme celui de Jean-Casimir, alors que Louise de Gonzague, digne institutrice de Marie d'Arquien, régentait le roi et la république pour leur commun malheur.

Quelquefois, on allait plus loin. En raillant l'amour tout ensemble docile et inconstant de Sobieski, on accusait la tendresse intéressée et infidèle de sa compagne. On jetait de la défaveur sur la motion du palatin de Russie Iablonowski, en demandant auquel des deux époux s'adressait son dévouement et duquel des deux il en attendait le prix, ou plutôt s'il ne l'avait pas déjà reçu. Dans ces intrigues et ces complots nocturnes, les femmes jouaient un grand rôle. La ville, les faubourgs, les campagnes voisines étaient sillonnés de flots de lumière que projetaient les torches portées autour de leurs carrosses ; leurs escortes de compagnies d'armes, de régiments étrangers, de gentilshommes domestiques, se rencontrant, se heurtant dans les rues étroites et dans les chemins, marquèrent cette nuit orageuse par des combats sans nombre.

Deux Françaises agitaient les deux camps. Eugénie de Mailly, grande-chancelière de Litvanie, arrivée en Pologne sous Wladislas, au même titre que Marie de La Grange-d'Arquien, avait passé du service de la princesse de Gon-

Digitized by Google

zague à celui de l'archiduchesse d'Autriche. Elle défendait à la fois la cause des Paç et celle d'Éléonore, animée peut-être par des rivalités de femme à cette fidélité pour sa maîtresse et pour son mari. De son côté, Mme Sobieska n'était pas inactive. Il y allait d'une couronne, et son œil pénétrant plongeait dans l'avenir pour voir se perpétuer sur le trône, comme les Piasts et les Jagellons, la race de ses fils. Elle avait près de quarante ans alors. Depuis près de trente, elle habitait la Pologne; déjà femme charmante au sortir de l'enfance, jeune encore et belle maintenant sur le retour de son âge, elle voyait à ses pieds, depuis trente années, les seigneurs les plus brillants de Warsowie. Une taille et des airs de reine, de grands traits, une beauté altière avec des grâces touchantes, des manières à la fois persuasives et impérieuses, tout semblait annoncer que le ciel l'avait formée pour le rang suprême. Elle employa les heures qui lui restaient à mettre en œuvre tous ses moyens de ramener et de plaire. Les chapeaux de cardinal, les bâtons de dignitaires, les palatinats, les starosties, ne lui coûtèrent point à promettre, sauf à ne tenir ensuite que ce qui plairait à la fortune.

Tout atteste que l'évêque de Marseille la seconda de ses démarches et de ses finances. Quelques écrivains le nient cependant; l'abbé Coyer[1] va même jusqu'à prétendre que Janson, apprenant le cri du kolo dans le palais même de Sobieski, avait dit aussitôt à Marie-Casimire, déjà presque reine, que « Louis XIV serait fort mécontent de tout cela. » Cette anecdote est d'une rare absurdité. Ce prélat était loin d'être assez inhabile pour ravir à son maître, parmi de semblables chances, la vieille affection de So-

1. *Histoire de Sobieski.*

Digitized by Google

bieski. Tout porte à croire que Iablonowski, madame Sobieska et l'ambassadeur s'étaient entendus de longue main pour faire avorter les plans conciliateurs du grand-maréchal en réunissant sur lui-même les suffrages du parti français. C'était un bruit public en Europe que le roi de France porterait au trône ce grand homme, si un prince français ne devait pas y monter. On le disait tout haut à Paris plusieurs mois auparavant; les mémoires du temps en déposent; les gazettes officielles de France célébrèrent, dès le premier moment, l'élection de Jean Sobieski, comme un effet de l'*éloquence victorieuse* de l'évêque de Marseille; elles rapportèrent qu'il avait donné l'exemple de traiter l'illustre couple du nom de Majestés, *pour assurer la Pologne, par la joie qu'il avait, de celle qu'aurait le grand monarque et toute la France.* Si ce n'avaient été là qu'une prétention et une jactance tardives, l'Europe n'aurait pas fait honneur de cette élection au cabinet de Saint-Germain. Sobieski n'aurait pas demandé, aussitôt après, le chapeau de cardinal pour l'évêque de Marseille, si ce ministre avait tourné le vaste crédit de sa cour contre Marie d'Arquien et son époux. Au profit de qui l'eût-il fait, d'ailleurs? Au profit de Charles de Lorraine et de l'archiduchesse Éléonore, seuls candidats désormais? Tout cela est déraisonnable.

Ajoutons qu'il reste des preuves du zèle de Janson à faire parler pour Sobieski l'autorité du grand roi. Un document officiel de la chancellerie polonaise, que la vaste collection de Zaluski nous a conservé, fait voir qu'il promettait l'intervention de son maître près le divan pour la conclusion de la paix, et le secours de ses flottes dans le Bosphore pour le succès de la guerre. Enfin « il veilla avec un si

Digitized by Google

grand soin à ce qu'il ne se fît point de surprises par ces Litvaniens et à maintenir les bien-intentionnés, que toutes choses demeurèrent jusqu'au lendemain dans le bon état où on les avait laissées[1]. »

Le prince Michel Radziwill, vice-chancelier de la Litvanie et beau-frère de Sobieski, avait travaillé, avec plus de crédit et de succès encore, à rompre la ligue de ses compatriotes. Ses richesses étaient immenses; elles étaient royales. Un pèlerinage à Jérusalem l'avait illustré. Il devait à ses charges et à ses lumières une influence étendue. Ses efforts et ceux de sa femme, la princesse Sobieska-Radziwill, ébranlèrent tout ce qu'il y avait d'hommes considérables qui se laissaient entraîner à l'entreprise d'opérer une scission armée. Les Sapiéha accusaient, comme lui, de crime et de folie cette disposition à sacrifier aux passions de quelques hommes le repos de tous, et à entamer la guerre civile pour écarter du gouvernail de la république un concitoyen que tous les peuples du monde seraient heureux d'avoir pour roi. Ces discours firent une vive impression. Les gentilshommes et les soldats du Grand-Duché étaient sensibles aux triomphes de la commune patrie; le nom de Sobieski avait été béni mille fois dans leurs villes et dans leurs camps. Plusieurs palatinats abandonnèrent décidément les Paç, pour engager leur foi à Radziwill. Tandis que les irrésolus ou même les ennemis revenaient au candidat de la Pologne, ses partisans s'affermissaient dans leur choix en comptant ses travaux, ses victoires, ses sacrifices, ses périls, et seulement le nombre de fois où le sort de la république n'avait tenu qu'à lui.

Sobieski et, plus que lui, la grande-maréchale s'étaient

1. *Gazette de France.*

Digitized by Google

hâtés de fournir à leurs amis des arguments de plus. Ils promirent de payer, sur leurs propres revenus, la pension qui serait assignée à la veuve du feu roi, de renoncer à quelques créances considérables sur l'État, de racheter les pierreries engagées de la couronne, de fonder une école militaire pour la jeune noblesse, de bâtir deux places fortes au gré de la diète, enfin de fournir la solde des troupes de la république durant six mois. Ces promesses annoncent ce qu'était, en Pologne, la fortune d'un grand seigneur de ce temps; la plupart des princes étrangers n'avaient pas offert davantage et auraient moins tenu. Suivant l'usage, des libéralités royales vinrent aussitôt à l'appui de ces engagements, et, tandis que le silence et le deuil commençaient à régner sur la rive droite de la Wistule, dans le camp du Grand-Duché, le jour (dim. 20 mai), en se levant, trouva, au contraire, la plaine de Wola couverte de banquets, où la noblesse et l'armée polonaises achevaient de se passionner, parmi des flots de vin de Hongrie, pour le héros de la Pologne.

Dans ces festins, dont le pain, le sel, le fenouil et la bière faisaient surtout les frais, les soldats célébraient la bravoure du héros; les chefs, son coup d'œil rapide, son admirable sagacité, cette puissance de génie qui, suppléant en lui à tous les désavantages du terrain et du nombre, lui avaient toujours livré, comme une proie dévouée, des ennemis qui semblaient devoir mille fois écraser lui et la Pologne.

Mêlés à ces banquets, et charmant les gens de guerre par leur intrépidité cavalière, les évêques et les chanoines vantaient la piété fervente du candidat en même temps que le vaste savoir qui rehaussait le mérite de sa foi docile. Mais ce que le clergé racontait surtout avec admiration, ce

Digitized by Google

qu'il opposait aux calomnies du parti contraire, c'était l'immense service que le grand-hetman de la couronne avait rendu à tous les propriétaires de la contrée, aux paysans, aux starostes, aux églises, en abolissant un des priviléges les plus importants et les plus funestes de sa charge. Le chef de l'armée pouvait mouvoir les troupes et les cantonner à son gré. Habituées à vivre et à s'enrichir de pillage dans leur pays comme chez l'étranger, leur passage était une calamité, leur séjour un désespoir. On vit souvent les grands-hetmans acquérir des biens immenses en promenant leurs quartiers de district en district, comme une menace de dévastation, et obligeant les malheureux paysans, les communautés, les chapitres à se racheter, par de lourds tributs, du fléau qui pesait sur eux. Sobieski avait tout fait pour tarir à jamais cette source de richesses coupables; il s'était efforcé de détruire un déplorable privilége, en fixant les garnisons sur les frontières : on pouvait attendre de son règne l'affermissement de ces tutélaires innovations. Tel était l'homme dont on accusait la conscience avare; celui qui avait tant de fois fait la guerre aux ennemis de son pays avec les revenus de son patrimoine; celui de qui l'existence, dominée par un soin unique, la patrie, s'était écoulée dans le perpétuel sacrifice de tout ce qui tient de plus près au cœur des hommes, ses affections, ses inimitiés même, son temps, sa vie et sa fortune!

La matinée entière s'écoula dans ces discours. Le retentissement de cent mille voix confondues, le cliquetis de cent mille glaives agités parmi des hourras et des serments, ces lances, ces étendards promenés dans les festins et abaissés devant un nom cher à la victoire, tous ces transports, au milieu de tant de magnificences guerrières et de tant de

Digitized by Google

graves discussions, donnaient au champ électoral on ne sait quel air de conseil, de camp, de fête, d'orgie. Un étranger n'aurait pu dire si cette multitude se préparait à délibérer ou à combattre, si elle avait l'ivresse qui précède le choc ou celle qui suit la victoire; elle-même ne le savait pas.

La diète s'assembla sous ces auspices. L'évêque de Krakowie couronna l'ouvrage commencé si habilement par sa sagesse. Il éloigna de la Pologne les guerres civiles qui grondaient sur elle.

La reine avait tout fait pour le dissuader de se rendre au champ électoral. Elle lui avait écrit plusieurs fois, en sollicitant ce dernier témoignage du zèle qu'il lui consacrait jadis. Mais il ne put se résoudre à jeter ainsi dans l'anarchie l'assemblée et la république. Après quelques retards, il parut sur les deux heures de l'après-midi, au sein du kolo. Les Paç s'y rendirent à son exemple ; ils s'y rendirent pour protester contre ce qui s'était fait la veille, et disparurent. Tout se trouvait annulé.

Les Polonais demandèrent cependant qu'il fût passé outre à l'élection, et que l'évêque proclamât le roi de leurs vœux, Jean Sobieski. Secondé encore par celui sur lequel roulaient ces débats, Trzébiçki eut la prudence et le courage de se refuser à cette violation des lois, qui aurait tout rendu illégitime. Il ne déclara pas non plus la diète dissoute, et députa les hommes les plus considérables du sénat auprès des Paç, pour leur demander, au nom de la patrie, de ne pas la livrer aux déchirements, alors que la Suède, le Brandebourg, la Moskowie, l'Empire, et surtout la Porte, pesant de tout leur poids sur ses frontières démembrées, n'avaient plus qu'un pas à faire pour se rencontrer au cœur de la république.

Digitized by Google

Dans ce dernier essai de leurs forces, les Paç n'avaient senti que leur impuissance. La Pologne s'était tout entière pressée autour de Iablonowski; la Litvanie s'était partagée, mais inégalement, entre Michel Radziwill et les opposants. Un petit nombre seulement de districts s'étaient jetés avec eux sur l'autre rive de la Wistule. L'évêque de Wilna et le grand-maréchal du duché Polubinski leur parlèrent le langage de la prudence. Ils se sentirent vaincus. Ils plièrent. Nicolas Paç vint avec Polubinski annoncer que, si on voulait honorer le jour du repos en remettant au lendemain la suite des débats, les dissidents reparaîtraient alors dans la diète. Des cris s'élevèrent aussitôt de toutes parts. L'assemblée ne voulait point de délais. Sobieski ou la mort! Longue vie au roi Sobieski! Le roi Jean III pour jamais! Mais Sobieski déclara, une fois encore, qu'il n'accepterait pas la couronne si son élection n'était pas légale et, par conséquent, unanime. Il supplia que la grâce demandée par ses ennemis leur fût accordée sur-le-champ. Appuyé à son bras, l'évêque de Krakowie leva la séance, et s'éloigna, au milieu des coups de pistolet, d'arquebuse, de mousquet, par lesquels s'exprimaient en même temps l'allégresse et l'indignation publiques. Les feux de joie, les lanternes innombrables attachées aux fenêtres, éclairèrent cette nuit, la dernière de l'interrègne. Le lendemain (lundi 21), le vainqueur de Slobodyszcza, de Podhaïce, de Kalusz, de Chocim, fut entraîné malgré lui au kolo pour s'entendre proclamer roi.

Il le fut, *nemine contradicente*. Les Litvaniens, conduits par leur grand-chancelier, déclarèrent adhérer à l'élection, et saluèrent leur glorieux adversaire d'acclamations loyales. Le docteur Connor raconte, et beaucoup d'histo-

Digitized by Google

riens ont répété, que, pour obtenir cette nécessaire unanimité, il fallut que l'interroi et le sénat prissent prétexte, contre le grand-hetman de Litvanie, de la violation du domicile d'un gentilhomme, pour lui appliquer les dispositions d'une loi qui punissait de l'exclusion des assemblées toute offense aux droits de l'ordre équestre. Ce récit nous semble peu digne de foi. Ce n'est guère pour des hommes comme Michel Paç que de telles lois sont faites. Privé violemment du droit d'élire, il eût certainement levé l'étendard de la guerre civile. Ses parents, ses amis auraient du moins protesté; ils ne se fussent point résignés au chagrin d'apporter leur suffrage à un ennemi, de lui faire cortége dans sa marche triomphale. Si le fait était exact, il faudrait croire que Paç lui-même provoqua cette délibération pour se dispenser de donner sa voix au rival qu'il avait en haine depuis plus de vingt-cinq ans.

Ce fut par forme que les sénateurs recueillirent les suffrages de chaque palatinat, les écrivirent, les comptèrent; que l'évêque régent, montant à cheval, demanda par trois fois s'il y avait encore des oppositions ou des griefs : il proclama enfin que Jean Sobieski était roi. Les grands maréchaux de la couronne et du duché, ou leurs représentants, répétèrent trois fois ce cri déjà répété par la noblesse et l'armée; ce cri que le peuple de Warsowie avait porté aux deux extrémités de l'horizon; devant lequel s'inclinèrent à la fois les enseignes des palatinats, des compagnies d'armes, des régiments étrangers, des troupes de la république; que les fanfares guerrières, les cloches de la ville et les salves de l'artillerie saluèrent de leurs bruits confondus. Tout à coup, sur un signe de l'évêque de Krakowie, un profond silence régna; les mille bannières s'in-

Digitized by Google

clinèrent ensemble, et les évêques entonnèrent un dernier hymne sacré; les assistants, chœur innombrable formé de tout un peuple, redirent les accents religieux; puis, l'hymne achevé, les acclamations recommencèrent, et le sénat, les nonces, la noblesse, s'acheminant vers la cathédrale de Saint-Jean, allèrent avec Jean Sobieski rendre grâces à Dieu de son élévation, sous l'œil de Marie d'Arquien et de son fils Jacques-Louis, le filleul de Louis XIV, désormais nommé le prince de Pologne. Cette cérémonie sainte s'accomplit parmi les transports de l'émotion la plus profonde et de la plus vive joie que nation ait montrée. La Pologne semblait se sentir sauvée de l'étranger et de l'anarchie. Chacun comptait les jours prospères assurés à la république. Les femmes criaient : « L'Allemand ne tiendra plus garnison dans Warsowie! » ou bien : « Les Kosakes ne ravageront pas nos champs! » ou bien encore : « les infidèles peuvent nous envoyer demander des tributs! » En exprimant ainsi son allégresse, la foule se disputait le bonheur de baiser les vêtements du héros, faute de pouvoir arriver jusqu'à ses mains ou à ses pieds. Si jamais citoyen n'avait plus fait pour sa patrie, jamais patrie n'avait fait plus pour un de ses fils.

Les Polonais remarquaient, avec une pieuse satisfaction, que l'élection avait duré trois jours, comme le triomphe de Chocim, et les mêmes jours pendant lesquels s'était prolongée cette victoire. Au moment où Sobieski prit possession du rang suprême, où une Française devint avec lui reine de Pologne, où l'évêque de Marseille, en habits pontificaux, reçut le nouveau roi sur le seuil de la cathédrale et le complimenta au nom de son maître, Louis XIV donnait l'assaut à la citadelle de Besançon, et la Franche-

Digitized by Google

Comté était pour toujours associée aux destins de la France.

Du temple, Jean monta au palais pour plier une dernière fois le genou devant Éléonore. Il lui promit un riche douaire, et tenta de fléchir ses ressentiments par des hommages et des largesses. Dès le lendemain (22 mai), l'altière archiduchesse s'éloigna de Warsowie; elle alla dans le couvent des Camaldules, à une lieue de la capitale, attendre de nouvelles chances. Sa faction prétendit faire à Sobieski une loi de répudier Marie d'Arquien pour épouser la veuve de Michel Korybuth. On comptait que ce dessein serait avidement accueilli par la foule, que le peuple s'ébranlerait, en haine de l'étrangère, pour son illustre reine, que la petite noblesse aimerait à conserver sur le trône la veuve de Wisniowieçki, que Sobieski serait contraint de se soumettre ou d'abdiquer. Cette proposition blessait également ses affections et son orgueil. Il se sentit outragé de la pensée qu'il ne pût pas anoblir assez celle qui était déjà sa compagne, la mère de ses enfants, pour la couronner, et que lui-même eût besoin de l'alliance d'une archiduchesse pour paraître tout à fait digne du rang suprême. Marie-Casimire était d'ailleurs mille fois plus nécessaire à sa tendresse que le bandeau des rois à son ambition. Par une contradiction singulière, Sobieski, autour duquel étaient vivants les nombreux témoignages de ses faiblesses changeantes, aurait renoncé à tous les biens plutôt qu'à Marie d'Arquien. « Je n'ai pas authentiquement promis, s'écria-t-il, d'accepter les fonctions de roi; il n'y a pas encore de contrat entre nous. Si votre sceptre est à ce prix, vous pouvez le garder! »

Sur ces entrefaites, parvint à Warsowie la nouvelle des

Digitized by Google

progrès du Turk et du Tatar. Le kan s'avançait à la tête de tout son peuple; Caplan-Pacha se fortifiait dans Yassy; l'empereur Mahomet IV était en marche à travers les champs de la Bulgarie. On apprit ces nouveaux dangers le jour même de la fête du Saint-Sacrement. Jean, et avec lui Marie-Casimire, éclatante de beauté, de joie et d'atours, allèrent à la procession dans l'éclat d'une magnificence héroïque. Devant eux étaient portés les soixante-six drapeaux enlevés par Sobieski à Chocim. Quand la procession parut sur le parvis, ces drapeaux, dépouilles de l'infidèle, s'abaissèrent et tapissèrent le pavé sous les pas du prêtre portant le Dieu des chrétiens. Tous les assistants tressaillirent. Quand avait-on vu la croix recevoir de tels hommages? Où aurait-on trouvé ailleurs un roi qui fît ainsi à Dieu litière de trophées?

Éléonore, désolée, était partie du couvent des Camaldules (2 juin) pour le monastère de Czenstochowa, à trente-trois lieues nord-est de Krakowie, avec le comte de Shafgotch et don Pedro de Ronquillos. A peine éloignée, une réflexion la saisit. Elle ne pouvait plus régner sur la Pologne; mais elle pourrait encore faire du mal à son rival heureux, et elle revint sur ses pas.

L'élection des rois n'est consommée que lorsque le prince a signé les *pacta conventa*. Pendant que la diète discutait cet acte, Sobieski déclara qu'un examen plus attentif de ses revenus lui avait fait voir qu'au nombre des conditions onéreuses souscrites par ses amis en son nom il en était une qui passerait probablement sa puissance, celle de payer, durant six mois, la solde de toutes les troupes de la république. Malgré leur désir d'annuler l'élection, ses ennemis osèrent peu insister sur cette déclaration loyale, qu'avec

Digitized by Google

moins de probité il n'eût pas faite, et malgré laquelle il tint ensuite plus encore qu'il n'avait promis. Iablonowski fit décider qu'on passerait outre. Mais le parti vaincu voulut, pour venger ses revers, poser à l'autorité royale de nouvelles limites. On demandait que le droit de paix et de guerre, celui de lever des troupes, celui de les conduire à l'ennemi et de paraître sur les frontières, lui fussent enlevés. Ç'aurait été charger de chaînes et désarmer le bras qui pouvait seul défendre la Pologne. On prétendait aussi lui imposer l'obligation d'une alliance éternelle avec la cour de Vienne. C'était le règne de Michel qu'il s'agissait de perpétuer. Jean répondit que ses concitoyens pouvaient disposer de la couronne s'ils n'avaient pas assez de confiance en lui pour la lui donner telle que ses prédécesseurs la portèrent, et le cri public intervint : la diète n'insista point. Vainement quelques nonces s'opiniâtrèrent; vainement ils lancèrent leur veto sur l'assemblée; toute chance d'établir la guerre civile était épuisée. Christophe Paç le sentait. Plus habile que le reste de sa maison, sachant se plier de bonne grâce à la nécessité, il ramena les récalcitrants, et le lendemain, dans la cathédrale de Saint-Jean, Jean Sobieski, debout à l'autel, reçut solennellement le diplôme de son élection, des mains de l'évêque de Krakowie assis et couvert. Il prêta serment, le 5, aux *pacta conventa*. Christophe Paç, qui remplaçait le grand-chancelier de la couronne mourant, et Polubinski, qui remplaçait le grand-maréchal de Pologne passé roi, proclamèrent l'avénement de Sa Majesté Sacrée le roi Jean III. Les bénédictions du peuple leur répondirent; les ambassadeurs, le comte de Shafgotch à leur tête, se hâtèrent de porter au nouveau potentat les assurances de la vive joie que son élévation donnerait à leurs maîtres. Le plus vrai de tous

Digitized by Google

peut-être, à son propre insu, était le comte de Taff, disant que Charles de Lorraine serait consolé de son revers en apprenant qui était son heureux compétiteur. Il ajoutait que ce prince n'aurait pas consenti à se mettre sur les rangs, s'il avait cru y trouver un si grand homme.

Sobieski était définitivement élu. Pour prendre les rênes du gouvernement, il lui fallait encore recevoir l'onction sacrée. L'interrègne devait se prolonger d'après la loi, le primat ou son suppléant devaient tenir en main les pouvoirs, jusqu'au jour où l'huile sainte coulerait sur son front : le sacre avait été fixé à la fête de saint Jean. Mais ces apprêts auraient pris du temps; les trésors de la république s'y seraient épuisés; les intérêts de la Pologne pouvaient d'un moment à l'autre appeler son défenseur suprême sur les frontières, et Jean III était toujours le citoyen qui ne voyait que son pays, le grand-hetman qui ne songeait qu'à vaincre. Il déclara que les dépenses et les préparatifs d'un couronnement s'accorderaient mal avec les dangers d'une invasion. En de telles conjonctures, le casque, disait-il au sénat, irait à son front mieux qu'un diadème. C'était se priver de la douceur de placer sans retard sur la tête de Marie-Casimire le bandeau de Louise de Gonzague et de l'archiduchesse Éléonore. Le sacrifice était grand; car, si la mort l'eût surpris dans l'intervalle, sa chère Mariette, ainsi qu'il la nommait, se fût trouvée déchue des droits de la royauté. « Mais je sais bien, » répétait-il souvent dans le cercle de ses amis intimes, quand sa résolution était combattue, « je sais bien pourquoi la nation m'a mis sur le trône. Ce n'est pas pour représenter, c'est pour combattre. Ma mission est de faire la guerre aux Turks. C'est ma consigne de roi. Je la remplirai d'abord. A plus tard les fêtes! »

Digitized by Google

La diète, touchée de sa grandeur d'âme, voulut que dès ce moment il fût roi. Elle décida que son sceau privé, appelé sceau de la chambre, suffirait, jusqu'au temps de l'inauguration, pour consacrer tous les actes de l'autorité royale. Son règne avait commencé du jour où la république lui avait remis ses destins. L'acte de son élévation se trouva ainsi consommé sans retour.

La pensée publique, dans l'Europe entière, avait d'avance désigné Sobieski au trône, alors même que la Pologne, distraite par les brigues et les partialités, portait ailleurs ses suffrages. Mais, quoique prévue, cette nouvelle saisit comme un grand événement l'attention des peuples et des rois. En l'apprenant, l'impératrice mère s'évanouit, et ce coup ne tarda pas à la conduire au tombeau. Le cabinet de Vienne s'était seul obstiné à ne pas prévoir ce qui venait de se passer. Il fut consterné. La Suède, la Hollande, les Anglais, malgré des alliances contraires, applaudirent à cette élévation d'un grand homme. Rome retentit de solennités, tour à tour saintes et mondaines, à la gloire du défenseur de la chrétienté; Clément X prépara pour lui l'épée bénite et la rose d'or; le fameux cardinal Nitard, représentant de la branche espagnole de la maison d'Autriche près le saint-siége, multiplia les fêtes. Le maréchal d'Estrées, ambassadeur de Louis et parent de la nouvelle reine, fut solennellement félicité par le sacré collége. Le général des jésuites, qui se mettait avec raison au rang des puissances, écrivit au roi de Pologne pour le complimenter à l'instar des têtes couronnées; il le fit en ces termes :

« Il ne pouvait advenir rien de plus désirable que de voir monter sur le trône celui qui était la colonne de la répu-

Digitized by Google

blique, et que le monde entier célébrait comme le vengeur du monde chrétien. Il n'y a point de mots pour exprimer la joie qui a rempli cette capitale de l'univers chrétien. On ne rencontre personne qui ne prodigue les plus vives louanges à cette élection bienheureuse, et n'y voie un gage assuré des miséricordes particulières de la Providence pour la nation polonaise, et pour la république chrétienne tout entière : l'une et l'autre sont maintenant en sûreté. Au milieu de l'allégresse commune, celle de la Société n'a pas besoin d'être signalée. Puisse Votre Majesté daigner en juger par ses bienfaits! Je consacre et je voue cette humble Société (*minimam societatem*) au service de Votre Majesté, et je la recommande respectueusement à sa protection.

« Le plus soumis de ses serviteurs,

« JEAN-PAUL OLIVA. »

A Paris, s'il se pouvait, la joie fut plus grande que partout ailleurs. La nouvelle arriva par une lettre de Marie-Casimire, qui portait : « A M. le marquis d'Arquien, père de la reine de Pologne. » Monsieur, duc d'Orléans, alla aussitôt chez son capitaine des gardes pour l'embrasser, et Louis, prenant acte de cette élection comme d'une nouvelle victoire, fit publier une feuille officielle qui se terminait ainsi : « On peut dire que jamais élection ne s'étoit faite en Pologne avec plus d'éclat. C'est une espèce de miracle que le ciel, qui comble sans cesse la France et son auguste monarque de ses plus particulières grâces, a voulu opérer en faveur de leur plus ancien et plus constant amy, pour le bien de la Pologne.

« Voilà comment Sa Majesté triomphe partout, à la confusion de ses ennemis, soit dans ses armes, par les soins

Digitized by Google

qu'elle prend en personne de les rendre victorieuses; soit dans ses négociations, par la sage conduite des ministres qu'elle sait choisir, avec toutes les qualités qui leur sont nécessaires.

« L'évesque de Marseille ne manquoit d'aucune, et, d'abord qu'il parut à Warsowie, il satisfit tellement les Polonois par sa haute mine, par sa grâce, par son honnesteté et par ses discours, qu'il s'attira l'amour et le respect d'un chacun d'eux; et, ayant ainsi grandement avancé la victoire qu'il s'estoit préparée sur leurs esprits, il l'acheva sans peine par cette éloquence avec laquelle il s'expliqua dans le kolo. S'estant donc rendu maistre de leurs sentiments, il lui fut aisé d'en disposer selon les occurrences, pour le bien de la république et pour la gloire du roi son maistre. C'est pourquoy, comme il eût reconnu qu'on tournoit les yeux sur les seigneurs de Pologne, et qu'il n'estoit plus question des étrangers, il ne balança point à porter les intérests de celuy que chacun jugeoit le plus digne de la couronne, et il n'oublia rien en cette occasion pour faire triompher le bon parti.

« Afin que vous jugiez aussi à votre tour de l'équité du chois de l'illustre Sobieski, il faut que nostre histoire ajoute au récit de son élection le premier de ses portraits, qui, sans doute, vont paroistre ici de toutes parts.

« Nous avons tracé plusieurs fois l'image de sa valeur et de toutes les qualités qu'il a d'un grand capitaine, dans les relations de ses batailles, dont la dernière, près de Chocim, a esté *la plus célèbre et la plus complète* qui se soit remportée *depuis plusieurs siècles*, et dont l'importance, dans la conjoncture de la mort du roy de Pologne, estoit telle, pour le salut de cet estat-là, qu'on ne sçauroit assez l'exagérer.

Digitized by Google

« Voici ce qu'il est pour sa personne et pour ses autres vertus. C'est l'un des plus beaux hommes et des mieux faits qui se puisse voir. Il est d'une taille avantageuse et d'une mine grave, néanmoins tempérée par une telle douceur, qu'il inspire tout à la fois par là le respect et l'amour. Il est éclairé autant qu'on le peut estre, notamment dans les mystères d'estat, et sçait parler juste sur toutes sortes de matières; il est exemplaire dans la religion par sa piété et par sa charité; il est affable pour tout le monde, et, enfin, il pardonne si facilement les injures qu'il a receües, qu'on a remarqué avec étonnement qu'il n'a jamais voulu se venger des calomnies de ses ennemis que par ses belles actions. Après cela, quels avantages les Polonois ne doivent-ils pas espérer de son gouvernement, et que pourra-t-on ajouter désormais à leur bonne fortune? »

Au dehors, en effet, les Polonais affermissaient leur patrie, par ce grand choix, dans la considération que les dernières années leur avaient acquise. Le nom de Sobieski les faisait compter dans la balance des États pour le poids de sa gloire, et il n'y avait alors d'éclatant en Europe que la fortune de la France et de son roi. Le prince d'Orange ne faisait que commencer sa carrière. L'Angleterre participait de la faiblesse corrompue des Stuarts. La Suède, effacée, semblait se remettre en silence des règnes de Gustave-Adolphe et de Charles-Gustave, et se préparer à enfanter Charles XII. Le grand-électeur, Frédéric-Guillaume, vieillissait. Un voile épais cachait tout le Nord. Les Moskowites continuaient à n'être connus que sous le nom de Scythes barbares : personne ne soupçonnait qu'un de ces barbares, qu'on appelait le tzar Alexis, façonnât dans ses déserts glacés un empire immense et formidable. Jean Sobieski et le peuple

Digitized by Google

qui venait de le placer à sa tête, jetaient au contraire un immense éclat. Dans cette longue querelle de la France et de l'Empire qui partageait le monde, la Pologne, par ses alliances ou seulement sa neutralité, semblait devoir fixer la fortune indécise; et, dans cette autre grande lutte de l'islamisme et du monde chrétien, dont le champ de bataille était depuis deux cents ans en Europe, et allait être transféré au cœur de l'Allemagne, seuls encore les Polonais pouvaient, avec le secours d'un puissant génie, combattre utilement pour l'indépendance, le culte, les lois, la civilisation de l'Occident. La Porte n'était pas tellement orgueilleuse et bornée, qu'elle ne mesurât l'obstacle opposé à ses conquêtes. Achmet Kiuperli s'affligea de la grandeur du vainqueur de Chocim, comme faisait l'empereur Léopold, dont ce devait être le salut.

Au dedans, personne ne douta qu'un avenir paisible et prospère ne commençât pour la Pologne. En un moment, les vieilles discordes des factions s'évanouirent : la joie et le calme régnèrent d'un bout de la république à l'autre. Les traces des terribles démêlés, qui, la veille, semblaient devoir tout détruire, se trouvèrent effacées comme par enchantement. Les grands seigneurs qui avaient le plus vivement contesté l'élection se pressèrent autour de Jean et de Casimire. Michel Paç ramena tranquillement son armée dans le grand-duché. Christophe donna des fêtes à l'illustre couple dans sa maison de Belvédère. Le roi promit au chef de la maison de Lubomirski ce bâton de grand-maréchal de la couronne, qu'il avait dû à l'exil du père lors des soulèvements de l'ordre équestre. Le vice-chancelier Olszowski, ordonnateur du mariage d'Éléonore, fut élevé au siége primatial que la mort de Czartoryski avait laissé va-

Digitized by Google

cant. Supplié par la diète de conserver encore les fonctions de grand hetman, Jean ne laissa point ignorer qu'il les réservait au prince Démétrius, autrefois si violent, si injuste envers lui. Enfin, presque aucun de ses ennemis ne fut oublié dans la distribution de ses bienfaits : ses amis semblaient l'être dans sa reconnaissance, et ils ne murmuraient pas. Dès le premier jour de son avénement, il avait compté 100 000 florins à l'armée litvanienne, 200 000 à l'armée polonaise, 60 000 au palatin de Russie pour les fortifications de Léopol, 300 000 aux juifs de Vienne et de Warsowie pour le rachat des joyaux de la couronne. Le comte de Shafgotch était venu aussi déclarer qu'à la considération d'un si grand prince, l'Autriche verserait sur-le-champ dans les trésors de la république 200 000 florins dus depuis longtemps au roi Michel. Ravie de ces générosités et de ces succès, la Pologne n'était plus qu'une famille rangée autour du plus illustre de ses membres et du plus respecté. La fête de saint Jean arriva et fut célébrée par des transports inouis. Ce jour-là, tous les ambassadeurs remirent au roi de Pologne des présents magnifiques au nom des couronnes. Un envoyé du kan des Tatars était accouru. Il se prosterna, la face contre terre, au pied du trône, et annonça que son maître s'interposerait pour déterminer le divan à la paix, et mériter ainsi les bonnes grâces d'un si puissant monarque. On vit avec étonnement le roi répondre tour à tour en turk, en français, en italien, en allemand, en anglais, à ces représentants de l'Europe et de l'Asie. Au lieu de souffrir de son obéissance à un concitoyen, la cour s'en enorgueillissait.

Éléonore comprit enfin que son règne était passé : elle s'enfuit tout de bon à Czenstochowa. De toutes ses tentatives

Digitized by Google

pour lutter contre la fortune, elle n'avait recueilli que des défaites de plus. Il lui restait à subir les largesses de Jean, qui augmenta de 25 000 florins sa pension royale. Après avoir tenu trop longtemps à Thorn sa cour turbulente, elle quitta pour toujours la Pologne, et alla résider à Inspruck, comme gouvernante du Tyrol. Elle ne tarda point à donner sa main, malgré la différence des âges, au rival malheureux de Sobieski, à Charles de Lorraine, prince plus haut que Sobieski de naissance, et tout aussi haut de cœur, sans États, mais non sans gloire, longtemps le bouclier de l'Empire comme Jean l'était de la Pologne. La mort de son oncle lui avait conféré le titre stérile de duc de Lorraine. Charles V ne vit jamais son patrimoine. L'alliance d'Éléonore, âgée alors de quarante ans, était pour lui un établissement considérable. Léopold avait hésité longtemps : il cherchait pour sa sœur une couronne. Quand il céda enfin, le malheureux duc, courant à Vienne pour serrer ces nœuds désirés, se vit encore arrêté en chemin par les suites d'une blessure dont le plus habile des chirurgiens allemands, le bourreau de Nuremberg, ne put le guérir : il se rétablit pourtant, et de ce mariage sont issus les princes auxquels Marie-Thérèse a donné l'empire d'Autriche en héritage. Charles continua, tout le reste de sa vie, qui fut courte et glorieuse, à s'illustrer dans les guerres contre la France et contre la Porte ottomane. Nous le verrons se rencontrer aux côtés de Sobieski sur les champs de bataille, et prouver, par sa magnanimité comme par son génie, qu'il aurait mérité d'emporter l'élection, s'il n'avait pas eu un tel compétiteur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

TABLEAU HISTORIQUE DE LA POLOGNE DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A LA NAISSANCE DE JEAN SOBIESKI. (AV. J. C.... — AN. DE J. C. 1624.)

LIVRE DEUXIÈME.

JEUNESSE DE JEAN SOBIESKI, ET RÈGNE DE WLADISLAS WASA. (1624-1648.)

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI, ET RÈGNE DE JEAN-CASIMIR WASA. (1648-1660.)

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DES TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI, ET DU RÈGNE DE JEAN-CASIMIR WASA. (1660-1668.)

LIVRE CINQUIÈME.

SUITE DES TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI, ET RÈGNE DE MICHEL KORYBUTH WISNIOWIEÇKI. (1668-1673.)

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME.

INTERRÈGNE ET ÉLECTION (11 NOVEMBRE 1673—24 JUIN 1674.)

FIN DE LA TABLE.

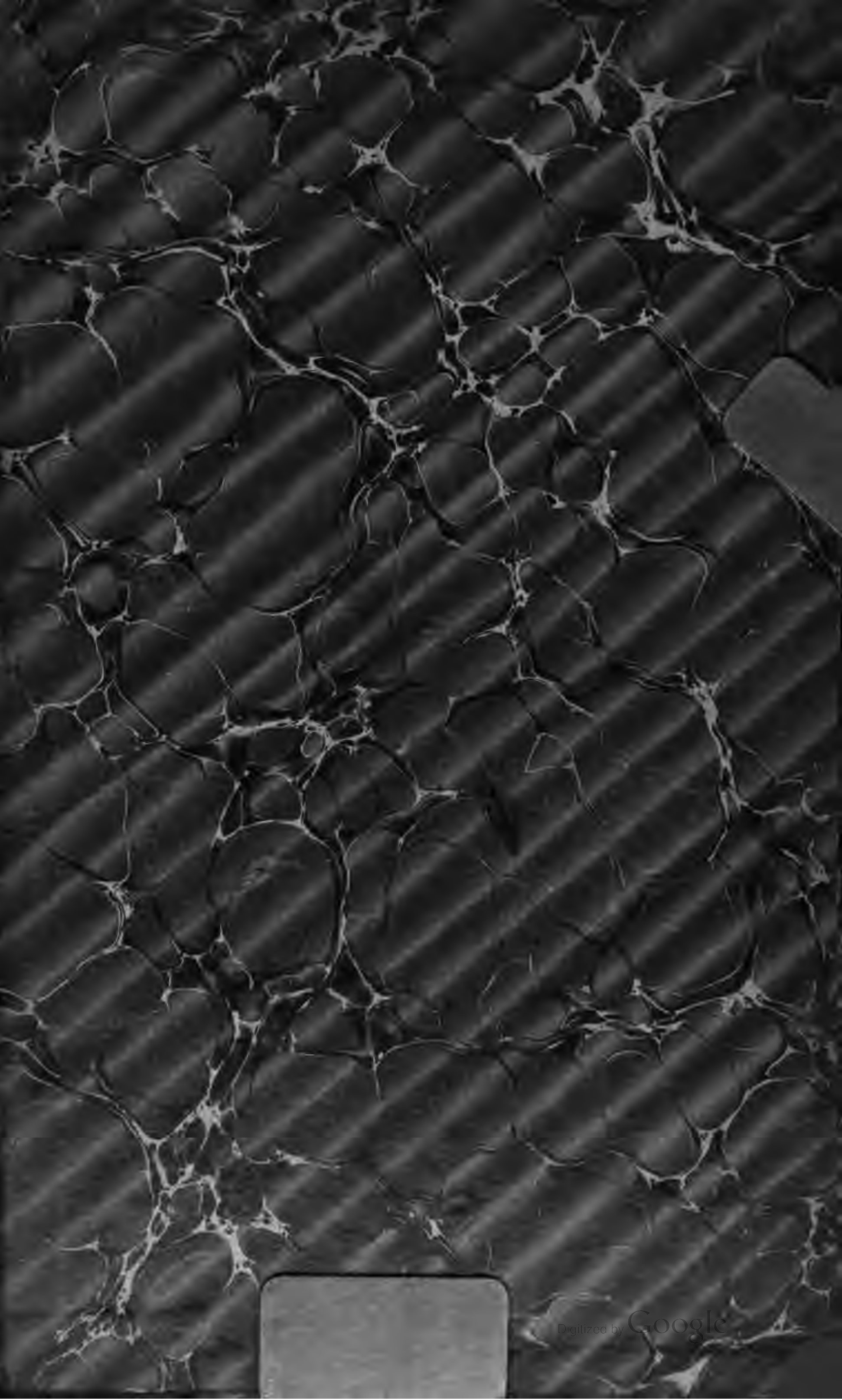
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google




Digitized by Google



Digitized by Google